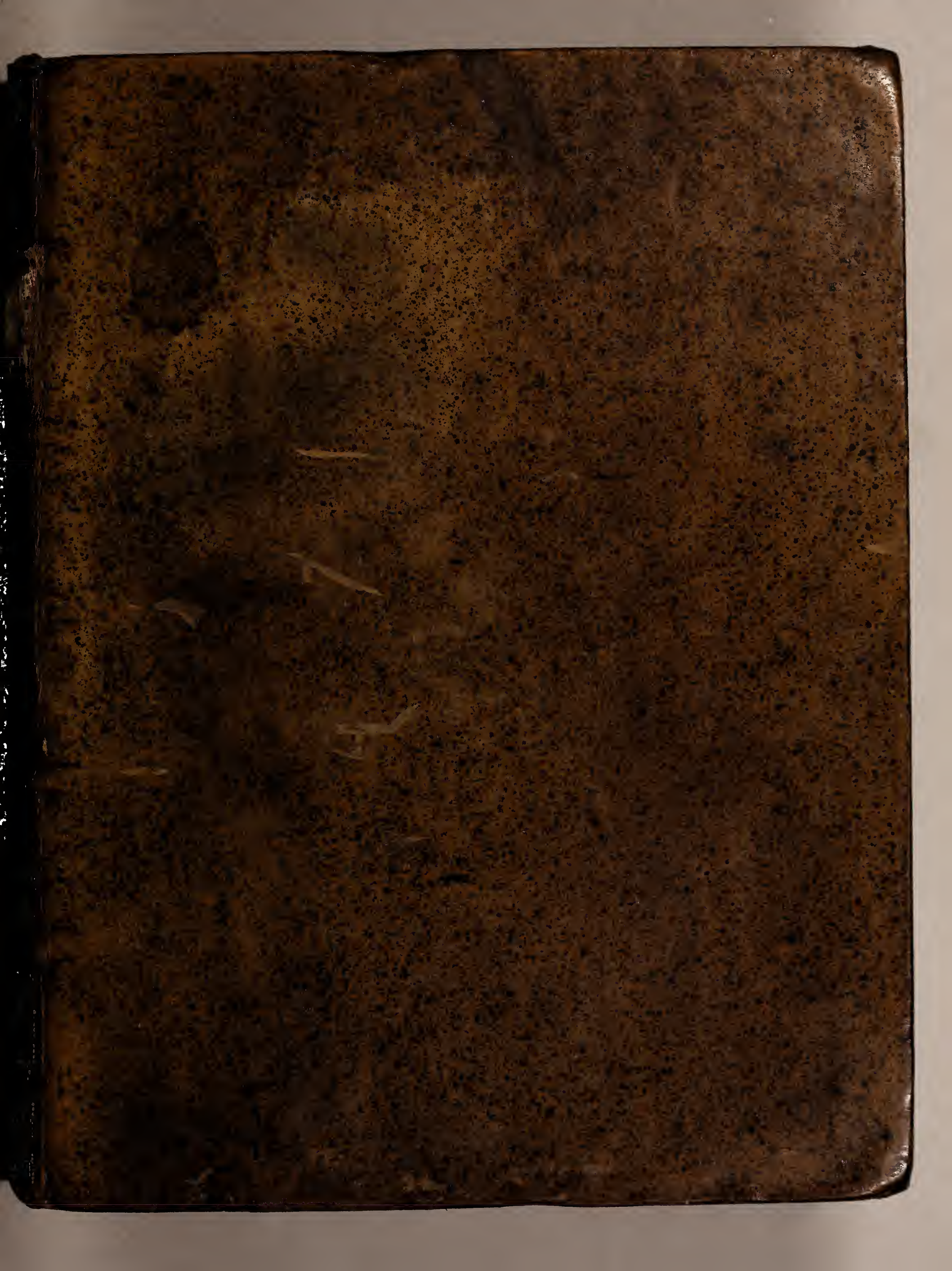
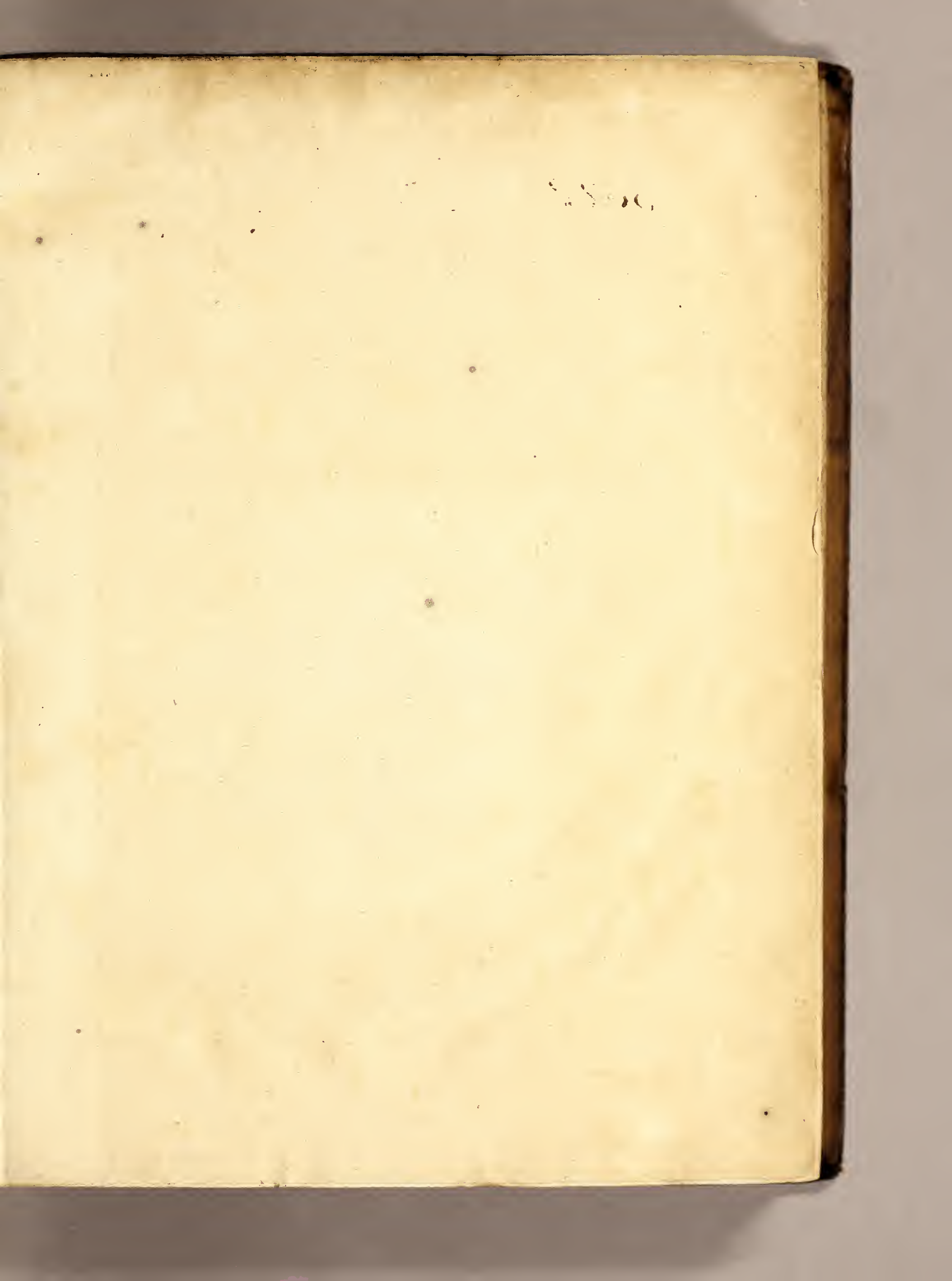


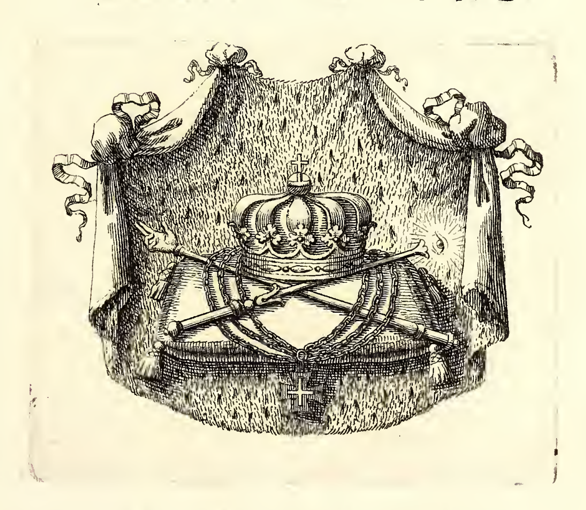

GAUDEO



HISTOIRE GÉNÉRALE DE PORTUGAL.

Par Mr LEQUIEN DE LA NEUFVILLE.

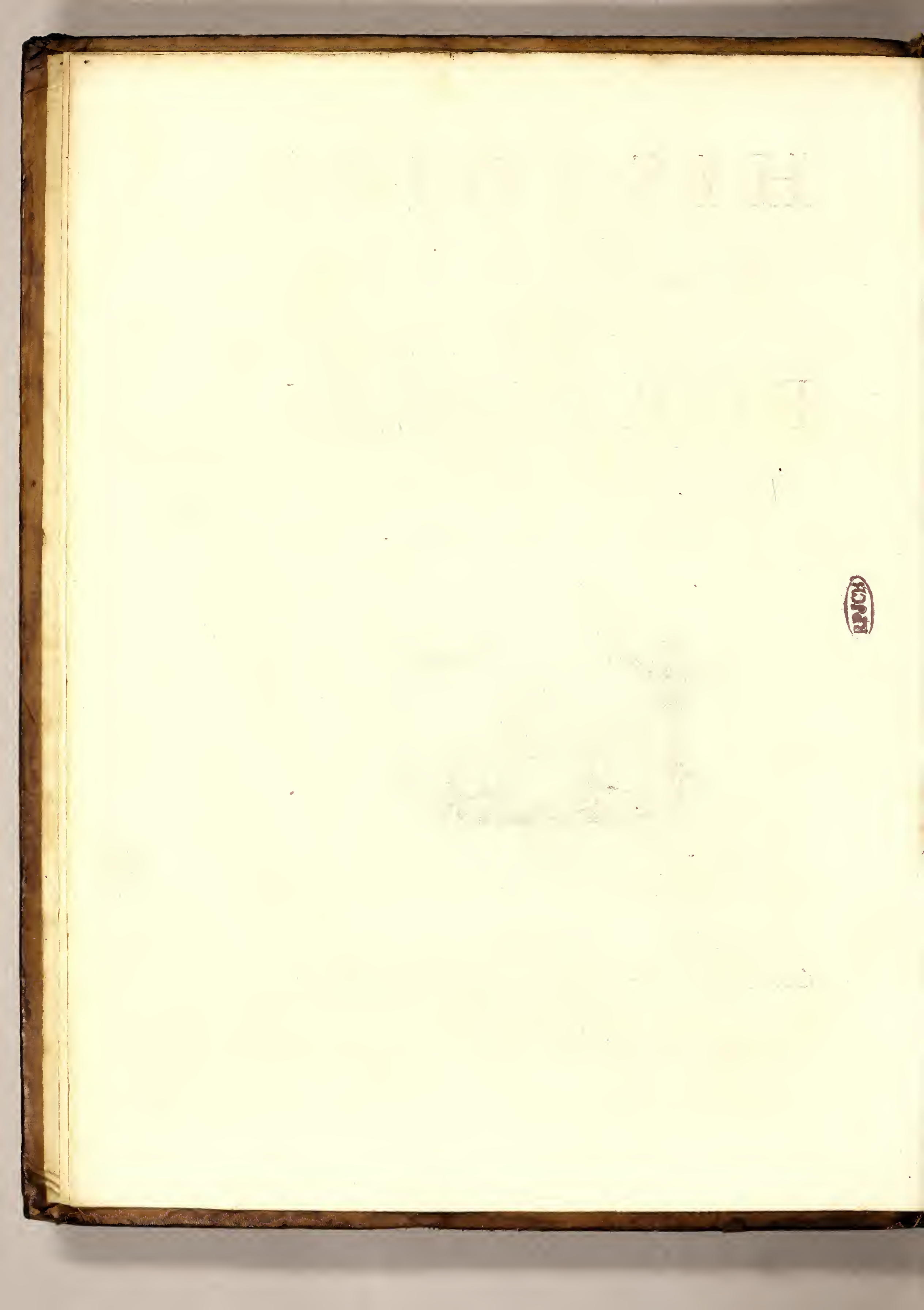
TOME SECOND.

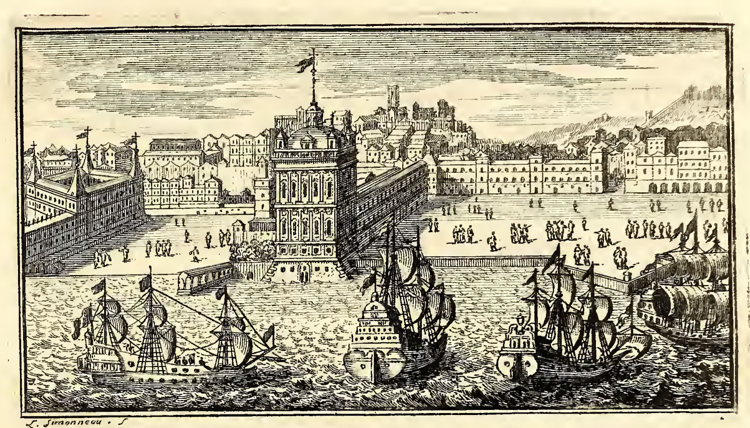


A PARIS,
Chez ANISSON Directeur de l'Imprimerie Royale.

M. DCC.

AVEC PRIVILEGE DU ROY.

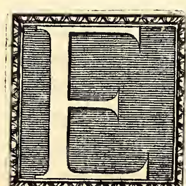




HISTOIRE GENERALE DE PORTUGAL.

LIVRE CINQUIÉME.

EMANUEL I. ROY XIV.



MANUEL nâquit dans le Château d'Alcochetti, en 1469. le jour qu'on célebroit la feste du Corps de Jesus-Christ, & dans le mesme moment que les Fidelles, qui l'accompagnoient avec les céremonies ordinaires, passoient devant le Palais ; ce qui contribua à le faire nommer Emanuel. Il étoit le

1495.

Naissance d'Emanuel.

Faria i Souza Epitom. de las Hist. Portu. part. 3. cap. 14.

Ans de J. Christ. 1495.

Osorius, in hist. Regis Eman.

xiéme, & le dernier fils de Ferdinand de Portugal, Duc de Viseo, neveu d'Alfonse V. & petit-fils d'Edoüard I. En cette qualité, Emanuel succéda au Roy Jean II. au défaut de la ligne directe, comme étant son plus proche parent dans la ligne collaterale, & il fut proclamé Roy à l'âge de 26. ans.

Premier mariage de ce Prince.

Faria i Souza, part. 3. cap. 15.

Sainte-Marthe Hist. Geneal. vol. 2. liv. 43.

Deux ans aprés qu'Emanuel fut monté sur le trône, il épousa au mois d'Octobre 1497. Isabelle, fille aisnée de Ferdinand, Roy de Castille, & veuve d'Alfonse, Prince de Portugal. Elle mourut en accouchant d'un fils, qui fut nommé Michel, & reconnu pour héritier présomptif des Royaumes de Castille, & d'Aragon. Ce jeune Prince étant mort à Grenade en 1500. l'Infante Jeanne, qui étoit sa tante maternelle, & femme de Philipe, Archiduc d'Autriche, recueillit sa succession, & posseda les Couronnes de Castille, d'Aragon, & de Sicile, qu'elle fit passer à l'Empereur Charles V. son fils.

Second mariage du Roy, & ses enfans.

Le Roy qui se vit sans héritiers, & sans femme, songea à pratiquer une seconde alliance avec la Castille; il demanda en mariage l'Infante Marie, sœur d'Isabelle, sa premiére femme. Le Pape Alexandre VI. luy accorda une dispense pour conclure cette affaire, qui se consomma l'année suivante. Emanuel eut plusieurs enfans de la Reine Marie; sçavoir, Jean, Loüis, Ferdinand, Alfonse, Henry, Edoüard, Antoine, Isabelle, Béatrix, & Marie.

Osorius.

Jean fut l'aisné, & nâquit en 1502. Loüis, Duc de Béja, second fils du Roy, vint au monde en 1506. Il fut Connétable du Royaume, & il accompagna l'Empereur Charles V. dans son voyage en Afrique, où Loüis acquit une si grande réputation, qu'on luy proposa l'alliance de la Princesse Marie, fille de Henry VIII. Roy d'Angleterre, & qui depuis fut Reine de ce païs là. Cette affaire ne s'étant point faite, on parla de le marier avec la Princesse Barbe, fille de Sigismond I. Roy de Pologne. Cette seconde proposition n'ayant pas eu plus de succés que la premiére, on en attribua la cause à la passion qu'il avoit conceuë pour

une Demoiselle Portugaise, nommée Joland, dont le mérite, & la beauté étoient si touchans, qu'il sembloit que le ciel eust voulu la dédommager de la naissance, & des richesses qui luy manquoient, pour aspirer à devenir la femme d'un Infant de Portugal. Cependant Loüis l'épousa; mais leur mariage fut tenu si secret, qu'il passa pour clandestin : ce qui a fait avancer à quelques Auteurs, que Loüis voyant des enfans masles à Jean son frere, avoit negligé de déclarer qu'il étoit marié, & qu'étant mort en 1555. sans en avoir parlé, il s'étoit contenté d'instituer par son testament, Antoine son fils, pour son héritier dans tous ses biens. Cette qualité de fils, que Loüis donna à Antoine, sans dire s'il étoit naturel, le fit regarder comme un enfant légitime. C'est ce mesme Antoine, que le peuple proclama Roy à Santaren en 1580. J'en parleray plus au long, en faisant son histoire.

Ferdinand, troisiéme fils d'Emanuel, nâquit en 1507. & épousa Guyomare Coutigno, fille de François, Comte de Marialva. Les deux enfans qu'il eut d'elle, ne vescurent pas long-tems, & Ferdinand leur pere mourut dans la vingt-septiéme année de son âge. C'est luy dont le corps fut transferé, par ordre de Philipe II. Roy d'Espagne, de la ville d'Abrantes, dans l'Eglise de Bélem, auprés de Lisbonne.

Alfonse, quatriéme fils d'Emanuel, prit naissance en 1509. Le Pape Léon X. l'associa au sacré Collége, sous le titre de S. Blaise, quoique cet Infant n'eust que huit ans. Il fut pourveu de l'Abbaye d'Alcobaça, de l'Archevesché d'Evora, & ensuite de celuy de Lisbonne. Son mérite & sa doctrine ne furent pas moins connus à la Cour de Rome, que son auguste naissance. Le célebre Cardinal de Bembo en rend un témoignage autentique dans l'une de ses lettres, par laquelle il l'invite à faire le voyage de Rome, où le Pape Paul III. souhaitoit ardemment de le voir, & de le posseder; mais la vie d'Alfonse fut trop courte pour éxecuter tout ce qu'il avoit résolu de faire. Il mourut jeune, & subitement à Lis-

Lusit. purpur. & inful.

Ans de J. Christ.

bonne, en 1540. & fut enterré dans l'Eglise de Bélem. Cet Alfonse fut le premier Evesque, qui établit des Instructions familiéres, & des Catéchismes, pour l'éducation des enfans dans la Religion Chrétienne. Ce Cardinal, qui n'avoit pas moins de doctrine, que de piété, aima beaucoup les belles lettres; il protegea les Sçavans; il en fit venir un grand nombre des païs étrangers, & leur fit du bien. Sa charité envers les pauvres & envers les malades, ne céda en rien à ses autres libéralitez; il administroit luy-mesme les Sacremens aux infirmes & aux mourans, & remplissoit avec beaucoup d'humilité & de zéle, les pénibles devoirs de l'Episcopat.

Henry, son frere, nâquit le 31. de Janvier 1512. Il embrassa pareillement l'Etat Ecclesiastique; il posseda l'Archevesché de Brague; il passa ensuite à celuy de Lisbonne, & fut le premier Archevesque d'Evora, où il fonda un Collége, occupé aujourd'huy par les Jesuites; il fut fait Cardinal en 1546. sous le Pontificat de Paul III. & enfin, il fut grand Inquisiteur de la foy en Portugal, sous les régnes de Jean III. son frere, & de Sebastien, son neveu; aprés lesquels il monta luy-mesme sur le trône.

Edoüard, Duc de Guimaranez, sixiéme fils d'Emanuel, né en 1515. se maria avec Isabelle de Portugal, fille de Jacques, Duc de Bragance. Il mourut à l'âge de 25. ans, dans le tems qu'il se seroit distingué, à l'exemple de ses prédecesseurs, & il laissa pour ses héritiers, un fils, & deux filles. Edoüard, qui étoit l'aisné, fut Connétable du Royaume. Marie, sa sœur, épousa Aléxandre Farnese I. du nom, Duc de Parme, & l'un des plus grands Capitaines de son siécle. Catherine, leur sœur puisnée, fut femme de Jean de Portugal, sixiéme Duc de Bragance. Enfin, Antoine qui étoit le dernier fils du Roy, mourut au berceau.

Isabelle, fille aisnée du Roy, nâquit en 1503. Elle fut mariée avec Charles V. Empereur, & Roy d'Espagne. Le Pape Clement V. y envoya le Cardinal Salviati, en qualité de Légat, pour faire la céremonie de leurs épousailles.

Je feray mention des enfans qui naquirent de ce mariage, quand je parleray de l'usurpation que Philipe II. Roy d'Espagne, fit de la Couronne de Portugal. Béatrix, fille puisnée d'Emanuel, nâquit à Lisbonne en 1504. Elle fut mariée en 1521. à Charles III. Duc de Savoye, & elle mourut à Nice en 1537.

ANS DE J. CHRIST.

La Reine, Marie de Castille, seconde femme du Roy Emanuel, étant morte à Lisbonne, en 1517. ce Prince épousa en 1519. Léonore d'Autriche, fille de Philipe I. Roy d'Espagne, & sœur de l'Empereur Charles V. & de Ferdinand I. Il en eut un fils, & une fille; l'un fut nommé Charles, & mourut jeune, & l'autre s'appella Marie. Cette Infante fut promise, & accordée à François, Daufin de France, fils aisné de François I. suivant le traité de paix fait à Madrid, en 1526. entre François, & Charles; mais la mort du Daufin, survenuë en 1536. donna lieu à d'autres propositions.

Troisiéme mariage du Roy, & ses enfans.

Mezeray, en son Abregé de l'Hist. de Fr. vol. 2.

Aussitost qu'Emanuel fut monté sur le trône, il envoya un Ambassadeur à Rome, pour faire part au Pape Alexandre VI. de son advénement à la Couronne de Portugal, & pour reconnoistre le saint Siége. Le Cardinal Costa Portugais, qui étoit alors à Rome, receut une lettre du Roy, avec ordre d'accompagner son Ambassadeur dans les audiences que le S. Pere luy donneroit; ce que ce Cardinal remplit avec beaucoup d'éclat, & d'appareil. Le Pape y répondit avec de grandes marques d'affection & d'estime.

1495.

Ambassade à Rome.

Turquet, en ses Fragmens sur l'Hist. de Portugal, tom. 2.

Le Roy garda les mesmes mesures, à l'égard de Ferdinand, Roy de Castille, & d'Isabelle, sa femme, en leur envoyant un Ambassadeur, pour leur faire part de sa proclamation. Il avoit encore ordonné à ce Ministre, non-seulement de disposer D. Alvarez, frere du Duc de Bragance, à revenir, & à ramener ses enfans en Portugal; mais encore de l'asseurer, qu'il souhaitoit de le revoir dans ses Etats; car Alvarez en étoit sorti pour se retirer en Castille, parce que le Duc, son frere, convaincu de trahison, sous le régne précedent, avoit expié son crime par une mort ignominieuse.

Ambassade en Castille.

ANS DE J. CHRIST. 1495.

Osorius, liv. 1.

Convocation des Etats.

Commissaires départis dans le Royaume.

Tandis que ces deux Ministres éxecutoient les ordres du Roy, l'un en Italie, & l'autre en Espagne, ce Prince prit une pleine connoissance des affaires de son Etat. Quoiqu'il eust trouvé le Royaume bien policé, il ne laissa pas d'assembler les Etats à Montémajor, petite ville par-delà le Tage, & de faire quelques Ordonnances plus avantageuses pour le public, qu'utiles à son épargne. Il nomma des Commissaires qui allerent dans toutes les provinces de son Royaume, pour éxaminer dans l'étenduë de leur département, si les gratifications que son Prédecesseur avoit faites, étoient veritablement deuës au mérite, & aux services de ceux qui en joüissoient; il les chargea d'observer, si les Juges s'acquittoient avec probité de leurs fonctions, & il leur donna le pouvoir d'en établir de nouveaux dans les lieux, où à cause de l'étenduë du ressort, on ne pouvoit rendre justice assez promptement, à ceux qui la demandoient.

Il fit aussi venir à compte les fermiers des Péages, & des autres droits Royaux, pour estre particuliérement informé de l'administration qu'ils faisoient des deniers des Finances, si délicats à toucher, quand on n'observe pas de prés ceux qui en font le maniement.

Comme l'on ne pouvoit rien ajouter à ce que le Roy venoit de faire pour l'utilité de son peuple, il voulut relever la gloire de sa Noblesse, en se conformant sur ce qui se pratiquoit dans la plûpart des Etats de l'Europe, lorsque la Noblesse y tenoit ses assemblées. Pour cela il envoya ses Hérauts d'armes en France, & en Angleterre, & il voulut régler sur les mémoires qu'ils en rapporteroient, toutes les céremonies que l'on observeroit en de pareilles occasions dans son Royaume.

Armorial du Royaume.

Il ordonna en mesme-tems, qu'on travaillast éxactement au blason de la Noblesse. La recherche que l'on en fit sur les plus vieux Monumens, & dans les Registres les plus anciens, fut avantageuse pour les plus illustres Maisons de Portugal. On en composa un traité qu'on mit dans les Archives de Lisbonne. Comme ces sortes

d'ouvrages ne viennent preſque jamais à la connoiſſance du public, le Roy voulut que l'on peigniſt dans leurs émaux, les Armoiries des premiéres Maiſons du Royaumes, ainſi qu'on le voit encore aujourd'huy dans le grand Sallon de ſon Palais, à Sintra.

ANS DE J. CHRIST. 1495.

L'Ecuſſon Royal, qui occupe le milieu du platfonds, eſt environné de ceux des Infants, & des Infantes. Il y a auſſi dans la friſe qui regne autour de ce Sallon, ſoixante & quatorze Ecuſſons, qui ſont attachez chacun au col d'un taureau, qui porte un tymbre au milieu de ſes cornes.

Aprés la tenuë des Etats à Montémajor, où la Cour étoit encore, Jacques Almeida, grand Commandeur de Portugal, s'y rendit. Il y amena D. George, fils naturel de Jean II. ſur l'ordre que ce Roy avoit donné en mourant au Commandeur, de le préſenter au Roy, & de luy demander ſa protection en faveur de ce jeune enfant.

D. George ſaluë le Roy.

Emanuel avoit trop d'obligation à ſon Prédeceſſeur, pour ne pas recevoir ſon fils, avec toutes les marques de la plus tendre amitié. La grande reſſemblance qu'il trouva dans l'air, & dans la phiſionomie de cet enfant, à celle du Roy ſon pere, réveilla ſi vivement le ſouvenir qu'Emanuel conſervoit de ſon bienfaicteur, que tout politique qu'il étoit, il ne put ſe ſurmonter en cette rencontre, ni dérober aux yeux de toute ſa Cour, les larmes qui coulerent des ſiens. Il embraſſa le petit D. George; il le prit ſous ſa protection, & il luy fit partarger avec ſes propres enfans, les ſoins que l'on prenoit de leur éducation. Quand le Roy ſe fut un peu retiré, la plûpart des Courtiſans s'approcherent de cet Enfant, & luy baiſerent la main. C'étoit là un reſte du reſpect qu'ils avoient eu pour le Roy ſon pere, dont la mémoire ſera toûjours en grande véneration parmi les Portugais.

Oſorius, liv. 1. Sainte-Marthe liv. 20.

Cependant, le tems que le Roy Jean avoit accordé aux Juifs, pour demeurer en Portugal, étant expiré, ceux qui eurent aſſez de bien pour paſſer en d'autres païs ſortirent du Royaume, ſuivant ce qui leur avoit été preſcrit.

La plûpart des Juifs ſortent du Royaume.

ANS DE J. CHRIST. 1495.

Le mauvais traitement qu'ils receurent dans le trajet qu'ils firent par mer, alla jusqu'à un tel excés, que les Capitaines des navires, & les Matelots, à leur exemple, aprés avoir fait d'injustes éxactions, insulterent les femmes, & les filles, en leurs personnes, & en leur honneur. Emanuel informé d'une conduite si violente, voulut qu'on rendist plus de justice à ceux qui étoient restez dans le Royaume, & qui n'avoient pas eu assez de biens pour en sortir, & pour se tirer de l'esclavage, où leur indigence les avoit jettez. La reconnoissance de ces Juifs fut si grande, qu'ils se cottiserent pour faire une somme au Roy, médiocre pour luy; mais considérable pour eux. Emanuel refusa l'argent qu'ils luy offrirent, & il les convainquit par là si fortement de ses bontez, que la plûpart d'entre-eux renoncerent au judaïsme, & se firent Chrétiens, pour dévenir ses sujets.

Cotisation des Juifs, que le Roy refuse.

Plusieurs Juifs se font Chrétiens.

Osorius.

Aprés que le Roy eut donné aux Juifs ces marques de sa clémence, il donna aux Portugais, des preuves de sa génerosité; il augmenta la solde des vieux soldats; il recompensa les Officiers, & il assigna la dixiéme partie des tributs, que luy payoient les Maures, pour l'entretien de quelques gens d'Eglise, qui devoient marcher avec ses troupes, en Afrique. Comme les fortifications des places, & des villes de Mauritanie, qui étoient sous son obéïssance, avoient été négligées; il ordonna que l'on y travaillast, & qu'on les pourveust de munitions de guerre & de bouche, & il fit faire de nouvelles levées pour en renforcer les garnisons.

Réparations des places de Mauritanie.

Turquet, Hist. d'Esp.

Ferdinand, & Isabelle d'Aragon, envoyerent dans ce tems-là un Ambassadeur en Portugal, pour complimenter Emanuel, sur son advenement à la Couronne, & pour luy proposer un mariage, avec la Princesse Marie, leur fille puisnée. Le Roy receut cette marque d'amitié, avec toute la reconnoissance que demandoit une si obligeante proposition; toutefois, il ne l'accepta pas, sous prétexte que les affaires de son Royaume, ne luy permettoient point encore de songer à se marier, & par ce moyen, il leur

Ambassade du Roy de Castille, en Portugal; & pourquoy.

Osorius.

leur fit un myſtere de la tendreſſe qu'il ſe ſentoit pour la Princeſſe Iſabelle d'Aragon, leur fille aiſnée, veuve d'Alfonſe, fils de Jean II. — Ans de J. Christ. 1495.

Cependant, la paix qui avoit été faite en 1492. entre le Roy Jean II. & le Roy de Fez, comme on l'a veu dans l'Hiſtoire du régne précedent, & l'obligation où ſe trouva Vaſco Coutigno de Borbe, Gouverneur d'Arzile, ville de la Mauritanie Tangitane, de venir à la Cour, pour ſe juſtifier de quelques calomnies qu'on y avoit répanduës contre-luy, furent des conjonctures qui donnerent lieu à un ſoulévement en Afrique. Baraxa, & Almandarin, en furent les auteurs. Ces deux Seigneurs Maures, qui étoient riches, & accréditez, & qui d'ailleurs ne relevoient pas du Roy de Fez, ne ſe croyant point obligez de s'en tenir aux conditions de la paix que ce Prince avoit faite avec le Roy Jean, leverent des troupes dans les terres de leur obéïſſance, & vinrent faire le dégaſt juſqu'aux portes d'Arzile. Rodrigue Coutigno, qui y commandoit depuis l'abſence de Vaſco, voulut s'oppoſer aux deſordres que les Maures faiſoient dans leurs courſes; il ſortit de la ville à la teſte d'un grand détachement, & les chargea avec beaucoup de vigueur; mais ce Commandant ayant été tué dans cette ſortie, les Barbares ſe prévalurent de la conſternation que ſa mort cauſa parmi ſes gens; ils tomberent ſur eux avec tant d'impétuoſité, qu'ils en tuerent une partie, & qu'ils reduiſirent l'autre à ſe retirer dans la place.

Antoninus: Baudrand Lexicon geogr.

Soulevement en Afrique.

Mort de Rodrigue Coutigno.

La nouvelle que le Roy receut de la mort de Coutigno, & de la défaite d'une partie de la garniſon d'Arzile, l'obligea d'y envoyer Jean de Menezés, à qui il en donna le gouvernement. Cependant, la rebellion s'augmentoit parmi ces Infidelles; les habitans des bourgs, & des villages, qui étoient les plus ſoumis, ſe révolterent contre leur Roy; ils voulurent profiter de l'occaſion pour ne luy point payer de tribut; ils s'oppoſerent aux levées de deniers, qu'on avoit accoûtumé de faire ſur eux, & en vinrent juſqu'à faire main baſſe ſur ceux qui avoient cette commiſſion. Le nouveau Gouverneur, informé de ce

Oſorius. Faria i Souſa. Vaſconcellos en ſon abb. de la vie d'Emanuel.

Ans de J. Christ. 1495.

refus, reſolut de mettre les rebelles à la raiſon ; il paſſa en reveuë les troupes ſur qui il comptoit le plus pour faire cette expédition ; il écrivit à Loüis Azevédo, Gouverneur de Tanger, de luy envoyer du ſecours, & ſur tout de la cavalerie, dont il avoit beſoin. Azevédo choiſit auſſitoſt parmi ſes gens, cent cinquante Cavaliers, commandez par Pierre Leitan. Dés que ce renfort fut entré dans Arzile, on ſe mit en marche, & l'on arriva prés du lieu où les Rebelles s'étoient retranchez ; mais dans le tems qu'on voulut les ſurprendre, Baraxa, & Almandarin, accompagnez de Muzza, & d'Acob, qui marchoient à la teſte de deux mille chevaux, & de huit cens fantaſſins, parurent dans la plaine. Cependant Menezés, à qui l'on amena trois Maures qu'on avoit faits priſonniers, apprit par eux le deſſein que les ennemis avoient formé ſur le meſme bourg, dont il prétendoit ſe rendre maître. Voulant les prévenir dans cette entrepriſe, il tint Conſeil de guerre, & propoſa de les charger ; ce qu'il éxecuta, quoique peu de gens euſſent été de ſon avis ; il partagea ſes troupes en trois eſcadrons. Pierre Leitan commanda le premier, compoſé de cent cinquante chevaux, qui étoient venus ſous ſes ordres ; il mit Jean de Menezés, à la teſte du ſecond eſcadron, compoſé ſeulement de trente chevaux. Le Gouverneur ſe reſerva le commandement du troiſiéme, & en cet état, ils marcherent aux ennemis.

Les Maures, qui d'abord avoient partagé leur infanterie en trois bataillons, ſe réünirent, lorſqu'ils ſe virent de beaucoup ſupérieurs aux Portugais, dont la ſeule intrepidité étoit à craindre. Ils eſperoient qu'en tombant impetueuſement ſur eux, ils les accableroient dés le premier choc. Cette affaire fut tres-opiniâtrée, & penſa eſtre funeſte aux Portugais, qui commençoient à plier ſous le nombre des ennemis. Le Gouverneur qui s'en apperceut, détacha le jeune Menezés, & Pierre Leitan, pour les aller ſecourir. Ces deux Capitaines prirent les ennemis en flanc, & ils les chargerent ſi à propos, qu'aprés une grande reſiſtance de leur part, mais inutile, les Barbares lâché-

rent le pied. On les pourſuivit l'eſpace de quatre lieuës, en tuant ceux qui ne ſe rendoient pas, & en faiſant priſonniers les plus apparens d'entre ceux qui demandoient quartier. Quand les Portugais ſe virent maîtres du champ de bataille, ils partagerent entre-eux le butin des vaincus, & ils entrerent victorieux dans les bourgs, que les Maures leur avoient voulu diſputer. Alors les habitans renouvellerent leur ſerment de fidelité au Roy de Portugal. Menezés s'en retourna à Arzile, & il renvoya à Tanger la troupe d'Azevédo, qui avoit eu la meilleure part à la victoire, & au butin.

Ans de J. Christ. 1495.

La Cour que la contagion avoit chaſſée de Liſbonne, alla à Setuval. Le Roy y trouva ſes deux ſœurs, qui étoient toutes deux veuves, l'une du Roy Jean II. & l'autre de Ferdinand II. Duc de Bragance. Il rappella en meſme-tems, Jacques, fils de ce Duc, qui étoit allé en Caſtille, aprés la mort de Ferdinand, ſon pere, & il conſentit que Denis, ſon frere, qu'Alvarez, ſon oncle, & que Sanche, ſon frere conſanguin, revinſſent en Portugal. Il érigea en Comté la terre de Faro, qui leur appartenoit; il les rétablit dans tous leurs droits, dans leurs biens, & dans leurs charges; il en oſta la proprieté, & la joüiſſance, à ceux qui les avoient obtenus du Roy Jean, ſon Prédeceſſeur, & il dédommagea ces derniers poſſeſſeurs par d'autres bienfaits, qui égaloient ceux dont il les privoit, pour reſtituer ces biens & ces charges aux Seigneurs légitimes. Il accorda l'amniſtie à quelques autres, qui avoient été ſoupçonnez de trahiſon, & que le Roy Jean avoit exilez, ou qui étoient ſortis du Royaume, pour prévenir la honte d'un banniſſement, & les peines deuës à leur infidelité.

Voyage de la Cour, à Setuval.

1496.

Turquet, Hiſt. d'Eſp.

Retour des Seigneurs de Bragance, en Porgal.

Ils rentrent en poſſeſſion de leurs biens.

Une ſi grande clémence ne fut pas géneralement approuvée. On blâmoit le Roy, d'avoir rappellé des gens qui avoient été convaincus de trahiſon; crime autant odieux par luy-meſme, que dangereux à pardonner. On murmuroit contre la trop grande facilité de ce Prince, qui loin de les punir, ou du moins de les oublier, les

Différens raiſonnemens ſur le retour de ces Seigneurs.

Ans de J. Christ. 1496.

faiſoit rentrer dans leurs charges; qui en dépoüilloit ceux qui ſe les étoient attirées par leurs ſervices, & qui épuiſoit ſes Finances pour les recompenſer par de nouvelles gratifications.

Le Roy ſçavoit tout ce qu'on en diſoit en public, & en particulier; mais cette diverſité de ſentimens ne détourna pas ſes bontez. Ce Prince touché de l'état où ſe trouvoient ceux contre qui la conviction n'étoit pas aſſez forte, pour les tenir dans un perpetuel éxil, voulut reparer le tort que ce banniſſement faiſoit à leurs familles, & à leurs noms, & ſe perſuada qu'il n'étoit pas juſte, que les enfans partageaſſent ni le crime, ni la punition de leurs peres, dont la plûpart étoient morts en Caſtille, plus malheureux que coupables. Ce ne fut pas ſeulement ſur ceux qui furent rappellez, que le Roy répandit ſes bienfaits; il en fit part à pluſieurs Officiers que l'ancienne Cour avoit négligez, ou qui n'y avoient point été connus faute d'avoir eu des Patrons. Les gens de lettres, auſſi-bien que les gens de guerre, ſe reſſentirent des libéralitez de ce Prince. Jacques Sylvius, qui pour ſon rareméríte, & pour ſa profonde érudition, avoit été Précepteur du Roy, en receut une gratification proportionnée aux ſoins qu'il en avoit pris.

Le Roy recompenſe les gens de Lettres.

Emanuel qui étoit attentif à tout, n'ignoroit pas que les affaires de ſon Royaume demandoient un Ambaſſadeur à Rome, où l'on traite une partie de celle des Princes Chrétiens; ce qui l'obligea d'y envoyer Pierre Corréa, homme prudent, & politique. Emanuel recommanda particuliérement à ce Miniſtre, de ménager le retour du Cardinal Coſta, qui depuis le tems qu'il s'étoit broüillé avec le Roy Jean II. comme je l'ay dit dans l'Hiſtoire de ce Prince, faiſoit ſa reſidence à Rome. Le mérite de ce Cardinal; ſon habileté dans les affaires d'Etat; la réputation qu'il s'étoit acquiſe auprés de la Princeſſe Catherine, fille d'Edoüard, laquelle ſe connoiſſoit en gens, & les puiſſans amis qu'il avoit alors dans le Royaume, luy attirerent des bénefices conſidérables, & favoriſerent ſa pro-

Ambaſſadeur envoyé à Rome.

Luſit. purpur. & infulata.

Caractére du Cardinal Coſta.

motion à l'Epiſcopat, & à la Pourpre. On connut à Rome, ce que valoit ce Cardinal; on n'ignoroit pas en Portugal, de quelle utilité il euſt été à Liſbonne, & en ſon païs, dans les commencemens d'un régne. Emanuel en étoit trop perſuadé, pour ne le pas porter, autant qu'il le pourroit, à préferer ſa patrie au lieu où il ſembloit qu'il vouluſt vivre & mourir. Il le fit donc ſolliciter de revenir en Portugal, & meſme il luy en écrivit d'une maniére tendre & preſſante. Le Cardinal parut ſe rendre aux bontez, & aux empreſſemens du Roy, qui ſeuls étoient capables de luy faire oublier tout ce qui s'étoit paſſé ſous le régne précedent. L'Ambaſſadeur tâchoit de l'entretenir dans cette diſpoſition, & luy éxageroit ſouvent le plaiſir qu'il feroit au Roy, & l'utilité qu'en recevroit tout le Royaume; mais quand il fallut partir, le Cardinal changea de réſolution; il s'excuſa ſur ſes infirmitez, & ſur ſon grand âge, qui ne luy permettoient plus d'entreprendre un ſi long voyage, de ſorte, qu'étant demeuré à Rome, il s'appliqua à faire réüſſir heureuſement les négotiations, & les affaires qui regardoient la Couronne de Portugal.

Ans de J. Christ. 1496.

De toutes les puiſſances de l'Europe, il n'y avoit plus que les Venitiens, qui n'avoient pas encore complimenté Emanuel ſur ſon élevation au trône. L'Ambaſſadeur que cette République envoya pour cet effet en Portugal, fut obligé de ſe rendre à Torres Vedras, où la Cour étoit allée, parce que la maladie continuoit à Liſbonne. Le Roy le fit traiter avec beaucoup de magnificence; il l'honora de l'Ordre de Chevalerie, qu'il luy donna de ſa propre main; il le combla de préſens, & le chargea de ſes lettres pour la Seigneurie de Veniſe, avec qui il lia une étroite amitié.

La République de Veniſe, envoye un Ambaſſadeur en Portugal.

Le Roy n'ayant plus de félicitations à attendre, ni de céremonie à faire, voulut qu'on remiſt ſur le tapis le ſéjour qu'il avoit permis aux Juifs, de faire dans ſes Etats, depuis qu'on les avoit chaſſez de Caſtille. Cette affaire fut propoſée au Conſeil d'Etat, & partagea les opinions de ceux qui s'y trouverent. Les uns diſoient que la pro-

On ſe propoſe de chaſſer les Juifs.

Oſorius, liv. 1.

Ans de J. Christ. 1496.

tection, que le Roy accordoit aux Juifs, étoit fondée sur celle que le Pape leur donne à Rome, & dans toutes les villes du patrimoine de S. Pierre. Ils ajoûtoient à cela, que la plûpart des Princes avoient la mesme indulgence pour les Juifs, & qu'on les souffroit en Italie, en Alemagne, en Hongrie, & en plusieurs Etats de l'Europe, où ils étoient établis, & mesme interessez dans le commerce. Ils alléguoient encore, que l'on devoit craindre, si on les chassoit du Royaume, qu'ils ne passassent en Afrique, où ils se retireroient infailliblement, & qu'habitant avec des Infidelles, il n'y auroit plus d'esperance d'en convertir aucun; au lieu que conversant avec les Chrétiens, dans les païs Catholiques, plusieurs d'entre-eux abandonneroient à la fin leur loy, pour embrasser le Christianisme. Ils soutenoient aussi qu'en bonne politique, on ne devoit point contraindre les Juifs à sortir du Royaume; parce que l'on couroit risque de le dégarnir d'hommes, & d'argent; ils représentoient que ces peuples avoient presque tous leurs plus solides effets dans le commerce, & que si on les forçoit à sortir du Portugal, il y avoit lieu de craindre qu'en passant chez les Etrangers, ils ne leur donnassent des avis, touchant la situation des affaires de l'Etat; ce qui dans la suite pourroit devenir tres-préjudiciable, soit dans la guerre, soit dans la paix.

Diverses opinions sur ce fait.

Les autres Conseillers, qui étoient d'un sentiment opposé à celuy-là, s'en tenoient aux résolutions qui avoient été prises sous le régne de Jean II. Comme ce Prince avoit ordonné, que les Juifs sortiroient de son Royaume, quand les huit mois qu'il leur avoit accordez seroient expirez, il ne leur avoit pas laissé la moindre esperance d'attendre aucune prorogation, à la faveur de laquelle ils pussent séjourner dans aucune ville de ses Etats. Ils faisoient aussi valoir la sollicitation de Ferdinand, & d'Isabelle de Castille, qui avoient écrit au Roy, pour le déterminer à chasser les Juifs du Portugal; ils éxageroient le danger que l'on couroit, en souffrant dans un païs Chrétien des gens qui professoient une Religion si contraire à

l'Evangile; qui ne ſongeoient qu'à affoiblir les lumiéres de la foy dans les peuples; qui les ſcandaliſoient par d'éxecrables blaſphêmes contre le ſaint nom de Jeſus-Chriſt, & qui tâchoient par leurs converſations de ſurprendre les ſimples, & de corrompre les crédules. Ils oppoſoienr à la tolérance, qu'on avoit pour les Juifs à Rome, les Ordonnances des Rois de France, qui les avoient chaſſez de leur Royaume; ce qui ſe pratiquoit auſſi dans ceux de Caſtille, d'Aragon, & dans pluſieurs villes d'Alemagne. Ils paroiſſoient ſurpris de la foible raiſon qu'on alléguoit de ménager les Juifs, parce qu'ils étoient entrez dans le commerce; & comme ils faiſoient voir, que ces malheureux ne s'y étoient engagez que dans la veuë d'un intereſt ſordide, qui devenoit à charge à leurs correſpondans, & odieux à tout le monde, ils diſoient qu'il étoit beaucoup plus expédient d'en purger le Portugal au commencement d'un régne, que d'attendre qu'ils fuſſent intereſſez dans les domaines de la Couronne; ce qui ſeroit plus difficile à faire par les comptes qu'ils auroient à rendre, & plus dangereux par les connoiſſances qu'ils prendroient des Finances du Roy, & des ſecrets de ſon épargne.

ANS DE J.CHRIST. 1496.

Ce dernier avis, qui convenoit mieux aux deſſeins, & à la probité du Roy, que les autres, fut celuy que l'on ſuivit, & par une nouvelle Ordonnance qu'Emanuel rendit ſur ce fait, il preſcrivit un tems aux Juifs, & aux Maures, pour ſortir de ſon Royaume, ſous peine d'eſtre traitez en eſclaves s'ils y contrevenoient, à moins qu'ils n'embraſſaſſent la Religion Chrétienne.

Tems preſcrit aux Juifs.

Les choſes étoient dans ces termes en Portugal, quand la guerre, qui étoit allumée entre Charles VIII. Roy de France, & Ferdinand, Roy d'Aragon, obligea ce dernier à envoyer un Ambaſſadeur à Emanuel, pour confirmer entre-eux les alliances qui avoient été faites avec le Roy Jean, & pour luy demander du ſecours contre Charles. Le Roy conſentit à la ratification des alliances, entre Ferdinand, & luy; mais il refuſa de luy envoyer des

1497.

Le Roy d'Aragon demande du ſecours à Emanuel, contre le Roy de France.

Ans de J. Christ. 1497.

troupes pour ſervir contre la France. Il fonda ce refus ſur la grande union qui étoit établie, entre la Couronne de Charles, & la ſienne, & qui juſque là avoit toûjours été inviolable entre leurs Prédeceſſeurs. Il eſt vray qu'Emanuel promit à Ferdinand, que ſi le Roy de France portoit la guerre juſqu'en Eſpagne, alors il ſe joindroit à luy, pour s'oppoſer aux progrés des François. Le Roy d'Aragon feignit d'eſtre content des raiſons d'Emanuel; mais dans le fonds, il n'en fut pas trop ſatisfait.

Cependant les Juifs éxecutoient actuellement la derniére Ordonnance publiée contre eux. Ils avoient déja fait paſſer une partie de leurs effets, dans les païs étrangers. Les familles les plus conſidérables étoient ſorties du Portugal, & les autres ſe diſpoſoient de jour en jour à s'embarquer pour paſſer en Afrique.

On enleve aux Juifs, leurs enfans.

Le Roy, moins chagrin du grand nombre de ſujets qu'il perdoit, que de la perte de leurs ames, ordonna par une ſeconde Déclaration, qu'on enlevaſt tous les enfans maſles des Juifs, qui n'avoient pas encore atteint l'âge de quatorze ans, pour les faire élever dans la Religion Chrétienne. Il ſembloit qu'il y euſt de la dureté dans l'éxecution de cette Ordonnance, & c'étoit, diſoit-on, employer l'autorité Royale, à une choſe bien extraordinaire, que de ravir aux peres & aux meres, un bien qu'on ne s'étoit point encore aviſé de leur vouloir diſputer; auſſi le déſeſpoir les porta preſque tous à la derniére fureur, à l'égard de leurs propres enfans; pluſieurs d'entr'eux aimerent mieux les ſacrifier à leur rage, que de les abandonner aux Chrétiens. La plûpart les précipiterent dans des puits; les autres leur plongerent un poignard dans le ſein, & ſe procurerent à eux-meſmes une mort violente, pour ne pas ſurvivre à leur prétenduë honte, ou à leur injuſte douleur. Les cris, & les efforts des peres, qui diſputoient la poſſeſſion de leurs enfans, à ceux qui les leur vouloient arracher; les lamentations des meres confonduës, & meſlées avec les imprécations qu'elles vomiſſoient contre le gouvernement; tout cela formoit un ſi affreux ſpectacle,

Déſeſpoir de la plûpart des Juifs.

que

qu'on ne pouvoit, ni le voir, ni l'entendre ſans en eſtre touché ; mais le Roy qui n'avoit pour objet, que le ſalut de ceux qu'il faiſoit mettre en ſeureté, tint bon contre ces murmures, & au lieu de trois ports de mer, qui étoient au choix des Juifs, pour leur embarquement, il en fit fermer deux, & il obligea ceux qui vouloient paſſer, de ſe rendre à Liſbonne, pour mettre à la voile.

Ans de J. Christ. 1497.

Refus d'Emanuel.

Enfin, le tems limité par l'Ordonnance étant expiré, on l'éxecuta à la rigueur contre les Juifs qui étoient reſtez en Portugal. On n'écouta point toutes les raiſons qu'ils alléguerent pour juſtifier leur ſéjour ; ſoit par la difficulté qu'ils avoient trouvée dans les ports, ou par l'impoſſibilité où ils s'étoient veus, de diſpoſer en ſi peu de tems de leurs affaires. Ils tomberent dans l'eſclavage : les plus obſtinez ſoutinrent la peſanteur de leurs chaiſnes, & ils aimerent mieux ſuccomber ſous ce joug, que de ſe rendre à l'autorité, ou à la raiſon. Les plus ſages ſe laiſſerent convaincre de la verité de noſtre Religion, & ſe firent baptiſer. Il eſt vray que la politique, la menace, ou la crainte, en reduiſit plus que les raiſonnemens des Docteurs. Quoi-qu'il en ſoit, ils parurent convertis de bonne foy, & aprés avoir été baptiſez avec leurs enfans, on remit ceux-ci en la poſſeſſion de leurs peres, & les peres furent rétablis dans la joüiſſance de leurs biens.

On rejette les raiſons des Juifs.

Les Maures qui avoient été compris dans les Ordonnances publiées contre les Juifs, n'en reſſentirent pas toutes les rigueurs. On leur laiſſa le choix, ou d'embraſſer la Religion Chrétienne, ou de ſe retirer chez eux ; ce qui fut ſagement conduit : autrement, on auroit expoſé à de pareils traitemens les Chrétiens qui étoient en Aſie, en Afrique, & ſous la puiſſance des Sarraſins, qui n'auroient pas manqué d'uſer de cruelles repreſailles envers les Chrétiens.

Aprés cette éxecution, qui ne demandoit pas moins qu'un zéle auſſi fervent que celuy du Roy, pour en venir à bout, on parla de le marier. Chacun en raiſonnoit ſelon ſon génie, ou ſelon ſon intereſt particulier ; mais

Sainte Marthe, Hiſt. geneal. de France, 2. vol. liv. 43.

Ans de J. Christ. 1497.

l'amitié que le Roy avoit toûjours conservée pour la Princesse Isabelle, fille du Roy de Castille, & veuve d'Alfonse, fils de Jean II. détermina Emanuel à y envoyer D. Alvarez pour ménager cette nouvelle alliance entre les deux Couronnes. Ferdinand, & Isabelle, en accepterent la proposition. Aussitost qu'Alvarez fut de retour en Portugal, & qu'il eut rendu compte de sa négociation, le Roy chargea son grand Chambellan d'aller en Castille, pour traiter cette affaire plus à fonds. La seule Princesse Isabelle sentit renouveller ses douleurs, lorsqu'on luy parla de retourner en Portugal. Quoique ce fust pour y régner, les honneurs du trône n'adoucissoient point la perte qu'elle y avoit faite d'Alfonse son époux.

Proposition du mariage du Roy, avec Isabelle.

Le Roy, & la Reine de Castille, qui n'ignoroient pas la cruelle perplexité où se trouvoit la Princesse leur fille, luy témoignerent tant d'empressement pour conclure ce mariage, qu'enfin elle fut obligée d'oublier sa douleur, & de n'écouter que l'obéïssance qu'elle devoit aux volontez de Ferdinand, & d'Isabelle.

Les ordres qu'on donnoit de part & d'autre pour cette céremonie, ne détournerent pas Emanuel du dessein que le Roy Jean II. son prédecesseur, avoit formé d'envoyer aux Indes. Les différentes opinions qu'on en eut en Espagne, en Portugal, partagerent l'un & l'autre Royaume, & dans tous les deux, on attribua à la découverte qu'on avoit faite des Indes, la ruïne des affaires des principaux négocians. On disoit qu'on les avoit entiérement sacrifiez à l'ambition des Capitaines, & à l'avidité de quelques Ministres, qui alors avoient la puissance en main; parce que le Prince les écoutoit uniquement, & qu'il donnoit aveuglément dans leurs conseils.

Differens sentimens sur le voyage aux Indes.

Parmi les différens Mémoires qu'on dressa sur ce sujet, le Roy ayant pris connoissance de quelques-uns, commença à se désabuser de tout ce qu'il avoit conceu de glorieux & d'utile dans cette conqueste. Comme il ne vouloit rien décider par luy-mesme, sur une matiére aussi importante qu'étoit celle-là, il ordonna qu'on fist un état

Osorius, Maffée, Hist. des Indes.

tres-xact de cette affaire. Il le garda fort long-tems, & le fit examiner par son Conseil, à l'heure qu'on s'y attendoit le moins, & dans le tems qu'on croyoit qu'il l'eust oubliée. Ce Prince crut devoir en user ainsi pour couper cours aux brigues, & pour surprendre ceux, sur les sentimens de qui il comptoit pour la résolution de cette entreprise.

Ans de J. Christ. 1497.

Les premiers Conseillers qui en dirent leurs opinions, s'attacherent à éxagerer la gloire qui en reviendroit au Roy, & l'utilité qu'en recevroit le peuple. Ils fonderent leurs raisons sur le grand nombre d'hommes que sa Majesté pouvoit mettre sur pied, sans dépeupler son Royaume, & ils conclurent que les Castillans ne manqueroient pas de profiter de cette occasion, pour faire passer dans leur païs toutes les richesses qu'ils apporteroient des Indes, si l'on ne se mettoit en état de les prévenir au plûtost.

Ces motifs, qui selon les autres Conseillers, n'avoient pour fondement qu'un peu de gloire & beaucoup d'ambition, furent contrebalancez par un grand détail des dangers & des obstacles qui sont presque toûjours inséparables des navigations, aussi longues que celle dont il s'agissoit. Il sembloit, disoient-ils, qu'on abandonnoit trop aisément des biens certains, pour en aller chercher d'incertains, & pour courir à des périls presque inévitables. Ils ajoutoient, que la plûpart de ceux qui alloient servir sur les vaisseaux, prenoient ce prétexte pour mener une vie oisive; que depuis le tems qu'on avoit fait ces armemens, on s'appercevoit de la diminution des sujets, & que beaucoup de terres à la campagne demeuroient incultes, faute d'ouvriers & d'habitans dans les villages. Ils asseuroient que le commerce baissoit à veuë d'œil; que les Indes étoient une retraite de vagabons, dont la plus grande peine rouloit sur la chasse, ou sur le pillage qu'on faisoit des vaisseaux marchands. Ils poussoient mesme leurs raisonnemens jusqu'à faire craindre, que ceux qui entreprenoient ce voyage, charmez de la vie tranquille qu'on menoit

Ans de J. Christ. 1497.

Départ de la flotte de Gama.

aux Indes, ne quittassent le service, & n'augmentassent le nombre de ces faineans, & qu'au lieu d'y faire des colonies, on n'en fist qu'une retraite de gens oisifs, & de brigands. Enfin ils tâcherent de prouver par de solides raisons que la seule espérance de convertir des Infidelles, & de soumettre de nouveaux peuples à la Couronne de Portugal, n'étoit pas le plus puissant motif qui animoit ceux qui passoient aux Indes; mais que le desir de faire une prompte fortune dans un païs si fécond en mines d'or, & en épiceries, y entraisnoit la plûpart de ceux qui y alloient. Ils prierent le Roy de faire réflexion sur les malheurs qui menaçoient son Royaume d'une disette génerale, & de l'entiére ruïne du commerce, si l'on ne s'opposoit à la sortie d'un si grand nombre d'hommes, dont le Portugal commençoit à manquer. Ils remontrerent, que si jusque-là on s'étoit passé d'épiceries, plus propres à flatter le goust que nécessaires à la vie, on pouvoit continuer de vivre de la mesme maniére qu'on avoit vescu; qu'à l'égard de l'or, qu'on prétendoit en rapporter avec abondance, il étoit inutile de l'aller chercher au milieu des hazards & des tempestes; qu'on en trouvoit une grande quantité en des païs plus connus & moins éloignez, & sans vouloir remonter, continuerent-ils, jusqu'aux premiers tems, de la Monarchie; on sçavoit que Denis avoit fait faire un Sceptre d'or de celuy qu'on tira des sables du Tage; que Ferdinand avoit fait un present de dix-huit quintaux d'or à Léonore d'Aragon, qu'il devoit épouser; que Jean Emanuel avoit dotté de trois cens mille pistoles, sa fille Constance, quand elle fut mariée avec le Roy Pierre, & qu'enfin, le Portugal produisoit assez de richesses dans son sein, sans vouloir les augmenter par de nouvelles découvertes.

Ces longues & différentes déliberations suspendirent les desseins du Roy, touchant le partage où il voyoit les Ministres; mais le zéle de porter le Christianisme dans les Indes, & l'envie qu'il avoit d'y faire de nouvelles découvertes, le déterminerent d'y envoyer quatre vaisseaux

ſous la conduitte de Vaſco Gama. Ce Géneral monta le plus conſidérable, Paul Gama ſon frere, commanda celuy d'aprés, Nicolas Coëllo, fut Capitaine du troiſiéme, & Gonſalve Nugnez, monta le dernier, ſur lequel on mit toutes les proviſions de bouche. Au reſte, il n'y avoit ſur ces quatre bâtimens que cent ſoixante hommes d'équipage; mais tous gens d'éxecution & d'expérience, & tels qu'il falloit dans une pareille occaſion, où il s'agiſſoit moins de combattre & d'attaquer, que de découvrir & de connoiſtre.

Gama à ſon retour de Montémajor, où il étoit allé trouver le Roy, pour recevoir ſes derniers ordres, & les lettres qu'il écrivoit à quelques Rois des Indes, appareilla pour démarer du port de Liſbonne, où étoient les vaiſſeaux qu'il devoit monter pour faire ce trajet.

Les priéres publiques qui précedent ces ſortes d'entrepriſes, ſur tout quand elles ſont nouvelles; les préparatifs de la flotte, & la fermeté de ceux qui alloient affronter les périls d'une mer inconnuë, attirerent beaucoup de monde ſur le rivage, pour voir le départ des vaiſſeaux.

Les plus indifférens ſoupirerent ſur les riſques de leurs compatriotes, dont ils regardoient le retour, comme fort incertain, & la perte comme inévitable. Les plus zélez joignirent leurs vœux particuliers aux géneraux, & tous s'attendrirent, ou ſur leurs parens, ou ſur leurs amis, tandis que Gama, & toute ſa flotte, ne leur répondoient que par des cris de joye, & par des mouvemens d'impatience de s'éloigner de Liſbonne, & de perdre leur patrie de veuë.

Cependant, la négociation du mariage du Roy étoit tellement avancée, que ſes Ambaſſadeurs luy firent ſçavoir les ordres que Ferdinand, & Iſabelle avoient donnez pour la feſte des noces de la Princeſſe, leur fille. Auſſitoſt que le Roy eut receu cette nouvelle, il partit de Sintra, pour aller à Evora, où la Cour ſe trouva groſſie de tout ce qu'il y avoit de plus brillant parmi la Nobleſſe du

Le Roy va à Evora.

Ans de J. Christ. 1498.

Royaume. La joye n'eust pas été moins grande en Castille, sans la maladie de D. Jean, frere d'Isabelle, lequel étoit à Salamanque. Cette conjoncture rompit les mesures que Ferdinand avoit prises, pour mener la Princesse à Valence d'Alcantara, qui est sur les frontiéres de Portugal. La Reine de Castille seule, l'y accompagna, & le Roy son époux demeura auprés du Prince, dont la maladie devenoit de jour en jour plus dangereuse. Emanuel partagé entre l'impatience que luy causoit son amour, & l'inquiétude que luy donnoit l'état où il sçavoit qu'étoit D. Jean, écrivit à cette Princesse, qu'il iroit à Valence, si elle l'agréoit, pour conclure son mariage. Isabelle en donna avis à Ferdinand, qui y consentit; mais il la pria d'insinuer au Roy, de nommer peu de gens pour l'accompagner dans son voyage, & de remettre à un autre tems les plaisirs qui précedent, & qui suivent les alliances. Emanuel éxecuta ce que le Roy, & la Reine de Castille éxigeoient de luy, & il se rendit à Valence, où la nouvelle de la mort du Prince arriva bientost aprés.

La Reine de Castille vient à Valence, avec l'Infante, sa fille.

Mort de D. Jean, Prince de Castille.

1498.

Ce contretems fut cruel pour Ferdinand, qui, par la mort de D. Jean, son fils, vit tomber son unique espérance, & celle de ses Etats. Pour y rémedier autant qu'il étoit possible, on avança le mariage d'Isabelle, afin d'empêcher que l'Archiduc Philipe, qui avoit épousé Jeanne, surnommée la Folle, fille de Ferdinand, & depuis mere de l'Empereur Charles V. ne succédast aux Royaumes de Castille, & d'Aragon; car la Princesse Marguerite, fille de l'Empereur Maximilien, & femme de D. Jean, étoit grosse lorsqu'il mourut; mais comme elle accoucha avant terme, d'une fille posthume, cet enfant ne vescut pas, & ainsi, le droit de la Couronne regardoit uniquement Isabelle, Reine de Portugal, qui, comme fille aisnée de Ferdinand, fut déclarée Princesse des Asturies.

Turquet, Hist. d'Esp.

On accélére le mariage du Roy; & pourquoy.

Le Roy n'ayant pas jugé à propos de dire à la Reine, la nouvelle de la mort de D. Jean, son frere, qu'elle aimoit tendrement, on n'en prit le deüil, que quand la Cour fut arrivée à Evora. Ce retardement ne diminua

pas la douleur que cette perte causa à Isabelle. Nonobstant les maniéres engageantes, avec lesquelles Emanuel s'attacha à la consoler, elle regardoit toûjours le Portugal, comme un païs funeste pour elle, & elle ne trouvoit dans les honneurs du trône qu'une foible consolation à ses malheurs.

Ans de J. Christ. 1498.

Bien que la perte de D. Jean n'interessast pas aussi sensiblement le Royaume, que si c'eust été un Prince du sang Royal de Portugal, cependant, la tristesse où cette mort jetta la Reine, fut si grande, que chacun la partagea. Rien ne sembloit la pouvoir plus promptement adoucir, que la nouvelle de sa grossesse. Aussi-tost qu'on l'eut déclarée, la Cour retourna à Lisbonne. Ferdinand fit sçavoir en mesme-tems au Roy, l'accouchement de l'Archiduchesse Marguerite, sa belle fille, & la mort de son enfant; il l'exhorta de venir promptement en Castille, pour y recevoir les hommages des peuples, & pour s'y faire reconnoistre pour son Successeur. Pendant que l'on executoit les ordres qui avoient été donnez pour le départ de la Cour, le Roy rendit une Ordonnance, par laquelle il régla les droits, & les priviléges de chaque ville; il fixa les confins, & les limites des Jurisdictions, & par cette Déclaration, il arresta les fréquentes contestations, qui naissoient entre les Communautez des villes, & celles des bourgs de la campagne.

Grossesse de la Reine.

Reglement, concernant les Jurisdictions.

Aprés la publication de cette Ordonnance, le Roy partit de Lisbonne, suivi de trois cens chevaux de sa Maison, pour son escorte, & de quelques principaux Seigneurs de sa Cour. D. George, fils naturel du Roy Jean II. fut du nombre, & un de ceux qui s'y fit distinguer davantage. Sa naissance, sa bonne mine, son merite, quoique naissant, captiverent les bonnes graces de ceux qui le virent. Le Duc de Medina Sidonia, accompagné de beaucoup de gens de qualité, vint au devant du Roy, & chacun luy baisa la main. La plûpart des villes luy firent des entrées, & luy en présenterent les clefs. La joye auroit été plus grande si l'on n'eust point été dans

Départ de la Cour.

On luy décerne des honneurs.

Ans de J. Christ. 1498.

les commencemens d'un deüil qu'on portoit fort austerement à la Cour d'Espagne. Cependant, les peuples accommoderent autant qu'ils purent les honneurs deus à leur futur Souverain, avec la tristesse qu'ils ne pouvoient refuser à la perte de l'héritier du Royaume.

Osorius, liv. 1.

Quand on vint dire à Ferdinand, que le Roy, & la Reine, étoient fort prés de Toléde, il alla au devant d'eux jusque hors la ville, & les receut avec beaucoup de marques d'estime, & de tendresse. Aprés les premiéres larmes que la joye, aussi-bien que la douleur, tirerent de leurs yeux, ils entrerent dans Toléde. Les principaux Officiers de la ville présenterent un poile de drap d'or au Roy, & à la Reine, & ils les menerent à l'Eglise cathédrale, & de là au Palais, où la Reine Isabelle les attendoit. Au reste, il sembloit que cette entreveuë fust l'unique temperament à leur affliction, puisqu'à la veue de la Reine de Portugal, Isabelle avoit senti une espece d'adoucissement, à la tristesse que luy causoit la mort de son fils. Ferdinand, qui de sa part embrassa D. George, receut en mesme-tems les respects des autres Seigneurs Portugais, qui luy baiserent la main, & peu de jours aprés cette céremonie, il fixa le tems pour la convocation des Etats.

Le Roy de Castille vient au devant du Roy.

Leur entrée dans Toléde.

Ce fut un jour de Dimanche, qu'on choisit pour faire cette auguste céremonie dans l'Eglise de Toléde. Le Roy monta à cheval pour y aller; le Duc de Medina étoit à pied, & il tenoit d'une main les resnes du cheval que le Roy montoit; la Reine marchoit à costé du Roy : elle étoit aussi à cheval. De Frie étoit à costé d'elle, & il remplissoit le mesme devoir auprés de cette Princesse, que le Duc de Medina auprés du Roy. Ferdinand, & Isabelle, marchoient sur la mesme ligne; le Connétable d'Espagne paroissoit à leur droite, & le Duc d'Albe à leur gauche; les Seigneurs Portugais, & Espagnols, finissoient la marche, sans ordre, & sans rang.

Le Castillan se dispose à la convocation des Etats de son Royaume.

Ordre de la marche.

Le Rois, & les Reines, étant arrivez à l'Eglise, ils se placerent sous de hauts dais qu'on leur avoit préparez.

Les

Les Princes, & les Seigneurs de l'une & de l'autre Cour, n'eurent point de rangs reglez. Emanuel, & Ferdinand, leur avoient recommandé de ne point s'attacher en cette occasion aux avantages de la prescéance, sans que cela pust préjudicier, ni aux uns, ni aux autres. Les Députez des villes prirent leurs places ordinaires, & l'Archevesque de Tolède célebra la Messe.

Ans de J. Christ. 1498.

Un fameux Jurisconsulte, & l'un des plus grands Orateurs du tems, fit un excellent discours sur la conjoncture des affaires d'Espagne. Il parla d'abord de l'heureux régne de Ferdinand, & d'Isabelle ; il toucha, mais légerement, la perte que le Royaume avoit faite, en la personne du Prince D. Jean ; il entra ensuite dans le détail de tous les biens, que procuroit l'alliance des deux Couronnes d'Espagne, & de Portugal ; il en parla avec ce profond respect, qui persuade aux peuples la soumission qu'on doit aux Rois, & qui porte les Rois à aimer, & à soulager leurs peuples ; il exhorta la Noblesse à honorer, & à servir fidellement le Roy Emanuel, quand ce ne seroit que par la considération de ses Royales vertus ; il exposa aux peuples leurs obligations à éxecuter les ordres des Rois, à les aimer, & à leur obéïr, avec cette aveugle dépendance que demande leur autorité. Enfin il leur apprit qu'il falloit commencer à entrer dans ses devoirs à l'égard du Roy, & de la Reine de Portugal, comme devant estre un jour leurs Maîtres, si Dieu permettoit qu'ils survescussent à l'invincible Roy Ferdinand, & à l'auguste Reine Isabelle. Les peuples touchez de tout ce que cet excellent Orateur leur avoit representé, avec beaucoup d'éloquence & de force, parurent y répondre par un respectueux silence. Alors le Jurisconsulte s'adressa au Roy, & à la Reine, & il leur dit, que cette religieuse consternation, qui paroissoit sur le front de tous les assistans, étoit le plus véritable langage des cœurs, qui, pour estre muet, n'en étoit pas moins persuasif. Il ajoûta, que ces peuples devant augmenter un jour le nombre de leurs sujets, esperoient qu'ils les défendroient contre leurs ennemis ; qu'ils soutiendroient

Harangue à l'ouverture des Etats.

Ans de J. Christ. 1498.

leurs bons, & fidelles serviteurs; qu'ils puniroient les méchans; qu'ils maintiendroient les Ordonnances des Rois de Castille, & particuliérement celles de leur Monarque Ferdinand, qui étoit sur le trône.

Aprés cette harangue, l'Archevesque de Toléde présenta au Roy & à la Reine, le livre des Evangiles, qui étoit ouvert, & sur lequel il y avoit une Croix d'or. Le Roy, & la Reine, s'engagerent en le touchant de la main, par un serment inviolable, & solemnel à travailler au maintien de la Religion, à l'administration de la Justice, à la conservation de la liberté publique, & au bien géneral des Royaumes, dont ils devoient estre les héritiers.

Serment solemnel du Roy, & de la Reine.

Serment du Connétable d'Espagne.

Le Connétable d'Espagne fit aussi serment à haute voix, en touchant le livre des Evangiles, de reconnoître le Roy Emanuel, & la Reine Isabelle sa femme, pour uniques & pour legitimes successeurs de Ferdinand, & de maintenir jusqu'au dernier soupir de sa vie, les droits de leur Couronne, & l'honneur deu à leur caractére Royal.

Les Princes firent le mesme serment; les Députez des villes en userent de mesme, & tous vinrent chacun à son rang au pied du haut dais, jurer fidelité au Roy & à la Reine, & leur baiserent la main.

Hommage des peuples.

Ceux de Toléde refusent de le rendre.

Raisons de ce refus.

Les seuls Députez de Toléde ne voulurent pas rendre ce devoir au Roy, & à la Reine de Portugal. Ils ne le refuserent pas néanmoins par un mouvement de rebellion, contre le respect, & l'obéïssance qu'ils leur devoient; mais par un esprit de jalousie, contre ceux de la ville de Burgos, à cause d'un ancien différent entre ces deux villes, au sujet de la préséance. Ceux de Burgos soutenoient que leur ville étoit la capitale de Castille, & ceux de Toléde attribuoient à la leur la Principauté d'Espagne. Cette contestation se renouvelloit avec tant de chaleur, chaque fois que les Rois assembloient les Etats du Royaume, que souvent les Députez de l'une, & de l'autre ville s'étoient veus sur le point de défendre leurs droits par des voyes de fait; mais enfin, Alfonse XI. Roy de Castille,

ayant voulu décider cette célebre queſtion, dans la tenuë des Etats à Complute, ville d'Eſpagne vulgairement appellée, *Alcala de Henares,* dit en pleine aſſemblée, avant que l'on euſt commencé à parler de ce différent : *Je ſçay bien, que ceux de Tolède acquieſceront tres-volontiers, à ce qui ſera ordonné ; que ceux de Burgos parlent.* Cet expédient ſatisfit les deux partis en meſme-tems. Comme les Députez de Tolède prétendoient avoir été préferez, parce que le Roy avoit parlé d'eux, avant qu'il euſt fait mention de ceux de Burgos, auſſi les Députez de Burgos ſe flattoient d'un plus grand avantage ; parce que ſur l'ordre du Roy, ils avoient dit leurs avis les premiers, & préferablement à ceux de Tolède. Quoique depuis ce tems là, les Rois d'Eſpagne euſſent gardé la meſme conduite, dans la tenuë des Etats, cependant, dans la conjoncture préſente, les Députez de Tolède ne voulurent point faire leur reconnoiſſance en pleine aſſemblée, pour éviter toutes conteſtations ; ils aimerent mieux attendre que le Roy, & la Reine ſortiſſent de l'Egliſe, pour ſe préſenter devant eux, pour preſter leur ſerment de fidelité, & pour leur baiſer la main.

Ans de J. Christ. 1498.

Merula, Coſmog. Hiſt. d'Eſp.

Lexicon Geogr. de Baudrand.

Le Caſtillan décide la queſtion.

Quand cette céremonie fut finie, les Rois, & les Reines de Portugal, & d'Eſpagne, paſſerent dans le Palais Archiepiſcopal, où ils diſnerent, & quelques jours aprés ils allerent en Aragon, pour y recevoir des peuples, les meſmes honneurs, & le meſme ſerment de fidelité, qu'ils avoient receus en Caſtille.

Voyage des Rois, & des Reines de Portugal, & de Caſtille, en Aragon.

Auſſitoſt qu'ils furent arrivez à Sarragoſſe, ville capitale de ce Royaume, Ferdinand ordonna qu'on diſpoſaſt toutes choſes, pour rendre hommage à Emanuel, & à Iſabelle, qu'il avoit voulu accompagner pour eſtre le témoin de la ſoumiſſion qui leur étoit deuë. Les Officiers de la ville repréſenterent au Roy, qu'ils ne pouvoient entrer dans ce devoir d'hommage, ſans en avoir conferé avec ceux de Valence, & de Barcelone, qui ſoutenoient avec tant de dignité les privileges de leurs villes.

Les peuples de Saragoſſe, refuſent de leur rendre hommage.

Ferdinand qui ne s'accommodoit, ni de prétexte, ni

Ans de J. Christ. 1498.

de délais, leur fit comprendre que les villes de Valence, & de Barcelone n'étoient pas moins obligées à reconnoistre le Roy de Portugal pour son Successeur, que celle de Saragosse, & qu'ainsi c'étoit à eux de luy obéir, & de se ranger à leur devoir. Les Députez répondirent à Ferdinand, qu'ils étoient prests à executer ce qu'il leur commandoit; mais ils demanderent en mesme-tems, qu'il leur fust permis de faire leurs protestations, pour ne point déroger à leurs droits, à moins qu'Emanuel, & Isabelle ne s'engageassent, quand ils monteroient sur le trône, à faire rentrer les Aragonois, dans tous les anciens privileges, dont on les avoit privez. Le Roy d'Espagne, qui, à ces paroles, sentit renouveller en luy, les justes sujets qu'il avoit de se plaindre de la conduitte des Aragonois, leur dit qu'il ne souffriroit pas que son Successeur s'engageast à les rétablir dans des franchises, dont on les avoit justement dépoüillez, & qu'il leur apprendroit à ne point prescrire des loix à leur Roy; mais à obéïr à celle qui leur étoit imposée, quelque dure qu'elle leur parust. Cette contestation dura l'espace de trois mois, pendant lesquels les Saragossiens ayant voulu réveiller les anciennes prérogatives de l'Aragon, publierent que ce Royaume n'étoit jamais tombé en quenoüille. Ils avancerent mesme, que quand le Roy de Castille, de qui ils dépendoient, mouroit sans enfans masles; ils étoient en droit de demander la convocation des états du Royaume, & d'en élire un qui fust digne par ses vertus de leur commander; ils soutinrent, qu'ils n'étoient point obligez à reconnoistre un Roy étranger, quoique adopté pour le Successeur de celuy qui regnoit alors, & à executer ce qui ne rouloit encore que sur des protestations, & sur des paroles; ils firent quelques assemblées des plus notables d'entre-eux, & l'on s'y détermina à défendre la cause commune. Pour cet effet, on porta des armes dans quelques maisons non suspectes, afin de s'en servir en tems & lieu.

Marginal notes: Le Castillan ordonne aux Députez de Valence, & de Barcelone, de faire hommage. — Leur réponse. — Le Castillan les menace. — Prétentions des Saragossiens.

Naissance du Prince Michel.

Mais la Reine étant accouchée le 25. d'Aoust, d'un Prince qui fut nommé Michel, cet enfant étouffa dans son ber-

ceau cet hydre de divisions, qui sans cela auroient eu de funestes suites. La naissance de ce Prince répandit tant de joye dans toute l'Espagne, que jamais on n'y en avoit veu une pareille. Il fut reconnu pour l'héritier des Couronnes de Portugal, de Castille, & d'Aragon.

Ans de J. Christ. 1499.

Osorius. Turquet, Hist. d'Esp.

Cette joye si juste & si génerale, fut bientost aprés traversée par la mort de la Reine. Une si grande perte étonna la fermeté de Ferdinand, & fut tres-sensible au Roy, qui aimoit tendrement cette vertueuse Princesse, aussi digne d'estre honorée par elle-mesme, que par l'éclat de son rang.

Mort de la Reine.

La séparation des deux Rois fut également cruelle pour ces deux Princes. L'un pleuroit une fille, l'autre regrettoit une femme, qui étoit véritablement aimée de son pere, & de son époux. Emanuel reprit le chemin de ses Etats, & sa Cour se trouva grossie dans son voyage, par un grand nombre de Princes, & de Seigneurs, qui le reconduisirent jusqu'en Portugal.

Retour du Roy en Portugal.

Pendant le séjour qu'Emanuel, & Ferdinand, firent à Saragosse, ils résolurent qu'à leur retour dans leurs Etats, il envoyeroient des Ambassadeurs à Rome, pour informer le Pape Alexandre VI. des abus qui se commettoient parmi les gens d'Eglise. Le Roy nomma Rodrigue de Castro, Henry, & Ferdinand Coutigno, pour cette importante légation; car il falloit choisir des gens d'une grande probité, & d'un merite reconnu, pour traiter des matiéres de cette conséquence. Ces trois Ministres, à qui le Roy ordonna en partant, de communiquer leurs Mémoires à l'Ambassadeur du Roy d'Espagne, aussitost qu'ils seroient arrivez à Rome, conférerent avec luy sur le motif de leur Ambassade.

Ambassadeurs envoyez à Rome.

Le Roy ayant donné ces ordres continua sa route, & arriva à Lisbonne le 13. d'Octobre de cette année. Il apprit par les derniéres lettres de Ferdinand, & d'Isabelle, que du consentement des Etats de Castille, & d'Aragon, le Prince Michel, avoit été déclaré l'héritier de ces deux Royaumes. Aussitost qu'Emanuel eut receu cette nouvelle, il convoqua les Etats géneraux de Portugal; le mes-

Le Prince Michel, est reconnu héritier des Royaumes de Castille, d'Aragon, & de Portugal.

Ans de J. Christ. 1499.

me Prince Michel, y fut reconnu pour l'unique Successeur de la Couronne de Portugal. Les Députez des Etats, luy presterent le serment de fidelité, avec toute l'éxactitude que le Roy avoit exigé d'eux; mais ils luy demanderent qu'il leur promit au nom du Prince son fils, de ne nommer que des Portugais naturels, au Gouvernement des places fortes, à la fonction des Charges de robe, & à la levée des Péages sur les ports de mer; ce que le Roy leur accorda d'autant plus volontiers, que cette demande luy parut juste. Il en fit expedier les lettres patentes, & il les signa de sa propre main; & il ordonna qu'elles fussent scellées de son grand Sceau.

Le Pape donne audiance aux Ambassadeurs.

Osorius, liv. 1. Mariana, Hist. d'Esp. liv. 26. cap. 2. Sponde, Du Chesne, Hist. des Papes.

Cependant les Ambassadeurs de Portugal, & d'Espagne, arriverent à Rome: ils représenterent au Pape, dans l'audiance qu'il leur donna, les sujets de leur ambassade. Ils luy exposerent le déplorable état où se trouvoit la plûpart des gens d'Eglise, l'interest qui les animoit dans la vénalité des Benefices, & des dignitez Ecclésiastiques, qu'on accordoit à ceux qui avoient le plus d'argent pour les achéter, & non pas à ceux qui avoient le plus de mérite pour les bien remplir. Ils se plaignirent en mesme-tems du peu de respect que les Ecclésiastiques portoient aux choses les plus saintes, & de leur irrevérence dans les devotions les mieux établies parmi les Fidelles. Enfin ils conclurent leur remontrance, par une vive peinture qu'ils firent du scandale que les gens d'Eglise donnoient aux peuples, par la dépravation de leurs mœurs; eux au contraire, qui devoient les édifier par la sainteté de leur vie, ce qui déshonoroit entiérement leur caractére.

Sujet de leur remontrance.

Le Pape surpris de cet exposé, qu'on pouvoit justement regarder comme un véritable détail des desordres de sa vie passée, condamna intérieurement la hardiesse de ces Monarques, qui entreprenoient de faire la leçon au Prince de l'Eglise, quoique sous des termes géneraux, & sous des figures empruntées. Cependant, les réflexions qu'il fit sur la justice de leurs remontrances, le porterent à une reforme qu'il s'imposa à luy-mesme, & à laquelle il

soumit ceux, qui comme luy, avoient été appellez au culte des Autels, & qui comme luy, s'en étoient rendus si indignes. Alors la face de l'Eglise reprit sa premiére pureté, & la cabale, ni l'aveugle préference ne concoururent plus au choix de ceux qui en occupoient les premiéres places. Ans de J. Christ. 1499.

Quelque tems aprés, le Pape consacra avec grande solemnité à Rome, deux épées, & deux bonnets, pour en faire present aux Rois de Portugal, & de Castille. Ce saint Pere les leur envoya par des Légats, & leur écrivit des Brefs affectueux & tendres, ausquels Emanuel, & Ferdinand répondirent avec beaucoup de respect & de reconnoissance. Il sembloit que la bénediction que le Pape avoit donnée aux armes qu'il envoyoit au Roy, fust un présage de la prospérité de ses desseins dans les Indes, puisque ce Prince apprit dans ce mesme-tems, que Vasco de Gama, à son départ de Lisbonne, avoit pris la route des Isles du Cap-Verd; qu'il avoit découvert l'Isle de S. Jacques, & vogué vers l'Est, & qu'aprés avoir moüillé dans un grand bras d'eau où il entra, il avoit chargé Coëllo de chercher quelque riviere pour y faire aiguade.

Le Pape envoye des épées aux Rois de Portugal, & de Castille.

Maffeé, Hist. des Indes, part. 1.

Faria i Souza, Epitom. Hist. Portu. part. 3.

Aussitost que Coëllo en eut découvert une, il en donna avis à Gama. Ce Géneral mit aussitost à la voile pour descendre dans le païs; il y fit du bois, & il pescha des veaux de mer, dont tout l'équipage subsista pendant son séjour sur ce rivage. Comme il ne s'en tenoit pas aux simples découvertes, & qu'il vouloit connoistre les Nations aussi-bien que les lieux, il fit un détachement de quelques-uns des siens, pour voir s'ils étoient habitez.

Descente des Portugais.

Ces peuples, loin de fuir, se laisserent gagner par de petits presens que les Portugais leur firent, & ils vinrent dans leurs vaisseaux; mais personne n'entendoit leur langue, quoique Gama eust avec luy des gens qui possédoient presque toutes celles de l'Etiopie.

Osorius, liv. 1.

Les Portugais reçoivent les Sauvages dans leurs vaisseaux.

Ces Sauvages sont nuds, & bigarez par les différentes couleurs dont ils se peignent le corps & le visage. Comme les bons traitemens que les Portugais leur avoient faits,

Ans de J. Christ. 1499.

avoient déja établi une espéce d'amitié entre-eux, ils retournerent dans leurs habitations; ils en apporterent des viandes & des fruits, & ils en régalerent leurs nouveaux hostes. Les Portugais leur donnerent en échange des camisoles, dont ils se vestirent, & dont ils se trouverent fort parez. Cette bonne intelligence ne fut pas de longue durée par l'indiscrétion d'un Portugais, qui se broüilla avec un de ces Insulaires, étant à table avec eux. Ce Sauvage secouru par ses amis, qui allerent prendre leurs fléches, en parut plus furieux. Le Portugais secondé par quelques soldats en devint plus fier, ce qui augmenta le desordre; & de fait il fut si grand, que Gama fut obligé d'y venir en intention de l'appaiser. Ce Géneral ayant été blessé au pied, d'un coup de fléche, se vit obligé de se retirer avec ce qu'il avoit de gens, & de regagner ses vaisseaux.

Broüillerie des Portugais, avec les Sauvages.

Blessure de Gama.

La précipitation avec laquelle la flotte sortit de ce port, connu sous le nom de sainte Hélene, & dont la riviere porte le nom de saint Jacques, parce qu'ils ont été découverts l'un & l'autre, le jour de leurs festes, ne donna au Géneral que le tems de lever l'ancre, & de voguer vers le Sud; mais il ne put doubler le Cap de Bonne-Espérance, à cause d'une violente tempeste qui le réduisit à caller les voiles, & à s'abandonner aux vents & aux vagues, dont il ne pouvoit plus soutenir l'agitation. Un péril si imminent ébranla la fermeté des Nautonniers les plus habiles, & des soldats les plus déterminez. Dans cette extrémité, ils proposerent à Gama de reprendre la route de Portugal, sous prétexte que la saison n'étoit pas propre pour une si dangereuse navigation. Le Géneral, au lieu de déferer, ni à leurs conseils, ni à leurs priéres, tâcha de les rassurer, tantost par son intrépidité, & tantost par l'espérance qu'il leur donnoit, de voir bientost une fin aux dangers qui sembloient les menacer. Les soldats & les matelots, en qui la crainte l'emportoit sur l'espérance, irritez de ce refus, conspirerent contre la vie du Géneral. Paul Gama, qui étoit son frere, ayant découvert

Port de sainte Hélene.

Le Géneral ne peut doubler le Cap.

Conspiration contre Vasco de Gama.

vert ce complot, l'en avertit, & dés-lors, on mit à fonds de cale, tous ceux qu'on ſoupçonnoit de cette conſpiration. Comme le Pilote étoit du nombre, & qu'il refuſoit de ſervir le vaiſſeau, le Géneral prit le timon, & le gouverna. Quoique cette eſpéce de rebellion ait été confirmée par quelques auteurs, on en trouve pluſieurs autres, qui n'en font aucune mention, & ne parlent que de l'heureux ſuccés de ce voyage. Ans de J. Christ. 1499.

Gama dreſſa donc ſa route, ſans s'éloigner néanmoins de la coſte, à deſſein de mieux découvrir le païs. Il remarqua qu'il y avoit une grande quantité de bétail qui paiſſoit ſur le rivage; que les habitans étoient bigarrez & nuds, comme ceux de l'Iſle de ſainte Hélene; mais couverts de quelques écorces d'arbres, aux endroits que la pudeur veut que l'on cache; qu'ils portoient en main une eſpéce de flute qu'ils animoient aſſez agréablement, quoy qu'à la ſauvage, & que leurs habitations étoient conſtruites de terre cuite au Soleil, & couvertes de chaume ou de gazon.

Les Portugais, aprés avoir rangé pendant cinq jours les coſtes de ce Cap, le doublerent le 25. de Novembre, & tournerent vers le Septentrion. Ils obſerverent entre la derniére pointe de ce Promontoire qui regarde l'Orient, & le Golfe qu'ils appellent l'Aiguade S. Blaiſe, éloignez l'un de l'autre de cent & dix lieuës, que la terre eſtoit féconde; qu'il y avoit beaucoup d'élephans & de bœufs, dont ils prirent un grand nombre. Les uns leur ſervirent de beſtes de charge, & les autres de nourriture. Comme les Portugais avançoient toûjours dans le païs, ils découvrirent une petite Iſle vers le milieu du Golfe, dans laquelle ils voulurent hazarder de deſcendre; mais les veaux marins qui la couvroient s'étant lancez contre les premiers qui mirent pied à terre; ils penſerent en eſtre dévorez: ils y trouverent auſſi un grand nombre d'oiſeaux, que les gens du païs nomment *Sotilicares*. Ces oiſeaux ſont gros comme des Cignes, mais ſans plumes; & ont des aîles pareilles à celles des Chauve-ſouris. Les Portugais doublēt le Cap.

Ans de J. Christ. 1499.

Quand les Portugais eurent fait aiguade, & qu'ils eurent ravitaillé leurs vaisseaux; ils remirent à la voile le huitiéme de Décembre, & ils essuierent une assez rude tempeste, qui les poussa dans de petites Isles, distan es du Golfe d'environ 120. lieuës. Ce séjour leur parut agréable, & tout ce qu'ils y trouverent de gibier & de fruits, leur sembla de bon goust.

Descente de Gama, dans la terre de S. Raphaël.

Aprés avoir reconnu toute cette coste, Gama arriva dans la terre de S. Raphael. La facilité, & mesme la grande humanité des habitans, le firent résoudre à envoyer par un Trucheman, quelques presens à leur Roy. Ce Prince combla le Trucheman de libéralitez, & il le renvoya au Géneral.

Gama qui avoit sur ses vaisseaux dix criminels, que l'on avoit condamnez à mort en Portugal, & de qui l'on avoit commué la peine, en celle de servir à tout ce qu'il voudroit les employer, fit descendre deux des plus intelligens, pour observer quelles étoient les maniéres de ces peuples, tant entre-eux qu'envers les étrangers. Cependant la flotte remit à la voile; elle donna dans l'embouchure d'un grand fleuve qui étoit bordé de quelques maisons. Ceux qui les habitoient se mirent dans leurs barques, aussitost qu'ils eurent apperceu les vaisseaux Portugais; ils s'en approcherent, & ils demanderent à y monter. Gama y ayant consenti les régala, & leur donna des robbes de soye; mais comme il n'entendoit pas leur langue, non plus que celle des autres Nations chez qui il avoit débarqué, il ne put répondre que par des signes de teste & de mains, aux actions de graces qu'ils luy rendirent par mille prosternations differentes.

Entre ces Barbares, il s'en trouva un qui avoit quelque teinture de la langue Arabique. Cet Insulaire fit comprendre au Géneral, qu'il avoit veu dans un païs qu'il luy désigna, des vaisseaux pareils aux siens, & que s'il se servoit de l'occasion du vent, il pourroit y arriver en peu de tems. Alors Gama conceut une grande espérance de découvir bientost l'Inde Orientale; mais avant que de

partir du lieu où il étoit, il donna à ce païs le nom de la terre de S. Raphael; il y laissa deux des Bannis qu'il avoit sur ses navires; il nomma le fleuve qui le traversoit, la Riviére des Bons Signes, & fit arborer sur le rivage, une Croix aux armes de Portugal.

Ans de J. Christ. 1499.

Le Géneral qui avoit pris toutes sortes de mesures pour cette navigation, quoique ce ne fust que sur les seules instructions de cet Insulaire, se remit à la mer. Il découvrit sur sa route quatre Isles assez voisines les unes des autres, d'où l'on vit partir sept caravelles, qui faisoient force de voiles sur les vaisseaux Portugais. Gama à qui l'on en donna avis se disposa à les recevoir, en cas que ceux qui étoient dans ces bâtimens vinssent à bonne intention; sinon, il se mit sur ses gardes, s'ils avoient quelque mauvais dessein; mais ces peuples ne témoignerent que de la joye par leurs cris, à la veuë de l'étendart qui étoit arboré au grand mast du gros vaisseau. Ils saluerent les Portugais en langue Arabique; ils entourerent leurs navires au son des fiffres & de quelques autres instrumens, dont ils se servent dans leurs festes, & ils tâcherent de leur faire entendre qu'ils étoient les bien-venus. Les Portugais de leur costé les receurent sur leurs bords, & les y régalerent de tout ce qu'ils avoient de plus exquis.

Au reste ces Insulaires paroissoient fort humains; ils étoient vestus de chemises de soye. La plûpart d'entre-eux avoient un turban de toile, tracée de filets d'or, & portoient à leur costé un long cimeterre, avec une rondache liée à l'un de leurs bras. Gama se mit à table avec eux; il se fit informer par son Trucheman du nom de l'Isle qu'ils habitoient, de leurs coûtumes, & du chemin qu'il falloit tenir pour aller aux Indes. Ils répondirent que l'Isle se nommoit Mozambique; qu'ils étoient sujets d'Abrahem, Roy de Quiloa; que ce Prince avoit donné le gouvernement de cette Isle, à un homme d'une grande autorité parmi eux, & qu'ils nommoient Xeques; que leur port étoit un des plus considérables du païs; que tous les vaisseaux qui alloient en Arabie, ou qui revenoient des

Gama aborde dans l'Isle de Mozambique.

ANS DE J. CHRIST. 1499.

Indes, y apportoient beaucoup de marchandises fort rares. Ils ajoûterent encore qu'il y avoit un Royaume sur cette coste qu'ils appelloient Sofala, & que ce Royaume abondoit en mines d'or. Les Portugais contens d'une si utile instruction, oublierent les dangers qu'ils avoient courus pour y arriver, & s'offrirent à s'exposer à de nouveaux périls, si Gama les vouloit mener encore plus loin.

Faria i Souza, Hist. Portu. part. 3. cap. 15.

Situation de cette Isle.

Osorius, liv. 1.

Caractére de ces Insulaires.

La situation de l'Isle de Mozambique, est à seize dégrez de la ligne Equinoxiale, en tirant vers le Pôle Antartique, au Midy. On croit que cette Isle a été détachée du Continent par des coups de mer, excitez par quelque violente tempeste. Les Insulaires sont noirs, & leurs maisons sont faites de terre, & couvertes de paille; la forme de leurs vaisseaux est presque semblable à celle d'un brigantin; ils se servent de feüilles de palmier, qui sont piquantes & veluës, pour les calfeutrer & pour faire les cordages. Tout grossiers que ces peuples paroissent, ils sont nez toutefois pour la navigation; ils se servent avec beaucoup d'art, de quelques cadrans faits à leur mode, par le moyen desquels ils connoissoient la hauteur du Soleil, & la distance de chaque climat à la ligne Equinoxiale.

Les Portugais font un établissement à Mozambique.

Les Portugais qui prévirent de quelle importance leur seroit un jour la conservation de Mozambique, pour favoriser la navigation des Indes, obtinrent dans la suite la permission d'y faire construire un Château, où ils mettent encore à present leurs effets & leurs marchandises: ils y entretiennent mesme une bonne garnison, pour les mettre à l'abry de l'insulte de leurs ennemis.

Quoique l'entrée du port soit difficile, c'est un de ceux qui sont à present le plus fréquentez dans les Indes. La plûpart des vaisseaux y viennent moüiller en sortant de Goa, pour attendre l'occasion du vent, & pour doubler le Cap de Bonne-Espérance. Le Roy ne donne le gouvernement du havre de Mozambique, qu'à des gens distinguez par leurs services, ou par leur naissance. C'est un degré pour parvenir à la Vice-royauté.

Importance du gouvernement de cette place.

Gama ayant tiré de grandes inſtructions de ces Inſulaires, leur fit quelques preſens, & les chargea de ceux qu'il envoyoit au Gouverneur de l'Iſle. Le Xeques, qui de ſa part témoignoit un grand empreſſement pour connoiſtre les Portugais, qu'il croyoit Mahométans, & qui d'ailleurs étoit pénetré des bons traitemens que ſes ſujets en avoient receus vint ſur le bord de Gama, à deſſein de l'en remercier. L'air pompeux & magnfique avec lequel le Xeques parut, impoſa beaucoup aux Portugais. Il étoit veſtu d'une robbe à fleur d'or, & il portoit à ſon coſté un poignard & un ſabre tout brillans de pierreries : ſa bonne mine ſoutenoit avantageuſement cet éclat ; ſa ſuite étoit nombreuſe, & composée de gens propres & bienfaits. En cet équipage, il aborda les navires de Gama, au ſon des fluttes & des tambours. Le Géneral, qui de ſon coſté fit mettre ſes gens ſous les armes, autant pour ſa ſeureté que pour faire honneur au Xeques, parut à leur teſte, & le receut ſur le tillac.

Entreveuë du Géneral, & du Gouverneur de ce païs.

Aprés les premiéres honneſtetez, le Géneral & le Xeques ſe mirent à table. Ce Gouverneur & les Officiers de ſa ſuite, oublierent la défenſe de leur Prophéte ſur l'uſage du vin. Le Xeques qui croyoit toûjours que Gama étoit de ſa meſme loy, ne fit point ſcrupule de l'imiter, en buvant auſſi ſouvent qu'il luy propoſoit de le faire ; leur converſation roula ſur l'uſage des armes, & ſur la maniére de faire la guerre. Comme le Xeques paroiſſoit avoir une plus vive curioſité que Gama, ſur tout ce qui s'étoit dit pendant le repas, il le preſſa de luy montrer les livres de la loy de Mahomet, qu'il diſoit n'avoir jamais veus ; il s'informa du deſſein qui le conduiſoit en des climats auſſi éloignez du ſien, & juſqu'où il prétendoit pouſſer ſon voyage.

Gama qui avoit intereſt de ne point déſabuſer le Xeques, & en meſme-tems de l'inſtruire ſur ce qu'il deſiroit ſçavoir, luy dit qu'il venoit d'un des derniers Royaumes d'Occident ; que les ſoldats étoient équipez & armez, comme ceux qu'il voyoit ſur les ponts de ſes vaiſſeaux ;

Ans de J. Christ. 1499.

que l'artillerie qui paroiſſoit par les ſabors de ſes navires, ne ſervoit pas ſeulement à leur défenſe ; mais encore à attaquer & à ruiner les plus fortes Citadelles; qu'au reſte, il luy feroit voir les livres de leur Prophéte, quand ils ſe ſeroient un peu repoſez ; que s'il vouloit luy donner quelques Pilotes fidelles pour aller juſqu'à Calecut, il entreprendroit ce voyage, & qu'à ſon retour, il viendroit luy faire part de ce qu'il y auroit découvert. Le Gouverneur ravi d'avoir trouvé l'occaſion de luy rendre ce ſervice, luy envoya dés le lendemain deux des plus experimentez Pilotes du païs.

Le Géneral amuſe ce Gouverneur.

Mais l'avis que l'on donna au Xeques, que Gama étoit Chrétien, fit ſuccéder à ce grand commerce d'amitié, tout le reſſentiment & toute la rage, dont ces Barbares ſe trouverent capables. Outrez d'en avoir été les duppes; ils luy tendirent cent piéges differens ; ils chercherent les moyens de mettre le feu à ſes vaiſſeaux, & refuſerent de luy donner des vivres meſme pour de l'argent.

Cependant, quelques Portugais qui étoient deſcendus pour faire aiguade, furent attaquez par les Inſulaires ; mais les Portugais ſe tirerent d'intrigue par le ſecours qu'on leur donna des vaiſſeaux. Gama qui jugea par là du péril qu'il courroit dans ce port, s'il y demeuroit plus long-tems, leva l'ancre, & fit la route de Quiloa. Le défaut du vent l'obligea d'aller moüiller dans une Iſle, où il n'aborda qu'avec peine ; la tempeſte qui bientoſt aprés ſuccéda au calme, le reporta dans la meſme Iſle, d'où il étoit parti ; il y trouva deux Arabes, qui attendoient l'occaſion de quelque bâtiment pour en ſortir, & pour retourner à la Mecque. Le Géneral, à qui ils demanderent la permiſſion de monter ſur l'un de ſes navires, les y receut, & les fit ſervir avec un Inſulaire, que Paul ſon frere avoit pris dans le combat contre ceux de Mozambique. Ces trois avanturiers qui étoient fort experts dans la navigation, furent diſtribuez ſur les trois vaiſſeaux, que les Portugais avoient de reſte ; Gama ayant fait bruſler le quatriéme, où l'on avoit chargé les vivres.

Départ de Gama.

Ans de J. Christ. 1499.

Auſſitoſt que le vent parut favorable, Gama fit la route de Quiloa; mais il n'y put aborder, parce que le vent changea. Le Pilote Inſulaire, qui s'étoit ſervi de ce prétexte pour changer la route du Géneral, luy avoit fait prendre celle de Monbaça. Cette perfidie, loin d'avoir de fâcheuſes ſuites, fut avantageuſe à Gama. Il découvrit par ce moyen la ſituation de Monbaça Cette place eſt bâtie ſur un rocher, contre qui la mer vient ſe rompre dans le reflux, & en fait une preſque Iſle. La Citadelle qui défendoit le port, eſtoit munie d'une bonne garniſon & de beaucoup d'Artillerie; l'air eſt doux & temperé; la terre y porte des légumes, des fruits, & du grain en abondance; les paſturages y ſont bons, ce qui rend le bétail & le gibier d'un gouſt admirable; les habitans en font leur nourriture ordinaire; & vivent avec beucoaup de délicateſſe. Un ſi agréable ſéjour, & tant de commoditez pour la vie, contribuerent à la guériſon des malades qui étoient ſur la flotte.

Découverte de Mombaça, par Gama.

Maffée, Hiſt. des Indes. liv. I. cap. 23. Oſorius, liv. I. Baudran, Lex. Geogr. Daviti, de l'Afrique.

Peu de jours aprés que les Portugais eurent moüillé devant Monbaça, une grande barque parut, & approcha de leurs navires. Elle étoit chargée de cent hommes, ou environ, veſtus à la Turque, & armez de ſabres. L'Officier qui commandoit cette barque, demanda à monter ſur le bord du Géneral avec toute ſa troupe. Gama luy fit dire qu'il le recevroit avec plaiſir, pourveu qu'il ne fuſt accompagné que de quatre de ſes gens; à quoy cet Officier conſentit. Cependant on leur prépara une collation. Comme ils s'accommoderent les uns des autres, & que Gama les trouva d'un bon commerce, l'Officier à ſon retour, rendit compte au Roy de Monbaça, de la réception qu'on luy avoit faite. Sur ce ſimple expoſé, ce Prince envoya dés le lendemain des rafraiſchiſſemens au Géneral, & luy fit dire, qu'il l'obligeroit, d'entrer dans le port de ſa ville. Gama accepta cette offre, & fit deſcendre deux Bannis, qu'il laiſſoit dans les lieux où il eſperoit de revenir. On les mena d'abord chez le Gouverneur, & nſuite chez le Roy; de là on les conduiſit dans

Ans de J. Christ. 1499.

le Magazin des épiceries qui venoient des Indes, & par ordre du Roy, on leur en donna une bonne proviſion. On les chargea en meſme-tems de dire à leur Géneral, que s'il vouloit s'intereſſer dans le trafic, il partageroit le profit que l'on en tire, & que par ce moyen, il ſe verroit exempt de pouſſer plus loin tant de navigations périlleuſes, dont les avantages étoient ſi incertains.

Gama eſt ſur le point d'entrer dans le port de Monbaça.

Quoique Gama veſcuſt dans une perpetuelle réſerve, touchant les offres de ces Barbares, néanmoins il fut touché de la propoſition du Roy de Monbaça, & il fit lever l'ancre pour entrer dans le port. Comme ces vaiſſeaux ne ſe tournoient qu'avec peine pour reprendre le vent, & qu'il craignoit que le reflus ou la tempeſte ne le pouſſaſſent ſur quelque ſable, il fit caller les voiles & rejetter l'ancre. Les Pilotes Moſambiques, qui avoient part à la trahiſon qu'on avoit braſſée contre les Portugais, voyant cette manœuvre, crurent que tout étoit découvert, & pour ſe dérober à leur reſſentiment; ils ſe jetterent à la mer, & prirent l'almadie, ou eſquif, qui étoit attaché au vaiſſeau. L'évaſion de ces deux traîtres, jointe aux avis que receut Gama, du complot qu'on avoit fait pour le perdre, luy firent comprendre, que le Roy de Monbaça les avoit gagnez. Depuis ce tems là on découvrit encore, que ce Prince chagrin d'avoir manqué ſon coup, avoit envoyé des gens, qui à la faveur de la nuit devoient ſe couler entre deux eaux, pour couper les cables des ancres, & pour ſe rendre maîtres des vaiſſeaux Portugais. Le vent n'étant pas devenu plus favorable pour ſortir de ce danger, le Géneral s'y vit expoſé pendant deux jours. Enfin il mit à la voile, & il dreſſa ſa route vers Melinde; mais ayant trouvé la mer croiſée par les Sarrazins, il fut obligé de combattre un de leurs plus grands vaiſſeaux qui s'oppoſoit à ſon paſſage. Cette affaire fut heureuſe pour Gama; puiſqu'outre l'avantage qu'il remporta contre les Sarrazins, il prit un de leurs vaiſſeaux, fit pluſieurs priſonniers, & renvoya ceux de qui il n'y avoit ni rançon à eſperer, ni ſecours à attendre.

Perfidie découverte.

Gama gagne un vaiſſeau.

Parmi

Ans de J. Christ, 1499.

Le Géneral aborde à Mélinde.

Osorius, liv. 1. Maffée, Hist. des Indes, liv. 1. cap. 23.

Parmi les Sarrazins que l'on garda, il y en eut un qui donna de sincéres avis à Gama, sur la route qu'il devoit faire sur cette mer, qui luy étoit inconnuë. Le Géneral les suivit, & il s'en trouva si bien, qu'il arriva heureusement dans le havre de Mélinde. Cette ville est située en pleine campagne, la plûpart des maisons sont bien bâties, & aussi propres par dedans, qu'elles paroissent belles par dehors. Le port est éloigné de la ville, à cause des rochers qui l'environnent; ce qui y cause de grands orages, & de fréquentes tempestes. Les Mélindois sont fort noirs; ils rendent leur culte à quelques Idoles, qui leur sont particuliéres; ils portent des turbans; ils marchent à demi nuds, & se servent de piques, d'épées & de dards; soit pour attaquer, soit pour se défendre.

Le Sarrazin, qui avoit sceu le danger que Gama avoit couru devant Monbaça, luy proposa de le laisser aller à Mélinde, pour découvrir les intentions du Prince qui y régnoit, & afin d'obtenir plus facilement son congé du Géneral, il luy dit qu'il y avoit dans le port de cette ville, quatre caravelles Indiennes, avec un grand nombre de Chrétiens qui y demeuroient, parce qu'il n'y avoit rien à craindre. Gama qui ne risquoit rien que la perte de ce Sarazin, luy accorda le congé qu'il luy demandoit; il le fit mettre dans un esquif, & il alla descendre dans une petite Isle, qui est proche de Mélinde. Ce Sarazin ayant trouvé le moyen de parler au Roy de Mélinde, luy dit des choses si obligeantes, & de la valeur de Gama, & du courage des Portugais, qu'il le persuada de faire alliance avec eux, l'assurant qu'il en tireroit des avantages considérables.

A peine le Mélindois eut-il receu cet avis, qu'il conceust de l'estime pour les Portugais; dés-lors il envoya des moutons & des fruits à leur Géneral, & il le pria de faire approcher sa flotte. Les Chrétiens Indiens, ravis de trouver des gens de leur Religion, les instruisirent sur beaucoup de choses, concernant la seureté de leur vie, & celle de la navigation. Quoique ce Monarque eust beau-

Ans de J. Christ. 1499.

coup d'empressement pour voir les vaisseaux Portugais, il ne put y venir en personne, à cause de ses infirmitez, & de son grand âge; mais il y envoya le Prince son fils.

Le Prince de Mélinde vient voir la flotte des Portugais.

Gama qui trouva plus d'humanité parmi les Mélindois, que chez les autres Nations qu'il avoit connuës jusque-là, se prépara à bien recevoir ce jeune Prince; il se mit dans un esquif, & alla au devant de luy. Ce Prince étoit magnifiquement vestu, & suivi de tout ce qu'il y avoit de distingué à la Cour de Mélinde. Il admira la manœuvre des vaisseaux Portugais, la bonne contenance de ceux qui les montoient, l'ordre & la discipline qui régnoient parmi eux; il pressa le Géneral de venir voir le Roy son pere, & s'offrit à demeurer en ostage, jusqu'à ce qu'il fust de retour. Gama s'en défendit toûjours avec beaucoup de respect, & se contenta d'y envoyer deux de ses principaux Officiers.

Le Géneral envoye deux Officiers à Mélinde.

Le Géneral qui vouloit profiter du tems pour continuer sa route, fit appareiller; mais avant que de partir, il rendit au Prince Mélindois, les Sarrazins qu'il avoit faits prisonniers. Le Prince accepta la restitution qu'il luy en fit, & se chargea de demander des Pilotes au Roy son pere, ce qu'il luy accorda; mais à condition que Gama repasseroit par Mélinde, à son retour de Calécut, afin de prendre des mesures pour lier une étroite alliance entre le Roy de Portugal, & luy.

Gama partit de Mélinde le 22. du mois d'Avril. Quoiqu'il eust dressé sa route vers l'Est, il tourna néanmoins vers le Nord; il passa heureusement les païs qui sont sous l'Equateur, & vogua avec bon vent vers les costes d'Etiopie, d'Arabie, & de Caramanie.

Navigation de Gama.

Osorius. Maffée. Barbosa. Linschot. &c.

Le 20. de May, il se trouva auprés d'une terre fort élevée, inconnuë aux Pilotes, & que l'épaisseur d'un broüillard empêchoit de reconnoistre; mais le Soleil l'ayant dissipé, on vit que c'étoit les montagnes qui environnent la ville de Calécut, bâtie sur un costeau. Dés que la flotte des Portugais fut entrée dans le port, distant de prés d'une lieuë de cette ville, les Indiens monterent dans leurs alma-

La flotte entre dans le havre de Calécut.

dies; ils s'approcherent des vaisseaux, & parurent surpris de leur grandeur, aussi-bien que des habits & des armes des Européens. ANS DE J. CHRIST. 1499.

Gama qui n'avoit trouvé aucune difficulté à son entrée dans ce port, envoya son Trucheman & deux Bannis, pour voir s'il y avoit lieu d'entrer dans la ville, & pour s'informer de l'endroit où demeuroit le Roy du païs. A peine ces deux Portugais eurent-ils mis pied à terre; que deux Marchands de Tunis, qui les reconnurent pour Européens, les aborderent, & les menerent chez eux. L'un de ces Marchands se nommoit Monzaida; il les régala le mieux qu'il put, & dans la conversation qu'il eut avec ces Portugais, il les instruisit de la conduite qu'ils devoient tenir avec les Calécutains. Il leur parla du gouvernement & du trafic que l'on faisoit à Panan qui est une des meilleures ville des Indes; il les asseura que le Roy qu'on appelle Zamorin, seroit bien-aise de les voir; il les pria de le présenter à leur Capitaine, & leur offrit tout ce qui pouvoit dépendre de luy.

Zamorin, nom du Roy de Calécut.

Il est vray que Zamorin aimoit les étrangers, & qu'il cherchoit à contracter des alliances de commerce & d'amitié, avec les Rois de l'Europe. La gloire & l'interest avoient part à ses mouvemens; il souhaitoit de faire connoistre sa puissance & son nom; il avoit en veuë d'accroistre par le trafic, les revenus de sa Couronne, dont le produit ne consistoit que dans de médiocres droits de ports, & de péages.

Caractére de ce Prince.

Pendant que tout cela se passoit, le Trucheman & les deux Portugais revinrent. Sur le compte qu'ils rendirent au Géneral, de ce qu'ils avoient appris à Calécut, il y envoya deux de ses Officiers & un Trucheman. Zamorin à qui on alla dire leur arrivée, voulut les voir. Ils firent dire à ce Prince, que le Roy de Portugal ayant entendu parler de sa réputation & de sa puissance, luy envoyoit un de ses plus grands Capitaines pour Ambassadeur, & que s'il luy marquoit le jour & le lieu où il luy donneroit audience, il luy expliqueroit les intentions du Roy

Le Géneral envoye deux Officiers à Calécut.

Ans de J. Christ. 1499.

ſon Maître. Zamorin, qui de ſa part deſiroit voir l'Ambaſſadeur Portugais, répondit, que ſi en attendant le jour de ſon audience, il vouloit venir moüiller dans le port du Cap de Gate, qui eſt proche de la ville de Panan, il luy envoyeroit le plus habile de ſes Pilotes pour luy ſervir de guide. Il ajoûta meſme, qu'il le prioit d'en uſer ainſi, parce que la route étoit difficile & périlleuſe, depuis le lieu où il avoit jetté l'ancre, juſqu'à celuy qu'il luy propoſoit.

Retour des deux Officiers Portugais.

Les deux Officiers à leur retour dans les vaiſſeaux, dirent à Gama tout ce qui s'étoit paſſé dans leur négociation. Comme l'offre de Zamorin pouvoit eſtre auſſi dangereuſe, que celle qu'on avoit déja faite au Géneral, dans les autres lieux où il avoit abordé, il tint conſeil pour ſçavoir s'il la devoit accepter. La plûpart de ceux qui y furent appellez, n'eſtimoient pas que Gama duſt ſe commettre avec une Nation inconnuë; ils luy repreſenterent qu'il falloit députer quelqu'un d'entre-eux, en attendant que l'on connuſt plus à fonds le caractére des nouveaux amis que l'on vouloit ſe donner.

Gama reſiſta à ces avis, & ne voulut ſe repoſer de cette affaire que ſur luy ſeul. Cette entrepriſe luy paroiſſant un peu délicate il prit de bonnes meſures pour ne pas expoſer le reſte de ſa flotte à de nouveaux périls. Les différentes avantures qu'il avoit déja euës, jointes à ſon experience, & à ſa ſageſſe, l'engagerent à charger Paul Gama ſon frere, du commandement des vaiſſeaux, avec ordre de faire voile en Portugal, avec le reſte de ſes navires, en cas qu'il appriſt qu'on euſt attenté à ſa liberté ou à ſa vie. Il partit avec douze ſoldats qu'il choiſit pour l'accompagner; il ſe mit ſur un petit bâtiment orné d'étendards de différentes couleurs, & muni de quelque artillerie, & alla droit à Panan. Le Catual, qui en qualité de Conſul, eſt chargé de recevoir les étrangers, quand Zamorin luy a donné ſes ordres, ſe trouva à la deſcente du Géneral; il fit border le rivage d'Indiens, qui étoient ſous les armes, tandis que l'air retentiſſoit du ſon des inſtrumens, & des applaudiſſemens du peuple.

Le Géneral charge ſon frere de la conduite de la flotte.

Gama eſt receu à Panan.

Le Catual & Gama se mirent sur un brancard, porté par quatre hommes, le reste de l'escorte suivit à pied; plusieurs Nayres, qui sont les Gentilshommes du païs, l'accompagnerent & grossirent le cortége. A leur entrée dans la ville de Panan, le Catual conduisit Gama dans un Temple superbe par sa structure, & bâti sur le modele de nos Eglises. Le Géneral à qui l'on avoit rapporté qu'il y avoit plusieurs Chrétiens dans ce Royaume, se persuada qu'il entroit dans le lieu où ils venoient rendre leur culte. Quatre hommes qui étoient à la porte du Temple, aborderent le Catual & Gama, en faisant de profondes inclinations de corps. Chacun de ces hommes portoit trois rézaux noüez sur leurs épaules droites; ces filets passoient en écharpe sur le corps, & étoient pliez sous le bras gauche, ce qui les faisoit paroistre comme demi nuds & demi habillez. Ils répandirent ensuite une eau de senteur sur tous les assistans, & présenterent en céremonie une poudre odoriférante, dont le Catual & Gama se marquerent sur le front. Les murailles de ce Temple étoient peintes à fresque; l'autel qui étoit élevé au milieu paroissoit obscur, & l'entrée n'en étoit permise qu'aux Officiers des Brachmanes, ou Prestres de la Loy. Ces quatre hommes qui gardoient la porte, montrerent du doigt la figure à laquelle on sacrifioit. Ils se prosternerent devant elle; ils éleverent les mains vers le ciel, & d'un ton respectueux & zélé, ils prononcerent quelques paroles dans leur langue naturelle. En sortant de ce Temple, ils entrerent dans un autre moins considérable par sa grandeur, & de là ils passerent chez le Roy, au bruit des trompettes & des hautbois. Le concours du peuple étoit si grand, que si les Nayres n'eussent pas mis le sabre à la main pour ouvrir la foule, ils auroient eu peine d'arriver jusqu'au Palais.

Ans de J. Christ. 1499.

Osorius. Maffée, Hist. des Indes.

Les grands Seigneurs de la Cour, qu'ils appellent Caïmales, & qui en font les honneurs dans les tems de céremonie, vinrent au devant de Gama; ils le conduisirent jusque dans le Salon de l'Audience. Un vénerable

Ans de J. Christ. 1499.

vieillard, qui n'imposoit pas moins par son air que par son âge, revestu d'une longue robbe, embrassa Gama, & en qualité de grand Brachmane, ou de premier Pontife, il le prit par la main droite. Ils commencerent leur marche précedez de plusieurs Officiers, qui se placerent sur des siéges de menuiserie artistement travaillez & disposez en forme d'amphiteatre. Le Salon étoit tapissé d'une étoffe de soye, meslée de différentes couleurs, & relevée par des filets d'or; le parquet étoit couvert d'un tapis de pied, de mesme ouvrage.

Zamorin qui étoit à demi couché sur un sopha, avoit sur la teste un bonnet d'or, rehaussé de pierreries, & fait en forme de thiare; il étoit vestu d'une robe ouvragée d'or & de soye, & renoüée d'agraffes de diamans. Un des plus anciens Officiers de sa garde ordinaire étoit à ses pieds, tenant un bassin d'or rempli de feüilles qu'on nomme Bethel de Malabar, ou Tambul Arabic, dont les Princes Indiens mangent à tout moment pour étancher la soif, & pour se donner une bonne haleine.

Ce Prince, quoique fort brun, avoit un air d'agrément dans la phisionomie & dans le reste de sa personne, qui soutenoit merveilleusement bien la majesté de son rang. Gama le salua par de profondes inclinations. Le Roy de Calécut le prit par la main, & le fit mettre sur un siége qui luy avoit été destiné. On apporta des eaux pour faire la purification de la bouche & des mains; aprés cette céremonie, le Géneral fit dire à Zamorin qu'il ne ne pouvoit, ni ne devoit luy déclarer les intentions du Roy son Maître en présence de toute sa Cour. Zamorin se leva aussitost, suivi de ses Conseillers d'Etat & de ses Interpretes, & il le mena dans son cabinet.

Gama saluë Zamorin.

Le Roy de Calécut donne audiance au Géneral.

Alors Gama luy présenta la lettre d'Emanuel, & il luy exposa l'extrême considération que le Roy son Maître avoit conceuë pour luy, sur le seul bruit de ses rares qualitez, & de sa haute valeur. Il éxagera à Zamorin l'empressement avec lequel Emanuel desiroit de s'allier avec luy, & d'unir leurs sujets par le commerce, & il luy dit qu'il avoit

ordre de venir dans ſon Royaume pour l'en aſſeurer. Le Roy de Calecut luy répondit par ſes Interprétes, qu'il avoit auſſi entendu parler des grandes actions du Roy de Portugal; qu'il le regardoit déja comme ſon frere, & comme ſon meilleur ami, & qu'à l'égard du trafic, il luy feroit donner par un de ſes Miniſtres, un état géneral des marchandiſes que produiſoit le climat, afin qu'il fiſt choix de celles qui entreroient dans leur commerce.

Le reſte de l'audiance ſe paſſa dans quelques demandes que Zamorin fit à Gama, ſur la puiſſance & ſur les mœurs du Roy de Portugal, & ſur les avantures d'une auſſi longue navigation qu'avoit été la ſienne. Le Géneral ſatisfit à la curioſité du Calécutain, tantoſt par de fidelles deſcriptions, tantoſt par de fines éxagerations de ce qu'il vouloit ſçavoir. Il remarqua que ſon empreſſement s'augmentoit à meſure qu'il luy parloit des richeſſes du Portugal, & de la valeur du Monarque qui y régnoit. Zamorin ayant preſté une grande attention à tout ce que Gama venoit de luy dire d'un air fort naturel, en conceut encore une plus vive eſtime, & aprés luy en avoir donné d'obligeantes marques, il repaſſa dans ſon appartement.

Le Géneral étant demeuré avec le Catual, cet Officier le conduiſit dans une maiſon qui luy avoit été préparée. Le reſte des Portugais fut diſtribué dans des logemens qui en étoient proches. Comme cette alliance a ſouvent été traverſée par des intrigues & par des guerres, il eſt néceſſaire de donner ici une idée du Royaume de Calécut, & du caractére de ſes peuples.

Tout ce vaſte païs que les habitans appellent Indoſtan, & que les Géografes nomment Inde à cauſe du fleuve Indus qui y paſſe, eſt borné au Couchant par la Perſe, & au Levant par le Gange. Les Monts Damaſiens, & le Méandre, le ſéparent de la Chine; l'Inde a vers le Midy le Golfe de Bengala, & la Mer des Indes en deſcendant juſqu'en Calécut, & vers le Septentrion; le Mont Caucaſe la ſépare de la Tartarie. L'Indus & le Gange, qui entourent & qui arroſent les Indes, ſe groſſiſſent par le meſlange de pluſieurs

Strabon. Pomponius Mela. Pline. Ptolomée. Baudran, in Lex. Geogr. Robbe, Meth. Geogr. Oſorius, liv. 2. Maffée, Hiſt. des Indes.

'Ans de J. Christ. 1499.

riviéres, qui à une certaine distance de la mer, & à proportion de la profondeur de leur canal, portent des vaisseaux. Leurs Golfes sont fort grands à leur entrée dans l'Ocean où ils se perdent, & la terre qui s'étend en longueur vers le Midy, se termine au Cap de Comori, de sorte que depuis la bouche de l'Indus jusqu'à ce Cap, les Indes ont en longueur 450. lieuës de France, & 350. de largeur.

Les Malabares, qui sont des peuples Asiatiques, furent les premiers que connut Gama quand il passa aux Indes. Chaque Province est gouvernée par des Rois particuliers; ils sont presque tous tributaires de Zamorin.

Les Calécutains & les Malabares vivent dans l'Idolatrie; ils font consister le plus essentiel de leur Religion dans la véneration qu'ils ont pour les Prestres de leur loy, qu'ils appellent Brachmanes ou Bramins. Ils s'attachent à les imiter dans leurs actions, & dans leurs discours, & se confient si aveuglément à leurs prédictions sur les choses à venir, qu'ils les croyent informez d'en-haut de tous les évenemens qui doivent arriver ici bas, & qu'il est en leur pouvoir de rémedier aux plus grands malheurs, à moins que ceux qui en sont accablez ne se soient attiré leur indignation. Ce sont ces mesmes Brachmanes qui ont le soin de l'éducation des Rois, & on ne les proclameroit pas s'ils ne les avoient élevez dés leur plus tendre jeunesse. Les Calécutains ont plusieurs Temples; quoique ces peuples soient superstitieux, ils ne laissent pas d'estre de grands hypocrites; la duplicité dont on les accuse est si generalement reconnuë, que plus on les fréquente, & moins on se confie en eux. Au reste, on peut dire que depuis qu'ils sont en commerce avec les Chrétiens, ils commencent à croire que Dieu à conversé parmi les hommes, & qu'il est mort pour le prix de leur salut. Nous apprenons de plusieurs Historiens, que S. Thomas a presché l'Evangile dans quelques provinces des Indes, où les Chrétiens qui les habitoient se disoient les Chrétiens de S. Thomas. Les dernieres erreurs qui infecterent l'esprit de ces peuples avoient

Eusebe, liv. 3. Hist. Nicephore, liv. 2. chap. 45. Maffée, Hist. des Indes.

Chrétiens de S. Thomas; & pourquoy ainsi appellez.

avoient été portées dans le païs par des Evesques Nestoriens; mais depuis que les Portugais y possédent la ville de Goa, les Chrétiens qu'on nomme de S. Thomas, ont fait profession de la Religion Romaine, sans aucune reserve du culte ancien, & ont soumis tous leurs livres à la correction de l'Archevesque de cette ville, pour en retrancher tout ce qui pouvoit sentir le Nestorianisme.

Ans de J. Christ. 1499.

Concile tenu en 1589. ou 1590.

Les autres Malabares vivent encore dans leurs superstitions. Les uns adorent des Elemens, & les autres des Monstres. Ils estiment, que ceux qui meurent dans leurs joustes d'arcs, sont admis au nombre des Dieux; leur année commence au mois de Septembre, ou plûtost ils consultent leurs Augures, pour apprendre d'eux, quand la conjonction des Astres est assez favorable pour la commencer.

Les Nayres, ou Gentilshommes, ne se marient que rarement, pour ne se point détourner de leur application aux armes. Lorsque des raisons secrettes les obligent au mariage, il leur est défendu de se mésallier sur peine de la vie, tant à l'égard des hommes, qu'à l'égard des femmes. Les successions ne tombent jamais aux héritiers directs, la filiation n'étant pas connuë, parce que les véritables peres sont toûjours fort incertains; de sorte que ceux qui ont acquis quelques biens, adoptent ordinairement leurs neveux, qui sont les enfans de leurs sœurs. Ces Nayres sont si jaloux de leur prétenduë Noblesse, que si un homme de néant les a offensez, ils doivent vanger par sa mort l'injure qu'ils en ont receuë; mais pour éviter les occasions de commettre un homicide, en rencontrant dans leur chemin quelqu'un qui leur seroit inférieur, & qui n'auroit pas tous les égards qui sont deus à la Noblesse des Nayres, ils annoncent leur venuë par quelques cris qu'ils font, & alors les Roturiers se retirent jusqu'à ce que les Nayres soient passez. Les soins que ces Gentilshommes se donnent pour entretenir les peuples dans ces déferences, les distinguent si fort du reste des autres hommes, que quand mesme ils commettroient les plus grands crimes, leur noblesse les affranchit de tout genre

Mœurs des Malabares.

Ans de J. Christ. 1499.

de punition ; de maniére qu'en ce païs-là, les peines semblent estre reservées pour les gens de néant, & pour les malheureux, & non pas pour les Gentilshommes, ni pour les coupables.

Mais si un homme du commun ne peut espérer d'annoblir sa race, quelque grandes actions qu'il puisse faire, on peut dire aussi que la nécessité où les Roturiers se voyent de s'allier les uns avec les autres, les interesse si fort dans ce qui regarde leurs alliez, que si l'un d'eux a receu quelque injure, ils entrent tous également dans l'obligation d'en tirer vengeance. Ainsi l'aggresseur doit s'attendre, tost ou tard, à payer de sa propre vie, la mort de celuy qu'il aura tué, à moins qu'il ne tuë tous les parens de celuy dont on a la mort à venger.

Quoique les Malabares fussent d'un caractére si dangereux, ce n'étoit pas d'eux néanmoins, que Gama se devoit défier davantage. Les Sarrazins luy paroissoient plus à craindre. Ce fut aussi par les soupçons qu'ils inspirerent à Zamorin sur la conduite du Géneral, qu'ils tâcherent de le perdre auprés de luy. Ils accuserent mesme le Catual d'avoir favorisé son entrée à la Cour, & ils en jugerent par la grande intelligence qu'ils voyoient entre le Géneral & ce Consul. D'ailleurs, ils n'ignoroient pas que les presens que Gama avoit faits à Zamorin & au Catual, n'eussent beaucoup contribué à luy attirer les bonnes graces de ce Prince; si bien que pour ruiner l'estime que Zamorin & les Calécutains en faisoient, ils parlerent d'abord de Gama, comme d'un Corsaire qui écumoit toutes les mers. Ils ajoûterent, que par tout où il avoit été receu & souffert, il avoit laissé de cruelles marques de sa perfidie; ils l'appellerent l'espion des Rois de l'Europe, & dirent que ces Princes l'avoient envoyé pour sçavoir les secrets des Cours étrangeres, pour s'y introduire sous prétexte du commerce, pour s'en rendre le Maître lorsqu'il seroit entré dans le trafic ou dans les négociations, & à la faveur du crédit qu'il tâchoit de se donner pour profiter de tout, pour gouverner tout, & pour ne laisser

Les Sarrasins tâchent de nuire à Gama.

à ſes alliez, que le ſeul chagrin de l'avoir connu, & de s'eſtre uni avec luy. Ils éxagererent le danger qu'il y avoit de ne pas remédier à un mal auſſi grand que celuy-là étoit dés ſa naiſſance. Enfin il ne fut point, ni de pernicieux deſſeins, ni de mauvaiſes intentions, que les Sarrazins n'attribuaſſent aux Portugais, qu'ils haïſſoient parce qu'ils étoient Chrétiens, & qu'ils craignoient parce que leur Roy étoit puiſſant. Dans cette veuë ils n'oublierent rien de tout ce qui pouvoit contribuer à la perte de Gama, & ils le regarderent comme le fatal inſtrument de tant de négociations qui deviendroient funeſtes à l'Etat, & préjudiciables à leur fortune.

Ans de J. Christ. 1499.

Zamorin qui n'ignoroit pas tous ces raiſonnemens, en tiroit ſouvent des conſéquences qui luy paroiſſoient trop ſalutaires pour les négliger ; mais auſſi, quand il réfléchiſſoit ſur l'eſpérance qu'il avoit conceuë, de tirer un grand profit de ſon commerce avec les Portugais, d'étendre en meſme-tems ſa puiſſance, & de faire connoître ſon nom juſque dans les païs les plus éloignez de ſes Etats, il reprenoit pour eux toute l'eſtime que peu de tems auparavant il avoit perduë ſur la ſeule remontrance des Sarrazins.

Les plus conſidérables d'entre ces peuples s'apperceurent bientoſt de l'incertitude où étoit Zamorin. Comme ils craignoient qu'il ne ſe déterminaſt pas aſſez promptement à faire tuer Gama, ou à le chaſſer de Calécut, ils luy envoyerent des Députez pour l'exciter à prendre cette réſolution. Celuy qui fut chargé d'en porter la parole au Roy, luy répreſenta, que l'eſpérance d'un médiocre profit, ou d'un foible honneur qu'il ſe flattoit de tirer, en faiſant alliance avec le Roy de Portugal, ne pouvoit jamais eſtre aſſez conſidérable pour augmenter ſes revenus, & pour accroiſtre ſa puiſſance. Il ajoûta, qu'il ne devoit point préferer ces nouveaux venus aux Sarrazins, qui avoient toûjours été ſi ponctuels dans l'éxecution de ſes ordres, & ſi fidelles dans le commerce & dans leurs emplois ; il luy fit voir, que les Fermes de ſes péages & de ſes droits, n'é-

Harangue du Député des Sarafins, au Roy de Calecut.

Ans de J. Christ. 1499.

toient jamais montées si haut, que depuis qu'ils les avoient prises, & qu'ils étoient entrez dans le maniement de ses affaires; il éxagera le risque que l'on couroit en s'unissant avec une Nation inconnuë, & telle que la Portugaise, dont la Religion, le langage, & les mœurs différoient si fort de leur culte, & de leurs maniéres de vivre; il donna les Européens pour des trompeurs & pour des fourbes; il avança qu'ils ruinoient les lieux où ils alloient pour s'y établir, & qu'ils ne cherchoient qu'à détruire ceux qui y étoient venus avant eux; il supplia Zamorin de se souvenir, que ceux pour qui il parloit, avoient quitté leur propre patrie, à l'éxemple de leurs prédecesseurs, pour vivre sous sa loy, & pour devenir ses sujets & ses esclaves; il dit que ce Capitaine Portugais étoit un banni de son païs, & que s'étant fait une petite fortune par ses brigandages, il ne songeoit qu'à l'augmenter en surprenant les Princes des lieux où il se trouvoit; il débita pour fausses, toutes les lettres qu'il présentoit de la part du Roy son Maître; il fit encore observer à Zamorin, que sous prétexte d'une sincere alliance, le Roy de Portugal s'étoit rendu maître de plusieurs places en Afrique; qu'il avoit usurpé beaucoup de villes en Etiopie; que Gama avoit voulu insulter Mozambique; qu'il avoit fait des hostilitez & des dégasts dans le port de Monbaça; qu'il avoit pillé les vaisseaux & mis les soldats à la chaine; qu'il falloit se défier du caractére des Portugais; que c'étoit des gens qui ne se rebutoient pas dans les adversitez, & que de simples menaces n'ébranloient pas; qu'on devoit craindre si on leur permettoit de s'établir, que leur alliance ne se tournast en tirannie, & leur amitié en trahison, pour mieux parvenir à faire d'injustes & de violentes usurpations. Il supplia aussi le Roy de faire réflexion sur les propositions que les Portugais faisoient, d'établir un commerce; il l'asseura qu'ils n'y mettroient que des bagatelles pour tromper les peuples, & que leur païs ne produisoit que des fruits & des légumes; au lieu que le sien abondoit en pierreries & en marchandises de grand prix, & pour autoriser ce qu'il

difoit par de folides preuves, il repréfenta à Zamorin la médiocrité des prefens que Gama luy avoit faits, & il luy fit remarquer que c'étoit là un échantillon de ces grandes richeffes que les Portugais vouloient jetter dans le commerce, & confondre avec toutes les raretez de fon Royaume; mais comme leur établiffement dans Calécut, étoit encore d'une plus grande conféquence que tout ce qu'il avoit expofé jufque-là au Roy, ce mefme Député l'exhorta à n'y pas confentir; il ofa mefme infinuer à ce Prince, s'il négligeoit de s'y oppofer, que les Portugais, qui n'étoient pas accoûtumez à recevoir la loy de perfonne, trouveroient bientoft les moyens de la donner, & peut-eftre mefme ceux de s'emparer du trône. Enfin il conclut par la néceffité de les égorger comme Pirates, ou de les faire mourir comme Efpions, & que par ce moyen on ofteroit l'envie à leurs femblables, de venir troubler le repos des Nations unies entre-elles, & fi peu difpofées à fe divifer, à l'éxemple des peuples de l'Europe.

Ans de J. Christ. 1499.

Ces derniéres remontrances eurent tout le fuccés que les Sarrazins en pouvoient attendre. Elles firent une fi vive impreffion fur l'efprit de Zamorin & fur le Catual, qu'ils conceurent de la défiance, & mefme de la haine pour les Portugais. Gama qui connoiffoit le genie de cette Nation foupçonneufe, s'en apperceut & dés lors il prit alors fes mefures pour metrre en feureté fes vaiffeaux. Il leva l'ancre fur l'avis qu'on luy donna qu'on vouloit y mettre le feu, & qu'on avoit confpiré contre fa perfonne; il fortit du port durant la nuit, & alla à Panan de crainte que le Catual ne s'y oppofaft comme il l'auroit pu faire.

Gama fort du havre de Calécut, & va à Panan.

Les Sarrazins voyant avorter leurs deffeins par la retraite de Gama, perfuaderent à Zamorin de luy envoyer le Catual, pour s'informer du fujet qu'il avoit eu de précipiter ainfi fon départ, & pour l'obliger à reprendre la route de Calécut. Le Catual qui le joignit, l'affeura des bonnes intentions de Zamorin; il luy confeilla de revenir à la rade, pour faire connoiftre à ce Prince, qu'il n'étoit ni infidelle à fa parole, ni un Corfaire, comme les

Ans de J. Christ. 1499.

Sarrazins l'avoient publié. Gama receut l'avis sans avoir envie d'en profiter, & bien loin de le suivre, il écrivit à Paul son frere, en cas que ces peuples luy dressassent quelque embuscade, qu'il sauvast le reste de sa flotte, & qu'il fist voile en Portugal, pour dire au Roy que le chemin aux Indes étoit ouvert.

Comme ce Géneral ne s'étoit retiré que sur le soupçon qu'il avoit pris de la conduite du Catual, qui effectivement avoit conspiré contre-luy, il écrivit à Zamorin, & luy démesla toute cette intrigue. Le Roy de Calécut, qui n'avoit aucune part à l'infidelité qu'on faisoit à Gama, luy fit sçavoir qu'il y avoit seureté pour luy; que si le Catual étoit coupable, il luy en feroit bonne justice, & qu'enfin, sur sa parole de Roy, il pouvoit faire débarquer à Calécut les marchandises qu'il avoit sur ses vaisseaux, & qu'elles y seroient mieux venduës qu'à Panan. Le Géneral se reposa sur la parole de Zamorin, en qui il avoit quelque confiance, & il accepta l'offre qu'il luy fit. Les Portugais porterent leurs marchandises à Calécut; ils les y vendirent sans que personne les traversast en aucune maniére, & les peuples commencerent, du moins en apparence, à agir avec autant de bonne foy, que si leur amitié avoit été fort ancienne.

Peu de jours aprés, Gama fit proposer à Zamorin, s'il agréeroit l'établissement d'un Facteur à Calécut, pour maintenir le commerce entre les deux Couronnes. A cette proposition de Facteur, le Calécutain retomba dans ses premiers soupçons; il se persuada que Gama ne prémeditoit de se retirer de ses Etats, en y laissant un des siens, qu'à dessein de le frustrer des droits qu'on devoit lever sur les marchandises qu'il avoit venduës, & sur celles qu'il emportoit en son païs. Ce Prince qui passoit aisément des soupçons à la colére, & de la colére aux menaces, parut fort mécontent de la proposition de Gama.

Nouveau chagrin de Zamorin.

Le Géneral, qui de son costé vit le mauvais tour qu'on donnoit à ce qu'il venoit de proposer, prit le parti de ne plus parler de cette affaire, pour ne point s'attirer

un plus grand désagrément que celuy des paroles. Le silence de Gama devint suspect à Zamorin, & ce Prince ne hésita pas plus long-tems à faire arrester les deux Portugais, qui étoient allez vendre le reste de leurs marchandises sur le port de Calécut, & mesme il en ordonna la confiscation. Ans de J. Christ. 1499.

Gama surpris de ce procedé, mit pied à terre pour reclamer ses gens & ses denrées. Comme il ne put rien obtenir du Calécutain, il insulta un vaisseau qui entroit dans le port, & s'en rendit le maître. Il choisit parmi les prisonniers qu'il fit, les principaux Officiers & les soldats les mieux faits; il les mit à fonds de cale dans l'un de ses navires, & il sortit du havre. Le Géneral preud un vaisseau.

Zamorin qui ne s'atttendoit pas à une si prompte vangeance de la part de Gama, dit qu'il se plaindroit à Emanuel de l'hostilité que le Géneral venoit exercer jusqu'à la porte de sa ville capitale; mais pour luy oster en mesme-tems tout sujet de plainte, il luy renvoya les deux Portugais, avec les marchandises qui avoient été prises, & il offrit de consentir à l'établissement du Facteur qu'il luy avoit proposé.

Un si grand changement dans les résolutions du Roy de Calécut, jetta le Géneral dans de nouveaux soupçons. Les grands sujets qu'il avoit de se défier de ce Prince, dont la parole & la conduitte ne se régloient que par son caprice, ou par les conseils des Sarrazins, le firent hésiter s'il accepteroit cette derniére proposition. Gama se trouvoit partagé entre la crainte d'irriter le Calécutain, & le risque qu'il couroit de le croire trop aveuglément; mais l'avis qu'il receut de Monzaïda le tira d'incertitude. Cet avis portoit, que les Sarrazins avoient fait un nouveau complot contre-luy, & qu'ils le mettroient à execution dés qu'il seroit rentré dans le port de Calécut. Gama qui connoissoit la fidelité de Monzaïda, & son attachement à ses interests, défera à ce qu'il luy avoit fait sçavoir; il manda à Zamorin, qu'il avoit changé de sentiment à l'égard du Facteur, & dés-lors, il se dispofa à reprendre la route de Portugal. On l'avertit d'une conspiration.

Ans de J. Christ. 1499.

Zamorin réclame ses prisonniers, & fait poursuivre Gama.

Comme Zamorin faisoit observer la contenance des Portugais, & que d'ailleurs, il s'attendoit que le Géneral remettroit bientost à la voile pour sortir de ses Etats, il envoya sept almadies, chargées de troupes & de munitions de guerre, & fit demander à Gama par l'Officier qui les commandoit, les Gentilshommes qu'il détenoit prisonniers sur ses vaisseaux; mais le Géneral, loin de les rendre à la priére de Zamorin, luy manda par un des soldats Calécutains qu'il avoit pris, qu'il les menoit en Portugal, où il alloit rendre compte au Roy son Maître, des conspirations qu'on avoit faites à Calécut, contre la vie de son Ambassadeur, & repoussa à coups de canon les bâtimens qui vouloient faire sa mesme route.

Ce Prince fait mettre sa flotte à la mer.

Le Roy de Calécut, ne pouvant digerer la réponse du Géneral, ordonna quon mist à la mer une partie de ses meilleurs vaisseaux de guerre, & que l'on combattist les navires Portugais, avant qu'ils pussent estre secourus, ou par des amis, ou par des alliez. Les bâtimens Calécutains, qui jusque-là avoient fait force de voile pour atteindre Gama, furent battus d'une tempeste qui rompit toutes leurs mesures, & qui les sépara les uns des autres. Le Géneral, qui de son costé avoit été obligé de relâcher dans le premier port qu'il trouva, y demeura jusqu'à ce que la mer fust plus praticable: de-là il passa dans quelques petites Isles voisines de Goa. Pendant son séjour dans ces différentes rades, il fut attaqué par huit fustes de Corsaires, commandées par un fameux & redoutable Pirate, nommé Timoja, qui depuis long-tems croisoit cette mer. Gama se défendit avec tant de courage & de bonheur, que des huit fustes qu'il avoit en teste; il en mit sept en fuite, & prit la derniére qui étoit chargée de munitions & de vivres; aprés quoy il tourna vers l'Isle Anchedive, distante de Calécut d'environ 50. lieuës. A son arrivée dans le havre de cette Isle, les Insulaires se mirent dans de petits bâtimens, & s'approcherent des vaisseaux Portugais. Un esclave d'un Seigneur de Goa, qui se nommoit Zabajo, aborda le Géneral; il luy parla Italien, & il

Timoja, fameux Pirate, insulte Gama.

Arrivée du Géneral devant Anchedive.

il luy offrit de la part de ſon Maître, tous les rafraîchiſſemens dont il pourroit avoir beſoin, & meſme de l'argent, s'il n'en avoit pas ſuffiſamment pour continuer ſa navigation. Gama devenu plus circonſpect ſur les offres que des inconnus venoient luy faire, regarda cet eſclave comme un Eſpion, & commanda que l'on s'aſſeuraſt de ſa perſonne. On luy fit cent queſtions différentes, pour ſçavoir de luy le ſecret de ſa miſſion; on luy promit des recompenſes; mais il n'en fut point touché. On le menaça de le livrer aux tourmens les plus rudes, s'il ne réveloit le ſujet de ſon voyage; il ſoutint cette menace avec une intrépidité qu'on pouvoit regarder comme une grande réſolution, ou comme une véritable innocence. Enfin on fut obligé de luy donner la torture. Les préparatifs qu'on en fit en ſa préſence, non pas meſme les premiéres atteintes de la douleur, quoique tres-vive, n'arracherent de ſa bouche, que des imprécations & des cris; mais ne pouvant réſiſter plus long-tems aux maux qu'on luy fit ſouffrir, il avoüa qu'il étoit Tartare de nation, & Juif de Religion; que Zabajo l'avoit envoyé pour obſerver le nombre des vaiſſeaux, & celuy des hommes qui en compoſoient l'équipage, & qu'on attendoit ſon retour pour concerter les moyens les plus prompts & les plus faciles qu'on auroit à prendre pour faire périr tous les Portugais.

Lorſque la tempeſte fut entiérement diſſipée, Gama remit à la voile; il traverſa une vaſte étenduë de mer, avant que de pouvoir ranger la coſte d'Etiopie, & arriva prés de la ville de Magadoxo, ſituée en Afrique, & qui appartenoit aux Sarrazins. Comme c'étoit une belle occaſion pour ſe vanger d'eux, il fit canonner cette ville, & coula à fonds les navires qui étoient dans le port. Cette vengeance penſa luy couſter bien cher, puiſqu'il fut attaqué par huit bâtimens Sarrazins qui furent ſur le point de l'enveloper; mais le feu de ſes vaiſſeaux s'étant trouvé ſupérieur au leur, & ſon canon mieux ſervi, il les réduiſit à ſe ſauver, & à prendre le large.

Gama canonne Magadoxo.

Ans de J. Christ. 1499.

Aprés cet exploit, le Géneral tourna du coſté de Mélinde. Comme il n'y vouloit ſéjourner que juſqu'à ce que le tems fuſt favorable pour doubler le Cap de Bonne-Eſpérance, il ne demeura que cinq jours dans le port de cette ville. Avant que d'en partir, il fit échoüer le vaiſſeau de Paul Gama ſon frere, parce que ce bâtiment faiſoit eau de toutes parts. L'Ambaſſadeur, que le Roy de Mélinde ſe détermina d'envoyer à Emanuel, monta ſur le bord de Gama, qui dés le lendemain ſe mit à la mer. Le vent & la mer luy ayant été favorables à Gama, il arriva heureuſement devant l'Iſle de Zanzibar, grande région d'Afrique, ſituée entre la coſte d'Ajan & les Caffres, dans l'Etiopie inférieure. Ce païs eſt agréable par le nombre de ſes fontaines & par celuy de ſes bois; on y voit des arbres d'une prodigieuſe hauteur, qu'on nomme Citronniers; le terroir eſt gras, fécond, & abondant en gibier & en bétail; le Prince qui y régne eſt idolâtre, & les peuples qui l'habitent ſont fort humains. A la ſortie du havre de Zanzibar, Gama rangea les coſtes de Mozambique; il s'arreſta à l'aiguade de S. Blaiſe, & ſe pourveut de bois & d'eau; il auroit repris les deux bannis qu'il y avoit laiſſez en paſſant, ſi le vent ne l'euſt obligé à doubler le Cap. La tempeſte dont il fut battu en faiſant le trajet de l'Iſle de S. Jacques, écarta le vaiſſeau de Coëllo, & porta celuy du Géneral dans l'Iſle de la Tercere, où Paul Gama ſon frere tomba malade, & où il mourut. Gama qui ſe vit dans la route de Portugal, crut devoir y venir pour rendre compte au Roy, de ce qu'il avoit fait dans l'eſpace de deux années, pendant leſquelles il découvrit toute la coſte Orientale de l'Etiopie, les Iſles de Quiloa, de Mozambique, de Monbaça & de Mélinde: terres, qui depuis la création du monde avoient été inconnuës aux peuples de l'Europe, & dont la découverte avoit paru impoſſible à toute l'antiquité.

Il arrive devant Zanzibar.

Linſchot. cap. 97. Ortelius in theat. Geogr.

Mort de Paul Gama.

Découverte de pluſieurs Iſles en Affrique.

Le Roy qui n'attribuoit pas ſeulement au bonheur de ſes armes, celuy que Gama avoit eu dans ſon voyage; mais encore au courage & à la prudence de ce Capitaine, propor-

tionna ſes libéralitez à ſes ſervices. Il luy donna la charge d'Amiral des Indes, qu'il rendit héreditaire dans ſa Maiſon; il luy aſſigna mille ducats de revenu, & érigea ſa terre de Vidégueira en Comté. Cette qualité de Comte a toûjours paſſé pour une des plus conſidérable de la Cour de Portugal, & l'on peut dire à la confuſion de la plûpart des Cours de l'Europe, qu'on n'a jamais accordé en Portugal le titre de Comte, qu'à ceux dont les grandes actions méritoient cette diſtinction.

Ans de J. Christ. 1499.

Grande diſtinction du titre de Comte, en Portugal.

Quoique le Roy fuſt occupé du progrés de ſes affaires dans les Indes, il n'oublioit pas de rendre les derniers honneurs à la mémoire de Jean ſon prédeceſſeur & ſon bienfaicteur. Pour cet effet, il ordonna qu'on transferaſt ſon corps, de la ville de Sylves en Algarve, où il avoit été mis en dépoſt, dans celle de Bataille, ainſi nommée à cauſe du mémorable combat donné entre Jean I. & Jean fils de Henry, Roy de Caſtille. Il y fit élever en meſmetems une ſuperbe Egliſe à l'honneur de la ſainte Vierge, & fonda un convent de Hieronimites.

Aprés avoir rempli ce devoir de pieté, on parla à fonds du commerce des Indes; on inſinua au Roy, qu'il nen tireroit pas moins de gloire que de profit; mais pour le faire d'une maniére qui puſt impoſer aux Indiens, & qui fiſt croire à ces peuples, que les Portugais pouvoient réſiſter aux Arabes & aux Maures, on équipa une flotte compoſée de treize gros vaiſſeaux armez en guerre. Le Roy en donna le commandement à un Gentilhomme Portugais, nommé Pierre Alvarez Cabral, dont il connoiſſoit la prudence & la valeur. On embarqua huit Religieux de l'Ordre de S. François pour y aller preſcher l'Evangile. Henry, homme docte & fervent, & qui étoit comme leur Chef, s'en acquitta avec tant de zéle, que depuis il fut nommé à l'Eveſché de Ceuta; on y joignit encore huit Prêtres ſéculiers pour adminiſtrer les Sacremens dans les lieux où l'on commenceroit à s'établir. Quand on eut pourveu la flotte du ſecours ſpirituel & temporel, le Roy ordonna à Cabral de confirmer ſon alliance avec Zamorin, & de

Cabral commande les vaiſſeaux que le Roy envoye aux Indes.

1500.

Ans de J. Christ. 1500.

le disposer à la construction d'un petit Fort prés de la ville de Calécut, pour mettre les Portugais à l'abri de l'insulte de leurs ennemis, & pour favoriser le commerce qu'il desiroit voir établi entre-eux ; & en cas que ce Prince s'y opposast, il chargea Cabral de luy déclarer la guerre.

Le Roy donne ses ordres à Cabral.

Le Géneral avoit pareillement ordre de passer à Mélinde, pour asseurer le Roy de ce païs, que l'Ambassadeur qu'il avoit envoyé en Portugal, avoit expliqué ses intentions à Emanuel, & qu'en toutes les occasions où il s'agiroit des interests de ce Prince, le Roy les embrasseroit avec la mesme chaleur que les siens propres. Enfin, Emanuel le chargea de ménager ce Roy barbare, & luy recommanda préferablement à toutes choses, de travailler utilement à la propagation de la Foy.

Quand le Roy eut donné ses derniers ordres, il alla à Bélem pour implorer le secours du ciel sur cette grande entreprise, & pour faire benir l'Enseigne royale, qu'il mit entre les mains de Cabral. La céremonie se fit dans l'Eglise de Bélem, bâtie par les soins du Prince Henry, auteur de la premiére navigation qu'on avoit faite aux Indes. La Messe étant dite, on conduisit en procession le Géneral sur les vaisseaux, qu'on bénit de dessus le rivage ; le concours des peuples, & celuy des priéres publiques & particuliéres, rendirent cette action encore plus solemnelle, aprés quoy la flotte démara le 8. de Mars de l'année 1500.

Départ de la flotte.

Incontinent aprés le départ des vaisseaux, le Roy maria D. George avec Béatrix, fille de D. Alvarez, frere du Duc de Corunne; il créa en mesme-tems Alfonse de Portugal, Connétable du Royaume. Cet Alfonse étoit fils naturel de Jacques Duc de Viséo, que le Roy Jean II. avoit tué de sa propre main. Au reste, la naissance d'Alfonse fut si mysterieuse du costé de sa mere, que l'Histoire nous en dérobe le nom; elle nous apprend seulement, que c'étoit une grande Dame de Castille, qui touchée du mérite de ce Duc, l'aima jusqu'à oublier ce qu'elle se devoit à elle-mesme.

Mariage de D. George.

Sainte-Marthe en son Hist. Genealogique. Tome 2.

Cependant Ferdinand & Isabelle, en qui la douleur

d'avoir perdu la Reine de Portugal leur fille, & le Prince Michel leur petit fils, ne diminuoit rien de l'estime particuliére qu'ils faisoient d'Emanuel, chargerent leur Ambassadeur en Portugal, de proposer au Roy un second mariage, avec la Princesse Marie leur fille puisnée. Le Roy consentit à une nouvelle alliance avec la Castille, & sur la dispense que le Pape Alexandre VI. accorda pour la conclusion de cette affaire, la céremonie en fut faite; mais avec moins d'éclat & de pompe, qu'au premier mariage du Roy, avec la Princesse Isabelle, sœur de la nouvelle Reine.

Ans de J. Christ. 1500.

Le Roy épouse Marie, Infante de Castille.

Osorius, liv. 2. Faria i Souza, Epit. Hist. Port. part. 3.

On tiroit dans le Royaume un double avantage de cette alliance. Outre qu'on avoit une Reine, on esperoit de plus que le Roy, charmé d'avoir une femme telle qu'étoit la Princesse Marie, se désisteroit de la résolution qu'il avoit formée de passer luy-mesme en Afrique.

Cette espérance dont on s'étoit flatté, ne subsista pas long-tems. Comme le Roy se persuada que laissant la Reine pour Regente, on ne pouvoit luy rien reprocher sur le gouvernement de son Etat, au lieu qu'on l'auroit blâmé, si avant son mariage, il en eust confié le soin à des Régens, il se détermina à éxecuter ce qu'il n'avoit encore que projetté. La résistance qu'il trouva dans son Conseil, & dans l'esprit de la Reine, suspendit son dessein. Les Ministres combattirent son sentiment par des raisons d'Etat, tandis que la Reine employoit le langage du plus vif amour, pour obliger le Roy à changer de résolution. Ce Prince qui donnoit trop à la gloire, pour donner tant à l'amour, eut beaucoup de peine à déferér à ce qu'on éxigeoit de luy; & il ne l'auroit pas fait, si Ferdinand & Isabelle, qui consultoient moins les sentimens de la Reine leur fille, que l'interest de tout un Royaume, ne luy eussent fait représenter par leur Ambassadeur, que c'étoit trop compromettre sa personne & sa réputation, que de marcher luy-mesme contre les Maures, & qu'il devoit réfléchir sur le malheur où il jetteroit ses peuples, s'il succomboit contre ses ennemis, dont les armées étoient de beaucoup supérieures aux siennes.

Le Roy se propose d'aller en Afrique.

Rupture de ce voyage.

Ans de J. Christ. 1500.

Le Roy que cette remontrance commença à ébranler, ne put soutenir l'idée du risque qu'il couroit de périr dans cette guerre, sans laisser d'héritier à son trône & à son nom. Il écouta la voix de la politique préferablement à sa propre gloire, & parut moins ardent à faire cette campagne. Il réfléchit sur les remontrances qu'on luy avoit faites, & se rendit à cette maxime ; qu'un Prince ne devoit point s'engager dans une guerre hors de ses Etats, où sa présence est toûjours nécessaire ; mais qu'il étoit de sa prudence autant que de la grandeur de son courage, de choisir de bons Capitaines pour faire ces sortes d'expéditions.

Quoy qu'Emanuel eust écouté favorablement ces derniers conseils, il ne révoqua point les ordres qu'il avoit donnez pour faire de nouvelles levées dans le Royaume. L'armée qu'il avoit destinée pour l'Afrique, se trouva composée de vingt-six mille hommes de pied, de six mille chevaux , & de huit cens hommes d'armes.

Sur ces entrefaites, on sceut que Bajazet, Empereur des Turcs, faisoit de grands préparatifs pour marcher contre les Chrétiens, & qu'il projettoit d'attaquer en mesme-tems les principales places que les Venitiens possedoient dans la Gréce. Ce dessein allarma tous les Potentats de l'Europe ; les Venitiens qui ne se trouvoient point en état de résister à un si formidable ennemi, dont la flotte étoit preste à faire voile, demanderent du secours aux Princes Chrétiens.

Le Pape envoya des Brefs aux Venitiens. Ces Républicains les adresserent aux Ambassadeurs qu'ils avoient dans les Cours étrangeres, pour engager les Rois à se liguer contre l'ennemi commun du Christianisme. Comme le Roy de Portugal étoit un de ceux qui avoit le plus de forces sur pied, il fut aussi un de ceux que le Pape pressa le plus vivement. Il luy fit remontrer que l'honneur qu'il acquerroit en secourant cette République, & en la garantissant des malheurs dont elle étoit menacée, seroit plus avantageux à sa réputation & à sa gloire, que s'il devenoit maître d'un nouveau Royaume. Emanuel se rendit aux priéres du Pape, & aux besoins des Venitiens, &

Osorius, liv. 2.

leur envoya trente de ses vaisseaux armez en guerre.

Ans de J. Christ. 1500.

Le Roy envoye une flotte aux Venitiens.

Cependant Jean de Menezés retourna en Afrique, avec cent cinquante chevaux; il se joignit à Rodrigue de Castro, Gouverneur de Tanger, pour aller forcer les Maures dans les villages où ils s'étoient retranchez. A l'approche des Portugais, la plûpart des Barbares abandonnerent leurs postes, & prirent la fuite. Ceux qui y resterent se défendirent avec beaucoup d'opiniâtreté; mais enfin ils succomberent; on en fit cent quatre-vingts prisonniers, & l'on s'empara de leurs chevaux, de leurs bagages & de leurs vivres.

Retour de Menezés, en Afrique.

Dans le tems que Menezés & Castro revenoient à Tanger, à la teste de leurs troupes, le Gouverneur d'Alcacer, l'une des plus fortes villes de la Mauritanie, rassembla un assez grand nombre de gens pour former un corps d'armée. Il se posta dans quelques défilez, & chargea l'arriére garde des Portugais. Menezés & Castro, qui se sentirent pressez par de nouveaux ennemis, firent faire volte-face à leurs troupes, & soutinrent ce premier choc avec beaucoup de peine. Outre que le grand nombre de gens a qui ils avoient affaire, les embarrassoit beaucoup, leur maniére d'attaquer sembloit si nouvelle aux Portugais, que d'abord ils en furent étonnez. Les Maures qui s'étoient partagez en divers escadrons, tomboient tour à tour sur les Portugais, & aprés avoir fait leur décharge ils se retiroient avec tant de vitesse, qu'il étoit impossible de les joindre. Si cela eust continué avec la mesme violence, les Portugais n'auroient pu, ni résister, ni se défendre. Leurs boucliers étoient si chargez de dards & de fléches, qu'à peine en pouvoient-ils soutenir le poids.

Les Maures attaquent les Portugais.

Dans cette extremité Menezés prit son parti; il se mit à la teste de sa meilleure cavalerie, & marcha aux ennemis avec tant de résolution, que d'abord il les rompit. Il tua les plus déterminez, & réduisit les autres à s'aller rejoindre au corps de bataille. Ce premier succés releva le courage aux Portugais, & rallentit beaucoup la vigueur des Maures. Comme ces Barbares ne pouvoient

Menezés repousse les Maures.

Ans de J. Christ. 1500.

preſque plus éviter d'en venir aux mains, ils s'y diſpoſerent, & ſe poſterent ſi avantageuſement, que les Portugais ne trouvant pas à propos d'engager le combat, ſe retirerent ſans que les ennemis oſaſſent ni les charger, ni les pourſuivre, parce qu'ils ſe perſuaderent que les Portugais n'avoient fait ce mouvement, que pour les attirer dans quelque embuſcade.

Comme il ne ſe paſſoit preſque point de jour, qu'il n'arrivaſt quelque nouvelle affaire aux Portugais, Menezés ſceut que le Roy de Fez marchoit avec un corps d'armée de douze mille hommes; qu'il ravageoit tout le païs; qu'apparemment il en vouloit à Tanger, & que meſme il avoit déja fait occuper les paſſages pour empêcher la jonction des troupes Portugaiſes. Menezés, à qui les occaſions manquoient d'en avertir Caſtro, qui étoit Gouverneur de cette place, n'en trouvant point d'aſſez ſeures pour luy envoyer un Exprés, luy écrivit une lettre qu'il couvrit de cire, & qu'il attacha au col d'un chien qu'un marchand de Tanger avoit laiſſé dans Arzile. Cet animal qu'on ne croyoit pas chargé d'une dépeſche de cette conſéquence, entra dans Tanger. Un ſoldat s'apperceut du paquet quil avoit au col; il le prit, & le porta au Gouverneur. Auſſitoſt que Caſtro eut leu ce que luy mandoit Menezés, il diſpoſa toutes choſes pour faire une ſortie ſur les ennemis, dans le tems qu'ils ſe ſeroient diſperſez dans les villages voiſins pour y faire le dégaſt, comme il le luy marquoit par ſa lettre. Cette affaire eut de plus terribles ſuites qu'on ne ſe l'étoit imaginé. Quoique les Barbares euſſent été ſurpris & mis en fuitte, ils étoient en ſi grand nombre, qu'ils ſe raſſemblerent en partie, & compoſerent un corps ſuffiſant pour en venir à un combat. Caſtro fut bleſſé au viſage, & ſon fils y périt avec pluſieurs Officiers Portugais. Ce déſavantage obligea le Gouverneur à ſe retirer dans la ville de Tanger, juſqu'où les Maures l'auroient repouſſé, ſans le feu qu'on fit de deſſus les murailles.

Combat des Portugais contre les Maures.

Quoique cette ſortie euſt couſté fort cher à Caſtro, il en tira néanmoins un grand avantage. Les Maures qui ne pou-

pouvoient démesler comment les Portugais avoient découvert leur dessein, se crurent trahis, & décamperent pour marcher vers Arzile; mais outre que Menezés, qui y commandoit étoit toûjours sur ses gardes, & qu'il avoit des Coureurs en campagne pour observer la contenance des ennemis. Il fit encore un détachement, & se mit à la teste de vingt chevaux pour donner sur les avancoureurs des Maures, qui n'en étoient pas beaucoup éloignez. Les ennemis se défendirent si long-tems, & avec tant d'opiniâtreté, que si les troupes que Menezés avoit postées à la vieille ville n'eussent entendu le bruit des armes, & si elles ne l'eussent secouru, il auroit été battu dans cette rencontre. Les Maures, qui de leur costé s'apperceurent de ce renfort, lâcherent le pied, & rejoignirent promptement le gros de leur armée; ce qui fut cause qu'ils perdirent moins de gens que les Portugais dans ce combat, où Menezés fut blessé d'un coup de fléche.

Ans de J. Christ. 1500.

Menezés sort d'Arzile, & charge les Maures.

Cependant la flotte que le Roy envoyoit aux Vénitiens démara du port de Lisbonne, le 17. de May de cette année. Jean de Menezés, fils d'Edoüard, en étoit Géneral. Il ne put approcher du Château de Mazalquibir, situé sur le bord de la mer en Barbarie, pour le canonner comme il en avoit formé le dessein, à cause que le vent étoit contraire. Ce contretems obligea Menezés à faire débarquer les troupes que le Roy luy avoit commandé de laisser dans ce Château, en cas qu'il le réduisist sous son obéïssance. Les Portugais s'en approcherent, & ayant trouvé les dehors sans défense, ils s'en rendirent les maîtres; ils attacherent un petard à la porte pour la rompre, & entrerent dans cette place; mais avec trop de précipitation. Les Maures qui s'étoient retranchez & postez à leur avantage, enveloperent les Portugais, & les passerent tous au fil de l'épée. Le Géneral rebuté de cette entreprise reprit sa route, & arriva heureusement dans l'Isle de Sardaigne, d'où le Gouverneur luy envoya des rafraîchissemens. Quelques jours aprés il remit à la voile, & découvrit dans les environs de Tunis, un vaisseau

1501.

Départ de la flotte.

Menezés insulte Mazalquibir.

Ans de J. Christ. 1501.

marchand escorté par deux vaisseaux de guerre. Cette escorte n'empêcha point que Menezés ne les attaquast; il les gagna tous trois, & les fit mener dans l'Isle de Sardaigne. Ces bâtimens étoient chargez de différentes marchandises qui appartenoient aux Genois. On y trouva plusieurs Chretiens, beaucoup de Turcs, de Juifs & de Maures; les marchandises furent renduës; on donna la liberté aux Chrétiens & aux Juifs, parce qu'ils ne s'étoient pas voulu défendre durant le combat; mais les Turcs & les Maures furent faits prisonniers, & l'on garda les vaisseaux pendant tout le tems que dura la guerre.

Il prend trois vaisseaux.

Aprés cette expédition la flotte fit voile vers l'Italie. Elle rangea les costes de la Calabre, & de la Pouille, & arriva en Albanie; elle passa ensuite dans l'Isle de Corfou, où la flotte des Venitiens étoit à la rade. Les matelots & les soldats, en qui la plus exacte discipline ne retient pas toûjours l'insolence, voulurent faire les galans, & se choisir des maîtresses dans cette Isle; mais les Grecs qui sont naturellement prompts & violens, ne s'accommoderent pas des airs entreprenans de ces nouveaux venus; ils se firent des armes de tout ce qui se presenta à eux, & chargerent les Portugais. Quoique les Officiers de l'une & de l'autre nation eussent empêché une partie du desordre, toutefois les Portugais perdirent soixante & dix hommes. Comme il falloit faire un exemple des auteurs de ce tumulte, pour entretenir le bon ordre & la discipline parmi les troupes, ceux qui en avoient été cause furent séverement châtiez, en présence & à la veuë des deux armées navales.

La flotte arrive devant Corfou.

Bajazet ayant sceu la jonction des deux flottes, changea les grands projets qu'il avoit formez sur les villes que les Venitiens ont dans la Grece, & fit revenir ses vaisseaux sans avoir fait aucune entreprise. Aussitost que Menezés l'eut appris, il en rendit compte au Roy, par un Exprés qu'il envoya à Lisbonne; & peu de tems aprés, ce Géneral eut ordre d'y ramener sa flotte. La Seigneurie de Venise y envoya de son costé un Ambassadeur pour re-

mercier Emanuel, du ſervice important que dans cette occaſion il venoit de rendre à République. Ans de J. Christ. 1501.

Tout ſembloit juſque là favoriſer les grands deſſeins du Roy, ſoit en ſécourant ſes alliez, ou en ajoûtant conqueſtes ſur conqueſtes, lorſqu'on apprit à Liſbonne que Cabral, qui avoit le commandement de la derniére flotte que le Roy envoyoit aux Indes, avoit été battu d'une affreuſe tempeſte en allant à Calécut; que la plûpart de ſes vaiſſeaux avoient été pouſſez en différens endroits; qu'un de ſes principaux bâtimens avoit été obligé de relâcher dans le premier port où il avoit pu aborder, & qu'aprés y avoir été radoubé, on l'avoit remené à Liſbonne; que le Géneral l'avoit attendu long-tems, ſans en avoir aucune nouvelle, & que le croyant perdu il avoit continué ſa route vers l'Occident.

Fâcheuſe nouvelle de la flotte de Cabral.

Aprés une ſi périlleuſe navigation dans un climat inconnu aux Européens, le Géneral occupé des différentes avantures qu'il avoit euës depuis ſon embarquement, n'étoit pas moins inquiet ſur le ſuccez de ſon voyage, quand le Pilote de ſon vaiſſeau vint luy annoncer qu'il découvroit terre. A cette nouvelle, Cabral détacha un Officier & vingt de ſes ſoldats; il les fit mettre dans un eſquif, pour aller reconnoiſtre le païs, & pour voir s'il étoit habité. Cet Officier étant revenu aſſeura Cabral, que cette terre paroiſſoit fertile, & qu'elle étoit arroſée de pluſieurs petites riviéres; ce qui l'obligea à faire un plus grand détachement que n'étoit le premier. Ceux qu'il y envoya pénetrerent dans les bois dont ce païs eſt couvert; ils trouverent quelques habitations occupées par des gens fort bazanez, qui étoient nuds, & armez de fléches & de carquois. Cependant les vaiſſeaux qui étoient encore à la mer, en attendant le retour de ceux qui étoient allez à cette découverte, entrerent dans une rade pour ſe mettre à l'abri d'un gros vent qui les menaçoit. Ce havre fut depuis ſurnommé le Port Seûr.

Le Port Seûr; & pourquoy nommé tel.

L'Officier qui commandoit le ſecond détachement, revint avec deux Sauvages qu'il avoit pris. Comme leur lan-

Baudran, Lex. Geogr. Ferrarius.

Ans de J. Christ. 1501.

gage étoit entiérement inconnu aux Truchemans Portugais, & que d'ailleurs, la ſtupidité de ces deux hommes étoit ſi grande qu'ils n'avoient rien d'humain que la figure, Cabral leur fit donner des camiſoles, de petites cloches, des bracelets de laiton, avec des miroirs, & les renvoya dans leur habitations. Leurs compatriotes les voyant revenir avec tant de nippes, qu'ils eſtimoient beaucoup, parce qu'elles leur étoient nouvelles, s'aſſemblerent au tour d'eux. Ils paroiſſoient ſurpris de trouver leur reſſemblance dans un petit morceau de glace, & ne pouvoient comprendre comment un homme ſe pouvoit former à leurs yeux, & en ſi peu de tems. Cette nouveauté les charma, & chacun d'eux ambitionnant d'avoir un miroir, ils vinrent en foule trouver les Portugais, & leur apporterent de la farine & des fruits.

Le Géneral voulant profiter de la ſimplicité de ces peuples, les régala ſelon leurs ſouhaits. Comme il fut aiſément perſuadé par leur ignorance, qu'ils vivoient ſans religion, il fit élever un autel au pied d'un arbre pour y célébrer la Meſſe. Ce fut alors, que ces Sauvages redoublerent leurs attentions; qu'ils admirerent toutes les cérемonies, & que paroiſſant touchez du chant, ils applaudirent en battant des mains, & levant les yeux vers le ciel, comme pour luy rendre graces de l'arrivée des Portugais. Enfin la joye de ces peuples fut ſi génerale, que ceux qui ne purent eſtre témoins de ce que les autres leur apprirent, ſe mirent auſſitoſt à chanter en leur maniére. Les uns accompagnerent du ſon de quelques inſtrumens pluſieurs mouvemens de corps qu'ils firent, & les autres décocherent des fléches vers le ciel.

Les Portugais qui s'étoient allez promener ſur le bord de la mer, trouverent un poiſſon monſtrueux qu'elle avoit pouſſé ſur le rivage. Sa groſſeur égaloit celle d'un tonneau, & ſa longueur étoit proportionnée à ſa circonférence; mais ſa figure étoit bien plus extraordinaire. Il avoit la teſte d'un cochon, les oreilles d'un élephant, la gueule grande ſans qu'il y paruſt de dents, la peau couverte de ſoye comme

celle d'un ſanglier, & la queuë longue de cinq pieds. Si ce païs produiſoit des monſtres, le Géneral trouva les peuples moins barbares qu'il ne ſe l'étoit perſuadé. Comme il formoit déja la réſolution d'y ſéjourner, il fit élever ſur le rivage une colomne aux armes du Roy, ſuivant en cela l'éxemple que Gama luy avoit laiſſé dans les différens lieux où il avoit abordé. Il envoya Gaſpard de Lémos, l'un de ſes Capitaines, en Portugal, pour porter au Roy la nouvelle de la découverte qu'il avoit faite dans l'Amérique Méridionale, & donna le nom de Sainte Croix à cette contrée, qu'on a connuë depuis ſous celuy de Bréſil, dont l'étenduë ſe prend depuis la riviére des Amazones juſqu'aux provinces de Paragai. La coſte de ce païs eſt moüillée en différens endroits par la mer du Nord, & elle a douze cens lieuës de circuit. L'air eſt temperé, quoi-que ce climat ſoit ſous la zone torride; la terre eſt féconde en fruits ſauvages, & en racines inconnuës aux Européens. Telle eſt la mandioche que les Braſiliens broyent pour en tirer le ſuc, dont le degré de froideur eſt ſi grand qu'il paſſe pour un venin. Quand le marc de cette herbe eſt aſſez ſec, ils en font du pain. Le Bréſil ne produit ni bleds, ni vignes; la liqueur qu'on tire du Cumin, qui eſt un des meilleurs fruits, y ſert de boiſſon. Les cignes & les autres animaux que ces peuples tuent à la chaſſe, & qu'ils font boucanner, leur ſervent de viande ordinaire; quand elle leur manque, ils mangent des reptiles, qui en ce païs là ne ſont point venimeux comme en Europe.

ANS DE J. CHRIST. 1501.

Emanuel de Morais, de reb. Braſil. Oſorius, liv. 2. Maffée, Hiſt. des Indes. Linſchot. Edoüard d'Albuquerque Guerra del Breſil.

Découverte du Bréſil.

Les palmiers y croiſſent en abondance, & portent dequoy nourrir & habiller un homme. Les Braſiliens ont encore de certains arbres fort gros, qu'ils nomment *Arabouten*. C'eſt de cet arbre que l'on tire le bois de Bréſil, ſi connu par ſa bonne odeur. On dit qu'on trouve auſſi dans ce climat des mines d'or & d'argent, & des carriéres de jaſpe. On apporte de ce païs, le ſaffran, le cotton, la teinture rouge, la laque, le baume, le tabac, & l'ambre gris. C'eſt de là que vient le meilleur ſucre, & particuliérement le ſucre candy, qui ne tire pas ſon nom de ſa blancheur, &

Ans de J. Christ. 1501.

moins encore de l'Isle de Candie; mais de la ville de Canton, où l'on le prépare avec beaucoup de soin. Les peuples du Brésil sont d'un teint bazané & rougeâtre; ils ont la teste grosse, les épaules larges, & sont d'une médiocre taille. Leurs bonnets & leurs manteaux, leurs bracelets & leurs ceintures, sont faits de plumes d'oiseaux, dont ils nuancent les couleurs selon leur goust. Les hommes vont tout nuds; ils se tailladent la chair en forme de chiffres, & y insinuent une certaine teinture, qui se meslant avec le sang dans les cicatrices, ne s'en va jamais. Les femmes ne sont couvertes que de leurs propres cheveux, qui flottent nonchalamment sur leurs épaules; elles se percent les joües & la lévre inférieure, pour y passer de petites pierres brillantes. Le nombre des Idiomes, est aussi grand que celuy des peuples, dont on ne connoist encore que les Margajats, les Topinambous, les Cariges, les Tobajares, les Paraibas, les Ouëtacas, & les Petignares. Ils ne se servent point dans leur alphabet, des trois lettres F.L.R. surquoy l'on peut dire qu'une telle ignorance semble estre un témoin secret du malheur qu'ils ont de vivre sans Foy, sans Loy, & d'avoir vescu autrefois sans Roy.

Mœurs des Brasiliens.

Jean de Laët, en son nouveau monde.

Néanmoins quand ils se font la guerre, chaque parti prend pour Chef celuy qui s'est le plus distingué à la chasse, & qui a trouvé le secret de se rendre redoutable parmi eux. Ils conservent aussi de grands égards pour la vieillesse, & déferent entiérement aux conseils des plus anciens, lorsqu'il faut entreprendre quelque affaire importante. Les fléches sont leurs armes les plus ordinaires; ils les décochent avec tant de dexterité, que chaque coup porte la mort. La chasse est leur employ journalier; ils en tirent leur subsistance aussibien que leurs plaisirs, & quand ils ne trouvent pas de gibier, ils se recompensent par la pesche.

Leurs habitations ou villages, qu'ils appellent Aldées, ne sont composées que d'un fort petit nombre de maisons, dont la moindre peut contenir cinq ou six cens personnes, qui vivent en commun & avec grande cordialité.

Ceux qui habitent vers le milieu du Continent ſont devenus plus humains qu'ils n'étoient auparavant, ſur tout depuis que les Jeſuites y ont preſché l'Evangile, & qu'ils ont adouci leurs mœurs.

Tout groſſiers que ſont ces peuples en géneral, ils contractent toutefois une eſpéce d'alliance entre-eux, pourveu que ce ne ſoit pas entre perſonnes qui ſoient parens au premier degré. Le pere ne peut ſe marier avec ſa fille, ni la mere avec ſon fils, ni les freres épouſer leurs ſœurs. Ils donnent dans la pluralité des femmes, & les répudient quand il leur plaît, pourveu que l'offenſe qu'ils en ont receuë ſoit averée. Si l'on ſurprend une femme en adultére, ſon infidelité eſt punie par la mort, ou du moins par l'infamie; elle eſt venduëcomme une eſclave.

Les peres & les meres ont moins de pouvoir ſur leurs propres filles, que les freres n'en ont ſur leurs ſœurs, dont ils ſe peuvent défaire quand ils veulent, en les échangeant contre des choſes plus utiles, diſent-ils, que ne ſont des filles dans une maiſon. Au reſte, ils déferent beaucoup aux ſortiléges, & nomment Pages ceux qui s'en meſlent. La crainte qu'ils ont de ces ſortes de gens leur donne tant de véneration pour eux, qu'ils attribuent leurs diſgraces, quand il leur en arrive quelqu'une, aux malédictions que prononcent ces Empoiſonneurs. Au fonds, tout cet art impoſteur ne conſiſte qu'à ſe donner du crédit parmi les peuples, & à leur annoncer de tems en tems tout ce qu'on peut imaginer de plus funeſte; à quoy ils ajoûtent une foy aveugle, étant preſque impoſſible parmi tant d'évenemens, dont ces prétendus devins chargent leurs prédictions, qu'il n'en arrive quelqu'un par hazard, qu'ils attribuent hardiment à leur pénetration, & à leur connoiſſance. Les Braſiliens ſont oiſifs & ennemis du travail; ils ne reſpirent que la débauche, la chaſſe, ou la guerre. La principale régle de leur art militaire conſiſte à ſurprendre leurs ennemis, & s'ils ſont vainqueurs, ils mangent les plus vieux d'entre les priſonniers de guerre qu'ils font, & jettent les plus jeunes dans l'eſclavage. Ils enterrent

Ans de J. Christ. 1501.

avec honneur ceux qui ont été tuez dans le combat, & les regrettent avec de grandes marques de douleur, ajoûtant souvent l'éloge des actions du mort à la céremonie de sa pompe funébre.

Partage du Brésil en différens gouvernemens.

Les Portugais ont été les premiers qui ont rangé cette coste, & qui se sont emparez des lieux les plus agréables par leur séjour, & les plus utiles par leur fécondité. Ils les ont érigez & partagez en quatorze gouvernemens, qu'ils appellent Capitainies. L'Isle de Tamaraca est la plus ancienne, elle est dans l'Amérique Méridionale. La Baye de tous les Saints est la plus célebre. Pernambuc, appellée par quelques-uns Fernambouc, est une province où l'on compte onze villes, Olinde en est la capitale. Au reste, Pernambuc n'appartient pas seulement aux Portugais par le droit de la découverte qu'ils en ont faite; mais encore par celuy des armes, puisqu'ils en ont chassé les Hollandois qui s'en étoient rendus maîtres en 1629. Paras n'est pas d'une si grande conséquence que Maragnan, qui est une Isle Septentrionale du Brésil, située à l'embouchure de la riviére de Miari. Les François ont autrefois possédé cette province; mais l'ayant abandonnée, les Portugais s'en emparerent. Siara est une province qui communique son nom à la ville capitale, dont le port & la citadelle sont sur la mer du Nord. Rio Grande n'est pas considérable. Paraiba est bâtie sur un fleuve de ce nom : elle a un assez bon port, & est voisine des Forts de Sainte Caterine & de S. Antoine, que les Portugais ont fait bâtir. Ils luy donnent quelquefois le nom de Nostre-Dame des Neiges. *Serregippe*, *Los Isléos*, *Porto-Seguro*, *Spiritu Santo*, *Rio Janeiro*, & *S. Vicente* sont les six derniéres Capitainies, ou préfectures du Brésil.

Opinions des Auteurs sur la découverte de l'Amérique.

C'est ainsi que les Auteurs Portugais s'en expliquent en faveur de Cabral, à qui ils donnent la gloire d'avoir découvert l'Amérique. Quelques autres Auteurs ne conviennent point de ce fait, & disent que Cristofle Colomb à été le premier qui a fait sa descente dans cette partie du monde en 1492.

A

A l'égard du Brésil, on ne peut en disputer la découverte à Alvarez Cabral, qui y descendit en 1501. Il est vray qu'Améric Vespuce découvrit ensuite plus particuliérement ce païs. Cet homme étoit Florentin, & sortoit d'une famille bourgeoise. La forte inclination qu'il se sentit dés sa jeunesse pour les voyages de long cours, & la profession de négociant qu'il vouloit faire, l'ayant entretenu dans ce desir, il alla en Espagne. Comme il s'y trouva lorsque Ferdinand V. Roy de Castille, faisoit équiper une nouvelle flotte pour envoyer aux Indes, sous la conduite d'Alfonse de Ojeda, il brigua une place sur les vaisseaux, & y fut receu en qualité de Marchand.

Ans de J. Christ. 1501.

Améric Vespuce, & son origine.

Herrera Dec. 1. liv. 1. & 6. Vossius, liv. 3. Hist. Lat. & de Mathemat. cap. 42. §. 10.

La flotte étant revenuë l'année suivante en Espagne, le Géneral qui avoit observé la contenance de Vespuce dans les périls, & sa vigilance dans la manœuvre, en rendit compte à Ferdinand, & luy en parla comme d'un homme, en qui il voyoit toutes les dispositions nécessaires à se rendre recommandable dans la navigation. Sur l'approbation de ce Géneral, Ferdinand fit équiper six caravelles, dont il donna le commandement à Vespuce. Le succés de ce voyage surpassa l'attente qu'on en avoit conceuë. Il aborda aux Isles Antilles; il rangea les costes de la Guayane & de Venezuela, & revint à Cadis en 1500. A juger par de si heureux commencemens, il sembloit que Vespuce dust pousser sa fortune aussi loin qu'il le méritoit; mais les Espagnols ne l'ayant payé que d'ingratitude, il se rebuta de vivre parmi eux.

Emanuel qui avoit entendu parler du mécontentement qu'on avoit donné en Espagne à Vespuce, l'attira en Portugal; il luy fit un si bon parti, que peu de tems aprés il luy donna le commandement de trois de ses meilleurs vaisseaux, pour retourner aux Indes. Vespuce qui n'avoit rien perdu en changeant de païs & de maître, mit à la voile le 13. de May 1501. & arriva heureusement en affrique. Il rangea les costes de cette partie du monde jusqu'à Sierra Léona, découvrit celles du Brésil, jusqu'aux Patagons, & mesme par de-là la riviére de la Plata, & revint au bout d'un an à Lisbonne.

Améric Vespuce se retire en Portugal.

Le Roy l'envoye aux Indes.

Retour de Vespuce.

ANS DE J. CHRIST. 1501.

Le Roy content de ce que Vespuce avoit fait dans ce voyage, luy proposa d'en entreprendre un second, & pour l'y mieux déterminer, il luy donna une fois autant de navires à commander, qu'il en avoit eu dans le précedent. On travailla pendant tout l'hiver à l'équipement de cette nouvelle flotte, & le 10. de May 1503. elle mit à la voile. Vespuce fit la mesme route qu'il avoit tenuë. Quand il se vit sur les costes de Brésil, il chercha une nouvelle route qui le conduisit par l'Occident dans les Isles Moluques, que l'on a découvertes depuis. Il poussa jusqu'à la Baye de tous les Saints, & entra dans la riviére de Curababo; mais les vents étant contraires, & les vivres commençant à luy manquer par le long séjour qu'il fut obligé de faire sur cette coste, il reprit le chemin de Portugal. Il y arriva le 18. de Juin 1504. & apporta sur ses vaisseaux une grande quantité de bois de Brésil, & beaucoup de marchandises; ce qui augmenta la joye que l'on eut de son retour. Au reste, le bonheur qu'eut Vespuce dans ces différentes navigations, luy a merité la gloire d'estre regardé comme le premier qui a découvert la Terre Ferme, au de-là de la Ligne, & qui a laissé son nom à tous ces vastes païs des Indes Occidentales de l'Amérique, non-seulement à la Septentrionale ou Méxicane; mais encore à la Méridionale, ou Peruane.

Second voyage de Vespuce.

Son retour en Portugal.

Cabral qui avoit découvert une partie du Brésil, & qui avoit connu quel étoit le caractére de ses habitans, se disposa à faire voile vers l'Orient. Les préparatifs que les Portugais firent pour ce voyage, commencerent à allarmer ces peuples par la crainte qu'ils eurent de ne les plus voir; mais quand le jour du départ de la flotte fut venu, & qu'on eut mis à la voile, ils témoignerent par leurs cris le chagrin qu'ils avoient de les perdre; il y eut mesme quelques Indiens qui se jetterent à l'eau, pour suivre à la nage les vaisseaux Portugais, & qui les accompagnerent le plus loin qu'ils purent. Quelques autres Européens qui ont fait des découvertes, n'ont pas donné lieu aux peuples chez qui ils étoient passez, de regretter leur

départ ou leur absence. Ces nations ont plûtost conservé le triste souvenir des cruautez qu'ils y ont exercées, que celuy du bonheur d'avoir été soumis à leur obéïssance. Ans de J. Christ. 1501.

A peine la flotte eut-elle perdu de veuë les costes qu'elle abandonnoit, que le tems se grossit; le ciel parut du costé du Nord embarrassé de nuages noirs & épais: le vent tomba, & la mer devint calme.

La flotte de Cabral batttuë par une tempeste.

Le feu d'une cométe perça ces nuages sans les dissiper; il fut suivi de la plus affreuse tempeste que la flotte eust essuyée depuis qu'elle étoit à la mer. Les vents furent si violents que les vaisseaux, tantost séparez & tantost s'entrechoquans, se brisoient les uns contre les autres, & sembloient contribuer à leur propre perte. Les plus habiles Pilotes étoient sans art, les Matelots sans manœuvre, & tous sans espérance. Le ciel étoit toûjours le mesme, tandis que la mer, de noire qu'elle paroissoit pendant le jour, sembloit estre toute en feu pendant la nuit.

Quoique le Phénomene se fust dissipé dix jours aprés qu'on l'eut remarqué, les Portugais néanmoins désespéroient de voir une fin à leurs malheurs, & à la tempeste, qui continua encore plusieurs jours, pendant lesquels ils perdirent quatre de leurs bâtimens; mais enfin, Cabral doubla le Cap de Bonne-Espérance avec deux de ses vaisseaux, & vint moüiller dans les Isles appellées *Las Primas*. Les trois autres vaisseaux rangerent la coste de Sofala, où ils joignirent ceux du Géneral; le septiéme bâtiment sur qui il ne restoit plus que six hommes de son équipage, fut poussé dans le Golfe d'Arabie, & reporté en Portugal.

Cabral, qui n'avoit plus que six vaisseaux, de treize dont sa flotte étoit composée, aborda dans un païs qui paroissoit cultivé; il étoit arrosé de plusieurs riviéres, & abondoit en bétail. Ce Géneral voulut tenter d'en connoistre les habitans, & d'y aller ravitailler ses vaisseaux, qui en avoient un extréme besoin; mais il n'en put venir à bout, & se vit contraint de remettre à la voile, & de relâcher dans deux Isles, qui sont assez proche de la Terre Ferme. Il y

Ans de J. Christ. 1501.

trouva deux vaisseaux à l'ancre, que les Pilotes qui les montoient, abandonnerent aussitost qu'ils eurent découvert la flotte de Portugal. Cabral s'en empara; mais ayant sceu qu'ils appartenoient au Prince Foreima, ami du Roy de Mélinde, il les rendit à sa considération, quoi-qu'ils fussent chargez d'or & de marchandises de grand prix.

Arrivée de la flotte à Mosambique.

Baudran, Lexic. Geogr. Afrique, Daviti.

Situation de Quiloa.

Le 20. de Juillet le Géneral aborda à Mosambique. Il y fit aiguade; se pourveut de vivres, & prit un Pilote pour le conduire à Quiloa. Il découvrit sur sa route plusieurs Isles dépendantes de ce Royaume, situées sur la coste d'Etiopie. Les peuples qui habitent l'Isle de Quiloa sont Mahométans; ils parlent différentes langues, à cause des différentes Nations que le trafic y attire. Cette Isle est distante de Mosambique d'environ cent cinquante lieuës, & séparée de la Terre Ferme par un bras de mer. La ville est spacieuse, les maisons y sont bien bâties, & encore mieux meublées.

Quand le Géneral eut jetté l'ancre dans ce port, il fit sçavoir par un de ses Officiers à Abrahem, Roy de Quiloa, qu'il étoit venu en qualité d'Ambassadeur du Roy de Portugal, pour contracter alliance avec luy, & pour établir le commerce entre leurs sujets, & que dans l'audience qu'Abrahem luy donneroit, il luy expliqueroit les intentions du Roy son Maître, en luy présentant ses lettres de créance. Cette premiére négociation se fit d'abord par des Envoyez, suivant l'ordre qu'Emanuel avoit donné au Géneral, de ne mettre point pied à terre dans des païs inconnus & barbares.

Abrahem apprit avec joye l'arrivée de Cabral; il luy fit dire par le mesme Officier qui luy en porta la nouvelle, qu'il n'avoit pas moins d'empressement qu'Emanuel pour les propositions d'alliance qu'il devoit luy faire de sa part, & que le lendemain il luy donneroit audience sur mer.

Abrahem donne audience à Cabral.

Cabral s'y disposa, les Quiloans annoncerent dés le point du jour l'arrivée de leur Prince, par un bruit confus de cornets & de flûtes, dont le rivage retentit de toutes parts. Les Portugais y répondirent par un concert de

trompettes, & par le bruit de leur canon. Ans de J. Christ. 1501.

Abrahem parut ſur une barque dorée, & ouverte de tous coſtez. Il étoit aſſis ſur un trône brillant de pierreries, auſſibien que la robe dont il étoit reveſtu. Les principaux Officiers de ſa Cour l'environnoient, & chacun d'eux ſembloit ſe diſtinguer à l'envi par le reſpect qu'ils avoient pour leur Prince. Enfin, tout marquoit en eux, & la joye & la magnificence. Le Géneral monta ſon plus bel eſquif; ſes Officiers formoient autour de luy une eſpéce de petite Cour, & l'on voyoit en eux un air cavalier, que les Européens ont par-deſſus les peuples d'Afrique.

A l'approche des barques, Cabral fit une profonde révérence au Roy de Quiloa, & luy préſenta les lettres du Roy ſon Maître. Elles étoient écrites en langue Arabique. On remarqua que dans la conférence qu'il eut avec ce Prince, ſur ce qu'il avoit à luy communiquer, ils parurent tous deux contens de leur entreveuë, Abrahem d'avoir fait un tel ami que le Roy de Portugal, qu'il traita dés-lors de frere, & le Géneral, d'avoir trouvé tant de retour dans un Prince plus barbare de nom, que d'inclination & d'humeur.

Alliance des Rois de Portugal & de Quiloa.

L'alliance ayant été concluë auſſitoſt qu'elle fut propoſée, les Marchands Arabes entrerent dans de grands ſoupçons ſur la deſcente des Portugais dans le port. Ils publierent qu'ils n'y étoient venus que pour ſurprendre leur Roy, ſous l'eſpérance du commerce, & que ſi l'on n'en prévoyoit les ſuites, ils ſe rendroient bientoſt maîtres, & des peuples, & du païs, ſous prétexte d'une prétenduë alliance, à la faveur de laquelle ils s'introduiſoient dans toutes les Cours.

Rupture de cette alliance.

Ce bruit fut trop géneral pour ne pas venir juſqu'au Roy; ce Prince rompit ſur le champ le traité fait avec les Portugais, & redoubla la garniſon de Quiloa, & la garde de ſa perſonne. Homéris, frere du Roy de Mélinde, qui étoit alors à Quiloa, avertit Cabral de tout ce qui s'y paſſoit, & luy conſeilla d'en prévenir les effets par

Ans de J. Christ. 1501.

une prompte retraite. Le Géneral le crut, & s'en alla à Mélinde; il y remena l'Ambassadeur que le Roy de ce païs avoit envoyé en Portugal.

Cabral se retire à Mélinde.

Aussitost que le Mélindois eut appris l'arrivée de la flotte des Portugais, & le retour de son Ambassadeur, il vint jusque sur le bord de la mer, où le Géneral le complimenta de la part d'Emanuel. Cabral partit ensuite pour l'Etiopie, au dessus de l'Egipte, le Roy luy ayant ordonné à son départ, d'y aller pour connoistre un Prince Chrétien qui y régnoit, & d'en éxaminer les Etats & les mœurs, dont il luy rendroit compte à son retour en Portugal.

Voyage du Géneral en Etiopie.

Cabral eut le vent si favorable pendant sa route, qu'il arriva bientost aprés dans l'Isle d'Anchedive, d'où il fit voile en Calécut. Zamorin sçachant que le Géneral étoit dans le port de sa ville, ordonna à deux Nayres de l'aller complimenter. Cabral de son costé envoya Jean de Sala, Chevalier Portugais, pour informer ce Prince de son arrivée, & pour luy communiquer les intentions du Roy son Maître.

Son arrivée à Calécut.

Quelques jours aprés, Zamorin donna audience au Géneral, dans une maison de plaisance, située sur le bord de la mer. L'alliance fut ratifiée entre les deux Couronnes, & le commerce établi entre leurs sujets. Aussitost que ce traité fut signé, Zamorin voulut qu'on le gravast sur une lame d'or, pour en conserver une éternelle mémoire, & qu'on achetast une maison sur le port pour y mettre les marchandises des Portugais, & pour loger les Facteurs d'Emanuel, de qui l'on mit les armes sur la porte.

Alliance faite avec Zamorin.

Dans ce tems-là on donna avis à Zamorin, qu'un gros vaisseau marchand armé en guerre, étoit parti de Cochin pour faire la route de Cambaja, & que s'il faisoit mettre promptement quelques bâtimens en mer, on pourroit couper sa route, & en faire la prise. Ce Prince le proposa à Cabral. Comme il ne manquoit plus rien au Géneral que l'occasion de se signaler, & celle de faire connoistre la valeur des Portugais, il monta le vaisseau de Pierre Ataide, & nomma Edoüard Pachéco, Vasco, Sylvéric, & Jean de

Sala, pour l'accompagner dans cette expédition. Le Roy de Calécut y envoya pareillement quelques-unes de ses barques, sur lesquelles il fit mettre ses meilleurs Officiers; moins pour seconder l'entreprise de Cabral, ce qu'ils firent toutefois avec beaucoup de courage, que pour se conformer à la maniére de combattre des Portugais.

Ans de J. Christ, 1501.

Le vaisseau partit à la veuë de Calécut, & en présence de Zamorin, qui d'abord fut surpris qu'un si petit bâtiment osast insulter avec succés un aussi gros vaisseau qu'étoit celuy qu'il vouloit combattre; mais la confiance que le Calécutain avoit au courage du Géneral, luy en faisoit attendre une bonne issuë. A peine le vaisseau Portugais eut-il pris le large, qu'on découvrit celuy de Cochin. Cabral vogua vers luy à pleines voiles, & lorsqu'il se vit à la portée du canon, il lâcha une bordée du sien chargé à cartouche. Ce premier feu causa beaucoup de desordre & d'effroy parmi les ennemis: le canon de la seconde bordée, qui étoit chargé à boulet, fit autant de mal, que la premiére avoit causé de desordre. Le bâtiment ennemi s'ouvrit par le flanc, & fit eau de toutes parts.

Cabral combat un vaisseau Cochinois.

Les Barbares, qui jusque-là avoient méprisé les Portugais, parce qu'ils leur étoient de beaucoup inférieurs, songerent sérieusement à se défendre; mais Cabral les attaqua si vigoureusement, qu'ils se virent réduits à prendre la fuite. Ce Géneral leur donna la chasse jusque dans le port de Cananor, éloigné d'environ vingt lieuës de Calécut vers le Septentrion.

Il repousse les ennemis jusqu'en Cananor.

Quoique par cette fuite Cabral se trouvast vainqueur, la prise du vaisseau manquoit à sa victoire. Plein du desir de le gagner, il observa la contenance des ennemis, de crainte qu'à la faveur de la nuit ils ne reprissent le large. Toutes ces précautions n'empêcherent pas néanmoins que le navire Cochinois ne sortist du havre de Cananor, avec quelques bâtimens Arabes qui y étoient à l'ancre. Cabral, loin de se rebuter sur l'évasion de ce vaisseau, fit force de voiles sur la route qu'il avoit prise; il le joignit à la portée du canon, & luy lâcha quelques bordées. Les ennemis es-

ANS DE J. CHRIST. 1501.

ſuyerent tout ce feu, & le ſoutinrent d'abord avec aſſez d'intrépidité; mais voyant qu'il continuoit de la meſme force, ils relâcherent dans le port de Calécut. Ce port n'en fut pas un de ſalut pour ce vaiſſeau fugitif. Zamorin eut le plaiſir de voir l'heureuſe iſſuë de cette expédition, & Cabral eut la ſatisfaction d'en remporter toute la gloire.

Averſion des Arabes pour les Portugais.

Cependant les Arabes ne voyoient qu'avec une extréme jalouſie, la faveur & le crédit des Portugais. Ils répandoient contre-eux mille bruits déſavantageux pour les détruire dans l'eſprit de Zamorin & de ſes peuples. Comme ils virent que le mal qu'ils en publioient, n'empêchoit pas que ce Prince ne leur fiſt toûjours du bien, ils tâchérent de les ruiner du coſté du commerce. Ils firent acheter par des gens qui étoient à leur dévotion, toutes les épiceries & toutes les marchandiſes, dont les Portugais devoient charger leurs vaiſſeaux, & les firent enlever en leur préſence. Cabral, qui n'étoit pas d'un caractere à ſouffrir tranquillement cette injure, en fit informer Zamorin par un des ſiens, pour le faire reſſouvenir qu'il avoit conſenti par le traité d'alliance, fait entre le Roy de Portugal & luy, que les vaiſſeaux Portugais auroient leur charge préférablement à ceux des autres Nations. Comme les Portugais ne trouvoient plus de marchandiſes, & que par là les conditions du traité étoient violées, l'Envoyé de Cabral luy repréſenta, que s'il n'interpoſoit ſon autorité royale pour remédier à ce deſordre, le tems de la navigation ſe paſſeroit, & que le Roy de Portugal auroit ſujet de croire qu'il voudroit déroger aux clauſes de leur traité. Zamorin touché de la remontrance du Géneral, luy permit d'envoyer reprendre dans les vaiſſeaux Arabes, les marchandiſes qui avoient été deſtinées aux Portugais, à condition qu'il en rendroit le prix à ceux qui les avoient achetées. Cabral, qui ne ſe perſuadoit pas aiſément que ce Prince en fuſt auſſi véritablement fâché qu'il le paroiſſoit, ne voulut point ſe ſervir de la permiſſion qu'il luy avoit donnée. La crainte qu'il avoit de s'attirer une affaire

Oſorius. Maffée, Hiſt. des Indes,

avec

avec les Arabes, & de leur donner lieu de ſe ſoulever s'il les alloit inſulter juſque dans leurs propres vaiſſeaux, le fit temporiſer ſur ce nouvel incident.

Ans de J. Christ. 1501.

Le ſeul Corréa, chef de la Factorie de Portugal, ne put ſoutenir l'incertitude du Géneral. Il luy remontra qu'il falloit mettre à la voile ſans délibérer davantage ſur la réponſe de Zamorin; ſinon, qu'il auroit le déplaiſir, ou de laiſſer couler le tems du départ des vaiſſeaux, ou de cauſer une perte notable au Roy, par le peu de profit qu'il tireroit cette année du commerce, & meſme que ce profit ne ſuffiroit pas pour le dédommager des frais de la navigation. Corréa voyant que le Géneral n'étoit pas touché de ſa remontrance, ajoûta, que s'il ne vouloit rien haſarder contre les Arabes, il luy permiſt du moins de faire ſes proteſtations, pour ſe diſculper dans l'eſprit du Roy, & pour luy faire connoiſtre qu'il avoit toûjours été d'un avis contraire.

La fermeté & les raiſons de Corréa déterminerent enfin le Géneral, à paſſer par-deſſus les obſtacles que ſa prudence luy faiſoit prévoir. Comme on luy avoit dit qu'on trouveroit à quelques lieuës du port un vaiſſeau chargé d'épiceries, preſt à mettre à la voile, il envoya un de ſes Officiers au Pilote, pour l'avertir de la part du Roy de Calécut de ne point lever l'ancre ſans nouvel ordre. Le Capitaine du vaiſſeau fit peu de cas de cette ſommation; il bruſqua cet Officier, & le renvoya avec mépris. Cabral piqué de cette réponſe, fit mettre quelques eſquifs à la mer pour aller inſulter le vaiſſeau Arabe. Ceux que le Géneral détacha pour cet effet, éxecuterent ſes ordres avec tant de vigueur, qu'ils gagnerent ce bâtiment, & l'amenerent au Géneral. Le Sarrazin à qui appartenoit ce bâtiment étoit un des plus riches du païs. Il aſſembla auſſitoſt ſes parens & ſes amis, & ils allerent demander juſtice au Roy ſur la violence des Portugais. Ils luy repréſenterent, que contre les droits de l'hoſpitalité, ces étrangers avoient contrevenu à leur traité; qu'ils avoient joint la force à l'injuſtice, & enlevé toutes les marchandiſes

Priſe d'un vaiſſeau Arabe, par les Portugais.

Ans de J. Christ. 1501.

d'entre les mains de ceux qui les avoient achetées. Zamorin écouta les plaintes du Sarrazin, sans luy défendre les voyes de fait, ni approuver aussi le procédé des Portugais, quoi-qu'ils n'eussent agi que sur ses ordres, & par là il sembla leur laisser la liberté de récouvrer par la force, ce qu'on leur avoit enlevé avec violence. L'Arabe accompagné de ses amis, publia le tort qu'on luy avoit fait; il souleva la populace, & tous ensemble marcherent vers la Factorie pour la forcer. Corréa étoit dedans avec soixante-dix hommes; il arbora la banderolle sur le haut de la maison, pour faire connoistre à la flotte le danger où il étoit, & en attendant qu'on le secourust, il se défendit le mieux qu'il luy fut possible; mais les Arabes, qui avoient investi la Factorie, en ayant enfoncé les portes, la pillerent & tuerent Corréa & la plûpart de ses gens; le reste ne se sauva qu'avec peine, & à la faveur du secours que Cabral y envoya, mais un peu trop tard.

Les Sarrazins investissent la Factorie.

Mort de Corréa.

Le Géneral étoit malade, quand il apprit la mort de Corréa. Il crut que Zamorin luy en feroit une pleine satisfaction, & négligea de luy en porter ses plaintes. Comme plusieurs jours s'écoulerent sans entendre parler du Calécutain, Cabral, tout malade qu'il étoit, tint conseil de guerre, pour délibérer sur la vangeance qu'il en devoit tirer; puisqu'il n'y avoit pas d'apparence que Zamorin pust ignorer ce qui s'étoit passé. On résolut dans le Conseil, pour ne pas laisser cet affront impuni, que l'on iroit insulter dix vaisseaux Arabes qui étoient à l'ancre dans le port de Calécut; mais le Géneral appréhendant avec raison de ne pas réüssir dans ce dessein, à cause de la grande inégalité de ses troupes, à celle des nouveaux ennemis qu'il s'alloit attirer, chercha les moyens de les surprendre. Il le fit si à propos, qu'aprés une médiocre résistance de leur part, il s'empara de leurs meilleurs vaisseaux, passa au fil de l'épée tout ce qui s'opposa à luy, fit prisonniers ceux qui n'oserent se défendre, s'accommoda de l'équipage & des marchandises de ces dix navires, en chargea ses vaisseaux, fit échoüer le bas-

Cabral se rend maître de quelques vaisseaux Arabes.

timent du Sarrazin, qui avoit causé ce desordre, & le brûla sur le port en présence de Zamorin & de toute la ville.

Ans de J. Christ. 1501.

Cabral, non content d'avoir pillé & brûlé ces vaisseaux Arabes, fit encore canonner Calécut; mais avec tant de vigueur, que les murailles en furent toutes ruinées, plusieurs maisons abbattuës, & grand nombre de gens tuez; ce qui obligea Zamorin à sortir de la ville, pour se dérober au ressentiment des Portugais.

Il canonne Calécut.

Aprés cette expédition la flotte leva l'ancre. Elle reprit la route du Royaume de Cochin, & alla moüiller dans le port de la ville capitale de cet Etat, éloigné seulement de celuy de Calécut d'environ quarante lieuës. Cette proximité jointe au tribut que Trimumpara, Roy de Cochin, est obligé de payer à Zamorin, le rend un des plus pauvres Princes qui soient dans la Chine, son Royaume par la variété du païsage, étant plus agréable qu'utile à ceux qui l'habitent, puis qu'on n'y recueille que des épiceries.

Arrivée de la flotte devant Cochin.

Le Géneral qui déferoit d'abord à la qualité des Rois, & qui ensuite ménageoit leur amitié & les secours qu'il en pouvoit espérer dans la suite, garda les mesmes mesures avec Trimumpara, qu'avec les autres Princes, dans les Etats de qui il étoit entré. Il luy envoya un Indien, nouvellement baptisé, & nommé Michel, pour l'asseurer qu'il n'avoit point eu d'autre intention, en venant moüiller dans le port de Cochin, que de luy demander permission d'achéter des épiceries.

Envoyé de Cabral, au Roy de Cochin.

Cet Indien connoissoit le païs, & n'étoit pas moins connu des peuples. Ils avoient mesme conservé de la vénération pour luy, parce qu'il avoit été Jogue, qui est une espéce de Moine, vivant dans une grande austerité parmi eux. Cela luy facilita les moyens d'approcher Trimumpara, & il eut occasion de luy communiquer les intentions du Géneral, touchant l'alliance qu'Emanuel desiroit de contracter avec luy, & sur le commerce qu'il souhaitoit de voir établi entre leurs sujets. Trimumpara à qui ces proposi-

Proposition d'alliance avec ce Prince.

Ans de J. Christ. 1501.

tions ne pouvoient estre qu'avantageuses, envoya des Nayres à Cabral pour la seureté de sa personne, & pour celle de sa flotte.

Les Rois de Cananor & de Coulan, jaloux de l'alliance que Cabral étoit sur le point de conclure avec celuy de Cochin, firent proposer à ce Géneral l'ouverture du trafic entre les Portugais & leurs sujets, & luy offrirent tout ce qui pouvoit dépendre d'eux, en attendant que leur alliance fust faite. Cabral répondit avec son honnesteté ordinaire à une offre si obligeante.

Nouvel armement de Zamorin.

D'un autre costé, Zamorin toûjours occupé de l'insulte que les Portugais avoient faite à la ville Calécut, fit équiper vingt vaisseaux de guerre, & plusieurs autres bâtimens legers, pour en venir tirer raison. Le Géneral que Trimumpara avertit de cet armement, attendit les ennemis, & se disposa à faire force de voiles sur eux, aussitost qu'ils commenceroient à paroistre. Les Calécutains qui redoutoient l'artillerie des Portugais, éviterent leur rencontre, & ne se servirent de l'avantage du vent que pour fuïr. Alors le Géneral se voyant la mer libre, reprit la route de Portugal, & laissa Gonsalve Barbosa, & Laurent Moréne à Cochin, pour conduire les affaires du trafic.

Fuite de la flotte ennemie.

La flotte va à Cananor.

Cependant la flotte de Portugal fit la route du Royaume de Cananor, situé dans la presqu'Isle de l'Inde deça le Gange dans le Malabar, & vint moüiller dans le port de la ville capitale de cet Etat. Le Roy du païs, qui avoit toûjours le mesme empressement pour s'allier avec les Portugais, autant pour son interest que pour sa gloire, & qui d'ailleurs avoit sceu, que Cabral avoit acheté quelques épiceries, mais en petite quantité, luy fit offrir de l'argent, en cas qu'il en eust manqué, comme il arrive assez souvent dans un voyage d'aussi long cours que le sien. Le Géneral pénetré de la génerosité de ce Prince, alla luy en témoigner sa reconnoissance, & l'asseura qu'il en rendroit compte au Roy de Portugal.

Quelque tems aprés la flotte remit à la voile : elle prit en approchant de Mélinde, un vaisseau marchand qui ap-

partenoit à un Sarrazin du Royaume de Cambaja ; mais Cabral le relâcha, ne se déclarant ennemi que des Calécutains, & des Sarrazins, parce qu'ils luy avoient manqué de parole. Cependant la flotte qui étoit toûjours à la mer, fut battuë d'une violente tempeste ; le vaisseau de Sanche Thoarez échoüa ; on ne put sauver qu'une partie de l'équipage, & l'on brûla ce bâtiment de crainte que les ennemis n'en profitassent. Le Roy de Monbaça, qui sceut que le canon de ce navire Portugais avoit coulé à fond, le fit retirer & conduire dans une de ses places fortes.

Ans de J. Christ. 1501.

Cabral, qui avoit relâché à Mozambique, à cause de la tempeste, remit à la voile quand le vent fut plus favorable, & arriva dans le port de Lisbonne vers la fin de Juillet. Un si heureux retour causa beaucoup de joye au Roy, qu'on avoit déja informé de tous les dangers que Cabral avoit courus dans son voyage.

Retour de Cabral en Portugal.

L'année suivante, Emanuel choisit Vasco Gama pour retourner aux Indes. Il luy donna dix vaisseaux dont il le fit Géneral. Quelque tems aprés le Roy en envoya encore cinq sous la conduite d'Estienne Gama, frere de Vasco. Ces derniers bâtimens firent la mesme route que ceux qui les précedoient. Dés que Vasco & Estienne Gama furent arrivez, ils se joignirent à Vincent Sodrez, qui commandoit cinq bâtimens, & par l'union qu'ils étoient en état de faire les uns avec les autres, ils se virent à la teste d'une flotte composée de vingt vaisseaux armez en guerre. Chacun de ces Géneraux avoit ordre de donner la chasse aux vaisseaux Sarrazins, qui trafiqueroient dans les Indes.

1502.

Osorius.
Maffée.
Faria i Souza.

Retour de Vasco Gama aux Indes.

Tandis que le Roy faisoit connoistre & redouter son pouvoir en Afrique, la Reine donna un héritier au Royaume, qui en souhaitoit un avec ardeur. La naissance de ce Prince fut marquée par une si effroyable tempeste, que personne ne se souvenoit d'en avoir veu une pareille. Le tonnerre, le vent & la pluye, firent de grands ravages à la ville & à la campagne ; de sorte qu'on fut obligé de différer les réjoüissances publiques ; & pour surcroist d'é-

Naissance du Prince Jean.

Ans de J. Christ. 1502.

venemens extraordinaires, le feu prit au Palais pendant la céremonie du Baptesme. Ces deux circonſtances éxercerent les plumes de ce tems-là.

Pierre Paſcal, Ambaſſadeur de Veniſe, eut l'honneur d'eſtre Parrain du petit Prince, qui fut nommé Jean. Le Roy donna l'Ordre de Chevalerie à ce Miniſtre, qui étoit venu pour le remercier du ſecours qu'il avoit envoyé aux Vénitiens dans leur derniére guerre contre les Turcs, & depuis ce tems, la République marqua tant d'empreſſement pour s'allier avec le Portugal, qu'on en fit un traité ſolemnel.

A l'égard de la flotte que le Roy avoit fait équiper cette meſme année, pour envoyer vers le Détroit de Gibraltar, & pour s'oppoſer aux entrepriſes que pourroient faire les Maures, elle ne fit rien d'aſſez mémorable, ni d'aſſez digne de l'Hiſtoire, pour en faire mention.

Il n'en fut pas de meſme des vaiſſeaux que le Roy avoit envoyez au ſecours de Cabral, ſous la conduite de Callœca. Ce Capitaine paſſa heureuſement la Ligne, découvrit une Iſle, connuë ſous le nom de l'Iſle de la Conception, & prit enſuite la route de Mozambique. Un des matelots de la flotte ayant apperceu un ſoulier attaché à un arbre, en avertit Callæca. Comme on ne doit rien négliger en de pareilles occaſions, on débarqua un ſoldat pour aller prendre ce ſoulier. Le Capitaine y trouva pluſieurs lettres écrites de la main de Pierre Ataide, par leſquelles il avertiſſoit les Portugais de toutes les perfidies que Zamorin avoit faites à Cabral ; ce que le Roy de Mélinde confirma à Callæca, lorſqu'il fut arrivé dans ſes Etats.

Découverte de l'Iſle de la Conception.

Quoique l'animoſité des Portugais contre les Calécutains fuſt extréme, l'avis que le Mélindois leur donna, les irrita encore davantage, & leur fit chercher quelque nouvelle occaſion de ſe vanger. Elle ſe préſenta peu de jours aprés dans la rencontre qu'ils firent d'un vaiſſeau de Calécut ; ils le prirent, & aprés l'avoir pillé ils le brûlerent ſur le rivage.

Callæca continua ſa route, & vint moüiller dans le port

de Cochoin; son arrivée répandit une véritable joye parmi les Cochinois. Ils esperoient que les Portugais les mettroient à couvert de la mauvaise foy des Arabes, qui ruinoient leur commerce. Ce fut dans cette veuë que Trimumpara permit à Callæca, de charger ses vaisseaux des marchandises qui luy seroient les plus commodes, avant que de faire voile en Cananor. Ce Capitaine accepta l'offre de Trimumpara, & ses vaisseaux étant chargez; il mit à la voile, & fit la route du Cananor. Peu de tems aprés qu'il y fut arrivé, il apprit que Zamorin avoit armé quatre-vingts almadies, & qu'il projettoit de combattre la flotte des Portugais. A cette nouvelle, Callæca se remit à la mer; il rangea la coste de Cananor, sur l'asseurance que le Roy de ce païs luy avoit donnée, qu'il envoyeroit des ordres dans les villes de sa dépendance, afin que ses sujets luy fournissent des vivres s'il en avoit besoin, & qu'ils le receussent dans un de ses ports, en cas qu'il fust battu. Quoique Callæca comptast beaucoup sur la parole du Roy de Cananor, il mit sa plus grande espérance sous la protection du Ciel, & dans le courage de ses soldats, & se détermina d'aller forcer les ennemis qui occupoient toute l'entrée du havre de Calécut. La disposition que ce Capitaine fit de ses vaisseaux fut telle, qu'ils pouvoient tous, & en mesme-tems, canonner ceux des Calécutains. Comme il n'ignoroit pas que les ennemis redoutoient l'artillerie des Portugais, il recommanda particuliérement à ses Officiers de n'en point discontinuer le feu, de crainte qu'on ne les accrochast, & qu'on n'en vinst aux mains. Cet ordre fut si réguliérement éxecuté, que les ennemis perdirent un grand nombre de leurs gens, & que plusieurs de leurs vaisseaux coulerent à fonds, avant mesme qu'ils se fussent mis en état de se défendre.

Ans de J. Christ. 1502.

Callæca arrive devant Cochin.

Il passe en Cananor.

Il canonne la flotte de Calécut.

Ces pertes répandirent de la consternation parmi les Barbares, & tous les efforts que firent leurs Officiers pour les rasseurer, & pour leur faire faire leur devoir, furent inutiles; de maniére qu'ils se virent obligez d'arborer le pavillon blanc, & d'envoyer un Arabe pour demander tréve pendant le reste de la nuit, sous prétexte que dés

Ans de J. Christ. 1502.

la pointe du jour, on en viendroit à un accommodement. Callæca y consentit, à condition qu'ils laisseroient la mer libre, & que sans différer plus long-temps, sa flotte pourroit passer le Détroit, & se mettre à l'ancre à l'opposite de celle de Calécut, ce qui fut éxecuté; mais les ennemis toûjours infidelles à leur parole, crurent que les Portugais commençoient à joüir d'un repos qu'il est si naturel de goûter, aprés un aussi grand mouvement que celuy qu'ils s'étoient donnez pendant tout le jour; ils envoyerent des Nageurs, qui à la faveur de la nuit se coulerent entre deux eaux pour couper les cables des vaisseaux Portugais. Cette supercherie n'ayant pas réüssi, par la vigilance des matelots & des sentinelles, les Calécutains ne voulurent pas ajoûter à la confusion d'avoir été battus celle d'une honteuse paix; ils leverent l'ancre, & firent voile vers Calécut.

Callæca qui n'avoit point assez de vaisseaux, ni mesme assez de troupes pour poursuivre les ennemis, quoique fugitifs, crut devoir s'en tenir là, pour ne se point exposer au ralliement qu'ils pouvoient faire, ni aux secours qu'on ne manqueroit pas de leur donner, si on les voyoit trop pressez. Dans cette pensée il continua sa route, doubla le Cap de S. Vincent, fit une descente dans l'Isle de sainte Hélene, & vint moüiller dans le port de Lisbonne le 11. de Septembre; son retour n'y causa pas moins de joye que de curiosité parmi les Portugais. Chacun vouloit apprendre les avantures de sa navigation, & s'instruire par soy-mesme de tout ce qu'il avoit découvert, ou remarqué dans ce voyage.

Retour de Callæca en Portugal.

Voyage de la Cour à Compostelle.

Vers la fin de cette année, la Cour fit un pélerinage à S. Jacques de Compostelle en Galice. Le Roy s'étoit engagé d'y aller pour rendre graces à Dieu de l'heureux succés de ses desseins & de ses armes, chez les Peuples infidelles, & pour accomplir une clause du testament du Roy Jean II. son prédecesseur, par lequel il l'avoit chargé de faire élever un tombeau au martyr S. Pantaleon, à qui ce Prince avoit une singuliére devotion. Comme Emanuel

avoit

avoit formé le deſſein de rétablir le mauſolée du Roy Alfonſe, qui avoit chaſſé les Maures de Portugal ; il ne voulut pas différer plus long-tems à s'acquiter de ſes obligations. Ans de J. Christ. 1502.

Les libéralitez du Roy envers les Egliſes & les peuples, furent une ſuite de ſes pieuſes intentions. Il n'épargna rien pour les tombeaux qu'il s'étoit propoſé d'ériger ; il donna une lampe d'argent que l'on mit devant celuy de S. Jacques, & répandit de grandes ſommes par tous les lieux de ſon paſſage. A ſon retour à Liſbonne, le Roy délibéra tout de nouveau ſur ſon premier deſſein d'aller en Afrique. Dans cette veuë, il fit faire de grandes levées de gens de guerre, & des proviſions conſidérables de bleds pour les navires ; mais ce deſſein, que ni la politique, ni les raiſons humaines n'auroient pu faire changer, Dieu le rompit en peu de jours par les pluyes continuelles, qui inonderent les campagnes aux plus beaux jours du Printems, & qui pourrirent tous les biens que l'on eſperoit de recueillir. Ce malheur fut ſuivi d'une ſi grande diſette, qu'elle déſola les meilleures villes du Royaume. Les peuples de la campagne languiſſoient ſans pouvoir mourir, & ne vivoient que de racines d'herbes & d'arbres, qui leur cauſoient des maladies dangereuſes & incurables ; l'air étoit corrompu par les infections qu'exhaloit la terre, & portoit la corruption dans les maiſons des plus riches particuliers, & juſque dans les Palais des Princes ; les villes dévenoient deſertes, & le Royaume ſe dépeuploit à veuë d'œil. Une ſi grande néceſſité obligea le Roy de faire venir des bleds de France & d'Angleterre, & de rompre ſon voyage d'Afrique, où il ſe contenta d'envoyer Alfonſe, & François Albuquerque, avec ſix vaiſſeaux de guerre. Gonſalve Coëllo partit en meſme-tems pour le Bréſil ; mais Coëllo ayant perdu deux de ſes vaiſſeaux, ſe vit contraint de revenir à Liſbonne plus promptement qu'il ne l'avoit projetté. Il n'y apporta pour fruit de ſon voyage que du bois de Bréſil, des perroquets & des ſinges. Le déſir d'entreprendre des voyages de long cours devint

Le Roy projette d'aller en Afrique.

Diſette en Portugal.

1503.

Rupture du voyage du Roy.

Ans de J. Christ. 1503.

ſi commun parmi les Portugais, qu'il ſe trouva deux Gentilshommes de la Maiſon de Cortéreal, qui s'offrirent à paſſer dans les païs qui ſont ſous le Nord, voyant qu'on avoit déja découvert toutes les terres vers le Midy. Cette réſolution étoit digne des ſeuls Portugais qui cherchoient la gloire au milieu des plus affreux périls, & qui vouloient en acquerir une immortelle par une voye oùla mort eſt preſque inévitable.

Gaſpard Cortéreal fut le premier qui alla affronter des dangers ſi évidens; & ſur la permiſſion qu'il obtint du Roy d'équiper un vaiſſeau à ſes dépens, il mit à la voile au commencement de l'année 1500. & fit la route du Septentrion. Sa navigation & ſa deſcente furent également heureuſes; il aborda dans un païs dont le ſeul aſpect luy parut ſi agréable, qu'il le nomma Terre Verte. Les peuples qui l'habitent ſont blancs, & couverts de la peau des beſtes qu'ils tuent à la chaſſe. Ils ſont d'un caractére ſi farouche à l'égard de ceux qu'ils ne connoiſſent pas, qu'on l'attribuë moins à une eſpéce de férocité qu'à la jalouſie qu'ils ont de leurs femmes, dont la conduite, quelque droite qu'elle ſoit, leur paroiſt toûjours douteuſe.

Ces Barbares n'ont point d'autres demeures que celles des cavernes, où ils ſe retirent pour ſe mettre à l'abri de la froideur du climat. Ils font conſiſter toute leur Religion dans l'uſage des pronoſtics & des ſortiléges. Gaſpard ayant fait cette découverte, revint à Liſbonne pour en rendre compte au Roy; mais comme ce païs ne pouvoit eſtre d'aucune utilité, à cauſe qu'il étoit ſtérile, perſonne ne ſe ſentit la curioſité d'y aller. Le ſeul Gaſpard voulut s'en réſerver la gloire; il obtint une ſeconde permiſſion du Roy pour y retourner, & pour connoiſtre les mœurs de ces nouveaux peuples, & repartit l'année ſuivante ſur le meſme vaiſſeau qu'il avoit équipé.

Toute l'année ſe paſſa ſans que l'on receuſt de ſes nouvelles. Michel Cortéreal équipa deux vaiſſeaux, & fit voile dans le meſme climat, moins pour le connoiſtre, que pour y chercher Gaſpard ſon frere; mais comme il trouva

apparemment les mesmes périls que Gaspard, on n'entendit parler ni de l'un, ni de l'autre. Ans de J. Christ. 1503.

Vasco Jean Cortéreal, grand Maître d'Hôtel du Roy, eust couru à la mort par la mesme voye, si Emanuel ne s'y fust opposé. De sorte que ce dernier frere recueillit en sa personne, la gloire que Gaspard & Michel acquirent à leur Maison, ce païs ayant été depuis appellé la Terre de Cortéreal.

Terre de Cortéreal; & pourquoi ainsi nommée.

Cette année fut encore remarquable par la Convocation que le Roy fit des Etats du Royaume. Le Prince Jean y receut le serment des peuples, ainsi qu'on le pratique en Espagne. Emanuel y rendit plusieurs Ordonnances; elles furent si avantageuses à ses sujets, que par reconnoissance ils se cottiserent pour fournir aux frais de la guerre en Afrique.

Convocation des Etats.

D'un autre costé, Gama qui venoit de doubler le Cap de Bonne-Espérance, donna onze vaisseaux de sa flotte à Vincent Sodrez, pour aller à Mozambique, où il le devoit attendre, & partit avec les quatre autres qui luy restoient pour aller à Sofala, ville capitale d'un Royaume en Afrique, connu aussi sous ce mesme nom. Ce Capitaine perdit un de ses bâtimens en entrant dans le port de cette ville, & l'on n'en put sauver que l'équipage. Il aborda ensuite à Mozambique, où il communiqua au Prince le sujet de son retour. Comme le Gouverneur avoit été changé depuis que Gama en étoit parti, celuy à qui l'on donna ce Gouvernement, traita aussi bien Gama, que son prédecesseur l'avoit mal receu à son premier voyage.

Arrivée de Gama devant Mozambique.

Pendant tous ces mouvemens, qui tenoient ces peuples en eschec, Sodrez fit faire une caravelle dans le port de Mozambique. Ce bâtiment est une espéce de vaisseau rond, construit en forme de galére; la poupe en est carrée; il n'a point de hune; le bois qui traverse le mast est seulement attaché auprés de son sommet; ses voiles sont taillées en triangle à oreille de liévre, ce qu'en termes de marine on nomme voiles latines; leur extrémité inférieure n'est guere plus élevée que les autres fournitures du bâti-

Caravelle & sa forme.

Ans de J. Christ. 1503.

ment; il porte juſqu'à quatre voiles latines, ſans compter les bourſets, & les bonnettes en étuy; c'eſt ce qui fait paſſer les caravelles pour les meilleurs voiliers qu'on ait ſur mer. Elles portent plus de cent tonneaux, quoi-qu'elles ſoient fort légeres; elles vont fort viſte, tournent aiſément, & reçoivent tout le vent qu'on leur veut donner. On travailla avec tant de ſoin & de diligence à la manœuvre de ce petit vaiſſeau, que Gama le trouvant en état d'eſtre mis à la mer, le joignit à ſa flotte.

Abrahem, allarmé des diſpoſitions où il voyoit les Portugais, au lieu d'attendre qu'ils le miſſent à la raiſon par la voye des armes, vint en perſonne faire ſatisfaction à Gama, des outrages qu'il avoit receus à Quiloa. Le Géneral qui n'étoit pas content de cette ſoumiſſion, le retint priſonnier juſqu'à ce qu'il ſe fuſt reconnu tributaire du Roy de Portugal, & éxigea de ce Prince, qu'il luy laiſſaſt des oſtages pour ſeureté du payement de ce tribut, que l'on fixa à deux mille miticales d'or. C'eſt la monnoye du païs, valant à peu prés deux écus de France.

Abrahem s'engage à payer tribut.

Comme le Roy de Quiloa ne pouvoit ſe défendre de donner des oſtages à Gama, il luy envoya Mahomet Anconi, l'un des plus riches hommes de ſon Etat, & ſon premier Miniſtre, juſqu'à ce qu'il euſt ſatisfait à ſes engagemens; mais Abrahem, auſſi faux dans ſa parole, que perfide dans ſes deſſeins, content de s'eſtre dégagé d'avec les Portugais, ſe détermina dés ce moment à ne rien éxecuter de ce qu'il avoit promis.

Mahomet ſe défie du Roy de Quiloa.

Quoique Mahomet connuſt le dangereux caractére d'Abrahem, & qu'il n'ignoraſt pas la vengeance que ce Prince méditoit de tirer de luy, parce qu'il l'avoit fait connoiſtre à ſes ſujets pour le meurtrier du dernier Roy de Quiloa, & pour l'uſurpateur du trône; il ne héſita point de ſe ſacrifier pour le repos public, dans l'eſpérance d'achéter ſa vie & ſa liberté de ſon propre bien, ſi Abrahem pouſſoit la mauvaiſe foy juſqu'à luy manquer de parole.

Gama touché de la mauvaiſe fortune de Mahomet, en qui il trouva autant de zéle pour ſa patrie, que de

grandeur d'ame dans son procédé, se contenta du payement de la premiére année du tribut d'Abrahem, que Mahomet luy délivra. Ce Géneral luy rendit la liberté, sans préjudicier néanmoins aux droits qu'il avoit de faire rentrer le Roy de Quiloa dans ses obligations dés la premiére occasion qui s'en présenteroit.

Ans de J. Christ. 1503.

Gama met en liberté Mahomet; & pourquoy.

Aprés l'établissement de ce tribut Gama fit voile vers Mélinde. Loüis Moura, l'un des bannis que Cabral y avoit laissez, le vint complimenter de la part du Roy, & de-là il partit pour les Indes. A peine eut-il pris le large, qu'il rencontra un navire au pavillon du Sultan d'Egipte. Ce bâtiment revenoit de Calécut, d'où il apportoit des épiceries, & amenoit plusieurs pélerins qui alloient à la Mecque, pour y visiter le corps de leur Prophéte Mahomet. Le Géneral insulta ce vaisseau, & le prit aprés avoir essuyé un rude combat contre ces Arabes, qui s'étant défendus avec beaucoup d'opiniâtreté, ne se rendirent qu'à l'extremité & à la force. Cette résistance qui coûta du sang aux Portugais, les irrita encore davantage contre leurs ennemis. Ils les passerent tous au fil de l'épée; ils profiterent de l'équipage & des marchandises qu'ils trouverent sur ce bâtiment, & le brûlerent sur le rivage. Cependant la flotte continua sa route en Cananor. Gama y laissa l'Ambassadeur que le Roy de ce païs avoit envoyé en Portugal, & fit voile vers Calécut. Il prit encore quelques almadies, & alla moüiller dans le port de cette ville.

Il attaque un vaisseau Arabe, & s'en empare.

Aussitost que Zamorin eut appris l'arrivée de la flotte des Portugais, il fit déguiser un Arabe en Cordélier, car on avoit gardé à Calécut les habits des Religieux de S. François, que l'on avoit tuez lors qu'on avoit pillé la Factorie. Ce Prince l'envoya au Géneral, pour luy témoigner le chagrin qu'il avoit de s'estre broüillé avec le Roy de Portugal, avec qui il désiroit de renouveller une solide alliance. Quoique cet Envoyé tâchast d'imiter le zéle & le langage qui convenoit à son déguisement, pour mieux suprendre Gama, il ne fut pas difficile de démesler cette supercherie;

Déguisement d'un Arabe.

Ans de J. Christ. 1503.

mais comme il s'agissoit de dissimuler aussibien que Zamorin sçavoit feindre, le Géneral écouta les propositions que ce prétendu Moine vint luy faire, & le chargea de dire au Roy de Calécut, qu'avant que d'entrer dans aucun traité, il falloit lůy faire rendre ce qui avoit été pris dans la Factorie, sinon, qu'il luy déclareroit la guerre, & que pour premiéres marques d'hostilité, il feroit pendre les Calécutains qu'il avoit faits prisonniers, en passant de Cananor à Calécut, s'il ne luy faisoit une prompte satisfaction.

Canonement de Calécut.

Cette menace, au lieu d'ébranler Zamorin, luy fit négliger de faire réponse à Gama, ce qui obligea le Géneral d'éxecuter ce qu'il avoit mandé à ce Prince, & afin qu'il n'en doutast point, il luy envoya dans un esquif les cadavres de ceux que l'on avoit fait mourir. Il fit ensuite canonner la ville de Calécut, & aprés en avoir détruit les murailles, & laissé Vincent Sodrez dans le port avec six de ses meilleurs vaisseaux, il partit pour aller à Cochin.

Arrivée du Géneral devant Cochin.

Aussitost que Gama y fut arrivé, il fit ses presens à Trimumpara, & ce Prince en reconnoissance luy en envoya de magnifiques. Cependant les Chrétiens qui s'étoient habituez en Cranganor, ayant appris la descente des Portugais, députerent vers le Géneral pour se mettre sous la protection d'Emanuel. Gama la leur promit, pourveu qu'ils fussent fidelles à leurs promesses, aprés quoy il fit charger ses vaisseaux.

Zamorin, qui de sa part mettoit toute son industrie en œuvre, pour faire tomber les Portugais dans de nouveaux piéges, eut la confusion de voir avorter tous ses desseins. Comme il n'avoit plus d'autre ressource que celle de prévenir Trimumpara, Roy de Cochin, au désavantage des Portugais, il luy voulut insinuer de ne les pas souffrir dans ses Etats, & luy demanda du secours pour les chasser de Calécut; mais Zamorin voyant que Trimumpara ne déferoit en aucune maniére, ni à ses conseils, ni à ses demandes, ajouta la menace à ses avis, & se persuada que par là il l'obligeroit à les suivre. Cet expédient ne luy

ayant pas mieux réüssi que celuy de la politique & de l'amitié, dont jusque là il s'étoit servi, il prit le parti d'envoyer à Gama, un Brachmane accompagné de deux jeunes hommes, & le fit prier de les mener avec luy en Portugal, pour estre élevez dans la Religion Chrétienne & dans les belles lettres.

Ans de J. Christ. 1503.

Quoique le Géneral dust se défier de tout ce qui venoit de la part de Zamorin, toutefois il accorda au Brachmane la grace qu'il luy étoit venu demander avec tant d'instance, au nom du Roy de Calécut; mais dans la suite du tems, Gama sceut adroitement de ce Brachmane, que ce Prince n'osant demander ouvertement la paix, & le renouvellement de leur alliance, l'avoit chargé, en cas que Gama se trouvast disposé à faire l'une, & à consentir à l'autre, de luy offrir la restitution ou la valeur des effets qu'on avoit pillez dans la Factorie, de l'asseurer de son amitié, & de luy faire délivrer à tel prix qu'il désireroit, toutes les marchandises dont il voudroit charger ses vaisseaux, dés qu'il les auroit fait venir dans le port de Calécut.

Le Brachmane révele le secret de sa mission.

Gama qui vouloit tout ménager dans un païs inconnu, & qu'il désiroit de connoistre, accepta cette derniére offre, & prit toute sorte de mesures pour se garantir de la perfidie de Zamorin. Dans cette veuë, il donna à son frere Estienne, le commandement de ses principaux navires; il retint le Brachmane pour ostage, & mena les autres bâtimens de charge dans le havre de Calécut. De là il fit sçavoir à Zamorin, par les deux jeunes Calécutains, que le Brachmane avoit amenez, qu'il étoit venu sur les derniéres offres qu'on luy avoit faites de sa part. Zamorin qui ne s'attendoit pas à une si prompte sommation de sa parole, renvoya ces deux jeunes hommes au Géneral, pour l'asseurer qu'il feroit éxecuter ce qu'il luy avoit promis. Pendant toutes ces allées & venuës, le Roy de Calécut concerta avec les Arabes, les moyens de se défaire des Portugais.

Retour de Gama devant Calécut.

Zamorin projette de perdre les Portugais.

Cette entreprise luy paroissoit facile, & mesme immanquable. Ils étoient dans son port en fort petit nombre,

ANS DE J. CHRIST. 1503.

& par conſéquent, il étoit aiſé de les enfermer. Pour y réüſſir, il arma trente-quatre brigantins, avec tant de diligence & de ſecret, que Gama ſe vit envelopé de tous coſtez. Dans un péril ſi preſſant, ce Géneral connut alors qu'il n'y avoit point d'autre parti à prendre que de fuir, s'il le pouvoit faire, ou de mourir en ſe défendant, & de faire achéter bien cher à ſes ennemis, le prix de leur trahiſon & de leur victoire.

Départ de Gama.

Comme les choſes étoient fort preſſantes, & que la ſeule fuite pouvoit ſauver Gama, il fit appareiller bruſquement, & leva l'ancre. Cette diligence fut ſecondée par un vent d'Orient, qui pouſſa le vaiſſeau de Gama en haute mer. Les autres petits bâtimens qui n'avoient pas aſſez de voiles pour faire la meſme manœuvre, ou qui ne voguoient qu'à force de rames, auroient été pris infailliblement par les ennemis, ſi le Géneral n'euſt eu la prévoyance, en quittant ſa flotte, d'ordonner à Vincent Sodrez de croiſer la mer, en cas qu'il euſt beſoin de quelque ſecours. Sodrez s'étant joint à Gama, ils allerent dégager le reſte des bâtimens Portugais, que les brigantins ennemis pourſuivoient de fort prés. Les Calécutains, qui ne pouvoient plus tenir contre les vaiſſeaux de Gama, ſe ſauverent; ceux qui ne purent faire la meſme diligence furent pris, de ſorte que le Géneral ſe voyant débaraſſé par la retraite des Barbares, retourna à Cochin, où il fit pendre le Brachmane, & les ſoldats qu'on avoit faits priſonnniers.

Fuite des vaiſſeaux Calécutains.

Zamorin tâche encore de ſurprendre Trimumpara.

Comme c'étoit là le dernier effort que Zamorin pouvoit faire, ſoit par la tromperie ou par les armes, il fit encore ſonder le Roy de Cochin, pour le déterminer à ſe joindre à luy, & pour obliger les Portugais de retourner dans leur païs; mais Trimumpara, auſſi fidelle dans ſes engagemens, que Zamorin l'étoit peu dans les ſiens, parut infléxible aux derniers efforts du Calécutain, & loin d'accepter les offres de ſon amitié, ou de redouter ſes menaces, il luy fit remontrer, que n'y ayant rien de plus indigne du caractére d'un Prince, que de violer ſa parole, quand

Sage réponſe de Trimumpara.

quand il l'avoit donnée, il estimoit n'avoir rien de plus recommandable que l'éxecution de ses promesses, & qu'il s'étoit trop étroitement engagé avec les Portugais, pour se dispenser de les éxecuter.

Cette négociation se faisoit avec tant de secret de la part de Trimumpara, que Gama n'en sceut rien, que quand Zamorin eut cessé d'en faire solliciter le Roy de Cochin. Le Géneral alors, plus convaincu que jamais de la fidelité de Trimumpara, l'asseura qu'il le mettroit à couvert de la vengeance que Zamorin pourroit tirer de luy. Pour cet effet, il luy laissa une flotte assez considérable pour faire teste au Roy de Calécut, de qui la cruauté n'étoit pas moins à craindre que la puissance. Trimumpara se voyant par ce secours en état de résister à Zamorin, & le Géneral ayant ainsi satisfait aux devoirs de l'honneur & de l'amitié, il alla en Cananor. Comme les navires qu'il y menoit avoient une charge considérable de marchandises, il les fit distribuer sur les trois bâtimens qui étoient à l'ancre dans le port de cette ville; il les joignit à ses vaisseaux, & remit à la voile. Gama n'étoit pas fort éloigné de la coste de Pandaran, quand on le vint avertir que la flotte de Zamorin, composée de vingt-neuf vaisseaux de guerre, croisoit la mer, & luy coupoit sa route à dessein de le combattre. Dans cette extrémité il falloit, ou fuir, ou aller aux ennemis. Le Géneral qui n'étoit pas d'un caractére à fuir, ni à reculer, se détermina à se défendre. Il détacha Vincent Sodrez, Pierre Raphaël, & Jacques Petrejo, de qui les vaisseaux pouvoient plus aisément revirer dans le combat, à cause de leur légereté. Ces trois Capitaines qui ne connoissoient le péril que pour l'affronter avec plus d'intrépidité, s'attacherent à deux bâtimens Arabes, que les Calécutains avoient aussi détachez de leur part pour engager le combat. A peine eut-on commencé l'action, que la crainte s'empara des ennemis, dont la plus grande partie se jetta à la mer.

Combat entre les flotes de Portugal, & de Calécut.

Le Géneral envoya des esquifs pour les poursuivre, & ces lâches rencontrerent au milieu des eaux, la mort qu'ils

Ans de J. Christ. 1503.

n'avoient osé attendre sur leurs bâtimens. On en tua plus de trois cens, tandis que Gama fit piller les deux vaisseaux que l'on venoit de gagner. Parmi les richesses dont ils étoient chargez, on trouva une Idole qui étoit d'or massif; elle pesoit soixante livres. Deux émeraudes aussi grosses que parfaites en formoient les yeux, & un rubis de fort grand prix servoit d'agraffe au manteau de cette figure, qui étoit parsemé & enrichi de pierreries. Ces deux bâtimens furent pillez & brûlez à la veuë des vaisseaux ennemis, sans qu'ils fissent aucun mouvement pour les secourir pendant leur combat, contre les trois vaisseaux Portugais. Le reste de la flotte de Zamorin, se dissipa insensiblement, & se retira, de crainte d'en venir aux mains.

Prise & pillage de deux bâtimens ennemis.

Gama remporta cette victoire, sans qu'il luy coûtast un seul homme, & il n'eut que la peine de tuer des Arabes, & de piller leurs vaisseaux. De-là il passa en Cananor, où il conclut un traité d'alliance avec le Roy du païs. Il l'engagea par ce traité à faire la paix avec Trimumpara, & à ne point envoyer de secours à Zamorin, quand ce Prince voudroit armer contre les Cochinois, & leur déclarer la guerre.

Alliance entre les Rois de Portugal, & de Cananor.

Les choses ainsi disposées, soit pour la seureté des effets des Portugais, ou pour la défense des Rois qu'ils protegeoient, le Géneral se prépara à retourner à Lisbonne; mais avant que de partir, il donna à Sodrez le commandement des six vaisseaux, qu'il laissoit pour défendre les Alliez, contre les insultes de leurs ennemis.

Retour de Gama à Lisbonne.

Deux mois aprés le départ de Gama, Sodrez voyant que les ennemis ne faisoient aucun mouvement, mit à la voile. Il alla croiser la mer d'Arabie, ainsique le Géneral luy avoit ordonné. Gama de son costé fit la route de Mozambique, où il vouloit s'aller rafraîchir. A son approche du Cap de Bonne-Espérance, il essuya une si rude tempeste, qu'il ne put arriver à Lisbonne qu'au commencement de cette année. Il y fut receu au bruit du canon, & avec tant de marques de joye, que le Roy envoya au

devant de luy un grand nombre de Seigneurs, pour l'accompagner jusqu'au Palais. Estienne Gama, que la mesme tempeste avoit séparé de la flotte, & éloigné de la route de Portugal, y vint quelque tems aprés son frere. Plusieurs autres vaisseaux arrivérent encore dans le port. On aporta sur l'un de ces bâtimens, le premier tribut qu'Abrahem, Roy de Quiloa, avoit payé à Emanuel. Ce tribut consistoit en une certaine quantité d'or, dont le Roy voulut qu'on fist un riche Ciboire, qu'il envoya à l'Eglise de Bélem, comme un monument éternel de sa reconnoissance nvers Dieu.

Ans de J. Christ. 1503.

Les nouvelles que le Roy receut d'Afrique, ne furent pas si heureuses, que celles qui luy venoient des Indes. On luy manda que le Roy de Fez faisoit des courses jusqu'aux portes d'Arzile; que ce Prince avoit fait fortifier Caserquibir, & qu'il y avoit mis une grosse garnison, qui harceloit en toutes occasions celle d'Arzile. Emanuel voulant y donner ordre, écrivit à Jean de Menezés, qui en étoit Gouverneur, & luy commanda d'avertir le Comte de Tarava, qui étoit dans Tanger, de se mettre à la teste de ses meilleures troupes, & de se rendre à Arzile, pour aller investir Caserquibir. Aussitost que ce Comte eut receu l'ordre de la Cour, il partit avec deux cens chevaux, & marcha vers Arzile. Menezés, qui de sa part en avoit levé trois cens, se joignit au Comte, & ces deux Gouverneurs tournerent vers Caserquibir. A l'aproche des Portugais, le Commandant de cette place fit un grand détachement de sa garnison, & se mit à la teste; mais il se posta si mal, que les Portugais le forcerent dans ce poste, luy tuerent cent quatre-vingts hommes, & réduisirent le reste de ses gens à se sauver vers Caserquibir. Comme les portes de cette ville furent trop tost fermées pour le salut de ceux qui s'y vouloient retirer, ces fugitifs se voyant pressez par le péril, qu'ils regardoient comme inévitable, firent un dernier & génereux effort, pour faire acheter le plus cherement qu'ils pourroient leurs vies, & la victoire à leurs ennemis. Dans cette extrémité ils se réünirent,

Mauvaise issuë des affaires en Affrique.

Osorius, liv. 2.

Ans de J. Christ. 1503.

& tuerent plusieurs Portugais. Edoüard Menezés, fils du Comte de Tarava, fut blessé au visage, & Pierre Leitan le fut au corps. Le Gouverneur de Caserquibir, qui pendant le combat avoit rassemblé neuf cens chevaux, tomba sur les Portugais, déja fatiguez par la durée de cette action; mais ayant fait volte face, ils tinrent une si bonne contenance, que les Maures n'oserent engager le combat; de sorte que les deux partis se retirérent aprés quelques escarmouches.

Menezés averti, que le Gouverneur de Caserquibir marchoit avec un gros de cavalerie pour donner sur son arriére-garde, fit faire diligence à ses troupes pour gagner une petite plaine. Il les y rangea en bataille, & attendit de pied ferme, que les ennemis fussent assez prés de luy pour en venir aux mains. Ce mouvement, ou plûtost cette résolution les arresta; ils n'oserent traverser un pont qui séparoit les deux armées, parce qu'il n'y avoit pas assez de terrein pour se mettre en bataille, & d'ailleurs, ils appréhendoient que les Portugais ne leur en donnassent pas le tems. Pendant que l'on faisoit ces altes, les troupes des Maures, grossies par la jonction de la milice, sembloient ne respirer plus que le combat. Alors le Gouverneur se mit en devoir de décider cette affaire par quelque action; mais cette résolution n'eut aucune suite; les ennemis se retirerent dans leur ville, & ceux qui étoient venus pour les secourir, retournerent dans leurs habitations.

Menezés va piller les habitations des Maures.

D'un autre costé, Menezés qui ne vouloit pas revenir à Arzile, sans avoir profité de la consternation, ou plûtost de la lâcheté des Maures, les alla forcer jusque dans le sein de leurs montagnes, quoi-qu'ils s'y fussent retranchez. Il y arriva pendant la nuit, & répandit tant d'épouvante parmi eux, qu'au lieu de courir aux armes, ils n'eurent de forces que pour se sauver. Les Portugais pillerent leurs nouvelles habitations, & firent quelques prisonniers. Ils trouverent un grand nombre de femmes, que les Maures avoient tirées des grandes villes, de crainte

qu'elles ne tombassent entre les mains des Portugais. Menezés ne jugeant pas à propos de charger ses vaisseaux d'une telle marchandise, laissa ces femmes à la merci des Barbares, & les abandonna à leur discrétion.

Ans de J. Christ. 1503.

Cependant, l'alliance de Trimumpara avec les Portugais, luy attira de grandes affaires, & particuliérement avec Zamorin. Ce Prince avoit trouvé le moyen de corrompre quelques Ministres du Roy de Cochin, & les avoit engagez à luy proposer dans le Conseil, de livrer aux Calécutains les Portugais, que Gama avoit laissez à Cochin. Comme il falloit autoriser cette action par quelque apparence de justice, Zamorin prit pour prétexte, la difficulté qu'il y avoit d'unir des peuples de différent caractére, & de Religion différente, & combien il leur étoit important de prévenir l'ambition des Portugais, & de remédier à leur violence dans le commerce; mais Trimumpara, toûjours fidelle à sa parole, & toûjours le mesme dans ses résolutions, rejetta ces conseils, & fit connoître à ceux qui avoient osé les luy donner, qu'il aimeroit mieux perdre sa Couronne, que de manquer à ses promesses.

Zamorin, tâche de s'unir avec Trimumpara.

Trimumpara s'étant expliqué si ouvertement en faveur des Portugais, Zamorin fut bientost aprés informé de ses intentions, & luy déclara la guerre. On ne parla plus alors que des grands préparatifs, que le Roy de Calécut faisoit pour cet effet. Ses partisans répandoient dans le monde, qu'il devoit commander luy-mesme son armée, que l'on disoit estre de cinquante mille hommes; que la reveuë se devoit faire à Panan, où étoit leur rendez-vous general. Cette nouvelle mit l'allarme dans Cochin, & l'on n'y regarda plus les Portugais que comme les uniques sujets du malheur qui menaçoit tout le Royaume. La réfléxion que les Cochinois firent sur le risque qu'ils couroient de perdre les biens, la liberté, ou la vie, suffisoit pour les porter aux derniéres extrémitez. Ils reprocherent à Trimumpara son entestement pour ces Etrangers, & le blâmerent de préferer leurs interests à ceux

Allarme dans Cochin.

Ans de J. Christ. 1503.

de ſes propres ſujets. Ces peuples outrez de voir Trimumpara inſenſible à leurs remontrances, formerent le deſſein de ſacrifier les Portugais, plûtoſt que de s'expoſer aux ſuites d'une ſi cruelle guerre. La plûpart des premiers Officiers du Royaume, & une bonne partie des Gouverneurs des villes, entrerent dans les meſmes ſentimens, & ſi Trimumpara n'euſt prévenu leurs mauvaiſes intentions, en mettant les Portugais ſous une nombreuſe garde de Naïres, ils euſſent couru riſque de périr ſous la multitude de leurs ennemis, dont ils ne connoiſſoient que la moindre partie.

La fermeté de Trimumpara fit encore naître d'autres inconveniens, auſquels il n'étoit pas en ſon pouvoir de remédier. Tout ce qu'il avoit fait juſque-là, par un coup de ſon autorité, pour ne violer, ni ſa parole, ni le droit des gens, ſe trouva inutile pour retenir dans ſes intereſts ceux à qui la crainte les avoit fait abandonner. Pluſieurs de ſes gens tournerent caſaque. Le nombre des déſerteurs fut ſi grand parmi ſes troupes, que ſon parti en fut conſidérablement affoibli, & celuy de Zamorin beaucoup renforcé, particuliérement depuis la retraite de deux Italiens, fort habiles dans la fonte du canon, que ni la Religion Chrétienne qu'ils avoient profeſſée, ni la fidelité qu'ils avoient jurée à Trimumpara, ne purent retenir dans leur devoir. Il eſt vray qu'ils ne cauſerent pas autant de mal qu'on le craignoit, & qu'ils ſe l'étoient promis en changeant de Maître. Le repentir qu'ils en eurent, ou plûtoſt le peu d'avantage qu'ils trouverent parmi les Calécutains, les ayans determinez à déſerter l'armée de Zamorin, pour retourner dans celle de Trimumpara, ils furent arreſtez par des coureurs Malabares, & conduits dans le camp de Zamorin, & là ils payerent par la perte de leur vie, la honte de leur double infidelité.

Infidelité de pluſieurs Cochinois.

Les choſes étoient dans ces termes, quand Sodrez qui avoit déſolé toute la coſte de Calécut, vint moüiller dans le port de Cochin. Trimumpara, que ni les ſuites d'une grande guerre, ni les différentes menaces de Zamorin, n'a-

voient pu étonner, parut encore plus inébranlable depuis l'arrivée de Sodrez. Ce Prince luy proposa d'unir ses forces aux siennes, pour luy aider à soutenir la guerre que le Roy de Calécut ne luy avoit déclarée, qu'à cause de son union avec le Roy de Portugal; mais Sodrez refusa si durement à Trimumpara, le secours qu'il avoit lieu d'en attendre, prenant pour prétexte les ordres que le Géneral luy avoit laissez de ne point quitter la mer, & de s'y remettre aprés s'estre un peu rafrîchi; que Ferdinand Corréa, Facteur du Portugal, se crut obligé de s'opposer à son départ. Tout ce que Corréa put luy représenter de plus pressant, fut inutile. Sodrez ne se rendit, ni à l'honneur qu'il recevroit en son particulier, en secourant un Prince, allié d'Emanuel, & malheureux à cause de cette alliance, ni aux avantages qui en reviendroient à toute la Nation, s'il pouvoit mettre à la raison le plus redoutable de ses ennemis; de sorte que Sodrez, peut-estre moins occupé des ordres qu'il avoit receus, de croiser la mer d'Arabie aux Indes, que de l'espérance d'un riche butin qu'il prétendoit faire par de nouvelles prises, remit à la voile, & tourna vers l'Occident, pour se rendre au Détroit de la mer rouge.

ANS DE J. CHRIST. 1503.

Sodrez refuse de secourir Trimumpara.

Ce que Sodrez avoit refusé de faire par ingratitude, à l'égard de Trimumpara, Naubeadarim, neveu du Roy de Calécut, l'entreprit par génerosité. Quoique ce jeune Prince eust été élevé dans les déserts de l'Afrique, & parmi des peuples barbares & peu polis, la nature luy avoit fait un cœur susceptible des plus nobles sentimens, & luy avoit donné un esprit capable des plus hautes sciences. Les Brachmanes qui avoient pris soin de son éducation, étoient charmez des rares qualitez de Naubeadarim, quoique naissantes, & Zamorin, de qui il étoit le présomptif héritier, l'aimoit fort tendrement. Ce fut ce qui excita Naubeadarim, à représenter à ce Prince, le tort qu'on luy donneroit dans toutes les Cours des Rois ses alliez & ses voisins, s'il entreprenoit la guerre contre Trimumpara, qui avoit toûjours été si régulier à luy payer son tribut, & à qui l'on ne pouvoit reprocher d'autre crime, que de

Caractere, & belle remontrance de Naubeadarim.

Ans de J. Christ. 1503.

n'avoir pas voulu luy livrer des Etrangers, qu'il avoit receus dans ses Etats, & qu'il avoit pris sous sa protection. Il éxagera ensuite, combien les Rois devoient estre éxacts à tenir leur parole, & de quelle importance il étoit pour leur gloire, de ne point violer le droit des gens, quoy qu'avec des Nations, jusque-là inconnuës. Il le supplia aussi de se souvenir, que les Arabes avoient obligé les Portugais, à se vanger de l'insulte qu'ils en avoient receuë, ce qu'ils n'avoient pas fait néanmoins, sans luy en avoir porté leurs plaintes. Il ajoûta, qu'il étoit plus juste d'abandonner les interests des Arabes, dont il avoit tant de sujets de mécontentement, que de négliger ceux des Portugais, qui jusqu'au tems de leur ressentiment, avoient toûjours paru vouloir dévenir ses véritables amis. Enfin, il luy fit connoistre, combien il devoit craindre leur puissance, & que comme il y avoit grand sujet de croire, que cette Nation ne périroit pas dans ceux qu'il vouloit faire périr, il y avoit aussi juste sujet de craindre, que revenant un jour dans son Royaume, en plus grand nombre qu'ils n'étoient alors, ils ne vengeassent la mort de leurs compatriotes, & qu'ils ne chargeassent peut-estre les Cochinois des dépoüilles des Calécutains. Naubeadarim voyant que Zamorin n'étoit pas touché des remontrances qu'il luy avoit faites avec tant de vivacité, crut qu'il étoit de sa politique & de son devoir, de luy faire connoistre, que les sentimens qu'il avoit conceus pour les Portugais, ne luy ostoient pas ceux qu'il avoit pour son Souverain, & en mesme-tems il asseura ce Prince, que s'il vouloit toûjours persister dans la résolution d'estre leur ennemi, il seroit le premier à combattre ceux dont il venoit de défendre les droits, puisqu'il y alloit de son interest & de son service.

Zamorin mandie du secours de tous costez.

Comme Zamorin avoit demandé du secours aux autres Rois ses alliez, il en receut un considérable; mais si Trimumpara n'entra pas dans les mesmes intentions, ses sujets, à l'éxemple de ses soldats, & des grands Seigneurs de son Royaume, luy manquerent de fidelité, & se rangerent

du

du coſté du Calécutain, dans l'eſpérance ſans doute, de prévenir les riſques d'une guerre ſi incertaine, ou d'avancer leur fortune & leurs affaires. Ans de J. Christ. 1503.

L'armée du Calécutain s'étant donc aſſemblée dans les environs de Repelin, place dépendante de ſes Etats, & qui n'eſt éloignée de Cochin que de huit lieuës, les Portugais craignirent que les ſuites de cette guerre, ne fuſſent préjudiciables à Trimumpara; & pour ne ſe point expoſer aux reproches qu'on leur feroit, d'avoir cauſé la ruine de ſon Royaume, ils luy dirent, que ſi leur départ luy rendoit la paix, ils iroient en Cananor pour y attendre leur flotte. Ce Prince, offenſé des égards que les Portugais avoient pour ſon repos, ne put leur cacher la ſurpriſe où le jettoit cette propoſition, & leur témoigna, que s'ils vouloient ſuivre ſon exemple, ils jugeroient par ſon ardeur à combattre pour les intereſts d'Emanuel, qu'il ne les diſtinguoit pas des ſiens propres; & dés-lors Trimumpara créa des Officiers Géneraux. Naramuhim qui étoit ſon neveu, & qui devoit eſtre ſon ſucceſſeur, fut fait Géneral de ſon armée. Dés le lendemain de cette promotion, Naramuhim alla ſe poſter avec cinq mille hommes vers le Détroit, par où Zamorin projettoit d'entrer dans le Royaume de Cochin, ſeparé de celuy de Calécut, par un grand bras de mer. Le jeune Prince défendit ce Gué avec tant de valeur, lors que les ennemis le firent ſonder pour le paſſer, qu'il leur tua beaucoup de monde, & les obligea d'abandonner cette entrepriſe.

Prudente propoſition des Portugais à Trimumpara.

Le Gouverneur de Repelin, voyant la déroute des Calécutains, & craignant qu'elle ne devinſt plus conſidérable, fit mettre des pataches à la mer pour paſſer ſes troupes, & pour aller forcer Naramuhim dans ſes retranchemens, tandis que le reſte de l'armée des Calécutains feroit ſa deſcente, & qu'on rallieroit ceux qui avoient été mis en fuite; mais ce deſſein ne tourna pas plus heureuſement que le premier. Laurent Moréna, Capitaine Portugais, & d'une valeur reconnuë, ſecondé des Nayres, repouſſa les ennemis, & les mit hors d'état de faire une

Pataches, eſpéce de bâtimens.

Ans de J. Christ. 1503.

nouvelle tentative. Les déſavantages que Zamorin receut dans cette guerre, luy donnerent tant de dégouſt & de chagrin, qu'il ſe détermina à retirer ſon armée, & il auroit ſuivi en cela les mouvemens de ſon inconſtance naturelle, ſi les Brachmanes & les Arabes ne s'y fuſſent oppoſez. Zamorin ſenſible à leurs remontrances, ſe rendit à leurs avis. Comme ils luy conſeillerent de faire agir la ruſe au défaut du courage, & de ne rien épargner pour en venir à bout, le Calécutain corrompit à force de préſens, le Treſorier de l'armée des Cochinois. Ce traître charmé par les ſommes qu'on luy délivra, feignit une maladie, & ſous ce prétexte, il ſe fit tranſporter à Cochin, pour obliger les ſoldats d'y aller recevoir leur paye. Ce contretems réduiſit Naramuhim à le leur permettre, pour éviter le murmure des mécontens. Les différentes remiſes que le Trêſorier fit aux Officiers & aux ſoldats, les retinrent à Cochin, & faciliterent à Zamorin les moyens de faire paſſer ſon armée. Quoique celle de Naramuhim fuſt conſidérablement affoiblie par la trahiſon du Tréſorier, cependant ce Prince s'oppoſa autant qu'il put, au paſſage des Calécutains. Les Nayres y donnerent de nouvelles preuves de leur courage; mais enfin, ils ſe virent contraints de ceder à la multitude de leurs ennemis, & de ſe retirer dans un bois de palmiers, où ils ſe retrancherent. Les Portugais ſoutinrent avec une vigueur incroyable les efforts de Zamorin. Comme ces nouveaux retranchemens n'étoient pas aſſez conſidérables, ni les Cochinois en aſſez grand nombre pour réſiſter plus long-tems à celuy de leurs ennemis., les Calécutains les forcerent, Naramuhin y receut deux bleſſures dont il mourut; deux autres Princes du ſang Royal y perdirent auſſi la vie. Enfin la défaite de l'armée fut ſi generale, qu'à peine ceux qui ſe ſauverent purent-ils entrer dans Cochin.

Zamorin gagne le Treſorier de l'armée de Trimumpara.

Mort du Prince Naramuhim.

A cette triſte nouvelle, Trimumpara abandonna ſa ville capitale, & ſe retira dans l'Iſle de Vaipan, ſuivi de tous les Portugais, & de ſes ſujets les plus fidelles. Zamorin le voyant en cet état, le fit encore ſommer de

Trimumpara ſort de Cochin.

luy livrer les Portugais, & ſe perſuada qu'il s'y réſoudroit ſans peine, attendu l'extrémité de ſes affaires; mais Trimumpara luy fit dire, que ſi par la force il le chaſſoit de ſon Royaume, il n'étoit pas en ſon pouvoir de le réduire à fauſſer ſa foy, ni à manquer à ſa parole. Zamorin outré de cette réſiſtance, ordonna qu'on brûlaſt la ville de Cochin, & du meſme pas il alla aſſiéger Vaipan. La ſituation avantageuſe de cette place, & l'hiver qui approchoit, obligerent les ennemis à lever le ſiége, qu'ils recommencerent auſſitoſt qu'on put ſe mettre en campagne.

Cependant, Sodrez qui avoit rangé la coſte de Cambaja, & pris ſix vaiſſeaux Arabes, relâcha dans l'Iſle de Curémur, voiſine du Cap de Guardafu. Cette Iſle eſt habitée par quelques Sarazins, qui ne s'occupent qu'à l'Agriculture. Les Inſulaires voyant que les Portugais avoient moüillé dans leur port, comme dans un lieu de ſeureté, les avertirent d'en ſortir vers le commencement du mois de May, à cauſe des tempeſtes qui s'y élevent, & qui font périr les vaiſſeaux qui s'y trouvent à l'ancre. Sodrez négligea cet avis, dans l'eſpérance de prendre & de piller les navires Mahométans, qu'il attendoit au paſſage, & préferant ſon intereſt à la ſeureté de ſa perſonne & à celle de ſon vaiſſeau, il ne put ſe dérober à ſon malheur, & périt ainſi qu'on luy avoit prédit.

Ferrarius. Baudrand, Lex. Geogr.

Mort de Vincent Sodrez.

Les autres bâtimens Portugais que Pierre Ataïde commandoit, changerent de rade. Ils n'en démarerent néanmoins que quand le tems de la navigation fut devenu plus favorable pour retourner à Cochin, & pour ſecourir leurs compatriotes & leurs alliez; à quoy Sodrez s'étoit ſi durement oppoſé. Ils eſſuyerent à leur tour de ſi grands orages à la ſortie de la mer des Indes, qu'au lieu d'aller à Cochin, ils furent pouſſez dans l'Iſle Anchedive, où ils ſe virent obligez d'hiverner.

Les affaires étoient dans cette ſituation aux Indes, quand la naiſſance de l'Infante Iſabelle, répandit en Portugal une joye génerale, & qu'on peut dire, que les Prin-

Faria i Souza, part. 3. Oſorius, liv. 3.

Ans de J. Christ. 1503.

cesses en naissant, ne causent pas toûjours aux peuples, qui ne souhaitent d'avoir que des Princes pour Maîtres. Il sembloit qu'on prévist déja les rares qualitez que le ciel feroit paroistre un jour dans Isabelle. La beauté de cette Infante égala dans la suite le caractére de son esprit, & la grandeur de son courage ; ce qui la rendit digne du trône & du cœur de l'Empereur Charles V. avec qui elle fut mariée. Quelque tems aprés la naissance de cette Princesse, la Cour alla à Tomar, où les Chevaliers de S. Jean de Jérusalem s'assemblerent pour faire plusieurs Reglemens, touchant la discipline de leur Ordre, & ainsi cette année finit aussi heureusement,

1504. que la suivante commença. Et de fait le Roy ne pouvoit pas faire une action plus loüable au commencement de cette année, que de travailler à la propagation de la foy en Afrique. Dans cette pensée, il envoya des Ecclésiastiques dans le Royaume de Congo, où l'on avoit presché les veritez de l'Evangile par les soins du Roy Jean II. son prédecesseur, & en fit partir un grand nombre sur un vaisseau qu'on équipa tout exprés. Comme ces peuples parurent d'abord touchez des céremonies de nostre culte, & des maximes de nostre Religion, on continua à leur en donner de plus grandes instructions, & dans la suite ils en furent si vivement convaincus par le zéle de ces Missionnaires, qu'ils demanderent à estre baptisez.

Le Roy envoye des Missionnaires à Congo.

Le Roy & la Reine de Congo, qui avoient receu le baptême sous le régne de Jean II. avoient appris la langue Portugaise, conversoient avec les Missionaires, & se fortifioient tous les jours dans la nouvelle Religion qu'ils avoient embrassée. Emanuel, à qui l'on mandoit le progrés de cette Mission, en écrivit au Roy de Congo, & luy demanda ses enfans pour les faire élever dans le Christianisme, & dans l'étude des belles lettres. Ce Prince Africain les luy ayant envoyez, le Roy ordonna qu'on prist autant de soin de leur éducation, que de celle de ses propres enfans.

Le Roy de Congo envoye ses enfans en Portugal.

Aprés qu'Emanuel eut donné des ordres si solides pour les affaires de la Religion en Afrique, ce Prince qu'on avoit informé du mauvais succés de la guerre de Zamorin contre Trimumpara, fit équiper une nouvelle flotte composée de douze grands vaisseaux, qu'il envoya aux Indes, sous la conduite de Lopez Soarez de Menezés. Comme cette flotte ne suffisoit pas pour venger Trimumpara, & pour le rétablir sur son trône, le Roy se fit un honneur d'entrer dans la querelle de ce Prince dépoüillé, qui n'étoit malheureux, que parce qu'il avoit été de ses amis. Dans cette veuë, il choisit Ferdinand Almeïda, & Alfonse Albuquerque, pour passer aux Indes, où ils arriverent fort heureusement, & mesme peu de tems aprés qu'ils eurent mis à la voile. Pierre Ataïde & Edoüard Pachéco, qui étoient venus moüiller à la rade de Vaipan en mesme-tems qu'eux, les accompagnerent. Ils allerent saluer Trimumpara, à qui Emanuel envoyoit une somme de dix mille ducats, pour distribuer à ceux dont il étoit le plus content, & qui luy avoient été les plus fidelles.

Ans de J. Christ. 1504.

Voyage d'Almeïda & d'Albuquerque aux Indes.

Les Calécutains, qui ne devoient qu'à leur multitude la victoire qu'ils avoient remportée, prirent l'allarme en voyant arriver les vaisseaux Portugais, & se débandérent. Les Portugais les ayant poursuivis durant quelque tems, en tuerent plusieurs, & revinrent dans leurs vaisseaux. Ce fut là qu'ils se disposerent à descendre dans une petite Isle proche de Cochin. Ils y entrerent plus aisément qu'ils ne se l'étoient persuadé, la brûlerent, & quelques autres bourgades qui en dépendoient. Ils marcherent ensuite vers Cochin, & aprés une assez vigoureuse défense de la part des ennemis, ils remirent Trimumpara en possession de la capitale de son Royaume, & de la meilleure partie de ses Etats. Il y eut néanmoins quelques villes d'où les Gouverneurs, que Zamorin y avoit mis, lors qu'il les rangea à son obéïssance, rassemblerent des troupes, & s'opposerent aux Portugais; mais comme ils ne se virent pas assez forts pour leur résister, ils

Ans de J. Christ. 1504.

abandonnerent les places qu'ils s'étoient flattez de défendre.

Aprés le rétablissement de Trimumpara, les Portugais luy proposerent de faire construire une citadelle vers l'embouchure du port, pour mettre Cochin en seureté contre les insultes des ennemis, pour s'y mettre eux-mesmes, & pour y porter tous leurs effets. Trimumpara y consentit, & fournit autant qu'il put à cette dépense. Quand cette forteresse fut entiérement achevée, on y fit une Chapelle, & l'on rendit des graces solemnelles à Dieu, du rétablissement de Trimumpara dans ses Etats, & de la réduction de la ville de Cochin sous son obéïssance; de sorte qu'il sembloit que l'on solemnisast un double triomphe, où l'Eglise Romaine & la nation Portugaise, entroient en mesme-tems en possession du spirituel & du temporel de cette ville.

Rétablissement de Trimumpara.

Les deux Albuquerques estant passez de-là dans l'Isle de Repelin, la ravagerent entiérement; ils prirent les vaisseaux qui étoient à la rade, & répandirent de l'effroy dans les lieux où ils ne purent aller faire le dégast, parce qu'ils étoient inaccessibles. Le Gouverneur de cette Isle, qui s'étoit retranché dans ces défilez, en sortit à la teste de six mille Nayres; il donna sur les Portugais, les poursuivit jusque dans leurs vaisseaux, & leur tua beaucoup de gens. Edoüard Pachéco, qui commandoit l'arriéregarde des Portugais, pensa estre de ce nombre, ayant été envelopé par les ennemis; mais les deux Albuquerques le sécoururent & le dégagerent, & il en fut quitte pour abandonner une partie du butin qu'il avoit fait dans le pillage des habitations & des vaisseaux.

Les Calécutains enflez de cet avantage, se promettoient déja de chasser les Portugais de leur païs. Ils s'entretinrent dans cette espérance pendant quelques jours; mais quand ils sceurent que leurs ennemis avoient receu de nouvelles troupes, & qu'ils se disposoient à faire une descente, ils éviterent leur rencontre, & reprirent le chemin des lieux d'où ils étoient venus. Quoi-qu'ils fissent

de grandes marches, & avec une extrême précaution, cependant les Portugais & les Cochinois joignirent l'arriére-garde ennemie, la taillerent en piéces, & récouvrerent une partie du butin qu'ils avoient été contraints d'abandonner.

Les Portugais entrerent ensuite dans l'Isle de Cambala. La garnison qui y étoit la défendit si foiblement, qu'ils n'eurent pas de peine à s'en rendre les maîtres. Comme ils ne vouloient pas se charger de tous les prisonniers qu'on y avoit faits, on choisit les plus apparens d'entre-eux, & l'on passa le reste au fil de l'épée.

Renouvellement de Paix entre Zamorin & les Portugais.

Zamorin ne se voyant plus en état de soutenir la guerre, où les Arabes l'avoient embarqué, & craignant qu'elle ne luy coutast le reste de ses Etats, dont la meilleure partie étoit absolument ruinée, songea sérieusement à sauver ce qui luy en restoit, ou du pillage, ou de l'incendie. Dans cette veuë, il se détermina à traiter d'une longue & durable paix avec les Portugais, à laquelle les remontrances continuelles que luy faisoit Naubeadarim, contribuerent presque autant que l'extrémité de ses affaires.

Conditions de cette paix.

Les Portugais en accepterent les propositions que l'Ambassadeur de Zamorin vint leur faire. Il fut arresté par ce traité, qu'aussitost aprés la publication de cette paix, on désarmeroit de part & d'autre, sur terre & sur mer; que la liberté du commerce seroit ouverte entre les deux nations; que les effets qui avoient été pillez dans la Factorie des Portugais, leur seroient restituez; que pour faire une compensation de ceux qu'on ne pourroit recouvrer, Zamorin s'engageroit à leur donner des épiceries, pour les dédommager de ce qui avoit été perdu; que le trafic des Calécutains seroit absolument interdit avec les Arabes; que cette paix seroit commune entre les Calécutains, les Cochinois, & les Portugais, & qu'enfin, Trimumpara regneroit paisiblement dans ses Etats, sans que Zamorin pust l'inquiéter par aucune guerre.

La paix ayant été ainsi concluë, Albuquerque envoya

Ans de J. Christ. 1504.

voya Pachéco en Cranganor, où Zamorin avoit depêché Naubeadarim, pour faire délivrer aux Portugais les marchandises dont on étoit convenu ; mais dans le tems que les Calécutains satisfaisoient aux conditions du traité, les Portugais semblerent y contrevenir par la prise que Corréa fit d'un vaisseau marchand qui faisoit voile de Calécut à Cranganor, & qu'il fit mener à Cochin.

Les Portugais prennent un vaisseau Calécutain.

Naubeadarim se plaignit à François Albuquerque, de cette irruption, qui seule étoit capable de rallumer la guerre, avec plus de fureur que jamais entre les deux Nations, si Zamorin en eust été informé, avant qu'on eust ordonné la restitution de ce vaisseau. Comme Albuquerque ne répondit qu'avec indifférence à de si justes plaintes, Zamorin fut outré de ce procedé, & arma tout de nouveau contre les Portugais, & contre leurs alliez. Trimumpara, sur qui alloit tomber tout le ressentiment du Roy de Calécut, envoya demander du secours à François Albuquerque, qui ne luy donna qu'un grand & un petit vaisseau, avec deux caravelles commandées par Edoüard Pachéco. Le Roy de Cochin les joignit à cinquante autres bâtimens qu'il avoit, mais dont les équipages étoient si délâbrez, que Trimumpara ne se trouvoit pas en état de résister à ses ennemis, s'il n'étoit mieux secouru des Princes ses voisins, que de ses nouveaux alliez.

Naubeadarim s'en plaint

Cependant les deux Albuquerques remirent à la voile. Ils allerent en Cananor, où ils trouverent des lettres que leur avoient écrites Raphael Reinel, & Cojebique fameux Capitaines Indiens, qui avoient toûjours favorisé le parti des Portugais. Ces deux Officiers avertissoient les Albuquerques, que toutes choses étoient disposées à Calécut, pour recommencer la guerre plus vivement que jamais, à moins qu'ils ne fissent raison à Zamorin du pillage que l'on avoit fait d'un de ses vaisseaux, depuis la conclusion du traité; mais au lieu d'entrer dans la justice de cette remontrance, les Albuquerques partirent de Cananor pour retourner en Portugal.

Les

Les vaisseaux des Albuquerques s'étant séparez, Alfonse arriva heureusement dans le port de Lisbonne, vers la fin de cette année. Les grandes tempestes qu'il avoit essuyées avoient ruiné son équipage; mais si son bâtiment étoit en si mauvais état, il étoit chargé d'une grande quantité de marchandises fort précieuses. François Albuquerque son frere, & Nicolas Coëllo périrent; on n'a jamais sceu par quelle avanture ils firent naufrage, & l'on a toûjours attribué ce genre de mort à la punition que François Albuquerque sembloit s'estre attirée du ciel, en abandonnant Trimumpara, au plus cruel de ses ennemis. A l'égard du vaisseau de Pierre Ataïde, il échoüa. Ce Capitaine se sauva avec quelques matelots, sur les débris de son navire. Ils aborderent à Mozambique, où Ataïde estoit mort, ce qui obligea les matelots à passer du costé de Mélinde.

Naufrage de François Albuquerque.

On apprit en mesme-tems qu'Antoine Saldagne, qui étoit parti de Lisbonne pour aller croiser la mer, entre Guardafu & le Golfe de la mer d'Arabie, avoit aussi été battu de la tempeste; que ses vaisseaux avoient été séparez; que celuy de Fernand Pereira avoit été porté à Mélinde; que ce Capitaine y avoit peu demeuré, & qu'il avoit fait voile vers Socotora, qui est une des Isles de la mer rouge, jusqu'alors inconnuë aux Européens.

D'autre part, Saldagne aborda dans l'Isle de S. Thomas, & cela par l'ignorance de son Pilote, qui avoit perdu sa route. Cette Isle est située sous l'Equateur, & aprés de soixante lieuës de circuit. Comme les Portugais ont été les premiers qui l'ayent découverte, ils y envoyerent des colonies pour la défricher, & la rendirent à force de travail & de soins, aussi florissante qu'elle avoit toûjours été inculte & deserte. La ville est présentement bâtie sur une petite riviére qui la partage en deux parties. L'une se nomme *la Citada*, à cause de l'Eglise catédrale; de la maison du Corrégidor, & de celles des plus notables d'entre ces Insulaires. L'autre partie de cette ville est appellée *Rabald*, où les artisans & les matelots demeurent. Il y a dans cette Isle une citadelle flanquée de quatre bastions, & entourée

Situation de l'Isle de saint Thomas.

Lexicon. Geogr. Ferrar. & Baudr.

Ans de J. Christ. 1504.

d'une autre petite riviére qui en moüille les murailles. Vers le milieu de l'Iſle on voit une montagne, dont la cime eſt couverte de grands arbres qui ſont toûjours environnez de nuages. Il en tombe une roſée que l'on conduit par différens canaux dans les ſucreries. Le peu de tems que Saldagne voulut y ſéjourner l'expoſa à de nouveaux périls; la tempeſte le pouſſa dans un Golfe, en doublant le Cap de Bonne-Eſpérance; le meſme coup de vent ſépara le vaiſſeau de Rodrigue Ravaſque, de celuy de Saldagne, luy fit paſſer le Détroit, le porta vers Mozambique, & l'obligea d'aller moüiller devant Quiloa. Il y attendit Saldagne pendant trois ſemaines; mais comme il n'en apprit aucunes nouvelles, il ſortit de ce port à la faveur d'un meilleur vent que celuy qui l'y avoit fait aller, & prit la route de l'Iſle de Zanzibar, diſtante de Monbaça de quarante lieuës ou environ.

Zanzibar, n'eſt ſéparé de la Terre Ferme que par un bras de mer; mais ſi étroit, que les vaiſſeaux ne peuvent y paſſer ſans eſtre découverts par les ſentinelles de l'Iſle; auſſi Ravaſque ne voulut point hazarder de le faire; il aima mieux demeurer dans les environs de Zanzibar à rançonner les vaiſſeaux qui venoient y prendre port, que de s'expoſer au feu des Inſulaires. Ce brigandage étoit trop grand, & faiſoit trop d'éclat pour eſtre ſouffert plus long-tems, & de fait, ces peuples aſſemblerent tout ce qu'ils purent de gens, ſoit de Zanzibar, ou des Iſles voiſines; ils déclarerent la guerre aux Portugais, & les pourſuivirent le plus vivement qu'ils purent pour les engager à ſe retirer. Le ſeul Prince de Zanzibar, qui ne s'étoit point encore déclaré leur ennemi, fit avertir Ravaſque, de ne pas continuer ſes courſes ſur les vaiſſeaux qui faiſoient voile vers les Iſles, & luy manda, qu'à l'égard de ceux qu'il avoit rançonnez, il conſentoit que les marchandiſes luy demeuraſſent, pourveu qu'il rendiſt l'équipage & le canon qu'il avoit pris; mais ce Capitaine, loin de déferer à une ſi juſte demande, répondit qu'il ne rendroit rien de ce qu'il avoit gagné ſur les ennemis de

Ravaſque Capitaine Portugais croiſe la mer.

Le Prince de Zanzibar s'en plaint.

ſa Nation. Un ſi dur refus obligea ce Prince à mettre à la mer quelques bâtimens pour en tirer raiſon, & pour contribuer à la ſeureté de ſon petit Etat. Ravaſque en ayant eu avis les fit inſulter avant qu'ils fuſſent ſortis de leur port. Les Inſulaires, quoique ſurpris, ſe défendirent; mais comme ils n'entendoient pas la manœuvre du combat, les Portugais que Ravaſque avoit détachez, étant plus habiles qu'eux, les forcerent, & leur prirent quatre vaiſſeaux, ſur leſquels le fils du Prince perdit la vie; les autres bâtimens ſe ſauverent où ils purent. Ce déſavantage obligea le Prince à capituler; ce qui fut fait moyennant une certaine ſomme d'or dont on convint, & qu'il devoit payer tous les ans à Emanuel, par forme de tribut.

Ans de J. Christ. 1504.

Ce Prince devient tributaire d'Emanuel.

Ravaſque fit voile enſuite vers Mélinde. Sur le bruit qui couroit, que les Rois de Mélinde & de Monbaça ſe faiſoient la guerre, il entra dans le port de Monbaça, attaqua deux vaiſſeaux de charge, & les prit avec trois autres petits bâtimens qui y étoient à l'ancre. Parmi les priſonniers que l'on y fit, on trouva douze Arabes, qui attendoient un navire chargé de pluſieurs effets de grand prix. Comme les Portugais ſceurent qu'ils étoient des principaux bourgeois de la ville de Brava, éloignée de Monbaça d'environ vingt lieuës, ils ne ſe contenterent pas d'en tirer une groſſe rançon; mais ils les engagerent encore à porter le reſte des habitans à leur livrer la ville, & à reconnoiſtre le Roy de Portugal pour leur Souverain. Cependant le vaiſſeau des Arabes arriva dans le port de Monbaça, ſans qu'on les inquiétaſt en aucune maniére.

Priſe de pluſieurs bâtimens ennemis.

Saldagne y vint auſſi moüiller en meſme-tems, avec trois bâtimens qu'il avoit gagnez dans ſa navigation. Le Roy de Monbaça ne ſçachant pas à quel deſſein tant de vaiſſeaux s'aſſembloient dans le port de ſa ville, craignit que les Portugais, qui étoient amis du Roy de Mélinde, avec qui il s'étoit broüillé, ne luy déclaraſſent la guerre. Dans cette veuë, il fit ſa paix avec le Mélindois, pour ne ſe point attirer d'affaire avec les Portugais.

ANS DE J. CHRIST. 1504.

Mort du Connétable Alfonſe.

Tandis que les choſes étoient dans cette ſituation aux Indes, on fit une perte en Portugal, en la perſonne d'Alfonſe, neveu d'Emanuel, & Connétable du Royaume. Cet Alfonſe mourut dans le plus bel âge de ſa vie, & laiſſa une fille, qui fut mariée avec Pierre, Prince de Villa-Réal.

Mort de la Reine de Caſtille.

La mort d'Iſabelle, Reine de Caſtille, fille de Jean II. Roy de Caſtille, & d'Eliſabeth de Portugal, fut un nouveau ſujet de triſteſſe, pour l'un & pour l'autre Royaume. Le Portugal auroit eu lieu de modérer un peu la ſienne, dans la joye que répandit la naiſſance de l'Infante Béatrix, ſi pour comble des malheurs qui y étoient arrivez cette année, on n'euſt pas ſenti les ſecouſſes de pluſieurs tremblemens de terre. Ils furent ſi violens, que la plûpart des gens ſe virent obligez d'abandonner les villes, & de faire dreſſer des pavillons & des tentes dans la campagne, pour n'eſtre point enſévelis ſous les ruines de pluſieurs maiſons qui croulerent.

Tremblemens de terre en Portugal.

Les affaires d'Afrique ne contribuoient pas moins à la gloire du Roy, que celles des Indes à l'utilité de ſon Royaume. Jean de Menezés, à qui Emanuel avoit donné le commandement de la flotte qu'il y avoit envoyée, trouva le moyen d'arreſter les courſes des Maures, qui infeſtoient l'Ocean. Ces Corſaires donnoient la chaſſe indifféremment, aux vaiſſeaux Portugais & à ceux de leurs Alliez, & les conduiſoient dans le port de Larache, l'une des plus conſidérables villes de Barbarie.

Menezés General de la flotte, croiſe la mer.

Comme l'entrée du port de Larache étoit défenduë par une tour bien munie d'artillerie, & que les Maures y entretenoient une bonne garniſon, il étoit difficile d'en approcher à moins que l'on n'uſaſt de ſurpriſe. Pour y réüſſir, Menezés envoya quatre caravelles, qui à la faveur de la nuit approcherent de la tour, & qui ſe trouverent le lendemain à l'embouchure du port. Menezés qui de ſon coſté, attendoit l'occaſion de la marée pour faire voile avec toute ſa flotte vers Larache, appareilla pour ſe mettre à la mer. A peine le jour eut-il commencé à paroiſtre,

Oſorius, liv. 3.

que les Maures apperceurent les caravelles, & firent un feu considérable, mais Menezés y avoit préveu. Il avoit fait remplir de sacs à terre l'une des caravelles, qui, présentant le flanc aux ennemis, recevoit tous les coups de canon qu'ils tiroient sur les autres caravelles, & les mettoit à couvert du feu des Barbares. Ainsi les Portugais approcherent de la tour, vers laquelle la marée, qui étoit fort haute, les poussoit insensiblement.

Ans de J. Christ. 1504.

Cependant Menezés répondoit au feu des Maures, par celuy de ses vaisseaux, qu'il avoit fait entrer dans le port. Comme le Canal est profond, les caravelles aborderent aisément : alors les troupes qui étoient dessus firent leur descente; les Maures s'y opposerent autant qu'ils purent; mais le détachement que Menezés avoit fait pour soutenir ceux qui mettroient pied à terre, décida bientost cette affaire. Les Portugais tuerent un grand nombre de ces Barbares, réduisirent les autres à se sauver, mirent le feu à une galére qui étoit dans le port, s'emparerent de quelques vaisseaux ennemis, & se retirant avec la marée qui commençoit à baisser, ils retournerent à Arzile, chargez de butin & comblez de gloire.

Descente des Portugais à Larache.

Ils retournent à Arzile.

Cette action fut suivie d'une autre plus hardie dans son entreprise, plus périlleuse dans son execution, & aussi heureuse dans le succés. Les Maures qui avoient accoûtumé de prendre leurs quartiers d'hiver dans les montagnes, où il étoit difficile de les aller forcer, s'étoient encore rétranchez au pied de celle de Farobe, qui fait partie du petit Atlas. Cette montagne les couvroit d'un costé, & la riviére grossie par les torrens, les mettoit en seureté de l'autre. Là ces peuples donnoient tous leurs soins à la culture de la terre, à la chasse, & à la nourriture de leurs troupeaux. Menezés qui avoit formé le dessein de les y aller surprendre, fit faire de petites nacelles qu'un cheval pouvoit porter; il choisit deux cens cavaliers, en qui il avoit le plus de confiance, monta à cheval, & ne leur déclara son dessein que quand il fut arrivé sur le bord de la riviére. Alors il ordonna qu'on jettast

Belle action de Menezés.

Ans de J. Christ. 1504.

les nacelles à l'eau pour passer ses troupes, & que chaque cavalier tinst son cheval par les resnes, pour luy faire traverser la riviére à la nage. Menezés qui connoissoit le païs, posta ses gens en de certains endroits élevez & avantageux, d'où ils pouvoient observer quand les Maures iroient chasser, ou travailler dans la campagne, ainsi qu'il arriva bientost aprés que les Portugais se furent mis en embuscade. Les Portugais sortirent alors de leurs postes; ils se partagerent en différens petits corps, entrerent dans les habitations, firent main basse sur ceux qui y étoient demeurez, & porterent l'épouvante dans les autres villages, où ils continuerent de faire le dégast, tandis que Menezés faisoit conduire au bord de la riviére, le bétail qu'on avoit pris pour la luy faire passer à la nage. Tout cela s'éxecuta sans qu'il eust perdu un seul homme, ni que les Maures se fussent mis en devoir de s'y opposer. Ils l'eussent pu faire néanmoins, & fort aisément, s'ils se fussent emparez du gué par où les Portugais étoient descendus dans leur païs.

D'un autre costé, le prodigieux armement que Zamorin avoit sur pied, causoit de mortelles allarmes à Trimumpara. Ce Prince ne se voyoit pas en état de soutenir les approches d'un si redoutable ennemi. Le peu de gens fidelles qu'il avoit, le petit nombre de soldats & de vaisseaux qu'Albuquerque luy avoit laissez, sous le commandement de Pachéco, ne luy donnoient pas la moindre espérance, ni de se sauver, ni de se défendre, & pour comble de malheur, on l'avertit que ce Capitaine Portugais méditoit sa retraite. Trimumpara que ce dessein achevoit de déconcerter, se résolut de luy en parler, & mesme dans des termes aussi honteux pour Pachéco, s'il l'abandonnoit, que peu avantageux pour les Portugais, dont il devenoit la victime pour avoir été leur ami.

Inquiétude de Trimumpara.

Pachéco ne pouvant souffrir que Trimumpara luy fist une telle injure, s'engagea à mourir les armes à la main pour sa défense, ou à vaincre Zamorin, qu'il se promettoit de mener vif ou mort en Portugal. Quoi-qu'il n'y

eust pas grande apparence que les choses tournassent comme Pachéco le disoit, cependant cela rasseura Trimumpara, & dissipa sa crainte & ses injustes soupçons.

Ans de J. Christ. 1504.

Pachéco se dispose à défendre Trimumpara.

Aprés ces asseurances Pachéco ne s'occupa que des moyens, dont il se serviroit pour la défense du Roy de Cochin. Dans cette veuë, il assembla les plus riches Arabes & les principaux bourgeois de la ville. Il leur remontra de quelle importance il étoit pour eux & pour leur patrie, de faire les derniers efforts pour s'affranchir du pouvoir des Calécutains; il éxagera quelle seroit leur tirannie, si le droit des armes confirmoit en eux cette haine invéterée & mortelle, que de tout tems ils avoient eu pour les Cochinois; il les exhorta à ne se point étonner du nombre de leurs ennemis; mais sur tout, il leur fit voir quelle seroit la honte de ceux qui par lâcheté ou par interest, trahiroient leur patrie pour passer dans le parti contraire, & il ajoûta à cette honte la menace des plus rudes suplices que mériteroit une perfidie de cette nature. Ce Capitaine prononça ces derniéres paroles d'un ton si ferme & si fier, que les moins résolus dans le parti de Trimumpara, prirent une nouvelle asseurance en Pachéco, & se trouverent ébranlez par la seule crainte des peines dont il intimida les traîtres. Aprés avoir ainsi disposé les peuples, il représenta à Trimumpara la nécessité de créer des Officiers pour entretenir quelque discipline parmi ses troupes; il se fit des armes de tout ce qu'il trouva, donna des fléches & des pierres à ceux qui ne connoissoient, ni l'usage de la poudre, ni celuy de manier le fer, établit des corps de garde, posta des sentinelles, & se retrancha le mieux qu'il luy fut possible dans Cochin.

Evasion de quatre Cochinois, & leur punition.

Quoy qu'on eust pris de tres-grands soins pour retenir chacun dans son devoir, toutefois on surprit quatre pescheurs qui se sauvoient de la ville pour s'aller jetter du costé des ennemis, à qui ces perfides n'auroient pas manqué de réveler toutes les mésures que Pachéco avoit prises pour la défense de Trimumpara. Comme il étoit tres-important de faire un éxemple de ces transfuges,

Ans de J. Christ. 1504.

on les mit aux fers, & bientost aprés on les condamna à la mort; mais dans le tems qu'on estoit prest de les exécuter, Trimumpara touché assez à contretems d'une trop molle pitié voulut leur pardonner. Pachéco s'y opposa, & la peine de leur mort fut commuée en celle de la prison.

Au reste, Pachéco s'ennuyoit de ne voir faire aucun mouvement aux ennemis, eux dont les forces étoient si supérieures aux siennes. Pour les tirer de cette létargie, il alla faire des contributions jusque dans les villages les plus proches de l'Isle de Repelin. Zamorin piqué de cette hardiesse, se mit en campagne pour réprimer ces hostilitez. Ce Prince marcha vers Cochin, où il ne hazarda pas d'entrer par mer du costé du Nord. Outre qu'il y a beaucoup d'Isles qui forment des détroits, que le sable qui s'y arreste, rend impraticables aux bâtimens les plus legers, on y avoit encore construit plusieurs tours qui en défendoient l'entrée : ainsi Zamorin résolut d'attaquer Cochin, du costé de l'Isle de Cambala, dont le Seigneur étoit un de ses alliez. Quoique ce passage fust assez bien fortifié, Pachéco y envoya encore un de ses meilleurs vaisseaux; il renforça la garnison de la Forteresse, augmenta l'équipage des deux autres vaisseaux & des caravelles, & distribua le reste de ses troupes sur d'autres petits bâtimens.

Distribution des troupes de Pachéco.

Trimumpara, dont l'armée n'étoit composée que de cinq mille hommes, en détacha cinq cens sous les ordres de deux Officiers Malabares, nommez Candagore & Frangore, & les envoya à Pachéco, qui les avoit demandez. Pachéco sçachant que Zamorin n'étoit pas encore arrivé à Cambala, où étoit le rendez-vous géneral de son armée, profita de ce retardement, & alla faire le dégast dans le païs d'alentour. Comme il ne se contentoit pas d'avoir ravagé les lieux par où il avoit passé, il se détermina d'aller insulter huit cens Arquebusiers, postez à l'entrée de cette Isle. Aprés les en avoir chassez, il entra dans quelques bourgades, en enleva les bœufs qu'il y trouva, les fit tuer, & en ravitailla ses vaisseaux.

Les

Les Nayres de Cochin regardoient cette action comme un crime, ou du moins comme un mépris qu'on faisoit de leur loy, qui leur défend d'user de la chair de ces animaux pour leur nourriture. Ils se plaignirent du violement que les Portugais faisoient de leur coûtume, à laquelle ils eussent voulu les assujettir; mais Pachéco, qui ne s'embarrassoit pas du murmure des Nayres, continua à faire distribuer cette viande à ses soldats. ANS DE J. CHRIST. 1504.

Cependant les Cochinois qui s'étoient allarmez au simple recit des forces de Zamorin, se rasseurerent sur les seuls discours de Pachéco, & vescurent dans cette espérance, jusqu'à ce que l'armée du Roy de Calécut commençast à paroistre. Quand ils la virent si nombreuse, les plus fermes furent ébranlez, sur tout depuis qu'ils sceurent qu'elle étoit grossie, par les grands & formidables secours que Zamorin avoit receus des Princes ses voisins & ses tributaires. Le Roy de Tanor étoit venu à la teste de quatre mille hommes; celuy de Bipur en avoit fourni douze mille; le Roy de Cotagam en commandoit dix-huit mille, & celuy de Curige en avoit amené trois mille. Tous ces corps d'armée avoient des Commandans de leur mesme nation, des drapeaux particuliers, & des armes différentes. Naubeadarim conduisoit vingt mille hommes, parmi lesquels il y avoit plusieurs Arabes. Toutes ces troupes formoient ensemble une armée de plus de cinquante sept mille hommes. Zamorin avoit encore quatre-vingt-quatre vaisseaux de guerre & soixante-seize brigantins, remplis de sacs à laine pour opposer aux coups de canon, & pour mettre sa flotte à l'abri du feu des Portugais. On comptoit sur cette flotte prés de douze mille hommes d'équipage. Comme si cela n'eust pas suffi pour ruïner une plus grande armée que celle de Trimumpara, Zamorin avoit fait élever pendant la nuit un cavalier, & construire une tour vis-à-vis du corps de garde des Portugais; ce qui les incommodoit si fort, que mesme les sentinelles n'osoient paroistre que derriére des sacs à terre. Enfin, les Calécutains faisoient préceder leur flotte

Troupes envoyées à Zamorin.

Flotte de Zamorin.

Ans de J. Christ. 1504.

par vingt de leurs brigantins, qui étoient enchaînez les uns avec les autres, à dessein d'entourer les premiers vaisseaux Portugais qu'ils rencontreroient, & de les embarrasser d'une maniére à ne pouvoir, ni se défendre, ni se sauver.

Pachéco qui tantost mettoit pied à terre pour poster des soldats, & qui tantost remontoit sur ses bâtimens pour y donner de nouveaux ordres, fit à l'éxemple de Zamorin, enchaîner quelques petites barques pour occuper toute la largeur du canal, pour arrester la manœuvre des ennemis, & pour ruiner leurs desseins. Cependant les Barbares s'approcherent de l'Isle de Cochin avec intention de faire leur descente au bruit des trompettes. Les Cochinois allarmez par le nombre effroyable de leurs ennemis, plierent, & ne reconnurent plus, ni leur devoir, ni la voix de leurs Officiers. Les Portugais & les Arabes furent les seuls qui soutinrent le choc le plus long-tems, & avec le plus de courage, quoique le feu des Barbares fust supérieur au leur. Pachéco, qui attendoit l'occasion de donner, vint à leur secours, & lâcha une bordée de son gros vaisseau si à propos, que l'épouvante se mist dans l'armée ennemie. Cette consternation étoit trop favorable pour n'en pas profiter. Ce Capitaine lâcha incontinent aprés son autre bordée. Le desordre s'augmentant alors avec la terreur, les premiers vaisseaux se trouverent hors de combat. Comme le reste de la flotte n'étoit plus en état de se défendre, l'armée de terre se débanda, croyant celle de mer en déroute. Enfin la nuit qui survint, favorisa la fuite des Barbares, & servit à cacher leur lâcheté. Ils se tinrent pour vaincus, parce qu'ils avoient eu à faire à des gens plus accoutumez qu'eux à disputer une victoire.

Les Barbares veulent faire une descente.

Déroute des Cochinois sur mer & sur terre.

Les Calécutains prennent la fuite.

Les Calécutains, ayant rassemblé pendant la nuit ce qu'ils avoient pû du débris de leurs troupes, revinrent à la charge dés le point du jour, & renouvellerent leurs efforts par terre & par mer, pour forcer les guez de Palignare & de Palurce, éloignez de l'Isle de Cochin d'environ trois lieuës. Ces deux endroits étant les seuls par où ils es-

Osorius, liv. 3.

péroient de defcendre plus aifément dans cette Ifle; mais Pachéco y avoit préveu, ayant fait enfoncer dans le fable des pieux ferrez à l'entrée de ces guez, pour empêcher l'abord des vaiffeaux, & la defcente des ennemis. D'ailleurs, ce Capitaine prudent & courageux s'étoit précautionné, afin que les ennemis ne forçaffent pas les deux guez en mefme-tems. Celuy de Palignare n'étoit praticable à l'infanterie, que quand la mer s'étoit retirée; car lors que le flux augmentoit, & qu'il le rempliffoit, il y avoit trop d'eau pour le faire paffer aux gens de pied, & trop peu pour y faire entrer de grands vaiffeaux, qui ne pouvoient y naviger, parce que le canal, quoique rempli, n'avoit pas affez de profondeur.

Ans de J. Christ. 1504.

Pachéco fe difpofe à fe défendre.

A l'égard du gué de Palurce, il eft vray que les grands bâtimens pouvoient le traverfer aifément, lorfque le flot de la mer augmentoit; mais comme il falloit qu'ils s'en retournaffent & qu'ils repriffent le large, à mefure qu'il diminuoit, ce tems ne fuffifoit pas pour entreprendre quelque action. Ainfi quand l'infanterie pouvoit paffer le gué de Palignare, il étoit impoffible à la flotte de traverfer celuy de Palurce; & l'impétuofité du reflus au gué de Palignare, empêchoit au contraire, le paffage de l'armée, quand elle pouvoit entrer à pied fec dans Cochin, par le gué de Palurce. Pachéco ajoûta à cette heureufe néceffité, tous les autres expédiens que fon expérience luy fuggéra; il augmenta quand la mer hauffoit, la garnifon qu'il avoit mife à Palurce, & renforça celle de Palignare, lors que la marée baiffoit, & en cas que les ennemis vinffent à preffer l'un ou l'autre gué, & que ces obftacles qui étoient prefque infurmontables, ne les arrétaffent pas, il avoit fait faire des batteries de canon, de diftance en diftance, pour eftre averti d'un gué à l'autre de ce que les ennemis entreprendroient, afin que l'on puft envoyer du fecours à ceux qui feroient le plus vivement attaquez.

Ces ordres étant donnez, Pachéco fe rendit à la pointe du jour au gué de Palignare, où un parent de Trimum-

Ans de J. Christ. 1504.

para, qu'on nommoit le Prince de Cochin, étoit déja arrivé avec un secours de six cens hommes. On croyoit que le Roy de Calécut feroit ses premiéres entreprises par cet endroit, où il avoit fait dresser quelques batteries. Pachéco qui jugea à propos de les ruïner avant que la flotte des ennemis fust arrivée, fit un détachement pour aller charger les Calécutains, & aprés un combat fort opiniâtré, ces derniers se virent obligez de se retirer & d'abandonner leur canon, que les Portugais encloüerent, n'ayant pas eu le tems de l'emmener.

Les Portugais encloüent le canon des ennemis.

A peine les gens de Pachéco eurent-ils éxecuté les ordres qu'il leur avoit donnez, que la flotte de Zamorin parut. Dés qu'elle fut à la portée des troupes de Trimumpara, elle commença à canonner ses retranchemens. Pachéco, au lieu de faire faire quelque mouvement à ses gens, les fit mettre ventre à terre, jusqu'à ce que ce grand feu fust un peu diminué. Les Calécutains, qui de leur costé attribuoient l'inaction des Portugais & des Cochinois, au péril où ils se voyoient, se persuaderent à ce coup qu'ils en étoient les vainqueurs; mais quand Pachéco eut donné le signal à ses soldats de paroistre & de se défendre, alors les Calécutains éprouverent avec quelle intrépidité les Chrétiens alloient au combat. Les Barbares ne pouvoient user de la mesme précaution, dont les Portugais s'étoient servis, en se couchant sur le ventre, parce que les uns étoient sur leurs vaisseaux, & les autres dans leurs retranchemens. La plûpart des bâtimens Calécutains furent démastez ou bien ouverts à fleur d'eau. D'ailleurs, les équipages étoient si diminuez & si abbatus, que malgré les brigantins que le Gouverneur d'un Fort appellé Repelin amenoit aux ennemis, ils perdirent l'espérance de pouvoir forcer le gué de Palurce, comme ils se l'étoient proposé.

Ils essuient le feu de la flotte ennemie, & pourquoy.

Les Calécutains n'ayant pas réüssi du costé du gué de Palurce, tournerent tous leurs efforts vers celuy de Pálignare, où Zamorin envoya Naubeadarim avec des troupes fraîches. Un Capitaine Portugais, à qui Pachéco a-

voit laissé le commandement de celles qui devoient défendre ce gué, luy en donna avis, afin qu'il rassemblast ce qu'il pourroit de gens, qui seroient le plus en état de le suivre, & qu'il les amenast luy-mesme. Aussitost que Pachéco eut receu cet avis, il partit à la teste du secours que ce Capitaine luy avoit demandé, & trouva Zamorin, qui par sa présence animoit les troupes que Naubeadarim commandoit ; de sorte que quand il en fallut venir aux mains, les deux partis combattirent avec beaucoup d'obstination & de valeur ; mais enfin l'armée des ennemis plia, quoy qu'elle fust la plus forte & la moins fatiguée. Zamorin tourna tout son chagrin contre Naubeadarim, & contre le Seigneur de Repelin, & les accusa tous deux de lâcheté. Naubeadarim piqué de ce reproche, voulut faire une seconde tentative ; mais n'ayant pas été plus heureux que la premiére fois, Zamorin ajoûta aux outrages qu'il luy avoit déja faits, celuy de le regarder comme un Prince indigne du sang dont il étoit sorti ; il eut mesme la dureté de luy dire, qu'il étoit plus capable de luy faire de la honte, ou de luy causer du dommage, que de contribuer à la gloire de sa Nation, ni aux avantages de sa patrie.

Ans de J. Christ. 1504.

Second désavantage des ennemis.

Le Ciel en cette occasion, sembla seconder le courage des Portugais, & le bonheur des armes de Trimumpara ; puisque la contagion se mit dans l'armée de Zamorin. Ce fleau qui la diminua plus considérablement, que n'avoit pas encore fait celuy de la guerre, suspendit les attaques des ennemis, & laissa plus de tems qu'il n'en falloit aux Portugais, pour radouber & pour ravitailler leurs vaisseaux, & mesme pour faire de nouvelles levées. On travailla aussi à arracher les palissades qu'on avoit mises à l'entrée du gué, parce qu'ayant été ébranlées par le flux & le reflux, & que la terre s'étant amolie, elles n'étoient plus assez fermes pour en tirer tout l'usage qu'on en devoit attendre. On les recula dans un autre endroit où elles furent posées avec plus d'art & de loisir qu'auparavant.

La maladie se met parmi eux.

Zamorin, à qui les ressources commençoient à manquer,

ANS DE J. CHRIST. 1504.

consulta les Brachmanes, & eut recours à eux pour se rendre le ciel favorable. Les Brachmanes plus empêchez que ce Prince, à luy procurer le secours qu'il éxigeoit d'eux, luy firent comprendre qu'il s'étoit attiré la colére de ses Dieux par les outrages qu'il avoit faits à leurs Ministres, en les traitant d'imposteurs, & en insultant à leurs vœux & à leurs sacrifices, & qu'enfin ils ne connoissoient point d'autre moyen pour fléchir les Dieux irritez, que de faire bâtir un Turcol, où les Ministres qu'il y entretiendroit, tâcheroient par leurs priéres & par leurs austéritez, à luy rendre la protection que son injustice & son emportement avoient détournée de dessus ses armes. Ils l'asseurerent de plus, que si sa soumission & son repentir secondoient leurs intentions, ils pourroient luy dire dans peu, quel jour seroit le plus heureux pour présenter la bataille à ses ennemis, sur qui ils luy faisoient espérer de remporter la victoire.

Zamorin consulte les Prêtres de sa loy.

Turcol est une espéced'hermitage.

Le Roy de Calécut déferа aveuglément aux conseils des Brachmanes, & ajoûta tant de foy à leurs prédictions, qu'il suivit éxactement leurs conseils. Il donna de nouveaux ordres pour se remettre en campagne, & augmenta son artillerie de trente piéces de canon & de trois mille hommes pour le servir. Comme ce Prince n'étoit pas fort éloigné du gué de Palignare, où se devoit passer cette nouvelle action, il y fit marcher son armée. Naubeadarim étoit à la teste de l'avangarde composée de douze mille hommes. Le Seigneur de Repelin commandoit le corps de bataille, aussi composé de pareil nombre de gens, & enfin, le Roy demeura à l'arriéregarde avec quinze mille hommes.

L'armée de Zamorin étant arrivée vis-à-vis le gué de Palignare, ce Prince fit dresser une batterie pour chasser les Portugais de leur poste; mais Pachéco, au lieu de l'abandonner le défendit si vigoureusement, quoy qu'il n'eust que deux vaisseaux, qu'il réduisit les ennemis à se retirer dans un bois pour se mettre hors de la portée de son canon. Ce feu dura jusqu'à ce que Naubeadarim parut avec

Défense surprenante de Pachéco.

ſa troupe pour forcer le gué. Alors Pachéco fit charger ſon canon à cartouche, & tua tant de gens à Naubeadarim, que ce Prince n'oſa hazarder de paſſer outre. Ans de J. Christ. 1504.

Sur ces entrefaites, le Seigneur de Repelin arriva pour le ſeconder. Zamorin entra avec eux dans le gué pour les ſoutenir, & pour tâcher tous enſemble de parvenir juſqu'au paſſage, & de joindre les troupes de Trimumpara; mais ni les ordres de Zamorin, ni les menaces de ſes Officiers géneraux, ne purent déterminer que la moitié de leurs gens à s'expoſer au canon des Portugais, & à affronter des périls auſſi évidens qu'étoient ceux qui les menaçoient, ſur tout depuis qu'ils avoient veu que le canon avoit emporté quelques ſoldats de la garde de Zamorin; de ſorte qu'il n'y eut que ſes meilleures troupes qui paſſerent. A peine eurent-elles mis pied à terre, qu'elles trouverent des dangers nouveaux, & auſquels elles ne s'attendoient pas. Outre les paliſſades que Pachéco avoit fait enfoncer dans le ſable pour embarraſſer l'entrée des deux guez, il avoit fait mettre encore ſur le rivage des pieux ferrez & pointus par le haut, & qui ne paroiſſant preſque pas, à cauſe de la bouë dont ils étoient couverts, ſurprirent & incommoderent ſi fort ceux qui étoient deſcendus, que la plûpart en furent eſtropiez. Cependant l'artillerie des Portugais cauſa tout le deſordre que l'on en pouvoit attendre.

Zamorin, voyant qu'il ne réüſſiroit pas de ce coſté là, & qu'on le défendoit mieux qu'il n'étoit attaqué, fit paſſer d'autres troupes un peu plus bas, que le lieu où ſes gens étoient encore aux mains. Les Calécutains firent cette derniére manœuvre avec tant de diligence, qu'ils pouſſerent juſqu'aux premiéres paliſſades; ils les ruinerent à coups de hache, & ſe frayerent un chemin pour gagner un petit Fort, d'où ils chaſſerent les gens de Trimumpara. Pachéco qui s'en apperceut, ſe jetta auſſitoſt dans la barque de Juſarte, Capitaine Portugais, pour s'oppoſer à ceux qui ſe mettoient en devoir de l'environner; & par le feu de ſon canon, il éclaircit à veuë d'œil ce nombre d'enne- Vigoureux efforts des Calécutains.

Ans de J. Christ. 1504.

mis qui étoient ſur le point de l'accabler. La marée qui commençoit à couvrir le ſable, acheva de déconcerter les Barbares, & les mit entre les riſques du feu & de l'eau. Pluſieurs y périrent, & les autres ſe ſauverent dans les bois.

Les barques Cochinoiſes voguant plus facilement qu'elles n'avoient fait, à cauſe du flux qui avoit rempli le canal, pourſuivirent toûjours à coups de canon les Calécutains fugitifs, parmi leſquels Zamorin ſe trouva. Comme ce Prince avoit couru beaucoup de danger en cette occaſion, le ſang de quelques Officiers qui furent tuez à ſes coſtez ayant rejailli juſque ſur ſes habits, il mit pied à terre pour prendre le chemin du bois.

Zamorin court riſque de la vie, & ſe ſauve.

Le Seigneur de Repelin, qui de ſon coſté n'avoit pas mieux réüſſi dans ſes entrepriſes que Zamorin, ſe propoſa un moyen plus ſeur que celuy des armes; puiſqu'il tâcha de corrompre par argent quelques habitans de Cochin, pour empoiſonner les fontaines, & le pain de munition qu'on diſtribuoit aux troupes. Cet expédient, auquel on ne put remédier qu'aprés avoir fait une perte conſidérable, fit ſoupçonner à Pachéco, que la ruſe chez les ennemis avoit ſupléé au courage & à la force. Comme il vit que la mortalité parmi ſes gens, étoit auſſi grande que parmi les bourgeois de la ville, il fit éprouver l'eau des fontaines. Les animaux à qui l'on en donna, étant morts auſſitoſt aprés en avoir bu, on travailla à combler les citernes, & à en faire de nouvelles; ce qui ne ſe pouvoit éxecuter dans l'Iſle de Cochin, ſans faire une extréme dépenſe.

Les ennemis font empoiſonner les fontaines.

A l'égard du pain qui ſe vendoit au peuple, ou que l'on diſtribuoit aux ſoldats, Pachéco exhorta Trimumpara de rendre une Ordonnance, par laquelle les Pourvoyeurs & les Vivandiers ſeroient obligez d'en manger en préſence de ceux à qui ils en devoient vendre. Les ennemis ſe voyant par là ſans aucune reſſource pour perdre les Portugais, & ſe trouvant confus de n'avoir fait que d'inutiles efforts pour en venir à bout, tâcherent pendant la nuit d'introduire dans Cochin quelques-uns de leurs gens, qui ſous pré-

Ordonnance de Trimumpara, touchant la vente du pain.

prétexte de préferer le ſervice de Trimumpara à celuy de Zamorin, devoient mettre le feu dans cette ville, & faire enſorte que les Calécutains y puſſent entrer; mais ils trouverent tant de difficultez à tromper ou à ſurprendre Pachéco, qu'au lieu de ſe repoſer de cette entrepriſe ſur quelques Cochinois à qui il étoit dangereux de ſe confier, Zamorin ordonna qu'on employaſt la plus grande partie de ſes ſoldats pour applanir les chemins les moins praticables, tandis que l'on conſtruiroit de petits Forts de diſtance en diſtance, & qu'à meſure que l'on approcheroit de la ville, on éleveroit des cavaliers, ſur leſquels on dreſſeroit des batteries. Cependant le Roy de Calécut ſe diſpoſa à ſe mettre à la teſte de trois mille hommes, qu'il avoit choiſis luy-meſme parmi ſes troupes, & nomma Naubeadarim, & le Seigneur de Repelin, pour ſes Lieutenans Géneraux.

Ans de J. Christ. 1504.

Nouveaux ouvrages des Calécutains.

Les ordres que Zamorin donna pour l'armée navale, ne furent pas d'une moindre conſéquence; ſa flotte étoit composée de cent dix brigantins, dont la plûpart étoient enchaiſnez les uns avec les autres. Quant à ceux qui ne l'étoient pas, on les aſſembla deux à deux par des piéces de charpente poſées & attachées avec des liens de fer ſur leurs prouës & ſur leurs pouppes & l'on y éleva une eſpece de petite tour qui pouvoit contenir dix Soldats. Comme ces bâtimens devoient avoir plus d'élevation que les vaiſſeaux Portugais, on eſpéroit auſſi que les ſoldats qu'on y poſteroit, tireroient avec beaucoup de facilité, & d'avantage ſur leurs ennemis. On joignit à ces nouvelles mamachines pluſieurs galéres & barques de paſſage; on mit ſur quelques-unes de ces barques des balots d'étoupe préparée dans un artifice ſi vif & ſi ſubtil, qu'ils devoient meſme brûler dans l'eau lors qu'ils tomberoient dans la mer, aprés avoir fait leur effet dans les vaiſſeaux Portugais, ſur leſquels on devoit les jetter.

Pachéco ſe diſpoſa de ſa part à recevoir les ennemis, & à ſe précautionner contre tous ces grands préparatifs, dont la moitié eût ſuffi pour abiſmer une armée plus conſidérable que la ſienne; mais comme il ne ſe trouvoit pas

Ans de J. Christ. 1504.

en état d'aller insulter les Calécutains, avec la mesme intrépidité qu'il avoit fait dans quelques autres occasions, il les attendit; il fit tourner la poupe de quelques-uns de ses navires du costé du rivage, ordonna que l'on attachast avec de gros liens de fer, plusieurs masts sur la prouë, & les disposa d'une telle maniére, que ces masts se présentoient en avant, & empêchoient que les vaisseaux des Barbares ne pussent approcher des siens.

Le jour du combat étant venu, les Calécutains voulurent se mesler de jetter en forme de grenades, plusieurs de ces balots artificiels, qu'ils avoient imaginez pour mettre le feu dans les vaisseaux Portugais, sur lesquels ils tâchoient de les faire tomber; mais comme ils ne sçavoient pas s'en acquitter avec toute l'adresse nécessaire, & que d'ailleurs, ils croyoient approcher de plus prés les bâtimens Portugais, cet artifice tomba dans la mer, & incommoda plus les Calécutains que les Cochinois, parce que ces derniers en étoient plus éloignez que leurs ennemis.

Ce ne fut pas le seul inconvenient qui déconcerta les projets des ennemis. Ils n'avoient pas prévu, en mettant sur pied ces redoutables machines, la difficulté qu'ils auroient à luy donner du mouvement, en cas qu'il en fust besoin, à cause qu'il y avoit un double timon, & ainsi la manœuvre se trouva fort embarrassante, quand il fallut en venir là. D'ailleurs, la mer fut tellement agitée le jour de cette action, que les Pilotes ne purent estre maîtres de leurs vaisseaux, & se virent obligez de s'abandonner à l'impétuosité des vagues. Si d'un costé les matelots obéïssoient à la voix du Pilote, d'un autre costé le timon résistoit à son art & à sa main; l'équipage des vaisseaux partagea ce désordre; les Officiers demandoient aux soldats des choses si différentes les unes des autres, parce qu'elles estoient toutes également pressantes & nécessaires, qu'ils ne sçavoient à quoy il falloit s'attacher le plus. Il sembloit mesme que l'agitation de la mer s'augmentast, par celle où se trouvoient les Barbares; elle poussoit leurs vaisseaux si prés de ceux des Portugais, qu'ils n'en tiroient pas un

Nouvel embarras des ennemis.

coup de canon inutilement. Deux des principales machines que les ennemis avoient fait fabriquer coulerent à fonds, & les autres se trouverent hors d'estat de servir. Comme ce succés augmentoit la terreur des Calécutains, il redoubloit aussi le courage des gens de Trimumpara. Ainsi les ennemis ne songerent plus qu'à se défendre contre les vagues & contre les vents, & à se ménager le moment de fuir; puisque c'estoit le seul moyen qui leur restoit pour ne pas tomber entre les mains des Portugais.

Ans de J. Christ. 1504.

Inutilité des machines des Barbares.

Pendant ce combat naval, Zamorin qui rodoit aux environs de Cochin avec son armée de terre, tâcha d'entrer dans cette ville; mais le Prince de Cochin, neveu de Trimumpara, secondé de Cristofle Jusarte, de Simon Andrade, & de Laurent Morene, Capitaines Portugais, s'opposa si à propos aux desseins du Calécutain, que nonobstant les differens efforts que fit Zamorin, il ne put forcer le passage par où il avoit projetté de faire sa descente. Ce Prince de qui les troupes se rebutoient sur une entreprise si perilleuse, se retira aprés avoir fait une perte assez considérable dans ce combat, qui dura vingt-quatre heures, & sans aucune discontinuation.

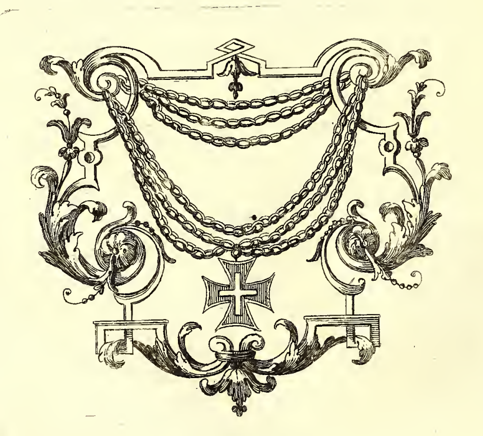
Pachéco revint le mesme jour dans le port de Cochin, où Trimumpara qui l'attendoit, le receut en vainqueur glorieux, & à qui il devoit son repos, & celuy de son Etat. Comme les troupes en general devoient avoir part, sinon aux honneurs, dont le Cochinois combla Pachéco, du moins aux bons traittemens qu'il luy fit, ce Prince leur fit donner des vivres & des fruits en abondance, en attendant qu'il se vist en état de leur faire de plus grandes largesses.

Zamorin étoit agité de mouvemens bien differens. Le mauvais succés de ses desseins; la honte de sa retraitte, & la diminution de ses troupes, luy causoient un veritable chagrin, & pour comble de desagrément, il se voyoit persecuté par ses Officiers, & par ceux qui paroissent le plus attachez à sa gloire, de faire une nouvelle tentative. Les troupes dont on avoit renforcé son armée; l'esperance qu'on luy donnoit d'avoir une meilleure issuë, & un petit reste de

Ans de J. Christ. 1504.

gloire que l'on sceut réveiller en luy, le déterminerent enfin à une nouvelle action.

Sur le bruit de la marche du Calécutain, Pachéco se remit en campagne. Si l'on eust deû juger du succés du nouveau combat, par l'empressement que les Calécutains paroissoient avoir pour en venir aux mains, les Portugais & leurs Alliez devoient avoir toute sorte de desavantages; mais ces barbares n'étoient braves, que quand ils se voyoient seuls, & cette fermeté dont ils se prévalurent durant leur route, se dissipa à la veuë de leurs ennemis. Le souvenir de leur derniere défaite étoit encore trop recent, pour ne leur pas faire craindre d'avoir un pareil sort dans ce qu'ils étoient sur le point d'entreprendre. L'intrépidité de ceux à qui ils avoient affaire, les intimida si fort avant qu'on eust tiré l'épée, qu'ils refuserent de le faire. Les troupes qui étoient sur la flotte ennemie, furent saisies de la mesme crainte, & seconderent si mal la grande esperance qu'on avoit donnée à Zamorin, que ce Prince, outré d'une lâcheté si generale, s'en prit aux Brachmanes, comme s'il les eust voulu rendre responsables du mauvais succés de ses armes. Enfin il les traitta fort indignement, & sans aucun égard au caractere de Ministres de sa Loy, dont ils étoient revestus.

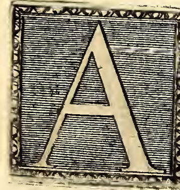




HISTOIRE GENERALE DE PORTUGAL.

LIVRE SIXIÉME.

EMANUEL I. ROY XIV.



APRE'S tant de différens & d'inutiles efforts que Zamorin avoit faits contre les Portugais, & contre leurs Alliez, ce Prince prit le parti de se retirer dans ses Etats, & de finir une guerre qui épuisoit ses finances. L'entretien des troupes qu'il avoit sur pied, & le payement de celles qu'on luy avoit 1504.

ANS DE J. CHRIST. 1504.

envoyées, étoient des motifs assez puissans pour l'y obliger; mais l'interruption du commerce avec les Nations étrangeres, la diminution de ses sujets qui avoient déserté, ou qui étoient péris par le fer & par les maladies, y contribuerent beaucoup. D'ailleurs, il voyoit que ses meilleures villes devenoient désertes, & ses campagnes stériles, pour n'estre point cultivées. Toutes ces raisons, jointes au courage des Portugais & au bonheur de leurs armes, réduisirent Zamorin à abdiquer la Couronne, & à porter dans une solitude les restes de sa Royauté & de sa puissance. Il se dépoüilla en faveur de Naubeadarim, du gouvernement de ses Etats, & se retira dans un Turcol pour y passer le reste de sa vie, en tranquillité & dans le culte de ses Dieux.

Abdication de Zamorin.

Maffée, Hist. des Indes, liv. 2. cap. 10. Osorius, liv. 2.

La Reine, mere de Zamorin, plus occupée de l'autorité qu'elle perdoit par l'abdication du Roy son fils, que du désir de luy rendre le courage qu'il avoit perdu, le persuada si vivement de reprendre le gouvernement & les armes, que ce Prince eut la lâcheté de la croire. Il sortit de son Turcol, & donna de nouveaux ordres pour recommencer la guerre; mais comme elle ne dura que cinq mois, la plûpart de ceux qui avoient préferé son parti à celuy de Trimumpara, l'abandonnerent à leur tour, & repasserent du costé du Roy de Cochin. Zamorin touché d'un changement si impréveu, retourna dans son Turcol, pour y embrasser avec plus de ferveur ce genre de vie oisive & indifférente.

Il sort de son Turcol & reprend le gouvernement.

Seconde abdication de ce Prince.

Tandis que les Calécutains se désoloient sur leurs malheurs passez, & sur la ruine de leur païs, Trimumpara félicitoit Pachéco sur ses grandes victoires. Ce Prince voulut pour marque éternelle de sa reconnoissance, qu'on décernast les derniers honneurs à ce Capitaine, & que la posterité aprist les obligations qu'il luy avoit; puisque par son courage & par sa prudence, il avoit éloigné de ses Etats cette effroyable multitude d'ennemis, qui en avoient conjuré la ruine.

La nouvelle de cette guerre étant venue à Coulan, les

Arabes qui vouloient porter les habitans à se soulever, firent courir le bruit, que Zamorin avoit battu les Portugais, & qu'il avoit mis leur flotte en déroute. Comme il étoit trés-important de désabuser les Coulanois, & de rasseurer les Portugais qui étoient dans cette ville, parce que l'on commençoit à les persecuter, Pachéco s'y rendit. Il dissipa par sa présence toutes ces fausses allarmes, & fit délivrer aux Portugais les épiceries qu'on leur avoit refusées pendant ces mouvemens; on en chargea les vaisseaux du Roy, & aussitost aprés ils firent voile en Portugal. Pachéco se remit à la mer avec sa flotte, & rangea toute la coste des Indes. Sa réputation y étoit si bien établie depuis qu'on avoit sceu ses derniers exploits, que les Rois les plus redoutez craignoient sa valeur, & ordonnoient à ceux qui commandoient leurs armées navales, d'éviter sa rencontre. Les Pirates en usoient avec la mesme précaution.

Ans de J. Christ. 1504.

Voyage de Pachéco à Coulon.

Dans le tems que Pachéco costoyoit les Indes, Lopo Soarez y arriva avec une flotte de treize navires. Ce Capitaine ayant apris par les mémoires que Pierre Ataïde avoit laissez à Mozambique où il étoit mort, que Zamorin avoit déclaré une cruelle guerre aux Portugais & aux Cochinois, ce Capitaine se crut obligé de les aller secourir. Dans cette veuë il partit pour Mélinde, où le Roy de ce païs luy confirma la mesme chose; ce qui l'engagea à faire encore plus de diligence pour se rendre en Cananor, où il vint heureusement moüiller avec sa flotte. Gonçalez Barbosa, qui y étoit alors, luy dit tout ce que Pachéco avoit fait d'héroïque dans la guerre contre les Calécutains, & comment elle s'étoit terminée par la honteuse abdication de Zamorin.

Il range la coste des Indes.

Cependant Naubeadarim, qui étoit monté sur le trône de Calécut, en qualité de plus proche héritier de Zamorin, & qui avoit succedé à la haine que son prédecesseur portoit à Trimumpara, envoya demander du secours au Roy de Cranganor. Comme ce Prince étoit allié du Roy de Calécut, il fit aussitost équiper une flotte considérable. Il en donna le commandement à Maimane, l'un

Il met dans ses interests le Roy de Cranganor.

Ans de J. Christ. 1504.

de ses plus renommez Capitaines, & luy ordonna d'entrer dans l'Isle de Cochin, aussitost que la flotte des Portugais auroit mis à la voile.

Soarez découvrit ce projet. Il assembla le Conseil de guerre, & l'on y résolut, que pour prévenir les ennemis, on mettroit à la mer quinze esquifs, vingt-cinq brigantins, & une caravelle, avec deux mille hommes d'équipage; qu'on tourneroit vers Cranganor, & que le Prince de Cochin, à qui l'on donneroit huit cens hommes de pied, s'empareroit du gué de Paliport, prés de Cochin, par où les Barbares devoient faire leur descente. Ces mesures étant prises, Soarez détacha cinq de ses vaisseaux, pour canonner ceux de Maimane. Comme Soarez trouva bientost aprés l'occasion d'en venir aux mains, il ne la manqua pas. L'action dura long-tems, & fut trés-opiniatrée de part & d'autre. Maimane & ses deux enfans, furent tuez dans ce combat; mais enfin, les Portugais ayant perdu moins d'hommes & de vaisseaux que les ennemis, ils les obligerent de relâcher dans quelques-uns de leurs ports.

Le Prince de Cochin, qui d'autre part étoit aux prises avec Naubeadarim, Roy de Calécut, mit en déroute la meilleure partie de son armée, & la réduisit à se retirer dans Cranganor. Les Cochinois se voyant renforcez par les Portugais, qui avoient mis pied à terre, poursuivirent ces fuyards jusque dans cette ville, & y entrerent confusément avec eux. Les habitans s'enfuirent, & les ennemis qui venoient d'y entrer par une porte, ne firent que traverser la ville, & sortirent par l'autre; de sorte que les Portugais, qui par la crainte des uns & par la fuite des autres, se virent les vainqueurs & les maîtres dans Cranganor, pillerent & brûlerent toutes les maisons des Arabes, & n'excepterent que celles que les Chrétiens y avoient acquises.

Entrée des Portugais & des Cochinois, dans Cranganor.

Vers la fin de cette année, Ferdinand Roy de Castille, envoya une puissante flotte en Afrique, sous les ordres de Fernandez de Cordouë. Les conquestes que ce Géneral fit sur les Maures, la prise de Mazalquivir, & celle d'Oran,

d'Oran, que les peuples abandonnerent; les fortifications que le Castillan y fit faire, & qui la rendirent l'une des plus fortes places d'Afrique. Tous ces grands succés déterminerent Emanuel à faire bâtir sur la coste le Fort de Castel-Réal, pour mettre en seureté les autres places qu'il y avoit, & pour les défendre contre les entreprises de ses ennemis, & de ses voisins.

Ans de J. Christ. 1504.

Construction du Fort de Castel-Réal.

L'année suivante, le Roy fit équiper une flotte de seize navires & de six caravelles pour les Indes. François Almeïda en fut déclaré Géneral, en mesme-tems qu'Emanuel le nomma à la Vice-royauté de ce païs. Cette flotte devoit asseurer le commerce, qui souvent étoit interrompu par la malice ou par la jalousie des Barbares, & mettre à couvert les Princes amis, ou alliez des Portugais, des insultes que les ennemis leur pouvoient faire.

1505.

Le Roy envoye une nouvelle flotte aux Indes.

Comme toutes ces guerres épuisoient l'épargne, Emanuel envoya à Rome l'Evesque de Porto, & Jacques Pachéco, fameux Jurisconsulte, avec caractére d'Ambassadeurs. Ils avoient ordre de complimenter Jules II. sur son éxaltation, & de le suplier d'accorder une Indulgence en faveur de ceux qui contribueroient aux frais de la guerre d'Afrique.

Ambassade à Rome.

Pendant que le Roy cherchoit des secours spirituels, Naubeadarin, Roy de Calécut qui ne pouvoit plus rien entreprendre par luy-mesme, tâcha d'interesser dans sa querelle Campson, Sultan d'Egipte. Dans cette veuë il luy envoya un Ambassadeur, pour luy représenter l'état où étoit la religion de ses peres, s'il n'en entreprenoit la défense, & s'il ne sauvoit le sepulchre de leur Prophete des mains des Portugais. Ce Ministre Calécutain avoit aussi ordre de luy exposer, que ces Européens étoient sur le point de porter leurs brigandages, jusque dans les lieux pour qui les Egiptiens ont le plus de véneration. Comme si le récit de ces prétendus outrages n'eust pas suffi pour exciter l'indignation du Sultan, l'Ambassadeur ajoûta, que les Portugais s'étoient proposé de donner des loix à l'Orient, & de se rendre maîtres des richesses de

Union du Sultan d'Egipte & du Roy de Calécut.

Ans de J. Christ. 1505.

l'Asie. Qu'au reste, il n'y aoit point de tems à perdre pour rémedier aux malheurs qui les menaçoient. Naubeadarim ne le pouvant faire sans le secours qu'il luy envoyoit demander, il s'offroit de joindre toutes les forces qu'il pourroit mettre sur pied, & defournir les sommes nécessaires pour les frais de cet armement, quelque grand qu'il pust estre.

Ambassade du Roy d'Aden, en Egipte.

Le Roy d'Aden, que l'honneur d'estre de la race de leur Prophéte Mahomet, distingue parmi les Rois d'Afrique, dépêcha aussi un Ambassadeur au Sultan, avec ordre de luy faire de pareilles soumissions & de semblables remontrances. Campson, qui de son costé ambitionnoit la qualité de Protecteur de la secte Mahometane, & du Temple de la Mecque, situé dans les terres de son obéïssance, accorda aux Ambassadeurs de Calécut & d'Aden, tout ce qu'ils luy demanderent, & dés-lors, on se disposa à la plus cruelle guerre qui fut jamais.

Ambassade des Vénitiens dans le mesme païs.

D'un autre costé, les Vénitiens, jaloux du commerce que les Portugais faisoient en Orient, envoyerent aussi un Ambassadeur au Sultan, pour l'exhorter à leur faire la guerre, & pour leur oster par ce moyen l'empire de la mer des Indes. Comme cette République vouloit y contribuer en quelque chose, son Ambassadeur mena avec luy des ouvriers pour fondre de l'artillerie, & pour travailler à la construction de quelques vaisseaux, sur le modele de ceux dont on se sert en Europe.

Remontrance de l'Envoyé du Sultan au Pape.

Quoique le Sultan se vist en état de se rendre redoutable à de plus puissans ennemis que n'étoient les Portugais, il prit le parti, avant que de rien entreprendre, d'envoyer à Rome un Religieux nommé Maurus, & il le chargea d'une lettre qu'il écrivoit au Pape Jules II. Il se plaignoit à ce Pontife, des desordres que les Castillans & les Portugais faisoient dans les terres de son obéïssance; il ajoûtoit que Ferdinand, Roy de Castille, autorisoit dans les Royaumes de Grenade & d'Andalousie, une tirannie qui étoit sans exemple; que les Castillans faisoient mourir la plûpart des Maures, qui tomboient entre leurs mains;

que s'ils faisoient quartier à quelques-uns, ce n'étoit qu'à condition d'embrasser le Christianisme; que s'ils n'y consentoient pas assez promptement, ils les condannoient au bannissement, & sous ce prétexte, ils s'attribuoient la confiscation de tous leurs effets. — Ans de J. Christ. 1505.

Les plaintes de Campson contre Emanuel, ne furent pas moins vives, que celles qu'il faisoit contre Ferdinand. Il exposoit dans la mesme lettre au Pape, que les Capitaines du Roy de Portugal, ne se contentoient pas de croiser la mer, & d'attaquer tous les vaisseaux qui passoient d'Egipte en Arabie; qu'ils insultoient encore ceux qui alloient en pélerinage à la Mecque, & qu'ils n'épargnoient pas les bâtimens qui arboroient ses Pavillons. Enfin, il accusoit les Portugais de piller les Bureaux où l'on faisoit la recette de ses péages & de ses tributs. La maniére avec laquelle Campson avoit éxageré toutes ces prétenduës violences, qui étoient, ajoûtoit-il, si opposées au droit des gens, fit d'abord craindre au Pape, que cette affaire n'eust de fâcheuses suites. Cet Empereur protestoit, que si le Pape n'y mettoit ordre, il useroit de représailles envers les Chrétiens qu'on trouveroit dans ses Etats, & contre ceux qui iroient au S. Sepulchre. Il menaçoit d'abbattre leurs Temples, de faire des descentes dans les ports où ils étoient établis, & de ravager une partie des costes de l'Europe; mais comme il ne vouloit pas entrer dans une guerre si cruelle contre les Castillans & contre les Portugais, & mesme contre leurs Alliez, sans en avoir addressé ses justes plaintes au Chef de leur Religion & de leur croyance, il espéroit aussi que le Pape, par son autorité & par sa médiation, arresteroit le cours de toutes ces violences.

Maffée, Hist. des Indes, liv. 3. chap. 2.

Menaces du Sultan.

Le Pape pénetré de ce que Campson luy remontroit par sa lettre, témoigna à Maurus qu'il falloit l'aller communiquer aux Rois d'Espagne, & de Portugal. Il s'offrit d'y ajoûter des Brefs, & d'exhorter ces Monarques à finir ces hostilitez; ce qu'ils pouvoient faire fort aisément, puisque leurs sujets n'étoient point encore divisez par la

ANS DE J. CHRIST. 1505.

guerre. Maurus ayant eu son audience de congé partit de Rome. Il alla d'abord en Portugal, & présenta au Roy les Brefs du Pape, & la lettre du Sultan. Emanuel n'eut pas de peine à désabuser le S. Pere, des fausses impressions que Campson avoit tâché de luy donner. Il le fit asseurer par son Ambassadeur, que le Roy de Castille ni luy, n'avoient jamais eu intention de profiter des dépoüilles des Barbares, quand ils avoient envoyé des vaisseaux aux Indes; mais seulement qu'ils vouloient y établir les véritez de l'Evangile sur les ruines de l'Alcoran. Il suplioit le Pape de joindre ses forces aux leurs pour continuer une guerre si justement entreprise contre les Maures, que l'on avoit déja chassez d'Espagne. Il ajoûtoit, que le Ciel avoit sans doute reservé sous son Pontificat, la glorieuse éxecution de cette Croisade, proposée autrefois sous celuy du Pape Alexandre VI. son prédecesseur; qu'au reste, il falloit mépriser les menaces du Sultan; que l'on ne devoit pas appréhender que cet ennemi commun de tous les Chrétiens, se vangeast sur les pélerins qui alloient visiter les Saints lieux; que le Sultan n'avoit garde de le faire pour ne point compromettre les tributs qu'on levoit sur eux, & qu'il perdroit s'il s'opposoit à la devotion des Fidelles, & qu'enfin, la seule crainte de s'attirer le ressentiment de tous les Princes de l'Europe, s'il insultoit indifféremment les pélerins, arresteroit le cours de ses menaces, au lieu que dans la conjoncture présente, il n'avoit qu'à se défendre contre les Portugais & contre les Castillans.

Maurus va en Portugal, & de là en Castille.

Vive remontrance du Roy au Pape.

Maurus passa de Portugal en Espagne; Ferdinand luy ayant paru dans les mesmes dispositions qu'étoit Emanuel, ce Religieux retourna à Rome, où le Pape luy communiqua en partie les réponses que les Rois de Portugal & de Castille avoient faites à ses Brefs. Il en fit expédier des copies en bonne forme, qu'il luy donna; aprés quoy Maurus repartit de Rome pour retourner en Afrique, & pour informer le Sultan de sa négociation.

Retour de Maurus à Rome, & de-là en Afrique.

Pendant tous ces mouvemens ausquels l'union de Cam-

pſon & de Naubeadarin avoit donné lieu, Pachéco & Soarez revinrent à Liſbonne. Leur retour cauſa beaucoup de joye au peuple, qui voyoit en ces deux hommes deux des plus grands Capitaines de leur tems. Le Roy qui attribuoit plus juſtement à la protection du Ciel, qu'à leur ſage conduite, la gloire de tant d'exploits, en voulut rendre graces à Dieu, par une proceſſion ſolemnelle. Il y aſſiſta en perſonne, & par une diſtinction juſqu'alors ſans éxemple, il fit marcher Pachéco immédiatement aprés luy.

Ans de J. Christ. 1505.

Pachéco reviēt en Portugal.

Enfin, le Roy voulant mettre le comble à l'honneur qu'il venoit de faire à Pachéco, luy donna le gouvernement de la ville de S. George en Etiopie, d'où l'on apporte en Portugal les lingots & la poudre d'or qui viennent des Indes. Ce poſte que beaucoup de gens envioient, luy attira des ennemis. Quoique Pachéco gardaſt toûjours une conduite hors de reproche, il ſe forma contre-luy des brigues ſecrettes, & l'on tâcha par tant de moyens, de le détruire dans l'eſprit du Roy, qu'enfin on en vint à bout. Les mémoires que l'on envoya à la Cour, touchant le mauvais uſage que Pachéco faiſoit de ſon autorité dans ſon Gouvernement, depuis qu'il en avoit pris poſſeſſion, furent les premiéres teintures qu'on donna de ſon prétendu crime. Comme on s'apperceut que ces avis faiſoient quelque impreſſion ſur l'eſprit du Roy, & des Miniſtres; on ajoûta, que la ſeule crainte de l'autorité de ce Gouverneur retenoit les peuples dans un ſilence violent, & que n'oſant ſe plaindre de ſes éxactions, parce qu'ils redoutoient ſon crédit, ils ſe voyoient obligez à s'armer de patience, ne trouvant que ce reméde à leur malheur. On éxagéra enſuite, l'abus que Pachéco faiſoit de la confiance que le Roy avoit en luy, dans le maniement des richeſſes qui abordoient à S. George, pour eſtre tranſportées à Liſbonne; on concluoit enfin, que ſi l'on n'arreſtoit au plûtoſt le cours de ces malverſations, elles s'augmenteroient tous les jours, par le grand éloignement qu'il y avoit d'Etiopie en Portugal; ce qui empêchoit qu'on

Pachéco eſt fait Gouverneur de Saint George de la Mine.

On tâche de le détruire dans l'eſprit du Roy.

Ans de J. Christ. 1505.

ne sceust la conduite de ce Gouverneur.

De tels avis n'étant jamais négligez chez les Princes, Emanuel fit éxaminer celuy-ci en plein Conseil. Les ennemis de Pachéco, qui connoissoient le caractére du Roy, & qui n'avoient pas moins travaillé à surprendre sa religion, que celle de ses Ministres, eurent la satisfaction de voir réüssir leur malice, & d'apprendre qu'on avoit envoyé un ordre à Pachéco de venir à la Cour, où il se rendit en diligence. La froide réception que luy fit Emanuel, l'altération qu'il trouva sur tous les visages, luy donnerent un véritable chagrin. Il regarda ce changement, comme une des plus seures marques du malheur dont il étoit menacé; peu s'en fallut qu'il ne se crût coupable. On s'asseura de sa personne, & dés le mesme jour on luy donna des Commissaires. Il fut interrogé sur les articles contenus dans les Mémoires, qui avoient été mis entre les mains de ses Juges; mais il se justifia avec tant de netteté & de droiture, que le Roy connut alors qu'il avoit trop déferé à de si dangereux conseils. Pachéco étant sorti de cette affaire, plus triomphant de ses envieux, qu'il ne l'avoit jamais été de ses ennemis, fut rétabli dans ses charges avec de nouveaux applaudissemens; mais tous ces honneurs ne luy firent point oublier l'injustice qu'on luy avoit faite, en le soupçonnant d'avoir manqué de fidelité dans ses devoirs, & il en conceut un chagrin si profond, qu'il ne mena plus qu'une vie triste & languissante.

Arrivée de Pachéco à la Cour.

Il se justifie dans l'esprit du Roy.

Tandis que l'on travailloit à la ruine de Pachéco, on publia plusieurs Ordonnances à Lisbonne, pour l'augmentation des imposts sur les denrées. Parmi ces différens Edits, il y en eut un qui fit plus de bruit que tous les autres. Il paroissoit par cet Edit, que le Roy vouloit arrester les trop grandes & les trop fréquentes acquisitions, que les Hospitaux faisoient des meilleurs héritages du Royaume, pour peu qu'ils fussent à leur bienséance. Comme les maisons des particuliers ne subsistent pas si longtems que les Communautez, ces mesmes Communautez, qui profitent tost ou tard du malheur d'autruy, ren-

Le Roy fait plusieurs Reglemens.

controient à la fin quelque propriétaire indigent, ou facile, qui dans l'espérance de raccommoder ses affaires, en touchant de l'argent comptant, ruinoit sa maison en aliénant toûjours avec perte pour luy, ce que ses prédecesseurs avoient acquis ou conservé avec beaucoup de peine. Pendant que les hospitaux, animez de cet esprit d'interest, s'enrichissoient des dépoüilles des particuliers, un Gentilhomme Portugais, nommé Jean Figueira, pensa se ruiner pour faire bâtir un Fort à Guadanabar, proche du Cap de Guer en Etiopie. Une action si génereuse, & si utile pour le bien public, méritoit les recompenses qu'il s'attira du Roy; mais dans la suite du tems, ce Gentilhomme ne pouvant plus entretenir une garnison assez forte pour défendre sa Citadelle contre les Barbares, le Roy y suppléa; il le dédommagea des dépenses qu'il avoit faites, & le fit Gouverneur de la place.

Le Fort de Guadanabar, par qui bâti en Etiopie.

Vers la fin de la mesme année, il y eut une grande contagion à Lisbonne. La campagne s'en trouvant infectée du costé de Santaren, la Cour partit d'Almerim pour aller à Abrantes, où la Reine accoucha heureusement de l'Infant Loüis.

Naissance de l'Infant Loüis.

Les fureurs d'une sédition à Lisbonne, succéderent au fleau dont cette ville fut frappée, & ce que la maladie avoit épargné, devint la victime de la populace émeuë & mutinée, par un scrupule de Religion. Ce tumulte arriva au sujet d'un Juif qui s'étoit fait Chrétien depuis peu de tems. Ce Juif ayant été surpris en parlant d'une maniére scandaleuse & impie, du corps de Jesus-Christ qui repose dans nos tabernacles, fut accablé de plusieurs personnes de l'un & de l'autre sexe, qui le jetterent dans le feu. Deux Moines qui survinrent, chacun une Croix à la main, coururent de tous costez, haranguerent le peuple, & l'exciterent à tirer vengeance d'une impiété qui attiroit sur le Royaume la colére du Ciel, & qui portoit une si grande atteinte à la Religion. Les Portugais animez par leur zéle & par leurs discours, s'assemblerent, & coururent aux armes. Quelques Allemans, de qui les vaisseaux

Sédition à Lisbonne.

Osorius, liv. 4.

Ans de J. Christ. 1505.

étoient à l'ancre dans le port, se joignirent aux Portugais ; ils investirent les maisons des plus riches particuliers, les forcerent & les pillerent.

On fit un furieux carnage de tous ceux qu'on soupçonnoit de Judaïsme. Les plus honnestes gens qui avoient, ou des envieux, ou des ennemis, ne trouvoient plus d'azile dés qu'on les avoit dénoncez à ces bourreaux publics, qui ne respiroient que le sang & le pillage. La plûpart de ces assassins avoient perdu le respect deu aux Eglises ; ils y entroient les armes à la main ; ils égorgoient jusque dans le Sanctuaire, ceux qui s'y étoient réfugiez, comme dans le seul azile qui leur restoit ; & là, sans distinction ni de sexe, ni d'âge, les plus innocens tomboient morts au pied des autels. Les Magistrats étoient sans crédit ; on ne connoissoit plus leurs voix ; on ne craignoit plus leurs menaces ; tout se trouvoit également exposé à cette émotion populaire, qui dura tout le jour. Le désordre fut encore plus considérable le lendemain. Les païsans accoururent à Lisbonne, & renouvellerent la désolation, pour avoir part au pillage. Quelques Juifs qui étoient échapez au tumulte de la veille, & qui s'étoient renfermez dans leurs maisons, furent obligez de les abandonner à ceux qui y entrerent, & ne se sauverent du risque de perdre la vie, qu'à la faveur des meubles prétieux, & de l'argent comptant qu'ils donnerent ; ce qui fut cause que l'on massacra moins de Juifs que de Chrétiens, d'autant plus qu'on ne donnoit pas le tems à ces derniers de justifier leur créance. Cette cruelle scéne dura encore tout le jour, & elle auroit peut-estre recommencé le lendemain avec autant de violence, si de Sylva & Alvarez de Castro, Chefs de la Justice, n'eussent employé le reste de leur pouvoir, pour assembler quelques hommes hardis & fidelles, & s'ils ne les eussent introduits à main armée dans Lisbonne. Alors la crainte des peines commença à étonner ceux qui les avoient meritées, & les réduisit à la fuite. Les vaisseaux étrangers qui étoient à la rade, mirent aussi à la voile. Aussitost que les troupes que le Roy envoya à Lisbonne

Lisbonne, y furent entrées, Lopez & Almeida, qui les conduisoient, s'emparerent des principales places de la ville, y établirent des corps de garde, poursuivirent les Chefs & les complices de ce tumulte, & dissiperent la sédition. Les deux Moines, qui par un zéle trop indiscret, avoient excité les peuples à la vengeance, furent dégradez & condamnez à la mort; les Juges subalternes, que la crainte du péril avoit assez étonnez, ou pour se sauver, ou pour ne point paroistre avec le caractére & le pouvoir attaché à leurs charges, en furent dépoüillez, & pour marque d'ignominie, on les condamna à des amendes pécuniaires. Enfin le Roy osta à la ville de Lisbonne, tous les priviléges & tous les honneurs dont luy, & ses prédecesseurs l'avoient gratifiée.

ANS DE J. CHRIST 1506.

Punition des séditieux.

Lisbonne est privée de tous ses droits.

Quand on eut rendu le calme à la ville capitale du Royaume, Emanuel y revint avec la Reine. Peu de jours aprés, il receut la nouvelle, que la flotte qu'il avoit envoyée aux Indes Orientales, sous la conduite de François Almeida, avoit moüillé dans le port de Quiloa, avec seize grands vaisseaux & six caravelles. Ce Géneral avoit écrit de ce port, au Roy, que ses Pilotes ayant poussé leur route trop avant vers le Midy, pour doubler le Cap de Bonne-Espérance avec plus de facilité, luy avoient fait courir mille dangers différens; que le vent avoit porté ses vaisseaux dans un climat si éloigné du Soleil, qu'à peine on avoit pû, à cause du grand froid, faire les manœuvres nécessaires pour se tirer de ce péril, & pour faire voile vers l'Orient, afin de passer de-là à Quiloa.

Almeida rend compte au Roy de son voyage.

Almeida ajoûtoit dans sa mesme lettre à Emanuel, qu'Abrahem, Roy de Quiloa, voulant éviter de payer le tribut qu'il luy devoit, s'étoit retiré dans les montagnes; ce qui l'avoit obligé de faire une descente, à laquelle les Quiloans s'étoient d'abord opposez; mais que nonobstant leur resistance, il étoit entré dans leur ville; qu'il en avoit assemblé les principaux habitans; qu'il leur avoit déclaré que le Roy de Portugal les prendroit sous sa protection, pourveu qu'ils luy fussent fidelles, & qu'ils reconnussent

Ans de J. Christ. 1506.

pour leur Roy, un de leur principaux Officiers, nommé Mahomet Anconii; que les Quiloans, contens de cette nouvelle domination qui les affranchissoit de la servitude, avoient promis une fidelité éternelle à Emanuel, & qu'ils avoient proclamé Mahomet. Le Géneral mandoit aussi au Roy, qu'il avoit fait bâtir une citadelle à Quiloa; qu'il y avoit mis une garnison Portugaise, pour défendre le nouveau Roy, & pour retenir les peuples dans l'obéïssance qu'ils venoient de luy promettre, & mesme de luy jurer; qu'aussitost que Mahomet avoit été en possession de sa Couronne, il s'étoit reconnu pour tributaire de celle de Portugal; qu'en mesme-tems, ce Prince luy avoit demandé permission de faire venir à Quiloa, le fils d'Alfudaïl, qui avoit été Roy de Quiloa, & qu'Abrahem avoit fait tuer pour s'emparer de son Etat; que Mahomet luy ayant apris les extrémes obligations qu'il avoit à Alfudaïl, il luy avoit témoigné qu'il croiroit manquer de reconnoissance, s'il ne faisoit remonter la sienne jusqu'au fils de son bienfaicteur; que dans cette veuë, il seroit bien aise d'en faire son successeur au trône où Emanuel l'avoit fait monter. Almeida ajoûtoit, que cette proposition l'avoit tellement surpris, qu'il avoit demandé à Mahomet, pourquoy il préferoit l'établissement d'un étranger à celuy de ses propres enfans, & s'il ne les estimoit pas d'assez bons sujets pour luy succéder; mais qu'enfin, ce Roy luy avoit témoigné, qu'il aimoit mieux laisser cet éxemple de reconnoissance, que non pas un sceptre à sa posterité.

Mahomet Anconii, proclamé Roy de Quiloa.

Osorius, liv. 4. Maffée, Hist. des Indes, liv. 3. chap. 2.

Caractére d'Alfudaïl.

Almeida, charmé de la génerosité de ce Prince Barbare, avoüoit en mesme-tems au Roy, qu'il avoit laissé Mahomet en pleine liberté de disposer de son Royaume, en faveur de qui il voudroit; que dans cette veuë, il avoit avancé le retour du fils d'Alfudaïl; que ce Prince l'avoit déclaré pour son successeur à la Couronne qu'il portoit; & que les Quiloans l'avoient reconnu en cette qualité.

Quand Mahomet fut établi à Quiloa, Almeida fit voile vers Monbaça. Aussitost que ce Vice-Roy fut arrivé dans les environs de cette ville, il envoya Payva, qui étoit son

Arrivée du Vice-Roy devant Monbaça.

plus experimenté Pilote, pour ſonder la profondeur du port, dont l'entrée eſt défenduë par une Tour, où le Souverain de Monbaça avoit fait pointer les canons que l'on avoit peſchez, lors que les Portugais y firent naufrage. Les ſentinelles de cette Tour ayant apperceu le vaiſſeau de Payva, en donnerent avis au Commandant, qui fit tirer ſur ce Portugais. Cela n'empêcha pas néanmoins, que Payva n'approchaſt de cette Tour, & qu'il ne la canonnaſt. Le feu qu'il mit dans le magazin des poudres, épouvanta tellement la garniſon, qu'elle abandonna ſon poſte, & qu'elle ſe retira dans la ville.

Ans de J. Christ. 1506.

Almeida, à qui Payva avoit mandé cet évenement, fit entrer ſa flotte dans le port. Il envoya deux de ſes Officiers pour aſſeurer le Roy de Monbaça, qu'il n'étoit point venu à deſſein de luy déclarer la guerre, pourveu qu'il reconnuſt le Roy de Portugal pour ſon Souverain, à l'éxemple de pluſieurs Potentats des Indes & d'Afrique, leſquels s'étoient rangez volontairement ſous la protection d'Emanuel. Qu'au reſte, c'étoit à luy de ſe déterminer dans peu ſur le parti qu'il avoit à prendre, pour ne le point obliger à luy faire reconnoiſtre une domination, à laquelle il auroit refuſé de ſe ſoumettre.

Le Roy de Monbaça, qui ne pouvoit ſe reſoudre à obéïr à un Monarque étranger, ni les peuples à reconnoiſtre d'autre Souverain que le leur, dit aux Officiers d'Almeida, que s'ils ne ſe retiroient promptement, il feroit faire main baſſe ſur eux; qu'il envoyeroit brûler leurs vaiſſeaux; & qu'il leur feroit éprouver ce que les hommes de Monbaça ſçavent faire les armes à la main, pour ſe débarraſſer d'une Nation qui n'avoit veu que les femmes de Quiloa, fugitives & tremblantes. Sur une réponſe ſi fiére, le Géneral ſe diſpoſa à l'attaque de la ville de Monbaça, & fit un détachement pour aller brûler le Fauxbourg le plus proche de la mer: les habitans effrayez de cet embraſement accoururent pour y remédier. Les Portugais qui s'étoient cantonnez pour les ſurprendre, les enveloperent, & les paſſerent au fil de l'épée.

Le Géneral inſulte Monbaça.

Ans de J. Christ. 1506.

L'incendie fut si grand & dura si long-tems, que les Portugais ne purent s'approcher de Monbaça, ni continuer leurs attaques. La garnison & les habitans, occupez à garantir de l'embrasement le reste de leur ville, se persuaderent que les Portugais ne songeroient pas à leur causer un plus grand dommage que celuy de les avoir brûlez; mais le Vice-Roy ne s'en tint pas à la peur qu'il leur avoit donnée, ni au mal qu'il avoit commencé à leur faire. Il sceut par quelques espions qu'il envoya pendant la nuit, que les ennemis n'avoient point de sentinelles sur le bord de la mer; il débarqua une partie de ses troupes, se mit à la teste de ce détachement, & à la faveur de l'obscurité, il s'approcha de la ville; mais il ne voulut pas hasarder d'y entrer, de crainte de donner dans quelque embuscade; de sorte qu'il se contenta d'envoyer Almeida son fils, pour commencer l'attaque par un autre endroit, à dessein de partager les ennemis, quand ils se verroient attaquez en mesme-tems par deux différens costez.

Le jeune Almeida forme une nouvelle attaque.

Les Monbaçans pressez par la nécessité de se rendre, ou de se retrancher dans leurs maisons, prirent ce dernier parti, & se défendirent à coups de fléches, avec beaucoup d'opiniatreté & de courage. Comme les ruës de Monbaça sont fort étroites, & que les Portugais ne pouvoient pas s'ajuster assez bien pour tirer sur leurs ennemis, ils se virent exposez pendant un assez long-tems, à une gresle de dards & de pierres, qui leur cousta beaucoup de gens. Quand les Monbaçans n'eurent plus dans leurs maisons dequoy se défendre, ils ébranlerent de grands pans de murailles, & les pousserent sur les Portugais; ce qui les détermina d'enfoncer les portes des maisons, quoique bien barricadées, pour y aller assommer ceux qui s'y étoient retranchez. Les Monbaçans ne pouvant plus se dérober au ressentiment des Portugais, que par la fuite, passerent de maisons en maisons, qui sont bâties sur le mesme niveau, & retarderent leur mort de quelques momens; mais aussi, quand les Portugais les eurent atteints, ils les précipiterent du haut en bas des

Vigoureuse résistance des Monbaçans.

maisons ; de sorte que ceux qui avoient échapé au tranchant de l'épée, trouverent par leur chute la mort qu'ils avoient évitée en fuyant.

Ans de J. Christ, 1506.

D'un autre costé, le jeune Almeida se rendit maître du Palais du Roy, où il espéroit de trouver ce Prince, & d'en faire son prisonnier de guerre ;mais il s'étoit sauvé dans le bois. Cependant le Vice-Roy fit mettre la ville au pillage, & l'abandonna aux soldats, croyant qu'il seroit assez considérable pour les dédommager de tous les dangers ausquels il les avoit exposez ; mais les Monbaçans qui l'avoient préveu, avoient détourné leurs meilleurs effets. Au reste, la perte que les ennemis firent dans cette journée, monta à plus de quinze cens hommes, & l'on fit plus de huit mille prisonniers ; on retint les principaux d'entre-eux, & les femmes les plus apparentes pour en tirer rançon, & l'on mit le reste en liberté. Les Portugais perdirent un assez grand nombre de leurs gens, & eurent plusieurs blessez. Monbaça ayant été pillé, le Vice-Roy y fit mettre le feu pour empêcher que les Barbares ne s'y fortifiassent mieux qu'auparavant, en cas qu'ils y revinssent aprés le départ des Portugais.

Pillage de Monbaça.

Incendie de cette ville.

Pendant qu'Almeida étoit occupé à la réduction de Monbaça, le vaisseau de Vasco Gomez, que la tempeste avoit séparé de la flotte, arriva dans le port de cette ville. Tout ce qu'il y avoit de bâtimens en état de mettre à la voile, firent la route de Mélinde. Lopez Chanoque & Jean Lhomme, Capitaines Portugais, dont les vaisseaux y étoient déja à l'ancre, se joignirent au reste de la flotte aussitost qu'elle fut arrivée ; mais le mauvais tems empêcha Almeida d'aller saluer le Roy de Mélinde, & de luy faire des présens au nom d'Emanuel. Il en donna la commission à quelques-uns de ses Officiers qui y allerent. Ce Prince en fit remercier le Vice-Roy par son propre frere, & luy envoya des vivres & des raretez de son païs, aprés quoy le Vice-Roy remit à la voile, & alla moüiller dans le port de l'Isle d'Anchédive.

Présens du General au Roy de Mélinde.

En arrivant dans cette Isle, Almeida receut des lettres

Ans de J. Christ. 1506.

de Gonçalez Barboſa. Ce Capitaine l'avertiſſoit que trois vaiſſeaux Arabes armez en guerre, & chargez de marchandiſes, faiſoient voile de ce coſté là. Le Vice-Roy qui ne vouloit pas manquer un ſi beau coup, détacha Chanoque & Payva pour croiſer la mer. Il envoya le Capitaine Lhomme à Cochin, à Cananor, & à Coulan, pour y donner avis de l'arrivée de ſa flotte, & pour diſpoſer les Facteurs du Roy, à préparer les marchandiſes qu'on devoit charger ſur les vaiſſeaux qui devoient retourner à Liſbonne. Cependant le Vice-Roy fit travailler avec une diligence extréme, à la conſtruction d'un Fort ſur le bord de la mer. Sur ces entrefaites Emanuel Pazagne, à qui Almeida avoit donné le commandement de quelques navires, avant qu'il euſt doublé le Cap de Bonne-Eſpérance, arriva dans le port d'Anchedive, accompagné ſeulement d'Antoine Vaſco. Les autres bâtimens qui étoient avec luy, avoient été pouſſez en différens endroits ; la plûpart avoient fait naufrage, & il ne s'en étoit ſauvé que cinq hommes, que Pierre Baretto avoit receus ſur ſon bord. Ce fut par eux que Pazagne aprit la conſpiration qu'Abrahem avoit tramée contre le nouveau Roy de Quiloa, & qu'il ſceut que ce Prince avoit été bleſſé au bras ; que le meurtrier avoit été arreſté ; qu'il avoit avoüé que c'étoit à la ſollicitation d'Abrahem, qu'il avoit commis cet attentat, & qu'enfin on avoit livré ce meurtrier aux plus cruels ſuplices, comme criminel de leze-Majeſté.

Conſpiration contre le Roy de Quiloa.

Cependant Chanoque & Payva, qui tenoient toûjours la mer, prirent une caravelle Indienne & quelques petits bâtimens Arabes. Ils y trouverent un Portugais que Barboſa avoit dépêché pour avertir le Vice-Roy, que l'un des trois vaiſſeaux qu'il leur avoit commandé d'attendre au paſſage, étoit entré dans le havre de Calécut ; que le Sultan mettoit un grand nombre de voiles à la mer, & qu'il avoit envoyé au Roy de Calécut, quatre Vénitiens que ce Prince luy avoit demandez pour fondre du canon.

Almeida, ne doutant pas que tous ces grands prépa-

ratifs ne se fissent pour renouveller la guerre contre les Portugais, fit radouber les vaisseaux qui en avoient un plus grand besoin. Il ordonna que l'on travaillast à équiper deux caravelles & une galére, sur laquelle on mit les prisonniers Arabes pour y faire la manœuvre, & pour aller aux ennemis avant qu'ils eussent joint leurs Alliez.

Ans de J. Christ, 1506.

Le renouvellement de cette guerre porta aussi le Vice-Roy, à pratiquer de nouvelles alliances avec les Rois du païs. Merlaé qui régnoit à Onor, situé dans le Bisnagar en Asie, & qui desiroit pareillement de contracter une alliance avec les Portugais, envoya un Ambassadeur à Almeida, pour en conclure le traité. Timoja, fameux Pirate, étant alors dans Onor, fut compris dans ce traité. Merlaé, qui par cette nouvelle alliance s'étoit procuré l'amitié des Portugais, & leur secours contre le Roy de Decan son voisin, avec qui de tems en tems il étoit obligé d'avoir la guerre, s'en servit fort à propos dans cette rencontre. Il pria le Vice-Roy d'envoyer reconnoistre la citadelle de Zincatura, que le Decanois avoit fait construire auprés d'Anchedive. Le Vice-Roy ravi de trouver une occasion de rendre ce bon office à Merlaé, chargea son fils Almeida, d'aller reconnoistre les environs & les fortifications de cette place. L'Officier qui y commandoit & qui étoit une des créatures d'Idalcan Roy de Goa, averti de l'aproche des vaisseaux Portugais, sortit de Zincatura à la teste de mille hommes, & s'empara du rivage & de la descente. La bonne contenance des Barbares détermina le jeune Almeida à arborer le pavillon blanc. A ce signal de paix, ce Commandant & luy s'aboucherent, & firent entre-eux une alliance, que le Vice-Roy confirma dans la suite. Merlaé, qui par cet accord où il étoit compris, se voyoit à couvert des insultes qu'il avoit à craindre du costé des Decanois, n'en conserva pas toute la reconnoissance qu'il devoit, puisqu'il se broüilla bientost aprés avec les Portugais.

Alliance faite avec différens Princes. *Strabon. liv. 1. & 2. Pomponius Mela liv. 1. Sanson. Baudrand.*

Ce different arriva au sujet d'un grand vaisseau chargé de chevaux de Perse, que les gens du Vice-Roy allerent

Ans de J. Christ. 1506.

insulter; mais les Arabes & les Persans, qui montoient ce navire, au lieu d'attendre l'approche des Portugais, se jetterent dans leurs esquifs avec quelques effets de transport, & firent échoüer leur principal bâtiment. Les Portugais qui n'en vouloient qu'à ce vaisseau, s'attacherent à le relever. Quand ils l'eurent conduit à bord, quelques uns de leurs soldats prirent dix-neuf chevaux qui estoient sur ce navire, & les menerent dans quelques habitations construites sur le bord de la mer. Le Vice-Roy informé de ce qui s'étoit passé, envoya des gens pour retirer ces chevaux; mais les Arabes chez qui les Portugais les avoient mis, dirent que Merlaé les avoit fait enlever pendant leur absence.

Le Vice-Roy surpris de ce procedé, crut avant que de s'en plaindre, devoir demander au Roy d'Onor, les chevaux qui luy appartenoient, comme étant une prise faite par les Portugais. Ce Prince, loin de répondre à cette demande, refusa d'y satisfaire. Le Vice-Roy piqué du refus, se disposa dés ce moment à tirer raison de cette infidelité. Pour cet effet, il laissa Emanuel Pazagne dans le Fort d'Anchedive, dont il luy donna le commandement pendant son absence, & mit à la voile pour aller à Onor, résolu d'entrer dans le Fleuve qui arrose les murailles de la ville, & de faire un détachement pour aller fourager le païs, tandis qu'il insulteroit les vaisseaux qu'il trouveroit dans le port, & qu'il les brûleroit sur le rivage; mais les Arabes qui estoient sur ces bâtimens, ayant prévenu son ressentiment, luy promirent si positivement, que Merlaé luy feroit satisfaction, qu'ils obtinrent du Vice-Roy, le terme d'un jour pour aler négocier cette affaire, & mesme s'engagerent à luy en apporter la réponse.

Broüillerie du Géneral & du Roy d'Onor.

Le jour se passa sans que le Vice-Roy fist aucune hostilité, pour ne pas déroger à sa parole; mais le Roy d'Onor, loin de tenir la sienne, employa cette petite tréve à faire emporter les meilleurs effets de ses peuples, & se retira dans les montagnes, où les principaux de sa Cour & de la ville, le suivirent. Ces nouvelles preuves de la mauvaise foy de

Retraite de ce Prince.

de Merlaé, déterminerent enfin le Vice-Roy, d'en venir aux derniéres extrémitez avec ce Prince. Pour commencer à luy donner des marques de ſon reſſentiment, le Vice-Roy envoya Almeida ſon fils, à qui il ordonna de brûler tous les vaiſſeaux qu'il trouveroit dans le port; ce qui fut éxecuté avec la derniére rigueur. Le Roy d'Onor, qui du lieu où il s'étoit poſté, pouvoit obſerver ce qui ſe paſſeroit, voyant ſa ville & ſes vaiſſeaux en feu, détacha quatre mille hommes pour les aller ſecourir, & pour remédier à l'incendie. Almeida s'y oppoſa autant qu'il luy fut poſſible; mais les ennemis avoient pris de trop bonnes précautions pour ne pas réüſſir. Ils avoient poſté à la teſte de leur armée, un certain nombre de gens qui portoient de grands boucliers dont ils ſe couvroient, & ceux qui les ſuivoient immédiatement, tandis qu'on en décochoit une ſi grande quantité de fléches, que les Portugais ſe virent contraints de reculer. Comme ce mouvement ne leur étoit point ordinaire, ils en eurent de la confuſion, & changeant bruſquement leur maniére de combattre, ils allerent teſte baiſſée aux ennemis; mais d'un pas ſi déterminé, que malgré leur multitude & leurs efforts, ils les rompirent & les pourſuivirent avec la meſme ardeur qu'ils en avoient été attaquez.

ANS DE J. CHRIST. 1506.

Le Géneral fait brûler les vaiſſeaux de Merlaé.

La vivacité avec laquelle cette action ſe paſſa de la part des Portugais, obligea Almeida de faire ſonner la retraite, de crainte que les ennemis, par leur fuite, n'attiraſſent ſes gens dans quelque embuſcade. Une ſi ſage précaution fit un effet tout contraire dans l'eſprit des Barbares. Ils ſe perſuaderent, puiſque les Portugais ne les avoient pas pourſuivis, qu'ils manquoient de courage & de fermeté; dans cette penſée, ils ſe rallierent, & revinrent à la charge.

Les Portugais qui avoient repris leurs rangs, les receurent avec tant de vigueur, qu'ils les mirent entiérement en déroute, & en tuerent un grand nombre. Le feu ne cauſa pas moins de deſordre que le fer, les ennemis perdirent quantité de leurs plus beaux vaiſſeaux, & la ville

Ans de J. Christ. 1506.

d'Onor fut presque reduite en cendres. Les Portugais eurent plusieurs de leurs gens blessez, parmi lesquels se trouva Almeida, qui dans le combat receut un coup à la main droite.

Merlaé cherche à faire la paix.

Merlaé, connoissant mieux que jamais & mesme à ses dépens, combien il luy étoit avantageux de ménager l'amitié des Portugais, tâcha de rétablir la bonne intelligence entre-eux & luy, & fit dire au Vice-Roy, que s'il étoit disposé à oublier tout ce qui s'étoit passé, ils renouvelleroient leur union, & qu'ils la scelleroient par une bonne paix. Le Vice-Roy affectant de ne pas répondre positivement à cette derniére proposition, manda à Merlaé qu'il n'avoit pas assez de tems pour travailler à la paix, & qu'il envoyeroit son fils pour la conclurre, mais sous des conditions plus étroites & plus asseurées que celles du précedent traité. Merlaé s'entretint dans cette espérance, tandis que le Vice-Roy retourna à Cananor.

Le Capitaine Lhomme insulte quelques vaisseaux Arabes.

D'un autre costé, les Arabes qui étoient à Coulan, empêchoient ouvertement que les Portugais ne chargeassent leurs vaisseaux, & qu'on ne leur fournist les marchandises qu'on avoit accoûtumé de leur délivrer préferablement aux autres Nations. Une injustice si manifeste ne pouvant se souffrir sans une espéce de lâcheté de la part des Portugais, le Capitaine Lhomme alla insulter quelques vaisseaux Arabes; il en prit les équipages & les envoya à Antoine de Sala, Facteur de Portugal, à condition de ne rendre rien de ce qu'il luy mettoit entre les mains, jusqu'à ce que l'on eust chargé les navires. La fierté avec laquelle cela se passa, imposa beaucoup aux Arabes. Cependant le Capitaine Lhomme, qui étoit allé croiser la mer, revint avec de nouvelles prises. Il fit mettre à fond de cale de l'un de ses vaisseaux, les prisonniers qu'il avoit faits dans cette course, jusqu'à ce qu'il vist à quoy ils seroient propres. On éxecuta ses ordres, mais avec moins de précaution qu'il n'étoit nécessaire. Ces prisonniers forcerent le lieu où ils étoient détenus, monterent sur les ponts, du bâtiment, tuerent les Matelots & le Patron, se ren-

Il fait de nouvelles prises.

Fuite des prisonniers qu'il a faits.

dirent maîtres du vaiſſeau, & ſe ſauverent.

Ans de J. Christ. 1506.

Le Vice-Roy outré de cet affront, & ſenſible à la perte de l'un de ſes premiers navires, tint conſeil de guerre pour délibérer ſur la conduite du Capitaine Lhomme, & ſur le genre de châtiment qu'il méritoit. On y propoſa meſme d'en faire un éxemple, & de le caſſer à la teſte de la flotte ; mais à la pluralité des voix, il fut conſervé comme un ancien & bon Officier, dont le ſervice juſqu'alors n'avoit point ſouffert de reproche.

On s'en prend au Capitaine.

Comme le Vice-Roy étoit ſur le point de partir de Cananor, Gonzalés Barboſa, qui par ſon ſéjour en cette ville, connoiſſoit mieux qu'aucun autre le riſque qu'on couroit en demeurant parmi ces peuples, luy propoſa de demander permiſſion au Roy de ce païs, de faire conſtruire un Fort, ainſi qu'il l'avoit pratiqué dans les autres lieux où il avoit abordé. Cet avis étoit trop bon pour ne le pas ſuivre. Ce Prince en ayant accordé la permiſſion au Vice-Roy, on travailla ſi diligemment à ce petit Fort, qu'il fut achevé avant que le Vice-Roy euſt remis à la voile.

La réputation que les Portugais s'acqueroient tous les jours, s'étant répanduë juſque dans le Royaume de Narſingue, Criſnara qui en étoit Roy, envoya un Ambaſſadeur au Vice-Roy, pour ménager une alliance avec Emanuel. Mais avant que d'entrer dans tout ce qui ſe paſſa ſur le fait de cette alliance, je croy devoir donner ici une idée de la Religion de ces peuples, de leurs mœurs & du Souverain de ce païs.

Le Roy de Narſingue envoye un Ambaſſadeur à Almeida.

Les Narſingois, tout idolâtres qu'ils ſont, confeſſent l'unité de Dieu. Quoique celuy qu'ils reconnoiſſent ne ſoit pas le vray Dieu, ils luy attribuent la ſouveraine puiſſance ſur toutes choſes. Cependant leur culte ſuperſtitieux eſt bien différent de leur créance ; ils adorent des monſtres, à l'éxemple des autres Indiens, & en élevent les figures dans leurs Temples. Les Brachmanes ſont chargez des fonctions du ſacerdoce ; il y a meſme des femmes qui comme eux, ſe ſont ſacrifiées au ſervice de leurs autels. On trouve encore une autre eſpéce de ſolitaires, que l'on

Religion des Narſingois.

Ans de J. Christ. 1506.

Maffée, Hist. des Indes, liv. 4. cap. 7.
Osorius, liv. 4.

Divinité des Narsingois.

nomme Banéanes. Ces Solitaires, différens des Brachmanes par leur extérieur & par leur créance, portent sur la poitrine une pierre de la grosseur d'un œuf, d'où sortent trois filets; ils nomment cette pierre *Tambarane*, & la regardent comme la figure de leur divinité. La bigamie n'est point en usage parmi les Banéanes, & si leurs femmes survivent, on les enterre auprés du tombeau de leurs maris; ou bien on les jette dans un bucher lors qu'on met leurs époux dans le cercueil.

Quoique les Narsingois soient persuadez de l'immortalité de l'ame, & qu'ils croyent qu'on trouve en l'autre vie la récompense des bonnes actions, & la peine deuë aux crimes, cette espéce de morale n'empêche pas qu'ils ne soient fort enclins à l'amour & à la vengeance. Ils décident l'épée à la main toutes leurs querelles; ce combat se fait ordinairement en présence du Roy, qui donne une chaîne d'or au victorieux, comme une recompense deuë à son courage.

Leur caractére.

La ville de Narsingue porte le mesme nom que le Royaume, & en est la capitale. Elle est située sur une riviére qui favorise le commerce, & particuliérement celuy des chevaux de Perse & d'Arabie. C'est la seule marchandise qui soit franche de tout tribut; mais le Roy s'en dédommage bien, par le choix qu'il a droit de faire des plus beaux d'entre ces chevaux, qu'il achete pour les revendre, ou pour les donner à ceux qui l'approchent & qui le servent. Au reste, la police est si bien observée dans ce Royaume, que si quelqu'un y avoit contrevenu, & fait le moindre tort à celuy qui luy est inférieur, le Roy luy feroit reparer le dommage, & ordonneroit qu'il fust exemplairement puni.

Situation du Royaume de Narsingue.

Police de cet Etat.

Cette rigueur, loin de diminuer dans les peuples les sentimens de respect & d'amitié qu'ils ont pour leur Roy, semble l'augmenter en eux, puisqu'on peut dire qu'ils l'adorent. Cependant, on diroit que ce Prince ne se confie pas trop à ses propres sujets, par le grand nombre de gardes qui veillent continuellement à la seureté de sa personne.

Ce Monarque ſoutient avec une magnificence ſans pareille le caractére Royal, & l'on ne voit rien dans les Indes qui égale la ſomptuoſité de ſon Palais. La délicateſſe de ſes tables, & le grand nombre de gens de guerre, qui ſont à ſa ſolde, enfin l'extréme dépenſe qu'il fait pour l'entretien de ſon ſerrail, jointe à celle dont je viens de parler, le firent ſurnommer autrefois le Roy des Rois, & le Mary de mille Femmes. Il en choiſit les plus belles, & les donne pour recompenſe aux Officiers qui l'ont ſervi le mieux dans ſes armées.

Ans de J. Christ. 1506.

Magnificence du Roy de Narſingue.

Encore que ces profuſions ſoient conſidérables, elles n'épuiſent pas néanmoins l'épargne. Ce Roy obſerve inviolablement de ne jamais toucher aux ſommes qu'il a trouvées dans les coffres de ſon prédeceſſeur; au contraire, il ſe pique de les augmenter, & de les accumuler par pluſieurs lingots d'or & par des pierreries de grand prix.

Ses richeſſes.

Mais la Cour de ce Roy change bien de face quand il vient à mourir. On dreſſe un bucher fait de bois odoriférant; on met ſur le haut le corps de ce Prince, reveſtu de ſes habits royaux, & entouré de toutes les autres marques de Souverain; les Favoris, les Maîtreſſes, & les premiérs Officiers du deffunt Roy, environnent le bucher, & quand ſon corps eſt preſque conſumé, ils s'y précipitent eux-meſmes pour ne pas ſurvivre à celuy qui avoit droit de vie & de mort ſur eux.

Céremonies des funerailles de ce Prince.

Criſnara, qui régnoit alors à Narſingue, dans le tems qu'Almeida rempliſſoit une bonne partie des Indes du bruit de ſes conqueſtes, envoya un ſecond Ambaſſadeur à ce Vice-Roy, qui étoit dans le port de Cananor, pour conclurre le traité d'alliance qui avoit été propoſé. On y arreſta, que les Couronnes de Portugal & de Narſingue, ſeroient unies par le commerce entre les deux Nations, & l'on ſe donna de réciproques aſſeurances de ſe ſecourir en toutes occaſions; mais comme le Narſingois vouloit affermir cette alliance, il fit propoſer par ſon Ambaſſadeur, le mariage de la Princeſſe de Narſingue ſa fille, avec le fils d'Emanuel, s'il en avoit un, à laquelle ce Mi-

Criſnara, nom du Roy de Narſingue.

Il envoye un ſecond Ambaſſadeur au Vice-Roy.

Conditions du traité d'alliance.

Ans de J. Christ. 1506.

niſtre aſſeuroit que le Roy ſon Maître donneroit une dot trés-conſidérable.

Préſens de cet Ambaſſadeur.

Pour commencer à donner une grande idée des richeſſes de ce païs, ce Miniſtre fit préſent à Almeida, de deux colliers de perles de fort grand prix, de pluſieurs pierres prétieuſes, & d'un grand nombre de piéces d'étofes, que l'or joint au travail rendoit preſque ineſtimables.

Le Vice-Roy ne pouvant répondre à cette magnificence par des préſens auſſi conſiderables, ſupléa à la médiocrité des ſiens par de grands honneurs qu'il rendit, & qu'il fit rendre à cet Ambaſſadeur. Il l'aſſeura que dans le compte qu'il en rendroit au Roy ſon maître, il parleroit de l'alliance faite avec le Roy de Narſingue, comme d'une des premiéres & des plus importantes qu'Emanuel euſt jamais faites avec aucun Prince des Indes.

Départ de ce Miniſtre.

L'Ambaſſadeur ayant ainſi terminé ſa négociation remit à la voile, & s'en retourna à Narſingue. Incontinent aprés le départ de ce Miniſtre, le Vice-Roy qui étoit toûjours dans le havre de Cananor, deſcendit ſur le rivage, & fit dreſſer ſes pavillons ſous des palmiers qui le bordoient.

Débarquemẽt du Vice-Roy.

Ce fut là que le Roy de ce païs luy rendit viſite, & que dans leur conférence, ils convinrent que le Vice-Roy feroit achever le Fort que Gonçalez Barboſa avoit fait commencer à Cananor, & où les Portugais pourroient mettre leurs effets en ſeureté. Ce Prince y ayant conſenti, on employa un ſi grand nombre d'ouvriers, qu'il fut bientoſt achevé.

Nom du Fort de Cananor.

On luy donna le nom du Fort S. Ange; Lopez Britto en eut le gouvernement, & y mena une garniſon de cent cinquante hommes.

Pendant que les Portugais cherchoient à s'établir à Cananor, les Arabes tâchoient de les détruire à Coulan. Comme ils n'avoient receu aucune ſatisfaction de la violence que le Capitaine Lhomme leur avoit faite dans le port de cette ville, en prenant les équipages de leurs vaiſſeaux,

Les Arabes forcent la Factorie.

ils en ſoulevérent les habitans, & allerent forcer la Factorie, où ce Capitaine Portugais avoit mis en dépoſt les voiles & les cordages de ces bâtimens.

Sala, qui étoit Facteur, & qui ne se croyoit pas assez fort pour résister à une populace émeuë & animée par ces Barbares, se retrancha dans une Chapelle qui étoit proche de la Factorie, en attendant que Pierre Raphaël, qui étoit à l'ancre dans le port de Coulan, luy envoyast du secours; mais Raphael ne le put faire; les ennemis s'étoient emparez de toutes les avenues de la Factorie & de la Chapelle; ils les avoient entourées de fascines, où ils avoient mis le feu pour faire périr les Portugais, qui s'y étoient rétranchez.

Ans de J. Christ. 1506.

Ce nouvel échec redoubla dans le Vice-Roy, le désir de se venger & des Coulanois, & des Arabes. Plein de ce ressentiment, il envoya sa flotte à son fils Almeida qui étoit à Coulan, & luy ordonna de faire main basse sur tout ce qui s'opposeroit à luy, & de brûler les vaisseaux qu'il trouveroit dans le port. Cet ordre fut éxecuté avec tant de vigueur & d'éxactitude, que ces Barbares se virent hors d'état de résister ni de se défendre.

Almeida en tire vengeance.

Les Coulanois ainsi réduits, le Vice-Roy receut des lettres de Cochin. Il apprit que Trimumpara avoit abdiqué ; que ce Prince accablé d'années, & ennuyé des longues & fréquentes guerres qu'il avoit à soutenir, s'étoit retiré dans un Turcol; qu'il avoit nommé Naubeador, fils puisné de sa sœur, pour luy succéder sur le trône; qu'il en avoit exclus son frere, parce que dans les dernieres guerres de Calécut, ce Prince s'étoit rangé du costé de Zamorin, & qu'il avoit débauché plusieurs Officiers de l'armée de Trimumpara.

Abdication du Roy de Cochin.

La proclamation de Naubeador réveilla le chagrin du Prince son frere. Comme il se vit privé de la Couronne qui luy appartenoit préferablement à tout autre, il fit ce qu'il put pour inquiéter Naubeador, & voulut soulever le peuple contre le nouveau gouvernement. Il flatta les uns par de grandes espérances, & intimida les autres par des menaces, s'ils n'entroient dans les interests de l'héritier présomptif de la Couronne de Cochin.

Naubeador luy succéde.

Dans le tems que ces mouvemens civils partageoient

Ans de J. Christ. 1506.

les cœurs & les esprits des Cochinois, le Vice-Roy arriva à Cochin. Sa presence dissipa cette ligue naissante. Ce changement favorisa la céremonie du couronnement de Naubeador. Comme le Vice-Roy vit une si grande tranquillité, il ne perdit point de tems pour donner les ordres nécessaires, & disposa les choses avec tant de diligence & d'appareil, que les Cochinois furent charmez de la seule idée qu'ils conceurent de cette céremonie.

Couronnement de Naubeador.

Naubeador précedé de quelques-uns de ses Officiers, accompagné de quelques autres, suivant les fonctions de leurs charges, & revestu de ses ornemens royaux, monta sur le trône au bruit des fanfares & du canon. Le Vice-Roy fut un des premiers qui salua le nouveau Roy, en cette qualité; il luy fit au nom d'Emanuel, un présent d'une Couronne d'or qu'il luy mit sur la teste, & l'asseura, en cas que quelqu'un s'efforçast de l'ébranler, que le Roy son maître étoit trop de ses amis pour ne luy point aider à la soutenir. Une déclaration si publique & si précise, imposa beaucoup aux mécontens, & rasseura entiérement ceux en qui la crainte ou l'interest l'emportoient sur la fidelité. Les Officiers vinrent tour à tour au pied du trône de Naubeador, & luy rendirent leurs hommages; le peuple les seconda par des acclamations, & par des réjoüissances publiques.

Hommage rendu au nouveau Roy.

Maffée, liv. 3. chap. 5. Osorius, liv. 4.

Madagascar & sa situation.

Aprés cette céremonie, les huit vaisseaux destinez pour retourner en Portugal mirent à la voile, & partirent avec leur charge ordinaire. Ces bâtimens furent poussez dans l'Isle de Madagascar, que les Portugais appellent l'Isle de S. Laurent, & que les François connoissent sous le nom d'Isle Daufine. Les anciens Géographes la désignerent par le nom de *Menuthias*, & la surnommerent Etiopique, pour ne la point confondre avec une autre Isle de la mer Atlantique.

Estienne Flacour, Hist. de Madagascar.

La situation de Madagascar est à l'Orient de l'Afrique, & sur l'Ocean Etiopique. Elle a deux cens cinquante mille de long, & quatre-vingts de large. Cette Isle est féconde

de

de en fruits, en miel, en cire, & en bétail. Il n'y a point de ville, & les maisons qu'on y trouve, & qu'on a réduites en maniére de bourgs ou de villages, ont été bâties par les Colonies Françoises, dans la partie méridionale de cette Isle, en tirant vers le Levant.

Ans de J. Christ. 1506.

A l'arrivée des vaisseaux Portugais, les Insulaires se mirent dans de petites barques, & demanderent à monter sur le bord de Ferdinand Suarez. Ce Capitaine les y regala, espérant par là de se concilier leur amitié; mais ces peuples ingrats & farouches oublierent aisément les biens qu'on venoit de leur faire. Ils rentrerent brusquement dans leurs canots, & pour premiére marque de reconnoissance, ils tirerent des fléches contre le vaisseau de Suarez, & tâcherent d'environner celuy de Rodrigue Freirio; mais les Portugais leur ayant lâché quelques volées de canon, tuerent plusieurs des ces Insulaires; les autres prirent la fuite. Alors les vaisseaux Portugais continuerent leur route, & entrerent dans une riviére pour y faire aiguade.

Almeida ne fut pas le seul Capitaine qui fit connoistre aux Indes la puissance de son Roy, & la valeur de sa Nation. Pierre Gnaja, qu'Emanuel avoit choisi pour y aller avec six vaisseaux, & pour y faire de nouvelles découvertes si l'occasion s'en présentoit, partit la mesme année qu'Almeida. Il doubla le Cap de Bonne-Espérance, & vint moüiller sur la coste de Sofala, qui est un Royaume de la Caffrerie, en Affrique. La ville de Sofala porte le mesme nom que le Royaume, & est située dans une Isle sur la riviere de Cuama. Les Portugais y ont fait construire un Fort, qui leur est necessaire pour la traitte des Indes, & pour asseurer leur négoce avec les Caffres, dont ils ont en échange de quelques marchandises de laine, ou de soye qu'ils leur donnent, de l'yvoire, de l'ambre gris, de l'or, & des esclaves. Le Facteur Portugais qu'on y a établi, a soin de faire travailler aux mines de Manica, & de Buro qui sont vers le Midy, & l'on en tire une grande quantité d'or. Isuf qui régnoit dans Sofala, quand Gnaja y arriva, étoit aveugle & fort vieux. Quoique ce Souverain ressentist

Son arrivée à Sofala.

Ptolomée. Strabon. Jean de Barros. Linschot. Samson.

Ans de J. Christ. 1506.

les plus fâcheuses infirmitez du grand âge, on remarquoit encore en luy d'heureux restes de fermeté & de politique dans le gouvernement de son Etat, qu'il avoit usurpé aprés la mort du dernier Roy de Sofala. Gnaja prévint Isuf par des honnestetez qu'il alla luy faire au nom d'Emanuel. Ce Prince y répondit d'une maniére fort reconnoissante, & sur la simple proposition d'une alliance, il permit à Gnaja de bâtir une maison où les Portugais pussent se retirer & mettre leurs effets. Quand ce bâtiment fut assez avancé pour juger par sa figure, du dessein que pouvoit avoir le Capitaine Portugais, Isuf rappella le souvenir de tout ce qui s'étoit passé à Quiloa & à Monbaça. Comme il n'avoit consenti à se lier avec le Roy de Portugal, que pour se faire un ami, & non pas pour se donner un maître, il se répentit de la permission qu'il avoit trop facilement accordée, & des ordres qu'il avoit envoyez aux Gouverneurs de ses frontiéres, de recevoir dans leurs ports les vaisseaux Portugais qui viendroient y moüiller; mais il n'y avoit pas d'apparence de révoquer cette permission, à moins que de faire naistre quelque occasion qui pust luy servir de prétexte. Isuf en confera avec Musar, qui avoit épousé sa fille. Musar qui vouloit empêcher l'abus que ces derniers Alliez faisoient de la facilité du Sofalan, luy proposa d'user de voyes de fait contre eux, avant qu'ils fussent en état de luy résister; mais ce Roy plus circonspect que n'étoit son gendre, luy représenta, que les desordres de Quiloa & de Monbaça n'étoient arrivez, que parce qu'on avoit voulu user de violence, & qu'il aimoit mieux attendre du tems & du climat, d'ailleurs, fatal à tous les étrangers, l'occasion de se débarasser des Portugais, que de les sacrifier à la seureté du repos public, par des voyes indignes du nom de Souverain, & de la place qu'il remplissoit.

Le Roy de Sofala est sur le point de se broüiller avec les Portugais.

Cependant le Fort s'avançoit à veuë d'œil, & déja l'on avoit débarqué quelques piéces de campagne pour les mettre sur les bastions qui regardoient la ville. Cette diligence redoubloit la crainte des Sofalans, & les instan-

ces de Mufar, qui ne refpiroit que la guerre & le carnage. Ifuf partagé entre tous ces mouvemens, & fa prudence à ne rien précipiter, étoit agité de mille différentes penfées, quand la maladie fe mit parmi les Portugais; elle fut fi violente qu'à peine refta-t-il des ouvriers pour achever le Fort, & des foldats pour le défendre. Quoique cette efpéce de contagion euft emporté beaucoup de monde, Ifuf & Mufar trouvoient, que les Portugais qu'elle avoit épargnez, étoient encore en trop grand nombre, & qu'il falloit avancer leur ruine. Pour y reüffir, Ifuf mit dans fes interefts un certain Caffre, nommé Mocondez, Gouverneur des villes dépendantes du Roy de Monomotapa. Il luy fit fçavoir, que les Portugais avoient choifi Sofala pour leur féjour dans fes Etats; qu'il leur avoit permis de bâtir une maifon, où ils avoient porté de précieux effets; que la contagion s'étoit mife parmi eux dans le tems qu'ils fe retranchoient, & peut-eftre à mauvais deffein; que leur Factorie étoit aifée à forcer, & que l'on y pourroit faire un riche butin.

Ans de J. Christ. 1506.

Ligue contre les Portugais.

Mocondez, plus piqué du défir de gagner, que de l'ardeur de combattre, raffembla ce qu'il put de gens, & marcha au fecours d'Ifuf. Les Portugais avertis de ce complot, par un nommé Acote, Maure Abexin, qui étoit de leurs amis, donnerent ordre que leur artillerie fuft bien fervie, & fe difpoferent à recevoir leurs ennemis. Il fembloit que ceux que les longues maladies avoient jettez dans la langueur, vouloient employer ce qu'ils avoient encore de force & de courage, pour défendre ce qui leur reftoit de vie, puifqu'ils demanderent à Gnaja, de monter la garde avec leurs compagnons.

D'un autre cofté, Mocondez peu verfé dans l'ufage d'un fiége, fe repofoit fur le nombre de fes gens, qui fe montoit à fix mille hommes, mais fans difcipline & fans ordre. Il en employa la meilleure partie à porter des fafcines pour combler les foffez du Fort. Quand les Caffres fe préfenterent pour monter à l'affaut, l'artillerie des Portugais, qui étoit chargée à cartouche, fit un fi grand ra-

Ans de J. Christ. 1506.

vage, & causa tant de desordre parmi ces Sauvages, que ces peuples intimidez par le bruit du canon & par le carnage, ne songerent qu'à fuir dans les bois. Le feu que l'on continuoit de faire sur ces fugitifs, quoi-qu'ils fussent presque hors de la portée du canon, & le fracas des branches qui tomboient à leurs pieds, redoublerent en eux la peur & l'envie de se sauver, & les fit repentir de s'estre exposez à des périls si grands & si inconnus pour eux.

Déroute des Caffres.

Quand les Caffres se virent assez éloignez des Portugais, pour ne plus rien craindre, ils tournerent tout leur ressentiment contre les Arabes qui les avoient embarquez dans cette guerre. Voulant s'en venger & satisfaire en mesme-tems leur avidité pour le pillage, ils entrerent dans Sofala, emporterent tout ce qu'ils purent, & s'en retournerent dans leur païs, chargez des effets de leurs voisins.

La fuite des Caffres, & la perte qu'Isuf avoit faite dans le combat & dans le pillage de sa ville, renverserent toutes les mesures qu'il avoit prises pour soutenir cette guerre, & pour comble de disgraces, il négligea de relever les gardes qui veilloient à la seureté de sa personne : sans doute, qu'il se persuada, que les Portugais s'abandonneroient à la mesme negligence. Gnaja qui ne vouloit pas en demeurer là, partit avec Acote; il mena ceux qui se trouverent en état de le suivre, marcha vers le Palais d'Isuf, en força les portes, y entra l'épée à la main, & tua tout ce qu'il y avoit de gardes, que l'on trouva ensevelis dans le sommeil.

Gnaja entre dans le Palais d'Isuf.

Quand Isuf se sentit environné d'ennemis, dont il ne devoit attendre aucun quartier, il voulut mourir les armes à la main, & tout aveugle qu'il étoit, il courut à ses fléches, & se défendit avec tant de valeur, que chaque coup qu'il tira porta la mort, ou fit une blessure. Gnaja en receut une à la gorge, qui l'abbatit & qui luy coûta beaucoup de sang. Ferdinand Emanuel Facteur de Portugal, le croyant mort, s'attacha au malheureux Isuf, & luy coupa la teste. La mort de ce Souverain augmenta la fureur des Maures, qui par un dernier & vigoureux effort de courage & de désespoir, se défendirent & moururent en braves gens. Les

Blessure de Gnaja, & mort d'Isuf.

Portugais ſe voyant les vainqueurs & les maîtres dans Sofala, firent quartier au reſte des habitans, & n'exercerent aucune hoſtilité.

Ans de J. Christ. 1506.

Cette humanité chez des ennemis, que les Maures croyoient encore plus barbares qu'eux, leur laiſſa l'eſpérance de vivre plus heureux ſous le gouvernement des Portugais, que ſous celuy de leurs propres Rois; ce qui détermina les Sofalans à recevoir agréablement la loy qu'ils leur impoſerent. Gnaja qui devoit aux avis & au courage d'Acote, le ſuccés de la réduction de Sofala, propoſa aux habitans de cette ville, de reconnoiſtre Acote pour leur Roy. Ces peuples y conſentirent, & leur joye en fut d'autant plus grande, qu'ils alloient eſtre gouvernez par une homme de leur Nation, au lieu que s'il leur euſt fallu obéïr à quelque Prince étranger, peut-eſtre qu'ils auroient été contraints de changer leurs anciennes coûtumes, en obéïſſant à un nouveau Maître. La céremonie du couronnement d'Acote, ſe fit d'une maniére fort ſolemnelle, & avec beaucoup de gloire pour Emanuel. Ce nouveau Roy ſe reconnut ſon tributaire, & luy fit ſerment de fidelité, au lieu de celle que ſes prédeceſſeurs avoient toûjours gardée au Roy de Quiteve.

Acote eſt choiſi pour régner en Sofala.

Il ſe reconnoiſt tributaire d'Emanuel.

Cependant, la maladie qui n'avoit pas diſcontinué dans tout le païs de Sofala, emporta encore pluſieurs Portugais; Gnaja fut de ce nombre: les ſoldats & les Sofalans le regretterent. Quand le Roy aprit cette nouvelle, il fit l'éloge de ce Capitaine; il confirma le choix que les Officiers & les troupes avoient fait de Ferdinand Emanuel, pour eſtre leur Géneral, & envoya de nouveaux ordres au Vice-Roy, de paſſer à Quiloa, où quelques rebelles, pouſſez par Tirendiconde, parent d'Abrahem, avoient conſpiré contre Mahomet. Lorſque le Vice-Roy eut fait punir les Chefs de la ſédition, & diſſipé les reſtes de la ligue, il détacha quelques-uns de ſes vaiſſeaux ſous les ordres de Nugno Vaſquez, & le fit Gouverneur du Fort de Sofala, où depuis ce tems là, on a toûjours entretenu une bonne garniſon.

Mort de Gnaja.

Ferdinand Emanuel eſt fait Géneral.

Ans de J. Christ. 1506.

L'Isle de Ceilan, & sa situation.

Le jeune Almeida, que le Vice-Roy avoit envoyé dans les Indes, avec une flotte de neuf vaisseaux, prit la route des Isles Maldives ; mais l'impétuosité du reflux l'obligea de relâcher dans celle de Ceilan, que les anciens appelloient Taprobane. Cette Isle a plus de six-vingt lieuës de long, sur soixante & quinze de large. Elle est arrosée de plusieurs petites riviéres, qui contribuent à la beauté du climat & à la fécondité du terroir. Les citrons & les autres fruits que cette Isle produit, la rendent si agréable & si délicieuse, qu'on s'étoit imaginé autrefois que c'étoit le séjour de nos premiers Peres. On y trouve des animaux de toutes espéces, & particuliérement de ceux qui sont les plus nécessaires à la vie. La canelle que l'on en tire en prodigieuse quantité, passe pour la meilleure que l'on puisse avoir ; mais les pierres précieuses qui se forment dans les rochers, & que l'on pesche entre l'Isle & la terre ferme, en font la plus grande richesse.

Bochart Geogr. sacr. p. 2. c. 4. l. 2. Maffée. Osorius. Strabon. Pline. Ptolomée.

L'Isle est partagée en plusieurs petits Royaumes, & environnée de montagnes. Celle qui est au milieu de Ceilan passe pour la plus haute, & l'on n'y peut monter que par des pointes de fer, que l'on a enfoncées dans le roc, & par le moyen des chaisnes que l'on y a attachées. On voit sur la cime de cette montagne une grande pierre sur laquelle les vestiges d'un corps humain paroissent encore ; ce que l'on attribuë au long séjour qu'y fit un Saint homme, venu d'un des Royaumes des Indes, & qui passa dans cette Isle pour y porter la connoissance de l'Evangile ; mais si les injures des saisons, & les tems mesmes, ont entiérement effacé le nom de ce Solitaire, sa mémoire semble revivre par le concours des Pélerins, que la piété attire dans ce lieu, malgré les dangers qui l'environnent.

Aussitost qu'Almeida fut descendu dans l'Isle de Ceilan, il moüilla l'ancre dans le port de la ville de Callez, prés de Ceilan, & envoya Pélage de Souza pour ménager une entreveuë avec celuy qui en étoit le Souverain. A peine Sousa eut-il fait la proposition d'une alliance, qu'elle fut acceptée. Almeida ne pouvant pas demeurer plus

long-tems dans ce port, éxigea avant que de mettre à la voile, qu'on élevast une colomne aux armes du Roy de Portugal, pour marquer qu'Emanuel protegeoit le Souverain de Callez, depuis qu'il étoit devenu son tributaire & son allié. Ans de J. Christ. 1506.

Aprés la conclusion de ce traité, que le Vice-Roy ratifia dans la suite, Almeida retourna à Ceilan. Comme il s'en étoit emparé au nom d'Emanuel, il s'y établit d'une maniére à ne pas craindre qu'on dust le troubler dans cette conqueste. Cependant les Hollandois qui étoient dans ce mesme païs, en conceurent tant de jalousie, qu'ils projetterent d'en chasser les Portugais; mais n'osant s'abandonner à ce dessein, parce qu'ils n'étoient pas assez forts, ils interesserent le Roy de Candy, l'un des plus grands Princes de Ceilan, s'engagerent de le mettre en possession de cette Isle, aussitost que les Portugais en seroient sortis, & ne demanderent pour leur part dans cette conqueste, qu'une certaine quantité de canelle qu'on leur délivreroit tous les ans. Cette ligue étant faite entre toutes ces Puissances, on fit en sorte d'empêcher que les Portugais ne pussent recevoir ni vivres, ni secours de Negombe, qui est un bourg prés de Ceilan, où ils avoient fait construire une petite Forteresse. Ce moyen étant l'unique & le plus asseuré de réduire bientost les Portugais à la necessité de se rendre, ils se virent obligez de capituler; mais les Hollandois, bien loin de tenir la parole qu'ils avoient donnée au Souverain de Candy, se retrancherent dans Ceilan, & se mirent en état de se défendre contre-luy, en cas qu'il voulust se vanger de leur contravention au traité qu'ils avoient fait. Aprés cette capitulation, qui fut honorable aux Portugais, Almeida alla à Anchedive, pour ravitailler le Fort, & Manuel Pisani Genois, & l'un des Capitaines de la flotte Portugaise fit voile en Cananor, où Britto faisoit bâtir une Citadelle.

Jalousie des Hollandois contre les Portugais.

Pendant tous ces mouvemens, Naubeadarim Roy de Calécut fit travailler à un nouvel armement; mais de crainte qu'Almeida n'en découvrist le dessein, & qu'il n'en-

Ans de J. Christ. 1506.

prévinſt l'éxecution, il envoya des ordres aux Gouverneurs des Frontiéres de ſon Royaume, pour empêcher que perſonne n'en ſortiſt ſans paſſeport. Bien que ces ordres euſſent été éxecutez avec beaucoup d'éxactitude, Ludovici, Patricien Romain, que la ſeule curioſité avoit conduit en ce païs, fut aſſez heureux d'en ſortir ſans qu'on s'en apperceuſt. Almeida qui le joignit & qui le connut dans la route qu'il tenoit, apprit de ce Romain, que Naubeadarim avoit mis à la mer une flotte de ſoixante voiles, & de cent trente barques ou brigantins bien équipez.

Nouvel armement de Naubeadarim.

Auſſitoſt que le Vice-Roy eut eû la nouvelle de cet armement, il donna ordre que l'on raſſemblaſt tout ce que l'on pourroit de vaiſſeaux, en attendant la jonction des autres navires qui croiſoient la mer, ou qui étoient allez moüiller dans les ports de Malabar, & chargea Almeida de marcher contre les Barbares, s'il ſe croyoit aſſez fort pour les combattre.

Les flottes ſe rencontrerent vers le Cananor. Les Calécutains qui étoient ſupérieurs, mépriſerent d'abord leurs ennemis, dont ils ſe regardoient déja comme les vainqueurs. Les Portugais au contraire, qui ne ſe repoſoient que ſur leur courage, & ſur leur habileté dans la manœuvre de la mer, ne parurent point étonnez à la veuë de cette effroyable multitude d'Infidelles, qu'ils ſe promettoient de vaincre, & dans cette eſpérance ils engagerent le combat.

Combat entre les deux flottes.

Cette action commença avec tant de vigueur & d'opiniâtreté de part & d'autre, que ſi les Barbares euſſent toûjours combattu de la meſme force, il n'y avoit pas d'apparence, que les Portugais euſſent pu ſoutenir, ni leur feu ni leurs efforts; mais le canon des Calécutains, étant de fer & mal ſervi, creva. Ce fut alors qu'ils commencerent à perdre l'eſpérance qu'ils avoient euë de remporter la victoire. Cependant les Portugais, dont le canon étoit de fonte, continuerent leur feu, & cauſerent un ſi grand deſordre parmi les ennemis, que leurs principaux bâtimens faiſoient eau de toutes parts, ou couloient à fond. Almeida, qui en ſceut profiter, prit ſur eux l'a-

vantage

Ans de J. Christ. 1506.

vantage du vent, & ordonna aux ſiens l'abordage des vaiſſeaux ennemis. Leur Amiral fut le premier attaqué, & le moins défendu juſqu'à ce qu'il fuſt accroché. Mais quand les Calécutains qui étoient ſur ce vaiſſeau, virent qu'Almeida, ſuivi de pluſieurs Officiers & d'un grand nombre de ſoldats, étoient ſautez dans leur bord, ce fut alors, que preſſez par la néceſſité de ſe défendre, ils le firent avec beaucoup de courage; toutefois leur réſiſtance ne fut pas de longue durée. Ceux qui périrent les armes à la main, moururent en braves gens, Les autres, pour éviter une mort qui leur paroiſſoit certaine, ſe jetterent à la mer, dans l'eſpérance de ſe ſauver. Tandis qu'Almeida étoit aux priſes avec l'Amiral, Nugno Vaſquez qui ne montoit qu'un brigantin, eut la témerité d'attaquer un grand vaiſſeau ennemi. L'inégalité de ces deux bâtimens & celle de leurs équipages, auroit été fatale à Vaſquez ſans le ſecours d'Almeida, qui s'empara encore de ce navire. Les autres vaiſſeaux Calécutains, dont la plûpart étoient des vaiſſeaux marchands, mais armez en guerre, voyant que les Portugais avoient pris deux de leurs meilleurs bâtimens, ſe donnerent le vent, & ſe ſauverent à force de voiles dans le havre de Calécut.

Priſe de l'Amiral ennemi.

Quoique les Calécutains fuſſent affoiblis par les fugitifs, & par le nombre de ceux qui périrent par le fer, ou dans les eaux, ils firent néanmoins un dernier effort pour ſe tirer d'un danger ſi preſſant, ou pour ne pas ſurvivre à leur défaite, & combattirent avec beaucoup de vigueur; mais les Portugais conſervant toûjours leur avantage, réduiſirent à la fuite les vaiſſeaux qui ſe trouverent en état de ſe ſauver, & en prirent neuf des plus conſidérables, qui n'étoient plus en état de combattre, ni de ſe défendre.

Aprés une ſi belle victoire, Almeida revint en Cananor. Le Roy de ce païs le receut comme le vainqueur de ſes plus redoutables ennemis; mais dans le tems que ce jeune Commandant recueilloit à Cananor, les congratulations de ce Prince, Sabaja Souverain de Goa ſe ſervit

Ans de J. Christ. 1506.

de l'occasion de la guerre que Naubeadarim avoit déclarée aux Portugais, pour aller insulter la Forteresse d'Anchedive, se persuadant qu'ils en avoient tiré une partie de la garnison pour la mettre sur leurs vaisseaux.

Le Prince de Goa insulte la Forteresse d'Anchedive.

Antoine Ferdinand Portugais, & l'un des Bannis que Cabral avoit laissez à Quiloa, pour en observer les lieux & les coûtumes, étoit l'auteur de cette entreprise. Ce Perfide avoit pris le nom d'Abdala, & avoit changé de Religion en changeant de maître; mais il ne fit pas autant de mal qu'il en vouloit faire, quoy-qu'il fust bon Pilote, & que dés sa jeunesse il eust été employé à la manœuvre des vaisseaux.

Sabaja, qui connoissoit le sçavoir faire d'Abdala, luy donna le commandement des navires destinez pour cette éxecution; mais Pisani, qui étoit Gouverneur de la Citadelle d'Anchedive, la défendit avec tant de valeur & de succés, qu'Abdala ne voulant pas hasarder la continuation de ce siége, de crainte de perdre son nouveau crédit, le leva, sous prétexte que cette place étoit de petite importance, & s'en retourna à Goa.

Destruction de cette Forteresse.

Le risque que les Portugais avoient couru de perdre la Citadelle d'Anchedive, la diversion qu'ils étoient obligez de faire pour la conserver, eux qui d'ailleurs, n'étoient pas en assez grand nombre pour faire teste à tant dennemis, & enfin, la distance qu'il y avoit de cette place à Cochin, furent des raisons qui déterminerent Almeida à la faire raser.

Ambassade à Rome.

Les conquestes que le Roy faisoit dans les Indes, n'empêchoient pas qu'il ne songeast aux affaires de l'Europe. Cette partie du monde étoit désolée par la guerre que se faisoient les Princes Chrétiens, & menacée de celle que leur feroit l'ennemi déclaré du Christianisme, si l'on n'en prévenoit les desseins. Comme le Roy ne pouvoit se rendre le médiateur de ces différens, à moins qu'il ne fust, ou choisi par les parties interessées, ou nommé par le Pape Jules II, ce Prince envoya Edoüard Galvam en Ambassade à Rome, pour luy représenter le triste état

où cette guerre réduiroit tous les Royaumes Chrétiens, si l'on ne contribuoit pas à leur procurer le repos par une bonne paix, & si en s'opposant aux progrés du Turc, & du Sultan, on ne se remettoit pas en possession des Lieux Saints, que les Infidelles possédoient à la honte des testes couronnées de l'Europe. Enfin, l'Ambassadeur poussa si loin sa remontrance, & avec tant de zéle, qu'il offrit au nom du Roy son Maître, une partie des revenus de son Etat, pour le soutien d'une si juste & si sainte guerre. Il avoit mesme ordre d'ajoûter, que s'il étoit nécessaire, Emanuel y marcheroit en personne à la teste de sa Noblesse & des plus braves gens de son Royaume; mais les autres Rois n'ayant pas correspondu aux soins d'Emanuel, ce Prince les tourna du costé de l'Afrique, & envoya ses ordres à Jacques Azambuja, l'un de ses Capitaines, de faire construire une Citadelle hors le Détroit de Gibraltar, dans laquelle les Portugais se pourroient retirer, en revenant de croiser la mer, & de faire des courses sur les Maures.

Ans de J. Christ. 1506.

Ce dessein étoit trop grand pour ne pas souffrir aussi des difficultez. Les Maures s'y opposerent, & prirent les armes, prévoyant bien, que si les Portugais faisoient achever cette Forteresse, ils se rendroient maîtres de tout le païs; mais malgré les différens & continuels efforts que firent ces Barbares, pour ruiner les travaux des Portugais, & pour empêcher la construction de cette Citadelle, les Portugais l'acheverent, & y mirent une bonne garnison.

Pendant que les affaires étoient dans cette situation en Afrique, & que l'on préparoit à Lisbonne une nouvelle flotte composée de quatorze vaisseaux, pour les Indes, le Roy apprit que Philippe Roy des Romains, fils de l'Empereur Maximilien I. & gendre de Ferdinand V. Roy d'Aragon & d'Isabelle de Castille, passoit de Flandre en Espagne, avec la Reine Jeanne sa femme, pour aller recueillir la succession d'Isabelle, mere de cette Princesse. A cette nouvelle, Emanuel nomma Jacques Lopés d'Alvito pour les aller recevoir sur les frontiéres de son Royau-

1507.

Honneurs rendus au Roy des Romains & à la Reine sa femme.

Ans de J. Christ. 1507.

me, & pour leur faire rendre dans les villes qui dépendoient de luy, & qu'ils trouveroient sur leur passage, tous les honneurs deûs à des Souverains & à ses Alliez.

Comme les derniers vaisseaux que le Roy avoit envoyez aux Indes, n'étoient partis du port de Lisbonne, que les uns aprés les autres, & dans des tems differens, ils ne purent y arriver pendant le cours de cette année. Vasco Gomez d'Abrei, Gouverneur de la Forteresse de Sofala, à qui l'on donna avis du départ de cette flotte, craignant que la mer ne fust croisée par les Barbares, détacha la caravelle de Jean Chanoque pour apprendre des nouvelles de sa route; mais ce petit bâtiment s'étant entre-ouvert, on n'en put sauver qu'une partie des soldats; les autres furent pris par les Barbares, & demeurerent entre leurs mains, jusqu'à ce que les Portugais les eussent reclamez. La tempeste qui suivit de prés ce naufrage, fut encore un nouvel obstacle à l'arrivée de la flotte, dont les trois principaux bâtimens périrent; les autres relâcherent dans les premiers havres où ils rencontrerent du calme & de l'abri.

La flotte des Portugais essuye une tempeste.

Cependant, les Indiens qui voyoient que le tems se passoit sans que les vaisseaux Portugais arrivassent, se persuaderent qu'ils étoient perdus, ou que les affaires du Royaume n'avoient pas permis qu'on en envoyast cette année aux Indes. Le Roy de Calécut qui en conceut une grande espérance, fondée sur les pronostics des Brachmanes, fit par mer & par terre un puissant armement, surquoy toutefois il se reposoit moins que sur les augures de ses Prestres.

Armement du Roy de Calécut.

Almeida, qui étoit Vice-Roy des Indes, informé des mesures que l'on prenoit à Calécut, partagea parmi ses Capitaines, le commandement du peu de vaisseaux qu'il avoit. Pisani eut la conduite de deux navires, de deux galéres & d'un brigantin, qui devoient escorter les bâtimens qui feroient voile vers le Cap de Comori. Almeida rangea la coste avec onze vaisseaux pour la couvrir des insultes des ennemis.

Le Vice-Roy partage ses vaisseaux.

Ans de J. Christ. 1507.

Gonsalve de Goës, l'un des Capitaines de la flotte Portugaise, à qui les vivres commençoient à manquer, se détacha pour s'aller ravitailler en Cananor. Il prit un vaisseau Arabe qu'il trouva dans sa route, & l'emmena, quoique le Capitaine de ce navire luy eust montré un passeport que Laurent Britto, Gouverneur de la Forteresse de Cananor, luy avoit donné. Comme les Arabes étoient pourveus de ce passeport, ils ne voulurent pas se défendre, & crurent que Gonsalve y déféreroit suivant les clauses du dernier traité, par lequel on étoit convenu, qu'aucun des Confederez ne pourroit faire voile sur la mer d'Arabie, de Perse, & des Indes, sans avoir un certificat de quelque Officier, pour marque de confédération. Cependant Gonsalve, loin d'avoir égard à celuy que ce Capitaine luy fit voir, & consultant moins son aversion contre les Arabes, que son avidité pour leurs marchandises, fit coudre dans les voiles du vaisseau, les Officiers & le Capitaine qui le commandoient, & ordonna qu'on les jettast à la mer.

Prise d'un vaisseau ennemi.

Barbarie du Capitaine Portugais.

Almeida trouva cette action si contraire au droit des gens, & aux sentimens d'humanité, que ne voulant pas en estre le seul Juge, il tint conseil de guerre pour déberer sur l'exemple qu'il en falloit faire, & sur la conduite que l'on devoit tenir à l'égard de ces peuples, pour ne point s'exposer à leur juste ressentiment. Il fut resolu que loin d'écoûter les raisons de Gonsalve, on le casseroit à la teste de toute la flotte. Cette satisfaction suspendit pour un tems le murmure des Indiens; mais la mort du Roy de Cananor étant survenuë, & son successeur se trouvant ami du Roy de Calécut, on réveilla sous ce nouveau régne, l'indigne traitement qu'on avoit fait aux Sarrazins, en pillant un de leurs vaisseaux, & faisant mourir si cruellement les Officiers & le reste de l'équipage. Ce souvenir étoit trop récent pour n'en pas appréhender les suites.

Sa punition.

Mort du Roy de Cananor.

Un Arabe appellé Mamelés, qui étoit acrédité dans son païs, & qui prenoit un plus sensible interest à la mort du Capitaine Arabe, dont il étoit parent, qu'à la perte

Ans de J. Christ. 1507.

Soulevement des Indiens.

de son vaisseau & de ses soldats, fit ramasser leurs cadavres que la mer avoit poussez sur le rivage, & ordonna qu'on les exposast dans les places publiques. Les Indiens irritez à la veuë de ces objets, se souleverent; ils allerent trouver Britto, qui étoit à Cananor; ils l'accablerent de reproches & d'injures, & l'accuserent d'avoir donné un faux passeport au Capitaine Sarrazin, au lieu d'un certificat d'alliance & de confédération. Britto s'en disculpa comme il put; mais voyant que tout ce qu'il alléguoit pour sa justification, irritoit encore plus les Sarrazins, vit bien qu'il ne les avoit pas satisfaits, il se prépara donc à voir bientost éclorre une sédition. Ces Sarrazins, las d'outrager en vain les Portugais, les abandonnerent aux injures des femmes de Cananor, qui s'en acquitterent bien. Cependant ils allérent faire leur remontrance au Roy de Calécut, & luy demanderent justice sur le cruel traitement que les Portugais avoient fait au Capitaine Arabe & au reste des Officiers, dont ils avoient pillé le vaisseau. Ce Prince qui n'ignoroit pas les difficultez qu'il y a d'appaiser un peuple en mouvement; soit qu'on fasse agir l'autorité, ou qu'on employe les menaces, abandonna les Portugais à la discrétion des Arabes, & leur permit d'en tirer vengeance, pourveu qu'elle ne tombast que sur eux. Mamelés, comme Chef de ce parti, écrivit aussitost aux autres Arabes qui étoient à Calécut: il les excita à se joindre à luy, & à entrer dans sa querelle.

Vengeance des Arabes.

Le Calécutain toûjours prest à donner de l'inquiétude aux Portugais, envoya des troupes au Roy de Cananor, pour leur déclarer la guerre, & pour les obliger à sortir des Indes. Le projet de cette ligue fut si secret, que l'on ne s'en apperceut que quand les Arabes eurent commencé à travailler à un large fossé qu'ils firent, depuis une des extrémitez du port de Cananor jusqu'à l'autre, à dessein de séparer cette ville d'avec la Citadelle. Britto de son costé en redoubla les sentinelles, & fit demander du secours au Vice-Roy; mais craignant que les ennemis ne comblassent un puits qui fournissoit d'eau à la Forteresse,

Les Rois de Calécut & de Cananor, se liguēt contre les Portugais.

ou qu'ils ne l'empoiſonnaſſent, il fit faire un petit chemin à la ſappe, pour conduire de groſſes piéces de bois, dont on traverſa l'ouverture du puits à fleur d'eau, & enſuite on le couvrit de gazon & de terre.

Ans de J. Christ. 1507.

Pendant que le Gouverneur diſpoſoit ainſi les dehors de la Citadelle, Almeida arriva à la teſte d'un ſecours conſidérable, & avec un grand convoy de vivres qu'il jetta dans la place. Le Roy de Cananor receut en meſme-tems les troupes que le Calécutain luy envoyoit avec vingt-quatre piéces de canon. Les ennemis, qui par cette union ſe virent un corps d'armée de vingt milles hommes, formérent le ſiége de la Citadelle, ſituée ſur une langue de terre, que la mer environne d'un coſté, & que ſes dehors défendent de l'autre.

Siége de la Citadelle de Cananor.

Les Portugais qui ne pouvoient empêcher la continuation des travaux des Aſſiégeans, ni ruiner ceux qu'ils avoient déja faits, que par leur artillerie, firent conduire leur meilleur canon ſur ces dehors; mais les ennemis y avoient pourveu. Ils s'étoient fait un épaulement de ſacs, remplis de laine & de coton; ce qui penſa réduire les Aſſiégez à capituler ou à ſe rendre, & de fait ils en ſeroient venus là, ſi le feu ne ſe fuſt mis à ce nouveau rempart. Quand les Aſſiégeans ſe virent par là entiérement expoſez au canon des Portugais, la crainte s'empara de leurs eſprits, le péril acheva de les ébranler, & ils ſe retirerent. Les Aſſiégez qui s'en apperceurent de deſſus leurs murailles, firent une ſortie, & nettoyerent la tranchée.

Levée de ce ſiége.

Guadalajura, Gentilhomme Caſtillan, qui ne s'étoit encore diſtingué que dans des actions que la garniſon avoit partagées avec luy, demanda au Gouverneur, qu'il luy confiaſt un certain nombre de gens pour aller reconnoître la ſituation des ennemis. Britto qui connoiſſoit le mérite de cet Officier, luy donna cent cinquante hommes. Guadalajura ſortit de la Citadelle à la faveur de la nuit; il arriva dans le camp des ennemis avant que le jour parut; il égorgea les ſentinelles, tua trois cens de leurs ſoldats, encloüa leur canon, prit des proviſions de bouche,

Action généreuſe d'un Gentilhomme Caſtillan.

Ans de J. Christ. 1507.

dont on avoit grand besoin dans la Citadelle de Cananor, & les y fit conduire, sans que les ennemis osassent faire le moindre mouvement. Cette action les intimida d'une telle maniére qu'ils ne voulurent point hasarder d'en venir à un combat avec les Portugais; ils tâcherent seulement de leur tendre des piéges, ou de les attirer dans des embuscades; mais les Portugais plus habiles qu'eux, en fait de ruses de guerre, rompirent toûjours leurs mesures, & les obligerent enfin à se retirer.

Etat de la garnison de la Citadelle de Cananor.

Il sembloit aprés cela, que les Portugais devoient vivre tranquilles dans cette Citadelle, lors qu'un de leurs gens mit inconsidérément le feu au magazin où l'on avoit porté ces nouvelles munitions de bouche. Ce malheur déconcerta toute la garnison, & quoique Britto tâchast de rasseurer ses gens par une bonne contenance, ils étoient toûjours occupez de l'extréme disette où ils se voyoient prests à tomber; mais quand ils se virent dans la nécessité de manger des animaux immondes & des insectes, ce fut alors que la crainte de mourir de faim, ébranla leur fermeté, eux qui dans les occasions les plus vives, affrontoient avec tant d'intrépidité, les périls, & la mort mesme.

Le Roy de Cananor, ayant apris cette nouvelle par quelques déserteurs, se remit aussitost en campagne, à dessein de bloquer la Citadelle, & d'empêcher que l'on n'y jettast des vivres. Telle étoit la situation des choses dans cette place, lorsqu'une tempeste s'éleva, & poussa une si grande quantité de sauterelles de mer sur le rivage, qu'elles suffirent pour la subsistance de la garnison pendant tout le reste de l'hiver. Les malades & les blessez en mangerent, & cette nourriture ne leur fut pas si contraire qu'on l'avoit appréhendé.

Continuation du blocus.

Cependant le blocus continuoit toûjours, sans qu'Almeida, de qui Britto attendoit du secours & des vivres au commencement du printems, eust pu trouver l'occasion d'en jetter dans la Citadelle. Cette nouvelle extrémité n'auroit pas été moins fatale aux Portugais que la précedente, si l'un des plus proches parens du Roy de Cananor,

nanor, n'euſt conceu une ſecrette eſtime pour eux, & s'il ne leur euſt envoyé des vivres. Ce génereux Barbare ne s'en tint pas aux proviſions de bouche qu'il faiſoit fournir aux Portugais; il fit encore avertir Britto, des meſures que le Roy de Calécut prenoit pour attaquer la Citadelle par terre & par mer, & ajoûta que ce Prince, avec qui le Roy de Cananor venoit de ſe broüiller, avoit diſpoſé ſon armée d'une telle maniére, que les deux attaques ſe feroient en meſme-tems. Toutefois les ennemis changerent de deſſein, quand ils en vinrent à l'exécution; ils commencerent l'attaque du coſté de la terre, avec une vigueur extraordinaire, eſpérant que par là, ils obligeroient le Gouverneur d'affoiblir le coſté de la mer, pour renforcer celuy qu'ils inſultoient avec tant d'opiniâtreté, & que trouvant moins de réſiſtance à forcer le boulevard de la mer, ils en chaſſeroient les Portugais plus aiſément, & ſe rendroient bientoſt maîtres de la place; mais Britto, qui agiſſoit ſur les mémoires qu'on luy avoit envoyez, loin d'abandonner un coſté pour ſecourir l'autre, avoit ſi heureuſement diſtribué ſes troupes & ſon canon, que la défenſe fut égale par tout.

ANS DE J. CHRIST. 1507.

Britto eſt averti du deſſein des ennemis.

Quand les Aſſiégeans virent que cette derniére reſſource leur avoit manqué, ils tenterent de faire une deſcente; mais le canon des Aſſiégez, dont les vaiſſeaux ennemis furent fort endommagez, les obligea enfin de s'éloigner. Quoique les Barbares euſſent perdu beaucoup de monde dans cette attaque, ils conſerverent toûjours l'eſpérance d'approcher du corps de la place, & de venir à l'aſſaut. Cependant le Gouverneur qui n'avoit plus d'ennemis à combattre du coſté de la mer, détacha une partie des troupes poſtées ſur le boulevard, & les envoya du coſté de la terre. Ce renfort acheva de ruiner les deſſeins des Aſſiégeans; ils leverent le blocus & le ſiége, & s'en retournerent à Cananor. Britto qui ne pouvoit les y pourſuivre, ſe rendit maître d'une petite hauteur qui en étoit proche; il y fit dreſſer une batterie; de là il foudroya les murailles, & les principaux bâtimens de cette ville, & particuliérement

Levée du blocus & du ſiége.

Ans de J. Christ. 1507.

une Mosquée où les Barbares étoient allez implorer le secours de leur Prophéte. La désolation où se trouverent ces peuples fut si générale, qu'ils solliciterent leur Roy de faire la paix, & mesme ils le menacerent, s'il balançoit plus long-tems à la leur procurer, qu'ils passeroient dans l'armée des Portugais, plûtost que de s'exposer à leur fureur. Ce Prince pressé de tous costez, conclut enfin cette paix, que dans le fonds, il ne desiroit pas moins que ses sujets, aprés quoy Tristan d'Acugna, qui étoit venu au secours des Portugais, partit de Cananor, & prit la route de Cochin.

Guerre d'Afrique.

Ferrarius. Baudrand, Lexic. Geogr.

Ce renouvellement de paix, qui asseuroit les Portugais dans les places qu'ils avoient, ou bâties, ou conquises dans les Indes, détermina le Roy à songer à la guerre d'Afrique. Il y avoit déja long-tems qu'il avoit projetté de faire la conqueste de Safi, ville de Barbarie, située proche le Détroit de Gibraltar vers le Midy, & dépendante autrefois du Royaume de Maroc; mais Emanuel ayant apris dans le tems qu'il voulut executer ce dessein, qu'on étoit sur le point de se partager dans cette ville, jugea à propos d'en différer l'execution, & d'attendre l'occasion de profiter du tumulte, s'il en arrivoit un assez considérable pour cela.

Mouvemens intestins dans Safi, pour le gouvernement.

L'ambition de certains Nobles de ce païs, & que l'on surnommoit les *Farhoms*, étoit montée jusqu'à ce point, que non contens d'estre indépendans, ils vouloient s'ériger en Souverains, & gouverner dans Safi. Ces *Farhoms* étoient riches & fort aimez du peuple; ils prenoient la qualité de Seigneurs de Safi. Hamedie, qui étoit Chef de cette Maison, avoit le gouvernement de la ville. Abdéar Rhaman, neveu d'Hamedie, qui s'ennuyoit de ne point commander à son tour, se fit des créatures & des partisans par ses libéralitez, & disposa de longue-main le peuple à le reconnoistre pour unique Seigneur, aussitost que la mort d'Hamedie seroit arrivée.

Quand Rhaman eut fortifié sa brigue de l'appui des principaux Safinois, il conspira contre la vie d'Hamedie son oncle, & le tua. Rhaman, qui par cette action ne

croyoit plus trouver d'obſtacle à ſa fortune, ſe vit néanmoins un concurrent en la perſonne d'un Safinois nommé Haliadux. Rhaman l'ayant fait obſerver, découvrit qu'il avoit une intrigue galante avec la fille d'Hamedie, & que la mere de cette fille approuvoit ce commerce. Rhaman qui avoit conceu de l'amour pour la jeune Hamedie, ſe trouvant plus ſenſible à l'affront que luy faiſoit Haliadux, que n'étoient ces Dames Afriquaines, détermina de vanger ſa famille de cet outrage, & de ſe défaire d'un rival, qui n'en vouloit pas moins à ſa fortune qu'à ſon amour. Comme ce deſſein ne ſe pouvoit éxecuter qu'en ſe défaiſant d'Haliadux, Rhaman prit des meſures pour le faire aſſaſſiner. Haliadux averti de cette conſpiration, ſe propoſa de prévenir ſon ennemi, par la meſme voye qu'il avoit réſolu de ſe défaire de luy; il en confia le ſecret à un de ſes amis nommé Jabentafuf, & dés-lors ils concerterent le tems & la maniére de venir ſeurement à leurs fins. Pour cet effet, ils choiſirent un jour ſolemnel parmi les Maures, & que ces peuples célebrent avec de grandes magnificences dans leur Moſquée, & réſolurent de porter le coup de la mort à Rhaman, auſſitoſt aprés que la céremonie ſeroit finie.

Ans de J. Christ. 1507.

Projets de conſpiration réciproque, entre Rhaman & Haliadux.

Rhaman avoit auſſi pris le meſme tems pour ſe défaire d'Haliadux, & étoit dans la Moſquée, environné de ſes partiſans. Le peuple qui n'avoit aucune part, ni à l'un, ni à l'autre complot, ſe trouvant entre ces deux factions différentes, & ne ſçachant à quoy attribuer la ſcéne qui ſe préparoit, demeura neutre pendant un tems, & ſe rangea à la fin du coſté du plus fort. Comme le parti d'Haliadux fut le plus puiſſant, Rhaman tomba mort ſous les coups qu'on luy porta; ſon parti ſe diſſipa, & dés ce moment Haliadux ſortit de la Moſquée, accompagné de Jabentafuf. Il harangua les Safinois, ſur la mort de Rhaman, le donna pour l'aſſaſſin d'Hamedie, & pour l'uſurpateur du Gouvernement, & ſe fit élire en ſa place; mais pour témoigner aux Safinois, qu'il n'agiſſoit point par un eſprit d'ambition, il ſe ſoumit à partager l'autorité & le gouvernement avec Jabentafuf.

Mort violente de Rhaman.

Ce changement ne ſe paſſa pas dans Safi, ſans y cauſer

Ans de J. Christ. 1507.

du tumulte; mais pour empêcher que les peuples des environs n'y vinssent, & qu'ils ne l'augmentassent, sous prétexte de le vouloir appaiser, ou que ceux de la ville n'en sortissent, on redoubla la garde des portes. Cependant quelques Espagnols qui y étoient en prison, ayant trouvé l'occasion de se sauver, se mirent dans un esquif, & se retirerent dans la Citadelle de Castel-Réal, qui étoit assez proche de Safi, & qui appartenoit aux Portugais. Azambuja qui étoit Gouverneur de cette place, apprit de ces transfuges ce qui s'étoit passé dans Safi, & que les parens & les amis de Rhaman, travailloient secretement à ruiner Haliadux & Jabentafuf.

Quoique ces deux Gouverneurs eussent été éleus par les Safinois, ils ne se reposoient point assez sur la fidelité que ces peuples leur avoient promise, pour ne les pas observer. Cette précaution ne leur fut pas inutile, puis qu'ils découvrirent ce qui se tramoit contre-eux. Comme aprés cela ils faisoient scrupule de se confier au dangereux caractére des Safinois, non pas mesme à ceux qui s'étoient déclarez pour leurs partisans, ils se proposerent de mettre les Portugais dans leurs interests. Dans cette veuë, Haliadux alla trouver Azambuja, luy demanda main-forte, & s'engagea de mettre la ville de Safi sous la domination d'Emanuel.

Safi se met sous la protection d'Emanuel.

Azambuja écouta cette proposition, & entra dans Safi avec quelques gens qu'il avoit choisis pour l'accompagner; mais n'ayant pas mené assez de monde pour se rendre maître d'une populace émeuë & partagée entre tant de partis, & ayant sceu d'ailleurs, qu'il n'y étoit pas en seureté, il se retira dans la Forteresse jusqu'à ce que l'occasion fust plus favorable pour profiter de l'alliance qu'il avoit faite avec les deux Gouverneurs, & des moyens qu'ils promettoient de luy procurer pour s'établir dans Safi.

Sur ces entrefaites, les Commandans des places receurent des ordres secrets de la Cour, de ne rien entreprendre sans en donner avis. Cet ordre obligea Azambuja d'aller en Portugal, pour rendre compte au Roy de tout ce qui s'étoit passé à Safi, & de ce qu'il avoit fait dans sa négociation

Voyage d'Azambuja en Portugal.

avec Haliadux & Jabentafuf. Emanuel pleinement inſtruit de toutes ces choſes, commanda à Azambuja de retourner promptement en Afrique, & envoya un ordre à Garcie Mello Géneral de la flotte qui gardoit le Détroit de Gibraltar, d'empêcher la navigation des Maures, & de ſe rendre dans la Citadelle de Caſtel-Réal, dont Azambuja étoit Gouverneur.

Ans de J. Christ. 1507.

Retour d'Azambuja en Afrique.

Quoique Mello fuſt indiſpoſé quand il receut l'ordre du Roy, il mit auſſitoſt à la voile; mais les choſes avoient changé de face dans Safi. Les peuples, qui juſque là s'étoient partagez entre les deux partis, ſe réünirent pour ſe déclarer contre les Chrétiens, & dirent hautement qu'ils ne vouloient point reconnoiſtre leur domination. Les Gouverneurs entraînez par la multitude, & peu éxacts dans l'éxecution de leur parole, ſe joignirent aux peuples, & tous ſe montrerent ennemis des Portugais.

Ligue des Safinois, contre les Portugais.

Ce changement déconcerta Azambuja & Mello, de qui les projets rouloient entiérement ſur l'intelligence qui avoit été établie entre Azambuja & les Gouverneurs. Aprés cela, il n'y avoit plus d'apparence de remettre ces projets ſur le tapis, à moins que ces deux Capitaines Portugais n'euſſent recours au ſtratagéme, en attendant l'occaſion de faire connoiſtre aux Safinois, qu'ils n'étoient pas gens à ſouffrir tranquillement qu'on abuſaſt de leur bonne foy. De tous les expédiens qu'Azambuja & Mello imaginerent, ils n'en trouverent point de meilleur à ſuivre que celuy de la maladie de Mello. D'ailleurs, le commerce d'honneſteté & de bienſéance, qu'ils avoient toûjours entretenu avec les Safinois, ſervoit également dans cette conjoncture à cacher leurs deſſeins, & à découvrir ceux des Maures.

Pendant que cette intelligence ſubſiſtoit, les Portugais prirent ſoin de publier la maladie de Mello, qu'ils diſoient eſtre à l'extrémité. Comme ils n'avoient point de Médecins ſur leurs vaiſſeaux, ils s'informerent du nom de celuy qui paſſoit pour le plus habile à Safi. Les Safinois, naturellement officieux & compatiſſans, indiquerent aux Portugais un Médecin Juif, dont l'expérience & les remédes luy

Ruſe des Portugais.

Ans de J. Christ. 1507.

avoient acquis un applaudissement géneral. Ce Médecin étant venu chez Mello, on ne parla dans les premieres visites qu'il luy rendit, que de la nature de sa maladie. Les égards que l'on eut pour ses ordonnances, en les payant beaucoup mieux qu'on ne les vouloit suivre, charmerent le Médecin, qui souvent ne trouvoit pas tant de libéralité dans ses malades. L'attachement qu'il témoignoit avoir pour Mello, à qui il rendoit de fréquentes visites, se trouvant confondu avec son interest particulier, luy donna, du moins en apparence, de l'affection pour les Portugais, avec qui il n'avoit encore trouvé que beaucoup de reconnoissance & d'honnesteté.

Mello écrit aux deux Gouverneurs.

Azambuja & Mello, qui attendoient beaucoup de l'affection de ce Docteur, jugerent à propos de luy demander s'il vouloit se charger de deux lettres importantes, que Mello avoit écrites aux deux Gouverneurs de Safi, & s'il pouvoit les leur donner en main propre, & à chacun en particulier; mais pour le mieux disposer à rendre ce service aux Portugais, on luy fit une gratification si considérable, qu'il ne put tenir contre cet apast. Cet homme promit alors de faire tout ce que l'on éxigeoit de luy, d'autant mieux qu'il se persuadoit, disoit-il, que c'étoit pour le service de la République.

Le Médecin se charge de ses lettres.

Cette intrigue fut conduite avec tant de dexterité, que Mello inspira par ses lettres à Haliadux & à Jabentafuf, une défiance secrete & réciproque, & leur promit, mais séparément l'un de l'autre, que le premier des deux qui se rangeroit sous l'obéïssance du Roy de Portugal, en seroit protegé, & qu'il seroit maintenu dans le gouvernement contre ceux qui voudroient l'inquiéter. Ces deux Gouverneurs ainsi abusez, firent entrer des armes & des soldats dans la ville, à l'insceu l'un de l'autre, & ordonnerent qu'on les mist en différens lieux, jusqu'à ce qu'ils voulussent s'en servir pour l'avantage des Portugais; mais les Gouverneurs ennuyez de la longueur de cette négociation, se persuaderent chacun de leur costé, que Mello les abusoit par de frivoles espérances. Pleins de cette opinion, ils commencerent à

ſe repentir d'avoir répondu aux ouvertures que les Portugais leur avoient faites, & ſe determinerent à ne rien executer de ce qu'ils avoient promis.

Ans de J. Christ. 1507.

Les choſes étoient dans ces termes, quand Gonſalve Mendez arriva dans le port de Safi, avec quatre vaiſſeaux; car Azambuja avoit demandé du ſecours au Roy. Comme les Safinois craignoient qu'on ne les contraigniſt à choiſir l'un des deux Gouverneurs, pour commander dans la ville au nom d'Emanuel, ils s'y porterent d'eux-meſmes, & préfèrerent Jabentafuf à Haliadux. Quand ce nouveau Commandant ſe vit ſans Compétiteur, au lieu d'eſtre favorable aux Portugais, il devint leur plus grand ennemi.

Les deux Gouverneurs ſe déſabuſent.

Jabentafuf gouverne, & devient contraire aux Portugais.

Azambuja indigné de l'ingratitude de Jabentafuf, réveilla l'indolence de Haliadux, ſur ce qu'il luy avoit cedé le gouvernement ſans aucun obſtacle; il luy inſinua de raſſembler le plus qu'il pourroit d'amis pour ſe remettre en poſſeſſion de ce qu'il avoit quitté, & luy promit de le ſervir & de le protéger contre les partiſans de ſon Concurrent. Jabentafuf, à qui l'on dit l'intereſt qu'Azambuja prenoit au rébliſſement d'Haliadux, employa tout ce qu'il avoit d'amis & de crédit pour renforcer ſon parti; mais voyant que la brigue de ſon Compétiteur ſe groſſiſſoit de jour en jour, & que s'il avoit l'avantage ſur luy, il n'en voudroit pas moins à ſa vie qu'à ſa dignité, il ſe retira dans la Citadelle que les Portugais faiſoient bâtir à Safi. La retraite de Jabentafuf ſervit de prétexte à Haliadux pour ſe faire rétablir encore une fois dans le gouvernement de Safi, & cela du conſentement des peuples qui ſe voyoient ſans Gouverneur & ſans Chef.

Azambuja ſe vange de Jabentafuf.

Cependant Jacques Miranda, qui étoit petit fils d'Azambuja, & qui durant ſon abſence commandoit dans la Citadelle, ne ſçachant pas que ſon ayeul euſt de juſtes ſujets de ſe plaindre de Jabentafuf, le receut dans cette place; mais auſſitoſt que Miranda fut informé de la perfidie de ce Gouverneur, il le livra aux Portugais. La ſituation où ſe trouvoit Jabentafuf, étant également preſſante & périlleuſe, il demanda qu'on luy permiſt de s'aller

Jabentafuf tombe entre ſes mains des Portugais.

Ans de J. Christ. 1507.

juſtifier aux pieds d'Emanuel, à qui il vouloit, diſoit-il, réveler beaucoup de choſes trés importantes à ſa gloire & à ſon ſervice. Azambuja qui étoit revenu dans la Citadelle, y conſentit auſſibien que Mendez, & ils le firent conduire à Liſbonne. Auſſitoſt que le Roy eut entendu Jabentafuf, il luy pardonna ſon ingratitude à l'égard d'Azambuja, & le mit à la teſte d'un Regiment de cavalerie, pour contenir dans l'obéïſſance les Maures qui étoient aux environs de Safi. Ce nouveau Colonel s'en acquita depuis ce tems-là, avec beaucoup de fidelité & d'honneur.

Son voyage en Portugal.

Quand Haliadux ſe vit maître du Gouvernement, il ne ſe ſouvint plus à ſon tour du bon office que les Portugais luy avoient rendu, & leur fut auſſi contraire qu'il l'avoit toûjours été. Il ſembloit, que commander dans Safi, ſuffiſoit à celuy qui y commandoit pour tomber dans l'ingratitude. Cette conduite ne convenant point à des gens tels que les Portugais, Azambuja ſe détermina à ſe ſervir des voyes de fait pour ranger Haliadux à ſon devoir; ils en vinrent pluſieurs fois aux mains. Enfin l'ingrat Haliadux fut ſi ſouvent battu, qu'il reconnut le Roy de Portugal pour ſon Souverain, & ſe ſoumit à luy payer tribut.

Broüillerie d'Azambuja & de Mello.

Les factions des deux Gouverneurs étant entiérement diſſipées dans Safi, Azambuja & Mello ſe broüillerent ſur les moyens de garder cette ville; & comme ils eurent tous deux des opinions différentes, ils eurent auſſi chacun des partiſans. Cette conteſtation alla ſi loin, que Mello aima mieux retourner en Portugal, que d'adherer aux ſentimens d'Azambuja. Peu s'en fallut que la déſunion de ces deux Capitaines ne devinſt fort déſavantageuſe aux Portugais, parce que les Maures en avoient été informez, & qu'ils s'étoient ralliez pour profiter d'une occaſion auſſi favorable qu'étoit celle-là; mais les Portugais ſe réünirent pour défendre la cauſe commune, & n'eurent point d'autre but que de battre leurs ennemis.

Comme Mello étoit parti de Safi pour ſe rendre à Liſbonne, il y arriva dans le tems que le Roy ſe diſpoſoit d'en ſortir pour aller à Abrantes à cauſe de la contagion,

qui de la campagne étoit passée dans la capitale du Royaume. Peu de jours aprés que la Cour fut arrivée, la Reine accoucha d'un Prince qui fut nommé Ferdinand. C'est ce mesme Ferdinand que les Portugais regarderent dans la suite, comme l'un des plus accomplis Heros de son siécle; mais que la mort enleva dans le tems que l'on commençoit à connoistre les avantages qu'il auroit infailliblement procurez à l'Etat.

ANS DE J. CHRIST. 1507.

Naissance de l'Infant Ferdinand.

Aprés la réduction de Safi, le Roy envoya Jean de Menezés en Afrique, pour y faire la conqueste de la ville d'Azamor, située dans le Royaume de Maroc. Ce Capitaine s'embarqua avec deux mille hommes & quatre cens chevaux, & vint moüiller devant Arzile. Il étoit accompagné d'un Maure que les Méquinois avoient autrefois reconnu pour leur Roy, & qu'ils avoient déposé dans la suite. Menezés qui agissoit sur les mémoires que ce Prince détrôné luy avoit donnez, forma le siége de la ville d'Azamor, & la fit battre du costé qu'elle étoit moins bien fortifiée; mais cette entreprise succéda si mal, que Menezés fut contraint de lever le siége, & de se retirer.

Le Roy envoye Menezés en Afrique.

1508.

Le progrés que le Roy avoit fait jusque là dans les Indes, le détermina d'y envoyer seize grands vaisseaux qu'il partagea en plusieurs escadres. Jacques Sequeria fit voile à Malaca avec quatre de ces bâtimens. Cette ville que l'on nommoit autrefois la Presqu'Isle d'or, passe encore aujourd'huy pour l'une des plus riches villes des Indes, à cause de la grande quantité de raretez qui y abordent d'Orient. George Aquilaire partit avec cinq vaisseaux; il découvrit le Cap de Guardafu, par le costé qui tourne du Midy au Septentrion, vers le Golfe de la mer d'Arabie; il écuma cette mer & la croisa, pour empêcher la navigation des vaisseaux Arabes dans les Indes.

Ce Prince envoye de nouveaux bâtimens aux Indes.

Il les distribuë entre plusieurs Capitaines.

Les sept autres navires furent encore donnez à différens Capitaines. François Pereira, Gouverneur de la Forteresse de Quiloa, en eut un. Il démara du port de Lisbonne, aussitost que sa commission fut expediée; mais la tempeste dont il fut battu, l'ayant obligé d'y relâcher pour se radouber,

Ans de J. Christ. 1508.

il ne put se remettre à la mer que deux mois aprés, & encore se vit-il contraint d'hiverner dans quelques Isles auprés de Mozambique, en attendant que la mer fust plus praticable. George Aquilaire fit naufrage & périt. Les autres vaisseaux arriverent avec beaucoup de peine dans le port de Cochin. Pereira remit à la voile, & alla à Quiloa, pour prendre possession du gouvernement de cette Ville & de la Citadelle, au lieu de Fereira de Forgose, qui y commandoit. Le Capitaine Lemos eut la conduite des vaisseaux que le Roy avoit donnez à Aquilaire; il fit la route de Socotora, leva les tributs qui étoient deus au Roy, & vint investir Magadoxo ville d'Afrique, dans le Zanguebar; mais cette ville étoit trop forte, & son port trop dangereux pour en former le siége.

Pereira est fait Gouverneur de Quiloa.

Alfonse Albuquerque, qu'Emanuel destinoit à la Vice-Royauté des Indes, lors que le tems d'Almeida seroit expiré, vint moüiller devant Mozambique, avec cinq bons vaisseaux que l'on avoit nouvellement équipez. Tristan d'Acugna y arriva presque en mesme-tems avec quelques-uns de ses bâtimens; le vent avoit séparé les autres, & les avoit portez en différens lieux. Alfonse Lopez de Costa, qui étoit un des Capitaines de ces navires, aborda à Sofala. Lionel Coutigno entra dans le havre de Quiloa, Alvarez Tello dans celuy de Guardafu, d'où étant sorti pour donner la chasse à quelques vaisseaux Arabes qu'il atteignit, il alla joindre Tristan qui étoit à Mozambique. Enfin, Rodrigue Coutigno fut poussé dans le Golfe de Madagascar, qui passe pour une des plus grandes Isles qu'il y ait au monde.

Arrivée d'Alfonse Albuquerque devant Mozambique.

Aussitost que ce Capitaine y fut arrivé, les Insulaires se mirent dans de petits canots, & vinrent autour de ses bâtimens. Coutigno les fit régaler, leur donna des vestes, & mena à Mozambique deux de ces Insulaires, qui étoient montez dans son bord. Ce fut sur l'instruction que les Portugais en tirerent, quoique fort confuse, que le Géneral assembla les Officiers de la flotte, pour délibérer entre-eux s'ils devoient hazarder d'y faire une descente. Il s'y determina en attendant que le tems devinst plus favorable pour faire voile à Socotora.

Arrivée de Coutigno à Madagascar.

Alfonse Albuquerque, Emanuel Tellez, Antoine de Camps, François de Toüar, Jean Gomez d'Abrey, Rodrigue Pereira, Tristan, & Alvarez, accompagnerent le Géneral dans ce voyage. Les autres Capitaines resterent dans le port de Mozambique. Les habitans chargerent d'abord les Portugais; mais quand ils entendirent le bruit du canon, dont on tira plusieurs volées, & qu'ils virent que beaucoup de leurs gens en avoient été emportez, ils en furent tellement effrayez, qu'ils prirent la fuite. Alors les Portugais firent leur descente. Ils pénetrerent dans toute cette partie de l'Isle qui regarde l'Etiopie; ils observerent à loisir que cette Isle est divisée en plusieurs provinces, & qu'il y en avoit encore quelques-unes à découvrir; les François n'ayant point passé plus avant qu'à Carcanossi, à Camamboul, & au païs des Ampares, & des Machicores.

Ans de J. Christ. 1508.

Lexic. Geogr. Ferrarius. Baudrand.

Ces Insulaires vivent dans l'Idolâtrie. Ils ont une certaine férocité naturelle incapable de discipline, & entiérement opposée aux maniéres des Européens, avec qui ils sont néanmoins en commerce; mais si les soins charitables des Missionnaires, & la fréquentation des Négocians, n'ont pu civiliser ces peuples, quant aux mœurs; ils se sont trouvez capables de l'art de la navigation, & de l'usage des armes à feu.

Caractére des peuples de Madagascar.

Dans le tems que le Géneral voulut faire le tour de l'Isle, & doubler la pointe vers l'Occident, pour reconnoistre la coste vers le Midy, une tempeste s'éleva qui fit échoüer le vaisseau de Rodrigue Gomez d'Abrey, il passa le Promontoire, rangea la coste Australe, & découvrit l'embouchure d'un fleuve que les habitans nomment *Matatane*. D'Abrey y fit aiguade. Les peuples luy parurent plus humains que ceux de Madagascar; ils s'approcherent de son bâtiment, & demanderent à y monter. Les uns luy donnerent du poisson, & les autres luy présenterent des racines dont on fit du biscuit. Le Pilote d'Abrey, qui parloit plusieurs langues, descendit dans le canot de ces Sauvages pour conférer avec eux. A peine y fut-il entré qu'ils ramerent du costé des habitations, & y emmenerent le Pi-

Matatane, nom d'un fleuve & d'une region de Madagascar.

Les Matatanes emmenent le Pilote de d'Abrey.

Ans de J. Christ. 1508.

lote. D'Abrey croyant qu'ils en faisoient un prisonnier, se jetta dans un esquif avec vingt-quatre de ses soldats pour le tirer de ce danger ; mais il ne put joindre le canot. Les Insulaires ayant mis pied à terre, menerent le Pilote chez le Souverain des Matatanes, qui le traita humainement, & qui aprés luy avoir fait quelques questions, dont le Pilote ne put entendre qu'une partie, ordonna à ses gens d'en bien user avec luy, & de le rendre à son Capitaine. Alors d'Abrey tourna son ressentiment en reconnoissance, & sur la parole de ces Sauvages, autant que sur le témoignage de son Pilote, il descendit dans leurs habitations ; il alla voir celuy qui les commandoit, mangea avec luy selon l'usage de ce païs, où l'on célebre par un grand repas l'arrivée des Etrangers, & découvrit que ce Commandant avoit beaucoup d'empressément pour faire une alliance avec les Portugais.

Ils renvoyent ce Pilote.

Le long séjour que d'Abrey se vit obligé de faire à Matatane, à cause du changement de tems qui rendoit la mer impraticable, mit le Géneral dans une véritable peine, & luy fit croire que ce Capitaine avoit été attaqué par les Insulaires, & qu'il étoit péri, ou sur mer, ou dans quelque combat qu'il avoit donné pour délivrer son Pilote. Il est vrai que d'Abrey mourut dans ce voyage, mais ce fut d'une maladie qui emporta aussi beaucoup de ses soldats ; de maniére que ceux qui avoient échapé au mauvais air que l'on respire dans ce païs, & à la méchante nourriture que l'on y prend, aimerent mieux s'exposer aux perils de la mer qui étoit toûjours fort agitée, & s'en retourner à la flotte, que de traîner plus long-tems une vie malheureuse & languissante.

Mort de Gomez d'Abrey.

Tandis que toutes ces choses se passoient aux Indes, une cruelle sédition s'émut à Lisbonne au sujet d'un miracle qu'on disoit estre arrivé à l'occasion d'un crucifix, d'où beaucoup de gens soutenoient d'avoir veu sortir une grande lumiére. Quelques nouveaux Chrétiens qui s'y rencontrerent, n'y ayant pas déferé assez aveuglément, on regarda cette action comme un outrage qu'ils faisoient à l'image de Jesus crucifié, & on les insulta. Les femmes semblerent les plus

Sédition à Lisbonne.

zélées à le venger; elles s'exciterent à l'envi contre les auteurs de ce ſcandale; elles accablerent des plus abominables malédictions, & ſe firent des armes de tout ce qui tomba ſous leurs mains.

Ans de J. Christ. 1508.

Le peuple qui n'avoit point encore fait de mouvement, fut animé par deux Religieux, qui parurent la croix à la main dans les ruës de Liſbonne. Ces Moines, non contens d'avoir réveillé le zéle des bourgeois, les excitoient à ſe ſoulever, & crioient à pleine voix, *tuez ces heretiques, de crainte que leur impiété n'attire ſur vous la colére du Ciel.* Un diſcours ſi patétique intereſſa bientoſt tout ce qui ſe trouva de gens à Liſbonne. Les hommes coururent aux armes; les femmes & les enfans augmenterent le tumulte par leurs cris & par leurs imprécations, & ils fondirent tous ſur les nouveaux Chrétiens, ſans diſtinction de l'innocent d'avec le coupable. Le ſang humain couloit dans les ruës; on pilla leurs maiſons; on jetta par les feneſtres les meubles qu'on ne put tranſporter, & on les brûla dans les places publiques; mais enfin les ſéditieux s'étant arreſtez aprés tant de meurtres & tant d'homicides, qui monterent à plus de quatre mlle, le tumulte ceſſa aux dépens des malheureux. Les Officiers de la Juſtice recouvrerent alors l'autorité qu'ils avoient perduë, & commencerent à s'en ſervir contre les auteurs de ces déſordres.

Le Roy étoit à Evora, quand on l'informa de l'origine de cette émeute. Il commanda que l'on puniſt avec ſévérité ceux qu'on pouvoit ſoupçonner d'en avoir été les chefs & les complices. On commença par l'éxecution de ces deux Moines, qui furent brûlez, & l'on inſtruiſit le procés des plus mutins, qui expierent la peine deuë à leurs crimes par le gibet, qui eſt le genre de mort le plus infame. Cette punition fut un coup de politique autant que de juſtice, puiſque par ce moyen on vengeoit ceux qui s'étoient mis ſous la protection du Roy, & qu'on les raſſeuroit dans la Religion Chrétienne qu'ils avoient embraſſée depuis leur renoncement au Judaïſme & à l'Alcoran.

Punition des ſéditieux.

Ce fut dans ce tems-là que le Roy apprit que Triſtan

ANS DE J. CHRIST. 1508.

d'Acugna étoit passé de Mozambique à Mélinde ; qu'il y avoit mené Ferdinand Gomez de Sarda Portugais, Jean Sanche Maure de nation, mais Chrétien de profession, & un autre Maure appellé Mahomet ; que le Roy de Mélinde les avoit pris sous sa protection, & qu'il leur avoit fait expédier des passeports pour aller en Etiopie, où ils devoient passer par ordre d'Emanuel.

Arrivée de Tristan d'Acugna devant Mozambique.

Aprés leur départ Tristan mit à la voile, à dessein d'aller assiéger la ville d'Hoy, distante d'environ quarante lieuës de Mélinde. La guerre qui étoit allumée entre les Mélindois & les habitans de cette ville, les ayant épuisez d'hommes & de vivres, ils ne se trouverent pas en état de résister à des ennemis tels que les Portugais ; & de fait, les assiégez se défendirent si mal, que Tristan n'eut pas grande peine d'entrer dans Hoy. Il exerça quelques hostilitez pour donner de la terreur aux peuples ; il alla moüiller ensuite devant Brava, ville d'Afrique, dans le Zanguébar, & dont le port est un des meilleurs du païs, & envoya Lionel Coutigno aux Magistrats de cette ville, pour leur offrir au nom d'Emanuel, de faire alliance avec eux ; mais soit que les principaux de Brava négligeassent d'avoir les Portugais pour amis, ou qu'ils voulussent attendre l'occasion d'un vent impétueux qui s'éleve ordinairement sur cette coste dans le tems que les vaisseaux Portugais y étoient arrivez ; ils remirent d'un jour à autre la conclusion du traité, dans l'espérance où ils étoient que ce vent les obligeroit à sortir de leur port, ou qu'il les pousseroit contre le rivage.

Siége & prise de la ville d'Hoy.

Tristan fait proposer une alliance aux peuples de Brava.

Tristan à qui le caractére de ces peuples n'étoit pas inconnu, prit langue sur tout ce qui regardoit la seureté de ses vaisseaux & celle de ses troupes. Par cette prévoyance, il découvrit bientost les dangereuses intentions des principaux de Brava, & pour ne pas attendre le tems orageux dont il étoit ménacé, il se disposa à l'attaque de la ville. Dans cette veuë, il détacha quatre cens hommes qu'Alfonse Albuquerque commanda, & se mit à la teste de six cens de ses soldats, qu'il choisit pour le seconder & pour le

Sur leur refus, Tristan insulte leur ville.

ſuivre. Le Gouverneur de Brava qui avoit une garniſon de quatre mille hommes, en détacha la moitié pour faire une ſortie. Les Portugais, quoyqu'inférieurs, les attendirent de pied ferme, & les chargerent ſi rudement qu'ils les repoulſſerent juſque dans la ville. Sur ces entrefaites, Triſtan arriva avec un nouveau renfort. Les ennemis qui n'oſerent plus paroiſtre à découvert, ſe défendirent derriére leurs murailles à coups de dards & d'armes à feu, pour empêcher que les Portugais n'approchaſſent d'une bréche que les habitans avoient négligé de faire réparer, parce qu'ils ne croyoient pas que l'on duſt venir les inſulter. Ans de J. Christ. 1508.

Les aſſiégez ne pouvant remédier au danger qui les preſſoit que par leur grand nombre, envoyoient continuellement des troupes vers cette bréche, pour ſoutenir les efforts des Aſſiégeans; mais comme on les attaquoit mieux qu'ils ne ſçavoient ſe défendre, les Portugais approcherent du corps de la place, monterent à l'aſſaut, entrerent dans la ville l'épée à la main, tuerent ceux qui réſiſterent, & firent priſonniers les autres qui demanderent quartier. Des ſoldats inſolens en uſerent cruellement envers les femmes de Brava, auſquelles ils couperent les mains pour avoir leurs bracelets & leurs bagues qu'elles leur avoient refuſées, & mirent le feu dans cette ville infortunée, qui fut réduite en cendres.

Les Portugais montent à l'aſſaut, & prennent Brava.

Cruauté inoüie des ſoldats.

Aprés l'incendie, & la ruine de Brava, la flotte alla moüiller devant Magadoxo. Ce fut là que Coutigno fit ſa deſcente, & que Triſtan envoya un des priſonniers qu'il avoit faits à Brava, aux principaux de la ville de Magadoxo, pour leur propoſer une alliance; mais au lieu d'y vouloir entendre, les Magadoxoniens écartelerent celuy qui leur en porta la parole, & ménacerent Coutigno de luy faire un traitement ſemblable, s'il n'avertiſſoit le Géneral de la flotte de lever l'ancre, & de ſortir du port. Triſtan outré de cette reception, délibera avec ſes Officiers ſur les moyens de s'en venger; mais les corps de garde que les Barbares avoient mis ſur le bord de la mer, pour empêcher qu'on ne fiſt quelque deſcente, & les fortifications de la ville, leſquelles ſans la garniſon, étoient ſeules ca-

Triſtan arrive devant Magadoxo.

Cruelle reception des Magadoxoniens.

Ans de J. Christ. 1508.

pables de la défendre, obligerent les Portugais de se retirer, pour ne point s'exposer au changement du vent, & pour ne point perdre le tems de la navigation.

Tristan se retire & va à Socotora.

Pline, liv. 6. Daviti, de l'Afrique. Linschot, voyage, cap. 4.

Socotora Isle de la mer rouge, & les mœurs des habitants.

La flotte sortit du port de Magadoxo, & fit la route de Socotora. Cette Isle que les anciens nommoient Dioscoride, regarde le Promontoire de Mozambique. Elle est montagneuse & féconde en fruits & en légumes. Ses habitans contrefont les Chrétiens; ils ont comme eux des Eglises; ils y arborent la Croix, solemnisent les mesmes festes, & aux mesmes jours qu'on les célebre dans nos Eglises, observent avec une extréme austérité leurs jours de jeusne, ne donnent point dans la pluralité des femmes, & enfin ils payent à leur Prêtres la disme des fruits & des grains qu'ils recueillent. On diroit à ne considérer ces Insulaires que par l'extérieur de leurs mœurs, qu'ils seroient fort pénetrez des véritez de la Religion Chrétienne; mais loin de devoir des qualitez si loüables en apparence, à une bonne discipline, ils ne paroissent sages qu'à cause qu'ils sont stupides, & ne suivent que par coûtume ce que des gens bien instruits & fort éclairez observent comme une loy. Leur grossiére ignorance des choses les plus communes, les a rendus incapables de connoistre, ni l'usage des navires, ni celuy des armes. Les Maures sont leurs Maîtres, & les gouvernent avec tant de tirannie, qu'ils n'osent s'en plaindre, ni songer à secoüer un si rude joug.

Caractére des Socotorans.

Les Socotorans obéïssoient à Hadramut Roy des Fartaques, lors que Tristan aborda dans le port de leur ville. Ce Prince dont l'Etat est situé dans l'Arabie heureuse, avoit fait bâtir un petit Fort sur le bord de la mer, pour les contenir dans cette molle obéïssance, & pour se rendre plus redoutable s'ils entreprenoient d'en sortir. Abrahem, fils de ce Roy, étoit Gouverneur de cette Citadelle, qui est la place la plus importante de tout l'Etat; & de fait, on ne pouvoit ni descendre, ni entrer dans le païs, à moins qu'on ne se mist en possession de cette Forteresse. Tristan, qui en connoissoit la conséquence, fit sommer Abrahem de la luy rendre, & prit pour prétexte, que le lieu où elle étoit bâtie, ne dépendoit point des Etats

de

de ſon pere. Abrahem répondit à cette ſommation, qu'il ne reconnoiſſoit point d'autre puiſſance que celle du Roy des Fartaques ; qu'il étoit preſt d'en ſoutenir la gloire & les intereſts, contre ceux qui voudroient les attaquer. Triſtan voulut rabbattre la fierté d'Abrahem, & fit ſonder l'endroit par où il eſpéroit faire ſa deſcente pour aller inſulter la Citadelle ; mais les corps de garde que ce Prince avoit établis pendant la nuit, pour s'oppoſer au débarquement des Portugais, en cas qu'ils en fiſſent, rompirent leurs meſures. Triſtan partagea ſes troupes en deux corps, ſe mit à la teſte de l'un, donna à Albuquerque le commandement de l'autre, s'approcha de la place par un autre endroit que celuy qu'il avoit fait ſonder, fit mettre pied à terre à ſes gens, & marcha droit à un corps d'ennemis, qui étoient poſtez ſous des palmiers.

Ans de J. Christ. 1508.

Sommation de Triſtan à Abrahem.

Abrahem obſervoit ces mouvemens de deſſus les murailles de la Citadelle, & ſortit à la teſte d'un grand détachement, pour ſoutenir ceux des ſiens que les Portugais alloient forcer dans leurs retranchemens ; mais ce Prince s'appercevant que la troupe que commandoit Albuquerque, l'alloit enveloper, il fit volte face pour aller à ceux des ennemis qui étoient plus prés de luy. Cette précaution ne garantit pas Abrahem du riſque où il étoit s'expoſé. Alfonſe Norogna le prit en flanc, & le chargea ſi à propos qu'il l'obligea de ſe retirer, & ſi ce Prince ne fuſt promptement revenu pour favoriſer la retraite de ſes gens dans la Citadelle, les Portugais les y auroient pourſuivis l'épée à la main. Norogna ſe voyant donc arreſté par Abrahem, le joignit pour le combattre. Abrahem l'attendit de pied ferme, & d'un combat géneral, ils en firent un particulier, qui couſta la vie à ce jeune Prince. Ses ſoldats, à ſon éxemple, vendirent la leur le plus cherement qu'ils purent, & moururent en braves gens.

Abrahem fait une ſortie.

Pendant que cela ſe paſſoit entre Norogna & Abrahem, Triſtan qui étoit aux mains avec les autres Maures qu'il avoit attaquez, les enfonça, & les pourſuivit juſque dans la Citadelle. Comme ceux qui y étoient reſtez ſe défendoient

Ans de J. Christ. 1508.

à coups de pierres & de fléches, Albuquerque fut dangereusement blessé, & plusieurs de ses gens y périrent. Tristan obligé de retirer ses troupes à cause du danger où elles étoient inutilement exposées, fit venir du canon pour battre le corps de la place. Quand la bréche fut assez grande, les Portugais monterent à l'assaut. Alors les ennemis abandonnant leurs murailles, se retirerent dans une Tour, où ils se retrancherent, & se défendirent avec la mesme opiniâtreté, ne voulant point entendre parler de capitulation, & regardant la plus honorable proposition comme un outrage que l'on faisoit à leur nation; de maniére qu'on ne put en venir à bout qu'en les forçant dans ce poste. Enfin les Portugais y entrerent, & passerent au fil de l'épée tout ce qu'ils trouverent de gens.

Brave résolution des Socotorans.

Les Portugais entrent dans la Tour.

Réduction des Socotorans.

Les Socotorans se voyant soumis à un nouveau Maître, en redouterent d'abord le ressentiment & la puissance, mais Tristan les rasseura. Il leur promit la protection du Roy, leur fit espérer qu'il les tireroit de l'esclavage tirannique où ils avoient vescu jusqu'alors, & qu'il les feroit instruire dans la connoissance du vray Dieu, au lieu des Idoles qu'ils adoroient. L'espérance d'une vie plus douce, & d'une meilleure Religion, charma ces peuples; ils allerent du mesme pas dans les Temples, où ils commencerent à donner des marques de leur zéle naissant par leur empressément à détruire les Idoles, & à élever de nouveaux Autels, sur lesquels peu de tems aprés la Messe fut célebrée. Cependant, instruisit ces peuples des principales maximes du Christianisme; & dés qu'on leur en eut donné les premiéres teintures, ils demanderent tous à l'envi d'estre baptisez. Aprés que Tristan se fut asseuré de la bienveillance des Socotorans, & qu'il eut fait réparer les fortifications de la ville, & particuliérement celles de la Citadelle, dont Alfonse Norogna eut le gouvernement, il partit pour le Cananor. Tristan n'y fut pas plûtost arrivé, qu'il conclut la paix avec le Roy de ce païs. Comme rien ne l'y devoit arrester, il remit à la voile, & alla à Cochin, où le Vice-Roy le receut, & le félicita sur ses conquestes.

Tristan va en Cananor.

Ans de J. Christ. 1508.

Cependant l'armée de Naubeadarim, commandée par Curial fameux Capitaine, étoit à l'ancre dans le port de Panan, ville de son obéïssance. Comme les Barbares ne doutoient pas que les Portugais ne vinssent les insulter dans ce poste, ils firent construire deux Forts à l'embouchure de la riviére, éleverent des cavaliers où ils mirent du canon, travaillerent avec diligence à réparer les murailles de la ville, & y jetterent un renfort de quatre mille hommes, partie Arabes, & partie Calécutains.

Retranchemẽt des Calécutains dans Panan.

Le Vice-Roy & Tristan, ayant sceu par quelques Indiens les grands préparatifs que l'on faisoit à Calécut, pour défendre Panan, résolurent d'en aller faire le siége; ils prirent pour cet effet douze des meilleurs vaisseaux de la flotte & quelques esquifs, sur lesquels il n'y avoit toutefois que sept cens hommes d'équipage. Comme la riviére n'a pas assez de fond pour y faire entrer de grands vaisseaux, & sur-tout quand la mer s'est retirée, le Vice-Roy distribua ses troupes sur quelques bâtimens legers, commandez par Pierre Barretto & par Jacques Petrejo, espérant par là d'attirer les ennemis à quelque action. Deux jeunes Seigneurs Portugais, nommez Laurent Almeida & Nugno d'Acugna, l'un fils du Vice-Roy, & l'autre de Tristan, se mirent sur deux esquifs, & suivirent ces deux Capitaines. Le Vice-Roy & Tristan voulant les soutenir, monterent deux galéres, & firent alte à l'entrée du canal pour attendre le flot de la mer. Les Barbares qui les apperceurent dans ce poste, les canonnerent; mais leur artillerie n'étant pointée que pour tirer sur des vaisseaux de haut bord, les coups passerent par-dessus les esquifs, & par-dessus les autres bâtimens legers, & ne firent que du bruit & de la fumée; de sorte que les Portugais ne perdirent que fort peu de monde, bien qu'ils eussent essuyé tout le feu des ennemis.

Le Vice-Roy veut assiéger Panan.

Le Vice-Roy & Tristan, prévoyant que cette affaire auroit des suites, tinrent conseil pour déliberer sur la maniére d'attaquer les Calécutains. Ils résolurent qu'ils ne quitteroient point le corps de l'armée; que Laurent & Nugno commanderoient l'avantgarde, & que les vaisseaux les plus

ANS DE J. CHRIST. 1508.

chargez formeroient l'arriéregarde.

Laurent & Nugno, chargent les Maures.

Laurent & Nugno, furent donc les prémiers qui firent leur descente; ils eurent affaire à une troupe de Maures distinguez parmi eux, comme des gens qui s'engagent par des vœux particuliers qu'ils font dans leurs Mosquées, avant que d'aller au combat, à ne point abandonner le poste qu'ils occupent; mais à périr ou à vaincre, plûtost que d'obéïr à la nécessité de fuir ou de reculer. Cette confiance qu'ils ont à leurs vœux, leur inspire une brutale valeur, qui rend toûjours le combat furieux & sanglant, quand on n'a pour ennemis que des gens de cette trempe; & de fait, celuy-ci fut cruel. Les Portugais ne se servirent d'abord que de leurs haches & de leurs épées pour enfoncer ce gros d'ennemis qu'ils avoient en teste, & qui s'opposerent à leur entrée dans le port. La vigueur avec laquelle cette action se passa du costé des Portugais, sembla redoubler l'opiniâtreté des Maures. Quoi-qu'ils s'apperceussent de la perte considérable qu'ils avoient déja faite, ce qui leur restoit de gens demeura néanmoins inébranlable, jusqu'à ce que les Portugais se fussent servis de leur mousqueterie. Enfin, ce qui étoit échapé au fer ayant été emporté par le feu, il ne demeura plus sur le champ de bataille que des mourans & des blessez, dont les hurlemens & lescris, ne causoient pas moins de pitié que d'horreur.

Découragement des ennemis.

Quand les Maures virent que cette troupe de gens qui combattoient à leur teste étoit entiérement défaite, ils perdirent courage. Les Portugais profiterent de ce découragement, & pousserent les ennemis jusque dans Panan. Comme ils se trouverent insensiblement au pied des murailles de cette ville, un de leurs Officiers monta à l'assaut à la faveur de la fumée. Plusieurs soldats qui y monterent à son éxemple, ayant arboré leurs drapeaux sur les murailles, se rendirent maîtres de la ville, & y mirent le feu. Les troupes qui avoient compté sur le pillage de Panan, murmurerent de ce qu'on la brûloit; mais le Vice-Roy ne fit aucune attention au murmure de ses gens, & bien loin de les laisser dans l'inaction, ou de leur permettre de piller

Prise & incendie de Panan.

les magazins, où les marchands étrangers faisoient porter leurs effets tous les ans, pour en trafiquer avec les Arabes, il les employa à la démolition des deux Forts bâtis à l'entrée de la riviére, de crainte que les ennemis ne s'y retirassent, en cas qu'ils vinssent à se rallier, & qu'ils ne chassassent les Portugais, du poste qu'ils venoient de gagner. La défaite de l'armée navale suivit bientost celle de l'armée de terre; les Portugais mirent le feu aux vaisseaux ennemis, comme ils avoient fait dans leur ville, & leur perte fut égale par-tout.

Ans de J. Christ. 1508.

Défaite de l'armée navale.

Si les Maures n'eussent pas lâché le pied, on leur auroit tué beaucoup plus de monde; puisqu'on ne trouva sur le champ de bataille, que cinq cens de leurs gens, dont la plûpart étoient du nombre de ceux qui formoient l'avantgarde de leur armee. Les Portugais n'y perditent que dix-neuf hommes; mais ils eurent un grand nombre de blessez, & entre-autres le Vice-Roy qui le fut au bras. Laurent, son fils, s'y distingua d'une maniére bien glorieuse pour luy, ayant combattu séparément, & tué un Officier ennemi, quoique ce Barbare se fust couvert entiérement d'un grand bouclier qu'il portoit sur le bras gauche. Toute l'armée loüa cette action, & les ennemis contraints d'y applaudir, n'admirerent pas moins la valleur que l'adresse de ce jeune combattanr.

Blessure du Vice-Roy.

Combat particulier de Laurent.

Aprés la conqueste de Panan, Tristan d'Acugna retourna en Portugal, avec cinq vaisseaux chargez de différentes marchandises, le Vice-Roy fit voile en Cananor, & Laurent son fils, eut la conduite de huit bâtimens pour escorter ceux qui venoient de Cochin, & alla moüiller devant Chaül. Ce fut là qu'il apprit que Campson, Sultan d'Egipte, envoyoit une formidable armée à Naubeadarim, Roy de Calécut, & à Mamud Roy de Cambaja, Princes des plus puissans qui soient aux Indes, pour en chasser les Portugais, & que pour y réüssir, il y avoit joint les Mamelucs, que l'on regarde comme la meilleure milice des Sultans.

Retour de Tristan en Portugal.

Ces Mamelucs sont originaires de Circassie; ils composent une nation, dont l'on tiroit autrefois les Souverains d'Egipte.

Ans de J. Christ. 1508.

Paul Jove l.17. & 18. Hist. de Calcondile liv. 3. Baudier Hist. des Turcs.

Les Indiens en font une singuliére estime, & les nommoient *Rumés*, ou *Romains*, parce que dés leur plus tendre jeunesse, ils avoient été arrachez des bras de leurs parens qui étoient Chrétiens, pour estre élevez dans le Mahometisme.

Si la réputation des Mamelucs du costé des armes, étoit si avantageusement établie parmi les Indiens, on peut dire, que les Portugais sceurent bientost en acquérir une pareille par les preuves surprenantes qu'ils y donnerent de leur valeur. On les prit dés-lors pour des François, parce qu'ils faisoient la guerre avec le mesme courage, & avec le mesme succés, que firent autrefois les Croisez, quand Godefroy de Boüillon conquit la Terre Sainte, & qu'il répandit dans tout l'Orient le bruit de cette fameuse expédition.

Mais les Indiens, que les Calécutains prévinrent contre les Portugais, conceurent une si grande haine pour eux, qu'ils ne respirerent plus que leur mort ou leur ruine. Cependant, le Sultan qui manquoit de materiaux pour mettre une grande flotte à la mer, envoya vingt-cinq vaisseaux dans la Cilicie. Ces bâtimens étoient escortez par un considérable détachement de Mamelucs, avec ordre d'en apporter toutes les choses nécessaires pour la construction des vaisseaux ausquels il avoit dessein de faire travailler.

André Amaral Portugais, & Chevalier de Rhodes, qui croisoit la mer avec dix vaisseaux armez en guerre, rencontra la flotte du Sultan. Amaral l'attaqua, & aprés un rude & long combat, où il tua trois cens Mamelucs, il coula à fond six vaisseaux ennemis, en gagna cinq qui ne pouvoient plus ni se sauver, ni se défendre, & mit le reste en fuite. Quelques autres bâtimens qui étoient échapez à la valeur d'Amaral, périrent par une tempeste dont ils furent surpris dans leur route ; de sorte qu'il n'y eut que dix navires qui arriverent à Damiete ville d'Afrique en Egypte, avec les materiaux dont ils étoient chargez. Le Sultan en fit construire six barques à avirons, & cinq vaisseaux de guerre, & distribua sur tous ces bâtimens quinze cens Mamelucs, qui faisoient la plus considérable partie de leur équipage. Cette flotte étoit commandée par un Persan appelié

Amaral combat la flotte du Sultan.

Hocen Capitaine Persan.

Hocen, & qu'on avoit ſurnommé en langage du païs *Myr*, qui veut dire Capitaine. Elle traverſa les mers d'Arabie & de Perſe, & vint moüiller devant la ville de Diu, dépendante de Mamud, Roy de Cambaja. Jaz Polonois de nation, qui de l'eſclavage étoit parvenu au gouvernement de Diu, renforça la flotte du Sultan de trente-quatre navires bien équipez, qui étoient à l'ancre dans le port de cette ville, envoya des barques & des galéres ſur les coſtes, & fit croiſer la mer par cinq de ſes meilleurs vaiſſeaux.

Ans de J. Christ. 1508.

Rétabliſſement de la flotte ennemie.

Le Vice-Roy, qui n'ignoroit pas que le nombre de ſes ennemis s'augmentoit tous les jours, ne voyoit point d'autre parti à prendre que celuy de les combattre, s'il en trouvoit l'occaſion favorable; mais en attendant qu'elle ſe préſentaſt, il aſſembla ſon Conſeil de guerre, & communiqua à ſes Officiers les avis qu'on luy donnoit des troupes que les ennemis avoient ſur pied, tant par terre que par mer. La prudente réflexion que l'on fit dans le Conſeil ſur cette multitude d'ennemis, & particuliérement ſur celle des vaiſſeaux, dont leur flotte paroiſſoit eſtre compoſée, raſſeura beaucoup les Portugais, qui juſque là avoient appréhendé que ce ne fuſſent de nouveaux bâtimens qu'on euſt conſtruit ſur les lieux, ou que les alliez des Barbares leur euſſent envoyez. Comme il euſt été difficile qu'un ſi grand nombre de navires euſſent pu paſſer ſans que les Portugais s'en fuſſent apperceus, & que d'ailleurs, il n'y avoit pas lieu de croire qu'on euſt pu les conſtruire dans un païs tel que l'Arabie, où il n'y avoit alors, ni bois de coupe, ni ouvriers, ni Pilotes, on conclut auſſitoſt que les ennemis avoient fretté les vaiſſeaux qui vont tous les ans à la Mecque, & que leurs équipages éeant deſcendus à Diu, ils en avoient groſſi leur flotte pour allarmer les Portugais, & pour leur oſter par là l'envie & les moyens de pouſſer plus loin leurs deſſeins & leurs conqueſtes. Sur ce fondement, on réſolut dans le Conſeil de mettre à la voile, & d'aller du coſté de Diu, pour prévenir les ennemis; mais Hocen ayant formé le meſme deſſein que les Portugais, avoit mis à la mer avant qu'ils euſſent levé l'ancre. Le

Sage réflexion ſur la flotte ennemie.

Ans de J. Christ. 1508.

Vice-Roy qui découvrit de dessus la hune de son bord la flotte des Barbares, crut que c'étoit Alfonse Albuquerque qui revenoit du Golfe de Perse pour se joindre à luy. Dans cette pensée il ne fit aucun mouvement. Hocen qui ne sçavoit à quoy attribuer cette subite inaction dans les Portugais, & qui se voyoit le vent & la marée favorables, ne hésita pas plus long-tems à les aller insulter: il les approcha, & leur lâcha une bordée de son canon, dont Roderic Pereira fut tué, & dont il y eut plusieurs Portugais blessez. Ce fut à la faveur de ce feu que les ennemis vinrent moüiller devant Chaül ville des Indes, & qu'ils se posterent à l'entrée de son port.

Hocen canonne les Portugais & leur tuë du monde.

Il entre dans le port de Chaül.

Quoique le Vice-Roy eust répondu par une bordée de son canon, à celuy des Barbares, & qu'il leur eust tué aussi quelques soldats, il ne pouvoit digérer le chagrin qui luy restoit d'avoir été attaqué, & d'avoir perdu un de ses meilleurs Officiers. Plein de son ressentiment, il ordonne qu'on leve l'ancre, & que l'on tourne vers les ennemis. Comme il falloit dans cette occasion imprimer de la terreur par quelque action extraordinaire, le Vice-Roy choisit parmi tous les vaisseaux des Barbares, celuy que montoit Hocen. Il l'attaque, & tâche de l'attirer à un combat; mais ce Géneral ennemi, quoique supérieur, en évite l'occasion, parce que Jaz, qui étoit à l'embouchure du port, ne l'avoit pas encore joint. D'ailleurs, Hocen vouloit empêcher la jonction des brigantins & des vaisseaux Portugais. Dans cette veuë, il fit mettre ses galéres entre-eux, & par ce moyen il contraignit le Vice-Roy de demeurer dans le lieu où il s'étoit posté, & où Hocen le tenoit comme enfermé.

Le Vice-Roy se voyant contraint d'obéïr à la force & à la néceslité, laissa passer toute la journée sans faire aucun mouvement, & remit au lendemain l'éxecution du dessein qu'il avoit formé d'aller insulter le vaisseau de Hocen. Cette entreprise étoit trop hardie & trop délicate pour se promettre d'y réüssir. Tout sembloit concourir à la faire échoüer; l'inégalité des forces, & le flux de la mer qui empêchoit le Vice-Roy d'approcher de l'Amiral ennemi, eut deu le re-

Ans de J. Christ. 1508.

buter ſur la réſolution qu'il avoit priſe d'en venir aux mains avec luy; mais tous ces obſtacles ne le purent arreſter, il ne conſulta que ſon reſſentiment & ſon courage; il combattit les galéres ennemies qui l'empêchoient de paſſer; il les écarta, & donna avec tant d'impétuoſité ſur le vaiſſeau de Hocen, que s'il n'euſt été le meilleur de toute ſa flotte, il auroit infailliblement ſuccombé ſous le canon des Portugais. Hocen qui s'étoit auſſibien défendu qu'il avoit été attaqué, leur tua beaucoup de monde, & bleſſa la plûpart des Officiers & des ſoldats.

Génereuſe action des Portugais.

Comme Almeida fut du nombre des bleſſez, & qu'il receut deux coups de fléches, on luy propoſa de ſe retirer du combat. Ce Capitaine offenſé de cette propoſition, proteſta qu'il vouloit, ou ſe venger, ou périr, & loin de l'écouter, il exhorta ſes gens à le ſuivre; mais ſes derniers efforts furent auſſi inutiles que les précedens. Le combat ſe paſſa à ſe canonner de fort loin, & toûjours avec de grands déſavantages pour les Portugais, puiſque les Barbares ne perdirent que quelques-uns de leurs ſoldats. Il eſt vray que Maimane, Pontife Mahometan, & Ambaſſadeur de Calécut, fut tué d'un coup de canon, dans le tems qu'il faiſoit des ſacrifices pour le ſuccés de ce combat. Tandis qu'Almeida & Hocen étoient aux mains, Jaz profita de cette occaſion, & ſe joignit à la flotte des ennemis. Si Almeida euſt eu moins d'obſtination, & s'il euſt voulu déférer aux avis de ſes Officiers, il auroit retiré ſes troupes; mais en vain s'oppoſerent-ils à ſon reſſentiment: il falloit ou le voir périr, ou périr avec luy. Ces deux extrémitez leur paroiſſant également fâcheuſes, ils ſe déterminerent à le ſuivre. Cependant les caravelles & les galéres des Portugais firent une ſi prompte manœuvre, qu'elles atteignirent les vaiſſeaux ennemis. Pelayo de Souza s'en approcha à la faveur du feu que l'on faiſoit de deſſus les galéres, il accrocha un de leurs navires & ſauta dedans. Ambroiſe Paçagne, Ferdinand Petrejo, & Andrada le ſeconderent, & pluſieurs ſoldats le ſuivirent. Il s'empara de ce bâtiment, tua ce qu'il y avoit de gens, & les jetta à la mer. Trois autres Capi-

Almeida reçoit deux bleſſures.

Combat déſavantageux aux Portugais.

Obſtination d'Almeida.

Belles actions des Portugais.

Ans de J. Christ. 1508.

taines Portugais, dont Jacques Petrejo étoit du nombre, gagnerent chacun un vaisseau, & donnerent la chasse aux autres, qui se sauverent à force de voiles. Les Portugais pillerent à loisir les navires dont ils s'étoient rendus maîtres; ils en prirent le canon, & coulerent ces bâtimens à fond.

La nuit étant survenuë, Almeida qui vouloit encore faire une tentative contre l'Amiral ennemi, remit au lendemain à le combattre; mais on y vit si peu d'apparence, surtout depuis que Jaz avoit joint la flotte de Hocen, qu'aprés avoir tenu conseil dans la galére du Vice-Roy, on y résolut, que les Portugais se trouvant de beaucoup inférieurs aux Barbares depuis leur jonction; qu'ayant perdu beaucoup de monde dans le dernier combat; qu'Almeida étant blessé, les troupes fatiguées & les vaisseaux endommagez, on mettroit à la voile, pour éviter par une honorable retraite la mauvaise fortune dont on étoit menacé, ce que l'on fit à la faveur de la nuit, du vent & de la marée. Les ennemis qui s'en douterent, ou qui s'en apperceurent, firent la mesme route que la flotte des Portugais, & la canonnerent; le vaisseau d'Almeida qui étoit à l'arriéregarde, essuya tout leur feu. Comme ce bâtiment faisoit eau de tous costez, il s'alla embarrasser dans quelques retranchemens de pescheurs, & fut investi par les ennemis, nonobstant les efforts que fit Pelayo de Sousa, pour l'en retirer, ou pour luy porter du secours. Les autres Capitaines Portugais, qui ne pouvoient pas aussi en approcher à cause de l'impétuosité du reflux, eurent le déplaisir de voir le risque que couroit Almeida, sans pouvoir le partager avec luy.

Retraite des Portugais.

Le vaisseau d'Almeida est fort endommagé,

Dans cette pressante extrémité, ses soldats & ses matelots le solliciterent de se sauver dans l'esquif, & de leur abandonner la défense de son vaisseau, pour ne point exposer à un péril si manifeste, une vie aussi prétieuse que la sienne; mais cet expédient n'étoit pas du goust d'Almeida, & bien loin de le suivre & de leur en sçavoir bon gré, il parut piqué de cette proposition. Cependant il n'y avoit point d'autre parti à prendre que de se rendre sans combattre, ou de mourir en se défendant, & ce fut celuy-là

qu'Almeida choisit; mais pour le faire avec son courage ordinaire, il dispofa son équipage en trois petits corps différens. Emanuel Pezagne devoit commander la troupe postée sur le tillac du vaisseau, Francisque Nabaise avoit ordre de défendre la prouë, & pour luy il se mit sur la pouppe, avec le reste de ses gens, & en cet état il attendit les ennemis. Une si grande résolution les surprit & les arresta; ils n'oserent venir à l'abordage, avec des gens qui paroissoient déterminez à se battre en desesperez; & pour ne rien risquer en voulant avancer la perte du vaisseau d'Almeida, laquelle étoit inévitable, ils le cannonerent. Ce Capitaine, qui étoit un des plus exposez au feu, eut une cuisse emportée d'une vollée de canon. Comme il ne pouvoit plus agir qu'en commandant, il se fit porter tout blessé qu'il étoit, auprés du grand mast, & là il receut un coup de fléche dans le corps, dont il mourut sur le champ. Ce malheur fut suivi bientost aprés de la nécessité de se rendre. Quoique la résistance des Portugais eust tellement irrité les ennemis, qu'ils ne vouloient faire quartier à personne, Jaz qui estimoit la vertu jusque dans ses propres ennemis, voulut qu'on donnast la vie à ceux qui étoient échapez à la fureur des premiers coups, & se contenta de couler à fond le vaisseau d'Almeida. Les autres bâtimens firent la route du Cananor, d'où Pierre Gnaya partit pour aller à Cochin, & pour porter au Vice-Roy la fâcheuse nouvelle de la mort de son fils. Le Roy de Cochin en fut sensiblement touché, & le regretta comme un Héros dont le courage alloit de pair avec la vertu.

Ans de J. Christ. 1508.

Mort d'Almeida. *Osorius, liv. 5.*

Le Vice-Roy apprend cette nouvelle.

Le désavantage que le Roy eut dans les Indes, ne fut pas d'abord récompensé par de plus heureux succés en Afrique. Il y avoit déja long-tems que ce Prince avoit envie de conquérir la ville d'Azamor, située sur la coste de la mer Oceane; mais le peu d'apparence qu'il y avoit d'entreprendre cette guerre, à moins qu'il ne s'en présentast quelque favorable occasion, avoit obligé le Roy à temporiser sur cette entreprise.

L'arrivée d'un Prince Africain qui aborda à Lisbonne, fut

Ans de J. Christ. 1508.

Osorius, liv. 5. Zéjam Prince Africain, vient en Portugal.

une heureuse conjoncture pour éxecuter le dessein que le Roy avoit formé. Ce Prince qui se nommoit Zéjam, ayant été dépoüillé de son petit apanage par Nazáre, frere de Mahomet Roy de Fez, s'étoit retiré dans la ville d'Azamor, dont les habitans luy avoient autrefois donné de solides marques de leur bienveillance; mais si ces peuples l'avoient aimé dans la prospérité, ils n'eurent plus que de l'indifférence pour luy, quand ils le virent sans crédit & sans autorité. Ils le regarderent comme un Prince malheureux & par conséquent inutile; ils n'écouterent que la politique, & se reglerent entiérement sur la conduite de Mahomet, à l'égard de Zéjam.

Dans une telle extrémité, Zéjam n'eut point d'autre parti à prendre, que de se retirer dans une Cour étrangére. Le juste sujet qu'il avoit de ne se confier plus, ni à ses amis, ni à ses alliez, le détermina à passer en Portugal. Emanuel sensible aux malheurs de ce Prince Maure, le receut dans ses Etats, & le fit traiter en Souverain. Zéjam pénetré en apparence des bontez du Roy, luy inspira, pour premiére marque de sa reconnoissance, le dessein de conquerir Azamor.

Il donne des ouvertures au Roy, pour la conqueste d'Azamor.

Le Roy ayant proposé à son Conseil, les avis & les mémoires que Zéjam donna pour cette expédition; on conclut qu'il falloit y envoyer une flotte, qui fut mise sous la conduite de Ménezés. Pendant que l'on travailloit à cet armement dans le port de Lisbonne, ce Prince Africain partit, & retourna à Azamor, pour disposer les peuples à reconnoistre Emanuel pour leur Souverain, dés que les vaisseaux Portugais, ausquels il se devoit joindre, seroient arrivez dans le havre d'Azamor.

Zéjam s'en retourne à Azamor.

Départ de la flotte, & son arrivée devant cette ville.

Aussitost que la flotte fut en état de partir, elle mit à la voile, & arriva heureusement devant Azamor. Ménezés s'en approcha le plus prés qu'il luy fut possible, pour la canonner avec plus de facilité & d'avantage. Il n'en attendoit que l'occasion, suivant la parole que Zéjam avoit donnée au Roy de représenter vivement aux Azamoriens, l'interest qu'ils avoient d'obéïr à Emanuel, & de prévenir la né-

ceſſité où ils ſe verroient bientoſt réduits de le faire, s'ils ne ſe ſoumettoient volontairement à ſa puiſſance, & à des conditions qui leur ſeroient honorables & avantageuſes; mais Zéjam, au lieu d'éxecuter ce qu'il avoit promis au Roy, s'appliqua uniquement à regagner l'amitié de ceux d'Azamor, & il y réüſſit. Il ne luy fut pas difficile aprés cela, de faire échoüer les entrepriſes des Portugais, puiſqu'il en ſçavoit le ſecret; il eut meſme le front de s'en attribuer le ſuccés prés des peuples, quoi-qu'il ne le duſt qu'à ſa perfidie, & à l'ouverture que le Roy luy avoit faite de ſes deſſeins.

Perfidie de Zéjam.

Cette trahiſon étoit trop manifeſte pour en douter plus long-tems. Ménezés qui en prévit les dangereuſes ſuites, ſe détermina auſſitoſt de s'en venger par quelque action hardie & éclat, & qui en ſauvant l'honneur de ſa patrie, le tiraſt du mauvais pas où la bonté du Roy l'avoit embarqué. Pour cet effet, il raſſembla tout cequ'il avoit de troupes, qui ne conſiſtoient néanmoins qu'en cinq ou ſix cens chevaux & en deux mille hommes de pied,& fit ſa deſcente nonobſtant les lances à feu, & les torches ardentes qu'on jettoit ſur ſes vaiſſeaux. Ce Géneral partagea ſes troupes en trois corps. Le Gouverneur de Tentugal, prés de Coinbre, qui par ordre du Roy, l'avoit accompagné dans ce voyage, commanda le premier corps compoſé de cent chevaux. Jean Maſcaregnas ſe mit à la teſte de cent cinquante, dont le ſecond corps étoit formé, Ménezés ſe reſerva la conduite du troiſiéme, où il y avoit prés de trois cens chevaux, & poſta ſon infanterie au milieu de ces trois eſcadrons.

Brave réſolution de Ménezés.

Quoique les ennemis viſſent que les Portugais étoient bien poſtez, ils ſe déterminerent néanmoins à les venir inſulter; mais la diſpoſition que Ménezés avoit faite du peu qu'il avoit de gens, fut ſi heureuſe, & ſa défenſe ſi vive, que les Azamoriens furent contraints de ſe retirer ſans avoir rien entrepris. La lenteur avec laquelle ils ſe retirerent, empêcha que Ménezés ne les pourſuiviſt, de crainte de donner dans quelque embuſcade. Comme il ne put retenir que ceux qui l'environnoient, les autres chargerent l'arriéregarde des Azamoriens, & la repouſſerent aſſez prés de leur ville.

ANS DE J. CHRIST. 1508.

Alors les troupes que les Maures avoient mises en embuscade, dans un bois qui étoit entre la mer & la ville, sortirent de ce poste, & chargerent les Portugais. Le Gouverneur de Tentugal & Mascaregnas, qui se trouverent à l'arriéregarde de l'armée, firent volte face, & soutinrent le choc des ennemis. Ménezés voyant ses gens aux mains, courut à leur secours, & leur facilita les moyens de regagner leur camp, & de se retirer dans leurs vaisseaux. Bien que les ennemis fussent de beaucoup supérieurs aux Portugais, toutefois Ménezés ne perdit que fort peu de gens en comparaison des Maures qui y laisserent plus de treize cens hommes. Jean Rodrigue de Ménezés, dont le cheval fut tué sous luy, auroit couru risque de périr dans ce combat, si les Capitaines Jean Lhomme, & Ferdinand de Far, ne l'eussent secouru, & s'ils n'eussent tué un Officier Maure, dont ils luy donnerent le cheval pour le tirer de danger.

Les Portugais battent les Azamoriens.

Il n'y avoit pas d'apparence aprés cela, que les vaisseaux demeurassent plus long-tems devant Azamor. La place étoit trop bien fortifiée, & trop bien munie, pour espérer de la réduire. Comme Ménezés n'avoit prétendu le faire qu'en agissant de concert avec Zéjam, & que ce perfide luy avoit manqué de parole & de foy, ce Géneral leva l'ancre, prit la route du Détroit de Gibraltar, alla à Alcacer, où il y avoit déja des Portugais en garnison & donna le Gouvernement de cette ville à Jean Rodrigue de Ménezés son parent.

Ménezés leve l'ancre de devant Azamor.

Pendant le séjour que Ménezés fit en Afrique, il apprit que le Roy de Fez avoit mis sur pied une armée de six vingts mille hommes, & de vingt mille chevaux, sans que l'on eust pu sçavoir à quelle expédition ce Prince la destinoit; mais les coureurs de Vasco, Coutigno, Gouverneur d'Arzile, ayant pris quelques Maures, on sceut par eux le projet & les desseins que le Roy de Fez avoit formez d'assiéger cette ville. Coutigno en donna aussitost avis à Edoüard de Ménezés, Gouverneur de Tanger, & à Jean de Ménezés, de qui la flotte rangeoit les costes de Barbarie, & les pressa tous deux de le venir secourir avant que les ennemis eussent investi cette

Le Roy de Fez projette d'assiéger Arzile.

place, où il n'avoit qu'une garniſon de quatre cens hommes. Mais l'armée ennemie étant arrivée devant Arzile, avant que le ſecours que le Gouverneur avoit demandé, y fuſt entré, les Maures l'inveſtirent, ils ouvrirent la tranchée, & dreſſerent une batterie vers le plus foible coſté de la place, eſpérant que dans peu la bréche ſeroit aſſez conſidérable pour venir à l'aſſaut. Comme ils appréhendoient qu'on ne la ſecouruſt par mer, & qu'ils n'avoient point d'armée navale pour oppoſer à celle des Portugais, ils borderent la mer de gabions & de tonneaux remplis de terre, pour ſervir de parapet aux batteries qu'ils avoient dreſſées, & aux corps de garde qu'ils avoient établis, & pour empêcher que les vaiſſeaux Portugais n'entraſſent dans le port. Cependant le feu continuel que l'on faiſoit ſur les aſſiégez, ne leur permettant preſque pas de paroiſtre ſur les remparts, ni de ſe défendre, les tours & les murailles crouleront ſous le canon des Barbares.

Ans de J. Christ. 1508.

Siége d'Arzile.

Quand la bréche fut aſſez grande pour monter à l'aſſaut, les ennemis s'y préſenterent. Coutigno qui n'avoit pas eu aſſez de monde pour faire des ſorties pendant le ſiége, s'oppoſa autant qu'il put aux premiers efforts de ceux qui vouloient entrer dans Arzile; mais comme les ennemis s'augmentoient à meſure que la garniſon diminuoit, & que d'ailleurs le Gouverneur avoit été bleſſé au bras, il prit le parti de ſe retirer dans le Château, & ſe défendit à coups de main. Cependant les Maures ſe rendirent maîtres de la ville, où ils exercerent les derniéres hoſtilitez. Les plus vieilles femmes ſe virent expoſées à leur inſolence, & les plus jeunes eſſuyerent leur brutalité; ils égorgerent le reſte des habitans, pillerent, & ſaccagerent entiérement la ville.

Les ennemis entrent dans cette ville.

Ils y exercent toutes les hoſtilitez militaires.

Auſſitoſt que les Maures eurent réduit Arzile ſous leur obéïſſance, ils abandonnerent les retranchemens qu'ils avoient faits à l'entrée du port & ſur le bord de la mer, & s'attacherent à battre le Château où Coutigno ſe défendoit avec beaucoup de courage. Ménezés étoit toûjours aux environs d'Arzile, & cherchoit l'occaſion de ſecourir la Citadelle; mais dans l'incertitude où il étoit, ſi les Maures

Coutigno défend le Château.

Ans de J. Christ. 1508.

avoient pris cette place, ou si les Portugais en étoient encore les maîtres, il n'osoit rien entreprendre contre une armée, sinon victorieuse, du moins supérieure à la sienne. D'ailleurs la mer ne luy étoit pas favorable. Les fréquentes tempestes qui s'étoient élevées depuis son arrivée, & les bancs de sable qu'on trouve dans cet endroit de la mer, luy faisant appréhender que les vents n'y poussassent ses vaisseaux, il aima mieux suspendre ses desseins, que de s'exposer mal à propos. Partagé entre l'espérance & la crainte, il se détermina brusquement à sacrifier quelques soldats, pourveu qu'il en trouvast d'assez intrépides; car il se faisoit un scrupule de forcer personne, pour aller affronter le feu des ennemis, pour approcher du Château, & pour luy apporter des nouvelles certaines de l'état de la place. Il ne fut pas difficile à Ménezés de trouver parmi ses troupes, des gens tels qu'il luy falloit pour cette périlleuse entreprise: au contraire, il se vit embarrrassé sur le choix qu'il avoit à faire parmi ceux qui s'empressoient d'y aller. Quoique le point d'honneur fust un motif assez puissant, pour les faire exposer à des dangers presque inévitables, Ménezés y attacha encore des récompenses. Ceux qu'il nomma pour cette expédition partirent dans un esquif; ils essuyerent une gresle de coups de mousquet, sans que pas un d'eux eust été blessé, & avancerent assez prés du Château pour estre reconnus par les sentinelles. Les Officiers Portugais qui avoient monté la garde, parurent sur les murailles; ils leur criérent, *Vive Portugal*, en montrant leurs Etendars, & leur jetterent quelques lettres qu'ils avoient couvertes de cire, de peur que l'eau de la mer ne les endommageast.

Prudence de Ménezés.

Intrépide résolution des soldats Portugais.

L'esquif revint avec le mesme bonheur qu'il étoit allé; mais non pas sans avoir couru de nouveaux dangers. Ménezés apprenant par ses gens, que Coutigno & toute la garnison étoient dans la résolution de continuer à se bien défendre, pourveu qu'on pust jetter quelques vivres dans cette place, il se servit des moyens que Coutigno luy avoit donnez dans sa lettre; mais pour en venir à bout, il falloit tenter une

descente. Comme cette entreprise ne se pouvoit faire qu'en donnant de l'émulation aux soldats, ou en les interessant par de solides gratifications, il promit la liberté aux Forçats ; & s'engagea de bien recompenser ceux qui les premiers mettroient pied à terre. Dans cette veuë il se servit de l'occasion du flux, & fit avancer sa flotte à force de rames.

Ans de J. Christ. 1508.

Coutigno fait une sortie.

Coutigno, qui du Château observoit ce mouvement, en fit sortir trente chevaux, & un détachement considérable de sa garnison, pour soutenir ceux qui feroient descente. Ce dessein eut tout le succés que l'on s'en étoit promis : la flotte approcha ; les Portugais descendirent, & du mesme pas allerent insulter leurs ennemis. Cette action commença par un si grand feu, & si continuel, que les Maures sortirent de leurs retranchemens, & se retirerent dans la ville, jusqu'à ce que cette premiére fureur fust un peu dissipée.

Les Portugais profiterent de ce mouvement, & tandis que le canon que l'on tiroit du Château, obligeoit les Maures à s'en éloigner encore davantage, les troupes de Ménezés s'en approcherent. Les Capitaines Tristan, & Henry de Ménezés, Rodrigue Mascaregnas, & Jean Lhomme furent les premiers qui mirent pied à terre. Les Maures qui conurent alors la faute qu'ils avoient faite en quittant leur poste, firent de prodigieux efforts pour le regagner ; mais les Portugais animez par cet avantage, & soutenus par les troupes que l'on avoit débarquées, s'opposerent avec tant de vigueur au dessein des ennemis, qu'on eut le tems de jetter dans la place le convoy de vivres & de munitions de guerre, que Ménezés avoit sur ses vaisseaux.

Ménezés jette des vivres dans le Château.

Les Maures rebutez d'en venir à une action, particuliérement depuis le renfort qui étoit arrivé aux Portugais, abandonnerent entiérement leur entreprise. On leur prit quelques piéces de canon que l'on conduisit dans le Château, où l'on fit entrer deux cens hommes, que Mascaregnas avoit commandez dans cette expédition. Il est vray qu'il en coûta la vie à plusieurs braves Portugais, & entre-autres à Emanuel Coutigno, à Jean de Pimentel, & à quel-

Ans de J. Christ. 1508.

ques Officiers subalternes. Le Gouverneur de Tentugal fut dangereusement blessé d'un coup de canon, & le nombre des autres blessez fut considérable; mais on n'a jamais pu sçavoir combien de gens les Barbares y perdirent, parce qu'ils eurent soin d'enlever leurs morts & leurs blessez, à mesure que l'on gagnoit du terrein sur eux.

Le desordre dans lequel les Maures se retirerent, & la certitude qu'ils devoient avoir, que le Château avoit été secouru, firent d'abord espérer aux Portugais, que les ennemis n'y reviendroient pas; mais le Roy de Fez, à qui cette place étoit trés-importante, parce que c'est une clef de la coste de Barbarie, revint à la charge, & la battit plus vigoureusement que jamais. Ménezés, qui à tout hasard avoit dépêché un Exprés au Roy, pour luy donner avis de la retraite des ennemis, & de l'état de la garnison, le supplia de luy envoyer du secours, de peur que les Barbares venant à se rallier, ne fissent une seconde tentative. La facilité qu'ils avoient à faire de nouvelles levées, donnoit tout à craindre de la part des Maures, qui trouvoient toûjours plus de gens qu'il ne leur en falloit, sur tout, quand ils devoient les mener à une guerre où l'infériorité de leurs ennemis les flattoit de remporter la victoire.

Ménezés mandie du secours.

Comme Ménezés ne pouvoit pas recevoir aussi promptement qu'il eust été nécessaire, le secours qu'il attendoit de Portugal, il envoya un autre Courrier en Andalousie. Pierre Navarre, fameux Capitaine, & qui avoit amené la flotte d'Espagne vers le Détroit de Gibraltar, ayant appris par cet Exprés, la situation où Ménezés étoit dans Arzile, partit aussitost pour venir à son secours. Quoique Navarre eust fait toute sorte de diligence pour s'y rendre, toutefois, un autre Capitaine Espagnol, inconnu, & que l'on prit d'abord pour le Corregidor de Xérez, y arriva avant Navarre. Cet Inconnu qui commandoit un grand vaisseau de guerre, bien armé & bien équipé, prit si bien son tems & son avantage, pour canonner les ennemis dans leurs nouveaux retranchemens, d'où ils pouvoient battre le Château en ruine, sans que le canon du Château pust les incom-

Un Capitaine inconnu vient au secours de Ménezés.

moder, qu'il démonta une partie de leur artillerie, & leur tua beaucoup de gens.

Ans de J. Christ. 1508.

Les Maures ſurpris de ſe voir attaquez du coſté de la mer, par où ils avoient négligé de ſe fortifier, ne croyant pas qu'on les y duſt inſulter, furent obligez de quitter ce poſte. Comme ils n'avoient pas aſſez de tems, ni pour pointer ce qui leur reſtoit de canon, ni pour ſe faire un épaulement qui puſt mettre leur batterie & leurs gens à couvert du feu de ce vaiſſeau, qui ne diſcontinua pas juſqu'à ce que les Maures fuſſent décampez, & que leurs travaux fuſſent entiérement ruinez, ils prirent enfin le parti d'abandonner leurs retranchemens; d'autant plus que Pierre Navarre, ſurvint avec ſa flotte, & qu'il amena un ſecours de ſix mille cinq cens hommes.

Retraite des Maures.

Le Roy de Fez, dont l'armée étoit affoiblie, tant par le nombre de gens qu'il avoit perdus, que par la fatigue de ceux qui luy reſtoient, & par la déſertion de pluſieurs de ſes ſoldats, ne douta point que les Portugais ne l'engageaſſent dans quelque combat. La crainte qu'il eut de ne pas bien ſortir de cette affaire, le détermina à mettre le feu dans Arzile, & à lever le ſiége du Château. L'embraſement fut ſi violent, qu'à peine put-on ſauver quelques maiſons de l'incendie, malgré le prompt ſecours que l'on tâcha d'y porter. Coutigno ſe voyant alors ſans ennemis, & ſçachant par ſes Coureurs, que leur armée marchoit vers Alcacer, prit une partie de ſa garniſon, & deſcendit dans Arzile. Ménezés y vint dés le lendemain; le reſte des habitans qui étoient échapez à l'embraſement, le receurent avec toutes les marques de reconnoiſſance que l'on doit à un libérateur.

Le Roy de Fez fait mettre le feu dans Arzile.

Pendant que les choſes ſe paſſoient ainſi en Afrique, le Roy qui étoit à Evora, receut les lettres de Ménezés, par leſquelles il luy donnoit avis de la priſe d'Arzile par les Maures, de l'extrémité où Coutigno étoit réduit dans le Château, & du beſoin qu'il avoit d'eſtre ſecouru. Emanuel qui ſçavoit combien cette place luy avoit coûté à conquérir, & combien il luy étoit important de la con-

Ans de J. Christ. 1508.

Convocation de l'arriére-ban.

ſerver, donna ordre que l'on convoquaſt une eſpéce d'arriéreban, & que l'on fiſt ſçavoir à tous les Seigneurs de Parroiſſe, de raſſembler dans leurs terres, tout ce qu'il y avoit d'hommes en âge de porter les armes ; d'en faire des compagnies ; de ſe mettre à leur teſte, & de ſe rendre inceſſamment auprés de ſa perſonne. Les villes, & les Communautez du Royaume receurent de pareils ordres pour lever des milices, commandées par les Séneſchaux des Provinces. Tandis que l'on travailloit de tous coſtez à faire de nouvelles levées, le Roy receut une ſeconde lettre de Ménezés. Comme elle étoit encore plus preſſante que la précedente, il changea de deſſein, & partit en poſte pour aller en Afrique, où les troupes que l'on devoit mener à Evora pour en faire la reveuë, eurent ordre de ſe rendre, & avec toute ſorte de diligence.

Le Roy part pour l'Afrique.

Ce Prince arrive à Tavira.

L'arrivée du Roy dans Tavira, ville de la province d'Algarve, fut bientoſt ſçuë dans le païs. Toute la Nobleſſe s'y rendit auſſitoſt, & luy forma une nouvelle Cour ; car il n'avoit nommé que fort peu de gens pour le ſuivre. Les villes luy envoyerent des Députez pour le complimenter ſur ſon voyage en Algarve. Comme il n'y avoit que ceux qui accompagnoient le Roy, qui juſque là euſſent ſceu ſon deſſein, il déclara pour lors qu'il marchoit en Afrique pour y ſoutenir la gloire de ſa Couronne, & l'intereſt de ſon Etat. Cette ſeule parole donna tant d'émulation à toute la Province, qu'en cinq jours de tems, le Roy ſe vit une armée de vingt mille hommes également propres, & diſpoſez à le ſervir ſur terre & ſur mer.

Il y déclare le ſujet de ſon voyage.

On commençoit déja à diſtribuer des ordres à ces troupes pour les mettre ſur les vaiſſeaux qui étoient partis de Liſbonne, quand Ménezés écrivit au Roy, que l'on avoit jetté des munitions de guerre & de bouche dans le Château ; que le Roy de Fez, de qui l'armée étoit diminuée par les pertes qu'il avoit faites, ou par les déſertions, avoit mieux aimé ſe retirer avec ce qui luy reſtoit de gens, que de haſarder un combat contre les Portugais ; que ce Prince n'ignoroit pas d'ailleurs, le ſecours qui leur étoit venu, &

le ravitaillement du Château, & que déſeſpérant de le réduire, ainſi qu'il avoit fait Arzile, il avoit mis en ſe retirant, le feu dans cette ville, qui étoit preſque reduite en cendres.

Ans de J. Christ. 1508.

Cette derniére lettre ſuſpendit les deſſeins & la marche du Roy vers l'Afrique. Quoi-qu'il paruſt toûjours fort empreſſé d'y aller, toutefois il ne voulut pas le faire ſans le propoſer aux plus habiles gens qui étoient auprés de ſa perſonne. La plûpart de ceux que le Roy conſulta ſur ce ſujet, l'en détournerent. Ils luy remontrerent, qu'il n'avoit pas aſſez de monde pour entreprendre une conqueſte auſſi conſidérable qu'étoit celle de toute la Mauritanie, conqueſte d'autant plus difficile à faire, qu'il falloit, diſoient-ils, épuiſer le Portugal d'hommes & d'argent, pour ſoutenir une guerre contre une Nation auſſi éloignée, & auſſi nombreuſe qu'étoit celle des Maures. Le Roy défera trop facilement à ces raiſons, qui paroiſſoient plauſibles à ceux qui ignoroient la ſituation où étoient les Maures, depuis qu'ils avoient veu le Roy de Fez, l'un des plus puiſſans Princes d'Afrique, fugitif & tremblant devant les troupes d'Emanuel. Les autres Conſeillers qui ſçavoient de quels mouvemens ces peuples étoient agitez, furent d'une opinion entiérement oppoſée. Ils repréſenterent au Roy, qu'il falloit profiter de la conſternation où ſe trouvoient les Maures, depuis la honteuſe retraite du Roy de Fez, & qu'immanquablement on en tireroit beaucoup de gloire & de profit, pourveu qu'on ſe ſerviſt de cette occaſion, qui peut-eſtre ne ſe recouvreroit jamais. Cette affaire ayant été terminée dans le Conſeil, à la pluralité des voix, les premiers avis prévalurent; de ſorte que le zéle de tant de gens, qui s'étoient offerts de marcher à leurs dépens, & l'ardeur que chacun avoit témoignée pour aller à cette guerre, ſe terminerent à envoyer en Afrique, plus d'ouvriers que de ſoldats, pour réparer les deſordres que le feu avoit cauſez dans Arzile, & pour rétablir les Fortifications du Château, que l'on augmenta par de nouveaux ouvrages; puiſque cette place paſſoit alors pour une des meilleures que les

Opinions différentes, touchāt la continuation de ce voyage.

Rupture de ce voyage.

Ans de J. Christ. 1508.

Portugais possédassent sur la coste de Barbarie.

Licentiement des troupes.

Quand le Roy fut retourné en Portugal, il licentia toutes les troupes que l'on avoit levées depuis qu'il avoit déclaré son voyage en Afrique. Il remercia le Gouverneur de Xerés, & Pierre Navarre, du service important qu'ils luy avoient rendu, & leur voulut faire quelques présens; mais ces Capitaines les refuserent, & contens d'avoir executé les ordres que Ferdinand Roy de Castille, leur avoit donnez, & d'estre venus offrir leurs épées, pour le soutien des interests d'un Monarque aussi grand & aussi redoutable qu'étoit Emanuel, ils reprirent le chemin d'Andalousie.

Le Roy veut recompenser ces deux Capitaines Espagnols.

Tandis que l'on travailloit à remettre en état la ville & le Château d'Arzile, Ménezés revint en Portugal, où l'on ne parloit alors que du renouvellement d'un ancien différent, entre Jean II. Roy de Portugal, & Ferdinand, Roy de Castille, touchant les limites des païs de leur obéïssance. Quoi-que ces deux Princes fussent convenus autrefois de ce qui pouvoit legitimement leur appartenir, & jusqu'où ils pouvoient porter la guerre contre les Maures, sans que l'un entreprist sur les conquestes de l'autre, toutefois la Princesse Jeanne, fille de Ferdinand, & femme de Philippe Archiduc d'Autriche, voulut réveiller cette contestation; mais les suites n'en furent pas aussi fâcheuses qu'on l'avoit apprehendé. Le Roy céda à cette Princesse, une grande partie de la Barbarie, quoi-qu'elle fust dans son ancien partage, & la Princesse luy abandonna ce qu'elle prétendoit en Etiopie.

Nouveau différent au sujet de la Barbarie.

Les affaires de la Couronne n'occupoient pas si fort Emanuel, qu'il ne songeast souvent à celles qui regardoient la gloire de Dieu, & la Religion Chrétienne. Le succés des premiéres Missions, qu'il avoit fait faire chez les peuples les plus Idolâtres, & particuliérement dans le Royaume de Congo, l'excita à y envoyer de nouveaux Missionnaires. Il les choisit dans le Clergé, & parmi les Moines, pour aller seconder les intentions de ceux, qui depuis plusieurs années travailloient à la conversion des Infidelles.

Le Roy envoye encore des Missionnaires à Congo.

Mais pour reprendre le fil de tout ce qui se passa aux Indes, ayant déja parlé du voyage que Tristan d'Acugna y

Ans de J. Christ. 1508.

avoit fait; des combats qu'il avoit rendus ſur mer; des villes qu'il avoit aſſiégées & priſes; de ſa deſcente dans le port de Socotora; de la réductionde la Citadelle, dont Triſtan avoit donné le gouvernement à Norogna, & enfin du retour de Triſtan à Liſbonnne, il faut parler à preſent des exploits d'Alfonſe Albuquerque, pendant qu'il ſéjourna en Aſie, & qu'il croiſa la mer qui regarde l'Arabie Heureuſe.

Albuquerque, qui avoit plutoſt mené la vie d'un Pirate, & d'un Eſcumeur de mer, que celle d'un Capitaine, crut que pour l'honneur de ſa Nation, & pour ſa propre gloire, il devoit entreprendre quelque choſe qui convinſt mieux à ſa valeur & à ſon nom. Il regarda la conqueſte de l'Iſle d'Ormus, comme une entrepriſe digne de luy; il ſe propoſa de la faire, & d'en chercher les moyens.

Albuquerque ſe propoſe la conqueſte d'Ormus.

Cette Iſle eſt ſituée à l'embouchure du ſein Perſique, elle porte titre de Royaume. On croit qu'elle a tiré ſon nom d'Armuze, ancienne ville de Caramanie, ou du moins, qu'une colonie d'Armuſiens, étant paſſez dans Ormus, l'Iſle en prit ſon nom, & qu'elle commença à eſtre habitée. Quoi-qu'il en ſoit, l'Iſle d'Ormus, en l'état où elle eſt aujourd'huy, a prés de huit lieuës de circuit. La terre y eſt ſi ſtérile & ſi ſeiche, qu'elle ne produit, ni grain, ni fruit, quelque ſoin que l'on ait pris de la cultiver; on n'y trouve meſme aucune ſource d'eau vive; de ſorte que les puits que l'on a creuſez aux environs de la ville, ne ſuffiſant pas pour y fournir de l'eau, ceux que le commerce y fait aller ſont obligez d'en apporter auſſibien que des vivres, ſinon ils courroient riſque d'y mourir de ſoif & de faim. Néanmoins les Etrangers y abordent de toutes parts. On y fait un fort grand trafic de ſoufre & de ſel, que l'on tire d'une montagne, qui eſt dans l'enceinte de cette Iſle.

Holert, en ſes voyages, p. 39. & ſuiv.
Tavernier, p. 1. liv. 5. ch. 23.
Oſorius.
Maffée.

Le négoce des perles y avoit autrefois attiré beaucoup de marchands Arabes & Indiens. Comme ils trouverent l'abord d'Ormus plus facile & moins dangereux qu'ils ne ſe l'étoient imaginé, y ayant découvert deux havres ſéparez par une langue de terre, qui s'avance beaucoup en mer, ils vinrent s'y habituer par familles, & jetterent les fonde-

Ans de J. Christ. 1508.

Les Arabes, premiers habitans d'Ormus.

mens d'une ville, qui depuis est devenuë une des plus belles d'Asie, à cause du commerce des Perles que l'on a continué d'y faire. Les Arabes & les Persans furent les premiers Etrangers qui s'y établirent; la politesse s'y introduisit, & le luxe des habits commença à les occuper. Ils donnerent dans les plaisirs de la musique, & dans ceux de la bonne chere, & raffinerent autant qu'ils purent sur les moyens de se défendre de l'ardeur du Soleil, qui y est extréme; ils se familiariserent avec les armes de l'Europe, qu'ils apprirent à manier; ils établirent parmi eux une espéce de police, qui rouloit entiérement sur la bonne foy, & que le desir d'un lâche interest n'avoit point encore alterée; ils accommoderent à leurs inclinations naturelles & à leurs premiéres mœurs, les loix qu'ils se proposerent de suivre. Enfin, ils choisirent un Souverain à qui ils se soumirent. Le nombre de ses sujets s'augmenta par celuy de plusieurs autres Etrangers qui vinrent s'établir dans cette Isle, & par ce concours on commença à parler du trafic. Le profit immense que les Négocians y firent, facilita les moyens à ceux qui gouvernoient l'Etat, de faire leur compte, à l'éxemple des particuliers qui s'étoient déja enrichis; on éxigea alors des ports & des péages. Ces levées parurent d'abord extraordinaires, & mesme violentes aux peuples; mais enfin on les y accoûtuma, & ils se soumirent aux volontez du Souverain. Les prodigieuses sommes qui tomberent dans les coffres du Roy, furent employées à augmenter ses Etats, par les acquisitions que l'on fit de plusieurs Isles & villes de Caramanie, & d'Arabie. Comme il étoit difficile de n'avoir pas quelque espéce de guerre contre ceux qui en étoient voisins, on fut obligé de lever des troupes; on en donna le commandement à des Officiers, qui contre l'ordinaire, s'enrichirent dans la profession des armes, & qui se rendirent maîtres de l'Etat, parce qu'ils en étoient les défenseurs, tandis que le Souverain, plongé dans les delices & dans la volupté abandonnoit les affaires de son Etat, & qu'il se reposoit du maniement de ses Finances sur de certains Favoris, qui sçeurent profiter de sa foiblesse & de sa crédulité.

Albu-

Ans de J. Christ. 1508.

Albuquerque inſtruit, & de la nature du païs, & du caractére des peuples, partit de Socotora avec ſix vaiſſeaux, ſur leſquels il avoit prés de cinq cens hommes d'équipage, en réſolution d'entrer dans l'Iſle d'Ormus. Il vint moüiller devant Calajate, qui en eſt une des principales villes, & ſituée à l'embouchure du Golfe. Il fit d'abord des propoſitions d'alliance, que les habitans receurent; enſuite il les engagea par ce traité à luy fournir des vivres, & fit tranſporter dans ſes navires, ceux que les Calajats luy envoyérent & qu'ils avoient mis dans des tonneaux.

Albuquerque arrive devant Calajate.

Albuquerque pouſſa plus loin ſa navigation, & s'avança vers Curiate, où ce Capitaine voulut diſtribuer à ſes ſoldats, les nouvelles munitions de bouche que ceux de Calajate luy avoient fournies; mais on ne trouva à l'ouverture de ces tonneaux, que des immondices, dont la corruption penſa empoiſonner ceux qui s'y rencontrerent. Quoique ce procedé marquaſt aſſez fortement le mépris que les Calajats avoient fait, & qu'ils continueroient de faire des Portugais, ſi cette action demeuroit impunie, Albuquerque diſſimula néanmoins le reſſentiment qu'il en devoit avoir, pour ne rien haſarder dans un païs étranger & inconnu. Voulant attendre une occaſion favorable pour en tirer vengeance, il continua ſa route vers Curiate.

Il va à Curiate, & reconnoiſt le mauvais caractére des Calajats.

La ville de Curiate étoit gouvernée par un Indien, qui bien loin de vouloir conſentir à aucune alliance avec les Portugais, avoit pris ſes meſures pour ſe défendre, en cas quils le vinſſent inſulter. Il avoit redoublé les ſentinelles ſur le port, qui étoit reveſtu d'un bon rempart, & avoit fait occuper une petite Iſle qui le couvroit, par un grand nombre de ſoldats, de crainte que les Portugais ne s'en emparaſſent. Albuquerque qui aimoit mieux trouver une réſiſtance ouverte, que d'eſtre trompé par de fauſſes apparences d'amitié, comme on avoit fait à Calajate, ſe diſpoſa d'aller attaquer les Curiats dans leurs retranchemens. Il fit un détachement, dont il donna la conduite à Alfonſe Lopez Acoſta, & à Antoine de Camps, & leur enjoignit de commencer l'attaque par l'Iſle. Cet ordre fut executé ſi

Ans de J. Christ. 1508.

ponctuellement, qu'aprés une assez vigoureuse défense de la part des ennemis, les Portugais les en chasserent, & s'en rendirent les maîtres.

Les Portugais prennent une petite Isle.

Les Curiats viennent au secours de ces Insulaires.

Les Curiats qui virent cette action de dessus les ramparts du port, sortirent de la ville, pour soutenir les fuyars que les Portugais poursuivoient toûjours avec la mesme ardeur. Ce fut un second combat qu'ils eurent à essuyer contre de nouveaux ennemis, & qui coûta beaucoup de sang aux deux partis; mais les Barbares saisis d'une soudaine frayeur, ne résisterent pas plus long-tems que ceux qu'on avoit chassez de l'Isle, & se retirerent avec tant de précipitation dans Curiate, qu'à peine purent-ils faire d'autre mouvement que de se sauver dans les deserts. La ville & les vaisseaux étant demeurez à la merci des vainqueurs, ils en tirerent les effets & les équipages, & mirent le feu dans Curiate, & aux navires.

Prise & incendie de Curiate.

Albuquerque va à Mascaté.

En sortant du port de Curiate, Albuquerque fit voile vers Mascaté, qui est une ville d'Arabie, située dans le sein de deux montagnes, qui s'avancent jusqu'au havre, & qui rendent l'entrée du port étroite & difficile. Les fortifications que l'on y a faites, & le fossé, dont ces montagnes sont environnées, parce qu'elles commandent dans la ville, augmentent encore la difficulté qu'il y a de s'en emparer. Tous ces obstacles, quelque grands qu'ils parussent, ne détournerent point Albuquerque, de la résolution qu'il avoit formée d'y faire une descente. Il exhorta ses troupes à soutenir avec leur valeur ordinaire, & le nombre de leurs ennemis, & leurs premiers efforts; mais comme il faisoit difficulté d'en venir aux voyes de fait contre les Mascatens, sans en avoir quelque prétexte, il députa un de ses Officiers vers le Gouverneur de la ville, pour luy proposer la mesme alliance, qui étoit déja établie entre plusieurs Souverains des Indes, & le Roy de Portugal. Le Gouverneur de Mascaté y répondit avec tant de cordialité & d'empressement, qu'il luy fit offre de tout ce qui pouvoit luy estre nécessaire pour la subsistance de la flotte; il le pria de venir moüiller dans son port, & l'asseura sur sa parole d'honneur, qu'il y trouveroit une

Caractére du Gouverneur de cette ville.

entiére ſeureté pour tout ce qui pouvoit luy appartenir. Les choſes étoient dans cette heureuſe diſpoſition, quand un Lieutenant de Zeifadin, Roy d'Ormus, arriva avec un corps de deux mille Arabes, qu'il avoit ordre de jetter dans la place, pour prévenir le Gouverneur, ſur le deſſein que les Portugais avoient formé de venir à Maſcaté. Comme ce renfort arriva trop tard, l'Officier qui le commandoit taxa le Gouverneur de lâcheté, d'avoir eſté ſi facile à recevoir des Etrangers, il ſouleva le peuple; il luy mit les armes à la main, & le conduiſit ſur le rivage de la mer, pour obliger les Portugais de ſe retirer, ou pour les attirer à un combat. Le Gouverneur s'y oppoſa autant qu'il luy fut poſſible; il luy remontra l'injuſtice de ce procedé, contre des gens qui n'avoient encore parlé que de commerce & d'alliance, il ajouta, qu'il falloit du moins attendre qu'ils donnaſſent quelque ſujet de mécontentement; mais le Lieutenant Ormuſſien, qui croyoit avoir raiſon, parce qu'il étoit le plus fort, négligea les remontrances du Gouverneur, & continua ſa route.

Ans de J. Christ. 1508.

Un Officier du Roy d'Ormus, trouble cette intelligence.

Le Gouverneur obligé de céder à la force, n'oublia rien pour ſe diſculper dans l'eſprit d'Albuquerque. Il le fit avertir de ce qui ſe tramoit contre luy dans la ville; il luy témoigna en meſme-tems, le chagrin qu'il avoit de ne pouvoir faire executer ce qu'il luy avoit promis, ni retenir les Maſcatens dans leur devoir, ni empêcher les Ormuſſiens de luy déclarer la guerre; il le pria de luy rendre ſa parole, & pour marque qu'il n'avoit point de part dans ce changement, il s'engagea de nouveau à ne prendre aucun parti.

Le Gouverneur s'en juſtifie auprés d'Albuquerque.

Cette conduite étoit trop génereuſe, & paroiſſoit trop ſincére pour ne la pas approuver, & pour ne pas ſuivre les fidelles avis de ce Gouverneur. Albuquerque luy rendit cette juſtice, & ordonna à ſes gens, qui avoient mis pied à terre, de remonter dans les vaiſſeaux. A peine y furent-ils rentrez que les Arabes arriverent, ces Barbares les chargerent avec tant d'avantage, qu'Albuquerque aima mieux leur abandonner quelques piéces de canon qu'il avoit fait dé-

Ans de J. Christ. 1508.

barquer, que d'exposer ses gens mal à propos à des périls, dont il ne pouvoit tirer ni profit ni gloire. Quand il eut rassemblé tout son monde dans ses vaisseaux, loin de lever l'ancre, & de se mettre à la mer, il fit canonner la ville de Mascaté, & à faire jetter des grenades dans les travaux des Arabes.

Canonnement de Mascaté.

Albuquerque fait faire une descente.

L'éxecution de ce dessein eut tout le succés qu'Albuquerque en pouvoit attendre. L'épouvante s'étant mise parmi les ennemis, ce Capitaine fit faire une nouvelle descente à ses troupes, & les envoya pour forcer les portes de Mascaté, tandis qu'on la battoit en bréche. Dans ces mouvemens de crainte & de trouble, les Arabes abandonnerent leurs retranchemens, & les Mascatens leur ville; les Portugais y entrerent & y mirent le feu, à l'exception néanmoins de la maison du Gouverneur, quoy qu'il eust été tué d'un coup de canon.

Prise & incendie de Mascaté.

Comme la durée & la fatigue du siége de Mascaté n'avoient pas été assez grandes, pour empêcher que la flotte n'allast moüiller devant la ville de Sohar, qui est proche du Gange, Albuquerque en prit la route. L'Officier qui commandoit dans cette ville, prévoyant les risques où il s'exposeroit infailliblement par une résistance inutile, loin de se vouloir défendre, se rendit. La ville d'Orfacan, qui est la derniére du Royaume d'Ormus, vers le Septentrion, en usa de mesme, dés que les vaisseaux Portugais eurent commencé à paroistre : de sorte qu'Albuquerque ne voyant plus de villes à prendre sur cette coste, s'en retourna à Ormus; mais les Arabes avoient conduit un si grand nombre de vaisseaux de guerre dans le port de cette Isle, pour en défendre l'entrée, & pour la mettre à couvert des insultes des Portugais, qu'Albuquerque ne trouva pas à propos de rien hasarder dans une affaire de cette conséquence sans le proposer à son Conseil. Il l'assembla, & l'on y résolut, qu'on envoyeroit faire des propositions d'alliance, avant que d'en venir aux voyes de fait, & que suivant le succés qu'auroient ces propositions, on agiroit comme alliez, ou comme ennemis, en attaquant les vaisseaux Arabes qu'il

Arrivée d'Albuquerque devant Sohar, & Orfacan.

Il veut rentrer dans Ormus; mais il ne le peut.

falloit d'abord combattre, avant que d'aller plus avant.

Ans de J. Christ. 1508.

L'Officier Portugais, à qui l'on donna cette commiſſion, partit, & alla témoigner à Zeifadin, Roy d'Ormus, ou plûtoſt à un Eunuque nommé Atar, qui comme tuteur de Zeifadin, gouvernoit l'Etat pendant la minorité du Prince, que s'il vouloit ſe mettre ſous la protection d'Emanuel, à l'éxemple des autres Princes Indiens, il le recevroit au nombre de ſes vaſſaux & de ſes tributaires.

Propoſition d'alliance, au Roy d'Ormus.

Atar, qui n'ignoroit pas les ſuites qu'avoient eües les refus que d'autres Rois, voiſins de Zeifadin, avoient fait de l'alliance des Portugais, ſe chargea de la propoſer au Conſeil du Roy d'Ormus, & s'engagea d'en rendre la réponſe dans la journée; ce qu'il fit ainſi qu'il l'avoit promis. Sur cette réponſe l'alliance fut concluë, l'Eunuque en écrivit à Albuquerque, par ordre du Roy ſon Maître, & accompagna ſa lettre de quelques preſens. Albuquerque receut l'une, & renvoya les autres, juſqu'à ce qu'il ſe fuſt abouché avec Zeifadin, pour ratifier leur traité; mais Atar étoit trop circonſpect pour déferer ſi promptement à ce qu'éxigeoit Albuquerque, & pour ne pas temporiſer le plus qu'il pourroit ſur la conſommation du traité dont il étoit queſtion.

Ce Prince y conſent.

Atar temporiſe pour tromper Albuquerque.

Ce Miniſtre voulant entretenir les Portugais dans cette eſpérance, écrivit encore à Albuquerque, qu'il pouvoit envoyer prendre dans Ormus, tout ce qui luy ſeroit, ou utile, ou agréable, pour luy & pour toute ſa flotte; & en meſmetems, il luy demanda que les Indiens euſſent la liberté d'aller ſur ſes vaiſſeaux, & de converſer avec les Portugais, puis qu'ils étoient leurs nouveaux alliez. Ce commerce de bonne intelligence dura quelque tems, & juſqu'à l'arrivée d'un renfort que Zeifadin attendoit avec impatience.

Quoi-qu'Albuquerque conſervaſt toûjours quelque défiance de la conduite des Ormuſſiens, il ne ſe perſuadoit pas aiſément, qu'ils oſaſſent luy manquer de parole, aprés tout ce qui s'étoit paſſé dans les Indes, & dans de pareilles occaſions; mais quand il ſceut qu'il leur étoit arrivé de nouveaux bâtimens; que les Portugais qui étoient à Ormus,

Ans de J. Christ. 1508.

y avoient été arrestez; que les plus grands de ces navires demeuroient dans le port, & que les plus legers s'élargissoient en mer, à dessein d'enveloper sa flotte, il connut alors leur perfidie, & jugea de leurs mauvaises intentions.

Bien que ce fust hasarder beaucoup que d'en venir aux mains avec les Ormussiens, Albuquerque ne voulut pas en laisser échaper l'occasion. Il diposa donc ses troupes à une action, en cas que Zeifadin ne retirast pas ses vaisseaux, sur la plainte qu'Albuquerque luy en avoit fait faire; mais Atar, qui étoit le grand mobile, sur qui rouloit tout le destin de l'Etat, répondit d'un air audacieux, que les prédecesseurs de Zeifadin avoient toûjours été indépendans; que ce Prince vouloit suivre leur éxemple, & qu'ainsi, il ne prétendoit point éxecuter le traité fait avec le Roy de Portugal; que si Albuquerque vouloit s'en tenir aux conditions communes à tous les Négocians, Zeifadin les entretiendroit comme un nouvel allié, mais non pas comme tributaire d'Emanuel; que s'il ne s'en contentoit pas, & qu'il voulûst user de quelque violence, il connoistroit à ses dépens la différence qu'il y avoit entre les Arabes, ou les Persans armez, & les Caffres à demi nuds, ou les Etiopiens mal aguerris.

Albuquerque se plaint à Zeifadin, de la conduite d'Atar.

Insolente réponse de ce Ministre.

Sur cette réponse pleine de fierté, Albuquerque prit brusquement son parti. Il commença par implorer le secours du Ciel; il harangua ses troupes, & pour les rasseurer, touchant l'inégalité des deux armées, il se contenta de les faire souvenir, que les Portugais, bien qu'inférieurs en nombre, avoient toûjours battu leurs ennemis, & que souvent ils avoient brûlé leurs vaisseaux, & pillé leurs villes.

Albuquerque dispose ses troupes à une action.

A ce discours, les Portugais témoignerent par leur bonne contenance, l'ardeur qu'ils avoient d'aller aux ennemis, & ils attendoient avec beaucoup d'impatience l'ordre de leur Capitaine, pour engager le combat. Comme Albuquerque avoit peu de monde & de vaisseaux, en comparaison des Barbares, il partagea ce qu'il en avoit en deux escadres; il se reserva le commandement de la plus considérable, pour aller insulter les navires qui étoient dans le port d'Ormus, & mit l'autre à l'arriéregarde pour faire teste

aux ennemis qui tenoient la mer, & pour empêcher qu'ils ne l'envelopassent, lors que l'action seroit commencée. Il avertit en mesme-tems ses Officiers, de ne point approcher des vaisseaux Ormussiens, que quand son artillerie auroit fait son effet. Ces ordres étant donnez, on se canonna de part & d'autre.

Ans de J. Christ. 1508.

Les choses se passerent ainsi qu'Albuquerque l'avoit préveu. Les ennemis donnerent sur l'arriéregarde, & le feu que l'on fit des deux costez fut si grand & si terrible, que le ciel & la mer sembloient estre ensevelis dans la fumée. Les cris & les imprécations des combattans, des blessez, & des mourans, augmentoient infiniment l'horreur de ce spectacle.

Combat naval & sanglant, entre les Portugais & les Maures.

Mais si la supériorité de la flotte ennemie, n'avoit point étonné les Portugais avant le combat, ils se trouverent fort embarrassez dans le fort de l'action, à se défendre de certains petits bâtimens legers, qui se coulant entre les plus grands vaisseaux, venoient faire un grand feu de mousqueterie, ou décocher des fléches, & puis se retiroient avec la mesme facilité qu'ils étoient venus, sans qu'on pust ni les voir, à cause de la fumée, ni les endommager, à cause de leur légereté & de leur fuite. Les Barbares à qui ce stratagéme avoit bien réüssi, eurent la hardiesse d'en venir à l'abordage, dans la pensée que le desordre qu'ils avoient causé parmi les Portugais, étoit assez grand pour les mettre en déroute; mais quand les Portugais commencerent un peu à démesler leurs ennemis, ils les repousserent à coups de crocs & de sabres, & lâcherent à fleur d'eau une bordée de leur canon, qui ouvrit le flanc de leurs navires, dont la plus grande partie coula à fond.

Le bâtiment du Prince de Cambaja, qui étoit l'un des meilleurs de la flotte ennemie, ayant été de ce nombre, Albuquerque s'attacha à un autre vaisseau Persan, que les Barbares nommoient *le Mérin* & qui étoit comme leur Amiral, il l'attaqua avec la mesme vigueur qu'il avoit fait celuy du Prince. Le nombreux équipage du Mérin, rendit le combat opiniâtré & sanglant. Comme on ne s'y défen-

Ans de J. Christ. 1508.

doit plus avec le mesme courage, les Portugais accrocherent ce vaisseau, passerent dedans, & par le carnage qu'ils y firent, effrayerent tellement ce qui y restoit de gens, que ceux qui étoient échapez au fer & au feu, se jetterent à la mer dans l'espérance de se sauver à la nage; mais ils n'échaperent point aux Portugais qui les assommerent à coups d'avirons & de sabres. Enfin, ils en tuerent une si grande quantité, que l'eau de la mer parut teinte de sang, & fut couverte de corps morts ou mourans, de débris de vaisseaux embrasez, ou sans conduite, qui flottoient au gré des vagues & des vents.

Ruse des ennemis.

L'ardeur avec laquelle les Portugais se comporterent dans cette occasion, ne leur laissant pas la liberté de réflechir sur les ruses ordinaires des Barbares, ils crurent, en voyant un des meilleurs bâtimens ennemis, qui comme les autres, voguoit sans estre gouverné, que son équipage étoit abîmé; dans cette pensée ils l'accrocherent, & sauterent dedans pour s'en emparer. A peine y furent-ils entrez, que les soldats & les matelots, qui s'étoient retirez à fond de cale, en sortirent. Il se seroient vengez à loisir sur le peu de Portugais qu'ils avoient en teste, si le Capitaine George Baretto, dont le vaisseau se trouva proche de ce navire ennemi, lors que les Portugais s'en emparerent, n'eust entendu le bruit qu'on y faisoit, & s'il ne les eust secourus fort à propos. Il les tira donc de ce mauvais pas, & tua tout ce qu'il y avoit de gens dans ce bâtiment ennemi.

Les Portugais s'emparent des autres vaisseaux.

Cependant les Portugais se rendirent maîtres des autres bâtimens, que le canon, ni le feu n'avoient point endommagez, ils poursuivirent les ennemis qui fuyoient vers Ormus, & canonnerent cette ville de dessus les mesmes vaisseaux qu'ils avoient gagnez sur les Indiens. Quoique la bréche fust assez grande pour entrer dans Ormus, Albuquerque aima mieux tourner ses armes du costé de Caramanie, qui est une des régions d'Asie, où les Barbares avoient encore plus de cent bâtimens en état d'estre mis à la mer, que de s'emparer d'Ormus, d'autant plus qu'il étoit asseuré qu'elle ne pouvoit pas soutenir un assaut, ni se

se défendre. Il alla donc insulter ce nombre de vaisseaux, qui se rendirent presque aussitost qu'ils furent attaquez; il en prit le canon & les équipages, & s'en retourna devant Ormus. Les Portugais y entrerent sans que les ennemis parussent, parce qu'ils avoient abandonné la défense de leurs murailles, pour se retirer dans le Palais du Roy, où ils s'étoient retranchez. La nuit étant survenuë, & les Portugais étant d'ailleurs fatiguez de la longueur du combat qui avoit duré prés de dix heures, Albuquerque fit sonner la retraite, & donna ordre qu'on enlevast les morts & les blessez qui étoient demeurez sur le rivage. On trouva plusieurs Officiers au nombre de ces derniers, & entre-autres Gaspard Diaz, qui eut la main droite coupée d'un coup de sabre. Les Indiens perdirent prés de deux mille hommes, & la plus grande partie de leurs meilleurs vaisseaux coula à fond.

Ans de J. Christ. 1508.

Aussitost que le jour commença à paroistre, Zeifadin, qui à la sollicitation d'Atar, avoit assemblé son Conseil, touchant l'extrémité où il voyoit les affaires de son Royaume, députa vers Albuquerque deux de ses principaux Ministres, l'un nommé Cojébeiram, & l'autre Abdala, pour traiter de la paix entre les Couronnes de Portugal & d'Ormus. Comme il falloit trouver un prétexte à tout ce qui s'étoit passé jusque là, ces Ministres alléguerent la minorité de leur Roy, & dirent que ce Prince, faute d'expérience dans l'art de gouverner, avoit suivi de pernicieux conseils, puis qu'il s'étoit broüillé avec Emanuel, dont il recherchoit l'alliance avec autant d'empressément, qu'on avoit autrefois employé de soins pour l'en détourner. Ils porterent les choses jusqu'à ce point, qu'ils avancerent, que s'il falloit acheter cette alliance par des tributs plus considérables que ceux qu'on éxigeoit de Zeifadin, ce Prince y satisferoit, non pas en allié, mais en vassal au regard de son Souverain; ils prierent Albuquerque, de la part du Roy leur Maître, de consentir à une suspension d'armes, en attendant la conclusion de ce traité, sur le pied qu'ils avoient ordre de le proposer, & de faire éteindre le feu pour sauver de l'incendie, & la ville, & un Temple magnifique qui

Le Roy d'Ormus cherche à faire la paix.

Rampantes propositions des Ministres de Zeifadin.

en étoit proche, aussibien que les vaisseaux qui étoient dans le port. Ils ajouterent à cette remontrance si pleine de soumission, qu'il étoit de l'interest du Roy de Portugal, d'entrer dans ces considérations, puis que Zeifadin se reconnoissoit pour son Tributaire, & qu'il falloit conserver les vaisseaux pour entretenir le commerce avec les étrangers, sans quoy la ville d'Ormus deviendroit deserte. Comme ces propositions étoient fort avantageuses au Roy, Albuquerque les accepta, & renvoya Cojébeiram, l'un des Députez de Zeifadin, par qui il fit asseurer ce Prince, qu'il agréoit son alliance, & qu'il éxecuteroit ce qu'il luy demandoit en considération de la paix; mais il éxigea qu'Abdala demeurast en ôtage, tandis que Cojébeiram iroit rendre compte de sa négociation.

Albuquerque en retient un, en forme d'ôtage.

Zeifadin ne s'attendoit pas qu'Albuquerque correspondroit à ses propositions. Il croyoit qu'un vainqueur en devoit point donner la paix, quand il se voyoit en état de faire la guerre avec avantage. Sur ce fondement le Roy d'Ormus renvoya dés le lendemain un de ses Lieutenans géneraux nommé Noradin, avec de nouveaux pouvoirs de passer le traité, aux conditions qu'Albuquerque luy prescriroit. Ces conditions ne consistoient qu'en trois articles. Il étoit dit par le premier, que Zeifadin II. Roy d'Ormus, se reconnoistroit volontairement tributaire d'Emanuel Roy de Portugal; qu'il luy payeroit tous les ans, par forme de tribut, quinze mille sérafins, valant chacun à peu pres un demi loüis d'or de France, & que de plus, il en feroit délivrer cinq mille à Albuquerque, pour le dédommager des frais de la guerre.

Articles du traité de paix.

Par le second article de ce traité, il étoit arresté, qu'Albuquerque choisiroit telle place qu'il voudroit dans Ormus, pour faire construire une Citadelle; qu'il y mettroit une garnison Portugaise, payée & entretenuë aux dépens d'Emanuel, & qu'en attendant qu'elle fust achevée, on assigneroit des maisons aux Portugais, où ils pourroient mettre leurs effets. Enfin, le dernier article de ce traité, portoit qu'Emanuel prendroit Zeifadin sous sa protection;

qu'il le défendroit contre les invasions de ses ennemis, & pour marque de la fidelité avec laquelle Zeifadin prétendoit accomplir les conditions de ce traité, ce Prince voulut qu'on le dressast en langue Arabique & Persane, & qu'on le gravast sur deux lames d'or, dont l'une seroit envoyée à Emanuel, & l'autre demeureroit dans les Archives de son Palais à Ormus. Ans de J. Christ. 1508.

Aprés la solemnelle publication de la paix, qui fut publiée dans le Royaume, & suivie de mille réjoüissances publiques, Zeifadin envoya demander à Albuquerque, un étendart aux armes de Portugal, pour l'arborer sur le lieu le plus éminent de son Palais. Ce Capitaine luy en fit porter un au bruit du canon, & au son des trompettes. Le Roy d'Ormus le receut avec une satisfaction inexplicable; ses peuples le regarderent comme un monument perpetuel de leur bonheur & de leur repos, & on l'éleva sur la tour du Palais d'Ormus, au bruit de l'artillerie de la ville, & des instrumens de guerre.

Zeifadin, impatient de ratifier un traité qui luy étoit si important, envoya demander à Albuquerque, quel jour il vouloit choisir pour en faire la céremonie. Ce Vice-Roy luy fit réponse, qu'il attendoit son ordre pour descendre dans Ormus; ce qu'il fit dés le lendemain avec beaucoup d'appareil. Les principaux habitans d'Ormus avoient pris les armes; ils bordoient le rivage de la mer, & formoient une double haye jusqu'aux portes de la ville. Les gardes de Zeifadin receurent Albuquerque, & le conduisirent dans le Palais du Roy, dont les appartemens étoient tapissez de toile de coton, travaillée en or, à la mode des Indiens. Le Vice-Roy étant arrivé au pied du trône de Zeifadin, où ce Prince étoit assis, & environné d'une superbe & nombreuse Cour, il se leva, & le receut avec de grands témoignages de distinction & d'estime, & dans ce moment ils ratifierent par un serment solemnel & réciproque, le traité de paix accepté entre les deux couronnes de Portugal & d'Ormus.

Entrée d'Albuquerque dans Ormus.

Zeifadin luy donne audience.

Aprés cette céremonie, on reconduisit Albuquerque jusque dans ses vaisseaux avec le mesme appareil qu'il avoit

Ff ij

ANS DE J. CHRIST. 1508.

été receu à sa descente, & dés le mesme jour Zeifadin luy envoya pour presens quatre diamans de grand prix, un baudrier brodé d'or, & enrichi de pierreries, un poignard dont le fourreau étoit ouvragé de la mesme maniére, & un parfaitement beau cheval enharnaché à l'Indienne, avec beaucoup de propreté. Chaque Capitaine Portugais eut un présent particulier. Albuquerque, qui de son costé n'étoit pas en état de répondre à cette magnificence, se contenta d'envoyer quelques bijoux d'Europe, que ce Prince estima plus pour leur rareté, que pour leur prix.

Magnificence des présens de ce Prince.

Le lendemain qu'Albuquerque eut pris possession des maisons, qui luy avoient été assignées dans Ormus, il fit jetter les fondemens d'une Citadelle, qu'il avoit projetté de construire dans un lieu, qui d'un costé commandoit sur la mer, pour estre en état de recevoir plus facilement du secours, en cas qu'on en eust besoin, & qui de l'autre costé commandoit sur la ville, & sur le Palais, pour entretenir Zeifadin & son peuple dans la soumission qu'il avoit promise. Cette précaution n'étoit pas inutile avec des gens aussi peu esclaves de leur parole que sont les Indiens; l'interest que l'on avoit de travailler diligemment à cette Forteresse, joint à la nécessité où l'on étoit qu'elle fust bientost en état de servir d'azile aux Portugais, donna de l'émulation à tous ceux qui s'y trouverent. Chacun s'empressa de contribuer à l'achevement de cet ouvrage, sans distinction ni de rang, ni de naissance. Albuquerque en montroit l'éxemple aux Officiers, & les Officiers en servoient aux soldats & aux matelots. Si la bonne intelligence eust secondé cette ardeur, la Citadelle auroit été bientost achevée; mais une mauvaise gloire se répandit parmi les Portugais. Ils se rebuterent sur une fonction aussi servile que celle de maçon; ils dirent qu'ils n'étoient venus à la guerre, que pour y faire le métier de soldat ou de Capitaine, & comme ils s'apperceurent que dans la suite, cette délicatesse ne tourneroit pas à leur gloire, ils prirent pour prétexte, que les ennemis profitoient de leur indolence, & qu'ils s'enrichissoient dans les courses qu'ils faisoient sur

Situation de la Citadelle des Portugais à Ormus.

Mauvais raisonnement des Portugais à ce sujet.

mer, ne trouvant perſonne qui la croiſaſt comme eux, & qui s'oppoſaſt à leurs brigandages. De plus, ils ajoûterent que ce n'étoit pas l'intention d'Emanuel d'abandonner la gloire de ſes armes, pour s'appliquer à la conſtruction d'une Citadelle, dont les Ormuſſiens commençoient à prendre de l'inquiétude; ils oſerent meſme avancer, que quand cet ouvrage ſeroit achevé, & que l'on y auroit mis des Portugais en garniſon, les Arabes les en chaſſeroient toſt ou tard, ſur tout quand les Portugais n'auroient plus de vaiſſeaux dans le port pour les ſoutenir, & qu'enfin, il étoit fort à craindre, que cette meſme Citadelle, dont les Portugais prétendoient ſe ſervir pour tenir en bride & Zeifadin, & ſon peuple, ne ſerviſt un jour à leurs ennemis pour les empêcher de rentrer en poſſeſſion de ce que les Barbares auroient gagné ſur eux. Ces remontrances, & ces plaintes paroiſſoient vraiſemblables, quoi-qu'il ſoit conſtant, que le déſir de profiter des dépoüilles de ceux qu'ils vouloient combattre, y avoit autant de part que la gloire de ſe ſignaler.

Ans de J. Christ. 1508.

Le Sophi envoye un Ambaſſadeur à Ormus.

L'arrivée de l'Ambaſſadeur d'Iſmael, Sophi de Perſe, ſuſpendit pour un tems le prétendu mécontentement des Portugais. Ce Prince, auſſi puiſſant par la vaſte étenduë de ſes Etats, que redoutable par le prodigieux nombre de ſes ſujets & de ſes troupes, avoit déclaré la guerre aux Rois ſes voiſins, & les avoit rendus ſes tributaires. Le Roy d'Ormus avoit ſubi la commune deſtinée des autres Souverains, & luy payoit tribut depuis pluſieurs années. Cette levée qui ſe faiſoit de tems en tems, fut le prétexte dont le Sophi ſe ſervit pour ébranler l'alliance des Rois de Portugal & d'Ormus, en envoyant un Ambaſſadeur à Zeifadin, à qui l'on devoit inſinuer de ne ſe pas broüiller avec le Sophi, & de ne point préferer la protection & l'amitié d'un autre Prince à la ſienne. Cette conjoncture paroiſſoit trop preſſante, pour ne pas obliger Zeifadin à déliberer ſerieuſement à qui des deux Rois il devoit demeurer ſoumis.

Le voiſinage du Sophi, dont il redoutoit la puiſſance, le portoit d'un coſté à rompre avec le Roy de Portugal; mais de l'autre coſté le violement de la parole qu'il avoit

Ans de J. Christ. 1508.

Incertitude de Zeifadin, & de son Conseil.

donnée à Emanuel, luy paroissoit si honteux, que de son chef, il ne pouvoit se résoudre à préferer l'alliance d'un de ces Princes, à celle de l'autre. Dans cette incertitude, il assembla son Conseil, & y exposa ses difficultez; la différence des opinions qu'il trouva dans ses Ministres, le jetta dans un nouvel embarras. Atar, & la plûpart des autres se déclarerent pour Ismaël; les raisons qu'ils en alléguerent étoient trop vives & trop pressantes pour ne s'y pas rendre. Ils disoient que l'éxemple des autres Rois, qui comme Zeifadin, payoient tribut au Sophi, paroissoit le meilleur à suivre; & comme la proximité d'Ismaël étoit plus à craindre, que l'alliance d'Emanuel ne pouvoit estre avantageuse, ils ajoûtoient, que les Ormussiens ayant déja éprouvé la puissance redoutable du Persan dans les guerres qu'il leur avoit suscitées, ne devoient pas balancer plus long-tems sur le parti qu'ils avoient à prendre. Enfin ils concluoient, qu'à peine sçavoit-on à Ormus, qu'il y eust un Roy de Portugal, & que ses Etats étoient si éloignez, que cela suffisoit pour rendre sa bonne volonté inutile, & son alliance fort indifférente. La moindre de ces raisons auroit pu suffire pour obliger Zeifadin à obéir au Sophi; mais il suivit sa seule inclination, qui le portoit à préferer Emanuel, & dans cette pensée il s'en ouvrit à Albuquerque, à qui il révela tout ce qui s'étoit passé dans son Conseil.

Caractére d'Albuquerque.

Ce Capitaine, dont la sagesse dans le cabinet, égaloit le courage dans le combat, ne manqua pas cette occasion pour faire valoir la protection d'Emanuel, & éxagera à Zeifadin jusqu'où les Portugais pouvoient porter leurs efforts pour soûtenir les interests d'un fidelle Allié. Les éxemples qu'il luy allégua de tout ce qu'ils avoient fait pour défendre les autres Rois avec lesquels ils s'étoient unis, persuaderent Zeifadin, & dés-lors ce Prince ne se régla plus que par les avis d'Albuquerque; mais il s'agissoit de l'affranchir de la dépendance du Sophi. Comme cela ne se pouvoit éxecuter que par une entreprise digne de la fierté des Portugais, Albuquerque concerta avec Zeifadin, les moyens d'en venir à bout. Pour cet effet, il envoya un de ses Capitaines

Zeifadin préfere le Roy de Portugal au Sophi.

aux Ambaſſadeurs du Sophi, auſquels il expoſa, que le Roy d'Ormus étant devenu tributaire de celuy de Portugal, il s'étoit affranchi par cette nouvelle alliance, des anciens engagemens que ſes prédeceſſeurs avoient contractez avec Iſmaël, & qu'ainſi, il ne devoit plus éxiger le meſme tribut qu'il avoit toûjours levé, puis qu'il étoit uniquement & légitimement deu au Roy de Portugal, qui en feroit ſon affaire, & qui le défendroit comme un droit de ſa Couronne.

Ans de J. Christ. 1508.

Albuquerque envoye un de ſes Capitaines aux Ambaſſadeurs.

Les Ambaſſadeurs qui ne s'attendoient pas à ce compliment, répondirent que ſi le Roy de Portugal avoit fait quelque traité avec celuy d'Ormus, cela ne devoit pas intereſſer les prétentions du Sophi leur Maître ; qu'ils n'avoient pas d'ordre d'entrer dans aucune diſcuſſion de ce qui regardoit les Portugais ; qu'ils s'attachoient uniquement à faire la levée du tribut, dont le Roy de Perſe les avoit chargez, & que ſi Zeifadin refuſoit d'y ſatisfaire, leur commiſſion portoit de luy déclarer la guerre.

Menace des Ambaſſadeurs d'Iſmaël, à l'endroit de Zeifadin.

L'Envoyé d'Albuquerque leur répartit alors, en faiſant ouvrir une caiſſe pleine de balles de mouſquet, de fers à lance, & de fléches, que par précaution il avoit fait porter avec luy, que ce ſeroit la monnoye dont on payeroit le Sophi, s'il inquiétoit Zeifadin ; que le Roy de Portugal l'avoit pris ſous ſa protection, & qu'il le ſçauroit bien défendre contre un plus puiſſant & plus redoutable ennemi que le Sophi leur Maître. Les Ambaſſadeurs outrez d'une réponſe, qui ſelon eux, étoit contraire au droit des gens, ſortirent auſſitoſt d'Ormus, & allerent porter au Roy de Perſe, leur reſſentiment & leur plainte.

Vive réponſe de l'Envoyé d'Albuquerque.

Tandis qu'Albuquerque ſoutenoit ſi vivement les intereſts de Zeifadin, ce Prince qu'Atar obſédoit avoit changé de ſentimens. Quand ce Miniſtre eut fait réſoudre le Roy d'Ormus, à donner atteinte au traité fait avec Emanuel, & qu'il l'eut dégoûté des Portugais, il luy éxagera la diviſion qui étoit parmi eux, touchant la conſtruction de la Citadelle. Il eſt vray que les Portugais avoient déja fait pluſieurs remontrances à leur Capitaine pour ne pas conti-

Zeifadin change de ſentimens.

Ans de J. Christ. 1508.

nuer ce bâtiment, & que les voyant sans effet, ils en avoient dressé une par écrit, signée de la plûpart des Officiers, par laquelle ils exposoient que les Nautonniers demandoient à se remettre en mer pour donner la chasse aux vaisseaux des Barbares ; que les soldats ne respiroient que les occasions de combattre ; qu'ils étoient prests à se soulever, si on ne leur rendoit leurs armes au lieu de la truelle & du marteau, qu'on les avoit obligez de prendre. Comme si l'ardeur qu'ils témoignoient pour les grandes actions, n'eust pas suffi pour obtenir d'Albuquerque ce qu'ils luy demandoient avec tant d'instance, ils ajoûtoient que leur Citadelle dans Ormus, ne seroit jamais assez forte pour résister aux grandes armées du Sophi ; que ce Prince étoit sur le point de déclarer la guerre à Zeifadin, car on ne sçavoit pas encore dans l'armée des Portugais que Zeifadin eust changé de résolution ; qu'il revendiqueroit le Roy d'Ormus, comme étant son ancien tributaire, & qu'enfin, si les Portugais vouloient épouser sa querelle, ils devoient se préparer à une guerre la plus redoutable qu'ils eussent jamais euë à soutenir. Sur ce fondement, ces mécontens concluoient leurs remontrances par la réflexion qu'ils prioient Albuquerque de faire sur le peu de troupes qu'il avoit, en comparaison de l'armée formidable du Sophi, & que si d'un costé, on faisoit des détachemens pour la défense & pour la conservation de la Citadelle dans Ormus, de l'autre costé, on ne seroit plus en état de rien entreprendre, ni sur terre, ni sur mer, & qu'ainsi on se verroit obligé d'abandonner le voyage aux Indes, la garde de la mer, & la défense de la coste d'Arabie.

Remontrance chimérique de quelques Portugais à Albuquerque.

Albuquerque, à qui l'on donna ce Mémoire, le lût en partie ; mais il en fit si peu de cas, que négligeant de lire le reste, il ordonna qu'on le cimentast dans les murs de la Citadelle qu'on achevoit de bâtir. Les Officiers indignez de cet outrage, se déchaisnerent en mauvais discours contre sa conduite, ils publierent qu'il n'avoit point receu d'ordre du Roy en partant de Lisbonne, pour faire aucun traité avec Zeifadin, ni pour luy déclarer la guerre, en cas qu'il refusast les offres de cette alliance ; ils ajoûterent que

Ils se déchaînent contre Albuquerque.

ce

ce Capitaine étoit né entreprenant & ambitieux ; que ſous prétexte de travailler pour l'avantage des Portugais, & pour la gloire de ſon Roy, il ſe ſervoit du nom & de l'autorité d'Emanuel, pour inquiéter des Rois auſquels ce Prince ne ſongeoit point par la grande diſtance de leurs Etats ; que le ſeul Albuquerque étoit leur ennemi, & qu'enfin, il pouſſoit ſi loin ſon autorité, qu'il les forçoit à ſeconder ſes deſſeins, & à ſervir ſon ambition dans la guerre que l'on faiſoit par terre & par mer aux Indiens. Quoique ces murmures fuſſent continuels & preſſans, Atar auroit pu les ſoupçonner de n'eſtre pas auſſi véritables qu'ils le paroiſſoient, s'ils n'euſſent été confirmez par une nonchalance viſible dans le ſervice, que les Officiers ſubalternes autoriſoient manifeſtement parmi les matelots & parmi les ſoldats. La déſobéïſſance étoit preſque génerale ; on ne connoiſſoit plus ni la dépendance, ni l'ordre, ni la diſcipline militaire ; les troupes ne reſpiroient qu'un eſprit de revolte, & elles ſembloient ouvrir aux ennemis, les occaſions d'en profiter avec avantage.

Ans de J. Christ. 1508.

Leur négligence dans le ſervice.

Atar étoit trop vigilant pour ignorer tout ce qui ſe diſoit contre Albuquerque. On croyoit meſme que la plûpart des mécontens, étoient gens à la dévotion de ce Miniſtre, & qu'il les avoit gagnez à force de preſens ; mais pour mieux couvrir ſon jeu, il repréſenta à Albuquerque dans une conférence qu'ils eurent enſemble, que l'interruption du commerce ruinoit les affaires du Royaume. Comme il en attribuoit la cauſe à la deſcente des Portugais, il voulut luy inſinuer de ſortir du port d'Ormus, pour rendre aux négocians la liberté d'y apporter leurs marchandiſes, ce qu'ils n'oſoient entreprendre, pourſuivit-il, depuis que les Portugais avoient répandu une ſi grande terreur par toute l'Afrique. Albuquerque ne paroiſſant pas touché de cette propoſition, Atar uſa de ſtratagéme, en luy faiſant une eſpéce de confidence de ce qui ſe paſſoit de plus ſecret dans les affaires de Zeifadin. Il luy perſuada, que ſi le commerce n'étoit point rétabli, le Roy d'Ormus ſe verroit bientoſt hors d'état de payer à Emanuel le tribut auquel il s'étoit

Atar profite de cette méſintelligence.

Adreſſe d'Atar.

Ans de J. Christ. 1508.

engagé, puis que les revenus de Zeifadin ne consistoient qu'en ports & en péages, qu'on levoit sur les marchandises qui venoient des païs étrangers; mais pour mieux résoudre ce Capitaine à s'éloigner d'Ormus, ce Ministre luy donna de nouvelles asseurances, qu'il feroit continuer le bâtiment de la Citadelle, jusqu'à ce qu'elle fust entiérement achevée, & que l'on fourniroit à la garnison qu'il y laisseroit, tout ce qui luy seroit nécessaire pour sa subsistance. Quoique ces offres parussent aussi vraisemblables qu'obligeantes, Albuquerque les négligea, & ne daigna pas s'en prévaloir.

Désertion de quelques matelots.

Cet expédient n'ayant pas bien tourné, Atar eut recours à la perfidie. Il débaucha cinq matelots Portugais que l'on estimoit à cause de leur habileté dans la fonte des canons. Albuquerque qui prévoyoit de quelle importance seroit la désertion de ses Ouvriers, les envoya demander à Zeifadin; mais ce Prince qui feignoit de ne pas sçavoir ce qui s'étoit passé, se contenta de promettre à l'Envoyé Portugais, qu'il en feroit faire une éxacte perquisition, & qu'on les remeneroit sur la flotte. Quelques jours s'étant écoulez sans que l'on en entendist aucunes nouvelles, Albuquerque commençoit à se formaliser d'un si long retardement, quand le Roy d'Ormus luy fit sçavoir, que les déserteurs Portugais ayant appris qu'on les cherchoit, étoient passez dans la Terre Ferme, pour se dérober aux ordres qu'il avoit donnez de les arrester.

On introduit des troupes dans Ormus.

Cependant, Atar faisoit travailler secrettement au ravitaillement d'Ormus. Il y introduisoit pendant la nuit de nouvelles troupes, de crainte que l'on ne s'en apperceust dans la ville, & que les Portugais n'en fussent avertis. Toutes ces précautions n'empêcherent pas qu'Albuquerque ne le sceust par le moyen d'un Maure, nommé Abrahem, qu'Atar avoit mécontenté en plusieurs occasions.

Albuquerque vivement persuadé de la mauvaise foy du Roy d'Ormus, & de celle de son Ministre, rappella les soldats & les matelots qui travailloient à la construction de la Citadelle, & les fit revenir dans ses vaisseaux. Le Roy d'Ormus qui jugea par cette conduite que son dessein étoit décou-

vert, se disposa ouvertement à une seconde guerre, avant que les Portugais se fussent raccommodez avec leur Géneral, comptant beaucoup plus sur leur division, dont il vouloit profiter, que sur le nombre, & sur la valeur de ses troupes.

Ans de J. Christ. 1508.

A la veuë du péril qui menaçoit les Portugais, les plus mécontens d'entre-eux furent les premiers à se ranger aux ordres d'Albuquerque. Ce Capitaine leur fit ensuite un discours sur les cabales que l'on faisoit contre luy & contre les Portugais en géneral. Il les pria de faire ceder leur interest particulier à la défense de la cause commune; de se souvenir du serment qu'ils avoient fait à leur départ de Lisbonne, de n'avoir pour objet que le service du Roy & l'honneur de leur Patrie; d'oublier leur chagrin sur ce qu'il avoit éxigé d'eux pour la construction de la Citadelle, & il les asseura qu'en cela, il n'avoit eu en veuë que la gloire du Roy, & l'avantage de la Nation.

Ce petit discours rendit aux Portugais la mesme confiance qu'ils avoient toûjours euë en la personne d'Albuquerque. Cependant les Arabes commencerent à canonner la flotte: ils prétendoient par ce moyen obliger ce Capitaine à prendre le large pour ne point essuyer le feu de la ville, ni celuy des navires qui étoient dans le port; mais ce dessein ne succéda pas comme on se l'étoit persuadé dans Ormus. Albuquerque s'approcha encore davantage de la ville, pour jetter plus aisément des feux artificiels dans les vaisseaux ennemis, où ils causerent beaucoup de dégast & de desordre. Il détacha en mesme-tems quatre de ses Capitaines, nommez Emanuel Tello, George Baretto, Antoine de Camps, & Alfonse Lopez de Costa, pour aller occuper les passages de la mer, par où l'on continuoit à jetter des vivres & du secours dans Ormus, & il leur ordonna, en cas qu'ils gagnassent quelques bâtimens sur les ennemis, de faire couper les mains, les oreilles, & le nez, aux matelots & aux soldats, & de les renvoyer dans Ormus, en les asseurant que l'on traiteroit ainsi tous les prisonniers qu'on feroit sur les Barbares.

Albuquerque s'approche d'Ormus.

Il tâche de bloquer cette ville.

Ans de J. Christ. 1508.

Les Ormussiens voyant leur ville bloquée du costé de la mer, & le traitement qu'on avoit fait à quelques-uns de leurs gens, jugerent du parti qu'on leur feroit si les Portugais devenoient leurs Maîtres. Dans cette appréhension ils se plagnirent, & protesterent, que si l'on ne faisoit la paix, ou que si on ne les mettoit en état de soutenir la guerre, ils chercheroient les expediens de se tirer du péril dont ils étoient menacez. Zeifadin qui entendoit ces plaintes de dedans son Palais, & qui ne vouloit pas sortir de son caractére Royal, en se laissant voir, & en parlant à ses peuples, leur envoya Atar pour les asseurer, que les cisternes de la ville, ni les puits de Turumbat n'étoient point taris, ni ses magazins épuisez; qu'on leur fourniroit plus de subsistance qu'ils n'en pourroient consumer jusqu'à l'arrivée de sa flotte; que les Portugais étoient plus pressez qu'eux, tant par la disette des vivres, que par l'inégalité de leurs forces, & qu'enfin, ils seroient bientost contraints à lever le blocus, & à se retirer dans leur païs. Cette espérance, toute vague qu'elle étoit, calma cette populace, plus allarmée par la crainte du péril, dont on leur déroboit la connoissance, que par le péril mesme.

Murmure des Ormussiens.

Zeifadin veut les rasseurer.

La sécurité où Albuquerque s'apperceut que les Ormussiens vivoient depuis quelques jours, luy causoit un nouvel embarras, & il n'en auroit pu démesler la cause, si quelques Rendus ne luy eussent apris ce qui s'étoit passé dans la ville, & s'ils ne l'eussent asseuré que les choses n'étoient pas sur ce pied dans Ormus. Ils luy dirent donc, que les magazins étoient presque vuides, & les cisternes fort basses; & que Zeifadin avoit envoyé de l'infanterie & de la cavalerie à Turumbat, pour garder les puits, comme étant l'unique ressource qui luy restoit pour empêcher que l'on ne mourust de soif dans Ormus.

Sur cet avis, Albuquerque ordonna à George Baretto & à Alfonse de Costa, qui croisoient la mer, d'aller aux environs de Turumbat, & de chercher l'occasion de surprendre les troupes de Zeifadin, puis qu'il n'y avoit pas d'apparence de les insulter ouvertement dans leur poste. George

Ans de J. Christ. 1508.

& Alfonse se mirent aussitost sur deux esquifs, & prirent si bien leur tems, qu'ayant trouvé les sentinelles endormies, il les égorgerent, tuerent tout ce qu'il y avoit d'hommes & de chevaux, les jetterent dans les puits à dessein d'en corrompre l'eau, & les comblerent de gazon & de terre.

Les Portugais se rendent maîtres de Turumbat.

Quand Albuquerque apprit que les Portugais s'étoient emparez de Turumbat, d'où dépendoit la destinée de la ville d'Ormus, il y envoya un renfort considérable de troupes, sous la conduite de Laurent de Sylvés Castillan, afin qu'il s'opposast aux efforts que les Ormussiens ne manqueroient pas de faire pour regagner un poste de cette importance; mais Zeifadin y vint à la teste d'une armée si considérable, que les Portugais furent obligez d'abandonner ce poste, quoy qu'Albuquerque y fust accouru pour soutenir de Sylvés, qui s'étoit toûjours défendu avec une vigueur incroyable. Les Portugais y perdirent beaucoup de leurs gens, & Albuquerque y courut de si grands risques, qu'il n'eut le tems que de regagner les vaisseaux qui bloquoient Ormus.

Zeifadin les chasse de ce poste.

Les soins que l'on avoit pris de répandre cette nouvelle dans la ville, ne dissiperent pas la crainte dont le peuple étoit prévenu. La misere que la disette d'eau & de pain commençoit à causer, auroit infailliblement porté les Ormussiens à quelque sédition, quand trois Capitaines Portugais qui se dégoûterent de servir sous les ordres d'Albuquerque, mirent à la voile à son insceu, & mesme pendant la nuit, ils s'en allerent aux Indes, & affoiblirent tellement la flotte & l'armée d'Albuquerque par leur désertion, & par celle de la plûpart de leurs soldats, qu'il ne se vit plus en état de rien entreprendre.

Désertion de trois Capitaines Portugais.

Comme ces trois Officiers ne doutoient pas qu'Almeida qu'ils allerent trouver, ne les blâmast d'avoir fait une telle action, & particuliérement dans la conjoncture d'un blocus, ils concerterent ensemble les moyens de se justifier auprés de luy, en imputant à Albuquerque des choses indignes de sa vertu & de son nom. Bien que ces deux grands hommes dont le mérite étoit égal, ne fussent pas trop unis;

Osorius, liv. 6. Maffée, liv. 3. chap. 10.

Ans de J. Christ. 1508.

toutefois Almeida ne déféra point à ce qu'on luy disoit d'Albuquerque, & il regarda cette calomnie, comme un discours de gens mécontens.

Levée du blocus devant Ormus.

Albuquerque, qui par cette lâcheté se vit hors d'état de continuer le blocus de la ville d'Ormus, s'en alla forcer l'Isle de Quexume dépendante de ce Royaume. Les Insulaires qui ne s'attendoient pas à cette irruption, n'opposerent à la descente des Portugais, que cinq cens hommes, commandez par deux parens de Lara, qui étoit Roy de cette Isle. Une si foible troupe ne resista pas long-tems aux Portugais; ils passerent au fil de l'épée tout ce qu'ils y trouverent de gens, & exposerent leurs cadavres dans les lieux les plus apparens de l'Isle, qu'Albuquerque fit piller par ses soldats.

Aprés cette expédition, Albuquerque ayant appris que la Citadelle de Socotora étoit preste à se rendre, y alla pour la secourir. Les Barbares qui le croyoient encore devant Ormus, surpris & alarmez de son arrivée, leverent le siége qu'ils avoient formé devant cette place, & demanderent à faire la paix. Ce Capitaine qui n'étoit pas en état de la refuser, y consentit sitost qu'ils en eurent fait la proposition. Aprés qu'il fut rentré dans la Citadelle, il envoya François Tavora à Mélinde, ville capitale d'un Royaume de ce nom, en Afrique, pour acheter des bleds, dont il la ravitailla, & quelques jours aprés il fit voile vers le Cap de Guardafu.

A peine Tavora fut-il arrivé dans le port de Mélinde, que Jacques Mello & Martin Coëllo, qui revenoient de Mozambique, où ils avoient hiverné, vinrent aussi moüiller devant cette mesme place. Comme ils avoient ordre d'aller joindre Albuquerque, ils en partirent ensemble, & dans leur route, ils prirent un vaisseau ennemi qu'ils pillerent & qu'ils brûlerent sur le rivage. Albuquerque eut une pareille avanture, & en usa de la mesme maniére à l'égard d'un navire qu'il gagna. Parmi les soldats qui étoient sur ce bâtiment, il y trouva un Arabe, qui par le long séjour qu'il avoit fait en Etiopie & à la Cour du Preste Jean, connoissoit le païs, & le genie des peuples qui l'habitent.

Ans de J. Christ. 1508.

Albuquerque, qui ſçavoit l'empreſſement que le Roy avoit d'entretenir & de voir quelqu'un qui fuſt allé en Etiopie, envoya cet Arabe en Portugal. On en tira des inſtructions, qui dans la ſuite devinrent fort utiles aux projets que le Roy avoit faits. Cependant les autres Capitaines Portugais continuerent leur route en Etiopie. Le Prince qui y régnoit lors qu'il y arriverent, ſe nommoit David; mais comme il étoit fort jeune, & que la Reine ſa mere, qui s'appelloit Heléne, vivoit encore, elle gouvernoit l'Empire avec beaucoup de prudence & d'autorité. Ce fut cette Princeſſe, qui au nom de David ſon fils, receut les lettres du Roy, que les Capitaines Portugais luy préſenterent, & auſquelles ce Prince Etiopien répondit par un Ambaſſadeur qu'il envoya en Portugal.

Navigation de quelques Capitaines Portugais en Etiopie.

Tandis que Tavora, Mello & Coëllo, prenoient la route d'Etiopie, Albuquerque qui avoit paſſé l'hiver à Socotora, remit à la voile auſſitoſt que le tems fut favorable, & alla moüiller dans les environs de Calajate, à deſſein de ſe vanger du mauvais tour que les habitans luy avoient fait à ſon départ pour Maſcaté. Ces peuples qui croyoient que ce fuſt une nouvelle flotte qui venoit de Portugal, envoyérent deux des principaux d'entre-eux pour informer le Commandant de ce qui s'étoit paſſé à Ormus, & pour ſçavoir ce qu'Emanuel avoit réſolu touchant les affaires des Indes.

Retour d'Albuquerque à Calajate.

Mais les Députez de Calajate furent bien étonnez, quand ils reconnurent Albuquerque. Comme ils ne doutoient pas qu'il ne fuſt revenu dans leur port pour ſe vanger ſur toute la ville, de l'outrage que le ſeul Gouverneur luy avoit fait, quand ce Capitaine mit à la voile pour aller à Maſcaté, ils tâcherent de ſe juſtifier auprés de luy, & implorerent ſa miſericorde. Albuquerque leur en donna l'eſperance, à condition qu'ils luy réveleroient la plus véritable ſituation des affaires d'Ormus, & qu'en meſme-tems ils luy diroient, ſi celuy qui avoit été auteur de l'injure qu'il avoit receuë, commandoit toûjours dans Calajate. Les Députez l'ayant inſtruit de tout ce qu'il deſiroit apprendre, & s'étant retirez, Albuquerque entra dans le port comme dans

Les Calajats tâchent de ſe juſtifier.

Ans de J. Christ. 1508.

un lieu dont il croyoit que le seul bruit de son arrivée, & la terreur qu'il y avoit répanduë, luy avoient frayé le chemin ; mais la reception qu'on luy fit, se trouva bien différente de celle qu'il s'étoit promise. Le Gouverneur sortit de la ville à la teste de toute sa garnison, & s'opposa à la descente des Portugais. Il fallut donc en venir aux mains avec ces Insulaires, qui se battirent d'abord en braves gens ; mais comme les Portugais les repousserent jusque dans un Temple bâti sur le bord de la mer, les Barbares en sortirent avec plus de précipitation & de desordre qu'ils n'y étoient entrez, pour se sauver dans leur ville.

Le Gouverneur de cette ville fait une sortie.

Fuite des Calajats.

Les Portugais qui ne perdoient pas de veuë leurs ennemis, dans les différens mouvemens que la peur leur faisoit faire, les poursuivirent avec la mesme chaleur quand ils sortirent du Temple pour se renfermer dans Calajate. Ils y seroient mesme entrez pesle-mesle avec eux, si la nuit ne fust survenuë, & si Albuquerque n'eust fait sonner la retraite, de crainte que les troupes ne s'engageassent dans la ville, & que les habitans retranchez dans leurs maisons, ne leur fissent un mauvais parti. Les Portugais s'emparerent du Temple, & poserent des corps de garde dans les environs, jusqu'à ce que le jour eust paru, pour commencer à battre Calajate.

Mais les Calajats avoient prévenu par une seconde fuite, les malheurs qui auroient accompagnez le sac de leur ville, puis qu'ils en sortirent pendant la nuit ; de sorte que les Portugais s'en rendirent maîtres sans courir aucun risque, & qu'ils la pillerent à loisir. Cela se passa avec tant de précaution de la part d'Albuquerque, en cas que les ennemis qui s'étoient retirez dans les montagnes, revinssent à la charge, comme effectivement ils le firent, que quand les Barbares voulurent faire de nouveaux efforts pour chasser les Portugais, ils furent toûjours repoussez avec beaucoup de dommage, puis qu'on mit le feu dans la ville, & dans tous les vaisseaux qui se trouverent dans le port.

Prise & pillage de Calajate.

Albuquerque ayant tiré une pleine vengeance des Calajats, s'embarqua pour Ormus. Il arriva dans le port

de

Ans de J. Christ. 1508.

de cette ville, avec les mesmes intentions qu'il étoit allé à Calajate ; puisqu'il n'avoit pas moins de sujet de se plaindre des Ormussiens : aussi ne garda-t-il aucunes mesures avec eux. Il fit canonner leur ville dés qu'il se vit en état de l'entreprendre avec quelque sorte de succés, & l'allarme qu'il porta parmi les peuples, passa jusque dans le Palais du Roy, ce lieu n'étant plus, comme autrefois, un abri certain contre les entreprises des ennemis. Zeifadin qui jugea par de tels commencemens, que la guerre s'alloit rallumer plus vivement entre les Portugais & luy, s'il n'en prévenoit les suites, assembla son Conseil pour délibérer sur le parti qu'il avoit à prendre. On n'y trouva point de meilleur expédient que de communiquer à Albuquerque, les memoires qu'Almeida avoit envoyez à Atar, par lesquels il l'asseuroit, que quand le Roy de Portugal sçauroit la guerre qu'Albuquerque avoit déclarée à celuy d'Ormus, il la désavoüeroit entiérement, pour marque que cette entreprise avoit été faite sans le consentement d'Emanuel. Almeida ajoûtoit encore par ses mesmes mémoires que cet Officier, c'est ainsi qu'il parloit d'Albuquerque, n'avoit aucun ordre d'en user de cette maniere avec les Princes qui le recevoient dans leurs Etats, & qu'enfin il étoit seul, le Vice-Roy des Indes Orientales, qui en cette qualité eut droit, ou de faire la guerre à Zeifadin, ou de conclure la paix avec luy. Sur ce principe, il s'offroit à traiter une nouvelle alliance avec le Roy d'Ormus, & s'engageoit à la faire ratifier par le Roy son Maître, & à mettre par là tous les Etats de Zeifadin à couvert des insultes qu'Albuquerque recommençoit à son égard.

Canonnement d'Ormus.

Zeifadin se justifie auprés d'Albuquerque.

Almeida écrit au désavantage d'Albuquerque.

Albuquerque outré de l'affront qu'on luy faisoit par ces mémoires qui attaquoient sa réputation, & qui traversoient ses desseins, loin de changer la résolution qu'il avoit formée d'inquiéter le Roy d'Ormus, devint encore moins traitable que peut-estre il n'eust été. Il redoubla ses attaques ; il descendit dans un bourg appellé Nabanda, situé en Terre Ferme, & dépendant du Royaume d'Ormus ; il y entra & le mit en feu. Non content d'y avoir exercé de telles hosti-

Ans de J. Christ. 1508.

litez, il combla les puits, sçachant qu'ils fournissoient de l'eau à la plus grande partie de l'Isle d'Ormus.

Albuquerque se vange par des hostilitez.

Les choses étoient dans ces termes, quand on donna avis à Albuquerque, que deux Capitaines du Sophi escortoient un convoy de vivres, qu'on avoit dessein de jetter dans Ormus. A cette nouvelle, le Géneral mit à la voile; il atteignit les vaisseaux où étoient ces vivres; il les combattit, & les réduisit à se sauver. Du mesme pas, il envoya Jacques Mello dans l'Isle de Lara, qui est sur les limites de la Caramanie, avec ordre d'y faire le dégast, & d'en détruire pareillement tous les puits. Mello partit dans la meilleure disposition du monde, pour éxecuter les ordres qu'il avoit receus; mais le désir qu'il eut de se signaler par quelque action d'éclat, en faisant plus qu'il ne devoit, l'emporta plus loin qu'il ne falloit dans sa route, & il fut envelopé par les Maures. Les combats qu'il fut obligé de soutenir à différentes reprises luy coûterent la vie, & à la plûpart de ses gens. Le reste de l'équipage ne se tira de ce danger, que par un coup de vent qui le déroba à la fureur des ennemis.

Mello reçoit ordre d'aller à Lara.

Mort de Mello.

Albuquerque est crée Vice-Roy aux Indes.

Lors qu'Albuquerque eut canonné Ormus, il reprit la route de Cananor. Ce fut alors qu'il fut fait Vice-Roy des Indes à la place d'Almeida, que le Roy rappelloit en Portugal. Ces deux Capitaines s'étant rencontrez en Cananor, se donnerent d'abord quelques marques d'amitié, que l'on attribua uniquement à leur politique, on en vit peu de tems aprés les effets. Almeida qui avoit receu des ordres de la Cour pour retourner en Portugal, en parla à Albuquerque, & luy témoigna qu'il ne pouvoit y obéïr dans le tems qu'on luy prescrivoit, n'étant pas juste, disoit-il, qu'on le privast de l'honneur qu'il devoit avoir, de terminer dans le cours de cette année, la guerre qu'il avoit commencée contre le Roy de Calécut. Il alléguoit aussi les grandes dépenses qu'il avoit faites pour l'équipage de la flotte, dont il avoit été créé Géneral; & comme il n'avoit point d'autre dédommagement à espérer que la gloire d'avoir réüssi dans cette entreprise, il se flattoit que du moins, on luy laisseroit recueillir le

fruit de ses travaux. Enfin il ajoûtoit, que la perte qu'il avoit faite de son fils, luy étoit toûjours presente, & nouvelle, & qu'il ne pouvoit partir sans la vanger par quelque action d'éclat.

Ans de J. Christ. 1508.

La chaleur avec laquelle Almeida exposa ces différens motifs, n'empêcha pas Albuquerque de luy témoigner, que ces raisons ne luy paroissoient pas assez solides pour résister aux ordres de la Cour, & pour le disculper dans l'esprit du Roy. Il essaya de luy faire comprendre, que la seule gloire d'avoir commencé à réduire les ennemis d'Emanuel, devoit l'emporter sur toutes sortes de considérations d'interest & d'honneur, qui luy seroient particuliéres, & qu'ainsi, il ne devoit pas balancer davantage à obéïr, en luy abandonnant le soin de continuer la guerre qu'il avoit commencée, ce qu'il se promettoit de faire heureusement, puisqu'il marcheroit sur ses traces, & qu'il agiroit sur ses mémoires, pourveu qu'il le mist en état de les suivre & de les executer.

Cette différence de sentimens entre les deux principaux Chefs de l'armée navale, partagea les Officiers & les soldats. Ceux qui avoient suivi Almeida dans les premiéres guerres qu'il avoit faites, demeurerent attachez à ses interests. Les autres qui avoient servi sous Albuquerque dans les derniéres campagnes, grossirent le nombre de ses partisans. Une si grande division auroit pû faire éclater l'inimitié, parmi des gens qui devoient n'avoir qu'un mesme esprit & qu'un mesme cœur, si les deux Géneraux eussent été capables de passer à de plus grandes extrémitez que celle de la froideur. Cela dura jusqu'à ce qu'Almeida, qui avoit toûjours commandé la flotte, se disposast à se remettre en mer. Albuquerque, au lieu de s'y opposer, comme il le pouvoit faire, se contenta d'employer des amis communs pour proposer à Almeida de se joindre l'un à l'autre, puis que tous deux, ils ne devoient avoir que les mesmes intentions; mais Almeida, qui ne vouloit point avoir ni de concurrent, ni d'égal, l'en fit remercier par ceux qui luy en parlerent; de sorte qu'Albuquerque aima mieux se retirer

Les Portugais se partagent entre Almeida & Albuquerque.

Almeida se remet en mer.

Ans de J. Christ. 1508.

à Cochin, pour resver à loisir sur le tort qu'on luy faisoit, que d'entrer dans une plus grande discussion avec Almeida, espérant que la Cour rendroit justice à celuy à qui elle étoit deuë.

Retraite d'Albuquerque à Cochin.

Almeida partit donc avec une flotte composée de dix-neuf vaisseaux bien équipez, sur lesquels il avoit treize cens Portugais, & quatre cens Cochinois de troupes reglées. Il alla d'abord insulter quelques bâtimens Calécutains qui étoient à l'ancre dans le port de Comori. Le combat qu'il fut obligé de rendre, coûta fort cher à l'un & à l'autre parti; mais Almeida ayant accroché les navires ennemis, les pilla & les brûla sur le rivage. Il descendit ensuite dans l'Isle d'Anchedive, où il fit aiguade; de là il tira vers la ville de Dabul, dans le Royaume de Decan, dépendante du Prince Sabaja, l'un des alliez de Hocen, & du Roy de Calécut.

Nouveaux exploits d'Almeida.

Dans le tems que la flotte d'Almeida étoit sur le point d'entrer dans le port de Calécut, Pélage de Sousa, Capitaine Portugais, sous prétexte d'aller faire aiguade, mit pied à terre sans en avoir ordre d'Almeida. Les Dabulois qui ne s'attendoient pas à cette irruption, le repousserent. Comme ces peuples étoient déja mécontens des Portugais, à cause de quelques desordres qu'ils avoient faits dans le païs, & que Sousa, loin de leur en faire quelque satisfaction les brusquoit, sans considerer qu'ils étoient en trop grand nombre pour en venir aux voyes de fait avec eux, ils en furent tellement irritez, qu'ils firent main basse sur les Portugais, & qu'ils tuerent Sousa.

Pendant que la flotte étoit à l'ancre, Almeida qui vouloit finir sa Vice-Royauté par quelque action d'éclat, se proposa de tirer vangeance de la perfidie que Sabaja avoit eu intention de faire aux Portugais, lors qu'il chercha les moyens de s'emparer de la Forteresse d'Anchedive. L'occasion ne s'étant point encore présentée de faire connoistre à ces Barbares, qu'il étoit dangereux de devenir les ennemis des Portugais, & que tost ou tard, ils sçavoient punir ceux qui étoient de ce nombre, Almeida résolut d'attaquer la ville de Dabul, qui dépendoit de Sabaja, & qui est située sur la coste de

Decan, & ſur un grand fleuve; ce port eſt célebre par le grand abord des Négocians que la proximité de la mer y attire. Almeida ayant propoſé ſon deſſein à ſes Officiers, fit ſonder le gué du havre pendant la nuit, & ſur le rapport de ceux qui en eurent la commiſſion, il profita dés le lendemain, du vent & de la marée qui luy étoient favorables, & entra dans ce port en ordre de bataille.

Ans de J. Christ. 1508.

Almeida ſe diſpoſe à attaquer la ville de Dabul.

Les galéres formoient l'avantgarde de ſa flotte, & les caravelles qui les ſuivoient, étoient ſoutenuës des plus grands vaiſſeaux & de leurs eſquifs, qui compoſoient l'arriéregarde. Cette action, toute témeraire qu'elle fut, penſa déconcerter les Barbares, qui ne pouvoient ſe perſuader, qu'un homme qui ſçavoit la guerre, oſaſt affronter avec ſi peu de monde, & un ſi petit nombre de navires, un port rempli de vaiſſeaux de guerre, & défendu par un Château, dont la garniſon montoit à prés de ſix mille hommes. Ce fut néanmoins ce qu'Almeida entreprit avec tant d'audace, & ce que le Gouverneur de Dabul ne regarda qu'avec mépris; puis qu'au lieu de faire tranſporter dans le Château, comme dans un lieu de ſeureté, les plus prétieux effets de la ville, il invita les Dames à eſtre ſpectatrices de cette action, dont il prétendoit leur faire un régale aux dépens des Portugais, qu'il tenoit pour vaincus avant qu'il euſt commencé à les combattre. Cependant, Almeida qui avoit fait deſcente, faiſoit battre la ville avec ſa vigueur ordinaire, & l'on eſcarmouchoit de part & d'autre en attendant l'occaſion du combat. Cette occaſion ſe préſenta bientoſt aprés: les ennemis firent une ſortie, où le Gouverneur ſe trouva, & où il paya bien de ſa perſonne. Ses troupes, à ſon exemple, combattirent avec une valeur extraordinaire, & par leur vigoureuſe réſiſtance le combat fut fort long, & la victoire long-tems incertaine. Les Portugais ne les attaquoient pas avec un moindre courage, que celuy qu'ils trouvoient dans leurs ennemis; mais le Gouverneur & la plûpart de ſes principaux Officiers ayant été tuez dans cette action, les Barbares ſe découragerent. Quand ils ſe virent ſans Commandant, &

Mépris du Gouverneur de Dabul.

Mort de ce Gouverneur, & défaite de ſes gens.

Ans de J. Christ. 1508.

preſque ſans Officiers, ils ſongerent plûtoſt à ſe ſauver, qu'à ſe défendre.

Les Portugais les voyant en déroute, les pourſuivirent juſque dans la ville de Dabul. Ils y entrerent confuſément avec eux, paſſerent au fil de l'épée tous ceux qui ſe trouverent expoſez à leur premiére fureur, ſans avoir aucun égard, ni au ſexe ni à l'âge, & pillerent les maiſons, aprés avoir tué ceux qui leur en diſputoient l'entrée. Parmi tant d'horreur & de carnage, Almeida fit ſonner la retraite pour prévenir les ſurpriſes que l'on fait ordinairement en ces ſortes d'occaſions; mais la plûpart des ſoldats emportez par l'avidité du pillage, négligeant d'obéir au coup du tambour & au ſon de la trompette, Almeida ſe vit contraint de faire mettre le feu aux maiſons les plus conſidérables de la ville, pour faire revenir ſes gens au drapeau. Les Portugais y perdirent beaucoup moins de monde que les Barbares; mais ils eurent plus de deux cens bleſſez que l'on fit tranſporter ſur les vaiſſeaux, à meſure que l'on y conduiſoit les munitions de guerre & de bouche, que l'on trouva dans Dabul.

Pillage de Dabul.

1509.

Quand Almeida ſe fut rafraîchi dans ce port, il mit à la voile au commencement de cette année. Il rangea la coſte, leva les tributs que l'on devoit à Emanuel, entra enſuite dans une riviére appellée *le Maim;* qui aprés avoir traverſé le Royaume de Cambaja, va ſe perdre dans la mer, & prit la ville de Diu. Hocen qui y étoit alors, averti de l'approche d'Almeida, fit mettre à la voile pour le prévenir, & pour luy livrer combat. La flotte ennemie étoit compoſée des vaiſſeaux d'Egipte & de Diu, & accruë par pluſieurs brigantins venus de Calécut, ce qui faiſoit en tout plus de cent bâtimens, ſur leſquels on avoit mis les troupes tirées des garniſons des places pour en renforcer les équipages. Quoique cette flotte fuſt beaucoup ſupérieure à l'armée navale des Portugais, Jaz Gouverneur de Diu, s'oppoſa aux deſſeins de Hocen; il fut d'avis d'attendre que les Portugais approchaſſent du port, où ils ne pouvoient faire de deſcente, s'ils n'eſſuyoient le feu des vaiſſeaux qui étoient

Almeida tourne vers Diu.

à l'ancre, celuy des batteries dreſſées ſur le rivage, & enfin le canon de la place.

Ans de J. Christ. 1509.

Bien que ce conſeil fuſt plein de ſageſſe, les Barbares en murmurerent par le déſir qu'ils avoient de combattre, à cauſe de leur ſupériorité. Cette inégalité de forces n'empêchoit pas qu'Almeida ne le ſouhaitaſt auſſi de ſa part, & comme il n'attendoit que l'occaſion pour aller aux ennemis, il ſe ſervit de celle du vent en attendant la marée; mais le vent ayant changé avant qu'il ſe fuſt mis à la mer, il changea auſſi de deſſein, & fit caler la voile, pour ne pas donner contre un banc, qui ſéparoit la flotte ennemie d'avec la ſienne. Leur éloignement n'étoit pas néanmoins aſſez grand pour les empêcher de ſe canonner l'une l'autre; ce qui dura juſques à la fin du jour: cependant Almeida, qui s'occupoit à poſter ſes gens, & à les animer par de petits diſcours, leur éxageroit la crainte où les Barbares paroiſſoient eſtre, puis qu'au lieu de marcher à ſa rencontre, comme il y avoit grande apparence qu'ils le duſſent faire, ils s'étoient retranchez dans leur port, & ſous le canon de Diu. Il délibera enſuite avec ſes Officiers, ſur la maniére de commencer le combat, & leur propoſa de le faire par l'attaque de l'Amiral ennemi, à laquelle il vouloit commander en perſonne; il reſerva ſes autres vaiſſeaux pour occuper le reſte de la flotte des Barbares, tandis qu'il ſeroit aux priſes avec Hocen; mais les Officiers, loin d'approuver ce deſſein, repréſenterent à Almeida, que ce ſeroit trop haſarder que d'aller d'abord à l'Amiral, & que ſi par malheur il ſuccomboit dans une affaire auſſi incertaine que paroiſſoit celle-là, ce déſavantage ſeroit capable de faire tomber ſes gens dans le découragement, & de leur faire croire, que quand ils verroient leur Géneral repouſſé, ils ſeroient défaits avant qu'ils euſſent combattu. Cette opinion prévalut à celle d'Almeida, & l'on choiſit Vaſco Pereira, pour en venir à une action d'où dépendoit tout le ſort de la bataille.

On ſe diſpoſe de part & d'autre à une action.

Hocen, qui de ſon coſté donna ſes ordres, fit avancer pluſieurs grands vaiſſeaux, qui étoient enchaiſnez les uns aux autres, pour mettre à la teſte de ſa flotte, & pour couvrir

Ans de J. Christ. 1509.

l'Amiral où il devoit combattre; il disposa les galéres & les brigantins, pour estre sur les aîles de la flotte, d'où ils devoient sortir de tems en tems, pour donner sur les vaisseaux Portugais, quand le combat seroit engagé. Les autres bâtimens de Cambaja rangeoient la coste, & voguoient terre à terre, pour s'opposer aux attaques que l'on pourroit faire de ce costé là.

Almeida jugeant par la contenance des ennemis, que les armées en viendroient bientost aux mains, donna le signal du combat. Le bruit des tambours & des trompettes, confondu avec celuy du canon, & les cris qui s'élevoient dans l'une & dans l'autre armée, augmentoient l'ardeur & le courage des soldats. Pereira fut donc celuy qui commença la premiére attaque; Mello le seconda, & plusieurs autres Capitaines le suivirent. Le feu qui se fit de part & d'autre fut violent, & quoique le canon des Portugais fust bien servi, toutefois celuy des Barbares les incommoda beaucoup; parce qu'outre l'artillerie des vaisseaux ennemis, il leur fallut encore essuyer celle de la Tour & des remparts de Diu. Ce fut dans cette derniére occasion que Pereira perdit par un seul coup de canon, dix de ses meilleurs matelots, qui servoient la grande voile de son bord; mais ce malheur ni la résistance des ennemis, ne luy firent point changer la résolution qu'il avoit formée d'accrocher le vaisseau d'Hocen. Tout sembloit le mener à son dessein; ses gens combattoient toûjours avec la mesme ardeur, & les ennemis qui se voyoient sur le point d'en venir aux coups de main, ne se défendoient plus avec le mesme courage. Hocen qui en prévoyoit les conséquences, voulut les prévenir en détachant un de ses navires, pour charger en poupe le vaisseau de Pereira, tandis qu'il continueroit à le battre en flanc & de front; mais ce Capitaine Portugais, qui dans la plus grande chaleur de l'action, ne laissoit pas d'observer la manœuvre des ennemis, fit canonner le bâtiment qui le battoit en poupe, & il le coula à fond. Henry Machado fut tué dans ce combat, & Pereira qui receut un coup de fléche à la gorge, en voulant lever son casque; en mourut

Mort de Machado & de Pereira.

Ans de J. Christ. 1509.

trois jours aprés. Les ſoldats, au lieu de perdre courage, en perdant leur Capitaine, parurent encore plus animez à vanger ſa mort dans le ſang de leurs ennemis. François Tavora prit auſſitoſt le commandement du vaiſſeau de Pereira; il accrocha celuy d'Hocen, & ſauta dedans. L'intrépidité avec laquelle les Portugais ſe comporterent dans cette action; le carnage qu'ils avoient déja fait, & la terreur qu'ils avoient répanduë parmi les Barbares, réduiſirent Hocen à ſe jetter dans un eſquif, & à ſe retirer auprés du Roy de Cambaja, pour ne point s'expoſer au chagrin de Jaz, qui par un manque de bonne foy aſſez fréquent chez ces peuples, l'auroit indubitablement livré aux Portugais. Pierre Baretto s'attacha à un des grands navires de la flotte ennemie, & le gagna. Antoine de Camps en prit un autre, pendant que George Mello, qui avoit le vent ſur les vaiſſeaux de Cambaja, tomba ſur ceux qui ſe trouverent ſous ſon canon, & les coula à fond. D'un autre coſté, Pierre Canus en avoit accroché un, dans lequel il étoit ſauté avec trente-huit ſoldats; mais ayant eu affaire à des gens plus déterminez, & en plus grand nombre que ceux des autres bâtimens, qui ſe défendirent beaucoup mieux, il receut un coup de ſabre ſur la teſtedont il mourut, & ſi l'on n'avoit pas ſecouru les Portugaisqui l'avoient ſuivi, ils y ſeroient tous péris, au lieu qu'avec le ſecours qu'on leur donna, ils ſe rendirent maîtres de ce bâtiment & de tout ſon équipage.

Mort de Canus.

Le reſte de la flotte fut entiérement diſſipé par le grand feu que fit Almeida. Les vaiſſeaux qui purent prendre le large ſe ſauverent; les autres qui ſe trouverent les plus proches du bord, débarquerent leurs équipages pour ſe retirer dans les montagnes. Jaz ne pouvant joindre les vaiſſeaux qui faiſoient force de voiles pour ſe ſauver, & voyant que ſa défaite étoit inévitable s'il ne rallioit les fuyars, & s'il ne ſe faiſoit conduire à terre, raſſembla une bonne partie de ceux que la terreur avoit diſperſez. Comme il falloit joindre la force à l'autorité, pour les faire retourner au combat, il fit faire main baſſe ſur ceux qui refuſoient d'obéïr à ſes

Défaite de la flotte ennemie.

Jaz fait un ralliement des fuyars.

Ans de J. Christ. 1509.

ordres ; de sorte que ses soldats, qui tomboient dans un plus grand danger que celuy qu'ils venoient d'éviter, reprirent les armes, & se défendirent comme des gens que le désespoir faisoit agir ; mais cela ne fut pas de longue durée.

Retraite des Calécutains.

Les Calécutains ayant été témoins de cette défaite, s'estimerent fort heureux de ne s'y voir pas envelopez, & relâcherent vers Calécut ; tandis que les plus grands navires de Jaz, & les galéres de Hocen, gagnerent l'embouchure du fleuve. Rodrigue Soarez, qui poursuivoit ces galéres en atteignit deux, il les combattit, les gagna, les fit attacher à la poupe de son bâtiment, & les mena comme en triomphe à Almeida.

Les Barbares qui se voyoient battus de toutes parts, & qui n'attendoient aucun quartier des Portugais, se précipiterent dans la mer, pour prévenir la honte d'estre vaincus, ou plûtost pour se dérober au malheur de tomber sous la dure servitude de leurs vainqueurs. Il ne leur restoit donc plus de cette formidable flotte que quelques barques, mais sans défense & entiérement hors de combat, & un de leurs premiers vaisseaux, qui jusque là avoit soutenu le plus vigoureux choc des Portugais. Il est vray que l'on n'avoit rien épargné pour mettre ce bâtiment à l'épreuve de l'eau & du feu ; il étoit un des plus longs que l'on eust encore veus ; sa force égaloit sa grandeur. Le corps de ce navire étoit relié de cercles de fer, attachez avec de gros cloux, & couvert de plusieurs cuirs de bœuf préparez ; ce qui le rendoit presque impénetrable aux coups de feu. L'équipage répondoit à la construction de ce bâtiment, & les Barbares le regardoient, comme devant estre l'écueil des plus grands efforts de leurs ennemis.

Les Portugais, qui de leur costé estimoient leur victoire imparfaite, s'ils ne gagnoient ce vaisseau, dans la force duquel les ennemis avoient mis toute leur espérance, l'attaquerent avec une vigueur incroyable ; mais les Barbares s'y défendoient d'une maniére à faire craindre aux Portugais d'échoüer dans cette entreprise ; de sorte qu'ils furent sur

le point de discontinuer leurs attaques, quoique leur canon fust mieux servi qu'il ne l'avoit encore été; mais ni la perte qu'ils avoient faite d'un assez grand nombre de leurs gens, ni la fermeté de leurs ennemis, ni la force du bâtiment ennemi, ne furent point capables de les rebuter du dessein qu'ils avoient formé, ou de prendre ce vaisseau, ou de le couler à fond. Ce fut par une si vive perséverance qu'ils en vinrent à bout; ce bâtiment ayant été percé en plusieurs endroits, coula à fond malgré la prompte & pénible manœuvre que l'on fit pour pomper l'eau qu'il faisoit de toutes parts. Dans cette extrémité, la plus grande partie des matelots & des soldats se jetterent à la mer, de peur de mourir par les mains des Portugais; ce qu'ils n'éviterent pas néanmoins, car ils furent assommez à coups d'avirons & de sabres.

Ans de J. Christ. 1509.

Prise du meilleur vaisseau des ennemis.

Quoique ce combat eust duré depuis midy jusqu'au soir, les Portugais n'y firent qu'une médiocre perte de leurs gens, en comparaison des ennemis; on leur tua prés de quatre mille hommes, parmi lesquels il y avoit plus de huit cens Mamelucs, qui étoient sur les vaisseaux.

Almeida par un excés de génerosité, voulut abandonner à ses gens le butin que l'on y fit; bien qu'il consistast en une assez grande quantité d'or, & de riches étoffes de soye; il ne se reserva que trois étendars du Sultan, où par dérision, l'on avoit représenté la prise de Jérusalem, & le Mystére auguste de nos autels. Emanuel, à qui Almeida envoya ces étendars, les fit porter avec grande céremonie dans l'Eglise de Tomar, pour y réparer l'injure faite à la Religion, & pour consacrer le souvenir de cette victoire si avantageuse aux Portugais, par le progrés qu'ils firent dans les Indes, & si célebre par tout ce que les Historiens en ont rapporté dans leurs ouvrages. Le seul Paul Jove, qui étoit contemporain, & qui avoit commencé à écrire les motifs de cette guerre, quitta la plume dans le tems que l'épée des Portugais luy fournissoit fréquemment de grandes & de belles matiéres; ce qui donna une honteuse atteinte à la réputation de cet Auteur, dont on sçait que l'esprit & le zéle ne se

Caractere de Paul Jove.

Ans de J. Christ. 1509.

régloient que sur les libéralitez des Princes, mais qu'il abandonnoit au silence & à l'oubli, dés qu'ils discontinuoient leurs bienfaits.

Bien que les ennemis ne fussent pas en état de rien entreprendre durant la nuit, Almeida eut la précaution de ne pas laisser sa flotte dans le port de Diu. D'un autre costé, Jaz qui sçavoit le risque qu'il couroit de tomber au pouvoir des Portugais, envoya faire des propositions de paix à Almeida, par un Maure nommé Cidialle. Par ces propositions, Jaz s'offroit à reconnoistre le Roy de Portugal pour son Souverain, & supplioit Almeida, de porter ce Prince à luy pardonner s'il avoit osé luy faire la guerre.

Jaz envoye faire des propositions à Almeida.

Almeida, qui ne s'en tenoit pas à une soumission de vive voix, & à quelques foibles sermens de fidelité, lesquels ne rouloient que sur de fragiles promesses, luy fit sçavoir qu'il ne pouvoit entendre à la paix, s'il ne luy envoyoit les vaisseaux Egiptiens qui s'étoient sauvez durant le combat; s'il ne luy rendoit tous les Portugais qui étoient prisonniers à Chaül; s'il ne luy livroit Hocen avec les principaux Officiers des troupes du Sultan, & enfin, s'il ne s'engageoit à fournir à sa flotte toutes les munitions dont elle auroit besoin.

Almeida les accepte; mais à de dures conditions.

Jaz trouva ces conditions trop dures pour y souscrire aussi aveuglément qu'Almeida l'éxigeoit de luy. Il consentit à luy rendre les Portugais que l'on avoit faits prisonniers; à luy envoyer les vaisseaux qu'il demandoit, & à faire donner à ses gens toutes les provisions qui leur seroient nécessaires; mais il ne put se résoudre à luy livrer Hocen, & les autres Officiers Sultans qui avoient porté les armes sous ses ordres, & qui s'étoient mis sous sa protection. Il luy manda que si la paix ne se pouvoit faire qu'à ces conditions, il aimoit mieux tomber dans la plus honteuse servitude, & s'exposer à la plus ignominieuse mort, que de faire une lâcheté si indigne d'un homme de guerre.

Belle réponse de Jaz.

Almeida qui avoit demandé le plus pour avoir le moins, & qui ne s'attendoit pas d'obtenir tout ce qu'il avoit demandé, approuva les sentimens de génerosité où Jaz luy parut, & s'en tint aux conditions offertes par ce Gouver-

neur, qui de sa part s'en aquitta avec beaucoup d'honneur & d'éxactitude,& sur ce fondement là on fit la paix. Aprés cette conclusion, Almeida envoya Antoine Norogna à Socotora, avec deux navires chargez de toute sorte de munitions pour ravitailler la Citadelle ; il ordonna à Tristan Agao, l'un de ses Capitaines, de faire équiper deux des meilleurs vaisseaux que l'on avoit gagnez sur les Barbares, & de prendre ensuite la route de Cochin. Quant à luy, il rangea la coste entre Diu & Cochin ; il ne voulut pas assiéger Diu pour ne point troubler la bonne intelligence établie entre le Roy de Portugal & celuy de Cambaja, & leva en passant tous les tributs deûs à Emanuel, ce que nul Prince n'osa luy refuser, parce que le bruit de sa réputation, & celuy de sa derniére victoire, l'avoient rendu formidable dans les Indes.

Ans de J. Christ. 1509.

Almeida passa de là en Cananor, où il fit éxecuter à mort tous les soldats Persans qu'on avoit faits prisonniers. Cette conduite étoit trop inhumaine, & trop contraire à la Noblesse du procedé qui y régnoit parmi les gens de guerre, pour n'estre point blâmée d'une commune voix. Ce Géneral reconnut sa faute, & n'y trouva point d'autre remède, que de quitter le Cananor, & de s'en aller à Cochin, où Albuquerque s'étoit retiré. Trimumpara qui en étoit Roy, receut Almeida avec de grands applaudissemens sur ses derniers exploits. Albuquerque ne soutint qu'avec une peine secrette les honneurs que l'on fit à Almeida ; la jalousie de ces deux Capitaines les ayant rendus ennemis, sans que leur inimitié eust éclaté, ni par des paroles ni par des actions. Leurs seuls partisans faisoient plus ou moins valoir les qualitez de celuydont ils appuyoient la cause, & la chaleur avec laquelle ils en parloient en toutes rencontres, persuadoit qu'ils agissoient plus pour leur interest particulier que pour celuy de ces deux Géneraux. Les uns donnoient Albuquerque pour un homme violent, emporté, & incapable de ménager les conquestes des Portugais dans les Indes, si on luy en confioit la Vice-Royauté ; ils ajoûtoient que sous prétexte du bien public, il étoit d'un caractére à

Excessive rigueur d'Almeida.

Jalousie d'Albuquerque sur les honneurs qu'on fait à Almeida.

Sentimens des partisans de ces deux Géneraux.

Ans de J. Christ. 1509.

tout sacrifier pour sa gloire, pourveu que par là il se fist une grande réputation. Les autres disoient qu'Almeida étoit trop entreprenant; qu'il donnoit tout au hasard; qu'il prodiguoit le sang des soldats, & que sans la valeur des Portugais, & sans les efforts presque incroyables qu'ils avoient faits devant Diu, pour sauver leur flotte exposée au plus grand péril qu'elle eust jamais couru; elle y seroit infailliblement périe. Qu'au reste, il ne méritoit pas les applaudissemens qu'il en avoit receus de tous costez; que le succés de ses armes en cette occasion devoit estre regardé comme un effet de son bonheur, & non comme un fruit de sa prudente conduite, & qu'enfin, il avoit hasardé trop inconsidérement l'honneur de la Nation, la fortune & la vie de ceux qui servoient sous ses ordres, pour en recueillir de si grands avantages, & pour s'en glorifier avec tant de présomption.

Tels étoient les sentimens de ceux qui se mesloient de caractériser ces deux grands hommes. Comme ils ne pouvoient ignorer ce qu'on disoit d'eux, & qu'il étoit dangereux pour le service du Roy, que toute la flotte reconnust en mesme-tems deux Géneraux, Albuquerque qui avoit receu de la Cour les provisions de la Vice-Royauté des Indes, les notifia à Almeida, & le fit sommer de luy remettre la Citadelle de Cananor, & le gouvernement des Indes. Almeida y consentit en apparence, pour ne point résister ouvertement aux ordres du Roy; mais il employa secrettement le reste de son autorité pour s'asseurer de la personne d'Albuquerque, & le fit mener dans la Citadelle de Cananor, sous prétexte que les Portugais, déja partagez entre-eux, étoient sur le point d'en venir aux mains. Sur ces entrefaites, Ferdinand Coutigno, Maréchal du Royaume, & l'un des plus grands Capitaines de son tems, vint moüiller devant Cananor, & fut le médiateur du différent entre Albuquerque & Almeida. Aussitost aprés leur reconciliation, Albuquerque prit une pleine & tranquille possession de la Vice-Royauté des Indes, & Almeida mit à la voile pour retourner en Portugal.

Albuquerque reçoit ses provisions, & les notifie.

Almeida le fait arrester.

Albuquerque est reconnu Vice-Roy, & Almeida s'en retourne en Portugal.

La flotte étant renforcée par quinze vaiſſeaux de guerre, & par trois cens hommes d'équipage que Coutigno avoit amenez, Albuquerque & luy allerent à Cochin. Sitoſt qu'ils y furent arrivez, ils communiquerent à Trimumpara, le deſſein qu'ils avoient formé d'aller faire une deſcente à Calécut. Dans cette veuë, ils en firent venir un Maure nommé Cojebique qui y demeuroit, & qui étoit partiſan ſecret des Portugais, pour s'inſtruire plus particuliérement de l'état de la garniſon, de celuy de la place, & du lieu où étoit Naubeadarim Roy de Calécut. Cojébique n'eut pas plutoſt receu l'ordre, qu'il ſe rendit à Cochin. Il leur dit que ce Prince étoit parti de Calécut, pour marcher contre un Roy de ſes voiſins, à qui il avoit déclaré la guerre, & qu'avant que de ſe mettre en campagne, il avoit renforcé la garniſon de cette ville, qui étoit pourveuë de toutes ſortes de munitions.

C'étoit là le courant des affaires dans les Indes, quand la Reine accoucha à Evora, d'un Infant nommé Alfonſe, & qui depuis fut Cardinal. La joye que cauſa la naiſſance de cet Infant, fut un peu troublée par la nouvelle que l'on receut à la Cour, qu'un Corſaire François, appellé Mondragon, avoit pris un vaiſſeau Portugais richement chargé, qui revenoit des Indes. Emanuel en écrivit auſſitoſt à ſon Ambaſſadeur en France, & luy ordonna de ſolliciter Loüis XII. qui y régnoit, de faire reſtituer le vaiſſeau & les effets qui s'y étoient trouvez, ou d'en faire rendre la valeur, ſuivant les procés verbaux qui en avoient été dreſſez au départ de ce bâtiment pour le Portugal ; mais Emanuel n'ayant pas receu une auſſi prompte ſatisfaction ſur cette priſe, qu'il avoit ſujet de l'attendre de Loüis, fit équiper quatre de ſes meilleurs vaiſſeaux de guerre, dont il donna le commandement à Edoüard Pachéco, avec ordre de combattre Mondragon, en quelque lieu qu'il le puſt trouver.

Naiſſance de l'Infant Alfonſe.

Priſe d'un vaiſſeau Portugais, par un Corſaire François.

La diligence de Pachéco fut ſi grande & ſi heureuſe, qu'il découvrit que le Corſaire rangeoit la coſte de Galice, vers le Cap de Finiſtere. Il vogua à ſa rencontre, le joignit & l'attaqua, & aprés un combat fort opiniâtre, il coula à fond

Ans de J. Christ. 1509.

Prise de ce Corsaire.

un de ses vaisseaux ; se rendit maitre des autres ; fit Mondragon prisonnier, & le conduisit en Portugal. Le Roy se voyant amplement dédommagé de la prise de son vaisseau par celle des navires de Mondragon, luy rendit la liberté, à condition qu'il ne donneroit plus la chasse aux bâtimens qui arboreroient le pavillon de Portugal.

Comme les avis que l'on avoit tirez de Cojébique, touchant l'etat des affaires de Calécut, se trouverent bons, Albuquerque & Coutigno mirent à la voile, & vinrent moüiller dans le port de cette ville. Ils en examinerent les dehors, qu'ils trouverent conformes au plan qu'on leur en avoit donné, & resolurent de l'attaquer par l'endroit qui leur sembloit le moins fortifié ; mais les Calécutains avoient reparé ce defaut en posant plusieurs corps de garde, & en faisant des retranchemens au tour du Château où ils avoient envoyé une troupe de gens de reserve pour s'en servir dans l'occasion. Cette precaution fit d'abord changer les mesures que le Vice-Roy & le Marechal avoient prises, parce qu'il falloit aller forcer les ennemis dans le Château, situé entre la mer & la ville, avant que de pouvoir approcher de Calécut. N'y ayant donc point d'autre parti à prendre que celuy-là pour faire descente, Albuquerque & Coutigno aimerent mieux hasarder cette entreprise, que de s'en retourner comme ils etoient venus, sur tout apres avoir penetré jusque dans le port de Calecut. Ils s'approcherent du Château le plus prés qu'ils leur fut possible, & l'insulterent avec beaucoup de vigueur. Quoique le danger auquel ils s'exposoient fust presque inévitable, & qu'ils ne vissent qu'une foible apparence de faire descente, toutefois les ennemis furent ébranlez à leur approche. L'intrepidité avec laquelle le Vice-Roy affrontoit si indifferemment les périls les plus évidens, leur fit craindre, qu'aprés avoir débarqué ses troupes, & forcé les premiers corps de garde, il ne les poursuivist avec la mesme chaleur, & pour ne se point exposer à sa colere, ils abandonnerent leur poste avant que d'y avoir eté attaquez, & se retirerent dans le Château, où ils se retrancherent. Ce fut alors que le Vice-Roy fit

Albuquerque & Coutigno attaquent les Calécutains.

descente,

descente, qu'il s'empara des corps de garde, que les Calécutains avoient faits, & qu'il alla investir le Château. Comme Albuquerque avoit fait plus de diligence que Coutigno, & qu'il avoit formé une espéce de siége devant cette place, parce qu'elle étoit assez régulierement fortifiée, il se rendit maître des dehors, s'approcha du corps de la place, & fit attacher un petard à la porte.

Ans de J. Christ. 1509.

Descente du Vice-Roy.

Les Calécutains, à qui cette invention étoit inconnuë & nouvelle, se voyant pressez par les Portugais, demanderent quartier; mais on ne le fit à personne: on passa au fil de l'épée tout ce qui s'y trouva de gens. Le Vice-Roy fit mettre le feu au Château, & cantonna ses gens dans les environs, en cas que les ennemis revinssent pour éteindre cet embrasement.

Il se rend Maître du Château.

Le Maréchal jaloux de ce que cette action s'étoit passée sans qu'il y eust eu aucune part, s'emporta contre Abuquerque; il luy dit des choses fort désobligeantes, & qui interessoient beaucoup le caractére de Vice-Roy. Bien qu'Albuquerque ne fust pas trop endurant, il soutint néanmoins avec beaucoup de patience & de sagesse, l'outrage que Coutigno luy faisoit, & il aima mieux n'en point témoigner de ressentiment, que d'interrompre le cours des armes du Roy. Cependant le Maréchal qui ne trouvoit point d'autre reméde à son chagrin, que d'entreprendre quelque chose qui luy acquist une grande réputation, se mit à la teste de huit cens Portugais, & de quelques Indiens. Il prit deux piéces de canon, mena son Trucheman avec luy, fit descente, insulta Calécut, entra dans la ville les armes à la main, investit le Palais du Roy, & le battit avec une vigueur inconcevable.

Le Maréchal entre dans cette ville.

Les Calécutains n'oublierent rien pour se bien défendre, tant pour l'honneur de leur Roy, qu'ils avoient en grande véneration, que pour la conservation de leurs meilleurs effets, qu'ils avoient portez dans ce Palais, comme dans le seul lieu de seureté qui leur restoit. Albuquerque qui connoissoit l'impétuosité de Coutigno, quand il entreprenoit quelque action, prit six cens hommes pour le se-

Ans de J. Christ. 1509.

conder dans cette attaque, dont il n'avoit pas d'ailleurs trop bonne opinion. Il se mit à la teste de ce détachement, & aprés avoir ordonné que l'on conduisist tout l'équipage des vaisseaux ennemis dans les siens, dont il laissa le commandement à Antoine Norogna, & que l'on mist le feu dans tous les bâtimens qui étoient devant Calécut, il partit en intention d'aller soutenir le Maréchal.

Le Vice-Roy va le seconder.

Les Naïres qui étoient dans le Palais, intimidez à la veuë des Portugais, qui continuoient leurs attaques, n'oserent ni leur résister plus long-tems, ni les attendre, & se sauverent dans les montagnes par une route souterraine, qui du Palais conduisoit dans les deserts. Coutigno, qui n'avoit plus de périls à courir, ni d'ennemis à combattre, entra dans le Palais, dont il se rendit le maître sans que personne s'y opposast, parce que l'épouvante en avoit fait sortir les Barbares qui l'avoient abandonné. Alors ses troupes se dédommagerent de la fatigue que cette attaque leur avoit donnée, par le pillage qu'elles firent de plusieurs effets fort précieux, qu'on avoit portez dans ce Palais. Ils étoient en si grande quantité, que pour les transporter dans les vaisseaux avec plus de diligence, les soldats avoient quitté leurs armes, sans que le Maréchal prévist, ni le retour, ni le ralliement des ennemis.

Le Maréchal s'empare du Palais.

Emanuel Passanez, sage & vieux Capitaine, ne pouvant souffrir cette indolence, représenta à Coutigno, que la sortie des Maures étoit moins une fuite, qu'une occasion de se rallier & de rassembler leurs forces; que s'il ne se précautionnoit de longue main, il les verroit revenir lors qu'il s'y attendroit le moins, & qu'ainsi il ne devoit pas différer plus long-tems à poser des corps de garde aux portes du Palais, & à s'y rétrancher, pour se mettre en état de repousser les Calécutains, en cas qu'ils voulussent y rentrer; mais le Maréchal négligea cet avis. Il se persuada que la terreur qu'il avoit répanduë parmi les Maures étoit si grande, qu'ils n'entreprendroient pas de revenir à la charge contre des gens dont ils avoient redouté l'approche jusque derriére leurs murailles. Ainsi il se contenta de faire dire au

Sage conseil de Passanez; mais méprisé.

Ans de J. Christ. 1509.

Vice-Roy, qui étoit resté dans la ville, d'avancer vers le Palais, quand il le verroit embrasé, pour favoriser le transport des richesses qu'on y avoit trouvées. Pendant que le Maréchal se préparoit à profiter des avantages de sa prétenduë victoire, les Calécutains & les Naïres investirent le Palais, & en mesme tems chargerent Albuquerque, ne doutant pas qu'il ne vinst au secours de Coutigno. Quoique le Vice-Roy n'eust que peu de gens, il soutint le grand nombre d'ennemis qu'il avoit en teste, & s'il n'eust point été blessé de deux coups de fléches & d'un coup de pierre, il ne se seroit point retiré dans ses vaisseaux. Le Maréchal qui ignoroit qu'Albuquerque fust aux mains dans la ville, fit mettre le feu au Palais. Comme il se trouva entre cet incendie & le feu des Maures, il n'eut point d'autre parti à prendre que celuy de combattre jusqu'au dernier soupir, ce qu'il fit avec une valeur extraordinaire.

Ralliement des Calécutains.

On auroit plus regretté Coutigno, qui perdit la vie dans cette action, si l'on n'eust pas eu sujet d'attribuer à son imprudence la mort de Vasco Sylveira, celle d'Emanuel Passanez, & de plusieurs autres Officiers & soldats, qui se signalerent dans cette occasion, & qui payerent de leur vie la faute de ce Commandant. Il est vray qu'il en coûta prés de trois mille hommes aux ennemis; mais comme ce n'étoit que de simples soldats, & que cette perte pouvoit estre facilement reparée à cause de leur grand nombre, ils s'en appercevoient moins que les Portugais, dont les troupes étoient limitées, & que l'on ne pouvoit augmenter à moins qu'on ne receust du renfort du costé du Portugal, ou de celuy des Alliez.

Mort du Maréchal.

La mort de Coutigno fut suivie de la nouvelle qui arriva, qu'Almeida avoit été tué dans le tems qu'il se disposoit à doubler le Cap de Bonne-Espérance. Ce Capitaine ayant voulu faire aiguade avant que de le doubler, avoit nommé ceux qui devoient mettre pied à terre dans cette intention, & pour aller acheter des munitions, dont il avoit dessein de ravitailler ses vaisseaux, jusque là toutes choses se passerent fort bien entre les Portugais & les Sauvages;

Mort d'Almeida.

Ans de J. Christ. 1509.

mais la rencontre que les Portugais firent d'un païsan qui conduisoit des bestiaux pour en faire l'échange avec eux, fut l'occasion d'un combat plus sanglant que si l'on eust été en pleine guerre. Les Portugais joignirent ce païsan, & le menacerent de luy faire violence, si de son propre mouvement il ne venoit dans leurs navires, & pour l'y engager ils prirent ses bestiaux. Cet homme alarmé par la crainte de les perdre, cria au secours, & par ses cris attira les habitans des cabanes qui se trouverent sur cette route. Les Sauvages accoururent aussitost en foule, & n'aborderent les Portugais que pour les charger, ce qui les obligea de se défendre. Almeida averti par quelques-uns des siens qui étoient retournez dans ses vaisseaux, que le reste de ses gens étoit aux mains avec les Sauvages, y alla bien accompagné, en intention d'appaiser le tumulte, ou de les secourir s'il ne pouvoit terminer ce différent par sa présence; mais les Sauvages qui se virent les plus forts, loin d'écouter Almeida, & de recevoir la satisfaction qu'il leur offroit, n'y répondirent que par des outrages. Ils continuerent de charger les Portugais, & tuerent Almeida à coups de fléches. Telle fut la destinée de ce grand homme, qui aprés avoir résisté à la puissance du Sultan d'Egipte, aprés s'estre rendu rédoutable pas ses exploits glorieux, & aprés avoir étonné par le bruit de sa réputation, la plûpart des Souverains de l'Afrique & des Indes, jusque sur leur trône, mourut par la main de quelques Sauvages, & sans avoir receu les honneurs que le Roy se promettoit de luy faire rendre à son retour en Portugal, où l'on ne sceut le funeste dénoüement de ce voyage, que quand la flotte arriva dans le port de Lisbonne.

Osorius, liv. 6. Maffée, liv. 4. chap. 4. Hist. de Thoul. Vasconcellos. in Emanuel.

1510.

A peine ces guerres furent-elles finies, que Jacques Lopez de Sequeria, qui étoit parti de Lisbonne au commencement de l'année 1508. pour aller aux Indes, vint moüiller dans le port de Cochin, aprés avoir éxecuté néanmoins les ordres que le Roy luy avoit donnez de pousser sa navigation jusque par de là le Gange; de reconnoistre l'assiétte de Malaca, & d'entrer dans l'Isle de S. Laurent. Sequeria

Arrivée de Sequeria à Cochin.

ſéjourna le moins qu'il put à Cochin, & remit à la voile pour doubler le Cap de Cori. Il fut le premier Portugais qui aborda dans l'Iſle de Sumatra, ſituée ſous l'Equateur à l'oppoſite de la Cherſonéſe d'or, vers le Sud. Un petit bras de mer, mais fort dangereux, ſépare cette Iſle du Continent où eſt Malaca; les rochers qu'on trouve à l'entrée de Sumatra, l'ont fait prendre pour un Iſthme adhérent au Continent; ſa longueur eſt de deux cens lieuës, & ſa largeur de ſoixante & dix. Elle eſt habitée par différens peuples, dont les loix & la Religion ſont toutes différentes les unes des autres, ces peuples ont chacun leurs Princes & leurs Souverains. On y voit une fontaine d'où coule une eſpéce d'huile qu'on appelle Nephte. Il y a auſſi une montagne qui peut paſſer pour un ſecond Etna, par les flâmes qu'elle vomit ſans ceſſe. Au reſte, ce païs eſt fort ſtérile, & ne porte aucune ſorte de bleds de ceux que l'on a en Europe. Si les peuples n'avoient un peu de millet & de ris dont ils ſe nourriſſent, il faudroit quils allaſſent chercher dequoy ſubſiſter dans un climat plus heureux. Cette ſtérilité eſt récompenſée, par pluſieurs mines d'or, de fer, d'étain, & de ſouffre que l'on y trouve, & par les épiceries que le païs produit. Pluſieurs Marchands étrangers y abordent malgré l'air marécageux que l'on y reſpire; mais comme ils n'y demeurent que le tems qu'il faut pour acheter des marchandiſes, & pour en laiſſer, cet air ne leur eſt pas auſſi fatal qu'il le ſeroit en effet, s'ils y faiſoient un plus long ſéjour.

Ans de J. Christ. 1510.

Ptolomée. Ferrarius. Baudrand.

Peu de tems aprés que Sequeria fut arrivé au port de Pédir, il contracta alliance au nom d'Emanuel, avec le Roy de ce païs, qui eſt dépendant de celuy d'Achem, dans les Indes. De là il paſſa à Achem, & fit un pareil traité avec le Prince qui y régnoit. Il alla enſuite à Malaca, ſituée dans une preſqu'Iſle au-de-là du Gange, & connuë autrefois ſous le nom de l'Iſle d'or. Elle étoit gouvernée par un Roy nommé Mamud. Quand ce Prince ſe fut enrichi par les grandes levées de ports & de péages, que les Marchands ſont obligez de luy payer, il fit la guerre contre le Roy de Siam,

Alliances faites avec les Rois de Pédir & d'Achem.

Ans de J. Christ. 1510.

& s'affranchit de l'obéïssance que ses prédecesseurs luy avoient renduë, & des sommes qu'ils luy avoient toûjours payées, comme ses tributaires & ses vassaux.

Aussitost que Sequeria fut entré dans le havre, il envoya quelques Officiers Portugais dans les Bureaux qui y étoient établis, pour informer ceux que l'on y trouveroit, de ses intentions & du sujet de son voyage. Mamud à qui l'on en porta la nouvelle, glorieux de voir que des Rois Occidentaux recherchoient avec tant de peine & de soin, les moyens de s'allier avec luy, députa quelques-uns de ses Ministres, pour aller asseurer Sequeria qu'il seroit bien receu dans Malaca; qu'il luy donneroit audience pour apprendre par sa bouche, les intentions du Roy de Portugal son Maître, & que s'il étoit en état de venir luy-mesme dans sa ville, ceux qu'il luy envoyoit l'accompagneroient jusque dans son Palais. Cette occasion étoit trop favorable pour ne s'en pas prévaloir. Sequeria prit quelques-uns de ses Officiers pour l'accompagner, & se présenta aux portes de Malaca. Dés qu'il y fut entré, on le conduisit dans le Palais du Roy. Ce fut dans cette premiére audience, qu'il luy exposa l'empressément qu'Emanuel avoit d'estre au nombre de ses Amis & de ses Alliez, & qu'il luy exagera l'avantage qui en reviendroit à leurs Etats, si par le moyen de cette union, le commerce étoit établi entre leurs sujets. Comme ces propositions flattoient agréablement Mamud, il les écouta, & dés ce moment le traité d'alliance fut conclu. Par ce traité on accorda au Géneral, la permission d'avoir un Facteur à Malaca, qui y pourroit agir avec asseurance au nom des Portugais. Rodrigue Arauge fut chargé de cette commission, & s'en aquita avec beaucoup d'honneur & de bonne foy.

Sequeria descend à Malaca.

Alliance faite avec le Roy de Malaca.

Quelques Capitaines Chinois qui étoient à Malaca, lors que toutes ces choses se passerent, touchez de la droiture des Portugais, se firent un point d'honneur de réveler à Sequeria le caractére des Malacans, & de l'avertir de tous les malheurs qui le ménaçoient, s'il continuoit à donner si aveuglément dans leurs propositions. Le Géneral receut cet avis

On avertit Sequeria de la duplicité des Malacans.

avec beaucoup de reconnoiſſance ; mais n'en ayant pas fait d'abord auſſi bon uſage qu'il devoit, peu s'en fallut qu'il ne s'en repentiſt dans la ſuite.

Ans de J. Christ. 1510.

Les Portugais,qui ſe voyoient obligez d'avoir affaire avec les Arabes, à cauſe de leur commerce avec les Malacans, retrouverent dans ces premiers la meſme contrarieté, & la meſme haine à laquelle ils s'étoient veûs expoſez à Calécut. Comme les gens de cette nation avoient tenté mille différens moyens pour les ruiner dans l'eſprit de Zamorin, ils les renouvellerent à Malaca pour les détruire auprés de Mamud ; mais pour le faire avec plus de ſuccés qu'ils ne l'avoient fait à Calécut, ils s'aſſeurerent de la protection de Bendara, Gouverneur de Malaca, à qui ils firent de grands préſens pour le mettre dans leurs intereſts. Ils répandirent enſuite dans la ville, des bruits fort déſavantageux des Portugais ; ils les donnerent pour des Pirates & pour des ſéducteurs, dans les Cours des Princes, où ils pouvoient s'introduire, ſous prétexte du commerce, & de faire alliance avec leur Roy : ils alléguerent pour éxemple, tout ce qui s'étoit paſſé en Cananor, à Ormus, & à Sofala ; ils les accuſerent d'y avoir exercé mille cruautez, d'avoir porté le trouble dans ces différens Etats, & d'avoir voulu s'en rendre les Maîtres. Enfin ils prévinrent Bendara oncle de Mamud, & Régent du Royaume, pendant la minorité de ce Prince, & le porterent, nonobſtant le traité fait avec Emanuel, à conſentir à tout ce que l'on feroit pour les chaſſer de ſes Etats, & pour les perdre. Il n'étoit donc plus queſtion que d'en trouver & le tems, & les moyens.

Mauvais diſcours des Arabes, contre les Portugais.

Lanſaman qui étoit Amiral du Royaume, fut le ſeul qui s'oppoſa à ce qu'on avoit arreſté dans le Conſeil de Mamud. Par un coup de probité aſſez rare chez des peuples peu verſez dans les régles du point d'honneur, cet Amiral répreſenta à ce Prince, le mauvais tour que l'on donneroit dans le monde au violement de ſa parole, ſur tout aprés l'avoir engagée auſſi ſolemnellement qu'il avoit fait par ſon traité avec les Portugais. Il le ſupplia de faire réflexion ſur les conſéquences que cette action pourroit avoir, s'il n'étoit

Sage conſeil de Lanſaman.

Ans de J. Christ. 1510.

pas plus fidelle à ſes liaiſons avec les Princes, & ſur tout avec un des plus puiſſans Rois de l'Occident; il luy remontra, que s'il déferoit ſi aveuglément aux conſeils qu'on luy donnoit en cette conjoncture, il devoit craindre que le Roy de Portugal n'en uſaſt avec luy de la meſme maniére qu'il en avoit uſé avec les Rois de Cananor, d'Ormus, de Calécut & de Sofala; il ajoûta, que ces Princes s'étoient attiré de grandes guerres, pour avoir trop écouté les conſeils de leurs Miniſtres, & pour avoir violé les traitez auſquels ils avoient conſenti; & comme celuy qu'il avoit fait avec les Portugais, étoit de cette nature, il croyoit, continua-t-il, luy devoir répreſenter l'obligation où il étoit de l'éxecuter, ſinon qu'il ſe devoit préparer à de pareils malheurs, où ces meſmes Etats ſe voyoient encore. Enfin cet Amiral conclut, que ſi Mamud ſe répentoit de cette alliance, il devoit attendre que les Portugais luy donnaſſent occaſion de la rompre, en abuſant de la liberté qu'on leur avoit accordée d'agir, & de négocier avec les Malacans, qu'en ce cas, il auroit un légitime prétexte de les accuſer d'eſtre ſortis des termes du traité, & de les faire paſſer pour des perfides, & pour des trompeurs, ce quiſeroit trés-facile à faire, contre des gens qui n'étoient pas en état de luy réſiſter, & qui ſe trouveroient convaincus d'avoir voulu abuſer de la bonne foy de toute une Nation.

Mais Mamud étoit trop fortement prévenu, pour goûter des conſeils auſſi prudens que ceux de Lanſaman. Ce Prince qui ſe faiſoit un plaiſir de perdre les Portugais, eux qui juſque là n'avoient merité que ſon eſtime, fut le premier à conſentir qu'on les ſacrifiaſt dans une feſte qu'il feignit de leur donner dans une de ſes maiſons de plaiſance, ſituée ſur le bord de la mer, pour leur oſter le ſoupçon qu'ils auroient pu avoir, ſi on les euſt éloignez & de leurs gens & de leurs vaiſſeaux.

Le Roy de Malaca veut perdre les Portugais.

Encore que cette conſpiration euſt été concertée avec beaucoup de ſecret, toutefois Sequeria en fut averti par un Portugais, qui avoit apris la langue Perſane depuis ſon établiſſement à Malaca, & qui à cauſe de ſon employ dans

cette

cette ville, s'étoit intrigué dans les affaires de l'Etat. Le Géneral connut par cet avis, l'importance & la sincerité de celuy que les Capitaines Chinois luy avoient donné dés le commencement de son arrivée; mais comme il falloit sauver les apparences, & dissimuler le juste soupçon qu'il avoit de la duplicité de Mamud & des Malacans, il se posséda si bien, qu'ils ne purent le découvrir. Il feignit une indisposition, & sous ce prétexte, il se dispensa d'aller au lieu où le régale avoit été préparé.

Ans de J. Christ, 1510.

Ce Prince tente différens moyens pour cet effet.

Mamud, qui avoit manqué son coup, s'avisa d'un autre stratagéme qu'il espéroit de faire mieux réüssir que le prémier, puis que par ce moyen il sembloit avoir égard aux plaintes des Portugais, touchant le refus qu'on faisoit de leur délivrer des marchandises, ainsi qu'il avoit été arresté par le traité.

Le Malacan avoit autrefois rendu une Ordonnance, qui portoit expressément, que les vaisseaux qui arriveroient les premiers dans le havre de Malaca, auroient leurs charges suivant leur enregistrement, & cela, pour remédier aux desordres qui survenoient ordinairement parmi les Négocians, quand il s'agissoit du débit des marchandises. Sur ce principe, il fit entendre à Sequeria, qu'il pouvoit luy faire délivrer préferablement à toute autre Nation, plus de marchandises qu'il n'en faudroit pour charger ses vaisseaux; mais que pour le faire à l'insceu des autres Négocians, & sans qu'ils le traversassent dans le choix, & dans le prix des denrées, il falloit que Sequeria distribuast ses navires en quatre ports différens qu'on luy assigneroit, & que là il seroit servi selon ses désirs, & conformément aux clauses du traité.

Quoique Sequeria connust d'ailleurs la perfidie de Mamud, il étoit de sa politique d'écouter la derniére proposition que ce Prince venoit de luy faire, & mesme d'en paroître fort reconnoissant. Le Malacan qui croyoit l'avoir persuadé, commanda aussitost que l'on préparast un certain nombre de barques pour soutenir ceux qui avoient ordre de donner sur les Portugais, tandis qu'ils seroient occupez à choisir les

Ans de J. Christ. 1510.

marchandises qu'on leur délivreroit. Cet ordre devoit estre éxecuté en mesme-tems dans les ports où les vaisseaux Portugais seroient allez moüiller. Comme il y avoit grande apparence, que le lieu où demeureroit Sequeria, seroit celuy où l'on feroit plus de résistance, Mamud y devoit aussi laisser plus de monde, pour éxecuter ce qu'il avoit projetté.

Maffée, liv. 4. chap. 5. Osorius, liv. 7.

Patiac, fils d'Utimut, Roy de l'Isle de Java en Asie, qui jusque là avoit passé pour ami des Portugais, voulut estre de la partie, & se chargea de porter le coup mortel à Sequeria; car dans cette journée on se promettoit de les exterminer entiérement. Mamud prit aussi ses mesures sur terre, pour faire passer au fil de l'épée, les Portugais que l'on trouveroit dans la ville, ou qui seroient dans la Factorie, & enfin les Marchands qui avoient ordre de porter les menuës denrées dans les vaisseaux Portugais, ou de leur livrer sur le port celles qui ne pouvoient se transporter, que quand on seroit convenu de leur prix, devoient estre des soldats déguisez, qui n'attendroient que le signal d'une fumée, qu'on devoit faire paroistre sur une hauteur proche du port, pour commencer l'action.

Nouvelle conspiration contre les Portugais.

Le Géneral Portugais trouva tant de vraisemblance dans cette derniére offre, qu'il envoya de bonne foy de petits bâtimens dans les ports qui luy avoient été assignez. Il est vray que se défiant toûjours du mauvais caractére de Mamud, il s'étoit précautionné contre les piéges qu'on luy pouvoit dresser; mais pour n'en rien faire paroistre, il agissoit avec une cordialité apparente avec les Malacans qui le venoient voir sur son bord, & joüoit aux échets avec eux, comme avec ses meilleurs amis.

Les choses étoient en ces termes, quand on vint avertir le Géneral que ses gens étoient aux prises avec les Malacans, sur les barques & dans la ville; que Ferdinand Magellan, & Garsie de Sousa avoient écarté les traîtres, & que s'il ne se précautionnoit au plûtost contre huit Malacans dont il étoit environné, il étoit sur le point de leur servir de victime. A cet avis Sequeria se leva, & mit l'épée

à la main avant que les Conjurez se fussent mis en devoir d'éxecuter leur dessein. Il fut si vigoureusement secondé par plusieurs de ses gens qui ne le quittoient jamais, qu'aprés avoir dissipé ces traîtres, il sortit du havre pour se mieux servir de son canon. Il alla aux vaisseaux ennemis, qui sur le signal de la fumée, laquelle avoit déja paru, venoient à luy pour l'enveloper; il mit en fuite leurs meilleurs bâtimens; il s'attacha à ceux qui ne purent se sauver, & il les coula à fond. Quand Sequeria se vit débarrassé des ennemis qu'il avoit eus autour de luy, il envoya une bonne partie de ses gens, pour secourir ceux qui étoient restez dans Malaca, où l'on en avoit déja massacré plusieurs. Les autres s'étoient retirez dans la Factorie, où ils se défendoient, dans l'espérance d'estre secourus. François Serrand, & quelques Portugais qui estoient dans cette ville, se sauverent dans un esquif, & traverserent la flotte ennemie, sans avoir été reconnus.

Ans de J. Christ. 1510.

Leur Géneral ne se tire de ce danger que par une extréme vigueur.

Le Géneral outré de la perfidie de Mamud, & voulant en tirer vangeance, se proposa d'aller brûler les vaisseaux qui étoient dans le port de Malaca, de canonner la ville, où il se persuadoit qu'il y avoit beaucoup de tumulte & de consternation, & de délivrer en mesme-tems Rodrigue Arauge, qui étoit resté dans la Factorie; mais cette résolution ne passa point dans le Conseil de guerre, où il la proposa, parce que les Portugais n'étoient plus en assez grand nombre pour faire cette expedition, ce qui fit que l'on prit d'autres mesures. Cependant Bendara, oncle de Mamud, qui connoissoit le caractére entreprenant des Portugais, ne se crut pas en seureté dans Malaca, & pour ne les point irriter, en cas qu'ils fissent quelque descente, il alla trouver Arauge dans la Factorie, il l'asseura qu'on ne luy feroit aucune insulte, & luy en donna sa parole, promettant qu'on luy fourniroit aussi bien qu'à tous ceux qui y étoient retenus avec luy, ce qu'ils demanderoient pour leur commodité, & pour leur subsistance.

Tandis que Bendara rasseuroit par ses discours les Portugais, qui n'avoient pu sortir de Malaca, Mamud envoya

ANS DE J. CHRIST. 1510.

Mamud continuë ses mauvaises pratiques contre les Portugais.

un Exprés à Sequeria, pour luy témoigner le déplaisir qu'il avoit de ce qui s'étoit passé entre les Portugais & ses sujets ; & pour luy persuader qu'il n'avoit point de part à ce desordre, il luy donnoit avis, que l'on s'étoit asseuré de la personne des séditieux, qui étoient gens sans aveu & sans nom ; que s'il vouloit venir à Malaca, comme il l'en prioit, il seroit témoin de la justice qu'il en feroit faire ; & qu'en mesme-tems on luy rendroit Arauge, & les autres Portugais qui étoient avec luy.

Le Géneral fit réponse à l'Envoyé de Mamud, qu'il ne pouvoit aller à Malaca ; que sa présence étoit inutile pour l'éxecution de ceux à qui l'on attribuoit l'attentat fait contre sa vie, & contre celle de ses gens ; qu'il esperoit que le Roy feroit donner des passeports aux Portugais qu'il retenoit injustement dans sa ville, & qu'il les luy renvoyeroit avec bonne escorte, ce qui le convaincroit plus vivement de la droiture de son procedé, que s'il faisoit condamner au dernier supplice les auteurs de la sédition, & leurs complices. Mamud, qui par cette réponse se vit hors d'état de rien entreprendre contre les Portugais en personne, mit quelques-uns de ses bâtimens à la mer pour traverser leurs desseins, & pour leur couper la route, en cas qu'ils voulussent profiter du tems qui étoit propre à la navigation. Cet expédient ne réüssit pas mieux que les autres, Sequeria battit les ennemis, prit deux de leurs vaisseaux qu'il envoya à Cochin, pour informer Albuquerque des avantures de ses voyages, fit voile vers l'Occident, laissa sur sa droite l'Inde, & l'Arabie, & doubla le Cap de Bonne-Espérance. Ce fut là qu'il apprit qu'Almeida, pour qui il s'étoit interessé dans son démeslé avec Albuquerque, avoit repris la route de Portugal, & qu'Albuquerque étoit nommé à la Vice-Royauté des Indes, ce qui l'obligea en partie de s'en aller en Portugal, pour ne se point exposer au chagrin de ce nouveau Vice-Roy.

Retour de Sequeria en Portugal.

Cependant, Albuquerque qui étoit entiérement guéri de ses blessures se remit à la mer, pour justifier par de nouveaux exploits, la bonne conduite qu'il avoit tenuë jusqu'a-

lors, & que ses ennemis avoient secretement décriée par de faux mémoires qu'ils avoient donnez au Roy, auprés de qui ils cherchoient à le détruire. Dans cette veuë, il fit voile vers Ormus, avec une flotte composée de vingt-trois bâtimens, & de deux mille hommes d'équipage, sans compter les troupes qu'il avoit levées dans les Indes, dont il prétendoit renforcer son armée. Il alla mouiller dans une Isle dépendante du Royaume d'Onor, dans laquelle commandoit un grand Capitaine de mer nommé Timoja, dont le Vice-Roy connoissoit de longue main l'affection pour les Portugais, & son habileté dans les armes. Albuquerque luy ayant donc communiqué le dessein qu'il avoit formé, d'aller porter la guerre dans le Royaume d'Ormus, ce Capitaine l'en détourna, & luy fit connoistre que la conqueste de Goa seroit plus avantageuse au Roy, & plus glorieuse pour luy, s'il tournoit du costé de cette Isle, située dans le Royaume de Décan, en la presqu'Isle de l'Inde en deça le Gange. Il l'asseura que l'occasion qui se présentoit pour faire cette conqueste étoit aussi favorable qu'il le pouvoit désirer; qu'Idalcan Prince de Goa, se voyoit obligé de partir à la teste de ses armées, pour mettre ordre par sa présence aux guerres civiles qui s'étoient allumées dans la plus grande partie de ses Etats, & de marcher ensuite contre quelques Rois ses voisins, qui luy avoient déclaré la guerre depuis la mort de Sabaja son pere. Timoja luy apprit encore, que si cette mort ne fust pas arrivée, & que si ces guerres ne fussent pas survenuës, Idalcan avoit mis sur pied un puissant armément, à dessein de vanger dans le sang des Portugais, la ruine de la ville de Dabul. Cette conjoncture d'affaires également pressantes, jointes à la jeunesse d'Idalcan, à son peu d'expérience dans la guerre, aux avis de Timoja, & à l'offre qu'il luy faisoit de sa personne, & de tout ce qui pouvoit dépendre de luy pour le service d'Emanuel, déterminerent le Vice-Roy à suivre ses conseils, & à marcher vers Goa.

Ans de J. Christ. 1510.

Albuquerque veut aller à Ormus.

Timoja l'en dissuade, & luy conseille de tourner vers Goa.

L'ardeur avec laquelle Timoja s'offroit de seconder Albuquerque dans ses entreprises, n'étoit pas seulement un

Ans de J. Christ. 1510.

effet de son zéle pour les Portugais, c'étoit encore un desir de la vangeance qu'il projettoit de tirer d'Idalcan ; parce que ce Prince avoit excité les Marchands Egiptiens & Arabes, à porter leur commerce à Goa, au lieu de le continuer à Onor, & à Batticala, dont l'Isle qui appartenoit à Timoja se ressentoit, à cause de la proximité de ces villes.

Albuquerque ayant communiqué à ses Officiers, les ouvertures que Timoja luy avoit données pour l'expédition de Goa, il n'y en eut aucun qui ne parust empressé pour aller à cette guerre. Les richesses, & la beauté de cette Isle, réveillerent les Portugais sur le seul projet de cette conqueste ; l'ambition dans les uns, la gloire dans les autres, & l'interest presque dans tous, répandit une joye generale parmi eux.

Dés que la résolution en fut prise, chacun travailla à se mettre en état de marcher. Timoja retourna dans son gouvernement, & sous prétexte de la guerre d'Ormus, que l'on avoit déja publiée, il fit de nouvelles levées dans les lieux de sa dépendance ; il en renforça l'équipage de quatorze de ses meilleurs vaisseaux, & les amena au rendez-vous general. Albuquerque de son costé ravitailla ses navires, & fit un détachement de quelques bâtimens, qu'il mit sous la conduite de Norogna son neveu, pour aller réduire Pangin, l'un des bourgs de l'Isle, & envoya Timoja pour s'emparer de Bardes, qui est une petite place dans le Continent.

Le Vice-Roy se dispose à faire cette conqueste.

Ces deux endroits furent attaquez en mesme-tems, & avec une égale vigueur. Les soldats qui y étoient en garnison, au lieu de les défendre, les abandonnerent aussitost qu'ils se virent investis. La plûpart des Arabes, qui de Cambaja étoient venus à Goa, à cause de leur commerce, craignant d'estre traitez comme ennemis des Portugais, députerent les principaux d'entre-eux, pour représenter au Vice-Roy, qu'ils étoient compris dans l'alliance faite avec Jaz, & que s'il agissoit avec eux comme avec des alliez, ils l'informeroient trés-fidellement de l'état où toutes choses étoient dans Goa.

Ans de J. Christ. 1510.

Albuquerque toûjours clement quand on ne le forçoit point à ne l'estre pas, leur promit tout ce qu'ils luy demanderent, & leur laissa espérer encore plus qu'ils ne pouvoient attendre, pourvu qu'ils fussent fidelles à tenir leur parole; mais comment ne l'auroient-ils point été, puisqu'il s'agissoit en cette occasion, & de leur fortune, & de leur vie. Ils l'asseurerent donc, que la garnison & les habitans de Goa, bien loin de se pouvoir défendre, étoient divisez entre-eux, les uns voulant résister, & les autres voulant se rendre; que le parti de ceux-ci l'emportoit sur l'autre: & qu'enfin, la plûpart des Goans ne contrefaisoient les braves, que pour paroistre un peu fidelles; mais que dans le fond, ils ne persisteroient pas long-tems dans ces sentimens, si quelqu'un leur faisoit connoistre les périls évidens, où leur obstination les alloit engager.

Les Arabes l'instruisent de l'état où l'on étoit dans Goa.

Le Vice-Roy renvoya aussitost à Goa les Députez des Arabes, pour disposer les peuples à mettre les armes bas, plûtost que d'essuyer les hostilitez d'un siége, & pour leur dire que s'ils le faisoient sans y estre contraints, ils les asseuroient de la part d'Albuquerque, qu'il leur remettroit le tiers du tribut qu'ils payoient à Idalcan; qu'il leur laisseroit la liberté, ou de continuer à vivre selon leurs loix, ou de se conformer à celles des peuples de l'Europe, & qu'enfin, ils ne se répentiroient pas d'estre passez sous une domination nouvelle, & d'obéïr à Emanuel, dont ils s'attireroient toûjours des graces, s'ils s'en rendoient dignes par leur fidelité.

Le Vice-Roy renvoye à Goa les Députez des Arabes.

La plûpart de ceux de Goa, charmez par de si belles promesses, & d'ailleurs ébranlez par tous les malheurs qui les menaçoient, s'ils ne les prévenoient en se soumettant aux Portugais, leur ouvrirent les portes. Albuquerque à son entrée dans Goa, receut au bruit du canon les sermens de fidelité que les principaux bourgeois vinrent luy faire; on le conduisit ensuite à la Citadelle, & de là au Palais du Roy, dont on luy présenta les clefs. Il prit possession de l'Arsenal, qu'il trouva muni de toutes sortes d'armes & d'une nombreuse artillerie; il visita les magazins; donna le Gou-

Il entre dans cette ville.

Ans de J. Christ. 1510.

vernement de la ville à Norogna, & celuy de la Citadelle à Gaspard Payva, & nomma François Corvinel pour faire la recette génerale des deniers de la ville, où il établit une bonne garnison, aprés en avoir éxaminé les fortifications & les remparts.

Il dispose des emplois.

Quand les Portugais eurent connu par eux-mesmes la fertilité du païs, & l'abondance des richesses qui étoient dans Goa, ils trouverent cette ville assez puissante pour en faire leur capitale dans les Indes, & formerent la résolution d'en conserver la conqueste à quelque prix que ce fust. Pour y réüssir, le Vice-Roy s'appliqua entiérement à gagner la bienveillance des Goans, en établissant une nouvelle police plus utile pour le public, que celle qui jusque là avoit été observée Comme les Arabes donnoient le mouvement à toutes les affaires du négoce, il jugea à propos de les mettre dans ses interests par le soin qu'il prit des leurs; il les maintint dans la fonction des charges dont ils étoient pourveûs, & dans leurs commissions sur les ports; il choisit Timoja, en qui il avoit une extréme confiance, pour faire la recette génerale des Péages qui se levoient sur les marchandises étrangeres; il apporta un si bon ordre dans Goa, que ses gens n'oserent plus insulter, comme ils faisoient auparavant, les femmes qui s'étoient trouvées dans le serrail du Prince Sabaja. Ce nouveau genre de protection luy mérita l'applaudissement de ceux qui, jusque là, avoient été ses plus grands ennemis; enfin il eut tous les égards imaginables pour l'Ambassadeur qu'Ismaël, Roy de Perse, avoit envoyé à Goa, pour traiter de quelques affaires avec Sabaja, quand Albuquerque fit la conqueste de cette ville.

Politique du Vice-Roy dans les établissemens qu'il fait à Goa.

Il ne manquoit plus rien aux soins que le Vice-Roy s'étoit donnez pour se concilier l'amitié des Goans, que de faire des traitez d'alliance avec quelques Rois qui en étoient voisins, pour en estre secouru dans les occasions, & pour avoir du crédit dans le païs. Dans cette veuë, il nomma Gaspard Chanoque, à qui il donna le caractére d'Envoyé auprés des Rois de Vengapor, & de Narsingue, & donna une pareille commission à Rodrigue Gomez, pour aller

Il veut ménager l'amitié des Princes voisins.

aller en Perse, négocier une alliance avec Ismaël; mais Atar, qui craignoit que Gomez ne réüssist dans cette négociation, le fit empoisonner pendant son séjour à Ormus, où il mourut.

Ans de J. Christ. 1510.

Encore qu'Albuquerque s'occupast uniquement à captiver l'affection des Goans, il se trouva des mécontens, qui d'abord ne murmurerent qu'en secret, pour sonder les intentions de la Noblesse & du peuple; mais qui dans la suite leverent le masque, quand leur parti se fut grossi par plusieurs Portugais qu'ils débaucherent. Quelques-uns d'entre les Goans, sous prétexte de la Religion, regrettoient Idalcan, parce qu'il étoit de leur secte, cette raison sembloit adoucir à leur égard la dureté de son régne. Quelques-autres entraisnez par le torrent, ne cherchoient qu'à profiter du tumulte, & qu'à réveiller les plus indifférens sur la lâcheté qu'ils avoient euë de se soumettre si facilement au pouvoir des Portugais, sans avoir tiré l'épée, ni pour la défense de leur ville, ni pour celle de leur liberté. Le reste des mécontens qui étoient Portugais, & jaloux du bonheur d'Albuquerque, ne respiroient que les moyens de luy nuire, & de se vanger de luy, quoique ce fust aux dépens de leur patrie & de leur Roy.

Il paroist des mécontens à Goa.

Albuquerque averti du progrés de cette ligue, qui n'alloit pas moins à sa perte, qu'au renversement de ses desseins, donna des ordres si précis & si secrets, pour surprendre les Rebelles dans une maison où ils faisoient leurs assemblées nocturnes, qu'on s'asseura des Chefs de la conspiration; mais comme aprés leur détention, ils firent de grandes protestations qu'ils seroient plus fidelles, Albuquerque les fit mettre en liberté, & voulut seulement qu'on instruisist le procés d'un des principaux Officiers de la ville, auquel il avoit donné le commandement de quatre cens hommes d'armes destinez pour établir l'autorité du Vice-Roy, en cas qu'il trouvast quelque résistance parmi le peuple. Cet Officier ayant été convaincu de trahison fut condamné à perdre la teste sur un échaffaut, & à l'égard des Portugais, qui avoient été assez lâches pour manquer de fidelité, on

Le Vice-Roy pardonne aux Rebelles, & ne fait mourir qu'un Officier qui luy avoit manqué de foy.

ANS DE J. CHRIST. 1510.

les jugea en toute rigueur ; mais il en fit différer la punition, pour ne point aigrir les esprits de ses propres soldats, ni ceux des Goans.

Idalcan aprend la prise de Goa, & se promet d'y rentrer.

Pendant que tout cela se passoit à Goa, Idalcan qui receut la nouvelle de la réduction de cette ville, négligea la poursuite de la guerre qu'il avoit commencée sur les frontiéres de ses Etats, & ne s'occupa que du dessein de rentrer dans Goa, où il se flattoit d'avoir encore des partisans, & des sujets fidelles. Pour cela, il rassembla tout ce qu'il avoit de troupes ; il mandia des secours de tous les Princes ses alliez ou ses voisins ; il tâcha de les interesser dans cette guerre, en leur faisant craindre de devenir comme luy, la victime de la fureur & de l'avidité des Portugais ; il leur représenta combien il étoit important de chasser une Nation qui sembloit n'en vouloir qu'aux païs les plus lointains, quoy que la grande distance deust les mettre à couvert d'une telle irruption ; il leur témoigna que s'ils l'abandonnoient dans une occasion où leur interest se trouvoit confondu avec le sien, cela n'empêcheroit pas qu'il ne fist toute sorte d'efforts pour repousser ceux des ennemis, & pour reprendre sur Albuquerque la ville de Goa, qu'il n'avoit insultée que pendant son absence ; ce qu'il n'eust osé faire, disoit-il, sans la fatale conjoncture de la guerre qu'on luy avoit suscitée vers la frontiére de ses Etats. Enfin, il leur fit sçavoir, qu'en attendant le secours qu'il leur demandoit, il avoit sur pied prés de cinquante mille hommes & sept mille chevaux, dont il avoit fait deux corps d'armée ; qu'il avoit donné le commandenent de huit mille hommes & quinze cens chevaux, à Camalcan son Lieutenant géneral, & de l'un des premiers Capitaines de son Royaume, & qu'il s'étoit reservé quarante mille hommes & cinq mille chevaux, avec la plus grande partie de son artillerie, résolu de chasser les Portugais, ou de périr s'il ne pouvoit en venir à bout.

Il mandie du secours.

Encore que les Barbares fussent infiniment supérieurs aux Portugais, ils appréhendoient que le mépris qu'on leur avoit veu souvent faire des plus grands dangers, ne les portast à entreprendre quelque chose d'extraordinaire en cette

conjoncture; ainſi Camalcan vint ſe poſter à Benaſtarin, qui eſt le coſté de la terre ferme le plus proche de Goa.

Ans de J. Christ 1510.

Le Vice-Roy ne voyant pas d'autre endroit que celuy là, par où les Barbares puſſent l'attaquer, l'avoit fait fortifier le mieux & le plus diligemment qu'il avoit pu, & y avoit envoyé Garſie de Souſa, avec des troupes, pour défendre & pour garder ce paſſage.

Il envoye des troupes vers Benaſtarin.

Albuquerque fait fortifier ce paſſage.

Camalcan, qui de ſon poſte pouvoit aiſément découvrir la contenance des Portugais, parce que le bras du fleuve qui ſépare Goa d'avec la terre-ferme, eſt fort étroit, fit arborer le pavillon blanc. Souſa en fit de meſme, & cela pour la ſeureté de ceux que l'on envoyeroit de part & d'autre, en cas que l'on vouluſt entrer en accommodement. Peu de tems aprés, on apperceut un des ennemis qui deſcendoit le long d'un coſteau, & qui demanda à parler au Commandant. Cet homme à qui l'on oſta ſes armes ayant été conduit dans la tente de Souſa, prit le nom de Jean Machado, & dit qu'il étoit Portugais, & l'un des bannis que Cabral avoit autrefois laiſſez à Melinde; que s'étant veu obligé de prendre parti parmi les Barbares, il avoit ſi bien avancé ſa fortune, qu'on luy avoit donné le commandement d'une troupe, à la teſte de laquelle il avoit tâché de ſe diſtinguer, dans toutes les occaſions où ſon devoir de Capitaine l'avoit engagé; mais que dans celle qui ſe préſentoit, il ſe faiſoit un point d'honneur & de Religion, de ne point tirer l'épée contre les intereſts de ſon légitime Souverain; qu'au reſte, il avoit toûjours conſervé dans ſon cœur la fidelité au Chriſtianiſme, où il avoit été élevé, & qu'enfin, il s'étoit coulé du camp pour avertir le Vice-Roy de ne ſe point repoſer ſur les paroles que les Barbares luy donneroient, & de ne ſe point engager dans une guerre contre Idalcan, dont l'armée, quoique déja trés-conſidérable, ſe groſſiſſoit tous les jours, par des troupes auxiliaires qui luy venoient de toutes parts; & comme il n'y avoit nulle apparence qu'il puſt réſiſter à cette multitude d'ennemis, ni défendre Goa contre une ſi puiſſante armée, il ajoûta, qu'il feroit fort bien de profiter du tems qui luy

Un Rendu d'entre les ennemis demande à parler à Souſa.

Ans de J. Christ. 1510.

restoit pour ménager sa retraite avant qu'il y fust contraint par la force, ou qu'il ne pust plus le faire, à cause de l'hiver qui approchoit, & qui rendroit la mer impraticable.

On reçoit l'avis de ce Rendu; mais on ne s'en sert pas.

Sousa receut cet avis de bonne grace, renvoya celuy qui venoit de l'apporter, & partit pour aller en rendre compte au Vice-Roy; mais l'usage que l'on fit de ce conseil fut bien différent de celuy que les Barbares s'étoient promis. Albuquerque redoubla ses ordres & ses soins pour l'achevement des travaux que l'on avoit commencez, & se mit en état de soutenir les efforts des ennemis, & de prévenir leurs desseins, nonobstant l'avis de leur Emissaire.

Camalcan, qui jugea par les précautions dont le Vice-Roy se servoit, qu'il ne réüssiroit pas dans l'avis qu'il luy avoit fait donner, se retrancha vers l'embouchure du fleuve, & fit faire un épaulement assez considérable pour mettre ses gens à couvert du canon des Portugais.

Quand Albuquerque sceut les ennemis dans ce nouveau poste, il l'envoya reconnoistre, & fit un grand détachement pour les en chasser s'il y avoit lieu de l'entreprendre. Les Portugais n'y voyant pas d'apparence, le Vice-Roy retourna à Goa, à dessein de faire mettre à la mer toutes les nacelles qu'il trouveroit dans le havre, pour porter des troupes jusqu'au lieu où les ennemis s'étoient retranchez; mais quelques habitans de Goa, les uns originaires de cette ville, & les autres qui s'y étoient venus établir, conservant toûjours de l'affection pour Idalcan, & ne cherchant que les occasions de l'y faire rentrer, prévinrent Albuquerque sur le dessein qu'il avoit de s'emparer des nacelles qui étoient dans le port. La honte qu'ils avoient d'avoir rendu Goa sans l'avoir défenduë, & le changement de Religion auquel ils prévoyoient qu'on les engageroit, les déterminerent de reparer leur lâcheté par quelque service important. L'occasion s'en étant présentée pendant l'absence du Vice-Roy, ils envoyerent à Camalcan la plûpart de ces petits bâtimens dont Albuquerque esperoit de se servir. Cette trahison étoit trop manifeste pour la laisser impunie, sur tout dans une pareille conjoncture, ce qui détermina le Vice-

Perfidie des Goans.

Roy d'en tirer vangeance; mais pour le faire avec quelque ſorte de précaution, car il étoit dangereux dans le commencement d'une nouvelle domination, de debuter par des punitions éxemplaires, il fit venir chez luy le chef de cette trahiſon, ſous prétexte de luy communiquer quelque affaire importante, & luy fit expier par ſa mort, la perfidie qu'il luy avoit faite; il en uſa de meſme à l'égard de quelques autres de ſes complices. Enfin Albuquerque ſe voyant réduit à prendre d'autres meſures, ne s'occupa plus que des moyens de ſe défendre; ce qu'il fit avec tant de valeur, qu'il repouſſa les ennemis qui vouloient rentrer dans Goa, & cela penſa les rebuter de cette entrepriſe.

Ans de J. Christ. 1510.

La vigueur avec laquelle les Portugais ſoutinrent de ſi chaudes & de ſi fréquentes attaques, commençant à faire craindre à Camalcan de ne pouvoir reprendre Goa, s'il ne les obligeoit à faire diverſion, ce Géneral ennemi les fit attaquer en meſme-tems du coſté de Benaſtarin & de Zancalin, qui étoit un autre paſſage pour approcher de Goa, à deſſein de les engager à partager leur troupes. Il commanda à Zufolar, l'un des principaux Officiers de ſon armée, de s'aller poſter vers Benaſtarin, avec un corps de mille hommes de pied qu'il mena avec luy; il envoya Melich Cufforg, Officier géneral, pour occuper l'entrée de Zancalin, où il parut dans les barques que l'on avoit amenées de Goa, & ſe reſerva le commandement d'un corps de troupes choiſies pour ſoutenir celuy des deux partis qui en auroit le plus de beſoin. Ce Géneral croyant que la nuit ſeroit plus favorable pour l'éxecution de ſon deſſein, prit ce tems là pour commencer ſes attaques; mais les Portugais qui étoient jour & nuit ſous les armes, loin d'eſtre allarmez en ſe voyant attaquez par différens endroits, firent par tout une égale réſiſtance. Il eſt vray que la mort de Garſie de Souſa répandit tant de conſternation parmi les Portugais, que les ennemis s'en étant apperceus, firent leur deſcente, & forcerent les Portugais d'abandonner leurs retranchemens, & de ſe retirer dans Goa.

Les ennemis s'emparẽt d'un autre paſſage.

Mort de Garſie de Souſa.

Les Portugais ſont forcez.

Comme le Vice-Roy ne comptoit pas trop ſur la fide-

Ans de J. Christ. 1510.

lité des troupes, pour la défenſe de cette ville, & qu'il ne ſe confioit que médiocrement aux ſoldats Goans, qu'il avoit incorporez dans quelques-unes de ſes compagnies, il en fit un détachement pour aller à Benaſtarin, & pour éprouver en meſme-tems leur fidelité & leur courage. Albuquerque ne ſe trompa point dans le jugement qu'il en avoit porté, puis qu'auſſitoſt qu'ils ſe virent en liberté, ils ſe rangerent du parti de Camalcan. Les Marchands qui étoient dans la ville, voulurent à l'éxemple des gens de guerre, faire quelque mouvement de rebellion; mais le Vice-Roy ayant fait punir les chefs de la revolte, les autres liguez qui étoient tous gens de métier ou de néant, en furent tellement intimidez, qu'ils mirent les armes bas, & attendirent l'occaſion de ſe ranger du coſté des victorieux.

Nouveaux mouvemens à Goa.

Lors que le Vice-Roy ſe vit le maître dans Goa, il envoya des troupes à l'endroit que les Barbares attaquoient avec le plus d'obſtination. Antoine Norogna qui commandoit de ce coſté là les repouſſa, & fit une ſortie où il tua beaucoup de leurs gens. Ce dernier effort ne ſervit qu'à faire paroiſtre le courage des Portugais, ſans pouvoir ſauver Goa de la puiſſance des ennemis. Leurs Officiers rallíerent les fuyars, & revinrent à la charge en plus grand nombre qu'auparavant; de ſorte que la ville ſe trouvant hors d'état de reſiſter, & les Portugais n'étant plus aſſez forts pour la défendre, ſur tout depuis la déſertion des ſoldats Goans, les Marchands & les Arabes, que la ſeule crainte retenoit dans une eſpéce d'obéïſſance, ſe ſervirent de cette occaſion tumultueuſe pour en ſortir. Enfin le Vice-Roy qui ne pouvoit plus rémedier à une revolte ſi generale, ni s'oppoſer aux ennemis qui le preſſoient de toutes parts, ne ſongea plus qu'à ſauver ſes vaiſſeaux, & à ſe retirer dans la Citadelle, qui eſt bâtie ſur le bord de la mer.

Le Vice-Roy ſe retire dans la Citadelle.

Sur ces entrefaites Idalcan arriva à l'armée, & réſolut de forcer le Vice-Roy dans cette place. Pour en venir plus facilement à bout, il fit couler à fond un bâtiment rempli de ſable, à deſſein d'embarraſſer le bras de mer qui eſt fort étroit, & d'empêcher qu'Albuquerque ne ſe puſt ſauver.

Le Vice-Roy averti de cette manœuvre, envoya pendant la nuit un de ses Pilotes pour sonder le canal, & pour sçavoir, si à la faveur du flux, il y auroit assez de largeur & de profondeur pour hasarder de passer; ce qui s'étant trouvé praticable, Albuquerque donna ses ordres pour transporter dans ses vaisseaux, toutes les munitions de guerre & de bouche, qui étoient dans la Citadelle; mais avant que d'en sortir, il fit executer à mort cent cinquante Arabes qui l'avoient trahi, & qu'il tenoit en prison, & mit le feu à l'arsenal pour y consumer ce qu'il ne pouvoit emporter. Cet incendie ayant paru avant que par son éloignement, le Vice-Roy fust à couvert de la poursuite des ennemis, les Barbares se partagerent; les uns furent employez à éteindre le feu, & les autres eurent ordre de poursuivre les Portugais, qui tâchoient de gagner le lieu où leurs vaisseaux étoient à l'ancre, à cause de la mauvaise saison qui ne leur permettoit pas de mettre à la voile.

Ans de J. Christ. 1510.

Il sort de cette place, & met le feu à l'arsenal.

Antoine Norogna, Jérôme Limice, & Emanuel Lacerda, qui commandoient l'arriéregarde des Portugais, soutinrent le premier choc. Le Vice-Roy eut un cheval tué sous luy, & perdit quelques soldats; mais aussi les Portugais eurent le tems de gagner leurs navires, & de s'éloigner du port. Ce ne fut pas néanmoins sans essuyer le feu & les fléches des Barbares, qui n'oserent les poursuivre sur mer, pour ne se point exposer au canon des vaisseaux Portugais. Ainsi le Vice-Roy abandonna la ville de Goa, aprés l'avoir possedée l'espace de quatre mois; mais conservant toûjours l'espérance d'y rentrer quelque jour, & de la garder plus long-tems.

Idalcan repréd Goa.

Albuquerque en sortant de Goa, relâcha dans le port de Pangin, qui n'en est pas beaucoup éloigné. Il se vit obligé d'y passer l'hiver, à cause de la mauvaise saison & des ennemis qui tenoient la mer. Toutefois cette nécessité l'embarrassoit moins que la disette de pain & d'eau, dont il craignoit de n'avoir pas une assez grande provision pendant son séjour dans ce havre. Il ne sçavoit pas mesme où en envoyer prendre, parce que les ennemis occupoient tous

Ans de J. Christ. 1510.

les endroits d'où il en pouvoit tirer. De plus, il luy étoit presque impossible de sortir de la rade, & d'aller à Bardes, qui est un bourg dans le Continent le plus proche du port, où il auroit trouvé les vivres dont il étoit sur le point de manquer, à moins que d'essuyer le feu d'une grande batterie qu'Idalcan avoit fait dresser du costé de Goa.

Les soldats qui avoient découvert l'inquiétude du Vice-Roy, refusoient de luy obéïr, & négligeoient le service, & mesme un de ses Officiers, nommé François de Sousa, qui oubliant ce qu'il devoit au nom qu'il portoit, & à sa qualité d'Officier, voulut passer du costé des Barbares; mais un coup de vent l'ayant reporté au milieu de la flotte, le Vice-Roy le fit mettre en arrest, & aprés luy en avoir fait un sanglant reproche, il le dégrada des armes, le cassa à la teste de toute la flotte, & donna à un autre le commandement de son vaisseau. Une pareille honte, & telle que celle d'une dégradation, auroit à la fin cedé à la famine qui menaçoit tout l'équipage; car les soldats ne subsistoient plus que d'insectes, & du suc que l'on tâchoit de tirer du cuir dont les coffres étoient couverts, si le Vice-Roy ne se fust déterminé à faire descente dans les Isles de Charame, & de Divar, assez proches l'une de l'autre, & peu éloignées de Goa, pour y aller enlever du bétail, & pour y faire aiguade.

Dégradation d'un Capitaine Portugais.

Affreuse disette parmi les Portugais.

Antoine de Norogna sollicita si pressamment le Vice-Roy de luy donner cette commission, qu'il ne put la refuser, ni à sa valeur, ni à son zéle, & mesme il luy laissa le choix des soldats en qui il se confioit davantage, pour le seconder dans cette expédition. Meniaque, Capitaine Indien, & l'un des plus fidelles partisans des Portugais, fut de la partie. Ils aborderent heureusement dans les deux Isles; ils en surprirent les habitans, les mirent en fuite, & leur enleverent quelques bestiaux. Ces Insulaires s'étant ralliez, revinrent à la charge, & tuerent plusieurs Portugais, ce qui empêcha Norogna de risquer une seconde descente, à moins qu'il n'eust une meilleure escorte.

Mais les vivres que Norogna avoit fait conduire dans les vaisseaux ne durerent pas long-tems. Les soldats pressez par

la

la faim & par la soif, & réduits à se passer d'une trés modique portion, tâchoient de purifier l'eau de la mer, de son âcreté pour la rendre potable. Plusieurs d'entre-eux passerent du costé des ennemis, & leur apprirent l'extremité où l'on étoit sur la flotte. Idalcan qui jugea par le recit de ces Rendus, que les Portugais en cet état, ne soutiendroient pas un rude choc, fit mettre ses vaisseaux à la mer, & chargea quelques brulots d'un certain artifice, qu'on devoit jetter sur les bâtimens des Portugais, tandis que l'on canonneroit le reste de la flotte.

ANS DE J. CHRIST. 1510.

Idalcan le sçait & en veut profiter.

Le Vice-Roy ayant été averti de ce dessein par un nommé Machado, dont il avoit éprouvé la fidelité dans une autre occasion, écouta dans celle-ci, tout ce que son courage luy inspira pour périr plus glorieusement que par la famine, ou pour se tirer du violent état où il alloit tomber, s'il demeuroit plus long-tems exposé à la merci de ses ennemis. Pour cet effet, il assembla ses Officiers, & les plus anciens de ses soldats; il leur découvrit l'extremité où il étoit réduit, tant par la désertion de plusieurs de ses gens, que par l'impossibilité de nourrir ce qui luy en restoit, & leur proposa de faire un dernier effort pour s'affranchir des miseres qu'il prévoyoit, & que l'on ne pouvoit éviter que par une victoire, ou prévenir par une mort glorieuse.

Quoique cette alternative parust également effrayante, il n'y eut personne dans le Conseil, qui ne se trouvast porté à entreprendre tout ce qu'il y auroit de plus difficile à executer. Le Vice-Roy voyant une si grande fermeté parmi ses gens, fut d'avis d'aller insulter les deux bourgs de Bardes, & de Pangin, dont l'artillerie les avoit obligez tant de fois à changer de rade. Bien que ce dessein fust plein de difficultez, toutefois il conceut quelque espérance d'y réüssir. La certitude où étoient les Barbares, de la supériorité de leurs forces à celles des Portugais, les faisoit vivre dans une sécurité, qu'ils croyoient que rien ne pouvoit troubler. Ils avoient apporté tant de soins à se retrancher dans ces deux bourgs où ils avoient mis des troupes, qu'ils ne redoutoient plus, ni le courage des Portugais, ni les surprises de la guerre.

Belle résolution des Portugais.

Ans de J. Christ. 1510.

Il s'agissoit donc de profiter utilement de l'indolence des ennemis, & du mépris qu'ils faisoient des Portugais. Dans cette veuë, le Vice-Roy partagea ses troupes pour faire différentes attaques. Norogna & Andrada Capitaines Portugais, eurent ordre de s'aller emparer du costeau par où Camalcan pouvoit secourir les deux bourgs, quand l'attaque seroit commencée. Simon Martin fut commandé pour occuper un certain défilé, par où les ennemis alloient au camp de Camalcan, Jacques Ferdinand de Bégie, & Alfonse Personne demeurerent vers l'embouchure du fleuve; l'un commandoit une galére, & l'autre un vaisseau armé en guerre. Les Capitaines Lacerda, Miranda, Vasquez de Blanc-Castel, Jérôme Limice, de Sylva, & George Forgaz, furent reservez pour battre ces deux bourgs de tous les costez, en cas que les Barbares, au lieu d'estre surpris, se missent en devoir de repousser les Portugais. Toutes ces marches ainsi concertées, chacun alla vers l'endroit qui luy étoit assigné. Aussitost que chaque Officier eut occupé son poste, ceux qui devoient approcher le plus prés de Pangin & de Bardes, firent un détachement. Les troupes qu'ils envoyerent, mirent pied à terre pendant l'obscurité de la nuit, surprirent les sentinelles des premiers corps de garde, & les égorgerent. Ils en userent de mesme à l'égard des autres, & parvinrent jusqu'aux portes des deux bourgs, sans estre découverts par ceux à qui les ennemis en avoient confié la défense. Les Portugais se voyant maîtres des portes, & étant soutenus par leurs gens qui marchoient sur leurs pas, donnerent signal au Vice-Roy, par le bruit des tambours & des trompettes, qu'ils étoient entrez dans les deux bourgs. Albuquerque de son costé alla forcer Camalcan dans ses lignes, entra dans son camp, & par les cris de ses soldats, & par le bruit des armes, acheva de porter l'épouvante parmi les Barbares. Le grand nombre de gens qui tomboient sous les coups des Portugais, obligea les troupes de Pangin & de Bardes, & celles du camp, d'éviter par la fuite une mort qui ne leur paroissoit que trop certaine.

Vigoureuse action des Portugais.

Alors les Portugais s'emparerent des deux bourgs, d'où

ils aimerent mieux enlever les vivres qu'ils y trouverent, & les faire conduire dans leurs vaiſſeaux, que de pourſuivre les Barbares qui ſe retiroient dans Goa. Idalcan qui y étoit, craignant que les Portugais ne le vinſſent inſulter juſque dans cette ville, en fit redoubler la garniſon, & aprés avoir conferé avec Camalcan, qui s'y étoit retiré, ſur ce qu'il y avoit à faire dans une conjoncture auſſi preſſante que cellelà, ils ſe perſuaderent que les Portugais avoient receu quelque ſecours, ſans quoy ils n'auroient oſé faire une ſi hardie entrepriſe. Dans cette penſée, Idalcan ſe reſolut à faire la paix; il choiſit pour l'aller négocier avec Albuquerque, ce meſme Machado qui avertiſſoit le Vice-Roy, des deſſeins les plus ſecrets d'Idalcan; mais au lieu d'y porter le Vice-Roy, & d'éxagerer comme Négociateur, la ſuperiorité des ennemis, il luy conſeilla de n'entendre à aucun accommodement, à moins qu'il ne luy fuſt trés-avantageux; il l'aſſeura qu'Idalcan conſentiroit bientoſt à tout ce qu'il éxigeroit de luy, tant par la néceſſité où il ſe voyoit de s'unir avec les Portugais, que par celle de s'oppoſer aux deſſeins de Criſnara, Roy de Narſingue, qui marchoit à la teſte d'une formidable armée pour reprendre la ville de Taracol, qu'Idalcan avoit conquiſe ſur luy dans ſa derniére campagne.

Ans de J. Christ. 1510.

Idalcan ſonge à faire la paix.

Ce Prince envoye Machado pour la négocier.

Le Vice-Roy profita de cet avis, & ſe rendit plus difficile qu'il n'auroit été pour conclurre une paix, qu'il ne déſiroit pas moins qu'Idalcan. Comme les conditions dans leſquelles Albuquerque avoit témoigné ſe vouloir renfermer, paroiſſoient un peu dures à ce Prince, on interrompit la négociation. Cependant Idalcan vivoit dans une mortelle inquiétude ſur le parti qu'il avoit à prendre. Il ſe perſuadoit, avec quelque ſorte de raiſon, qu'auſſitoſt qu'il ſe ſeroit mis en campagne, pour marcher contre Criſnara, le Vice-Roy ne manqueroit pas de s'emparer de ſes ports, & de ſes péages. D'ailleurs, il appréhendoit que le Narſingois ne vinſt à bout de ſon deſſein, s'il différoit plus long-tems de s'y oppoſer. Idalcan paſſa tout l'hiver dans cette incertitude, ne ſçachant s'il devoit préferer la défenſe de ſes ports, & de ſes droits à celle de Taracol, & l'amitié de ſes voiſins à l'alliance des Etrangers.

Le Vice-Roy ſe fait rechercher pour cette paix.

Ans de J. Christ. 1510.

Pendant cette saison, qui n'étoit plus propre aux travaux de la guerre, l'Amour s'introduisit dans le cœur de quelques jeunes Portugais. L'occasion qui s'en étoit présentée dans la prise que le Vice-Roy avoit faite de quelques femmes Indiennes, dont il vouloit faire present à la Reine, avoit quelque chose de trop attirant pour n'en pas appréhender les suites. Quoy-qu'Albuquerque eust pris toutes sortes de mesures pour les éviter, en mettant ces belles Captives sur un vaisseau séparé, dont les Officiers & le Capitaine étoient au-dessus de ces sortes de mouvemens, qui ne siéent bien qu'aux jeunes gens, il rendit encore une Ordonnance, par laquelle il défendit d'approcher de ce bâtiment, & enjoignit à ceux qui le commandoient, que personne n'y entrast, sous quelque prétexte que ce pust estre, sans en avoir une permission de sa part. On observoit cette Ordonnance avec tant d'éxactitude & de rigueur, que les gens les plus distinguez parmi ceux qui étoient sur la flotte, ne pouvoient y avoir aucun accés.

Intrigue galante parmi les Portugais.

Tandis que chacun déferoit aux ordres du Vice-Roy, on sceut que Rodrigue Diaz fils du Sécretaire de ce vaisseau, avoit commerce avec une de ces Indiennes. Comme la plûpart des jeunes gens ne sont pas toûjours discrets dans un commerce de cette nature, Diaz en fit confidence à un de ses amis, & ce dépositaire d'un secret, qui selon eux, n'étoit pas fait pour le silence, le fit bientost passer à un tiers; chacun alors y chercha son avanture. Cette intrigue ne dura pas long-tems sans estre découverte. Bien que cès amans s'introduisissent dans le vaisseau, par la médiation de Diaz, & à la faveur de la nuit, on ne laissa pas de les surprendre, & ils furent mis en arrest jusqu'à ce que l'on eust reconnu l'entremetteur de toute l'intrigue. Diaz qu'on en soupçonnoit en ayant été convaincu, on instruisit son procés dans le Conseil de guerre, & il fut condamné à estre pendu.

Un si rigoureux jugement toucha de pitié ceux qu'il avoit obligez en servant leur passion, & les porta par reconnoissance à demander au Vice-Roy, la grace de Diaz; mais

Albuquerque infléxible sur les contraventions à la discipline, & à ses ordres, ne les écouta que pour leur refuser ce qu'ils luy demandoient, & l'arrest fut executé. Ce refus irrita ces jeunes Portugais, & le chagrin qu'ils en eurent fut si vif, que passant de la priére au murmure, & du murmure aux outrages, ils sortirent de l'obéissance & du respect qu'ils devoient aux ordres & au caractére du Vice-Roy.

ANS DE J. CHRIST. 1510.

Rebellion de quelques uns d'entre eux.

Albuquerque contraint d'user de toute son autorité, fit remettre en arrest ceux qui se porterent à ces extrémitez, & les condamna à une dure prison; mais il fut bien surpris, quand aprés quelques jours de détention, ils refuserent la liberté qu'il vouloit leur rendre; ils ne consentirent mesme à la récouvrer, qu'à condition qu'on les renvoyeroit en Portugal, pour demander, disoient-ils, justice au Roy du procedé d'Albuquerque, & pour informer ce Prince de sa conduite. C'étoit là véritablement offenser le Vice-Roy, que de le menacer en méprisant ses graces, & le pardon qu'il accordoit, sans qu'on l'en eust sollicité; mais si par politique il ne se repentit pas ouvertement de sa clémence, il fit bien sentir à ceux qui en avoient abusé, le mécontentement où il étoit d'une si étrange conduite; il cassa ceux d'entre ces rebelles qui avoient de l'employ, & n'en donna aucun à ceux qui en pouvoient espérer sur la flotte.

Le Vice-Roy les fait arrester.

Cependant Albuquerque, à qui Machado continuoit de donner des avis du puissant armement qu'Idalcan avoit mis sur pied, se détermina de le prévenir. Ce Vice-Roy suivant en cela le génie des Portugais, qui disputoient toûjours à leurs ennemis, l'avantage de donner les premiers coups, détacha dix fustes bien équipées, sous le commandement de Norogna, avec ordre d'attaquer tout ce qu'il trouveroit sur sa route, & envoya deux galéres, un vaisseau & un brigantin, pour ranger la coste, à dessein de surprendre quelqu'un, qui pust les instruire de ce qui se tramoit à Goa.

Sur les avis de Machado, le Vice-Roy fait mettre quelques bâtimens à la mer.

A peine Norogna se fut-il élargi en mer, que d'un costé il apperceut que trente frégates étoient parties de devant une Isle qu'on nomme Divar, éloignée de quelques lieuës

Ans de J. Christ. 1510.

de Goa. Elles étoient commandées par un Capitaine d'Idalcan, appellé Zufolar, & voguoient à sa rencontre. Norogna découvrit d'un autre costé, que quelques barques faisoient force de rames pour joindre ce Capitaine. Quoique l'équipage des vaisseaux Portugais ne fust pas fort nombreux, ce Capitaine ne laissa pas de faire teste aux ennemis, avec la mesme résolution que s'il leur eust été égal ou superieur, & comme il avoit obtenu du Vice-Roy que ces jeunes Portugais qu'il tenoit en prison eussent à le suivre, ils le firent en qualité de volontaires, & sans vouloir estre revestus d'aucun caractére que de celuy de simples soldats. Norogna content de voir tant d'ardeur parmi ses troupes, & tant de disposition parmi les ennemis, à accepter le combat, insulta leur flotte avec une vigueur incroyable Les Barbares n'en témoignerent pas moins que les Portugais, & se défendirent avec une valeur extraordinaire. Cette action fut si chaude & si opiniâtrée, que l'on se battit long-tems sans pouvoir reconnoistre, qui des deux partis étoit vainqueur, ou vaincu.

Combat naval.

Zufolar se va mettre sous le canon de Goa.

Zufolar, s'appercevant de la diminution de ses troupes, les fit débarquer pour s'approcher de Goa, & pour estre soutenu de la garnison, en cas que les Portugais le pressassent un peu trop. Norogna jugea par ce mouvement, que les ennemis commençoient à plier; il les chargea avec plus de furie, & s'attacha à combattre le vaisseau de Zufolar. Ce bâtiment ne résista pas long-tems sans échoüer. Simon & Ferdinand Andrada, qui étoient freres, sauterent dedans, & trois autres Portugais les suivirent. Dans le tems que Norogna se disposoit à y entrer aussi, il fut blessé à la cuisse d'un coup de fléche, que l'on décocha de dessus les murailles de Goa, car cette action se passoit à la veuë d'Idalcan & de toute la ville. La blessure de Norogna occupa tellement les Portugais, que les ennemis voyant qu'on négligeoit le vaisseau de Zufolar, s'en approcherent aisément, parce que la mer s'étoit retirée, & sécoururent ceux qui étoient restez, & qui étoient aux mains avec les cinq Portugais que l'on y avoit veû entrer. Comme la blessure de Norogna l'empeschoit de reprendre

Norogna est blessé.

les armes, & qu'il ne pouvoit envoyer un grand bâtiment, pour tirer ſes gens du péril où ils étoient, le canal n'ayant pas aſſez de fond, il détacha des eſquifs pour les aller ſécourir.

Ans de J. Christ. 1510.

Idalcan, qui avoit été témoin de tout ce qui s'étoit paſſé dans ce combat, ne put refuſer ſon aplaudiſſement à la valeur des cinq Portugais, qui s'étoient emparez du vaiſſeau de Zufolar, ni retenir ſes regrets, quand il apprit que Norogna étoit mort trois jours aprés ſa bleſſure. Albuquerque en fut véritablement affligé ; car il n'aimoit pas ſeulement Norogna comme ſon neveu, il le regardoit encore comme ſon éleve dans les armes, & comme l'un des plus braves Officiers que le Roy euſt dans le ſervice. Aprés luy avoir rendu les honneurs deûs à ſon mérite & à ſa naiſſance, on écouta les propoſitions de paix qu'Idalcan envoya faire ; mais le Vice-Roy & luy, n'eſtant pas encore convenus des conditions de ce traité, on n'en parla plus.

Mort de Norogna.

Secondes propoſitions de paix avec Idalcan ; mais inutiles.

Albuquerque partit incontinent aprés pour l'Iſle d'Anchédive, où il laiſſa ſes malades & ſes bleſſez ; de là il s'en alla en Cananor pour faire travailler au radoub de ſes vaiſſeaux, & au rafraîchiſſement de ſa flotte. Preſt à doubler la pointe de Rama, qui eſt ſur la coſte de Goa, il découvrit cinq vaiſſeaux Portugais, dont il y en avoit quatre commandez par Jacques Mendez de Vaſconcellos ; le cinquiéme étoit un de ceux qui avoient hiverné à Mozambique ; tous ces bâtimens alloient par ordre du Roy moüiller devant Malaca. Ce renfort d'équipage & de navires, fut d'un grand ſecours pour la flotte, qui étoit épuiſée, & de forces & de munitions.

Jonction de pluſieurs bâtimens Portugais.

Les affaires d'Afrique tournoient plus heureuſement pour le Roy, que celles des Indes. Nugno Ferdinand Ataïde, Commandant des vaiſſeaux que le Roy y avoit envoyez, ſe ſignaloit tous les jours par quelques nouveaux exploits. Il n'y avoit pas meſme long-tems qu'auprés d'Arzile, il avoit combattu Benguanéme, l'un des Officiers géneraux du Roy de Fez ; qu'il l'avoit défait & tué, & mis le reſte de ſon armée en déroute.

Affaires d'Afrique.

Ans de J. Christ. 1510.

Vasco Coutigno, Comte de Borbe & Gouverneur d'Arzile, dont les coureurs auoient découvert quelques troupes du Roy de Fez, lesquelles battoient la campagne aux environs de sa ville, en sortit à la teste d'un grand détachement, les attaqua, & les tailla en piéces.

Comme ces deux actions s'étoient passées avec beaucoup d'éclat & de gloire pour les Portugais, Baraxa & Almandarin, qui étoient deux des plus fameux Capitaines de Mahomet Roy de Fez, ne respiroient que l'occasion de dédommager ce Prince du désavantage que ses troupes avoient eu dans ces derniéres rencontres. Pour cet effet, ils rassemblerent tout ce qu'ils purent de gens; ils firent de nouvelles levées, & s'avancerent jusqu'auprés d'Arzile, à dessein de l'assiéger; mais la trouvant bien fortifiée, & ne doutant pas qu'elle ne fust bien défenduë, ils ne jugerent pas à propos d'y demeurer plus long-tems.

Le Roy de Fez en veut à Arzile.

Quand Mahomet vit que ses meilleurs Officiers n'osoient insulter Arzile, il se persuada que cette conqueste luy étoit reservée, & vint à la teste d'une nombreuse armée pour en former le siége; mais si l'importance de cette place augmenta dans ce Prince, l'envie qu'il avoit de s'en emparer, il se rebuta des grandes difficultez qu'il luy falloit surmonter pour y réüssir; de maniére qu'il prit le parti de s'en retourner comme il étoit venu; sa présence, & les forces qu'il avoit amenées, n'ayant servi qu'à mieux marquer la honte de sa retraite.

Différentes & courageuses actions de plusieurs Portugais.

Pendant que Mahomet & ses Officiers géneraux, avoient fait d'inutiles efforts pour la réduction d'Arzile, quelques Capitaines Portugais allerent chercher les occasions de se signaler contre les ennemis. George Vieïre fut un des premiers qui les rencontra; quoi-qu'il n'eust que trente-deux chevaux, il attaqua Cide Hamet, fils du Gouverneur d'Alcacer; mais la partie n'étant pas égale, Vieïre fut tué, & ses gens furent mis en fuite. François de Portugal Comte de Vimioso, & Vasco Coutigno, qui ne commandoient chacun que cinquante maîtres, allerent forcer un des plus considérables bourgs des Maures; ils s'en emparerent, & passe-

paſſerent au fil de l'épée la plus grande partie des habitans. Ceux qui échaperent aux Portugais, ayant porté l'allarme dans les environs, les Maures s'aſſemblerent, prirent les armes, & tomberent ſur les Portugais; mais en ſi grand nombre, que ſans leur fermeté accoûtumée, ils auroient ſuccombé ſous la multitude. Vimioſo fut dangereuſement bleſſé d'un coup de pierre; ſa bleſſure ne l'empêcha pas néanmoins de faire ſeize priſonniers qu'il mena dans Arzile.

Ans de J. Christ. 1510.

Cependant Emanuel, à qui l'on avoit mandé ce qui s'étoit paſſé en Afrique, & dans les Indes, ſe détermina d'y envoyer des vaiſſeaux & des troupes. Ferdinand Ataïde, qui depuis peu étoit revenu d'Afrique eut ordre d'y retourner avec une flotte de trente navires, que le Roy mit ſous ſes ordres, pour défendre & pour conſerver la ville de Safi.

Le Roy envoye des vaiſſeaux en Afrique & dans les Indes.

Ce Prince envoya en meſme-tems des vaiſſeaux dans les Indes, & en donna la conduite à différens Capitaines. Jacques Mendez de Vaſconcellos eut le commandement de quatre des meilleurs voiliers, & Gonſalve Sequeria, qui eut celuy de ſept autres bâtimens, débarqua à Cochin, & de-là paſſa en Cananor, où Albuquerque faiſoit alors ſa réſidence. Jean Serrand partit avec trois vaiſſeaux, & fit voile vers l'Iſle de Madagaſcar. Il découvrit toute la coſte Méridionale; ménagea des alliances avec quelques Rois des environs; chargea ſes navires de tout ce qu'il trouva de meilleur & de plus grand prix dans ce païs, & emmena avec luy un de ces Portugais, que Gomez d'Abrey y avoit laiſſez. Au reſte, ce Portugais qui étoit bon Pilote, fut cauſe que Serrand s'élargit en mer, nonobſtant les grandes tempeſtes, & qu'il fit la route des Indes.

Vaſconcellos étant arrivé à Goa, alla chez Albuquerque, à qui le Roy commandoit par les lettres que Vaſconcellos avoit à luy préſenter, de luy fournir tout ce qui luy ſeroit néceſſaire pour entreprendre ſon voyage de Malaca, ſelon les ordres que ce Prince luy en avoit donnez à ſon départ de Liſbonne.

ANS DE J. CHRIST. 1510.

Proposition du Vice-Roy à Vasconcellos pour aller devant Goa.

Le Vice-Roy, qui par la réünion de ces derniers navires aux siens, se voyoit une flotte considérable & florissante, proposa à Vasconcellos de différer son voyage de Malaca, puisqu'il n'avoit pas des forces suffisantes pour rien entreprendre de glorieux de ce costé là, & comme l'affaire de Goa étoit plus importante que celle de Malaca, il le pressa de se joindre à luy pour aller remettre le siége devant cette ville, & luy promit que quand il y seroit rentré, il luy donneroit telle quantité de vaisseaux qu'il voudroit, pour aller faire l'expédition de Malaca. Vasconcellos ayant consenti à cette proposition, le Vice-Roy fit un voyage à Anchédive; il envoya à Socotora un vaisseau chargé de vivres & de munitions, sous la conduite de François Pantoja, & manda à Alfonse son neveu, qui étoit Gouverneur de la Citadelle de Socotora, de se rendre à la flotte. Quant à luy, il partit pour Onor avec Vasconcellos, à qui le Roy avoit ordonné de porter la lettre qu'il écrivoit à Timoja, touchant les bons & loüables services qu'il luy rendoit en la personne du Vice-Roy & de ses Géneraux. Albuquerque à son départ d'Onor, prit la route de Cananor. Sitost qu'il y fut arrivé, il fit mettre à la mer Simon Martin Calderia, & Garsie de Sousa, pour aller ranger la coste de Calécut; il leur donna à chacun trois vaisseaux, pour empêcher qu'aucun bâtiment venant d'Arabie, ne moüillast dans le port de cette ville, & pour s'opposer en mesme-tems à la sortie des navires qui y étoient; il chargea Gaspard Payva de ranger la coste de Goa, & pria Vasconcellos de courir celle des Indes. Tous ces Capitaines animez du mesme esprit s'aquitterent si bien de leur commission, qu'ils firent plusieurs prises, sur l'une desquelles on trouva deux Juifs, qui embrasserent le Christianisme, & qui servirent de Truchemans aux Portugais.

Départ du Vice-Roy & de Vasconcellos.

Il donne ses ordres à ses Capitaines.

Mort de Trimumpara, Roy de Cochin.

Ce fut dans ce tems-là qu'Albuquerque apprit que Trimumpara, Roy de Cochin, étoit mort dans le Turcol où il s'étoit retiré, pour vaquer uniquement au culte de ses Dieux. Il regretta beaucoup ce Prince, & quoy que Naubeador, qui avoit succedé à sa Couronne, eust succedé aussi aux bon-

nes volontez du Roy pour les Portugais, toutefois l'union qui depuis cette abdication, avoit subsisté entre le nouveau Roy de Cochin, & le Vice-Roy, étoit sur le point de finir par la rigueur de la loy du Royaume. Cette loy veut que quand un Roy a volontairement abdiqué, & qu'il meurt dans son Turcol, son successeur descende du trône, pour aller occuper la place que son prédecesseur s'étoit choisie dans la solitude; de maniére qu'aprés avoir regné comme luy, il faut aussi que comme luy, il y aille passer le reste de ses jours, bienque sans aucune inclination pour ce genre de vie & de retraite.

Ans de J. Christ. 1510.

Sur ce fondement, les enfans de la sœur de Trimumpara, dont l'aîné étoit connu sous le nom du Prince de Cochin, & le cadet sous celuy de Naubeador, étoient les véritables héritiers de Trimumpara; mais le Prince de Cochin s'en étant rendu indigne par sa liaison avec Zamorin Roy de Calecut, ennemi declaré du Roy de Cochin, quoy qu'il fut son oncle, Naubeabor fut appellé à la Couronne. Cette préference pensa luy couter bien cher, puis qu'aussitost aprés la mort de Trimumpara, le Prince se mit en devoir de déposseder son frere. Il le traita d'usurpateur, & dit que si les dispositions de Trimumpara luy avoient été favorables, il seroit un prévaricateur de la loy, s'il ne la suivoit à la rigueur, en se retirant dans le mesme Turcol, où le Roy, qui l'avoit précedé, étoit mort.

Rigueur extraordinaire de la loy du païs.

Le manifeste que le Prince de Cochin fit publier, de ses prétentions, frappa les peuples, & les prévint en sa faveur. Comme leur déference pour les loix fondamentales de l'Etat luy étoit favorable, personne ne luy refusa son consentement. En vain Naubeador renouvella-t-il le souvenir de l'infidelité de son Concurrent; en vain exodsa-t-il que ce Prince, par ingratitude, & mesme par politique, s'étoit broüillé avec Trimumpara, pour ne point tomber dans la rigueur de la loy, à cause du grand âge de ce Prince, qui en luy frayant le chemin du trône, luy auroit aussi frayé celuy du Turcol. Les Cochinois ne déférerent point à ces raisons, & tinrent toûjours pour le Prince;

Le Prince de Cochin veut détrôner Naubeador.

Ans de J. Christ. 1510.

Le Vice-Roy entreprend la défense de ce Prince.

mais Albuquerque s'interessoit trop aux affaires de Naubeador, pour l'abandonner dans une si importante conjoncture. Il regardoit son élevation à la Royauté, comme l'ouvrage de la protection d'Emanuel, & son installation sur le trône, comme le sien, par les ordres qu'il avoit déja donnez pour les céremonies de son couronnement. Cela joint aux bonnes intentions que Naubeador avoit toûjours euës pour les Portugais, détermina le Vice-Roy à soutenir & à défendre ce Roy, que l'on projettoit d'accabler par les troupes auxiliaires que le Roy de Calécut envoyoit au Prince de Cochin, lesquelles étoient déja entrées dans le Royaume.

La diligence que les ennemis apporterent à réünir leurs forces, obligea Albuquerque d'en faire une pareille pour se rendre dans le port de Cochin, & de fait, il y vint moüiller avec une nombreuse flotte. Son arrivée rasseura les partisans de Naubeador, & répandit en mesme-tems une si terrible crainte parmi les ennemis de ce Roy, que sans attendre que l'on en vinst à quelque action, ils se retirerent. Albuquerque voyant leur peu de fermeté s'en retourna en Cananor, & laissa la conduite de son armée navale à Vasquez de Blanc Castel, & à Laurent Morena. Les Cochinois & les Calecutains qui ne redoutoient qu'Albuquerque, se remirent à la mer dés qu'ils eurent appris son départ, dans l'espérance de battre les troupes de Naubeador, & celles de ses Alliez; mais les deux Capitaines Portugais, sur qui le Vice-Roy, en partant, s'étoit reposé du succés de cette guerre, se mirent bientost en état de prévenir & d'arrester les ennemis. Les ordres qu'ils avoient receus de ne rien ménager pour la défense de Naubeador, étoient trop précis, & leur valeur étoit trop compromise en cette occasion, pour s'étonner du nombre de gens qu'ils avoient à combattre, ni des suites que cette guerre auroit apparemment, puisqu'il s'agissoit d'une couronne entre les deux partis, que les Cochinois liguez avec les Calécutains tâcheroient d'arracher à Naubeador; mais que les Portugais s'efforceroient de conserver à ce Prince comme allié, & comme tributaire d'Emanuel.

Retraite des ennemis de Naubeador, & départ du Vice-Roy.

Telles étoient les réſolutions que chaque parti avoit priſes dans cette guerre, qui ſur ces principes ne pouvoit eſtre que trés cruelle. Les Portugais en étoient convaincus; mais ils n'en étoient point étonnez. Les Cochinois & les Calécutains au contraire, n'étoient pas dans une pareille ſécurité. Quoi-qu'ils comptaſſent beaucoup ſur les prétentions du Prince qu'ils défendoient, mais encore plus ſur leur grand nombre, & que cette ſuperiorité leur enflaſt le courage, ils avoient néanmoins une crainte ſecrette, quand il falloit en venir aux mains avec les Portugais.

Ans de J. Christ 1510.

Blanc-Caſtel & Morena n'ignoroient pas la perplexité où devoient eſtre les ennemis; du moins ils en jugeoient ainſi, par tout ce qui s'étoit paſſé dans les guerres précedentes; cela ne contribuoit pas peu à les raſſeurer & à les rendre redoutables. Pleins de cette confiance, ils débarquerent leurs troupes, ſe poſterent le plus avantageuſement qu'ils purent, & leur préſenterent la bataille. Comme les armées étoient en préſence, & que ni l'une ni l'autre ne pouvoit plus la refuſer, ſans s'expoſer à une défaite plus honteuſe & plus certaine, que celle qui devoit ſuccéder au combat, l'action commença avec une vigueur incroyable. Les Portugais y eurent de fréquens déſavantages; jamais ils n'avoient trouvé tant d'obſtination & tant de valeur, & l'on peut dire, que ſi les ennemis euſſent toûjours combattu de la meſme force, les Portugais auroient été obligez de ceder non ſeulement au grand nombre de ceux qu'ils avoient en teſte, mais encore à leur courage. Loin d'eſtre ébranlez d'une ſi vive & ſi longue réſiſtance, ils redoublerent leurs efforts pour en faire une pareille. Les ennemis déja épuiſez, & encore plus allarmez qu'ils n'étoient affoiblis, commencerent à perdre courage, & lacherent le pied. Les Portugais s'eſtant apperceus de ce mouvement, en profiterent ſi à propos qu'ils les défirent, & qu'ils les mirent en fuite. Le Prince de Cochin fut du nombre de ceux qui ſe ſauverent, ce qu'il ne fit que par un grand bonheur, & avec beaucoup de peine.

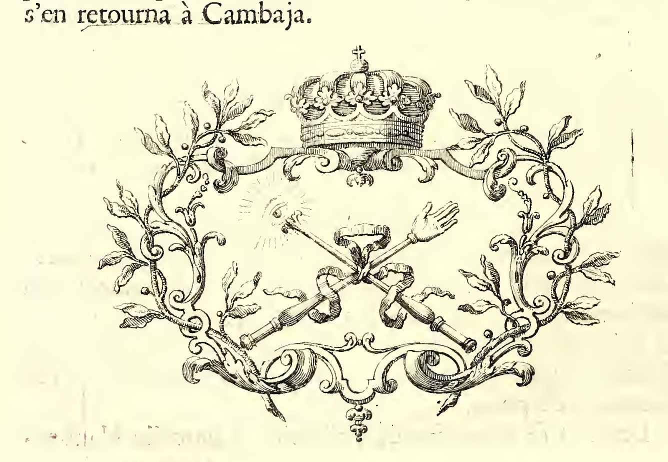
Le bruit de cette derniére victoire, à laquelle Naubea-

Ans de J. Christ. 1510.

dor devoit ſon affermiſſement ſur le trône, fut bientoſt répandu dans les autres Royaumes des Indes. On remarqua dans le meſme-tems, que Mamud, Roy de Cambaja, & dont l'Etat eſt ſitué dans la preſqu'iſle de l'Inde, envoya un Ambaſſadeur au Vice-Roy, pour conclurre une alliance entre-eux, & pour luy offrir tel port qu'il voudroit choiſir pour faire ce traité, du moins on en jugea ainſi, par l'arrivée de cet Ambaſſadeur. Ce Miniſtre s'étoit auſſi chargé des lettres de quelques Portugais, qui ayant fait naufrage avec Alfonſe de Norogna, ſur les coſtes de ce Royaume, s'étoient retirez en terre-ferme, & avoient été pris, & menez devant le Roy.

Le Roy de Cambaja envoye un Ambaſſadeur à Albuquerque.

Albuquerque rendit toute ſorte d'honneurs à l'Ambaſſadeur de Mamud, & répondit comme il devoit aux propoſitions de ce Prince; mais ne pouvant conſommer ce traité, à cauſe du ſiége qu'il avoit projetté d'aller remettre devant Goa, il donna ſa parole à ce Miniſtre, que l'alliance des Rois leurs maîtres étoit auſſi aſſeurée, que ſi le traité en étoit ſigné; ce qu'il luy promettoit de faire, incontinent aprés ſon retour d'une expédition, dont il ne pouvoit différer plus long-tems l'éxecution. L'Ambaſſadeur partit, plein de l'eſpérance que le Vice-Roy luy avoit donnée, & s'en retourna à Cambaja.

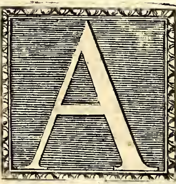




HISTOIRE GENERALE DE PORTUGAL.

LIVRE SEPTIÉME.

EMANUEL I. ROY XIV.



Albuquerque occupé de ce qui s'étoit passé dans le dernier siége de Goa, lors qu'Idalcan l'avoit repris sur les Portugais, partit pour aller former de nouveau le siege de cette ville. La flotte qu'il mena pour faire cette conqueste, étoit composée de trente-quatre bons vaisseaux, sur lesquels il y avoit prés de 1510.

Le Vice-Roy retourne devant Goa.

Ans de J. Christ. 1510.

Maffée, liv. 4. chap. 7. Osorius, liv. 7. Mariana. Hist. Hisp.

deux mille hommes d'équipage, tant Indiens que Portugais, sans compter les bâtimens que Timoja luy amena à Onor. Ce fut là que ce Capitaine apprit au Vice-Roy, qu'Idalcan avoit fait augmenter les fortifications de Goa; qu'il y'avoit prés de neuf mille hommes de garnison; que l'on avoit jetté dans la place une grande quantité de munitions de bouche & de guerre, & que l'on y avoit conduit beaucoup de canon.

Timoja, qu'Albuquerque choisit pour passer de la terre-ferme dans l'Isle de Goa, laissa les trois navires qu'il avoit amenez pour les joindre au reste de la flotte. Melras qui en étoit Lieutenant géneral, se voyant Officier en chef, entra si fiérement dans le port de Pangin, que les troupes qui devoient le défendre l'abandonnerent, & se sauverent dans la ville. Comme on ne fit aucune résistance, Melras se contenta de quelques prisonniers, par lesquels on apprit encore plusieurs particularitez, touchant les forces d'Idalcan, & celles de la ville de Goa.

Ces derniers avis déterminerent le Vice-Roy à l'attaquer par différens endroits, dans l'espérance que les uns ne seroient pas si bien défendus que les autres, ou que l'on en trouveroit de moins bien fortifiez, ou enfin, que l'on engageroit les assiégez à quelque diversion. Ces mesures étant prises, on commença à battre & à canonner les deux Citadelles bâties sur les deux pointes de la terre-ferme, entre lesquelles la riviére tombe dans la mer.

On canonne les deux Citadelles.

Les assiégez, à qui le souvenir étoit encore present de ce qui s'étoit fait durant le premier siége que les Portugais avoient mis devant Goa, abandonnerent ces deux postes aussitost qu'ils furent attaquez. Les assiégeans s'en étant emparez, firent approcher leurs vaisseaux, & débarquerent des troupes. Alors le Vice-Roy forma son camp, & fit ouvrir la tranchée, tandis que le canon de sa flotte battoit continuellement la ville, à dessein de faire bréche, & de donner un assaut. Les assiégez, qui de leur costé faisoient un assez grand feu, se défendirent avec beaucoup de valeur; mais elle ne dura pas. La garnison, qui d'ailleurs étoit fatiguée,

Le Vice-Roy fait ouvrir la tranchée.

tiguée, & mesme diminuée par les batteries des vaisseaux, rallentit beaucoup sa premiére ardeur ; les assiégeans s'en apperceurent, & en profiterent. Comme ils gagnoient le terrain peu à peu, le Vice-Roy qui se vit maître des dehors, força les premiers corps de garde vers le Septentrion, pendant que ses autres Capitaines s'emparoient de la principale descente. Quoi-qu'elle fust gardée & défenduë par une troupe considerable de Barbares, Jean Limice, Lacerda, & Bégie, qui se présenterent à la teste de trois cens hommes devant le corps de garde le plus proche de la ville, le forcerent, & en chasserent les ennemis. Vasconcellos & Payva chargerent aussi de leur costé ceux qui couvroient les environs de la place. Les deux Andrada, & Sylva attaquerent le quartier qui s'étendoit jusqu'à un certain lieu nommé le Canal de Timoja ; toutes ces attaques se faisoient en mesme-tems, & avec la mesme vigueur. Les assiégez tâchoient de repousser les assiégeans, par différens petits combats qui se passoient entre-eux ; mais les Barbares y ayant toûjours du désavantage, les Portugais parvinrent jusqu'à l'une des principales portes de la ville, que depuis ils ont nommée la Porte de sainte Catherine. L'Officier qui la défendoit, y donna des preuves de son courage. Les nouvelles troupes qu'on luy envoyoit de la ville, à mesure que les siennes diminuoient, rendoient l'affaire fort incertaine ; mais comme les ennemis ne disputoient pas avec tant d'opiniâtreté le passage des autres portes, que Jean & Jérôme Limice avoient attaquées, les Portugais entrerent dans Goa, & passerent au fil de l'épée ceux qui n'avoient point eu le tems de se sauver dans les maisons. Il est vray que ceux qui s'y étoient retranchez, se défendirent long-tems à coups de fléches & de pierres, & cela, par les soins que les femmes de Goa avoient pris d'y en faire porter une grande quantité.

Ans de J. Christ. 1510.

On fait en mesme-tems de différentes attaques.

Les Portugais entrent dans Goa.

Les Portugais qui se voyoient exposez à ces nouveaux périls, dont ils ne pouvoient se garantir, qu'en allant forcer les ennemis dans leurs maisons, eurent autant de combats à rendre que de maisons à forcer. Comme ils étoient en trop petit nombre, pour empêcher en mesme-tems, que les Goans

Ans de J. Christ. 1510.

ne fortissent des maisons qui n'étoient pas investies, pour fécourir celles qui l'étoient, les ennemis chargerent les Portugais avec tant de furie, qu'ils auroient été obligez de sortir de Goa, si Alfonse de Tingi, Sylva, Ferdinand Andrada, Emanuel d'Acugna & Antoine Garcez, n'y fussent arrivez assez à propos pour soutenir les Portugais, & pour mettre les Goans à la raison. Cela fut éxecuté si vigoureusement, que les Portugais les repousserent jusque dans le Palais d'Idalcan, & poursuivirent ceux qui avoient pris de differentes routes pour se sauver.

Les Goans se retranchent dans leurs maisons.

Comme les Portugais s'étoient partagez dans cettte occasion pour chasser les uns, & poursuivre les autres, leur nombre se trouva affoibli par ce partage. Les ennemis qui s'en apperceurent, se rallierent, & firent teste aux troupes qui les serroient de si prés. Ce combat s'étant passé à coups d'épée, les Portugais inférieurs en nombre y perdirent Vasco de Fonseca & Coëllo, qui furent tuez; Jerôme Limice fut dangereusement blessé, & plusieurs soldats demeurerent sur la place. Le reste des Portugais auroit été contraint de plier & de céder à la force, si Mendez Alfonse & Sylva ne se fussent remis à leur teste, & s'ils ne leur eussent relevé le courage qu'ils étoient sur le point de perdre, faute d'Officiers qui les commandassent.

Ils se rallient & se défendent.

Ce secours valut aux Portugais tout l'avantage de la victoire. Les ennemis ne sçachant plus de quel costé tourner, attendoient le coup de la mort qu'on leur portoit, sans avoir la force de se défendre. Dans ce tumulte plein de carnage & d'horreur, Jean Limice démesla son frere Jérôme, qui expiroit sous le nombre de ses blessures. Ce spectacle réveillant en luy la tendresse fraternelle, il s'arresta pour le faire transporter & pour luy prester tous les secours nécessaires; mais ce généreux Portugais qui préferoit la gloire de mourir dans le lit d'honneur, au soin qu'on vouloit prendre de luy, le refusa, & content de perdre la vie pour l'interest de son Prince, il pria son frere de retourner au combat.

Belle action de Limice.

Les Goans convaincus qu'ils ne pouvoient plus défendre leur ville, se retirerent dans le Palais d'Idalcan, où il y

Ils se retirent dans le Palais d'Idalcan.

avoit une nombreuſe garniſon. Comme ils ne doutoient pas que les Portugais ne vinſſent inſulter ce Palais, ils ſe diſpoſerent à le défendre avec une valeur toute nouvelle. Pour cet effet, ils attendirent que les aſſiégeans fuſſent entrez dans une grande place qui ſépare le Palais, de la ville de Goa, pour ſe couler par des routes ſouterraines & dérobées, & pour prendre les Portugais en queuë, tandis que le reſte de la garniſon du Palais les chargeroit de front. Ce projet auroit eu tout le ſuccés que les Maures s'en étoient promis, ſi Vaſconcellos, qui étoit entré dans la ville ne fuſt ſurvenu avec ce qu'il avoit de ſoldats de reſte, & s'il n'euſt chargé les Barbares, qui avoient déja envelopé les Portugais, ce qui les obligea à la diverſion; de maniére que la plûpart de ceux qui avoient donné ſur l'arriéregarde des Portugais, ſe voyant contraints ou de ſe défendre contre Vaſconcellos, ou de lâcher le pied, reprirent les meſmes routes par où ils étoient venus, & retournerent dans le Palais. Les Portugais ne jugerent pas à propos de les pourſuivre, de crainte de donner dans quelque embuſcade; mais ils s'attacherent à la reduction du Palais, d'où les Goans firent une ſortie. Pluſieurs nobles Indiens, qui s'étoient joints à eux, s'y diſtinguerent d'une maniére glorieuſe. Emanuel Lacerda, qui les combattit, fut bleſſé d'un coup de fléche. Bien que ſa bleſſure fut grande, il ne quitta point le combat; il y donna de nouvelles preuves de valeur à la teſte de ſa troupe, & mit en déroute ces Indiens, ſur qui les ennemis avoient uniquement compté, puis qu'aprés cette défaite ils plierent, & ſe ſauverent tumultuairement dans le Palais.

Ans de J. Christ. 1510.

L'ardeur avec laquelle les Portugais les y pourſuivirent, contraignit les uns à ſauter des murailles en bas, aimant mieux ſe procurer la mort en ſe précipitant, que de la recevoir de la main de leurs ennemis. On paſſa les autres au fil de l'épée, ſans quartier & ſans miſericorde.

Le Vice-Roy, qui du lieu où il étoit, avoit entendu un grand bruit d'armes & de cris dans la ville, y accourut. Comme il trouva la garniſon du Palais aux mains avec ſes

Ans de J. Christ. 1510.

Prise de Goa.

gens, il porta par sa présence le dernier coup à la prise de Goa, qui par cette action, fut entiérement soumise à l'obéïssance d'Emanuel. Cette conqueste qui sembloit devoir coûter aux Portugais, la meilleure partie de leurs troupes, ne leur coûta néanmoins que fort peu de monde, puis qu'ils n'y perdirent que cinquante hommes, & quelques Officiers, au nombre desquels se trouverent Jérôme Alvarez, Pierre Gomez Limice, Vasquez de Fonseca, Cosme Coëllo, Antoine Vagado, & Antoine Garcez; il est vray qu'ils eurent une grande quantité de blessez.

Le Vice-Roy en fait brûler les Fauxbourgs.

L'avantage de cette victoire ne consistoit pas tant dans le butin que l'on fit, parce que les Goans avoient détourné leurs meilleurs effets, que dans la prise de Goa. Comme le Vice-Roy ne doutoit point qu'elle ne devinst un jour la plus considérable ville des Indes, ainsi qu'on le verra dans la suite, il n'oublia rien pour conserver cette conqueste. Dans cette veuë, il fit mettre le feu aux Fauxbourgs, qui par leur grande étenduë étoient trop difficiles à garder. D'ailleurs, il n'avoit pas assez de monde pour la garantir de l'irruption des ennemis, en cas qu'ils voulussent encore se mettre en devoir de la reprendre. Il posa plusieurs corps de garde dans les principaux quartiers de cette ville, & par ce moyen il se rendit Maître du peu d'habitans qui y restoient, & les contint dans une obéïssance, à laquelle ils ne se soumettoient, que parce qu'il ne dépendoit plus d'eux d'en séco̤üer le joug; il rendit ensuite une Ordonnance, que l'on observa à la rigueur; il fixa par cette Ordonnance, un tems aux Arabes, pour sortir de Goa, & permit aux autres peuples d'y demeurer, pourveu qu'ils payassent le mesme tribut à Emanuel, qu'ils payoient à Idalcan; il fit publier l'ouverture du commerce, & la liberté pour les Marchands étrangers, d'y faire transporter leurs effets. Voulant en asseurer la conduite, il ordonna à Ferdinand Andrada, à Antoine Sala, & à Pierre Fonseca de Castro, de mettre à la voile, & de croiser la mer du costé de Goa, tandis que George Botel, & Alfonse de Bésagu en feroient autant sur la mer de Calécut, pour favoriser le plus qu'ils pour-

Il rend une Ordonnance contre les Arabes.

roient, le paſſage des bâtimens étrangers, & pour les garantir de l'inſulte des ennemis ; il impoſa des péages ſur les marchandiſes qui ſortiroient de la ville ; il fit pluſieurs autres Ordonnances, concernant le gouvernement & la diſcipline militaire ; il permit aux Portugais d'épouſer des Indiennes, pourveu qu'elles fuſſent baptiſées ; il leur aſſigna des fonds de terre pour les faire valoir, & par là il trouva moyen de faire une colonie de ſujets fidelles, & d'une meſme communion. On travailla en meſme-tems à la deſtruction des Temples, dont les matériaux furent employez au rétabliſſement des murailles de la ville, auſquelles on ajoûta des ouvrages nouveaux ; on augmenta auſſi ceux de la Citadelle, dont le commandement fut donné à Rodrigue Rabel, au lieu de celuy de la Citadelle de Cananor qu'il avoit, où l'on envoya Michel d'Acugna. Au reſte, je ne crois pas devoir paſſer ſous ſilence, que l'on trouva un Crucifix d'airain dans la démolition de ces profanes autels ; ce qui prouve évidemment, à la confuſion des Novateurs, que les anciens Chrétiens qui habitoient parmi ces Nations, ont autrefois reveré les Images. On porta dans une Chapelle nouvellement bâtie, ce ſymbole de la Rédemption génerale ; on y fit avec le plus de ſolemnité que l'on put, les réparations deuës à la repréſentation du Dieu crucifié. Peu de tems aprés Albuquerque envoya ce Crucifix à Emanuel.

Ans de J. Christ. 1510.

Il fait pluſieurs autres Reglemens.

On travaille aux fortifications.

On trouve un Crucifix dans la démolition d'un Temple.

Tandis que l'on travailloit à rétablir Goa, & que l'on remercioit le Dieu des armées, de la victoire que les Chrétiens venoient de remporter ſur les ennemis de ſon nom, Timoja arriva avec un renfort de trois mille hommes ; mais ayant trouvé cette ville priſe, & craignant que le Vice-Roy ne luy fiſt des reproches ſur ſon retardement, il allégua pluſieurs raiſons pour s'en juſtifier. Albuquerque les receut toutes par rapport à la confiance que le Roy avoit en Timoja, à qui d'ailleurs les Portugais avoient des obligations eſſentielles.

George Botel, & Alfonſe Béſagu, que le Vice-Roy avoit envoyez croiſer les mers, revinrent auſſi à Goa avec un bâtiment Arabe, qu'ils avoient gagné dans leur courſe. An-

Ans de J. Christ. 1510.

drada qui continuoit la sienne, poursuivit un vaisseau d'Ormus qu'il auroit pris, si ce bâtiment n'eust relâché dans le port de Dabul. Le Gouverneur de la ville receut ce vaisseau fugitif, & fit tirer sur celuy d'Andrada, pour l'obliger d'abandonner son dessein ; ce que ce Capitaine auroit été contraint de faire sans le secours de quelques navires Portugais, qui se joignirent à luy. Andrada se voyant alors en état de se vanger du Gouverneur de Dabul, commença par canonner la tour bâtie à l'entrée du havre ; la bréche qu'il y fit étoit si considerable, que la plus grande partie de la garnison se vit obligée de sortir de cette tour. Andrada débarqua aussitost ses troupes, fit enlever ce qu'il y avoit de canon, ordonna qu'on le menast dans ses vaisseaux, & s'empara du navire Ormussien, qui avoit causé tout ce desordre.

Situation de Goa.

Albuquerque étant rentré dans Goa, qui est située dans une Isle que les riviéres de Mandoüa & de Guari, forment à leur embouchure, regarda cette ville, comme la plus utile de celles que le Roy possèderoit dans les Indes Orientales, à cause de la commodité du trafic. Ce seul avantage auroit engagé des peuples moins belliqueux que les Portugais, à s'en rendre les maîtres, aussi n'épargnerent-ils rien pour la conquérir, & pour en faire une des plus fortes places, & l'une des plus superbes villes de l'Univers. Les Goans ont depuis ce tems-là poussé leur magnificence jusqu'à un tel point, que non contens d'avoir de fort somptueuses maisons dans l'enceinte de leur ville, ils en ont fait encore bâtir de magnifiques dans les environs, & particuliérement sur les bords de la riviére. Alors le commerce se renouvella dans Goa, & les peuples accumulerent bientost richesses sur richesses. L'Histoire nous apprend, que c'est dans cette ville que repose le corps de S. Thomas ; que cet Apostre avoit préché l'Evangile aux Parthes, aux Médes, & aux Indiens, dans les Royaumes de Narsingue, & de Cranganor ; qu'il avoit converti un grand nombre de ces peuples connus sous le nom de Chrétiens de S. Thomas ; qu'il avoit commencé à bâtir une Eglise dans la ville de Meliapur en Asie,

Maffée, Hist. des Indes, ch. 6. liv. 4.
Voyages de Vincent le Blanc.
Logez de Gomera, Hist. de las Indias.
Juan de Castro, Comment. da Ind.

située en deça du Gange, & sur la coste de Coromandel; que Sagan, qui y régnoit, ayant été sollicité par les Prestres de sa loy, d'interposer son autorité pour empêcher la continuation du bâtiment de cette Eglise, avoit déferé à leurs conseils; que cet Apostre avoit fait plusieurs miracles dans Meliapur; que Sagan en avoit été si vivement penetré, qu'il avoit voulu embrasser la Religion Chrétiennne; mais comme le nombre des Idolâtres étoit beaucoup plus considérable que celuy des Chrétiens, ils avoient martirisé ce saint Apostre, en un lieu nommé *Carlumina,* prés de Meliapur, où il alloit faire sa priére; qu'il étoit mort d'un coup de lance; que ses Eléves dans le Christianisme, avoient rendu les derniers devoirs au corps de ce saint; qu'ils l'avoient enterré dans l'Eglise de Meliapur; que son corps ayant été trouvé long-tems aprés, sous les ruines de cette mesme Eglise, avoit été transferé dans celle de Goa, où Emanuel avoit ordonné à Albuquerque, qu'on élevast un superbe tombeau en l'honneur de ce saint Apostre.

Ans de J. Christ. 1510.

Eusebe, liv. 3. Hist. S. Jean Chrysostome. Homel. 2. in Math. Nicephore, l. 2. ch. 46. Osorius, liv. 3. Maffée, liv. 2. chap. 6.

Translation du corps de saint Thomas à Goa.

Ce fut le Pape Paul, qui érigea la ville de Goa, en Archevesché, & qui luy attribua pour suffragans les Evesques de Cochin, de Mascaté, & d'Ormus, sans compter ceux de plusieurs autres villes situées sur les costes d'Afrique, & au de-là du Cap de Bonne-Espérance; mais les Hollandois ayant enlevé aux Portugais, les meilleures villes qu'ils avoient dans les Indes, la puissance spirituelle diminua à mesure que la temporelle s'affoiblissoit; de maniére que l'Archevesque de Goa n'a plus d'Evesque suffragant.

Erection de l'Eglise de Goa, en Archevesché.

Au reste, on a tenu plusieurs Conciles à Goa. Alexis de Ménézés qui en étoit Archevesque & Primat des Indes, en célebra un dans cette ville, l'an 1584. & dans un autre qui fut assemblé en 1589. ou 1590. on admit les Chrétiens de S. Thomas, à faire profession de la Religion Romaine, sans aucune reserve du culte ancien, à condition qu'ils déposeroient tous leurs livres à l'Archevesque de Goa; qu'ils se rapporteroient à sa prudence & à sa doctrine, de tout ce qu'il trouveroit à propos d'y ajoûter, & qu'ils consentiroient qu'il en ostast tout ce qui pourroit sentir le Nestorianisme, parce

Conciles tenus à Goa.

Ans de J. Christ. 1510.

que cette pernicieuse doctrine s'étoit répanduë dans les Indes, particuliérement depuis qu'un Patriarche Nestorien y avoit envoyé des Evesques. Comme ces Prélats avoient acquis une grande autorité sur les peuples, ils leur avoient insinué des sentimens impies contre la maternité de la sainte Vierge, & contre le mystere de l'Incarnation du Fils de Dieu; mais dans la derniére découverte que les Portugais firent de ce païs, toutes ces erreurs furent entiérement dissipées par les Prédicateurs de la saine doctrine, & ensuite par le dernier Concile dont je viens de parler.

Lorsque la puissance Ecclésiastique fut établie à Goa, le Roy voulut, que pour en soutenir les honneurs & les droits, son Vice-Roy & le Gouverneur y fissent leur séjour ordinaire. Comme il ne suffit pas de retenir les peuples par la voye des armes, & par l'esprit de la Religion, & qu'il faut encore le faire par l'autorité des loix & de la justice, le Roy créa un Parlement à Goa; il luy attribua la connoissance de toutes les affaires civiles & criminelles, avec pouvoir de les juger en dernier ressort, à l'exception néanmoins, de condamner à mort un Gentilhomme, sans en avoir un ordre exprés de la Cour.

Création du Parlement de Goa.

La réduction de Goa étant donc arrivée durant la Vice-Royauté d'Albuquerque, cela donna lieu aux divers raisonnemens que firent les troupes sur la conduite d'Almeida, & sur celle d'Albuquerque; car ces deux Vice-Rois avoient eu chacun leurs partisans, & des maximes différentes. Almeida s'étoit toûjours proposé de ne former aucun siége de villes, pour n'estre point obligé de partager ses troupes en y laissant des garnisons, de crainte d'affoiblir son armée; il s'étoit contenté de tenir la mer & de s'en rendre le maître, & regardoit ce moyen comme le plus asseuré, pour s'emparer un jour des plus belles villes des Indes. Plein de cette maxime, il n'avoit fait aucune descente, ni attaqué aucunes places, pour la conservation desquelles il falloit, disoit-il, que l'on envoyast de Portugal tous les ans de nouvelles troupes; ce que l'on ne pouvoit faire sans épuiser le Royaume d'hommes & d'argent.

Paralelle d'Almeida, & d'Albuquerque.

Albuquerque, tout au contraire, ne ſongeoit qu'à établir la domination & la puiſſance d'Emanuel, ſoit en faiſant des traitez d'alliance avec les Princes Indiens, ou bien en leur déclarant la guerre, s'ils la préferoient aux alliances. Ce Vice-Roy, loin de s'en tenir aux profits qui pouvoient revenir au Roy, par la voye du commerce, diſoit, que quelques vaiſſeaux de plus qu'on auroit chargez d'épiceries, ne contribuoient qu'à produire un peu d'argent au Roy, & qu'à avancer la fortune de quelques particuliers, qui s'étoient intereſſez dans le trafic; mais que pour établir ſolidement le pouvoir des Rois de Portugal dans les Indes, il falloit attaquer & prendre des villes; inſulter des places; s'emparer de quelques ports; marier des Portugais avec des femmes Indiennes, & leur faire de petites libéralitez en faveur de leurs mariages; que par ce moyen on feroit des colonies, qui dans la ſuite des tems, fourniroient aſſez de troupes pour renforcer les armées & les flottes, ſans faire venir de nouveaux ſecours de Portugal, au lieu que ſi l'on ne s'occupoit qu'à ſe rendre redoutable ſur mer, les années s'écouleroient, & les armées ſe ruineroient inſenſiblement, ſans faire de grands progrés; qu'il ne falloit qu'un coup de vent ou une tempeſte pour renverſer de ſi vaſtes deſſeins, & qu'enfin, il étoit impoſſible de ſe paſſer d'avoir des places & des ports, où une flotte pût relâcher en ſeureté, ſe rafraiſchir, & ſe radouber à loiſir. Tant d'heureux ſuccés ont ſi bien juſtifié dans la ſuite les maximes d'Albuquerque, que les Portugais ne ſe ſont jamais repentis de s'en eſtre fait des regles.

ANS DE J. CHRIST. 1510.

Maximes d'Albuquerque.

Si le Vice-Roy agiſſoit avec tant de bonheur dans les Indes, Ataïde qui étoit en Afrique, & qui commandoit dans la ville de Safi, n'y avoit pas moins bien établi l'autorité du Roy. Ce Capitaine levoit de grands tributs dans les lieux qu'il avoit ſoumis à l'obéïſſance d'Emanuel, & quand il paroiſſoit des mécontens, qui de tems à autre refuſoient d'y ſatisfaire, il ſçavoit bien reduire ces factieux, & les ranger à leur devoir. Ce qui ſe paſſoit à l'égard des peuples, n'étoit preſque rien en comparaiſon de ce qu'il

Ataïde conduit bien les affaires du Roy en Afrique.

Ans de J. Christ. 1510.

Osorius, liv. 7.

luy restoit à faire pour se rendre maître d'un Château en Afrique, qui ne se défendoit pas seulement par sa situation, mais encore par une forte garnison, & par une nombreuse artillerie. Ce Château étoit habité par un certain Maure, qui étoit le Pagode vivant des peuples. La profonde véneration qu'ils avoient pour ce Solitaire, dont la vie passoit parmi eux pour un prodige de vertu, interessoit tout ce qu'il y avoit de gens, & chacun se faisoit un mérite de mourir pour sa défense. C'est-là ce qui rendoit la prise de ce Château plus difficile, que si l'on en eust assiégé un plus considérable dans les formes ordinaires.

Attaque & prise d'un Château.

Ataïde qui connoissoit l'importance de réduire cette place, la fit battre par tant d'endroits, & avec tant de vigueur, qu'enfin, aprés plusieurs attaques qui coûterent beaucoup de monde, il l'emporta par assaut. Il voulut que l'on passast au fil de l'épée, tout ce qu'il y avoit de gens portant les armes, & que l'on s'asseurast de la personne de ce Solitaire, pour la défense de qui, aussibien que pour celle du Château, il y avoit eu tant de sang répandu.

Aprés la réduction de ce Château, les Maures cherchérent les moyens de s'unir avec les Portugais, & de faire une paix qui les asseurast dans cette oisive tranquillité où ils étoient élevez. L'instance qu'ils en firent à Ataïde fut si pressante, qu'ils consentirent à faire la paix à telles conditions qu'il voulut leur imposer; soit pour luy fournir des vivres & des troupes, ou pour luy payer des tributs; mais cette paix ne fut pas de longue durée, puisque les Maures des environs traverserent cette alliance, & qu'ils la troublerent par de grandes levées de gens qu'ils firent pour entreprendre la guerre contre les Chrétiens. Ils y engagerent les nouveaux alliez, à qui ils persuaderent d'aller mettre le siége devant Safi. Dans cette pensée ils se mirent en marche au nombre de soixante mille hommes, & de cinq mille chevaux, & menerent beaucoup d'artillerie.

Paix avantageuse aux Porgais.

Les Maures veulent assiéger Safi.

Ataïde informé par ses Coureurs, de la marche & du dessein des ennemis, en écrivit au Roy, & manda à Simon Gonsalve de Camare, Gouverneur de l'Isle de Madere, de

luy envoyer promptement du secours, tandis que de son costé il jetteroit des troupes & des vivres dans Safi, & qu'Azambuja qui en étoit Gouverneur, se défendroit en attendant qu'on le secourust, ce qu'il falloit faire au plûtost.

Ataïde demande du secours au Roy.

Camare n'étoit pas encore revenu de Portugal, où il étoit allé par ordre de la Cour, quand l'exprés d'Ataïde arriva à Madere; mais la femme de ce Gouverneur, ayant sceu qu'il s'agissoit du service du Roy, ouvrit les lettres d'Ataïde,& fit une si grande diligence pour lever des troupes, qu'aprés les avoir bien équipées, & aprés y avoir joint un grand détachement de la garnison, elle les envoya à Safi, sous la conduite d'Emanuel Norogna, frere de Camare. Ces troupes arriverent à Safi, en mesme-tems qu'Ataïde y retournoit pour donner ses derniers ordres touchant la défense de la place; il distribua ce qu'il avoit de gens selon que la nécessité des fortifications sembloit le demander, & se reserva un petit corps de soldats choisis, à la teste desquels il se promettoit de faire des sorties.

La femme du Gouverneur de Madere envoye des troupes à Ataïde.

Les Maures, qui de leur costé avoient hasté leur marche, arriverent devant la ville, & l'investirent. D'abord ils dresserent des batteries, & peu de jours aprés ils ouvrirent la tranchée. Leur premier feu fut violent, mais sans succés. Ataïde fit alors une sortie, il repoussa les assiégeans, & combla leurs travaux; mais les ennemis, qui, à cause de leur grand nombre s'appercevoient à peine de la perte qu'ils avoient faite, travaillerent à de nouvelles tranchées, & commencerent à battre la place du costé qu'ils sçavoient qu'elle étoit moins bien fortifiée. Cela s'executa avec tant de vigueur de leur part, que la bréche fut bientost assez grande pour tenter l'assaut; ce qui se passa avec beaucoup de vivacité & de courage. Les assiégez se défendirent encore mieux qu'ils ne furent attaquez; ils repousserent les Maures, & leur tuerent beaucoup de monde.

Arrivée des Maures devant Safi.

Ils battent en bréche cette ville.

Il y avoit déja prés d'un mois que les ennemis étoient devant Safi, sans qu'ils vissent aucune apparence de s'en rendre maîtres, à moins qu'ils ne fissent de plus grands efforts pour en venir à bout. Comme les maladies, les déser-

Ans de J. Christ. 1510.

tions, & les pertes qu'ils faisoient tous les jours, avoient causé une notable diminution parmi leurs troupes, & que d'ailleurs, le fourrage & les munitions de guerre & de bouche, commençoient à leur manquer, ils se déterminerent à donner un assaut géneral, & attaquerent la place par différens costez. L'ardeur des Maures, ou plûtost leur fureur, fut si grande en cette occasion, qu'ils chasserent les Portugais des postes d'où ils défendoient la bréche que l'on avoit faite du costé de la mer. Ataïde se voyant prest à succomber, & craignant d'estre pris d'assaut, se trouvoit par tout, & animoit les Portugais par ses discours & par ses actions. Les Officiers y combattoient en simples soldats, & le moindre soldat s'y distinguoit d'une maniére si courageuse, que les assiégeans qui s'étoient présentez à l'escalade, ne pouvant soutenir, ni le fer, ni le feu des assiégez, se retirerent aprés avoir perdu plus de six cens hommes dans cette derniére action, qui dura prés de quatre heures. La perte que les Maures avoient faite, jointe au risque que ceux qui en étoient échapez avoient couru, augmenta la désertion, & rebuta la plûpart des soldats, de la résolution que leurs Officiers avoient formée de faire encore une tentative, pour donner un dernier assaut; de maniére qu'ils se virent obligez de lever le siége, puisque leurs soldats refusoient de marcher, & que d'ailleurs, on manquoit dans leur camp, de munitions & de vivres.

Ils donnent un assaut géneral.

Vigoureuse défense des Portugais.

Levée du siége par les Maures.

Ataïde, voyant que les assiégeans ne faisoient plus aucun mouvement contre la place, se persuada qu'ils avoient fait défiler leur armée pendant la nuit, à la faveur d'un grand bruit de mousqueterie qu'ils firent, apparemment pour couvrir celuy de leur marche. Plein de ce soupçon, il sortit de Safi, à la teste de quatre cens chevaux & de cent hommes de pied; il atteignit les ennemis, & chargea si à propos leur arriéregarde qu'il en tua une partie, fit beaucoup de prisonniers, encloüa leur canon, & gagna presque tout leur bagage.

Ataïde fait une sortie de Safi, & défait l'arriéregarde des Maures.

La levée de ce siége détermina les Maures, qui avoient des habitations prés de Safi, à se rendre vassaux & tribu-

taires du Roy, avant qu'ils y fuſſent contraints par la force. Ataïde qu'ils prévinrent, les prit ſous ſa protection, & receut leurs ſermens & leurs hommages. Cependant l'armée ennemie qui défiloit par certains villages, dont les habitans s'étoient cantonnez pour ſoutenir la retraite des troupes, ſe raſſembloit inſenſiblement, & commençoit à former un corps aſſez conſiderable pour entreprendre quelque choſe. Ataïde que l'on informoit de tout ce qui ſe paſſoit dans la marche des Maures, & du ſéjour que faiſoient quelques-unes de leurs compagnies dans les environs d'Almedine, ſe mit en campagne avec quatre cens chevaux & deux compagnies d'arquebuſiers, & arriva pendant la nuit dans les lieux où il croyoit trouver les ennemis; mais ils en étoient partis pour s'aller poſter dans un village plus avancé dans le païs. Ce Capitaine qui ne vouloit pas faire des démarches inutiles, détacha Emanuel Norogna, luy donna la moitié des troupes qu'il avoit amenées; le chargea d'aller bruſquer les Maures, & ſe reſerva l'autre moitié pour le ſoutenir en cas de beſoin. Norogna animé par ſa valeur, & pouſſé d'un trop grand déſir de voir les ennemis, précipita ſi fort ſa marche, que l'infanterie étant demeurée derriére, les Maures firent volte face, & eſſuyerent le premier feu des Portugais. Ataïde qui jugea par le bruit des armes que Norogna étoit aux mains, marcha avec ſa cavalerie pour le joindre; il laiſſa le commandement de ſon infanterie à Alvarés Ataïde ſon parent, & luy enjoignit de ſe rendre le plus diligemment qu'il pourroit, où Norogna & luy ſeroient allez. Il eſt vray que les Portugais, qui étoient de beaucoup inférieurs aux ennemis, n'auroient pû leur réſiſter ſi leur infanterie ne fuſt arrivée. Le combat fut ſanglant & fort opiniâtré. Rodrigue d'Azévedo y perdit la vie, & Bernard Manuel Chambellan du Roy, fut dangereuſement bleſſé au bras par un Maure, qui croyant l'avoir tué, s'étoit emparé de ſes armes. George Mendez, qui fut témoin de cette action, alla l'épée à la main contre ce Maure; il le combattit, & aprés luy avoir oſté les armes qu'il avoit arrachées à Manuel depuis qu'il l'avoit bleſſé, Mendez le tua, & vangea ainſi ſon com-

Ans de J. Christ. 1511.

Quelques Maures ſe rendent tributaires d'Emanuel.

Les Maures tâchent de ſe rallier.

Almedine ville de Barbarie.

Ataïde ſe met en campagne.

Norogna précipite trop ſa marche.

Vigoureuſe action de George Mendez.

Ans de J. Christ. 1511.

patriote & ſon ami. Cependant, les ennemis qui connoiſſoient la néceſſité qu'il y avoit pour eux, ou de fuir, ou de ſe rendre, aimerent mieux plier & abandonner aux Portugais la plus grande partie de leur bagage, que de s'expoſer à leur reſſentiment.

Déroute generale des Maures.

Comme les Maures avoient pris de différentes routes pour ſe ſauver, les Portugais en rencontroient ſur tous les chemins, & c'étoit autant d'actions qui ſe paſſoient entre-eux & ces Barbares, Ataïde en ayant découvert une troupe plus nombreuſe, ſe diſpoſa à les aller combattre. Ces Maures qui craignoient d'eſtre forcez dans le lieu où ils s'étoient retirez ſe mirent en campagne, tinrent bonne contenance, & marcherent contre les Portugais avec beaucoup de réſolution & de courage; Ataïde les attendit de pied ferme. Dés que les deux partis ſe virent à portée du mouſquet, le combat commença avec une vigueur réciproque, & fut un des plus rudes que l'on euſt encore donnez. L'opiniâtreté de l'un & de l'autre parti fut ſuivie d'un grand carnage. Ataïde y courut de grands riſques; ſon cheval fut tué ſous luy, & ſans un Officier qui le tira de ce péril, il y ſeroit demeuré confondu avec les mourans & les morts; mais comme il ne fut point bleſſé, il remonta bruſquement un autre cheval, & retourna dans le plus fort de la meſlée. Il y trouva Jean Lhomme, & pluſieurs autres Officiers Portugais, qui ſe défendoient à pied & l'épée à la main, & qui vendoient leur vie en braves gens, leurs chevaux ayant auſſi été tuez ſous eux; la préſence d'Ataïde, ſembla leur inſpirer un nouveau courage. Enfin, ce Capitaine, que pluſieurs ſoldats avoient ſuivi, dégagea ces Portugais, qui étoient plus preſts à périr qu'à eſtre vaincus.

Quelques-uns d'entre-eux reprennent courage.

Exploits glorieux d'Ataïde.

Les Maures qui avoient jetté leur premier feu, & qui voyoient que cette affaire ne tourneroit pas à leur gloire, ainſi qu'ils ſe l'étoient promis, crurent devoir ménager ce qui leur reſtoit de troupes, de crainte qu'elles ne ſe rebutaſſent ſur ce qu'il y auroit encore à faire. Ils lâcherent le pied, & ſe retirerent.

Les Maures lâchent le pied.

Ataïde, content de l'avantage qu'il retiroit par leur fuite,

au lieu de s'attacher à les poursuivre, s'empara de tout leur bagage ; mais ce butin ne demeura pas long-tems en sa possession. Les Maures, honteux d'avoir été battus par des gens qui leur étoient inférieurs en nombre, se rallierent & revinrent à la charge, mais avec tant de résolution, qu'Ataïde aima mieux leur abandonner ce qu'il avoit pris sur eux, que d'entreprendre de le disputer aux dépens de sa gloire, & de ce qui luy restoit de gens ; car il avoit déja perdu plusieurs cavaliers, dont il fit tuer les chevaux, de peur que les ennemis n'en profitassent.

Ans de J. Christ. 1511.

Ces differens actes d'hostilité, n'avoient pas néanmoins interrompu le cours du commerce, depuis qu'Ataïde en avoit permis l'ouverture. Tout ce qu'il y avoit de Marchands, soit Juifs, soit Africains, se reposerent si fort sur sa parole, & sur l'asseurance qu'il leur avoit fait donner, qu'ils firent voiturer leurs plus prétieux effets dans Safi. On n'y étoit plus occupé que du trafic, & il se faisoit avec autant de tranquillité, que si l'on eust vescu dans une profonde paix ; mais si le repos sembloit régner parmi les Marchands, il n'en étoit pas de mesme parmi les gens de guerre. Ataïde qui ne s'appliquoit qu'à inquiéter les Barbares, ayant sceu qu'aprés le dernier combat ils s'étoient répandus dans le païs, & qu'ils couroient de bourgade en bourgade, se mit en marche. Il prit quatre cens chevaux, & soixante hommes, les fit sortir par differentes portes de Safi, & mesme durant la nuit, afin que l'on ne s'en apperceust pas, & ordonna d'empêcher que personne ne sortist aprés luy. Ce projet avoit été conduit avec trop de prudence pour ne pas réüssir heureusement. Ataïde prit les Maures au dépourveu, les battit, & leur tua prés de trois cens hommes ; il fit plus de cinq cens prisonniers, & revint avec un butin considérable de bétail & de chameaux ; mais craignant qu'une telle prise, qui contenoit prés d'une lieuë de païs, ne l'embarrassast dans la suite, en cas que les ennemis revinssent à la charge, il en abandonna une partie en chemin, fit mettre l'autre au centre de ses troupes, & se reserva le commandement de l'arriéregarde.

Etablissement du commerce à Safi.

Nouvelle expédition d'Ataïde.

Ans de J. Christ. 1511.

La lenteur de la marche des Portugais, causée par la difficulté des chemins, qui en ce païs-là sont fort rudes, donna assez de tems aux Barbares pour se rallier; mais le désir de prendre leur revanche, & de gagner ce qu'ils avoient perdu, ne fut suivi d'aucun effet. Les Portugais les repousserent toûjours avec la mesme vigueur; de sorte qu'Ataïde revint dans Safi, le lendemain du jour qu'il en étoit parti.

Les Maures s'offrét à payer tribut.

Les Maures de la plûpart des autres provinces, craignant de se voir exposez aux courses des Portugais, vinrent reconnoistre la puissance d'Emanuel, & s'offrirent à luy payer un tribut annuel, pour mériter sa protection. Comme Jabentafuf fut un de ceux qui fut le plus fidelle à l'éxecution du traité qu'il fit avec les Portugais, il en ressentit aussi des effets solides. Cet éxemple joint à celuy de plusieurs autres Souverains, qui régnoient tranquillement dans leurs Etats depuis leurs alliances avec le Roy, furent de trop puissans motifs, pour ne pas y déterminer ceux qui n'en avoient point encore pratiqué de pareilles, & par là ils se mirent à couvert des mauvais desseins de leurs ennemis.

Voyage de Lemos à Ormus.

Les affaires en Afrique étoient dans cette situation, lors qu'Edoüard de Lemos s'en alla aux Indes, & qu'il vint moüiller devant Ormus, pour offrir à Zeifadin, qui en étoit Roy, son secours & ses armes pour la défense de ses Etats, & pour le disposer en mesme-tems, à oublier les procedez d'Abuquerque, s'il en avoit eu quelques-uns dont il ne fust pas content.

Zeifadin répondit aux honnestetez que Lemos luy fit au nom d'Emanuel. Il chargea Atar, qui étoit son premier Ministre, d'aller trouver ce Capitaine Portugais sur son bord, & de le prier de venir à Ormus, avec les principaux Officiers de sa flotte, à qui ce Prince avoit ordonné qu'on fournist toute sorte de rafraîchissemens. Atar éxecuta les ordres de Zeifadin; & dés sa premiére entreveuë avec Lemos, ce Capitaine luy proposa la continuation du bâtiment de la Citadelle, dont Albuquerque avoit autrefois jetté les fondemens; mais pour mieux faire goûter cette proposition,

Lemos

Ans de J. Christ. 1511.

Lemos ajoûta, que cette place ne serviroit pas seulement d'azile aux Portugais, mais encore de défense à la ville, en cas que les ennemis de Zeifadin entreprissent de la venir insulter. Atar, qui apparemment étoit instruit sur ce qu'il avoit à répondre, déclara à Lemos que Zeifadin n'étoit plus dans la disposition de permettre que l'on achevast de construire cette Citadelle, bien qu'il y eust consenti par le traité fait avec Albuquerque; & qu'au regard du tribut de quinze cens sérafins d'or, il étoit prest d'y satisfaire. Lemos qui ne se voyoit point assez fort pour reprocher à Atar, l'atteinte que Zeifadin donnoit au traité, prit le parti de s'accommoder à la réponse que luy fit Atar, en attendant l'occasion d'en témoigner son ressentiment, & ne séjourna que pendant deux mois à Ormus. Aussitost que le vent fut propre pour la navigation, il mit à la voile; il alla à Mascaté, & ensuite à Socotora, où étant tombé malade, il se fit transporter à Mélinde où il recouvra sa santé.

Zeifadin change de résolution.

Maladie de Lemos.

Albuquerque, à qui Lemos avoit mandé par Vasco da Sylveira, ce qui venoit de se passer au sujet de la Citadelle, luy écrivit qu'il ne pouvoit luy envoyer aucun de ses navires, suivant la demande qu'il luy en faisoit, de crainte que les Calécutains le voyant moins fort, ne s'en prévalussent, & qu'ils ne se revoltassent; mais il l'asseura en mesme-tems, que quand les choses seroient dans un état plus tranquille, il iroit le joindre, & passeroit dans la mer d'Arabie pour y combattre la flotte du Sultan d'Egipte, laquelle, selon l'avis qu'on luy avoit donné, y devoit bientost paroitre. Comme cette nouvelle ne se confirma pas, François Pereira Berrede, & Alfonse Norogna, s'embarquerent sur le bord de Nogueira, croiserent la mer, & prirent un bâtiment de Cambaja, sur lequel ils trouverent une grande quantité de riches marchandises; mais une tourmente qui les surprit pendant leur route, porta le vaisseau de Cambaja vers les costes de Dabul, où il échoüa. Les sujets d'Idalcan en profiterent, ils prirent l'équipage, & firent prisonniers tous ceux qui étoient sur ce bord. Nogueira, pour avoir voulu relâcher dans le havre de Daman, ville du

Le Vice-Roy luy refuse des navires.

Ans de J. Christ. 1511.

Royaume de Cambaja, fit naufrage, & Alfonse Norogna périt, pour s'estre trop tost jetté à la mer, dans l'espérance de gagner le rivage; ses gens furent pris & menez à Mamud Roy de Cambaja.

Naufrage de Nogueira, & de Norogna.

Mais si les Portugais perdirent le vaisseau de Cambaja, qu'ils avoient gagné, le mesme coup de vent les en dédommagea par la prise que François Pantoja fit d'un autre bâtiment commandé par Aléaçan parent de Mamud. Ce navire ayant été mené dans le port de Socotora, Lemos qui y étoit allé, s'attribua cette prise, puis qu'on l'avoit faite dans les plages de la mer, dépendantes de son département. Peu de tems aprés il partit de Socotora, & passa aux Indes. Albuquerque l'y receut d'une maniére honneste & cordiale. Tout autre que Lemos en auroit été touché; mais l'inimitié secrette qu'il portoit au Vice-Roy, ne s'accordant pas avec les aplaudissemens qui luy revenoient tous les jours, & de tous costez, sur la conqueste de Goa, il ne répondit aux honnestetez d'Albuquerque que par des civilitez apparentes, pour mieux dissimuler les dangereuses plaisanteries qu'il continuoit de faire sur le siége de cette ville. Lemos, qui ne se contentoit pas d'en parler, comme d'une action qui avoit coûté la vie à un grand nombre de braves gens, & consumé plus d'argent au Roy, qu'il n'en pouvoit tirer de profit, s'aplaudissoit encore de n'avoir point eu de part à cette expédition, comme on l'y avoit voulu engager. Il ajoûtoit, qu'il n'y avoit point de plus foible gloire, que celle qu'on ne devoit qu'au hazard ou au bonheur; il donnoit Albuquerque, pour un homme plus heureux que brave, & cherchoit à ternir sa gloire par des actions qu'il luy attribuoit, & qui étoient indignes d'un homme de guerre. Pour peu que le Vice-Roy eust fait paroitre de délicatesse sur ce fait, cela les auroit menez jusqu'aux derniéres extrémitez; mais Albuquerque qui étoit aussi prudent & courageux, que Lemos étoit indiscret & téméraire, voulut feindre d'ignorer ce qui se passoit, & loin de s'arrester à ce qu'on luy en mandoit de toutes parts, il croyoit avoir assez d'acquist pour confondre plus

Lemos est ennemi secret du Vice-Roy, & parle mal de luy.

Grande différence du caractére du Vice-Roy, & de celuy de Lemos.

seurement Lemos, que s'il en tiroit raison par soy-mesme. Ce caractére de sagesse, que l'on traitoit d'indolence, commençoit néanmoins à interesser la réputation du Vice-Roy, puisque Lemos, loin de se contenir, sembloit en tirer une espéce d'avantage, & qu'il répandoit parmi les troupes, ce que jusque-là, il n'avoit dit qu'à ses meilleurs amis.

ANS DE J. CHRIST. 1511.

Telle étoit la situation où se trouvoit Lemos, quand il receut un ordre de la Cour, par quelques vaisseaux qui venoient de Portugal, de se rendre en diligence à Lisbonne, sur le bâtiment qu'il montoit, & de joindre ses autres navires à la flotte du Vice-Roy. On raisonna de différentes maniéres sur le départ de Lemos, qu'on attribuoit en géneral, aux plaintes qu'Albuquerque en avoit envoyées à la Cour. Ceux qui connoissoient son caractére n'en croyoient rien, & disoient tout le contraire. Quoi-qu'il en soit, le Vice-Roy ne se voyant plus traversé par ses propres ennemis, proposa à Mamud, de faire un échange des Portugais qu'il détenoit prisonniers, contre les Maures qui étoient en sa puissance, & pour l'y déterminer par un éxemple de génerosité, il n'attendit pas la réponse de Mamud pour mettre en liberté Aléacan, qui étoit parent de ce Prince. Le Roy de Cambaja en usa de mesme, & renvoya Jacques Corréa, François Pereira, & tous les autres Portugais qui étoient ses prisonniers de guerre.

Rappel de Lemos en Portugal.

Echange de prisonniers fait avec Mamud.

Le Vice-Roy qui n'avoit plus d'ordres à donner à Socotora, reprit la route de Goa. Ce fut alors, qu'il commença à recevoir les véritables honneurs deûs à un Conquerant, par les différentes Ambassades que les Rois Indiens luy envoyerent, les uns pour payer les tributs qu'ils devoient à Emanuel, & les autres pour entrer en alliance avec ce Prince. Comme ces traitez ne se pouvoient pratiquer que par le canal d'Albuquerque, dont la réputation & la personne étoient en grande estime parmi ces Souverains, ils s'adressoient à luy, pour le succés de ces sortes de négociations; de maniére que la Cour du Vice-Roy étoit aussi grosse que celle d'un grand Prince. La ville n'étoit pas moins peuplée

Arrivée de plusieurs Ambassadeurs à Goa.

Ans de J. Christ. 1511.

par le concours des différentes nations, qui venoient augmenter le nombre de ses habitans, & y prendre des établissemens & des femmes. Albuquerque leur faisoit du bien autant qu'il le pouvoit, & par de petites libéralitez, il se concilioit les cœurs de ces nouveaux sujets, qu'il regardoit comme autant de soldats, dont il pourroit dans l'occasion renforcer ses troupes.

Idalcan, desolé de la prosperité de son vainqueur, & agité de divers mouvemens, d'envie de reprendre Goa, écouta tous les expédiens qu'on luy proposa, & en confera avec Melich Agriaja, l'un de ses Lieutenans géneraux, qui l'entretenoit le plus dans cette espérance. Cet Officier qui vouloit faire sa Cour, s'offrit de hazarder une descente, avec un reste de troupes qu'il avoit ralliées. Idalcan y consentit, & ordonna qu'on luy fournist tout ce qu'il demanderoit pour l'exécution de son dessein. A peine Melich eut-il paru dans les environs de l'Isle, à dessein de prendre terre, qu'il se vit contraint par les troupes du Vice-Roy, de s'en éloigner avec plus de diligence qu'il ne s'en étoit approché.

Idalcan cherche les moyens de rentrer dans Goa.

Tous les autres efforts que ce Prince fit pour rentrer dans Goa, se trouverent toûjours inutiles, & ne servirent qu'à rendre les Portugais encore plus redoutables; qu'à accroistre la réputation d'Albuquerque, & qu'à le confirmer dans le pouvoir absolu qu'il avoit dans Goa; de maniére que le Vice-Roy ordonna que l'on rasast la Citadelle de Socotora, comme étant une place indifférente, & mesme inutile au service du Roy. Il y envoya pour cet effet, Ferdinand Bégie, qui aprés avoir éxecuté cet ordre revint à Goa, avec la garnison, & les effets qu'il trouva dans cette place. Sur ces entrefaites, Jacques Mendez de Vasconcellos vint mouiller dans le port de Goa, & montra à Albuquerque la commission que le Roy luy avoit donnée à son départ de Lisbonne, d'aller à Malaca. Comme il luy demandoit des vaisseaux pour entreprendre ce trajet, le Vice-Roy qui ne vouloit rien faire sans le communiquer à ses Officiers, luy répondit qu'il leur en feroit la proposition

Destruction de la Citadellle de Socotora.

Vasconcellos demande des vaisseaux au Vice-Roy.

dans le premier conseil de guerre que l'on tiendroit sur les affaires courantes. — Ans de J. Christ. 1511.

La délibération de ce Conseil ne fut pas favorable à Vasconcellos. Le Vice-Roy luy en rendit compte, & luy dit, que tout ce qu'il y avoit eu d'Officiers, à qui il avoit fait part de sa commission pour passer à Malaca, luy avoient remontré d'une commune voix, que cette expédition ne se pouvoit faire qu'avec un grand nombre de voiles; qu'il n'y avoit pas d'apparence de l'entreprendre avec de médiocres forces, ni d'y songer qu'avec un armement considérable, & qu'enfin, ce seroit affoiblir entiérement la flotte, risquer de perdre ce qu'on avoit gagné, & se mettre au hasard de ne pas prendre ce qu'on vouloit conquérir, s'il faisoit le moindre détachement; de sorte qu'Albuquerque, toûjours circonspect à ne pas désobliger les Officiers, & sur tout ceux, qui, comme Vasconcellos, n'avoient pour but que la gloire de la Nation, tâcha de le persuader des solides raisons qu'il avoit de luy refuser des vaisseaux, ce qu'il n'auroit point fait sans un prétexte légitime. Mais pour l'en convaincre encore plus fortement que par des paroles, il luy communiqua le dessein qu'il avoit formé, d'aller au devant de l'armée navale du Sultan d'Egipte, laquelle devoit bientost mettre à la voile, & luy proposa que s'il vouloit s'embarquer avec luy pour cette expédition, comme il avoit fait autrefois pour la conqueste de Goa, il partageroit la gloire qu'il espéroit de remporter sur le Sultan, & qu'alors il pourroit retourner en Portugal, pour rendre compte au Roy de cette affaire, dont le succés ne seroit pas moins avantageux, ni moins agréable à Emanuel, que la vangeance que Vasconcellos projettoit de tirer de l'insolence des Malacans. — Le Vice-Roy les luy refuse.

Vasconcellos irrité de cette réponse, quoique trés-équitable, s'abandonna au chagrin qu'il en conceut; il parla des longs services qu'il avoit rendus dans les armées du Roy; il se déchaisna contre Albuquerque; il osa mesme dire, puis qu'il s'opposoit si formellement aux ordres du Roy, en luy refusant des vaisseaux, pour aller vanger l'honneur & les in- — Chagrin outré de Vasconcellos.

Ans de J. Christ. 1511.

terests de son Prince, qu'il partiroit malgré les obstacles que l'on y apportoit, & qu'il aimoit mieux mourir, en exécutant les ordres qu'il avoit receus, que d'y contrevenir en déferant aux sentimens du Vice-Roy, & de son Conseil.

La maniére hautaine, & mesme peu respectueuse de Vasconcellos, à l'égard d'Albuquerque, jointe à l'extrémité où il vouloit, disoit-il, porter son ressentiment, obligea ce Vice-Roy de rendre une Ordonnance que l'on publia, par laquelle il défendit à Vasconcellos, & aux Officiers qui l'avoient accompagné, de lever l'ancre, à peine de bannissement, & aux Pilotes & aux Matelots, d'appareiller sans ses ordres, sur peine de la vie.

Le Vice-Roy rend une sévere Ordonnance sur ce fait.

Vasconcellos obligé de céder à la rigueur de cette Ordonnance, qui luy ostoit les moyens de trouver quelqu'un qui voulust le suivre ou luy obéïr, s'y soumit à la fin, & changea de conduite & de langage. Ce fut un coup de politique pour mieux dissimuler son ressentiment. Il soutint ce personnage pendant un si long tems, que le Vice-Roy fut le premier à se persuader, que Vasconcellos avoit oublié sa résolution; mais dans le tems que l'on croyoit qu'il acquiesçoit avec le plus de docilité à l'Ordonnance d'Albuquerque, il suivit le conseil du Capitaine Jérôme Cerviche, & ils sortirent ensemble de la rade durant la nuit, dont l'obscurité ne luy fut pas moins favorable que le vent, qui le porta en peu de temps, bien loin de ce port. Cette nouvelle surprit le Vice-Roy, & il en fut tellement indigné, en voyant le mépris formel que Vasconcellos avoit fait de son autorité, qu'il ordonna que l'on mist à la mer plusieurs galéres & frégates; qu'elles fissent sa mesme route; que les Officiers qui les commandoient le joignissent, en quelque lieu qu'ils le trouvassent; qu'ils le canonnassent s'il poussoit sa rebellion jusqu'à la résistance, & mesme qu'ils le coulassent à fond.

Evasion nocturne de Vasconcellos.

Encore que Vasconcellos eust profité du vent, & de l'avantage qu'il avoit sur les galéres, & sur les frégates qui le poursuivoient, elles l'atteignirent néanmoins, & l'obligerent de combattre, ou de se rendre. Le risque qu'il alloit

On poursuit Vasconcellos, on le joint, & il se défend.

courir dans ce combat, le jettoit dans une fâcheuse incertitude; mais aussi, la confusion qu'il auroit de n'avoir pas soutenu sa fuite par quelque action déterminée, luy fit préferer le malheur d'estre vaincu, à la honte de n'avoir osé se défendre. Dans cette cruelle extrémité, Vasconcellos prit brusquement son parti, & fit tirer sur les bâtimens qui faisoient sa mesme route, sans avoir égard au pavillon de Portugal, qu'ils avoient arboré. Les Officiers outrez de cette rebellion, répondirent à son feu avec tant de violence, que le gros mast de son vaisseau fut emporté d'un coup de canon, le bâtiment pris, & Vasconcellos fait prisonnier, & conduit à Goa.

On résolut dans le Conseil de guerre, qui fut tenu sur ce fait, que pour l'entretien de la discipline militaire, il falloit dresser un procés verbal de la contravention de Vasconcellos à l'Ordonnance du Vice-Roy, & de son évasion furtive du port de Goa, & qu'on le renvoyeroit en Portugal; qu'au regard de Jérôme Cerviche, l'un des Capitaines qui s'étoit le plus interressé pour Vasconcellos, il seroit condamné à perdre la teste, & les matelots à estre pendus. On en avoit déja executé deux, quand les Ambassadeurs de Narsingue & de Cambaja, sollicitez par quelques Gentilshommes Portugais, de demander au Vice-Roy la grace de Cerviche & des autres matelots, l'obtinrent aussitost qu'ils l'eurent demandée, & dés-lors, la peine de mort prononcée à ces rebelles fut commuée en celle du bannissement; les autres Officiers furent dégradez, & leurs emplois ayant été donnez, on les renvoya en Portugal.

Punition des Rebelles.

Un éxemple de cette nature imposa beaucoup aux Goans. Le Vice-Roy qui jugea par la crainte qu'ils avoient de luy déplaire, que son pouvoir y étoit bien établi, se disposa à passer en Arabie, avec une flotte de vingt-trois vaisseaux. Quelques jours aprés qu'il eut mis à la voile, il essuya une si grande tourmente, qu'il fut obligé de relâcher dans le havre de Goa. Comme il vit que le vent ne changeoit pas, & que le tems de la navigation se passoit, il tint Conseil, & proposa d'aller à Malaca. Cet avis passa

ANS DE J. CHRIST. 1511.

tout d'une voix, il remit à la voile; la flotte séjourna à Cochin. Pierre Fonseca de Castro, Meneïde Alfonse, Simon le Vieux, & Antoine de Sala y demeurerent avec un certain nombre de vaisseaux sous la conduite d'Emanuel Lacerda, qui en étoit comme le Géneral. On travailla pendant ce tems à radouber les bâtimens, & à les pourvoir de tout ce qui pourroit leur estre nécessaire. Aussitost qu'on put mettre à la voile, ces vaisseaux rangerent la coste de Calécut, à dessein de combattre ceux qui arboreroient le pavillon de Calécut, & d'empêcher que les ennemis n'approchassent de Goa, pendant l'absence du Vice-Roy.

Voyage du Vice-Roy à Malaca.

Les affaires étoient dans ces termes, quand Albuquerque donna la charge d'Amiral à Edoüard Mello de Serpa. Aprés cette disposition le Vice-Roy remit à la voile, avec une flotte de dix-neuf grands bâtimens, & un équipage composé de huit cens Portugais, & de six cens Indiens. Il doubla le Cap de Comorin, qui est proche de Ceilan, prit un navire de Cambaja, qu'il rencontra, combattit, & gagna trois vaisseaux chargez de différentes marchandises, que l'on conduisit à Malaca, & fut enfin poussé dans le Royaume de Ceilan, par une violente tempeste, qui l'obligea d'aller moüiller dans le port de Pédir, qui en est dépendant, & où il séjourna.

Edoüard Mello est fait Amiral.

Aussitost que le Roy du païs sceut l'arrivée d'Albuquerque, il luy envoya un de ses navires, avec tous les Portugais que Sequeria avoit laissez à Malaca. Jean Viégas, qui étoit de ce nombre, apprit à Albuquerque, que Bendara, oncle de Mamud Roy de Malaca, avoit conspiré contre son neveu; qu'il avoit été décapité, & que Nahodabégue, qui étoit un des principaux complices, & l'ennemi déclaré des Portugais, s'étoit retiré dans les Etats du Roy de Pacen, qui sont contigus, & mesme dépendans de celuy de Malaca.

La flotte vient moüiller devât Pédir.

Le Vice-Roy, aprés avoir renouvellé l'alliance faite avec le Roy de Pédir, pendant son séjour devant cette ville, remit à la voile, & prit la route de Pacen. Il n'y fut pas longtems sans s'aboucher avec le Souverain du païs, à qui il demanda

demanda de luy livrer Nahodabégue, ce Prince le luy promit; mais loin de tenir ſa parole, il fit avertir cet homme de ſortir promptement de ſes Etats, & meſme il favoriſa ſa retraite. Cependant le Vice-Roy, à qui l'on ne rendoit aucune réponſe ſur la répréſentation de Nahodabégue, en fit reparler au Roy de Pacen. Comme on ne luy faiſoit que des remiſes de la part de ce Prince, pour l'amuſer, & pour procurer à ce traître, tout le tems qu'il luy falloit pour s'éloigner, le Vice-Roy, à qui l'on fit ſçavoir que Nahodabégue n'étoit plus à Pacen, ſe mit à la mer, ſans toutefois laiſſer rien penetrer de ſes deſſeins.

Ans de J. Christ. 1511.

Albuquerque réclame Nahodabégue.

On l'avertit de ſon évaſion.

Albuquerque continuoit ſa route, quand il rencontra un grand vaiſſeau de guerre, dont il ne connoiſſoit, ni le pavillon, ni les Officiers; ce qui luy perſuada que c'étoit un bâtiment ennemi. Dans cette penſée il l'inſulta; on s'y défendit avec tant d'opiniâtreté, que le Vice-Roy fut obligé d'employer tout ſon ſçavoir-faire pour gagner ce vaiſſeau. Enfin il en vint à bout, & l'accrocha. Les Portugais ſauterent dedans; mais l'ayant trouvé tout en feu, 'ils en ſortirent avec plus de précipitation qu'ils n'y étoient entrez, & crurent que ceux qui montoient ce vaiſſeau, avoient mieux aimé ſe bruler eux-meſmes, que d'eſtre faits priſonniers. On a ſceu depuis, que cet embraſement n'étoit cauſé que par un feu artificiel, auſſi facile à éteindre qu'à allumer, & plus propre à étonner ceux qui n'en connoiſſoient pas les effets, que nuiſible dans les endroits qu'il paroiſſoit enflamer; de maniére que par ce ſtratagéme, les ennemis ſe tirerent du péril où ils s'étoient veûs, & le vaiſſeau ſe ſauva.

Mais ce qu'Albuquerque manqua d'un coſté, il le recouvra de l'autre, parce qu'il découvrit du lieu où il étoit un grand bâtiment, qui ſelon l'uſage de ces peuples, voguoit à voiles & à rames. L'envie qu'il avoit de s'en emparer, luy fit détacher auſſitoſt deux de ſes navires avec quelques eſquifs, pour le reconnoiſtre & pour l'accrocher, en cas que l'on ne ſe défendiſt pas aſſez pour les en empêcher. Les matelots effrayez dés les premiéres volées de canon, qu'on

Ans de J. Christ. 1511.

tira ſur eux, ſe jetterent à la mer; mais ſi la crainte leur fit négliger la manœuvre de leur vaiſſeau, les ſoldats le défendirent avec une vigueur inconcevable. C'étoit le bâtiment de Nahodabégue, qui dans l'eſpérance d'obtenir ſa grace du Roy de Malaca, alloit luy annoncer l'arrivée des Portugais. Cet homme qui n'avoit pas d'autre parti à prendre, que de ſe bien défendre, pour ne point tomber entre les mains des Portugais, ou de mourir les armes à la main, pour éviter une mort plus honteuſe & telle qu'il méritoit: cet homme, dis-je, receut pluſieurs bleſſures dans ce combat, & en mourut auſſitoſt aprés. Le vaiſſeau ayant été pris, les Portugais étonnez de voir qu'il ne couloit pas une goute de ſang du cadavre de Nahodabégue, qui étoit encore ſur le pont, en demanderent la raiſon aux ſoldats. Ils ſceurent alors que ce Capitaine portoit ſur luy l'os d'un poiſſon nommé *Cabi,* lequel a la proprieté d'empêcher l'effuſion du ſang des plus profondes bleſſures; ce qui ſe trouva ſi véritable, qu'auſſitoſt qu'on luy euſt oſté le bracelet où cet os étoit enchaſſé, le ſang ſortit avec abondance du corps de Nahodabégue, & toutes ſes playes s'ouvrirent.

Mort de Nahodabégue.

Oſorius, liv. 7. Maffée.

Le Vice-Roy continua ſa route, & prit deux autres bâtimens qui venoient de Malaca. Il rencontra encore le meſme vaiſſeau qui s'étoit ſauvé à la faveur de ce prétendu incendie. Le Capitaine de ce navire, ſans ſe mettre en état, ni d'attaquer, ni de ſe défendre, envoya dans un brigantin deux de ſes principaux Officiers, qui, en approchant de la flotte, demanderent à parler au Vice-Roy, ou au Géneral qui la commandoit en ſon abſence. Albuquerque averti de ce qui ſe paſſoit, voulut qu'on fiſt monter ces deux Officiers ſur ſon bord. Aprés qu'ils l'eurent ſalué avec beaucoup de reſpect & de ſoumiſſion, ils luy dirent, que les Indes étant remplies du bruit de ſes exploits, & de la puiſſance des Portugais, ils ſe ſentoient un grand empreſſement d'eſtre connus d'une ſi génereuſe Nation; qu'ils faiſoient profeſſion des armes, ſans qu'on puſt leur reprocher, ni d'avoir écumé les mers, ni d'avoir cherché dans les profits du commerce les moyens de faire leur fortune, & qu'ils eſpéroient qu'il prendroit

la défenſe de Sultan Zainal, Roy de Pacen, & leur véritable Prince, contre un uſurpateur redoutable, qui l'avoit réduit à luy abandonner ſon trône & ſes Etats. Ils ajoûterent à cette remontrance, que leur attachement à leur Souverain, les ayant excitez d'aller demander du ſecours aux habitans de l'Iſle de Java, ils avoient rencontré la flotte de Portugal, contre laquelle ils s'étoient veus obligez de ſe défendre, & que comme ils ne s'étoient tirez d'affaire, que par l'incendie qui avoit paru dans leur vaiſſeau, ils ſe flattoient qu'il n'en auroit aucun reſſentiment, & qu'il ne refuſeroit pas ſon ſecours, ni le Roy de Portugal ſa protection, à un Prince perſecuté.

Albuquerque écouta cette propoſition avec beaucoup de plaiſir & d'humanité, & s'engagea de ſecourir Zainal puis qu'il étoit injuſtement opprimé; mais en attendant que les ordres fuſſent donnez pour éxecuter ce que le Vice-Roy promettoit, il députa Ferdinand Andrada vers le Roy de Pacen, pour l'aſſeurer qu'il ſe rendroit bientoſt auprés de luy en intention de conſommer par luy-meſme, ce qui n'avoit encore été que projetté avec ſes Officiers.

Le Vice-Roy envoye Andrada au Roy de Paçen.

Andrada que l'on introduiſit auprés de Zainal, le trouva dans un état ſi indigne de la majeſté Royale, qu'il en fut touché. La relation qu'il en envoya au Vice-Roy, luy inſpira tant de compaſſion, qu'il partit pour ſe rendre au lieu où le Roy de Pacen s'étoit réfugié, & peu de tems aprés ſon arrivée, ils conclurent & ſignerent un traité d'alliance. Albuquerque s'engageoit à remettre Zainal en poſſeſſion de ſes Etats, pourvû qu'il reconnuſt le Roy de Portugal pour ſon Souverain, & qu'il promiſt de luy payer tous les ans par forme de tribut, une certaine quantité d'or exprimée par le traité. Zainal y ayant conſenti, monta ſur le vaiſſeau du Vice-Roy; la flotte prit la route de Malaca, & alla moüiller dans une rade qui n'en eſt éloignée que d'un quart de lieuë.

Alliance faite avec ce Prince.

Il devient tributaire d'Emanuel.

Les vaiſſeaux qui étoient à l'ancre dans ce port, & qui appartenoient en partie au Roy de Malaca, appareillerent auſſitoſt que les Portugais y furent entrez. Ce procedé déplut

Ans de J. Christ. 1511.

à Albuquerque. Voulant en prévenir les suites, qui n'auroient pas été avantageuses à sa réputation, ni à celle des Portugais, il fit publier qu'il ne venoit point pour exciter aucun trouble, & qu'il ne reconnoistroit pour ennemis, que ceux qui se déclareroient contre-luy. Cette asseurance attira au Vice-Roy, la confiance de quelques Capitaines Chinois, qui l'avertirent des ordres secrets que Mamud, Roy de Malaca, avoit donnez pour déclarer la guerre aux Portugais, aussitost qu'ils paroistroient dans ses Etats, & pour preuve que leurs avis étoient fort sincéres, ils luy offrirent leurs vaisseaux & leurs services, en cas qu'il en eust besoin pour renforcer sa flotte. Une offre si génereuse méritoit bien qu'on en eust de la reconnoissance. Le Vice-Roy qui vouloit leur témoigner la sienne, les voulut regaler sur son bord. Ces Capitaines se sentant honorez de cette invitation, s'y rendirent au jour qu'on leur avoit marqué. Ce fut là, qu'aprés avoir parlé du caractére des Malacans, qu'ils regarderent comme des perfides, ils se firent reconnoistre pour les cinq Officiers Chinois, qui autrefois avoient donné un pareil avis à Sequeria, pendant son séjour dans ce mesme port, où ils s'étoient trouvez pour lors. Le Vice-Roy, qui aprés cela n'eut plus lieu de douter que les choses ne fussent telles qu'on les luy exposoit, regarda ces Officiers comme ses amis, & se reposa entiérement sur leur probité & sur leurs conseils.

On avertit le Vice-Roy des desseins du Malacan.

Comme Mamud avoit ses veuës, & qu'il ne pouvoit les faire réüssir qu'en temporisant, il tâchoit d'amuser le Vice-Roy par de belles espérances. Ce Prince politique & rusé, ne doutoit pas que les Portugais n'eussent conservé le souvenir des dangers qu'ils avoient courus dans le tems que Sequeria étoit à l'ancre dans le port de Malaca; aussi leur retour dans ce païs luy causoit-il de véritables allarme. D'ailleurs, il n'avoit point assez de vaisseaux pour composer une flotte qui fust en état de résister à celle des Portugais; ce qui luy fit prendre le parti, en attendant qu'il eust receu du secours, d'envoyer un de ses principaux Officiers au Vice-Roy, pour luy témoigner le chagrin qu'il avoit

de l'insulte que l'on avoit faite à Sequeria, & pour luy dire, que Bendara qui en étoit auteur, l'avoit expiée par sa mort, quoi-qu'il fust oncle de Mamud, & qu'enfin, ce Prince se persuadoit qu'une satisfaction de cette nature devoit suffire au Vice-Roy, pour luy marquer son empressement à s'unir avec luy; ce qu'il étoit prest à luy confirmer par une solide paix.

Ans de J. Christ. 1511.

Duplicité du Malacan.

Quoique cette proposition fust incertaine & vague, Albuquerque la receut; mais avec cette restriction, qu'on luy restitueroit les prisonniers, & les effets qui avoient été pris lors que l'on avoit conspiré contre-luy, & que l'on avoit insulté Sequeria, sinon, qu'il ne pouvoit entendre à la paix, ni au renouvellement d'aucune alliance. L'Officier de Mamud étant retourné à Malaca, pour luy rendre compte de sa négociation, & pour luy communiquer la réponse du Vice-Roy, en partit aussitost, avec ordre d'asseurer Albuquerque, que les Portugais qu'on avoit faits prisonniers, n'avoient point été traitez sur ce pied; qu'on leur avoit permis de s'aller établir en tels lieux qu'ils avoient voulu choisir dans ses Etats, sans qu'on eust usé d'aucune violence pour les contraindre d'embrasser le Mahométisme, & qu'ainsi il ne pouvoit les représenter, comme le Vice-Roy sembloit l'éxiger de luy; qu'à l'égard de leurs effets, il protestoit, que ni luy ni ses sujets, n'en avoient point profité, & que la plus grande partie avoit été employée pour l'entretien, & pour la subsistance des Portugais qui avoient été pris.

Albuquerque luy prescrit les conditions de cette alliance.

Cette négociation se faisoit avec si peu d'apparence de bonne foy de la part de Mamud, qu'il n'y avoit pas lieu qu'elle deust avoir un bon succés. Le Vice-Roy en étoit convaincu, non seulement par les avis des Officiers Chinois, mais encore par les lettres d'Arauge, qui luy confirmoit la duplicité du Malacan. On sçavoit que ce Prince n'attendoit que l'arrivée des vaisseaux qu'il faisoit construire ou radouber dans l'un de ses ports, & les troupes auxiliaires qu'on luy avoit promises, pour déclarer la guerre aux Portugais. Quoi-qu'il en eust déja sur pied d'assez nombreuses, & que

Ans de J. Christ. 1511.

ſon artillerie fuſt conſidérable, toutefois, il ne ſe ſentoit pas aſſez de hardieſſe pour rien entreprendre, à moins qu'il ne fuſt de beaucoup ſupérieur à ſes ennemis.

Le Vice-Roy que l'on informoit des plus ſecrettes intentions de Mamud, ſe tenoit ſeulement ſur ſes gardes, & ne faiſoit aucun mouvement, voulant par là perſuader aux nations qui trafiquoient actuellement à Malaca, qu'il n'y étoit pas venu pour interrompre le commerce, ni pour troubler la paix des Royaumes, comme on l'avoit publié dans les autres païs où il avoit abordé; mais ſeulement pour devenir l'ami commun de ces différens peuples, & pour former des alliances avec leurs Rois.

Le Roy de Pacen ſe défie d'Albuquerque & ſe joint à Mamud.

Comme Zainal, qui avoit été témoin de tous ces mouvemens, ne pénetroit point dans cette politique, il craignit d'en eſtre la duppe, s'il continuoit à ſe repoſer ſur la parole du Vice-Roy; ce qui le détermina bruſquement à ſe liguer contre luy, & à s'aller ranger du parti de Mamud. Albuquerque, qui de ſa part n'avoit plus rien à ménager, crut qu'il étoit tems de lever le maſque, & que s'il prévenoit les ennemis avant qu'ils fuſſent ſecourus, quoique déja ſupérieurs à ſes troupes, il répandroit l'épouvante parmi eux.

Le Vice-Roy fait quelques hoſtilitez.

Plein de cette réſolution, il commença à faire les dégaſts; il fit mettre le feu à quelques maiſons bâties ſur le bord de la mer, & commanda qu'on en uſaſt de meſme dans les trois vaiſſeaux de Cambaja, qui étoient à l'ancre devant Malaca.

Les Barbares qui s'attendoient depuis long-tems à cette hoſtilité, étoient continuellement ſous les armes. La diſpoſition où les deux partis ſe trouverent donna lieu à un combat; les ennemis vouloient éteindre le feu qui s'augmentoit à veuë d'œil, & les Portugais empeſchoient que perſonne n'approchaſt pour y donner du reméde. Cette ſcéne ſe paſſoit en préſence de Mamud, que ſes peuples perſecutoient pour envoyer vers le Vice-Roy, avant que les Fauxbourgs fuſſent entiérement conſumez, & que l'incendie euſt gagné la ville.

Le Roy de Malaca preſſé par le murmure de ſes ſujets,

& par le péril qui le menaçoit, fit venir Arauge, & l'envoya à Albuquerque pour le faire ſouvenir qu'ils étoient en pourparler de paix, & que l'irruption qu'il faiſoit le ſurprenoit d'autant plus, qu'il paſſoit dans ſon eſprit pour un brave Capitaine & fidelle à ſa parole; qu'il le prioit d'ordonner que ſes troupes ſe retiraſſent, & que l'on ceſſaſt de porter plus loin l'incendie, ſinon qu'il s'en vangeroit ſur ſa flotte.

Ans de J. Christ. 1511.

Le Malacan tâche de l'adoucir.

Le Vice-Roy comprit par ce langage, que les ennemis manquoient de fermeté. Comme il n'avoit tenu cette conduite, que pour ſonder leur courage, il défendit que l'on portaſt plus avant le fer & le feu, & voulut qu'on s'en tinſt aux maiſons réduites en cendres, & aux vaiſſeaux conſumez, pour ne point paſſer pour un homme, ſur la parole de qui il ne falloit pas compter; ce qui dans la ſuite auroit été d'une terrible conſéquence. Mamud de ſon coſté s'eſtimoit fort heureux d'en eſtre quitte pour quelques maiſons, & pour quelques navires, dont il ſe promettoit de ſe dédommager amplement, quand la flotte qu'il attendoit ſeroit arrivée. Ce fut dans cette eſpérance qu'il refuſa aux vaiſſeaux marchands, qui étoient à l'ancre dans le port de Malaca, la permiſſion d'en ſortir; il vouloit s'en ſervir en cas qu'il en euſt beſoin, & quand il feroit ſon irruption ſur les Portugais. Albuquerque en uſa avec la meſme circonſpection à l'égard des Capitaines Chinois, qu'il pria de ne point mettre à la voile, juſqu'à ce qu'il y euſt une déciſion entre les Barbares & luy.

Albuquerque défere à ſa priére.

Le Vice-Roy & le Malacan uſent de prévoyance.

On en étoit dans ces termes, quand le Vice-Roy fit dire à Mamud, que s'il perſiſtoit dans le deſſein de traiter de paix, & d'alliance avec le Roy de Portugal, il luy aſſignaſt un lieu commode & avantageux pour faire conſtruire une Citadelle, où il puſt mettre ſes troupes & ſes effets à couvert de l'inſulte de ſes ennemis. Mamud manda au Vice-Roy, qu'il en laiſſoit le choix à ſa diſpoſition, & le pria de luy envoyer le plan du Fort qu'il projettoit de faire bâtir, afin qu'il y contribuaſt autant qu'il le pourroit pour en avancer la conſtruction. Il n'y avoit rien de plus avan-

Propoſition de bâtir une Citadelle à Malaca.

Ans de J. Christ. 1511.

tageux que cette permission; mais on y trouva de grandes difficultez, quand il fallut mettre la main à l'œuvre, Mamud en faisoit naître tous les jours de nouvelles. Comme cette négociation n'avoit roulé que sur des paroles, sans avoir eu aucun effet, le Vice-Roy se rebuta, & prit le parti de faire descente vers le pont, qui d'un costé est défendu par la Citadelle de la ville, & de l'autre par une Mosquée qui en est voisine, où les Mahométans s'étoient retranchez.

Le Roy de Malaca change de sentiment.

Les corps de garde qu'ils avoient posez aux environs du pont, & les batteries qu'ils y avoient dressées, en rendoient l'abord trés-difficile. Cela n'empêcha pas néanmoins, que les Portugais ne profitassent de l'occasion du flux de la mer, dont les eaux venant à remplir le canal de la petite riviére, sur laquelle ce pont étoit bâti, contribuerent beaucoup à bien faire succéder les desseins qu'ils avoient formez. Si les habitans de Malaca, dont le nombre faisoit la principale force de cette ville, eussent été gens de guerre, & bien disciplinez, au lieu que ce n'étoit que gens de trafic, les Portugais auroient été plus long-tems devant Malaca, avant que de l'emporter; mais la populace déja troublée par la crainte du péril, étoit peu susceptible de discipline militaire; & quoique Mamud eust renforcé la garnison de cette ville, & qu'il en eust donné le gouvernement au Prince Alodin, qui étoit son fils, toutefois, on ne comptoit pas beaucoup sur les proüesses de ce jeune Prince. Enfin, le Malacan avoit fait armer & équiper des élefans, qui devoient porter de petites Citadelles ambulantes pleines de soldats choisis, & avoit résolu d'en monter un quand le combat seroit commencé, pour y défendre en personne son Royaume & ses sujets.

Ce Prince se retranche, & arme pour sa défense.

Il n'en étoit pas ainsi des troupes qui étoient sous la conduite du Roy de Panen, gendre de Mamud. On connoissoit la valeur de ce Prince, & pour peu que ceux qui devoient combattre sous ses ordres voulussent agir, ou qu'ils fussent secondez, le Panenois avoit lieu d'en espérer une bonne issuë; aussi avoit-il réservé ses troupes pour les en-

Le Roy de Panen se joint à celuy de Malaca.

voyer

voyer aux endroits où le péril seroit plus grand, & où l'attaque se feroit avec plus de chaleur. Ans de J. Christ. 1511.

Si les ennemis avoient pris de si bonnes précautions pour se bien défendre, Albuquerque s'étoit disposé à les attaquer avec toute sa vigueur ordinaire, & avoit partagé ses troupes en deux petits corps d'armée. Ferdinand Andrada, & Jean Lima, devoient commander l'un de ces corps, & avoient ordre d'aller insulter le pont du costé de la Mosquée. Le Vice-Roy qui se reservoit la conduite du second corps, pour marcher vers l'autre bout du pont du costé de la ville, fit un détachement de quelques frégates & de quelques galéres Portugaises, pour aller reconnoistre la place; mais le feu des ennemis les ayant empêchées d'en approcher autant qu'il eust été nécessaire, le Vice-Roy se détermina à commencer son attaque. Les ennemis se défendirent si long-tems & si courageusement, qu'il n'y avoit que les Portugais capables de ne se point rebuter d'une pareille entreprise; mais comme l'intrépidité n'étoit pas égale parmi les Barbares, que le canon des Portugais avoit épouvantez, Albuquerque les chassa de leur poste, & les poursuivit jusque sur le rivage. Cependant Andrada & les autres Officiers qui l'accompagnoient, parvinrent jusqu'au bout du pont qu'ils devoient attaquer, & les ennemis firent par tout un feu égal. Cette opiniâtreté auroit à la fin embarrassé les Portugais, si elle eust duré davantage, car il ne leur restoit pas assez de monde pour continuer leurs attaques; mais les Barbares qui s'apperceurent que leur résistance ne faisoit qu'augmenter la fureur & l'animosité des Portugais, lâcherent le pied, & perdirent courage. Andrada se signala dans cette journée, & les serra de si prés, qu'il les repoussa jusque dans leurs retranchemens.

Albuquerque se dispose pour aller attaquer les ennemis.

Les ennemis lâchent le pied.

Enfin, les ennemis que l'on poursuivoit de toutes parts, se retirerent dans Malaca. Mamud qui étoit à la teste d'un petit corps de reserve, pour soutenir ceux que l'on presseroit davavantage, & pour rallier ceux qui auroient plié, trouva ses troupes fugitives & errantes dans les ruës de la ville. Il les rassembla autour de l'elefant qu'il montoit; il

Ans de J. Christ. 1511.

se mit dans la tour que cet animal portoit. Plusieurs autres élefans qui étoient plastronnez sur le poitrail & sur les flancs se réünirent, & formerent une espéce d'escadron. On avoit attaché des lames de sabres à leurs trompes, dont le mouvement joint à la force, eut bientost éclairci les premiers rangs des Portugais, qui s'étoient mis en bataille dans la grande place de Malaca. Comme ils ne s'attendoient pas d'avoir à faire à des animaux si redoutables, ils en furent d'abord étonnez; mais enfin ils prirent brusquement leur parti, & changerent le dessein de combattre, en celuy d'attaquer ces élefans, de la mesme maniére qu'ils auroient fait une place, ils les investirent. Ferdinand Gomez de Lemos les insulta du costé droit, & Vasco Ferdinand Coutigno les prit du costé gauche; le feu qu'ils firent se trouvant égal par ces deux endroits, ils les blesserent au défaut de leurs armes. Ces élefans se sentant blessez entrerent en furie; ils ne connurent plus la voix de leurs guides, & reculerent avec plus d'impétuosité sur les ennemis, qu'ils n'avoient avancé jusque là sur les Portugais; de sorte que Mamud se vit obligé de descendre de la tour, & de combattre à pied jusqu'à ce qu'il eust gagné son Palais, dont ses gardes tâchoient de luy frayer le chemin pour mettre sa personne en seureté. Ce fut dans cette occasion que ce Prince fut blessé à la main; mais on ne le dit point aux troupes, de peur d'augmenter leur déroute par la consternation où elles auroient été si on eust rendu cette nouvelle publique.

Vigoureuse & singuliére résistance de Mamud.

Blessure & défaite de ce Prince.

Pendant ce combat qui dura tout le jour, le Vice-Roy fit mettre le feu aux maisons les plus proches des corps de garde qu'il avoit posez aux extrémitez du pont, & à l'entrée de la ville. Il craignoit que les Malacans venant à se rassembler ne s'en emparassent, & qu'ils ne s'y retranchassent pour insulter avec plus d'avantage les Portugais qui occupoient les postes les plus avancez.

Albuquerque fait mettre le feu dans quelques maisons.

Cet ordre ayant été réguliérement executé, les Portugais marcherent à l'attaque du Palais. Elle commença dés le point du jour, & dura jusqu'à midy sans discontinuer, & sans que l'un ou l'autre parti eust d'autre avantage que

Il fait attaquer le Palais de Mamud.

celuy d'avoir bien attaqué, & de s'eſtre bien défendu. Comme l'ardeur du ſoleil eſt inſoutenable dans ce païs, à ceux qui n'y ſont point accoûtumez, & que d'ailleurs, le Vice-Roy voyoit que ſes troupes étoient épuiſées par la durée du combat, il fit battre la retraite, & remena ſes gens dans les poſtes qu'ils occupoient ſur le pont & auprés de la ville, pour eſtre mieux en état de revenir à la charge le lendemain, avec de nouvelles & de plus nombreuſes troupes.

Ans de J. Christ. 1511.

Cependant la plûpart des Malacans, qui ſe voyoient à la merci des Portugais, & qui craignoient de ſe trouver au ſac de leur ville, abandonnerent leurs effets & leurs familles, & ſe ſauverent durant la nuit. Le Roy de Panen, quoique gendre de Mamud, en uſa de meſme, malgré les obſtacles que le Roy ſon beaupere, & la Princeſſe ſa femme y formérent. Enfin, la conſternation devint ſi génerale, que ceux qui ne prirent pas la fuite, ſe rangerent du coſté des Portugais. Raja Utimut, fils du Souverain de Java, fut de ce nombre, & emmena avec luy toutes les troupes qu'il avoit fournies à Mamud, & dont ce Prince avoit renforcé ſon armée.

Evaſion du Roy de Panen & de quelques Malacans.

Quoique ces divers contretems portaſſent un grand préjudice aux eſpérances du Roy de Malaca, il les ſoutint d'un air fort héroïque. Il feignit de ſe pouvoir bien paſſer de ceux qui étoient aſſez lâches pour le quitter ; il donna ſes ordres avec une auſſi grande tranquillité, que ſi toutes choſes luy euſſent bien réuſſi ; il renforça tous ſes corps de garde, & d'hommes & d'artillerie ; il fit miner les principaux chemins par où l'on devoit l'attaquer, & ordonna qu'on parſemaſt les autres de pointes de fer empoiſonné. Les Portugais ne ſeroient jamais échapez à tant de dangers, ſans l'avis que leur en donna un Indien nommé Ninachet, qui de tout tems avoit eu beaucoup d'affection pour eux.

Génereuſe fermeté de Mamud, & nouveaux préparatifs de ce Prince.

Un Indien en avertit Albuquerque.

Albuquerque différa donc l'execution du deſſein qu'il avoit formé, d'attaquer le Palais de Mamud du coſté de la ville, & tourna ſes principaux efforts du coſté de la mer. Pour cet effet, il ſe ſervit du vaiſſeau de Sultan Zainal, qu'il fit couvrir de matelas piquez les uns ſur les autres,

Sur cet avis le Vice-Roy prénd d'autres meſures.

Ans de J. Christ. 1511.

& border de ſacs à terre, pour ſervir de parapet aux ſoldats, & pour les mettre à l'abri du canon des Barbares. Ce navire ne pouvant faire canal, que quand la marée ſeroit plus haute, les ennemis eurent le tems de fabriquer de certains rouleaux faits de bois qu'ils creuſerent par dedans, & qu'ils remplirent de feux d'artifice, meſlez avec des éclats de fer, & des grapins de meſme matiére, afin qu'ils s'attachaſſent aux vaiſſeaux, & qu'ils y miſſent le feu; & que venant à créver, ils tuaſſent ceux qui ſeroient aux environs. Comme les ennemis ne doutoient pas que les Portugais ne formaſſent leur grande attaque du coſté du pont, ils y porterent de groſſes piéces de bois, à deſſein de les pouſſer de haut en bas ſur les vaiſſeaux qui en approcheroient, pour les briſer, & pour les couler à fond.

Le Vice-Roy, à qui tout ce projet avoit été révelé par Ninachet, avoit pris ſes meſures pour remédier à tout ce que les Barbares avoient imaginé pour les abiſmer, & pour les perdre. Il avoit ordonné à pluſieurs de ſes gens d'artillerie, d'arracher à coups de crochets les feux d'artifice qui s'attacheroient aux vaiſſeaux, & avoit poſté de l'infanterie ſur le rivage, pour obliger les ennemis, par un feu continuel de mouſqueterie, de s'éloigner de ſes vaiſſeaux, & de leur laiſſer le paſſage libre pour avancer du coſté du pont.

D'Abrey, quoique bleſſé, éxecute l'ordre qu'on luy avoit donné.

L'action commençoit, quand Antoine d'Abrey commandant le vaiſſeau qui devoit en approcher davantage, receut un coup de mouſquet qui luy perça les deux jouës. Albuquerque voyant que cette bleſſure mettoit d'Abrey hors d'état de commander & de combattre, voulut donner la conduite de ce bâtiment au Lieutenant de ce Capitaine; mais d'Abrey s'y oppoſa, & demanda par grace au Vice-Roy, qu'un autre ne luy ôtaſt pas la gloire de cette action, & qu'à l'égard de ſa bleſſure, elle n'étoit pas aſſez conſidérable pour l'empêcher de commander & d'agir; ce qu'il fit avec beaucoup de préſence d'eſprit & de courage; de ſorte que quand la marée fut aſſez haute pour approcher du pont, les Portugais le firent malgré toutes les précautions des ennemis.

La nuit ſépara les combattans, ſans toutefois finir le combat. Auſſitoſt que le jour eut paru, le Vice-Roy fit recommencer ſes batteries, & cauſa beaucoup de deſordre & de dommage parmi les Barbares. Enfin les Malacans, intimidez & affoiblis par le grand nombre de gens qu'ils avoient perdus, abandonnerent la Moſquée; les Portugais y entrerent, tandis qu'Albuquerque chaſſa les ennemis d'un autre Fort ſitué prés de la ville.

Ans de J. Christ. 1511.

Le Vice-Roy ſe voyant maiſtre du pont & de quelques maiſons échapées à l'incendie, donna ordre que l'on montaſt des petites piéces de campagne ſur le comble de ces maiſons, qui ſont bâties en terraſſe. Il en fit des eſpéces de cavaliers, d'où l'on battit le reſte de la ville, tandis que pluſieurs vaiſſeaux legers, & quelques eſquifs qu'il avoit fait mettre à la mer pour s'aſſeurer de la riviére, débarquerent leurs troupes pour aller attaquer le Palais où Mamud s'étoit retiré.

Le Vice-Roy s'empare du pont.

Les Portugais comptoient déja ce Prince au nombre de leurs priſonniers, & regardoient le pillage de ſon Palais, comme un des meilleurs moyens qu'ils euſſent encore eus de faire fortune, depuis que la guerre étoit commencée; mais ils furent bien étonnez, quand ils n'y trouverent perſonne. Le Malacan en étoit ſorti, & avoit fait emporter dans les bois & dans les montagnes, les plus prétieux effets de ſa Couronne. Les ſoldats outrez d'avoir manqué leur coup, & d'eſtre privez d'un ſi riche butin, s'en vangerent en mettant le feu dans le Palais. De-là, ils marcherent vers la ville, où ils entrerent ſans peine. Le pont & la Citadelle qui la couvroient, ayant été pris, ce qui y reſta de troupes, loin de ſe défendre, n'eut pas meſme la force de ſe ſauver. Dans cette conſternation génerale, il ne fut pas difficile au Vice-Roy de poſer des corps de garde dans les principaux quartiers de Malaca, & de mettre des ſauvegardes dans les maiſons de Raja Utimut, de Ninachet, & des autres partiſans des Portugais. Il donna à ſes troupes le pillage des autres maiſons, & dédommagea par là ſes ſoldats des fatigues qu'ils avoient eſſuyées dans cette conqueſte.

Priſe du Palais de Mamud.

Le Vice-Roy donne quelques maiſons en pillage à ſes ſoldats.

Ans de J. Christ. 1511.

On trouve une nombreuse artillerie dans Malaca.

Mais comme les Malacans ne laisserent que ce qu'ils n'eurent pas le tems d'emporter, on trouva trois mille piéces de canon parmi les choses qu'ils avoient abandonnées; l'arsenal étoit pourveû d'une grande quantité de munitions de guerre & de bouche, & fourni d'un prodigieux nombre d'armes. Il y avoit aussi plusieurs machines propres pour l'artillerie & pour les coups de main, dont l'usage, & mesme la forme, étoient entiérement inconnus aux Européens. On fit conduire sur les vaisseaux Portugais, tout le canon & toutes les munitions dont on avoit besoin, le reste demeura dans Malaca. Enfin le butin fut si considérable, que le quint qui appartenoit à Emanuel, fut racheté par des Marchands, qui en payerent cent mille écus d'or, dont on convint avec eux pour cet effet.

Maffée, Hist. des Indes, l. 5. ch. 1.

Une si grande conqueste, & tant de richesses; une si belle ville & tant de gloire, ne coûterent cependant la vie, qu'à un fort petit nombre de Portugais, en comparaison de la perte que firent les Barbares. Il ne s'agissoit plus aprés cela, que de gagner la bienveillance de ces peuples, qui jusque-là avoient toûjours regardé les Portugais comme des tirans; soit par rapport au commerce, soit à l'égard de la Religion & des mœurs. C'est à quoy le Vice-Roy s'appliqua; mais avant que de toucher aux affaires temporelles, il tourna ses premiers soins à faire élever une Eglise sous le titre de l'Annonciation de la Sainte Vierge, & ensuite il donna des ordres pour la construction d'une Citadelle, à laquelle on travailla avec une diligence incroyable. Il en donna le gouvernement à Rodrigue Patalim, & accorda une amnistie génerale aux Marchands qui étoient sortis de Malaca, où il offrit de les recevoir pour y reprendre le cours de leur trafic. Il fixa les droits & les tributs qu'on devoit payer au Roy; il gratifia Utimut, & Ninachet, des deux principales judicatures; il attribua au premier la connoissance des différens qui surviendroient parmi les Sarrasins, & chargea le second, qui étoit Malacan, du soin de juger les affaires des nations étrangeres, que le commerce ou la curiosité auroient attirées dans cette ville; il fit détruire les tombeaux

Le Vice-Roy fait bâtir une Eglise, & construire une Citadelle à Malaca.

Il fait plusieurs Reglemens.

des anciens Rois de Malaca; il ordonna que les materiaux seroient employez au bâtiment de l'Eglise & à la construction du Fort; il fit publier dans les lieux des environs, que ceux qui voudroient s'établir dans Malaca, y seroient receûs de quel païs qu'ils vinssent, & de quelque nation qu'ils fussent. Enfin, il y attira un si grand nombre d'Etrangers, que la plûpart d'entre-eux vinrent s'établir à Malaca, pour vivre sous une domination aussi tranquille que celle d'Emanuel.

Ans de J. Christ. 1511.

Les Etrangers viennent s'y établir par colonies.

Bien que le Vice-Roy semblast s'attacher uniquement à donner des ordres dans la ville, il ne s'occupoit pas moins de ce que Mamud en devoit penser, & de ce qu'il pouvoit faire pour se remettre en possession de ce que les Portugais venoient de luy enlever, ou du moins pour les inquiéter dans le commencement de leur établissement à Malaca. Les soins qu'Albuquerque s'étoit donnez de s'en faire instruire, ne furent pas inutiles. Ceux qu'il avoit mis en campagne pour observer les ennemis, découvrirent que Mamud avoit fait de nouvelles levées, & qu'il s'étoit retranché dans un lieu avantageux situé sur la mesme riviére qui passe dans cette ville. De plus, ils l'avertirent, que si on luy laissoit le tems de se fortifier dans ce poste, qui n'en étoit éloigné que de quinze lieuës, on auroit peut-estre beaucoup de peine à les en chasser, à moins que l'on n'y marchast avec une armée, ce qui dans la suite deviendroit trés-préjudiciable aux Portugais, par l'affoiblissement où l'on mettroit la garnison de Malaca. Le Vice-Roy goûta cet avis comme fort important à sa gloire & à sa nation, & détacha aussitost quelques compagnies d'infanterie & de cavalerie, pour aller chasser les Barbares du lieu qu'ils fortifioient, & pour ruiner leurs travaux. Cet ordre ne fut pas plûtost donné qu'on l'éxecuta. Les Portugais tomberent avec tant d'impétuosité sur les troupes du Malacan, qu'elles furent entiérement défaites, les travaux ruinez, & tout leur bagage pris, avec sept élefans que l'on conduisit à Malaca.

On découvre que Mamud s'étoit nouvellement retranché.

Les Portugais le chassent de ce poste.

Ce nouvel échec joint au chagrin que Mamud ressentoit de n'avoir point fait la paix avec Emanuel, le jetta dans

Mort de Mamud.

Ans de J. Christ. 1511.

un si violent emportement contre le Prince Alodin son fils, & contre les autres Officiers de sa cabale qui s'y étoient opposez dans le Conseil, qu'il en mourut de douleur. Cette mort fut un nouveau prétexte à ces peuples pour se ranger du costé des Portugais. Lansaman qui avoit rempli la fonction d'Amiral pendant les derniers tems du régne de Mamud, se servit comme les autres, de l'occasion, & fit demander à Albuquerque, s'il vouloit le recevoir au service du Roy de Portugal. Le Vice-Roy, qui estimoit la valeur jusque dans ses propres ennemis, fit dire à Lansaman qu'un homme de son mérite étoit toûjours bien receu dans quelque parti qu'il voulust prendre; parce que l'on devoit compter sur sa fidelité & sur sa parole. Enfin, il l'asseura que le Roy auroit pour luy autant d'estime qu'en devoit attendre un homme, qui d'ailleurs s'étoit distingué par ses actions & par ses emplois.

Notables changemens arrivez aprés cette mort.

L'Amiral de Mamud offre ses services au Vice-Roy.

Cette nouvelle étoit si avantageuse à Lansaman, que les principaux d'entre les Malacans, qui pouvoient aspirer aux plus grands emplois dans Malaca, en prirent de l'ombrage. Ils se persuaderent que Lansaman les en éloigneroit, s'il ne le dégoûtoient d'entrer au service d'Emanuel. Pour cet effet, ils luy firent tenir une lettre anonime; ils l'avertissoient par cette lettre, de ne se point reposer sur les offres obligeantes d'Albuquerque, & l'asseuroient qu'en voulant faire sa fortune, il exposoit sa vie contre laquelle on avoit déja conspiré pour empêcher son élevation. Lansaman donna dans cet avis, & se persuada qu'il ne connoissoit pas assez le génie des Portugais, pour s'abandonner si indifféremment à leur bonne foy.

On l'en dégoûte par adresse.

Albuquerque voyant que l'autorité du Roy s'établissoit de jour en jour dans Malaca, crut qu'il étoit tems de travailler à y faire frapper de la monnoye, au coin des armes de Portugal; mais comme il falloit pour cela ramasser les différentes espéces du païs, & en faire une fonte génerale pour en fabriquer de nouvelles qui fussent d'or, d'argent & d'étain, il exposa par l'Ordonnance qu'il rendit, que le Roy n'avoit point d'autre veuë en cette occasion, que d'applanir les difficultez

On frappe de nouvelles monnoyes à Malaca.

cultez qui se rencontreroient infailliblement dans le commerce, avec des Marchands de différentes nations, & que chacun d'eux apportant des monnoyes de leurs païs, ils ne payeroient le prix des denrées qu'ils acheteroient, qu'en espéces étrangeres, à moins qu'ils ne se vissent obligez par une loy qui seroit commune à tous les traficans, de les convertir en celles du païs. Cette raison étoit trop plausible pour y resister; chacun s'y soumit, & par ce moyen on se vit délivré de la peine de recevoir, de rendre, & de compter autant de sorte de monnoyes qu'il y auroit de nations dans la ville ou sur le port. Ainsi les Malacans receurent aussi favorablement cette nouveauté, que le Vice-Roy craignoit qu'ils ne la receussent mal; sur tout dans les premiers tems d'une domination naissante. Quand celle d'Emanuel fut donc entiérement affermie dans Malaca, Albuquerque se donna toute sorte de soins pour répandre la nouvelle de cette conqueste dans les païs les plus éloignez. Le Roy de Siam fut un des premiers qui le sceut par Edoüard Ferdinand, que le Vice-Roy luy envoya; & aussi-tost ce Monarque députa un des principaux de sa Cour pour en venir féliciter Albuquerque, & pour le porter à ménager une alliance, entre le Roy de Portugal & luy. Cette députation fut un surcroist d'honneur & de plaisir pour le Vice-Roy, luy qui ne désiroit pas avec moins d'empressement que ce Prince, de voir les Siamois unis avec les Portugais. Plein de ce désir, il chargea Antoine Miranda d'Azévedo, & Edoüard Coëllo, de faire ce trajet, & leur donna d'amples pouvoirs pour conclurre une alliance solemnelle avec le Roy de Siam. Cependant on se fit des presens de part & d'autre; le Siamois envoya à Albuquerque, une coupe, & une épée d'or, avec une pierre précieuse de grand prix. Les Envoyez Portugais, pour répondre autant qu'ils le pouvoient à cette magnificence, présenterent à la Reine mere du Roy quelques bijoux, plus estimables par le travail que par la matiére.

ANS DE J. CHRIST. 1511.

Politique du Vice-Roy.

Alliance faite avec le Roy de Siam.

Le Siamois qui sembloit n'avoir rien à souhaiter, tant par la vaste étenduë de ses Etats, divisez en onze Provinces,

Ans de J. Christ. 1511.

qui portoient autrefois le titre de Royaumes, que par le nombre de ses sujets, sçavoit que les Rois de Java & de Pégu, sans compter un grand nombre d'autres Souverains des Indes, envoyoient sans cesse des Ambassadeurs au Vice-Roy pour s'allier avec le Roy de Portugal, & pour se mettre au nombre de ses amis & de ses vassaux, & que tous ces Princes faisoient un cas singulier du mérite & de la valeur d'Albuquerque, à qui l'on rendoit autant d'honneur qu'à une teste couronnée.

Alodin Prince de Malaca, monte sur le trône.

Le seul Alodin, qui venoit de succéder au reste des Etats de Mamud son pere, ainsi qu'à sa haine pour les Portugais, n'étant point rebuté des efforts inutiles qu'il avoit veu faire à Mamud pour rentrer dans Malaca, voulut encore en faire de nouveaux, & se persuada qu'il seroit, ou mieux servi, ou plus heureux que n'avoit été le Roy son pere. Il rassembla donc le plus de troupes qu'il luy fut possible; il en mandia de ses conféderez & de ses voisins; en composa un petit corps d'armée, & voulut hasarder un combat, résolu de périr s'il ne pouvoit vaincre, & de s'affranchir par une glorieuse mort de la honte d'avoir été vaincu; mais cette derniére affaire ne réüssit pas mieux que les précedentes. Il fut encore plus mal mené que Mamud ne l'avoit jamais été, & il se vit obligé de se retirer dans l'Isle de Bantan, située dans l'Isle de Java, d'où il chassa le Gouverneur pour la faire fortifier, quoique son assiette fust déja trés-avantageuse par elle-mesme.

Le nouveau Roy de Malaca s'efforce de rentrer dans sa ville.

Mais ce qu'Alodin tenta inutilement sur Malaca, Idalcan s'efforça de le faire réüssir dans son entreprise sur Goa. Comme il ne doutoit pas que la conqueste de Malaca n'eust coûté beaucoup de monde au Vice-Roy, & que la garnison qu'il étoit obligé d'y laisser pour la défendre & pour la conserver, n'affoiblist considérablement son armée, qui d'ailleurs n'étoit pas trop nombreuse, ce Prince se servit d'une si favorable conjoncture pour rentrer dans Goa. Il fit une levée de trois mille hommes, presque tous Mahométans, & les mit sous la conduite de Camalcan, dont il connoissoit la valeur & la fidélité. Melras & Timoja, toûjours partisans des

Idalcan veut en faire de mesme dans Goa.

Portugais, & toûjours affectionnez aux interests d'Emanuel, se mirent en campagne à la teste de quatre mille hommes d'infanterie, & de quatre cens chevaux, pour traverser les desseins de Camalcan, & pour luy couper sa route. Les Coureurs de l'un & de l'autre parti informerent bientost les Géneraux qui commandoient ces troupes, de la contenance que chacun tenoit en s'approchant, ce qui les fit resoudre d'en venir aux mains aussitost que les armées seroient en présence. Camalcan fut battu dans la premiére affaire qui se passa; mais peu de jours aprés il prit bien sa revanche. Il revint à la charge avec de nouvelles troupes & en plus grand nombre que celles qu'il avoit; il tailla en piéces l'infanterie de Melras & de Timoja, de maniére que ces deux Capitaines n'eurent point d'autre ressource, que d'aller demander du secours à Crisnara, Roy de Narsingue. Timoja auroit eu danscette occasion de solides raisons pour ne se point présenter devant ce Prince, avec qui il s'étoit broüillé; mais dans celle-ci il passa par-dessus cette considération, & ne douta point que Melras, qui étoit bien dans l'esprit du Narsingois, ne le disposast à pardonner à Timoja ce qui s'étoit passé, & de fait, il l'obtint de Crisnara; cependant on assassina Timoja quelque tems aprés. Comme ce Capitaine n'avoit point de vieille querelle à Narsingue, ni d'autre ennemi secret que Crisnara, on ne douta point que cela ne fust arrivé par son ordre, contre la parole qu'il en avoit donnée; mais apparemment cette délicatesse, en fait de raisons d'Etat & de politique, ne se trouva pas du goust de ce Souverain.

Ans de J. Christ. 1511.

Les armées en viennent à une action.

Camalcan est battu, & prend sa revanche.

Mort violente de Timoja.

Camalcan, se voyant maître de la campagne par l'avantage qu'il venoit de remporter sur les Portugais, & sur leurs Alliez, s'avança vers Goa, & tâcha d'y faire couler quelques Emissaires pour fomenter une sédition. Crisne, à qui le Vice-Roy avoit donné la ferme des Péages, fut un de ceux qu'on en sollicita le plus vivement; mais Crisne toûjours fidelle en avertit Rabel, Gouverneur de la ville, & sur cet avis on renforça la garnison, & l'on travailla à de nouveaux retranchemens.

Idalcan veut corrompre les partisans des Portugais.

Toutes ces précautions auroient mieux réüssi contre un

Ans de J. Christ. 1511.

autre homme que Camalcan, qui connoissoit de longue main le païs, & l'état de la place que l'on n'avoit pas encore eu le tems de fortifier assez bien pour la mettre hors d'insulte. Comme ce Géneral ennemi s'étoit proposé de le faire quoi-qu'il en pust arriver, il choisit une nuit si orageuse & si obscure, qu'il n'y avoit pas mesme lieu de croire que personne osast se mettre à la mer pendant une si terrible tempeste. Cependant, il aima mieux s'exposer à périr que de manquer une occasion si favorable à son dessein. L'éxemple qu'il donna en se faisant le Chef de cette dangereuse expédition, répandit parmi ses gens une intrépidité pareille à la sienne, & ils se mirent à la mer. Les vaisseaux Portugais qui étoient à l'ancre dans la rade où Camalcan avoit résolu d'entrer, n'ayant tourné leur manœuvre que pour se défendre contre le vent qui les battoit jusque dans ce havre, avoient negligé de se tenir sur leurs gardes; ce fut dans cet intervale que Camalcan les attaqua. Les Portugais ayant été surpris, & se voyant hors de défense, il ne fut pas difficile à leurs ennemis de s'emparer de leurs vaisseaux; ils y entrerent l'épée à la main, & tuerent tout ce qu'ils y trouverent de gens. Camalcan débarqua en mesme-tems la meilleure partie de son monde; il força les corps de garde; fit un massacre pareil à celuy qu'il venoit de faire sur les vaisseaux; chassa les Insulaires des postes qu'ils occupoient, & se rendit maître des dehors de la ville, dans laquelle les troupes qui les gardoient se retirerent.

Belle action de Camalcan.

Adresse de Camalcan, pour sçavoir ce qui se passe dans Goa.

Camalcan voyant que les choses avoient réüssi au gré de ses désirs, chargea quelqu'un des siens de se mesler parmi les Portugais qui se retireroient dans Goa, pour observer leur contenance & leurs mouvemens; mais la difficulté qu'il trouva pour estre informé de ce qui s'y passeroit, le détermina de se servir d'un autre expédient afin d'en venir plus seurement à bout. Pour cet effet, il commanda à un de ses soldats de s'aller présenter à l'endroit où commandoit Cojébique, l'un des Capitaines de l'Isle, comme si c'eust été un Rendu qui désertoit l'armée des ennemis pour se ranger

du costé des Portugais, & sous ce prétexte, ce soldat avoit ordre de dire à Cojébique, que deux cens Turcs venoient de faire une irruption dans une bourgade, nommée la vieille Goa, que si l'on n'en secouroit les habitans, ils couroient risque d'estre pris & bruslez, au lieu que si l'on faisoit un détachement de Goa, & si l'on marchoit en diligence vers cet endroit, & avant que les ennemis l'eussent forcé, il asseura Cojébique qu'on les repousseroit, & qu'on les tailleroit en piéces.

Camalcan, qui n'avoit imaginé cet expédient que pour attirer les Portugais en campagne, & pour affoiblir toûjours la garnison de Goa, se vit prévenu par une sortie que Rabel fit faire avant que Cojébique eust receu l'avis en question. Ferdinand de Far, Officier Portugais, commandoit ce détachement, & avoit ordre de donner sur les Barbares, pour peu qu'il en trouvast l'occasion favorable. Cependant l'espion de Camalcan joignit Cojébique, & l'informa de ce qui se brassoit du costé de la vieille Goa. Quoique Cojébique n'en fust pas trop persuadé, il crut ne devoir pas négliger de communiquer à Rabel l'avanture du transfuge, sur la déposition de qui il estimoit, qu'il n'y avoit point d'autre parti à prendre, que de feindre qu'elle étoit bonne, & de croire en effet qu'elle n'étoit pas véritable; mais Rabel ne fut pas de ce sentiment; il se mit en campague sans vouloir attendre le retour de Ferdinand; il marcha à la teste de trente-cinq chevaux & de cinq cens Indiens, & engagea Cojébique à l'accompagner dans cette expédition.

Le Gouverneur ne se défie point assez des avis qu'on luy donne.

L'espion qui leur servoit de guide ne quitta les Portugais, que quand il les eut amenez au pied du costeau où les ennemis devoient estre postez. Comme ce Rendu avoit été assez indiscret pendant la route, pour s'ouvrir à quelques Indiens, & pour leur déclarer le dessein que Camalcan avoit d'attirer le Gouverneur de Goa en pleine campagne, il se déroba aux yeux des Portugais. La prompte évasion du Rendu, jointe à ce qui luy étoit échapé, allarma tellement les gens que conduisoit Rabel, que la plûpart d'entre-eux retournerent à Goa. Cependant ce Gouverneur continua sa marche, bien

Ans de J. Christ. 1511.

que Cojébique l'eust averti qu'il avoit découvert un gros d'ennemis qui étoient en embuscade. Si Rabel eust été moins ardent, il auroit encore pu ménager une retraite honorable, sur tout, voyant qu'il n'étoit point assez fort pour les attaquer ni pour les attendre. On croit mesme qu'il se seroit rendu aux pressantes sollicitations que luy en firent Cojébique & le reste des Officiers, si l'avis d'Emanuel d'Acugna n'eust prévalu sur celuy des autres Capitaines. Rabel qui le trouva plus conforme au sien & à son humeur, alla fiérement aux ennemis, & tomba avec tant d'impetuosité sur eux qu'il rompit leurs premiers rangs, & les mit en desordre. Il en demeura trois cens sur la place, & les autres furent pressez avec tant d'ardeur, qu'ils se virent obligez de se jetter à la mer.

Deux cens Indiens Malabares se joignirent aux Portugais, & poursuivirent Camalcan jusqu'au pied du costeau, où ce Géneral ennemi se retrancha dans des masures. Rabel qui étoit en haleine voulut l'y aller forcer. Cojébique s'y opposa, & luy représenta le risque qu'il couroit s'il pénetroit dans des lieux inconnus, & où sans doute Camalcan avoit dessein de l'attirer par sa fuite. Il le pressa mesme de se reposer sur luy de cette action, & promit que s'il l'en chargeoit il luy en rendroit bon compte; mais Rabel négligeant l'avis de Cojébique, & ne voulant partager avec personne la gloire qu'il se flattoit de remporter, entra hardiment dans ces ruines, renversa ceux qui défendoient les premiers retranchemens, & tua tout ce qui s'opposa à luy; mais s'étant engagé trop avant & avec trop peu de monde, il succomba sous la multitude des ennemis. Acugna & luy y périrent, & le reste des troupes se voyant sans commandant, lâcha le pied. Camalcan content d'avoir repoussé les Portugais, avec une une si notable perte de leur part, ne les poursuivit pas plus avant, de crainte de donner à son tour dans quelque embuscade.

Mort de Rabel & d'Acugna.

Aussitost que la nouvelle de la mort de Rabel eut été répanduë dans la ville, on assembla le Conseil pour élire un nouveau Gouverneur en sa place. Toutes les voix tom-

berent sur François Pantoja ; mais le mauvais état des affaires l'empêcha de consentir à ce choix. Les Goans irritez de ce refus, le regarderent comme un homme indigne de l'honneur qu'on luy avoit fait, & nommerent Jacques Mendez de Vasconcellos. Dés que ce nouveau Gouverneur fut en place, il tourna tous ses soins à bien soutenir la dignité de son employ ; il redoubla la garnison ; fit travailler à de nouvelles fortifications ; munit la ville de vivres, & tâcha de la mettre en état de défense, quoi-qu'il n'eust alors que deux cens Portugais & six cens Indiens de troupes reglées, pour soutenir le siége que l'armée ennemie qui grossissoit tous les jours, se préparoit à mettre bientost devant cette ville.

Ans de J. Christ. 1511.

Pantoja refuse le gouverment de Goa.

Vasconcellos accepte ce gouvernement.

Les mesures que Camalcan prenoit pour se retrancher dans Benastarim, qui est un bourg situé à l'entrée de l'Isle, afin d'y former son camp, ne laisserent plus douter de ses desseins. Ce Géneral espéroit qu'étant maître de ce poste, il empêcheroit qu'on ne jettast du secours ni des vivres dans Goa ; mais comme Vasconcellos y avoit pourveû, & que Camalcan se voyoit sans espérance de réüssir de ce costé là, il venoit escarmoucher aux portes de la ville, & tâchoit d'attirer les Portugais en pleine campagne. Le Gouverneur qui vouloit ménager son monde ne faisoit aucune sortie ; il se contentoit de repousser les ennemis, quand ils s'approchoient un peu trop de la place, & leur tuoit toûjours quantité de gens.

Idalcan, impatient de la longueur de ce siége, y envoya Rozalcan, Turc de nation, & son beaufrere. Il luy donna six cens hommes pour l'escorter jusqu'au camp devant Goa, & le fit Géneralissime de toutes ses troupes, avec ordre à Camalcan de luy obéïr. La honte que ce Géneral se persuada qu'il y auroit pour luy, de déferer à un ordre de cette nature, l'empêcha de l'éxecuter quand l'occasion s'en présenta. Cette espéce de rebellion interessoit en mesme-tems l'autorité d'Idalcan, & le caractére de Géneralissime, dont il avoit revestu Rozalcan. D'ailleurs, il y avoit lieu de craindre que l'armée ne se partageast au sujet

Rozalcan est fait Géneralissime de l'armée ennemie.

Jalousie entre Camalcan & Rozalcan.

Ans de J. Christ. 1511.

de la division de ces deux Officiers generaux, & que les Portugais venant à sçavoir cette mésintelligence, ne profitassent de l'occasion pour se précautionner contre les assiégeans.

Politique des Rozalcan.

Rozalcan, qui étoit sage & politique, mit en œuvre tout son sçavoirfaire pour donner un autre tour aux choses. Il fit sçavoir à Vasconcellos, qu'il n'étoit pas venu pour continuer le siége de Goa; qu'au contraire, Idalcan l'avoit envoyé pour luy témoigner le chagrin qu'il avoit eu, en apprenant que Camalcan faisoit de nouveaux efforts pour rentrer dans cette Isle, ce qu'il avoit pratiqué à son insçeu; & comme Idalcan ne doutoit pas, qu'une telle conduite n'éloignast son alliance avec les Portugais, il avoit ordre de le prier de se joindre à luy pour réprimer l'ambition de Camalcan, & de luy offrir les troupes qu'il commandoit pour mettre ce rebelle à la raison, & enfin pour asseurer le Gouverneur, qu'on luy renvoyeroit les prisonniers qu'on avoit faits au port de Dabul.

Vasconcellos qui se trouva de la disposition à croire ce que Rozalcan luy fit exposer, & qui d'ailleurs, se voyoit hors d'état de défendre avec si peu de monde, une place telle que Goa, contre une armée supérieure de beaucoup à la sienne, regarda la conduite d'Idalcan, comme une justification de sa part, de tout ce qui avoit été fait jusque là contre les interests d'Emanuel. Il communiqua aux Officiers Portugais les dernieres propositions d'Idalcan; mais la plûpart d'entre-eux les traiterent de supercherie, & ne se persuaderent pas que ce Prince se rebutast encore de l'envie qu'il conservoit de reprendre Goa, particuliérement depuis qu'il avoit rassemblé une grande armée, & qu'il sçavoit que les Portugais n'en avoient qu'une fort médiocre. Il est vray, que les sentimens des Officiers se trouverent partagez. Si les uns traitoient de ruse les offres d'Idalcan, les autres estimoient, qu'on ne devoit pas se reprocher d'avoir négligé, mesme les moyens les plus éloignez pour se tirer du risque qu'ils couroient, ou d'estre pris par assaut, ou d'estre obligez de se rendre, & qu'ainsi, il falloit voir

jusqu'où

jusqu'où pourroit aller la proposition de Rozalcan. Comme cette derniére opinion convenoit avec celle de Vasconcellos, on la suivit, & l'on travailla de concert avec Rozalcan, à chasser Camalcan des postes qu'il avoit gagnez sur les Portugais.

Ans de J. Christ. 1511.

Mais les choses changerent bien de face, quand Rozalcan se vit le maître. Il fit sommer Vasconcellos de luy remettre la ville de Goa; il ajoûta, qu'il sçavoit bien les moyens de l'y contraindre; que si l'on abusoit de sa clémence, & que s'il y entroit comme vainqueur, il mettroit tout à feu & à sang, & ne feroit quartier à personne. Le Gouverneur surpris de ce procedé, connut alors la faute qu'il avoit faite, & pour la réparer, il se disposa à soutenir les efforts de ce nouvel ennemi, qui étoit plus redoutable que celuy dont il avoit pris la place. La guerre se ralluma plus fortement que jamais; les assiégeans redoublerent leurs efforts pour executer les menaces qu'ils venoient de faire à Vasconcellos, tandis que les assiégez, outrez de se voir les dupes de leurs ennemis, se resolvoient à périr plûtost qu'à se rendre à des gens en qui ils ne reconnoissoient ni seureté, ni bonne foy. Il s'agissoit donc en cette occasion d'user de prudence, de ménager les troupes, de ne faire des sorties que fort à propos, & de prolonger le siége jusqu'à ce que l'hiver, qui est fort rude en ce païs là, eust obligé les assiégeans, ou de lever le siége, ou de le convertir en blocus, parce que les passages & les chemins étoient entiérement inondez par le débordement des riviéres; mais un pan des murailles de Goa étant tombé à l'heure qu'on s'y attendoit le moins, les assiégeans reprirent courage, & ne desespérerent plus du progrés qu'ils avoient projetté de faire dans cette campagne.

Il trompe Vasconcellos.

Le Gouverneur veut réparer cette faute.

Il se fait une bréche aux murailles de Goa, & les assiégeans en profitent.

Les troupes de Rozalcan que l'inondation avoit arrestées jusque-là, mépriserent cet obstacle à la veuë de la bréche des murailles de Goa, & se proposerent de prendre cette ville d'assaut. Ce parti parut brusque aux Portugais, ne croyant pas que les Barbares osassent affronter avec tant de fermeté, leur feu, & le débordement des riviéres; mais si les as-

Ans de J. Christ. 1511.

siégeans monterent à l'escalade avec intrépidité, les assiégez les soutinrent avec beaucoup de courage. L'opiniâtreté dans les deux partis contribua à la durée & à la chaleur de cette attaque, plusieurs Officiers Portugais y périrent, & entre-autres Cojébique, qui fut tué sur la bréche ; mais aussi les assiégez eurent la gloire de rebuter les assiégeans de cette entreprise. Quoi-qu'aprés cette action les Barbares se vissent sans ressource, ils continuoient néanmoins leur feu, & faisoient sonner la charge de tems en tems, comme s'ils eussent voulu venir à quelque nouvelle action, & cela, pour fatiguer les Portugais, & pour les obliger à faire des sorties. Cet expédient, loin d'estre utile ou glorieux aux ennemis, les mit hors d'état de rien entreprendre, & jetta leurs troupes dans de nouvelles fatigues causées par les injures des saisons, & par les mouvemens continuels qu'on leur faisoit faire jour & nuit.

Les assiégeans s'y présentent, & sont repoussez.

Cependant Jean Machado, qui depuis son éxil de Portugal, avoit toûjours servi parmi les ennemis, continuoit à donner des avis à Vasconcellos, & par cette secrette intelligence, renversoit tous leurs projets qu'ils luy communiquoient avec une aveugle confiance. Les Barbares qui le croyoient Turc, l'appelloient dans tous leurs conseils, comme un Capitaine d'une experience consommée. Cette intelligence fut heureuse pour les Portugais, & particuliérement depuis la derniére lettre que Machado avoit écrite à Vasconcellos. Il luy mandoit donc, de ne se point étonner des différens bruits de guerre, qu'il entendroit faire dans le camp des ennemis ; mais seulement d'estre sur ses gardes, & de tenir ses troupes prestes à marcher vers un certain endroit qu'on nommoit *le Défilé des deux arbres*. Comme Machado avoit marqué à Vasconcellos de n'en point approcher, que quand il y entendroit un bruit pareil à celuy que l'on auroit fait dans le camp, ce Gouverneur observa tout ce que Machado luy avoit prescrit.

Machado continuë de donner des avis à Vasconcellos.

Vasconcellos marcha dés qu'il entendit les trompettes des Barbares, & les trouva dans la situation que Machado luy avoit mandé. Les ennemis qui ne s'attendoient pas que

les Portugais les vinſſent ſurprendre dans ce poſte, où ils ſe croyoient fort en ſeureté, n'eurent pas meſme le tems de ſonger à ſe défendre. Vaſconcellos les prit au dépourveû, les chargea vigoureuſement, en tua une partie, & chaſſa l'autre des retranchemens qu'il combla entiérement.

ANS DE J. CHRIST. 1511.

Vaſconcellos ſurprend les ennemis, les charge, & ruine leurs travaux.

Aprés cette expédition, le Gouverneur fit travailler diligemment aux murailles de Goa ; mais les ennemis ayant converti le ſiége en blocus, les Goans & toute la garniſon, ſe voyoient dans la cruelle néceſſité de ſe rendre, ou de mourir de faim. La mer n'étoit pas praticable, à cauſe des fréquentes tempeſtes, & Rozalcan s'étoit emparé de tous les paſſages par où l'on pouvoit attendre du ſecours.

Blocus de Goa.

Dans cette extrémité, on uſa de toute ſorte de ſtratagémes pour remédier à ce malheur, & pour empêcher que les troupes ne s'en apperceuſſent, que dans le tems qu'il ne pourroit plus leur eſtre caché, ne pourroit plus le leur cacher ; mais la crainte plus forte en cela que la prudence & la politique, eut bientoſt pénetré ce myſtére. Les aſſiégez plus allarmez alors des horreurs de la famine, que de tous les périls de la guerre en géneral, tomberent dans les mouvemens les plus contraires à la diſcipline & à l'obéiſſance. Le peuple ſe plaignit de ce qu'on avoit enlevé les grains des magazins de la ville pour remplir ceux des troupes ; les ſoldats changerent de Religion en changeant de parti, ſans craindre les peines dont on châtioit les apoſtats & les déſerteurs. Ferdinand Lopez, le plus diſtingué d'entre les premiers, fut un de ceux qui pouſſa le plus loin & avec le plus d'impiété, ſon ingratitude envers Dieu, & ſon infidelité à l'égard de ſon Souverain.

Les troupes & les peuples ſont allarmez par la diſette.

Apoſtaſie de Lopez.

Pendant que Lopez tomba dans l'apoſtaſie, Jean Machado quitta le Mahometiſme, dont on croyoit qu'il faiſoit profeſſion. Il eſt vray qu'il avoit ſervi long-tems dans les armées des Turcs & des Maures, & que comme eux, il avoit reconnu leur Proféte, & leurs Idoles ; mais ce Capitaine avoit toûjours conſervé dans ſon cœur, les ſentimens d'un véritable Chrétien ; quoique ſouvent ſes emplois dans l'armée des Infidelles l'euſſent obligé d'agir tout autre-

Ans de J. Christ. 1511.

ment. S'il éxecuta avec tant de génerosité la résolution qu'il avoit faite, de retourner à ſa véritable & à ſa premiére Religion, il eut auſſi trop d'inhumanité dans le parricide qu'il fit de deux enfans qu'il avoit eus d'une Sarraſine qui étoit ſa femme. Plein du ſcrupule qu'il ſe forma de commettre l'éducation de ſes enfans, à des peuples ennemis du Chriſtianiſme, il aima mieux leur porter le coup de la mort, que d'avoir un tel reproche à ſe faire. Une action ſi oppoſée à la nature, & aux principes de la Religion, dont il vouloit déſormais faire une profeſſion ouverte, sembloit diminuer le mérite de ſon retour. Comme il n'y avoit plus de remede, & qu'il s'agiſſoit de ne point laiſſer ſoupçonner aux Barbares, qu'il étoit le meurtrier de ſes enfans, il feignit un déſeſpoir éclatant, en apprenant leur mort; il en accuſa des ſorciéres qui couroient le camp, & accompagna ce ſoupçon de ſentimens ſi tendres & ſi touchans, que les cœurs les plus indifférens, s'intereſſerent ſincerement à ſa douleur. Les divers & violens mouvemens qu'il affecta de ſe donner, en cherchant dans le camp les auteurs de ſon déſeſpoir, luy ſervirent de prétexte pour s'approcher de Goa. Quelques ſoldats Portugais, mais non connus pour tels, le ſuivoient feignant de le conſoler, & de l'empêcher qu'il ne s'expoſaſt au feu que l'on pouvoit faire de deſſus les murailles de la ville. Quand Machado s'en vit aſſez proche pour s'y jetter, il y entra avec ceux qui ne l'avoient pas quitté pendant toute cette comédie. Le retour de Machado rendit quelque eſpérance aux ſoldats & aux peuples, qui regardoient cette action comme un coup du Ciel, & qui ſe flatoient qu'elle ſeroit ſuivie des autres ſecours néceſſaires.

Machado repaſſe du coſté des Portugais, & retourne à ſa premiére Religion.

Il tue de ſa main ſes propres enfans.

Il ſe retire dans Goa.

L'évaſion de Machado anima plus que jamais Rozalcan à la réduction de Goa, & il la fit battre avec plus de furie qu'il n'avoit fait juſque-là. Les aſſiégez eſſuyerent les efforts & le feu des aſſiégeans; ils ſe défendirent le mieux qu'ils purent, & ſe reſerverent pour faire une ſortie, ſitoſt que les ennemis auroient diſcontinué leurs batteries. Comme la bréche que l'artillerie des Barbares avoit faite, n'é-

Rozalcan eſt piqué de cette évaſion.

toit pas aſſez conſidérable pour venir à l'aſſaut, & que la garniſon & les habitans ſe trouvoient en aſſez grand nombre pour la défendre, en cas que l'on fuſt réduit à cette extrémité, les aſſiégeans n'oſerent rien entreprendre. Alors Vaſconcellos ſortit de Goa à la teſte de quatre-vingt chevaux, & chargea ſi rudement les ennemis, déja fatiguez par la durée du ſiége, que n'ayant pû luy réſiſter, ils furent taillez en piéces. Rozalcan que cette derniére défaite mettoit hors d'état de continuer le ſiége, forma le blocus pour tâcher de faire par la famine, ce qu'il n'avoit pû éxecuter par les armes. Les aſſiégez, qui prévoyoient ſes deſſeins, & qui connoiſſoient leur extrémité, tinrent conſeil ſur ce qu'ils avoient à faire.

Ans de J. Christ. 1511.

Vaſconcellos fait une ſortie fort à propos.

Comme il étoit beaucoup plus difficile de remplir de vivres les magazins qui étoient vuides, que de reparer les murailles de la ville, on trouva à propos dans le Conſeil, d'envoyer un vaiſſeau à Batticala, ville d'Aſie, malgré les riſques de la navigation, & les dangers que l'on couroit de rencontrer les ennemis qui croiſoient la mer. On en donna la commiſſion à François Bareide. Ce Capitaine qui s'eſtimoit fort honoré du choix que l'on avoit fait de luy, pour rendre un ſervice ſi important à ſa Nation, mépriſa les périls de la mer, & la rencontre des vaiſſeaux Barbares. Il partit ſur la galére qu'il commandoit, alla droit à Batticala, & en revint dans le meſme mois qu'il étoit ſorti du port de Goa, avec vingt brigantins chargez de munitions & de vivres, dont on ravitailla les magazins de la ville.

Il haſarde d'envoyer un vaiſſeau à Batticala ſous la conduite de Bareide.

Ce Capitaine revient à Goa & apporte des vivres.

Le Capitaine Bégie, que le Vice-Roy avoit envoyé en Arabie, revint à Goa. Il y amena les vivres, l'artillerie, & les troupes qui étoient dans la Citadelle de Socotora, qu'il avoit fait démolir ſuivant les ordres d'Albuquerque, & luy apporta les tributs qui étoient deûs au Roy, & qu'il avoit levez en rangeant la coſte d'Ormus.

Arrivée de pluſieurs Capitaines Portugais à Goa.

Deux autres Capitaines nommez Jean Serrand, & Pélage Sala, qui venoient de l'Iſle de Madagaſcar, arriverent auſſi à Goa dans le meſme mois. Emanuel Lacerda y débarqua

Ans de J. Christ. 1511.

peu de tems aprés avec six navires, qu'il ramena en bon état de son voyage sur la mer des Indes, qu'il avoit croisée en rangeant les costes de Calécut, & apporta encore un grand renfort de munitions.

Garsie Norogna, neveu d'Albuquerque, qui étoit parti de Lisbonne au commencement du mois d'Avril, avec une flotte de six navires, dont le Roy luy avoit donné le commandement pour passer dans les Indes, envoya aussi deux de ses vaisseaux à Goa, & laissa les quatre autres dans le port de Mozambique, où ils hivernerent. Arias de Gama, qui montoit l'un de ces deux bâtimens, fit voile en Cananor, & Christofle Britto, qui avoit la conduite du second, vint encore moüiller dans le port de Goa, où Jaz avoit aussi envoyé deux grandes barques chargées de bled.

Les ennemis n'osent s'y opposer.

Tous ces bâtimens prirent port devant Goa, sans que les ennemis fissent le moindre mouvement pour les en empêcher. Les assiégez connurent alors par cette indolence, que les assiégeans commençoient à désespérer de leur entreprise, puis qu'ils laissoient passer indifféremment tous les secours que l'on y voulut jetter, & comme Vasconcellos n'avoit fait qu'une sortie pendant le siége, les ennemis s'étoient persuadé que ce Gouverneur, dont ils redoutoient la prudence & le courage, vouloit ménager ses troupes pour défendre la place; de maniére que les assiégeans n'oserent pas mesme s'opposer aux secours qui arrivoient de toutes parts aux assiegez sur des bâtimens. Il est vray, qu'ils étoient escortez par de bons vaisseaux de guerre.

Rozalcan se dispose à un combat.

Ce renfort d'hommes, d'artillerie, & de vivres ayant mis Goa à couvert de l'insulte de Rozalcan, ce Géneral retira ses troupes, & chercha les moyens d'attirer les Portugais, dans un combat qui pust estre décisif. Dans cette esperance, il se posta le plus avantageusement qu'il put, & fit alte dans le poste qu'il avoit choisi. Vasconcellos, qui de sa part observoit la contenance des ennemis, pénetra bientost leurs intentions, & se détermina de les aller chasser du poste qu'ils occupoient, ou de les combattre, en cas qu'ils voulussent en venir aux mains. Britto fut commandé pour cette expédi-

tion, & eut la conduite d'un détachement considérable, que le Gouverneur fit de sa garnison pour marcher aux ennemis. Les Barbares de leur costé se disposerent au combat, & les troupes ne furent pas plûtost en présence, que l'affaire commença avec une extréme vigueur de part & d'autre; mais lorsque la premiére ardeur des ennemis fut un peu passée, & qu'il fallut agir par ruse & par discipline, les Barbares se trouvant en cela inférieurs aux Portugais, s'apperceurent de leur désavantage; ils plierent & furent battus. Rozalcan qui ne se voyoit plus d'autre ressource pour hazarder un second combat, que de rassembler les débris de son armée, les ramassa, & cantonna ce qui luy restoit de troupes dans les bourgades des environs de Benastarim, pour couvrir les travaux de la Citadelle qu'Idalcan avoit commencé à faire construire. Cette place étoit l'unique qui restoit à ce Prince, & il ne pouvoit la conserver, à moins qu'il n'en fist promptement achever les fortifications & les dehors.

Les ennemis sont battus.

Retraite des ennemis.

Pendant tous ces mouvemens dans les Indes, on sceut qu'un Gentilhomme Castillan, nommé Pierre, & surnommé le Bâtard, s'étoit intrigué pour mettre le Royaume de Fez, sous la domination de Ferdinand, Roy de Castille. Comme ce projet est de quelque importance, par rapport aux interests d'Emanuel, il faut remonter jusqu'à la source de cette intrigue, pour l'intelligence de ce trait d'histoire.

On avoit accusé ce Castillan d'estre l'auteur d'un différent survenu aprés la mort de la Reine Isabelle, au sujet de la succession de cette Princesse, entre Ferdinand, Roy de Castille, & Philipe d'Autriche son gendre, & fils de l'Empereur Maximilien; mais la mort de Philipe étant arrivée, on ne parla plus de ce différent. On reconnut alors le dangereux caractére de ce Castillan, & l'on sceut tout ce qu'il avoit tramé au désavantage du Roy son maître. Pierre qui de son costé se sentoit coupable, & qui apprit qu'on cherchoit les moyens de s'asseurer de sa personne, fit assez de diligence pour se dérober à la colére de Ferdinand, & à la punition qu'il méritoit; il passa chez les Maures, & se retira dans le Royaume de Fez.

Osorius, liv. 8.

Ans de J. Christ. 1511.

Barraxa, qui étoit Gouverneur d'une place en Barbarie, & l'un des plus riches & des plus grands Capitaines d'entre les Maures, receut Pierre dans son gouvernement. Ce Castillan sceut ménager si à propos les bonnes graces du Gouverneur, pendant son séjour en Barbarie, qu'il le disposa à écrire en sa faveur à Ferdinand, pour obtenir le pardon de ce qu'il avoit fait contre son devoir. Barraxa trouvant ce Castillan propre à remplir ses veuës ambitieuses, luy accorda sa médiation auprés de Ferdinand ; de sorte que Pierre eut la permission de revenir en Espagne. Barraxa luy donna les moiens de faire sa Cour ; il le chargea de quelques Mémoires qu'il envoyoit à Ferdinand pour porter la guerre dans le Royaume de Fez, & s'engagea d'employer le crédit qu'il avoit acquis chez ces peuples pour soutenir cette entreprise, & de faire les avances pour le payement des troupes ; mais aussi, Barraxa éxigeoit de Ferdinand, que s'il faisoit la conqueste de ce Royaume, il luy en laisseroit porter la couronne, à condition néanmoins qu'il la rendroit tributaire de celle d'Espagne.

Prudence de Sousa Gouverneur d'Alcacer.

Ferdinand entra dans cette proposition, & renvoya Pierre avec pouvoir de traiter cette importante négociation. Ce Castillan passa par la ville d'Alcacer, qui appartenoit alors aux Portugais. Rodrigue de Sousa qui en étoit Gouverneur, le receut avec beaucoup d'honnesteté ; mais il évita d'entrer dans le détail d'aucunes affaires avec luy. Pierre qui jugea par la reserve du Gouverneur, qu'il le soupçonnoit d'avoir quelque dessein que la politique l'engageoit à tenir secret, voulut mériter sa confiance en luy déclarant ce qui l'obligeoit de préferer à sa patrie, un séjour parmi les Barbares. Il luy exposa le mauvais office que ses ennemis luy avoient rendu auprés de Ferdinand, Roy de Castille en luy imputant des crimes d'Etat ausquels il n'avoit point eu de part.

Sousa parut entrer dans le malheur de Pierre. Il le plaignit de s'estre broüillé avec Ferdinand ; il luy offrit une retraite dans son gouvernement jusqu'à ce qu'il pust sçavoir quel tour prendroit cette affaire, dans laquelle il ne s'agissoit

gissoit pas moins que de sa liberté, pour ne pas dire de sa vie, & luy témoigna qu'il feroit ce qu'il pourroit pour adoucir les ennuis de son éxil. Pierre charmé de ce langage, se flatta d'avoir persuadé le Gouverneur, il accepta l'offre qu'il luy fit de séjourner pendant quelque tems dans Alcacer, d'où il continua ses négociations en Castille, avec toute l'adresse dont il étoit capable.

Ans de J. Christ. 1511.

Mais les ordres secrets que Sousa avoit donnez pour observer la conduite du Castillan, furent si reguliérement suivis, que l'on intercepta quelques lettres, parmi lesquelles on en trouva une, que Ferdinand écrivoit à Baraxa, touchant leur projet sur la Couronne de Fez. Le Gouverneur en tira de fidelles copies, & les envoya à Emanuel, incontinent aprés le départ de Pierre.

Découverte d'une négociation, touchant le Royaume de Fez.

Le Roy surpris de ce que Ferdinand violoit les conditions du partage qui avoit été fait par le Pape entre leurs prédecesseurs, & par lequel le Royaume de Fez étoit censé relever du Portugal, envoya un Ambassadeur en Castille. Ferdinand, qui ne s'attendoit pas aux plaintes que luy fit l'Ambassadeur Portugais, sur sa contravention au traité dont il luy parloit, crut que Pierre luy avoit manqué de fidelité dans sa négociation avec Baraxa ; de sorte que ce Prince ne voulant rien hasarder sans une pleine certitude, asseura ce Ministre, qu'il n'avoit rien pratiqué qui pust donner atteinte aux clauses du traité dont il luy parloit, & que s'il avoit fait équiper une nouvelle & puissante flotte, il la destinoit contre les ennemis communs de la Chrétienté, sans vouloir rien entreprendre qui pust rompre ou alterer son union avec le Roy de Portugal.

Duplicité du Roy de Castille.

Dans le tems que Ferdinand cherchoit à justifier sa conduite, touchant la guerre qu'il projettoit de porter en Barbarie, le Pape Jule II. luy fit sçavoir, que s'étant ligué avec les Venitiens, avec les Suisses, & avec l'Empereur Maximilien, contre Loüis XII. Roy de France, il avoit voulu luy en donner avis, afin qu'il joignist ses armes aux leurs, & que par là il mist à couvert le Royaume de Naples, dont il étoit le maître. La nécessité où Ferdinand se trouva de défendre ce

Mezeray, en son Abregé de l'Hist. de Fr. Tom. II.

Il veut engager le Roy, dans une ligue contre la France.

Ans de J. Christ. 1511.

qui luy appartenoit de plein droit, & dont il joüissoit en effet, luy fit négliger une conqueste aussi éloignée, & autant incertaine qu'étoit le Royaume de Fez; de maniére, que ses mesures du costé d'Affrique, étant entiérement avortées, il tâcha de faire entrer Emanuel dans cette ligue, pour luy confirmer encore plus fortement que par le passé, qu'il n'avoit aucun dessein sur le Royaume de Fez. Le Roy connut alors, que Ferdinand cherchoit à se faire honneur de la nécessité où il se voyoit de courir à la conservation du Royaume de Naples, & qu'il vouloit l'amuser par de fausses apparences d'amitié, en attendant l'occasion de le surprendre. Emanuel persuadé de la duplicité de Ferdinand, de laquelle il avoit en main des preuves literales, loin de répondre aux propositions qu'il luy fit faire par son Ambassadeur, & loin d'entrer dans la ligue qu'il luy proposoit, fit délivrer des munitions & des vivres à six galéres Françoises qui étoient alors dans le port de Lisbonne, & traita si favorablement les Officiers, que Ferdinand en conceut un chagrin mortel. Cette conjoncture ayant donc obligé le Castillan, de différer le départ de son armée navale pour l'Afrique, jusqu'à ce que les guerres de l'Europe fussent terminées, le ressentiment d'Emanuel, & le dessein de Ferdinand, tomberent dans un profond oubli.

Emanuel n'y veut pas entendre.

Sur ces entrefaites, Henry VIII. Roy d'Angleterre, envoya un Ambassadeur à Emanuel, pour renouveller l'alliance faite entre leurs prédecesseurs, & pour luy témoigner la haute estime, & la singuliére amitié qu'il avoit conceuë pour sa personne. Le Roy répondit avec une égale ardeur à des manieres si obligeantes, & en remercia Henry par des lettres, dont il chargea son Ambassadeur, jusqu'à ce qu'il luy en envoyast un pour luy marquer sa joye & sa reconnoissance.

Du Chesne, Hist. d'Ang.

Du Bellay, Hist. liv.4.

Ambassade du Roy d'Angleterre en Portugal.

Albuquerque de son costé ne fut pas sans affaires en Asie, & cela par l'ambition démesurée d'Utimut. Cet homme qui ne se contentoit pas de la charge de juge que le Vice-Roy luy avoit donnée, lors qu'il entra dans Malaca, avoit réveillé les mauvaises intentions de ses créatures, & fait agir son crédit pour s'emparer de cette place, ainsi qu'il

Utimut cherche à se rendre maître dans Malaca.

avoit déja projetté de faire dés le régne de Mamud. L'aversion qu'il sçavoit que les Malacans avoient conceuë pour ce dernier Prince, luy laissa espérer, que s'il pouvoit ruiner les Portugais dans leurs esprits, il feroit passer la haine de ces peuples jusqu'à leurs nouveaux maîtres; qu'à la faveur des mauvaises impressions qu'il leur en donneroit, il les engageroit à se revolter, & qu'alors il se déclareroit pour leur Chef, afin de devenir leur protecteur, & ensuite leur Souverain.

Ans de J. Christ. 1511.

Osorius, liv. 7. Maffée, Hist. des Indes, l. 4.

Mais pour réüssir dans un si grand dessein, dont il sembloit que l'obscurité de la naissance d'Utimut le devoit entiérement éloigner, il mit en œuvre tout ce que sa hardiesse, sa perfidie, & son ambition luy suggérerent de plus vraisemblable. Il représenta aux Malacans, que les Portugais étoient trop éloignez de leur païs pour en attendre du secours, en cas qu'ils en eussent besoin; que d'ailleurs, ils n'étoient pas en assez grand nombre pour les défendre contre Alodin s'il venoit assiéger Malaca, comme il y avoit grande apparence qu'il le feroit, & mesme dans peu de tems, & qu'ainsi, ils se verroient plus exposez que jamais au ressentiment que ce Prince auroit de leur infidélité, s'ils ne prevenoient au plûtost les malheurs qui les menaçoient. De plus Utimut s'offrit à leur en donner les moyens, & eut la hardiesse de proposer aux Malacans, que s'ils vouloient le reconnoistre pour leur Souverain, il avoit assez de crédit & de biens pour leur en faire, & pour chasser les Portugais, pourveu qu'ils le secondassent, & qu'ils luy fussent fidelles.

Moyens dont Utimut se servit pour cet effet.

Utimut voyant que les Malacans commençoient à estre ébranlez par de si belles offres, osa bien se persuader qu'il parviendroit à ses fins, & que s'il pouvoit convaincre ces peuples, & de son affection pour le recouvrement de leur liberté, & de l'utilité qui leur reviendroit de s'affranchir de la domination des Portugais, en se mettant sous la sienne, il réüssiroit dans ses desseins. Cette vague espérance subsista jusqu'à ce que le Vice-Roy, qui ne sçavoit pas ce qui se tramoit à Malaca, fit jetter les fondemens d'une Ci-

Les Malacans écoutent ces propositions; mais ils ne les acceptent pas.

Ans de J. Christ. 1511.

tadelle. Ce dessein apporta du changement dans l'esprit des Malacans, & renversa les projets d'Utimut; mais ce perfide releva son espérance par un expédient tout opposé au premier. Il offrit alors sa personne, ses biens, & sa médiation à Alodin pour luy aider à rentrer dans Malaca, & s'engagea à payer les troupes qu'il remettroit sur pied pour cette expédition. Alodin accepta ce parti, & promit à Utimut le Ministére du Royaume, si par son intrigue il remontoit sur le trône, que les Portugais avoient, disoit-il, usurpé sur luy. Comme ce dessein étoit trop grand pour l'éxécuter, à moins qu'on n'y interessast les principaux d'entre les Malacans; que l'on ne gagnast par de grandes espérances, ceux qui pouvoient aspirer aux emplois, & que l'on ne corrompist par argent, ceux dont la fortune étoit trop basse pour s'élever aux charges, il mit tous ces moyens en œuvre, & les regarda comme infaillibles, pourveu que ceux qui avoient part au secret luy fussent fidelles; mais il étoit confié à trop de gens pour croire qu'il pust estre inviolablement gardé. La crainte s'étant emparée de la plus part de ces factieux, ils se persuaderent, que si ce complot étoit découvert, ils en seroient les victimes, de sorte que ceux, par les mains de qui les lettres passoient de part & d'autre, affecterent dés-lors d'estre moins éxacts à les recevoir, & en firent tomber quelques-unes entre les mains d'Albuquerque, qui par là fut entiérement instruit de ce qui se pratiquoit.

Utimut offre ses services à Alodin.

Découverte de l'intrigue d'Utimut.

Quand mesme la chose n'eust pas tourné de cette maniére, il auroit presque été impossible, qu'on n'eust découvert cette intrigue, tant par l'incapacité, & par l'indolence de ceux qui la conduisoient, que par l'extréme vigilance du Vice-Roy, à qui la moindre action dans ces peuples, ne paroissoit jamais indifférente. Comme il falloit en cette occasion user de prudence & de politique, Albuquerque parut toûjours fort satisfait des Malacans; il dissimula son chagrin & sa défiance, & ne s'en ouvrit qu'au seul Rodrigue avec qui il concerta les moyens de s'asseurer de la personne d'Utimut, ce qui étoit assez difficile à executer.

Politique du Vice-Roy.

Cet homme autorisé par son crédit, & par ses grandes richesses, imposoit beaucoup aux Malacans, & ces peuples le regardoient comme une ressource dans les malheurs dont ils étoient menacez: de sorte que le Vice-Roy & Rodrigue, qui s'étoient épuisez en expédiens, pour arrester seurement Utimut, n'en trouverent point de meilleur que celuy de l'attirer dans la Citadelle; il ne s'agissoit plus que de l'y faire venir. Utimut, qui se sentoit coupable, évitoit les occasions qu'on luy faisoit naistre d'y aller, pour ne pas s'exposer aux risques d'estre arresté, en cas qu'Albuquerque le soupçonnast de la moindre infidelité, ce qu'il se persuadoit que le Vice-Roy n'entreprendroit pas de faire dans la ville, de crainte d'exciter le peuple à quelque soulevement.

Ans de J. Christ. 1511.

Albuquerque entroit dans la politique d'Utimut, & luy tendoit tous les jours de nouveaux piéges, quoi-qu'il parust n'avoir rien rabatu de la confiance qu'il avoit en luy; il affectoit mesme de ne se conduire que par ses avis dans les affaires dont il luy faisoit part. Sur ces entrefaites, le Vice-Roy fut sollicité par un Persan, de luy accorder une charge de ville, qui étoit vacante. Albuquerque parut disposé à le gratifier de cet employ, pourveu que ceux dont il devoit prendre les voix en cette occasion, consentissent aussibien que luy, à son élection. Comme Utimut devoit estre de cette délibération, il chargea le Persan de l'aller avertir de se rendre dans la Citadelle, au jour qu'il désigna pour cet effet.

Il affecte de consulter Utimut.

Le Persan, intime ami d'Utimut, le pria d'y venir avec son fils & son gendre, ce qu'il luy accorda; mais moins pour faire l'office d'ami que pour conserver l'autorité que sa charge de Juge luy donnoit dans la ville. D'ailleurs, Utimut croyoit qu'il étoit de sa politique d'en user ainsi, pour ne pas donner lieu de croire qu'il apprehendoit Albuquerque.

L'élection d'un nouvel Officier oblige Utimut de venir dans la Citadelle.

Les choses tournerent comme le Vice-Roy se l'étoit promis. L'assemblée de ville se fit, & aprés avoir déliberé sur la promotion du Persan, à la charge qu'il demandoit, on la luy accorda tout d'une voix; mais quand Utimut, son

Osorius, liv. 8.

Ans de J. Christ. 1511.

fils, ſon gendre, & quelques autres complices de la conſpiration, voulurent ſortir de la Citadelle, on leur demanda leurs épées, & on les arreſta. Auſſitoſt aprés on leur donna des Avocats pour prendre conſeil, en attendant qu'il y euſt des Commiſſaires nommez pour les entendre ſur les faits dont ils étoient accuſez.

On arreſte Utimut & ſes complices.

Utimut, qui ſe flattoit toûjours que le Vice-Roy n'avoit point de preuves aſſez fortes pour le convaincre d'aucun mauvais deſſein contre le ſervice d'Emanuel, refuſa de prendre conſeil ſur un fait dont ſon innocence & ſa conduite le juſtifieroient à la confuſion de ſes ennemis, & attendit tranquillement le jour qu'il devoit comparoiſtre devant ſes Juges. Son accuſation rouloit, ſur ce qu'il avoit promis de favoriſer, par ſon crédit & par ſes créatures, le deſſein d'Alodin, & de luy faciliter les moyens de rentrer dans Malaca, ce qu'il nia poſitivement. Il rejetta ſur la malice de ſes ennemis, les ſoupçons qu'ils avoient voulu donner de ſa fidelité, en l'accuſant d'avoir eu intention de livrer la Citadelle aux Barbares, & de leur en ſacrifier la garniſon; il ſoutint avec le meſme front qu'il n'avoit jamais empêché l'Amiral Lanſaman de ſe ranger du parti d'Emanuel; il jura qu'il n'avoit eu aucune part à la conſpiration faite contre Sequeria; & dit qu'il étoit injuſte, de luy attribuer la mort de quelques ſoldats Portugais, & l'apoſtaſie de quelques autres, qui avoient renoncé, à ce qu'il diſoit, au Chriſtianiſme de leur propre mouvement.

Moyens d'accuſation contre Utimut.

Il tâche de ſe juſtifier.

Le perfide Utimut, content de l'audace avec laquelle il s'étoit défendu des crimes dont on le chargeoit, croyoit avoir ſuffiſamment prouvé ſon innocence, & déja, il ſe promettoit de ſe venger, quand il ſeroit en liberté, de l'outrage & de l'affront qu'on luy avoit fait; mais quand dans une autre ſéance, on luy produiſit ſes lettres, & qu'on le convainquit de les avoir écrites de ſa propre main, ce fut alors qu'il perdit cette aſſeurance qu'il avoit témoignée juſque-là. Ébranlé par la crainte des peines qu'il méritoit, il implora la clémence du Vice-Roy, dans des termes timides & ram-

Il eſt convaincu par ſes propres lettres.

pans; mais un crime de la nature du sien étoit au-dessus de la grace & du pardon; aussi l'on n'écouta dans le Conseil, ni ses priéres, ni ses protestations de fidelité. Son procés fut instruit, & le jugement qui intervint ayant été rendu commun entre Utimut, son fils, son gendre, & tous leurs adhérans; ils furent condamnez à perdre la vie sur un échafaut dressé dans le mesme lieu, où Utimut avoit projetté de faire assassiner Sequeria; leurs maisons furent démolies & rasées, & tous leurs effets confisquez. La femme d'Utimut qui étoit fort riche, & qui n'avoit point trempé dans ce dessein, offrit une somme considérable pour obtenir la grace de son mary, celle de son fils, & de son gendre; mais le Vice-Roy ne voulut pas l'écouter, & la condamnation eut son effet.

Ans de J. Christ. 1511.

Maffée, Hist. des Indes, l. 5.

Il est condamné à la mort, & tous ses complices.

Aprés cette éxecution dont les Malacans se trouverent fort intimidez, Albuquerque fit équiper trois de ses meilleurs voiliers sous la conduite d'Antoine d'Abrey. Ces trois bâtimens démarerent vers la fin de cette année, & firent route du costé de l'Orient, dans l'espérance de découvrir les Isles Moluques; mais les tempestes qu'ils essuyerent, les obligerent à relâcher dans un des ports de Java, nommé Agag. De-là ils furent poussez dans l'Isle d'Amboina, qui dépend des Moluques, & passerent dans l'Isle de Banda, située dans le mesme climat. Cette Isle est la principale de toutes celles des environs ausquelles elle communique son nom, son enceinte est de trés-petite étenduë. Elle est féconde en plantes odoriférantes, & produit un arbre appellé Macim, qui porte des muscades, dont les feüilles entrent dans la composition de plusieurs remédes.

Ptolomée. Ferrarius. Lexic. Geogr. Baudrand.

Découverte de l'Isle de Banda.

Ces Insulaires vivent sous la loy de Mahomet, & n'obéïssent à aucun Souverain. Si dans le négoce qu'ils font, il survient entr'eux quelque contestation, ils conviennent aussitost d'un Arbitre qu'ils choisissent entre les plus anciens, & son sentiment leur tient lieu de décision. Bien que ces peuples soient d'un caractere farouche, toutefois ils contracterent une espéce d'amitié avec d'Abrey, & furent assez politiques pour ménager sa bienveillance, parce qu'ils n'ignoroient pas ce

Caractére des Insulaires.

ANS DE J. CHRIST. 1511.

qui s'étoit passé à Malaca. Ce Capitaine qui répondit à leur honnesteté, obtint d'eux la permission de faire élever une colomne aux armes d'Emanuel, & aprés avoir chargé ses vaisseaux de ce que le païs produit de plus rare, il remit à la voile, & s'en retourna à Malaca. Quelque tems aprés, d'Abrey partit avec Andrada, pour aller rendre compte au Roy, de la découverte qu'il avoit faite des Isles Moluques; mais d'Abrey tomba malade, & mourut en chemin.

Mort de d'Abrey.

Le Capitaine Serrand, qui avoit accompagné d'Abrey dans son voyage des Moluques, partit de Banda. La tempeste qu'il essuya le poussa contre des écueils que les Insulaires nomment *Lucopines*. Ils sont habitez par des Corsaires & par des Brigands, uniquement occupez à profiter des dépoüilles de ceux qui font naufrage, & à tuer ceux qui veulent se défendre, ou disputer ce qu'ils ont d'effets sur leurs vaisseaux. Serrand auroit couru ces dangers, si les Pilotes Malacans qu'il avoit sur son bord, n'eussent découvert quelques barques de ces Barbares, qui se disposoient à enveloper le navire que la tempeste avoit mis hors d'état de résister si on l'attaquoit. Comme les Portugais ne se pouvoient tirer de ce pas qu'en usant de finesse, Serrand fit un détachement de la meilleure partie de ses gens sur des bâtimens legers. Il les posta sous des calles de rochers; il s'y mit avec eux, & attendit que les ennemis attaquassent son bâtiment pour les prendre en poupe. Ce dessein réussit selon ses intentions, les Barbares insulterent le vaisseau Portugais. Serrand sortit alors de son embuscade, & les chargea si vivement, qu'ils demanderent quartier, & s'offrirent à servir de guide aux Portugais, dans un païs où leur valeur n'étoit pas tout-à-fait inconnuë aux peuples qui l'habitent.

Addresse & valeur de Serrand.

Les Rois de Tidor, & de Ternate, dont l'un se nommoit Almanzor, & l'autre Boleif, furent les premiers Souverains, qui chacun de leur costé, rechercherent l'alliance & l'appuy des Portugais. Ces deux Princes vivoient dans une guerre perpetuelle, touchant la contestation des limites de leurs Etats, & employoient tout leur sçavoir faire pour grossir leur parti, & pour soutenir leurs prétentions. Boleif, qui

Quelques Rois de ce païs veulent ménager l'amitié des Portugais.

avoit été le premier, & le plus diligent à prévenir Serrand, luy envoya aussitost aprés leur union, dix barques avec mille hommes d'équipage; de sorte que les Envoyez d'Almanzor furent obligez de s'en retourner à Tidor, sans avoir pu rien pratiquer pour l'avantage de leur Roy.

Ans de J. Christ 1511.

Comme la charge d'Utimut étoit demeurée vacante depuis qu'il avoit été executé, le Vice-Roy en pourveut un Malacan nommé Quitir, homme fort estimé parmi ses compatriotes. Cet homme à qui Utimut avoit autrefois refusé sa fille en mariage, s'étoit broüillé avec toute la famille du mesme Utimut. Ce choix ne pouvoit, ce semble, que devenir fort avantageux aux Portugais, du moins on en conceut l'espérance, fondée sur la probité de ce nouveau Juge, dans la fonction de sa charge, & sur son application à favoriser les Portugais dans toutes les occasions où son honneur & sa réputation n'étoient point compromis; mais Quitir changea bientost de conduite. La fille d'Utimut n'étant point encore pourveuë, on reprit les propositions de son mariage, & pour en avancer la conclusion, la femme d'Utimut augmenta la dot de sa fille, des cent mille écus d'or qu'elle avoit offerts pour obtenir la grace de son mari.

Le Vice-Roy donne à Quitir la charge d'Utimut.

Mariage de Quitir avec la fille d'Utimut.

Ce fut un écueil pour Quitir, qui jusque-là avoit montré beaucoup de probité; mais il ne put résister tout à la fois, à la fortune & à l'amour. Quitir épousa en secret la fille d'Utimut, & étant entré par cette alliance dans le ressentiment de sa belle mere, il chercha avec elle les expédiens de venger la mort de son mari, celle de son fils, & de son gendre. Le caractére de Quitir, qui en qualité de Juge, étoit absolu dans Malaca, favorisa entiérement le projet que l'on avoit fait de mettre le feu dans la ville, & de fait, l'incendie commença par le quartier le plus peuplé, dont on tua les habitans pour épouvanter les autres.

Perfidie de Quitir, & incendie de Malaca.

Le Vice-Roy averti de ce désordre par les sentinelles du Fort, en sortit avec une nombreuse escorte. Il chercha Quitir, comme étant celuy qu'il avoit établi pour remédier aux accidens extraordinaires. Ce nouveau Juge voulant éviter la rencontre d'Albuquerque, se retira dans un

Ans de J. Christ. 1511.

lieu nommé Opi, où il avoit diſpoſé toutes choſes pour ſe retrancher, & pour ſe défendre, ſi on vouloit le pourſuivre. Alors le Vice-Roy ne douta plus de la perfidie de Quitir, & la découverte qu'il fit de ſon mariage avec la fille d'Utimut, luy confirma ſa trahiſon. Sur cela Albuquerque donna ſes ordres pour l'aller forcer dans Opi; mais avant que d'attaquer cette place, il jugea à propos de rendre aux Malacans, la tranquillité qu'ils avoient perduë depuis l'incendie, & de les mettre à couvert des inſultes que la garniſon d'Opi venoit faire juſqu'aux portes de la ville. Dans cette veuë, il en donna le gouvernement à Rodrigue Britto, & établit Rodrigue d'Arauge pour Tréſorier. Comme cet employ étoit fort étendu & laborieux, il nomma des Controlleurs pour luy aider à faire les recettes, & à ſoutenir les autres fonctions; il pourveut Ferdinand Andrada de l'Amirauté, & Ninachet de la Judicature; il partagea enſuite les Sarrazins en différens endroits de Malaca, créa un Commiſſaire Inſpecteur en chaque quartier, pour faire obſerver la police, & pour réprimer les mauvaiſes intentions de ceux qui n'étoient pas encore connus pour les adhérans de Quitir, & enjoignit à tous ces Officiers d'obéïr à Britto, comme à celuy à qui il adreſſeroit ſes ordres, quand il jugeroit néceſſaire d'en donner pour la conſervation de la tranquillité publique.

Retraite de ce Juge.

Britto eſt fait Gouverneur de Malaca.

Création de pluſieurs autres Officiers.

Albuquerque, aprés avoir créé ces nouveaux Officiers, & mis la ville & le païs en ſeureté, fit voile vers le Malabar, avec quatre vaiſſeaux de guerre, & ſept cens hommes d'équipage. Les premiers jours de ſa navigation furent aſſez heureux; mais une tempeſte qui s'éleva ſur les coſtes de Sumatra, le pouſſa contre un roc. Son bâtiment échoüa, & tout l'équipage fut englouti, à l'exception de quelques ſoldats, qui ſe ſauverent ſur les coſtes de Pacen. Pierre Alpoëme Préſident en la Juſtice des Indes voyant le riſque que couroit Albuquerque, envoya un eſquif à ſon ſecours, & le tira de ce peril.

Navigation du Vice-Roy vers le Malabar.

Au reſte, la perte que le Vice-Roy fit dans ce naufrage fut trés-conſidérable, parce qu'outre les preſens que les Rois

des Indes luy avoient faits, & qui étoient de grand prix, il perdit encore une grande quantité de raretez, qu'il avoit rassemblées avec beaucoup de soin & de dépense, pour les envoyer au Roy; mais la mort de la plûpart de ses Officiers, & de ses meilleurs soldats, le toucha plus sensiblement que tout le reste. Les autres bâtimens furent emportez en différens endroits, & les matelots & les soldats de ceux qui échoüerent aux environs de l'Isle de Java, furent tuez par les habitans.

Ans de J. Christ. 1511.

La mer étant devenuë plus praticable, Albuquerque rassembla les débris de sa flotte, reprit sa route & vint moüiller au port de Cochin. Il y trouva les Portugais qui avoient donné contre la coste de Cambaja, aprés la mort du jeune Almeida, & qui avoient été pris & mis en esclavage. Le Pere Laures, Religieux de l'Ordre de S. François, sçachant le risque que ces Portugais couroient de demeurer long-tems dans les fers, se proposa de les en retirer. Comme il falloit aller à Goa, pour représenter au Vice-Roy le misérable état où ils étoient, & pour le porter à payer leur rançon, ou à faire un échange des prisonniers, s'il en avoit fait sur les ennemis, il fut question d'obtenir de Mamud, Roy de Cambaja, la permission d'aller négocier cette affaire. Le Pere Laures, de son costé, ne manquoit ni de zéle, ni de bonne volonté pour entreprendre ce voyage. Ainsi toute la difficulté rouloit à laisser des ostages à ce Prince pour seureté que ce Religieux reviendroit à Cambaja, en cas qu'il ne pust disposer le Vice-Roy à racheter ses compatriotes.

Arrivée du Vice-Roy devant Cochin.

Loüable zéle d'un Religieux.

Mais le Pere Laures se trouvant par sa profession sans posséder aucuns effets, & peut-estre sans amis qui fussent assez essentiels pour s'engager à le représenter, en cas qu'il ne revinst point, s'en expliqua avec Mamud. Il luy dit, que n'ayant à luy donner pour asseurance de sa parole, que la ceinture qu'il portoit, & qu'il regardoit comme le symbole de son état, & comme le lien qui l'attachoit à sa Religion, il s'offroit à la luy laisser jusqu'à son retour. Il n'y avoit pas grande apparence que cette proposition dust estre

Maffée, Hist. des Indes, liv. 5. chap. 3.

Ans de J. Christ. 1511.

bien receuë ; auſſi ce bon Religieux ne la fit que pour n'avoir rien à ſe reprocher ſur le déſir qu'il avoit de travailler à la liberté de ces Portugais, pour laquelle il auroit fait volontiers un plus grand ſacrifice, s'il euſt été en ſa puiſſance. Mamud que ce zéle toucha, tout Barbare qu'il étoit, receut l'offre du Pere Laures. Il prit ſa ceinture qu'il voulut garder luy-meſme, & luy fit expédier des paſſeports auſſi autentiques, que s'il fuſt allé traiter de quelque affaire importante pour ſa propre gloire, & pour l'intereſt de ſon Etat.

Le Vice-Roy ne s'étant point rencontré à Goa, lors que le Pere Laures y arriva, de ſi charitables intentions échoüerent. Les Lieutenans de Roy, à qui ce Religieux ſe vit obligé de communiquer le ſujet de ſon voyage, ne pouvant agir par eux-meſmes dans une affaire de cette nature, ſur laquelle les ordres d'Albuquerque leur étoient abſolument néceſſaires, ce Religieux fut obligé de retourner à Cambaja, dans le tems qu'il avoit promis de s'y rendre. Mamud touché de l'éxactitude de ce ſaint homme, loüa ſon zéle, & à ſa ſeule conſidération, accorda la liberté aux Portugais eſclaves, ſans éxiger ni échange, ni rançon de la part d'Albuquerque ; & ordonna qu'on les défrayaſt ſur leur route, juſqu'à ce qu'ils fuſſent ſortis de ſes Etats. Une action ſi génereuſe & ſi humaine, dans un Prince élevé parmi des Barbares, méritoit bien tous les applaudiſſemens qu'on luy donna. Le Vice-Roy de ſon coſté, en conceut une eſtime pleine de véneration pour la perſonne du Roy de Cambaja.

Géneretiſe action du Roy de Cambaja.

On étoit encore tout occupé des circonſtances de cette nouvelle, quand Albuquerque en receut de Goa touchant le ſiége de cette ville. Comme les affaires luy paroiſſoient un peu preſſantes, il fit un détachement de troupes qu'il envoya ſur huit brigantins, pour renforcer la garniſon, en attendant qu'il y menaſt luy-meſme un plus grand ſecours. Emanuel Lacerda qui commandoit pour lors dans la ville, ſe voyant aſſez fort pour la défendre, aſſeura le Vice-Roy, par de nouvelles lettres, qu'il pouvoit tenir encore plus d'un

Le Vice-Roy envoye du ſecours à Goa.

1512.

Ans de J. Christ. 1512.

mois, qui étoit à peu prés, le tems que la flotte devoit arriver, & qu'alors on seroit en état d'aller assiéger Benastarim.

Arrivée de Mascaregnas devant Cochin.

Osorius, liv. 8.

D'un autre costé, Pierre Mascaregnas, qui étoit parti de Lisbonne en mesme-tems que Garsie Norogna, vint moüiller devant Cochin, où le reste de la flotte devoit bientost se rendre. Un Ambassadeur que le plus puissant Roy des Maldives envoyoit à Albuquerque, arriva vers ce tems-là pour ménager une alliance entre Emanuel & ce Prince, par laquelle il consentoit, aussitost aprés la conclusion du traité, de se reconnoistre pour tributaire du Roy de Portugal, suivant les pouvoirs autentiques qu'il en avoit donnez à son Ambassadeur. Dés que la nouvelle en fut répanduë, un Sarrazin nommé Mamelles, qui par ses brigues s'étoit emparé d'une Isle dépendante du Souverain des Maldives, contre qui les habitans s'étoient revoltez, sortit de cette Isle, & l'abandonna sur la seule appréhension, que les Portugais ne vinssent l'y forcer, ensuite de leur union avec le Roy Insulaire.

Naissance de l'Infant Henry.

La prosperité des armes du Roy dans les Indes, fut suivie de la naissance de l'Infant Henry. La neige qui tomba en abondance à Lisbonne, quand Henry vint au monde, donna lieu aux heureuses prédictions que l'on fit sur ce sujet.

Allarme dans Malaca.

Cependant, le bruit qui couroit à Malaca, que Lansaman approchoit de la ville avec une flotte considérable, depuis qu'Albuquerque en étoit parti, allarma le peuple, & pensa causer une émotion à laquelle il auroit été difficile de remédier, si Andrada n'eust fait appareiller pour aller combattre la flotte ennemie. Quitir se servit de cette occasion pour insulter quelque vaisseau, & de fait, il attaqua celuy que commandoit Alfonse Chaigne, tua ce Capitaine, emmena son bâtiment, & fit tous ses soldats prisonniers. Ce fut alors qu'on reconnut la fausseté de la nouvelle que Quitir avoit imaginée & répanduë, pour obliger les vaisseaux Portugais de sortir du port, afin d'y entrer avec plus de facilité, & d'executer son dessein.

Quitir prend un vaisseau Portugais.

Andrada, qui n'avoit point rencontré les vaisseaux ennemis, reprit la route de Malaca, dans la résolution de se

Ans de J. Christ. 1512.

faire raison de Quitir. Il débarqua quinze cens hommes, tant Indiens que Portugais, sous la conduite d'Alfonse Personne, afin de s'emparer de la descente la plus proche du Fort de Quitir, tandis qu'il entreroit dans le canal à la faveur de la marée, pour battre cette place par terre & par mer. George Botel fut le premier qui commença l'attaque, Andrada le soutint, & Alfonse Personne donna en mesme-tems que les deux autres Capitaines. La vigueur avec laquelle cette action se passa, étant égale par tous les endroits où les Portugais s'étoient postez, embarrassa tellement les assiégez, qu'aprés une médiocre résistance, on emporta d'assaut cette place. La garnison fut passée au fil de l'épée, & l'on reprit le vaisseau que Quitir avoit insulté, sur lequel il y avoit une piéce de canon que l'on nommoit *le Chameau*, à cause de son énorme grosseur.

Pendant que tout cela se passoit, on découvrit une troupe de quatre cens Sarazins qui escortoient trois élefans armez en guerre, que Quitir envoyoit au secours du Fort. George Botel marcha à leur rencontre; il chargea cette troupe, & fit tuer le premier élefant que l'on avoit pris. Ceux qui conduisoient les autres se retirerent; mais les Portugais aimant mieux entrer dans le Fort, que de les poursuivre, prirent les navires qui étoient à l'ancre dans le havre. Quitir n'ayant pas voulu demeurer dans ce Fort, s'étoit retiré dans une autre place plus éloignée, & dont la garnison étoit plus nombreuse. Andrada qui ne le perdoit point de veuë, le poursuivit; il investit ce Fort où Quitir s'étoit retranché, & força le premier corps de garde. Comme il y en avoit encore trois autres à passer, & que d'ailleurs, les Barbares avoient plus de troupes dans cette place, que dans la premiére que l'on avoit prise, ils se défendirent mieux & avec plus d'obstination. Andrada, & Pierre de Far, furent blessez dans cette attaque, & mesme repoussez avec une perte assez considérable. Plusieurs Officiers y périrent, & entre-autres Rodrigue d'Arauge, Cristofle Mascaregnas, George Garcez, & Antoine d'Azévedo.

Quitir se défend mieux dans ce Fort que dans l'autre.

Cette espéce de victoire reléva le courage de Quitir,

& comme ce Malacan donnoit toûjours de grandes espérances à Alodin de le remettre en possession de ses Etats, ce Prince envoya un ordre à Lansaman de joindre sa flotte à celle du Roy de Darguin, & d'aller former le siége de Malaca. Andrada qui sçavoit leur union, fit voile à leur rencontre. Il n'eut pas plutost trouvé les vaisseaux ennemis, qui étoient à l'embouchure d'une riviére appellée *Müar*, qu'il les attaqua avec une vigueur inconcevable, les Barbares se défendirent avec tant de valeur, que le combat dura prés de deux jours, sans que l'on se fust encore apperceu quel parti seroit victorieux; mais enfin, les ennemis plus intimidez par la valeur des Portugais, qu'affoiblis par le nombre des gens qu'ils avoient perdus, se retirerent, & ne leur disputerent pas plus long-tems l'avantage de la victoire.

Ans de J. Christ. 1512.

Jonction des flottes ennemis.

Combat entre les Portugais & les Barbares.

Tandis qu'Andrada étoit aux mains avec Quitir, trois autres vaisseaux Portugais arriverent encore devant Malaca. Ils y amenerent des vivres, avec un renfort de troupes & de munitions de guerre, & quelques ouvriers pour travailler aux fortifications de la ville. Andrada qui avoit veu le desordre dans lequel les vaisseaux de Quitir s'étoient retirez, fit voile du costé du Golfe de Cincaput, qui est vers le Midy du Royaume de Malaca. Il prit un navire ennemi chargé de munitions de guerre & de bouche, & le mena dans le port de la ville, où il sçavoit que l'on en manquoit avant mesme qu'il en fust parti. George Botel, Lopez d'Azévedo, & Gomez, qui de leur costé avoient aussi gagné quatre bâtimens, y arriverent en mesme-tems qu'Antoine Miranda, qui revenoit de Siam, d'où il avoit apporté un grand nombre de raretez, & de riches marchandises.

Retraite des ennemis.

Secours & vivres arrivez dans Malaca.

Rodrigue Britto, à qui l'on avoit mandé la défaite de l'armée navale de Quitir, equipa de nouveaux bâtimens, & les envoya à Andrada, de crainte qu'aprés la perte qu'il avoit faite dans le dernier combat, il ne se trouvast plus en état de poursuivre les ennemis, & de les aller forcer dans les endroits qu'ils avoient choisis pour se retrancher. Aussitost qu'Andrada eut receu ce nouveau secours, il se remit à la mer, & pressa tellement Quitir, qu'il l'obligea

Alodin, Quitir & Lansaman, se retirent chacun de leur côté.

Ans de J. Christ. 1512.

de se sauver dans l'Isle de Java, & Alodin, de se retirer dans celle de Bantam située vers l'Orient. Il ne manquoit plus à cette déroute, que de mettre en fuite Lansaman, qui croisoit la mer. C'est ce qu'Andrada étoit sur le point de faire, quand il apprit que cet Officier l'avoit prévenu par une retraite encore plus honteuse, que ne l'avoit été celle d'Alodin, & de Quitir, dont on n'entendit plus parler. Aprés cette expédition Andrada revint à Malaca, où les peuples commencerent à goûter les douceurs de la victoire, sans avoir couru les risques du combat.

Lors qu'Andrada entroit dans le port de Malaca, Antoine d'Abrey y revint avec les vaisseaux que le Vice-Roy luy avoit donnez pour aller à la découverte de quelques Isles, & pour en observer la situation; mais la tempeste qu'il essuya dans ce voyage, l'obligea de relâcher dans l'Isle d'Amboina, qui est proche des Moluques. Pendant son séjour dans cette Isle, il chargea ses navires d'une grande quantité de clous de girofle. Aussitost que la mer fut plus praticable, il fit voile vers les Isles de Bandan, situées vers le Midy, & fécondes en noix Muscades, dont il acheva de charger ses bâtimens. François Serrand ne fut pas si heureux que l'avoit été d'Abrey, puisque le mesme coup de vent qui poussa l'un dans l'Isle d'Amboina, porta l'autre dans celle de Ternate, où il fit naufrage. Le Souverain de l'Isle l'ayant appris, luy envoya tous les rafraîchissemens, & les secours nécessaires, luy permit de prendre telle quantité d'épiceries qu'il voudroit, & luy fit mesme quelques presens.

Isles d'Amboina & de Bandan, & leur situation.

C'étoit le courant des affaires en Orient, quand une nouvelle flotte partit de Lisbonne, pour les Indes. Elle étoit composée de douze vaisseaux, & de plus de deux mille hommes d'équipage, & commandée par George Mello Pereira, & par Garsie de Sousa. Dés qu'elle fut arrivée à Mozambique, le Vice-Roy la renforça encore par la jonction de tous les bâtimens qui se trouvoient en état d'estre mis à la mer. Tous les Officiers qu'il avoit faits Gouverneurs des places nouvellement conquises, demanderent à l'accompagner

Arrivée d'une nouvelle flotte aux Indes.

pagner dans cette glorieuse campagne, & sur la permission qu'Albuquerque leur envoya, Garsie Norogna, & Pierre Mascaregnas, qui étoient de ce nombre, partirent, l'un de Mosambique, & l'autre de Cochin. Le Lieutenant de Mascaregnas, eut le commandement de la Citadelle de Mosambique, & George Mello alla dans celle de Cananor.

Ans de J. Christ. 1512.

Empressement des Portugais pour faire cette campagne.

Les différens qui étoient survenus dans cette ville, entre les Portugais & les Sarrazins, obligerent le Vice-Roy d'y descendre pour empêcher qu'ils n'eussent aucune suite fâcheuse. De là il envoya sommer le Gouverneur de Batticala de luy livrer un vaisseau Calécutain, qui étoit chargé d'épiceries, & qui avoit été contraint de relâcher dans son port. Ce Gouverneur n'ayant osé le refuser, le Vice-Roy fit conduire ce bâtiment à Cochin.

Naufrage de la flotte de Lemos.

Cette longue suite de prospéritez, fut traversée par la nouvelle qu'un Juif apporta au Vice-Roy, que la flotte d'Edoüard de Lemos avoit fait naufrage en revenant d'Ormus; que des Sarrazins s'étoient emparez des équipages, & qu'ils avoient faits prisonniers ceux qui étoient échapez à la tempeste; que le Sultan d'Egipte faisoit construire un Fort à l'embouchure de la mer d'Arabie, à dessein d'attaquer & de prendre la ville d'Aden, située dans l'Arabie heureuse; que si Albuquerque faisoit diligence pour le prévenir dans cette conqueste, il en viendroit facilement à bout, parce que les peuples s'étoient déja révoltez sur le seul bruit de la venuë du Sultan, & comme ils craignoient de retomber sous la puissance de ce Tiran, il y avoit lieu de croire qu'ils favoriseroient infailliblement les Portugais, sous la domination desquels ils desiroient de vivre, espérant d'en estre mieux traitez que du Sultan. Melras vint donner en mesme-tems, avis au Vice-Roy qu'Idalcan avoit rassemblé son armée; qu'il vouloit jetter dans Benastarim, place située prés de Goa, les nouvelles troupes qu'il avoit levées pour y travailler aux fortifications, & qu'il falloit s'opposer au plûtost à la jonction de ce secours, si l'on vouloit se rendre maître de cette place.

On donne de différens & de bons avis au Vice-Roy.

Osorius, liv. 8.

Sur cet avis, le Vice-Roy prit la route de Goa, résolu

Ans de J. Christ 1512.

d'aller assiéger Benastarim. Aussitost qu'il fust arrivé devant cette place, il la canonna de dessus sa flotte. Les assiégez firent un grand feu sur celle des assiégeans. Quoy qu'une des plus grosses piéces de canon des Barbares, eust été démontée par l'adresse d'un Canonnier Portugais, & que le reste de leur artillerie ne fust pas assez considérable pour incommoder la flotte, toutefois Albuquerque jugea à propos de retourner à Goa, à dessein d'y prendre de nouvelles troupes, & de venir ensuite investir Benastarim, par terre & par mer.

Il retourne à Goa.

Rozalcan, informé que le Vice-Roy étoit allé à Goa, ne douta point que ce ne fust pour en amener du renfort. Dans cette pensée, il se détermina à faire un grand détachement d'infanterie, soutenüe de deux cens cinquante chevaux, & se mit à leur teste à dessein de luy couper passage. Pierre Mascaregnas, Garsie Norogna, Emanuel Lacerda, Vasco de saint Pélage, tous Capitaines Portugais découvrirent ce mouvement, se joignirent au Vice-Roy, marcherent aux ennemis, & les pousserent jusque dans les portes de Benastarim. Cette action se passa avec tant d'ardeur de la part des Portugais, qu'étant parvenus au pied des murailles, ils assemblerent des piques & des hallebardes, & en firent des espéces d'échelles pour monter à l'assaut; mais Albuquerque ne voulant point exposer ses gens au feu que l'on faisoit de la place, devant laquelle il avoit déja perdu beaucoup de monde, fit battre la retraite jusqu'à ce qu'il eust fait venir de l'artillerie & des troupes de Goa, dont il renforça son armée. Il investit pour lors Benastarim, & la fit attaquer par terre & par mer; mais si elle fut bien attaquée, elle fut encore mieux défendüe, puisqu'outre qu'elle étoit bien fortifiée, les Barbares y avoient encore beaucoup de monde, & qu'ils faisoient un feu si continuel sur les assiégeans, que leurs troupes diminuoient à veuë d'œil. Albuquerque, qui se vit obligé de convertir le siége en blocus, prit ses mesures de bonne heure, pour se rendre maître des avenuës par où les assiégez pouvoient recevoir des munitions, parce qu'il sçavoit bien qu'il n'y en avoit pas assez dans la place, pour nourrir la garnison pendant le blocus,

Rozalcan veut luy couper passage.

Le Vice-Roy investit Benastarim.

Le siége converti en blocus.

que le Vice-Roy étoit résolu de ne lever, que quand il y seroit contraint.

Quand Rozalcan se vit bloqué, il fit faire une grande sortie sur les assiégeans pour les engager à la retraite, & de fait, Emanuel de Sousa & Garsie Norogna, qui gardoient les postes les plus avancez en furent chassez; & si Pierre de Mascaregnas n'eust soutenu & rallié les Portugais, qui étoient en déroute, la perte eut été beaucoup plus grande, & peut-estre mesme irreparable; mais il s'opposa si à propos à l'impetuosité des Barbares, qu'ayant fait faire volte face aux Portugais, il chargea les ennemis, en tua plusieurs, & réduisit les autres à r'entrer dans Benastarim.

Les Maures font une sortie.

Les affaires étant rétablies par cette derniére action, le Vice-Roy reprit les postes, d'où l'on avoit chassé les Portugais, & étendit les lignes de son camp. Les assiégez, qui des murailles de la ville, pouvoient observer aisément les mouvemens des assiégeans, se déterminerent à battre la chamade, & demanderent à capituler. Albuquerque y consentit, pourveu qu'il dressast les conditions de la capitulation, & que les assiégez y souscrivissent.

Capitulation de Benastarim, & ses conditions.

Les ennemis qui n'étoient plus en état de se défendre, tant par la disette des vivres, que par la continuation du blocus, promirent tout ce qu'on voulut. Le Vice-Roy les engagea par les clauses du traité, à luy renvoyer les Portugais, qui avoient renoncé au Christianisme, & quitté le service du Roy, à condition qu'il ne les traiteroit point en apostats, ni en déserteurs, & qu'ils ne courroient aucun risque de la vie; que les Barbares restitueroient les deux vaisseaux Portugais qu'ils avoient pris; qu'ils sortiroient de la Citadelle sans armes & sans bagage, & qu'ils laisseroient dans le port les bâtimens qui y étoient à l'ancre. Tout autres gens que les Maures, que la crainte de mourir de faim avoit saisis, auroient préferé la plus cruelle mort, à des conditions si honteuses; mais leur délicatesse sur le point d'honneur n'alloit pas jusque-là, & pourveu qu'ils se tirassent du péril qui les menaçoit, ils étoient contens. Ils executerent donc le traité, dans toutes ses circonstances, & pas-

Maffée, Hist. des Indes, liv. 5. chap. 5.

Ans de J. Christ. 1512.

ſerent du coſté de la terre ferme, en meſme-tems que les Portugais entrerent dans Benaſtarim.

Aprés la réduction de cette place, Albuquerque retourna à Goa, où il fit conduire les Portugais, qui avoient renoncé à la foy, & manqué de fidelité au Roy, pour en faire un éxemple public, & pour intimider ceux qui ſeroient aſſez lâches que de commettre de pareilles actions; mais pour ne pas déroger à la capitulation de Benaſtarim, par laquelle il s'étoit engagé à ne point faire mourir les déſerteurs, il ſe contenta pour n'y pas contrevenir de leur faire couper le nez, les oreilles, la main droite & le pouce de la gauche, comme étant une marque d'infamie & de lâcheté. Ferdinand Lopez, qui avoit apoſtaſié, & qui s'étoit rangé du coſté d'Idalcan, lors qu'il rentra dans Goa, fut de ce nombre, & eſſuya les rigueurs de cette condamnation. Noté de cette infamie, il ſe retira dans l'Iſle de Sainte Helene, ſituée au milieu du grand Ocean d'Etiopie, diſtante de trois cens cinquante lieuës du Cap de Bonne-Eſpérance, & de cinq cens & dix lieuës du Bréſil, qui eſt la terre ferme la plus proche au ſeiziéme degré de latitude méridionale. Cette Iſle paroiſt de loin, comme un groupe de rochers qui n'offrent que d'affreux écueils; mais il ſemble en l'abordant, que ces rochers ſe ſoient ouverts pour recevoir ceux qui y ſont pouſſez par la tempeſte; c'eſt ce qui l'a fait connoiſtre ſous le nom *d'Hoſtellerie de la mer*. L'air qu'on y reſpire, eſt ſi temperé & ſi ſain, que les malades que l'on débarque, recouvrent bientoſt aprés leur ſanté; le havre eſt grand, commode, & environné de rochers; le terrein eſt naturellement ſec & aride; mais comme il y pleut trés-ſouvent, & que le ſoleil ſuccéde à la pluye, la terre eſt féconde pour peu qu'on la cultive. D'ailleurs, elle eſt arroſée d'un grand nombre de fontaines d'eau douce qui tombent des montagnes, & font des caſcades naturelles, & de pluſieurs petits ruiſſeaux dont l'eau eſt excellente à boire. Outre ces ruiſſeaux on trouve de grands fleuves qui vont ſe perdre dans la mer du coſté du Nord. Ce païs eſt aſſez couvert, les montagnes & les foreſts ſont peuplées pour ainſi

Punition des Apoſtats & des Rebelles.

Iſle de Sainte Helene, ſa ſituation, & par qui défrichée.

Oſorius, liv. 8.

dire, de gibier & de bestes fauves; on n'y voit point de bestes féroces, ni d'insectes rampans & vénimeux. Quelques Caffres, qui avoient mené leurs femmes dans l'Isle de Sainte Helene, & qui s'y étoient habituez, se cachoient dans des lieux inaccessibles, d'où ils assommoient ceux qui se mettoient en devoir d'en approcher. Cela n'empêcha pas néanmoins, que Jean Pimentel Capitaine Portugais, n'y fist descente. Il est vray qu'il essuya mille dangers avant que d'en venir à bout; mais aussi quand il fut parvenu jusqu'au lieu où ces Caffres s'étoient retranchez, il les en chassa & les mit en fuite.

Ans de J. Christ. 1512.

Caffres, peuples Affricains vers le Cap de Bonne Esperance.

Descente de Pimentel dans cette Isle.

Cependant quelques Portugais, qui avoient suivi Pimentel resterent dans cette Isle, & s'établirent à l'entrée du havre. Ils défricherent les endroits les moins ingrats, & les cultiverent avec tant de soin & tant de travail, qu'enfin la terre produisit des grains & des fruits, dont ils vivoient quand ils ne pouvoient aller ni à la chasse ni à la pesche. Lopez qui entendoit mieux l'agriculture que les Portugais qu'il trouva dans l'Isle, les fortifia encore davantage dans le désir de porter la fécondité jusque dans les lieux les plus stériles. Ils y réüssirent si bien, que Lopez qui s'étoit adonné à la connoissance des simples, en fit négoce avec les marchans étrangers qui y aborderent: ainsi cette Isle devenuë habitable, de deserte qu'elle étoit auparavant, devint aussi féconde qu'elle l'étoit peu; de maniére qu'elle est à present une des meilleurs rades, que les Portugais ayent pour faire eau à leur retour des Indes.

Le Vice-Roy qui étoit encore à Goa, envoya Norogna à Cochin, pour avancer autant qu'il le pourroit, le départ de la flotte qui devoit faire voile en Portugal. Il luy ordonna aussitost aprés que les vaisseaux seroient partis, d'aller ranger la coste de Calécut, & de donner la chasse à tous les bâtimens qui sortiroient du Golfe Arabique, tandis que Garsie de Sousa croiseroit la mer, pour engager les marchands de chevaux Persans à relâcher à Goa, & pour leur dire, qu'on leur feroit une diminution considérable sur les péages, par ce moyen, on espéroit se dédommager sur la

Quelques Capitaines Portugais vont croiser la mer.

Ans de J. Christ. 1512.

pluralité des chevaux que l'on y ameneroit, de la modération que l'on feroit des droits d'entrée.

La maniére dont Albuquerque usoit pour pratiquer des alliances avec les Rois, & pour établir le commerce avec les peuples, luy avoit déja trop acquis de gloire & de réputation parmi la plûpart des Indiens, pour ne pas faire désirer aux Princes des Nations les plus reculées de s'allier avec Emanuel.

Ambassade du Roy de Vengapor.

Le Roy de Vengapor, de qui les Etats sont limitrophes de ceux d'Idalcan, fut un des premiers qui en rechercha les moyens. Dans cette veuë, il envoya une célebre Ambassade au Vice-Roy; il l'asseura, que si sa flotte venoit moüiller dans quelqu'un de ses ports, on luy délivreroit des vivres & des munitions, & enfin, il luy fit offrir des troupes pour faire la guerre à Idalcan. Cette proposition qui étoit avantageuse par elle-mesme aux Portugais, fut accompagnée de différens presens, que le Souverain de Vengapor fit à Albuquerque, pour le disposer à luy permettre d'acheter tous les ans trois cens chevaux à Goa. Le Vice-Roy, accorda trés-volontiers ce que le Roy de Vengapor éxigeoit de luy; il l'asseura qu'il contribueroit avec beaucoup d'empressement à la conclusion du traité qu'il désiroit de faire avec le Roy son maître, & luy envoya des presens par son Ambassadeur.

Sur ces entrefaites Gaspard Chanoque qui étoit revenu de Narsingue, eut ordre d'y faire un second voyage pour demander à Crisnara Roy de ce païs, le port de Batticala, qui étoit un havre inhabité par ses sujets, peu fréquenté par les étrangers, & entiérement à la bienséance des Portugais. Pendant que le Vice-Roy envoyoit demander des lieux de seureté aux Narsingois, Idalcan députa deux Ambassadeurs consécutivement à Albuquerque, pour traiter d'une solide & durable paix. Le Vice-Roy en receut la proposition, & chargea Jacques Fernand de Far, d'en aller conclurre le traité. Ce Capitaine Portugais partit avec les Ambassadeurs d'Idalcan, à qui Albuquerque manda aussi, qu'il pouvoit faire acheter à Goa, les chevaux dont il auroit besoin,

Proposition de paix par Idalcan.

Ces Ambaſſadeurs ne furent pas les ſeuls qui mirent à la voile dans le meſme-tems. L'Envoyé de Mamud Roy de Cambaja, qui avoit ramené les Portugais que l'on avoit faits priſonniers, s'en retourna comblé des preſens que luy fit Albuquerque. Si les Miniſtres de Goa & de Cambaja, receurent de grands honneurs, Mathieu qui étoit l'Ambaſſadeur que l'Empereur des Abiſſins, vulgairement appellé *Preſte Jean*, envoyoit au Roy de Portugal, eut une deſtinée bien différente de la leur. Ce Miniſtre étant tombé entre les mains du Gouverneur de Dabul, ville appartenante aux Portugais, fut mis en arreſt, y demeura juſqu'à ce qu'Albuquerque euſt ordonné qu'on le relâchaſt, & qu'on luy rendiſt les honneurs deûs à ſon caractére. Cette ſatisfaction luy aida beaucoup à oublier l'injure qu'il avoit receuë, & la reception qu'on luy fit à Goa, en effaça juſqu'au plus leger ſouvenir.

Ans de J. Christ. 1512.

Ambaſſade de l'Empereur des Abiſſins.

Maffée, liv. 2. Hiſt. des Indes liv. chap. 6.

La devotion des peuples ſe joignit aux magnificences de l'entrée de cet Ambaſſadeur. Albuquerque à qui l'on dônna avis, que cet Empereur envoyoit à Emanuel, un morceau de la vraye Croix, diſpoſa toutes choſes pour le faire recevoir avec toute la reverence deuë à un ſi prétieux dépoſt. Le Clergé y alla en proceſſion, & l'apporta dans une Chapelle, où il demeura juſqu'à ce que le Vice-Roy trouvaſt l'occaſion de l'envoyer au Roy ſelon les intentions de ce Prince Etiopien.

Ce Prince envoye un morceau de la vraye Croix à Emanuel.

Comme le tems de la navigation étoit devenu favorable pour le départ de la flotte qui devoit retourner en Portugal, Garſie Norogna qui la commandoit, dreſſa ſa route ſur la mer de Calécut, & toucha à l'un des ports de ce Royaume. Naubeadarim qui en étoit héritier, & ami des Portugais, manda à Norogna, que ſi Albuquerque vouloit conſentir à la paix, entre Zamorin ſon oncle & luy, il ne doutoit pas qu'en faveur de ce traité, le Roy de Calécut ne permiſt à Albuquerque, de faire bâtir une Citadelle, comme il l'avoit toûjours deſiré. Le Vice-Roy y conſentit, & cette paix tant de fois faite, & ſi ſouvent rompuë, fut enfin renoüée par un nouveau traité. On travailla bientoſt

Paix faite avec le Roy de Calécut.

Ans de J. Christ. 1513.

aprés à la construction du Fort qui fut bâti au mesme endroit où étoit autrefois le Palais du Roy. Albuquerque ayant asseuré par là les affaires des Indes, mit à la voile, & entra dans la mer d'Arabie.

Courses & hostilitez des Maures.

Cependant, Barraxa & Almandarin se mirent en campagne à la teste d'une nombreuse troupe de gens qu'ils avoient tirez des villes situées sur la coste de Barbarie. Ils firent des courses sur les Maures, qui étoient tributaires du Roy de Portugal, fourragerent les environs d'Arzile, & vinrent faire le dégast jusqu'aux portes de Tanger. Cette irruption obligea Edoüard de Menezés, qui en étoit Gouverneur, d'assembler son Conseil de guerre, pour déliberer sur ce qu'il y auroit à faire, & pour s'opposer à ces desordres. On résolut qu'on feroit mettre les habitans sous les armes pour la garde de la ville; qu'Edoüard en sortiroit à la teste d'un détachement de deux cens chevaux & de trois cens fantassins, & qu'il marcheroit aux ennemis. Les choses étoient ainsi disposées, quand Menezés apprit par ses Coureurs, que les Barbares s'étoient cantonnez derriére des costeaux où l'on ne pouvoit aborder que par des défilez; mais pour mieux juger de leur situation & de leur contenance, le Gouverneur alla sur la cime des montagnes. Les Maures s'en étant apperceus, se persuaderent que les Portugais étoient en plus grand nombre qu'ils ne paroissoient. Pleins de cette opinion meslée de crainte, ils aimerent mieux changer de poste, que d'attendre qu'on les y forçast. D'ailleurs, ils espéroient que par cette retraite ils attireroient Menezés dans un lieu plus éloigné de Tanger, & qu'alors il ne pourroit plus estre ni secouru de la ville, en cas qu'il se passast quelque action, ni s'y retirer, en cas qu'il fust pressé.

Les Maures se retirent.

Menezés démesla bientost les intentions des ennemis, par le nouveau mouvement qu'il leur vit faire. Comme il n'attendoit aucun secours de Tanger, il ne balança pas davantage à marcher à eux. Barraxa de son costé fit faire alte à son armée, & la mit en bataille. Les Barbares qui se voyoient sur le point d'en venir aux mains commencerent par leurs

Barraxa se dispose pour en venir à un combat.

clameurs

clameurs ordinaires; ils prétendoient par ce bruit confus, dont ils remplissoient l'air, porter l'épouvante parmi les Portugais, comme parmi les autres nations, à qui jusque-là ils avoient eu affaire; mais leur Commandant qui sçavoit que les Portugais n'étoient pas sujets à de si foibles allarmes, fit comprendre à ses gens qu'il falloit de l'action & non pas du bruit. Sur cela il les exhorta au combat, & leur dit que cette victoire qu'il regardoit comme certaine, leur seroit plus glorieuse que tout ce qu'ils avoient pû faire de plus distingué, puisqu'ils auroient vaincu une nation belliqueuse & invincible.

Ans de J. Christ. 1513.

Menezés, qui de sa part avoit disposé ses troupes à ne se pas laisser prévenir par la multitude des ennemis, tâcha de ménager le petit avantage que luy donnoit le terrein, & laissa à Pierre de Leitan Capitaine de chevaux, le commandement de son avantgarde. Alors Barraxa parut à la teste d'une troupe infiniment superieure à celle de Leitan, & chargea les Portugais avec une grande vigueur. Menezés, qui de son poste avoit observé l'impetuosité des Barbares, & la bonne contenance de Leitan, prit les ennemis en flanc, mais si à propos, qu'il en tua un grand nombre, & mit le reste en fuite.

Menezés s'y prépare de son costé.

Almandarin, avoit prédit à Barraxa ce qui venoit de luy arriver; mais au lieu de l'aller soutenir dans une occasion si pressante, il n'attendit pas qu'on vinst le forcer dans son poste, & se sauva à la teste de cent chevaux qu'il commandoit. Leitan le poursuivit dans l'espérance de le prendre ou mort ou vif, & il l'auroit fait, si ses gens ne se fussent point attachez à charger l'infanterie des ennemis. Almandarin, qui par sa lâcheté n'avoit point eu de part à cette action, & qui fuyoit pour n'y en point avoir, déconcerta Barraxa, & luy fit prendre le parti de marcher vers une montagne, où il vouloit attirer les Portugais; mais Menezés, loin de le poursuivre fit sonner la retraite, & se contenta d'avoir chassé les Barbares, de leur avoir tué plus de six cens hommes, & d'avoir fait prés de trois cens prisonniers. Aprés cette déroute, Menezés revint à Tanger, le peuple le receut

Fuite d'Almandarin.

Défaite des troupes de Barraxa.

Osorius, liv. 8.

Ans de J. Christ. 1513.

avec de grands aplaudissemens, & les Députez de la ville le conduisirent à l'Eglise principale où l'on alla porter solemnellement les étendars pris sur les ennemis, & rendre graces à Dieu de cette derniére victoire.

Retour de Menezés à Tanger.

Cependant ceux d'entre les Maures, qui jusque-là s'étoient reconnus tributaires d'Emanuel, prirent de différens partis. Les uns ne vouloient plus luy payer de tribut. Les autres furent plus fidelles, de crainte de s'attirer quelque affaire avec les Portugais. Cette division étoit fomentée par quelques Princes Maures, qui soutenoient les Rebelles, & qui faisoient persecuter ceux qui refusoient de se révolter. Comme il n'y avoit que la seule garnison de Safi, qui pust les défendre contre leurs propres compatriotes; Azambuja Gouverneur de cette ville, les prit sous sa protection, tandis que Lopez Barrigue Capitaine de chevaux, alla mettre à la raison les habitans de Xiatime province de Mauritanie, lesquels inquiétoient ceux de la ville de Dabide, éloignée de Safi d'environ vingt lieuës, parce qu'ils ne vouloient pas aussi se déclarer contre les Portugais. Le nombre des factieux se trouvant supérieur aux troupes que Barrigue commandoit, Jabentafuf, ami des Portugais, se joignit à Barrigue, & alla de Château en Château pour lever les tributs qu'on devoit au Roy. Les Xiatimiens, outrez de ce qui se passoit sans qu'ils osassent s'y opposer, firent entendre aux autres Maures leurs voisins, que cette violence ne les regardoit pas moins qu'eux, & sur ce fondement ils leur demanderent du secours. Ces Maures qu'une destinée pareille à celle de leurs compatriotes, allarma, leverent huit cens chevaux qu'ils leur amenerent. Aussitost que ce renfort fut arrivé, ils se mirent en devoir d'aller investir le Fort de Mirabelle, où Jabentafuf s'étoit retiré.

Jabentafuf va lever les tributs deûs au Roy.

La marche des Xiatimiens ne fut pas si secrete, que ce Capitaine n'en fust averti, ce qui l'obligea d'écrire au Commandant de Dabide, qu'il luy envoyast des troupes. Cependant il se retrancha le plus avantageusement qu'il put, & il envoya ses Coureurs pour observer la contenance des ennemis, & pour les prévenir avant qu'ils se fussent mis en

état de l'inveſtir. Auſſitoſt que Jabentafuf eut une nouvelle certaine de l'approche des Maures, il ſortit de Mirabelle à la teſte de ſes meilleures troupes, pour s'emparer d'un défilé par où ils devoient paſſer. Dés que les Xiatimiens commencerent à paroiſtre, il les chargea à l'heure qu'ils s'y attendoient le moins, & les tailla en piéces. Le nombre des morts & celuy des priſonniers, fut beaucoup moins grand qu'il n'auroit été, ſi les Arabes de Mauritanie n'euſſent mieux aimé recevoir de l'argent de leurs ennemis, que de leur oſter la liberté ou la vie. Barrigue & Jabentafuf allerent du meſme pas forcer le reſte des mutins, qui s'étoient retranchez dans la ville de Tazarot, & dans celle d'Aréze, ſituée au pied de la montagne de Fer, & enſuite ils revinrent à Safi, avec tout le butin qu'ils y purent conduire.

Ans de J. Christ. 1513.

Aprés cet avantage, Loüis de Menezés, & Alvarés Norogna, arriverent à Safi, avec un ſecours de deux cens chevaux qu'ils amenoient à Ataïde, ſelon les ordres qu'ils en avoient receus du Roy, à leur départ de Liſbonne. Comme ces deux jeunes Gentilshommes, ne reſpiroient que l'occaſion de ſe ſignaler, ils en trouverent bientoſt une favorable dans le ſoulevement qui s'étoit fait parmi les habitans de la ville d'Almedine, dont les uns tenoient pour le Roy de Portugal, & les autres ſe déclaroient pour le Roy de Fez. Quoique ces derniers fuſſent ſupérieurs aux premiers, & que le parti d'Emanuel s'affoibliſt de jour en jour, par la ſeule crainte que l'on avoit du Roy de Fez, toutefois cela n'empêcha point Ataïde de marcher du coſté d'Almedine. Il partit meſme ſi bruſquement de Safi, qu'il ne prit que quatre cens chevaux & ſoixante fantaſſins pour l'accompagner dans cette expédition.

Menezés & Norogna arrivent à Safi.

Différentes factions dans Almedine.

Ataïde part de Safi, & marche vers Almedine.

Les ennemis informez par leurs eſpions de l'approche des Portugais, firent de leur part un détachement de ſix cens chevaux & de mille fantaſſins, & les poſterent dans les endroits par où il y avoit le plus d'apparence, que les Portugais viendroient inveſtir Almedine. Pendant ces mouvemens, Ataïde partagea ſes troupes en deux petits corps, il donna le commandement de l'un à Norogna, avec ordre

Ans de J. Christ. 1513.

d'attaquer la place du costé de la porte de Maroc, il se mit à la teste de l'autre troupe, prit Menezés avec luy, & alla insulter l'autre porte de la ville.

Les ennemis partagerent aussi leurs gens à l'éxemple des Portugais, & ouvrirent en mesme-tems les portes d'Almedine, d'où ils sortirent à dessein de les repousser. L'action se passa d'abord avec beaucoup de vigueur de part & d'autre; mais enfin les Portugais furent obligez de reculer, & si les Maures en eussent sceu profiter, ils les auroient asseurement taillez en piéces. Le bonheur que les Portugais avoient eu d'échaper de ce péril, releva leur courage, ils retournerent au combat, mais avec tant d'ardeur, qu'ils regagnerent sur les ennemis l'avantage qu'ils avoient perdu, cela donna lieu à une seconde action, qui rendit la victoire incertaine & mesme indécise. Les deux partis également affoiblis par le nombre de leurs blessez, & fatiguez par la durée du combat, se retirerent, les uns dans Almedine, & les autres dans leur camp. Ataïde impatient de terminer cette affaire, rassembla quelques troupes qu'on avoit cantonnées dans les environs d'Almedine, il remonta à cheval à dessein de surprendre les ennemis, ou de recommencer le combat, s'ils étoient aussi vigilans que luy, & prit dans sa marche un Arabe, qui l'avertit que le Roy de Maroc avoit sceu ce qui s'étoit passé le jour précedent, & qu'il marchoit au secours d'Almedine. Comme les ennemis ne doutoient pas que les Portugais ne revinssent à la charge, ce Prince avoit mis ses meilleures troupes en embuscade, & les attendoit au passage. Ataïde défera à cet avis, & recompensa celuy qui le luy avoit donné; mais voulant s'en asseurer par des gens plus fidelles qu'un Arabe, il envoya un parti pour reconnoître les chemins que l'on trouva libres. Ataïde se persuada pour lors, que l'avis qu'on luy avoit donné, étoit une ruse dont les Barbares s'étoient servis pour l'empêcher de continuer sa route; mais bientost aprés, il changea de sentiment. Il apprit que les gens du Roy de Maroc, étoient véritablement demeurez en embuscade pendant tout le jour, & que n'ayant rien veu paroître de la part des Portugais, ce

Les Portugais sont repoussez.

Ils reviennent au combat.

Le Roy de Maroc vient secourir Almedine.

Prince les avoit fait revenir pour aller dans les Etats du Souverain de Duécala, à qui il les envoyoit en qualité de troupes auxiliaires. Ataïde retourna auſſitoſt à Safi, d'où Menezés & Norogna partirent, ſuivant les ordres du Roy, pour ſe rendre en Portugal.

Ans de J. Christ. 1513.

Ce Prince rappelle ſes troupes.

Retour de Menezés & de Norogna, en Portugal.

Comme les Maures ſe perſuadoient qu'Ataïde ne s'étoit retiré que pour éviter leur rencontre, ils s'approcherent de Safi, & formerent leur camp à quelques lieuës de cette ville. Le Gouverneur averti du mouvement des ennemis détacha une partie de ſa garniſon, & envoya Barigue pour les aller reconnoiſtre. Ce Capitaine toûjours heureux dans ſes expeditions, ſurprit leurs ſentinelles, les égorgea, & fit quelques priſonniers qu'il conduiſit à Safi, ce fut par eux qu'Ataïde apprit le deſſein des Maures. Le lendemain qu'on l'eut ſceu, Barigue remonta à cheval à la teſte de cent cinquante maîtres, Nugno Maſcaregnas, Capitaine d'infanterie, eut ordre de marcher de l'autre coſté, tandis qu'Ataïde tiendroit la compagne avec le reſte de ſon monde, pour ſoutenir en cas de beſoin, les détachemens qu'il avoit faits à droitte & à gauche. Barigue fut le premier qui trouva les ennemis, il les inſulta dans leurs premiers poſtes, tua quelques-uns de leurs gens, fit quatorze priſonniers, & emmena beaucoup de bétail. Ceux d'entre les Barbares qui purent ſe ſauver, porterent l'allarme dans le camp, les Maures qui ſe virent ſurpris, firent un détachement de quatre cens hommes, chargerent Barigue, & le repouſſerent juſqu'au lieu où Maſcaregnas s'étoit mis en embuſcade. Ce Capitaine ſortit alors de ſon poſte, & ſoutint les Portugais qu'on avoit contraint de reculer; mais cet effort ne put pas durer long-tems, parce qu'outre que les Portugais étoient inférieurs aux Barbares, ils étoient encore tellement fatiguez de la longue & pénible marche, qu'ils avoient faite dans des chemins fort difficiles, qu'ils ſe virent obligez de ſe retirer, & d'abandonner la meilleure partie du butin qu'ils avoient fait ſur les ennemis.

Les Maures veulent former leur camp aux environs de Safi.

On ſçait leur deſſein.

Barigue inſulte les ennemis.

Les Portugais ſont obligez de ſe retirer.

Les partis que les Maures envoyoient de tems en tems aux environs de Safi, donnerent lieu à de fréquens combats,

Ans de J. Christ. 1513.

qui se passoient presque toûjours à leur désavantage. Les Portugais se contentoient de les battre quand ils s'approchoient de cette ville, & négligoient de les poursuivre, de crainte de donner dans quelque embuscade, comme il seroit arrivé, sans l'avis qu'on vint donner à Ataïde, qu'il y avoit sept cens chevaux Arabes, commandez par un de leurs plus braves Officiers, qui n'attendoient que l'occasion d'enveloper les Portugais, pour peu qu'ils s'approchassent du camp de ces Barbares.

Enfin la conduite que tenoit Ataïde, ne laissant point d'espérance aux Arabes, ni de le battre, ni de le surprendre, leur Commandant s'ennuya de n'en pas venir aux mains, avant que de retourner à Almedine. Plein de cette impatience, il vint faire le dégast jusque dans les environs de Safi. Ataïde qui n'étoit point accoûtumé à ces sortes d'insultes, se disposa à repousser les Barbares. Il détacha une bonne partie de sa garnison, qu'il partagea en deux petits corps; il donna à Barigue le commandement de l'un, & à Nugno Catte la conduite de l'autre corps.

Les Maures viennent faire le dégast.

Ces deux troupes étoient composées de gens d'élite, sur qui Ataïde faisoit fonds. Ils avoient ordre de sortir par des portes différentes, mais à tems différens. Nugno, devoit commencer l'action, & de fait il fut le premier qui en vint aux mains. Les Arabes, supérieurs en nombre, combattirent avec tant de valeur, qu'ils auroient infailliblement repoussé Nugno, si Barigue n'eust pris les ennemis en queuë, & s'il ne les eust engagez à faire volte face, parce que leur arriéregarde étoit en désordre. Ce mouvement auquel les Arabes ne s'attendoient pas, laissa assez de tems aux gens de Nugno pour se rallier, & comme ils ne se virent plus tant d'ennemis en teste, ils les chargerent à leur tour. Les Arabes se trouvant attaquez de tous costez, l'épouvante se mit parmi eux, & leur multitude ne servit plus qu'à augmenter leur confusion, les Portugais en sceurent profiter, & ne donnerent pas un coup d'épée qui ne fut mortel. Ils se firent jour à travers de ces Barbares, & parvinrent jusqu'à Jahomazende qui étoit leur Géneral, que Barigue comba-

On en vient aux mains avec eux.

tit. Cette action se passa à la veuë des deux armées, & chaque parti la regardoit comme un coup décisif, d'où dépendoit le destin de l'une ou de l'autre armée. Enfin Barigue tua le Géneral ennemi, & cette mort fut suivie bientost aprés d'une défaite génerale. Barigue glorieux de l'avantage qu'il avoit remporté sur Jahomazende luy fit couper la teste, & ordonna qu'on la mist au bout d'une lance que l'on porta devant luy lors qu'il entra dans Safi, comme une marque de sa valeur, & comme un fruit de sa victoire, cette teste fut arborée au dessus de la principale porte de Safi. Les Arabes qui ne pouvoient digérer l'outrage que les Portugais faisoient à la mémoire de leur Géneral, offrirent de grandes sommes pour racheter cette teste, & sous prétexte de luy rendre les derniers honneurs, ils tâcherent du moins de sauver la gloire de leur nation, en ne laissant pas plus long-tems un témoignage si autentique de leur défaite entre les mains de leurs ennemis.

Ans de J. Christ. 1513.

Belle action de Barigue.

Mort du Géneral ennemi.

Les propositions que les Arabes firent faire sur ce sujet, n'auroient pas touché Ataïde, si elles n'eussent été suivies de celles de la paix, à laquelle ils se déterminerent. Les habitans de Xerquie, province de Mauritanie, lesquels s'interessoient beaucoup à ce dernier malheur, choisirent Jabentafuf pour estre le médiateur de cette paix, & elle fut enfin concluë par son entremise, mais à condition qu'ils payeroient un tribut au Roy de Portugal; que les païs conquis luy demeureroient; que les peuples qui les habitoient seroient obligez de porter les armes, & de servir dans ses troupes contre les ennemis qu'il pourroit avoir, & qu'on leur rendroit la teste de Jahomazende.

Paix faite avec les Maures.

Conditions de cette paix.

Aprés la conclusion de cette paix, Ataïde se disposa à faire la guerre contre le Roy de Maroc, & contre le Xerif, qui étoit le Géneral des Coureurs Arabes d'Afrique. Dans cette veuë, il fit un fort grand détachement des troupes qu'il avoit dans Safi, & donna à Jabentafuf le commandement de l'infanterie, & à Barigue celuy de la cavalerie, qui ne consistoit qu'en cent cinquante chevaux. Pendant que l'on faisoit les préparatifs nécessaires pour se mettre en campagne, Ataï-

ANS DE J. CHRIST. 1513.

de, qui sceut le lieu où le Roy de Maroc avoit formé son camp, monta à cheval suivi de peu de gens, & enleva les sentinelles aux yeux de l'armée ennemie, sans que les Maures se missent en état de les dégager, parce qu'ils ne vouloient pas s'embarquer dans une affaire, qui selon eux pouvoit avoir des suites, & qu'ils craignoient que les Portugais ne voulussent par une action si déterminée, les attirer hors de leurs lignes. Quand néanmoins, les Maures eurent reconnu la témerité de cette entreprise, & qu'ils sçeurent que ce n'étoit qu'un parti de la garnison de Safi, qui étoit venu insulter leurs sentinelles, ils monterent à cheval & le poursuivirent; mais Ataïde avoit si fort avancé chemin, qu'ils ne purent l'atteindre; de sorte qu'il eut le tems de mener dans Safi, les prisonniers qu'il avoit faits, avec les chevaux & les chameaux qu'il avoit pris.

Ataïde harcele les ennemis, & les met en fuite.

Cette action obligea le Roy de Maroc de changer son camp, & de s'aller poster dans une plaine, qui est au pied de la montagne d'Idenar. Ataïde informé par ses Coureurs du nouveau mouvement des Maures, prit une meilleure escorte que celle qui l'avoit suivi dans sa premiére expédition; il alla forcer ceux qui gardoient les postes les plus avancez, & les obligea de se retirer dans leur camp. La nouvelle allarme que ces fuyars y porterent, fut si grande, que les Barbares, au lieu de se défendre ne songerent qu'à se sauver. Le Roy mesme le fit avec tant de précipitation, qu'il ne voulut pas attendre qu'on luy amenast un de ses chevaux, il se servit du premier qu'on luy présenta pour s'enfuir à la teste de son armée, luy qui s'étoit promis de revenir vainqueur de ses ennemis; mais cet avantage étoit reservé aux Portugais, qui dans cette rencontre firent un grand butin, & emmenerent beaucoup de prisonniers de l'un & de l'autre sexe. Parmi les femmes qui paroissoient les plus distinguées, on trouva une des maîtresses du Roy de Maroc. Cette femme dont la beauté étoit fort touchante, s'abandonna tellement à sa douleur, & à la crainte qu'elle avoit d'estre faite esclave, qu'elle fit compassion à ceux entre les mains de qui elle étoit tombée, ce qui fut

cause

cause qu'on la traita avec moins de dureté que les autres prisonnieres.

Ans de J. Christ. 1513.

Quoique ce combat eust été glorieux & décisif, Barigue & Jabentafuf, voulurent encore aller harceler neuf compagnies d'infanterie, cantonnées vers le Mont Atlas, à dessein de les attirer en campagne, s'ils ne pouvoient les forcer dans leurs postes. Le bonheur des Portugais eut plus de part à cette affaire, que leur courage. Les Barbares qui ne s'attendoient pas d'en venir sitost aux mains, n'étant pas en état, ni de se défendre, ni de se sauver, perdirent plus de mille hommes, qui demeurerent sur la place, sans compter cent cinquante prisonniers, que les Portugais emmenerent avec tout le bagage. Ils entrerent ensuite dans la contrée de Xiatime & la fourragerent. Sur la nouvelle de cette irruption, le Xerif se mit à la teste des troupes qu'il avoit ralliées, & chercha l'occasion de combattre. Barigue, à qui Ataïde avoit envoyé du secours, ne la cherchoit pas avec moins d'empressement, ce qui fit que les deux partis ne furent pas long-tems sans tirer l'épée. Les Maures qui ne croyoient pas trouver une si grande resistance dans leurs ennemis balançoient sur le parti qu'ils avoient à prendre, & se repentoient de s'estre mis si inconsidérement en campagne; mais le Xerif sceut relever si à propos l'espérance qu'il avoit donnée aux siens en partant, qu'ils combattirent avec beaucoup de courage. L'affaire demeura indécise, les Barbares se retirerent dans leur camp, & ne voulurent point hazarder un second combat, quoique dans le premier ils n'eussent perdu que vingt-cinq hommes, & le fils d'un de leurs principaux Officiers.

Combat entre les Portugais & les Maures.

Barigue, qui avoit ménagé ses gens pour faire des courses dans les environs de Xiatime, partit, & alla lever des contributions jusqu'aux portes de Tanli, située dans le territoire de Xiatime. Comme Tanli n'étoit défenduë que par ses habitans, plus accoûtumez à tirer le miel des ruches, dont ils font trafic, qu'à décocher une fléche ou à tirer un coup de mousquet, ces peuples qui n'avoient pas d'autres armes que l'aiguillon des abeilles, apporterent sur les murailles de leur

Ans de J. Christ. 1513.

Adresse des habitans de Tanli.

ville, les ruches qu'ils avoient dans leurs jardins, & y mirent le feu ; de sorte que l'air s'étant rempli de ces petits ennemis volans, les Portugais en furent plus incommodez, que s'ils eussent eu un grand nombre de gens à combattre. Cependant ceux de Tanli prirent courage, quand ils virent que les Portugais avoient discontinué leurs attaques, ils tirerent quelques coups de fléches, dont Barigue & quelques soldats furent blessez. Cette place n'étant pas d'une assez grande importance, pour s'attacher à la réduire, sur tout dans un tems où il falloit songer à d'autres conquestes plus essentielles, Barigue & Jabentafuf se retirerent dans la ville d'Aguz, proche de Safi, & là ils concerterent les moyens de se défendre contre le Roy de Maroc, qui marchoit à la teste d'une formidable armée.

Aussitost qu'Ataïde en eut avis, il rassembla toutes les troupes qu'il put trouver, & en renforça l'armée de Barigue, laquelle étoit de beaucoup inférieure à celle des Barbares. Nugno d'Acugna Capitaine de cavalerie, eut ordre de l'aller joindre avec les cent chevaux qu'il avoit amenez dans Safi. A peine d'Acugna fut-il arrivé qu'il fallut en venir aux mains. Les ennemis qui observoient les mouvemens que les Portugais faisoient pour se poster avantageusement, vinrent les attaquer, cela donna lieu à une action qui fut trés-vive de part & d'autre. Barigue, qui prévoyoit que les ennemis se prévaudroient de l'avantage qu'ils pourroient avoir en cette occasion s'il ne secouroit Ataïde, y accourut avec ses meilleures troupes. La perte ne fut pas grande de part ni d'autre, & tout l'avantage sembla rouler sur un prisonnier que les Portugais firent. Ce prisonnier, qui étoit Maure de nation, fut conduit dans la tente de Barigue, & comme on le pressa de dire ce qu'il sçavoit du dessein que le Roy de Maroc avoit formé dans cette guerre, tout ce qu'on en put sçavoir parut si embarrassé, & mesme si peu vraisemblable, qu'on fut contraint de l'exposer aux tourmens, pour l'obliger de réveler la verité des choses qu'il ne pouvoit pas ignorer. Ce fut alors que ce Maure déclara que Jabentafuf avoit une intelligence secrete avec le Roy de Maroc ; qu'il luy

mandoit tout ce qui ſe faiſoit, ou qui ſe devoit faire dans l'armée, & qu'enfin, ſi le Géneral ne prévenoit les ſuites de cette perfidie, elle ſeroit ſeule capable de renverſer tous ſes projets, & de ruiner toutes ſes entrepriſes.

Ans de J. Christ. 1513.

On ſoupçonne Jabentafuf d'infidelité; & comment.

Cet avis, qui auroit été d'une extrême conſéquence pour les Portugais, s'il euſt été véritable, méritoit bien qu'Ataïde s'en inſtruiſit avant que de faire éclater la défiance qu'il prit de la fidelité de Jabentafuf; mais au lieu de travailler à découvrir la verité de cette accuſation, qui au fonds étoit une pure calomnie, il envoya un ordre à Barigue de remener ſon infanterie dans Safi, de tenir la campagne avec ſoixante chevaux, de ſe ſéparer entiérement de Jabentafuf, & de le laiſſer avec ſa troupe, dans un lieu où il ne pourroit avoir aucun commerce avec les ennemis, ni avec les Portugais.

Jabentafuf, offenſé de ce procedé, ne put vivre plus longtems, ni dans le ſilence, ni dans l'inaction. Il ſe perſuada d'abord, que Barigue l'avoit éloigné des occaſions où il y avoit de la gloire à acquérir pour ne la partager avec perſonne. Cette jalouſie inquiéta Jabentafuf pendant un certain tems; mais quand il eut découvert, qu'on le ſoupçonnoit de quelque intelligence avec les Maures, il ne garda plus de meſures, & comme on ne luy pouvoit rien reprocher ſur ſa conduite, il s'en plaignit hautement. Il écrivit à Ataïde, & luy fit connoiſtre le mécontentement où il étoit de l'injuſtice qu'il luy avoit faite, en déferant ſi aveuglément aux conſeils de ſes ennemis, luy qui ne pouvoit pas ignorer ſon attachement pour les Portugais, & les ſervices qu'il leur avoit rendus. Il ajoûta, pour confondre ceux qui par de faux avis avoient voulu attaquer ſa fidelité, & faire douter de ſon courage, qu'il étoit réſolu de chercher quelque occaſion où il pût, vaincre, ou mourir à la teſte de la troupe qu'il commandoit.

Juſtes plaintes de Jabentafuf.

Ataïde connoiſſant alors qu'il devoit ſeulement écouter l'avis qu'on luy avoit donné, & non pas le ſuivre, ſe repentit de ſa trop grande facilité; mais la faute étoit faite, & elle ne pouvoit ſe réparer qu'en témoignant à Jabentafuf,

Ataïde reconnoiſt l'injuſtice qu'il avoit faite à Jabentafuf.

Ans de J. Christ. 1513.

qu'il avoit toûjours une extréme confiance en luy. Pour l'en convaincre encore plus fortement que par des paroles, il luy envoya de la Cavalerie pour joindre à la troupe qu'il commandoit, & le pria de ne rien entreprendre jusqu'à ce qu'il eust receu un autre renfort de cinq cens chevaux qui le joindroient dans peu de jours. Mais Jabentafuf toujours occupé de l'injustice qu'on luy avoit faite, n'attendit pas la réponse d'Ataide, & sur l'avis que ses espions luy avoient donné que quelques escadrons ennemis s'étoient détachez du corps de leur armée, il monta à cheval, & les chargea avec tant de vigueur qu'il les poursuivist jusque dans le camp du Roy de Maroc. Cette déroute y porta l'alarme, l'armée se débanda, & les ennemis crurent que toutes les troupes des Portugais étoient en campagne; de sorte que Jabentafuf, qui n'avoit eu que les premiers détachemens à combattre, se vit par là maître du camp des Maures, & le fit piller par ses soldats qui y firent un butin considerable.

Belle action de Jabentafuf.

Cependant, le secours qu'Ataïde avoit promis à Jabentafuf arriva, mais trop tard pour partager la gloire qu'il avoit remportée. Ataïde, ni Barigue, non plus que les autres Officiers n'oserent témoigner ce qu'ils en pensoient, & quoyqu'ils parussent en ressentir une joye extreme, & qu'ils en congratulassent Jabentafuf, ces applaudissemens étoient mêlez d'un secret déplaisir de ne devoir le fruit d'une si grande victoire qu'à la valeur d'un Capitaine Maure & au courage de quelques soldats Arabes, qui seuls avoient combatu & qui seuls avoient vaincu un si grand nombre d'ennemis. Comme cette action avoit été fort éclatante, & qu'Ataïde apprehendoit qu'elle ne luy nuisist à la Cour & dans le monde, il se détermina à faire quelque entreprise dont le merite put faire un peu oublier ce que Jabentafuf venoit d'executer. Pour cet effet Ataïde envoya un ordre à Barigue & à d'Acugna, qui étoient à la teste des cinq cens chevaux qu'ils avoient amenez à Jabentafuf, d'aller insulter une place forte située dans le gouvernement de Xiatime, & de s'en rendre maîtres à quelque prix que ce fut. Cet ordre fut executé avec tant d'exactitude & de vigueur de la part de ces

Les Capitaines Portugais en sont jaloux.

deux Capitaines, que cette place fut emportée nonobſtant la reſiſtance que l'on y fit, les Portugais y entrerent l'épée à la main, & tuerent preſque toute la garniſon.

Ans de J. Christ. 1513.

Vers ce tems-là Mahomet, Roy de Fez, qui ſe flattoit d'eſtre plus heureux dans le ſiege qu'il projettoit d'aller faire de la ville de Tanger, que n'avoit été le Roy de Maroc dans ſon entrepriſe ſur la ville de Safi, ſe mit en campagne ſur l'avis qu'on luy donna que les Portugais avoient conſiderablement affoibli la garniſon de Tanger, & il crut qu'il emporteroit cette place s'il l'attaquoit dans une conjoncture ſi favorable. Ce Prince l'alla donc inſulter à la teſte d'une ſi formidable armée, que ſi les Portugais, qui y étoient reſtez pour la défendre, euſſent été des gens à s'en étonner, ils auroient préferé une capitulation honeſte aux riſques qu'ils couroient d'eſtre pris d'aſſaut. Mais comme ils ne ſçavoient ni ceder, ni ſe rendre, ils ſe défendirent avec tant de valeur & de ſuccés, qu'ils obligerent les ennemis de lever le ſiége de devant Tanger.

Le Roy de Fez vient inſulter Tanger & ſe retire.

Mahomet, croyant ſe dédommager des dépenſes qu'il avoit faites pour cette expedition, partit dans le deſſein d'aller aſſieger Arzile. Son armée étoit nombreuſe, les nouvelles troupes dont il l'avoit renforcée depuis la derniere campagne avoient une ardeur pour en venir aux mains, qui ne cedoit en rien à celle de ſes autres ſoldats, les dehors de la place étoient foibles, à ce qu'il leur diſoit, & la garniſon n'étoit pas conſiderable, enfin tout ſembloit concourir à la gloire que Mahomet ſe promettoit de remporter. Plein de cette eſperance il inveſtit la place, & ſe rendit maître des dehors, qui ne furent pas bien défendus, parce que le Gouverneur n'avoit pas jugé à propos d'affoiblir ſa garniſon pour les diſputer contre les aſſiégeans. Ce progrés donna tant d'eſperance aux Maures, qu'ils pouſſerent leurs tranchées plus avant, & qu'ils s'approcherent du corps de la place. Ce fut alors que les aſſiégez firent une grande ſortie où ils ſe ſignalerent. Bernard Coutigno combattit contre Adel Chef des Maures, & le mit hors de combat, le Comte de Marialva ſon frere, aprés y avoir donné des marques éclatantes de ſon

Il paroit devant Arzile à meſme intention.

Combat de Contigno contre le Chef des Maures.

Ans de J. Christ. 1513.

courage, fut tué dans cette action. Enfin les assiegez repousserent les assiégeans; de sorte que Mahomet leva encore ce siege.

Retraite de Mahomet.

Au milieu des differentes guerres qu'Emanuel entreprenoit en Afrique pour la gloire de son Estat, ce grand Roy n'oublioit pas ce qu'il avoit déja si heureusement fait en Etiopie pour l'établissement de la Religion. Comme il n'avoit pu envoyer de nouveaux Missionnaires à Congo depuis ceux qui y étoient allez en l'année 1504, qu'Alfonse I. du nom Roy de Congo étoit monté sur le trône, & qu'il avoit vaincu le Prince Pansus son frere qui le luy disputoit, le Roy nomma un de ses Gentils-hommes pour y mener un certain nombre de Prestres. Alfonse toûjours zelé pour la propagation de la Foy, en remercia Emanuel, & luy envoya Henri son fils avec plusieurs autres jeunes Gentils-hommes que son Ambassadeur nommé Pierre, amena en Portugal. Le Roy en fit prendre un soin particulier, & ceux qu'il en chargea leur donnerent une éducation digne de leur naissance.

Le Roy envoye des Missionai- à Congo.

Le Roy de Congo envoye ses enfans en Portugal & un Ambassadeur.

Mais comme le Gentil-homme Portugais qui avoit mené les derniers Missionnaires à Congo n'avoit point de caractere d'Ambassadeur, le Roy nomma Simon de Silvés pour y aller en cette qualité. Il luy donna tous les pouvoirs necessaires pour soutenir les interests d'Alfonse, soit dans l'administration de la justice, ou dans l'établissement de son autorité, pour employer les Portugais qui s'étoient établis en Etiopie, & pour y faire entrer s'il étoit necessaire les Princes alliez, ou amis d'Emanuel. Les ordres que Silvés avoit receus du Roy alloient encore plus loing qu'à l'affermissement de la police du Royaume de Congo. Cet Ambassadeur étoit chargé de communiquer à Alfonse un memoire que le Roy avoit fait dresser à Lisbonne, par lequel il luy conseilloit d'envoyer en qualité de Prince Chrétien, un Ambassadeur à Rome, pour implorer l'assistance du saint Siége dans les occasions où il s'agiroit de la Religion, & mesme des affaires de son Royaume, & en cas qu'il fallust ajoûter quelque chose à ce que Sylvés luy represente-

Ambassadeur d'Emanuel prés de ce Prince.

roit, il avoit estimé luy devoir aussi envoyer un fameux Jurisconsulte, qui en qualité d'un de ses Conseillers, luy suggereroit les moyens d'en écrire ou d'en faire parler au Pape.

Ans de J. Christ. 1513.

Emanuel, aprés avoir instruit l'Ambassadeur de Congo des avis qu'il donnoit à Alfonse, manda à ce Prince que ce Ministre avoit toute la capacité necessaire pour remplir cette Legation, & qu'il luy conseilloit de le rappeller au plutost à Congo, & de luy donner le caractere d'Ambassadeur. Cette Ambassade ayant esté la premiere que les Rois de Congo eussent envoyée à Rome, le Roy, qui se faisoit un point d'honneur de la rendre celebre & éclatante, nomma des gentils-hommes Portugais pour faire cortege & pour servir d'escorte à l'Ambassadeur Pierre, & s'offrit de fournir à toutes les dépenses qu'il faudroit faire pour cet effet.

Premiére Ambassade du Roy de Congo à Rome.

Toutes choses ainsi disposées pour le départ de Simon de Sylvés, Emanuel à la prudence de qui rien n'échapoit, trouva à propos de nommer Alvarez Lopez pour second Ambassadeur en cas que Sylvés ne fust pas en état d'executer ce qu'il luy avoit ordonné, ou qu'il mourust dans un voyage aussi long, & aussi perilleux que celuy qu'il alloit entreprendre. Cette prévoyance eut son effet, Silvés mourut, & Lopez remplit sa place auprés du Roy de Congo. Aprés que le nouvel Ambassadeur eut presenté sa lettre de créance à Alfonse, il luy expliqua les intentions du Roy sur les armoiries blasonnées dans les écussons qu'il luy envoyoit, dont Emanuel luy laissoit la destination, pour récompenser en quelque maniere ceux qui s'étoient le plus signalez pour son établissement, ou pour sa gloire. Comme les trente-six Seigneurs qui avoient combattu pour Alfonse contre Pansus son frere, avoient contribué par leur valeur, à la victoire que ce Roy avoit remportée, il distribua entre-eux ces marques d'honneur, & leur donna des armoiries, qui distingueroient leurs familles, & qui passeroient à leurs descendans.

Mort de Silvés.

Armoiries envoyées au Roy de Congo.

Le Roy de Congo trouva tant d'avantage pour luy dans les avis que le Roy luy avoit donnez par ses derniéres let-

Ans de J. Christ. 1513.

tres qu'aprés les avoir communiquées à son Conseil, il les fit traduire en sa langue, & ensuite afficher dans les places publiques, pour en donner connoissance à ses sujets. Il ordonna pareillement que l'on préparast toutes choses pour l'Ambassade qu'il devoit envoyer à Rome; il nomma douze Gentilshommes pour y accompagner Pierre, & choisit douze autres jeunes enfans de bonne famille, que son Ambassadeur laisseroit à Lisbonne, où il devoit retourner avant que d'aller en Italie.

Départ du nouvel Ambassadeur pour Romé.

Alfonse, qui ne s'étoit reglé que sur le projet qu'Emanuel luy avoit fait donner pour cette Ambassade, ordonna à Pierre, de partir de Congo, & de retourner en Portugal, pour communiquer au Roy, les lettres de créance qu'Alfonse écrivoit au Pape. Elles portoient entre-autres choses, que Jean II. Roy de Portugal, & ensuite le Roy Emanuel son successeur, avoient été les premiers Princes qui avoient hazardé d'envoyer des vaisseaux dans des païs aussi éloignez de leurs Etats, & autant inconnus en Europe qu'étoit alors le Royaume de Congo; qu'ils y avoient fait connoistre le vray Dieu, & porté les lumiéres de l'Evangile, & du Christianisme; que le Roy Caramança son pere, que son oncle, ses enfans, plusieurs autres Seigneurs & luy, sans compter un grand nombre de ses sujets, avoient été baptisez & instruits dans la Religion Chrétienne, par les Missionnaires que les Rois de Portugal avoient envoyez à Congo; qu'ils l'avoient secouru, & de leurs conseils dans le tems de son éxil de la Cour de Caramança son pere, & de leurs troupes, dans la guerre que Pansus son frere luy avoit suscitée au tems de sa proclamation; qu'Emanuel, non content de l'avoir établi sur le trône de Congo, luy avoit encore demandé son fils Henry, pour le faire élever avec les Princes ses enfans, & pour l'instruire de plus en plus dans la Religion Chrétienne, & dans les belles lettres; que le Roy de Portugal luy avoit écrit d'envoyer un Ambassadeur à Rome, puisqu'il étoit au nombre des Monarques Chrétiens; qu'il avoit suivi ce conseil avec beaucoup de soin, & qu'enfin, il esperoit qu'à la recommandation d'un Roy si puissant, le

Motifs de la lettre du Roy de Congo au Pape.

Pape

Pape luy voudroit bien accorder ſa bienveillance & ſa protection dans les occaſions qui intereſſeroient, ou la Religion, ou ſon Royaume.

Ans de J. Christ, 1513.

Le Roy ſatisfait de voir ainſi ſon zéle recompenſé, donna agréablement les derniers ordres pour le départ de l'Ambaſſadeur. Auſſitoſt aprés l'arrivée de ce Miniſtre à Rome, le Pape & les Cardinaux le receurent avec une joye infinie, & regarderent l'établiſſement de la Religion Chrétienne en Etiopie, comme un coup du Ciel, & comme l'ouvrage de la pieté des Rois de Portugal.

Incontinent aprés le départ de l'Ambaſſadeur de Congo, Emanuel jetta les yeux ſur Pierre de Menezés Seigneur d'Alcoutin, pour le faire Gouverneur de la ville de Ceuta, afin qu'il s'oppoſaſt aux entrepriſes que les Maures pourroient faire.

Menezés eſt fait Gouverneur de Ceuta.

Mais tandis que le Roy s'occupoit à prévoir les mauvais deſſeins des peuples d'Afrique, les Indiens, & particuliérement les habitans de Java, ſe mirent en état d'inquiéter les Malacans. Un Seigneur Maure nommé Pateonoux, avec qui Utimut s'étoit autrefois ligué dans la conſpiration contre Mamud, Roy de Malaca, ayant une flotte compoſée de trois cens voiles, ſe crût aſſez fort pour inſulter cette ville, pour la prendre, & pour en chaſſer les Portugais. Tout ſembloit favoriſer ce deſſein, Albuquerque étoit abſent, les Maures fourniſſoient à Pateonoux pluſieurs troupes, & pour ſurcroît de forces, ce Maure avoit ſoulevé les habitans des deux Iſles, appellées la Grande, & la Petite Java, ſituées dans l'Aſie, & voiſines de Ceilan, dont elles ne ſont ſéparées que par un petit bras de mer, connu ſous le nom du Détroit de la Sonde. Ce n'étoit pas ſans raiſon que Pateonoux avoit intereſſé ces Inſulaires dans la guerre qu'il projettoit, parce que ces peuples paſſent pour intrépides & belliqueux. Le métier qu'ils font de forger des armes, & de fondre des métaux, leur donne un caractére dur & inhumain, qui joint à leur air naturel, les rend affreux & redoutables; auſſi Pateonoux comptoit-il beaucoup ſur leur mine & ſur leur valeur.

Pateonoux Seigneur Maure, ſe prépare pour aller inſulter Malaca.

Ans de J. Christ. 1513.

Les choses en cet état, Pateonoux sortit du havre de Japare, ville dont il est Seigneur, & fit route vers Malaca. Tous les Insulaires voisins allarmez de l'approche d'un si puissant armement, sans sçavoir où il devoit tomber, ne se sentoient pas le courage de se défendre s'ils étoient attaquez; mais ce que ces peuples n'osoient faire, les Portugais l'entreprirent. Rodrigue Britto Gouverneur de Malaca, qui avoit appris cette nouvelle, envoya aussitost l'Amiral Andrada, avec sept bons vaisseaux de guerre, pour observer la route de la flotte ennemie. Comme elle avoit déja passé le Détroit de Saba, l'Amiral ne douta plus qu'elle ne vinst assiéger Malaca; ce qui l'obligea d'y retourner en diligence pour en informer le Gouverneur.

Britto & Andrada, sont sur le point de se broüiller.

Britto, craignant d'estre surpris & mesme enfermé dans son port avec ce qui luy restoit de vaisseaux de guerre, délibera de se mettre à la voile. Ce fut alors qu'Andrada se plaignit de ce qu'il usurpoit les fonctions de sa charge d'Amiral, dont Albuquerque l'avoit revestu, il en parla d'une maniére si vive & si piquante, que pour peu que leur different eust continué, cela seul étoit plus capable de favoriser les projets des Maures, que toutes les forces que ces barbares avoient mises sur pied. Le risque que les Portugais en eussent couru, joint aux remontrances des Capitaines, & aux réfléxions de Britto, firent oublier à ce Gouverneur tout ce qu'Andrada luy avoit dit de désobligeant, & comme il s'agissoit en cette occasion de s'unir au lieu de se diviser, ils ne firent plus qu'une mesme flotte composée de vingt-deux voiles, sans compter les autres barques qui rangeoient la coste sous la conduite de Ninachet, pour estre en état de s'opposer à la descente que les ennemis pourroient faire. Andrada en qualité d'Amiral, commandoit les vaisseaux que le Vice-Roy luy avoit laissez pour croiser les mers, & Britto comme Gouverneur, donnoit ses ordres sur les bâtimens qu'Albuquerque avoit destinez pour la défense de Malaca. A l'égard d'Arrias Pereira, Lieutenant de Roy dans cette ville, il eut ordre d'y demeurer pour défendre la Citadelle, en cas que les ennemis la vinssent insulter.

Les Maures veulent insulter Malaca.

Sur ces entrefaites, les Maures qui ſe trouverent prés du port de Malaca, ſe mirent en devoir d'y entrer. Les Portugais voulurent les en empêcher, & voguerent à leur rencontre à deſſein de les combattre. Cette réſolution étoit hardie ; mais on reconnut dans la ſuite qu'elle étoit téméraire, car la flotte des Portugais ne paroiſſoit rien en comparaiſon de celle des ennemis, qui étoit de beaucoup ſupérieure. Les Portugais ſuivirent néanmoins leur deſſein, & firent meſme plus qu'ils n'avoient projetté. George Botel qui montoit un des meilleurs voiliers, & Pierre de Far qui commandoit une galére, inſulterent quelques vaiſſeaux ennemis. Il eſt vray que cette audace, ne ſervit qu'à leur faire connoiſtre qu'ils devoient mieux ménager leurs forces, & qu'il ne falloit les employer qu'à la défenſe de Malaca, ſans ſonger à prévenir des ennemis, qui étoient en trop grand nombre pour eſtre intimidez par des actions extraordinaires, quelque heureuſes qu'elles puſſent eſtre, ainſi ces deux Capitaines rejoignirent la flotte.

Les ennemis profitent de la retraite de ces deux Capitaines.

La prompte retraite de ces deux Officiers donna lieu aux Maures d'approcher de la ville. Ils eſpéroient que les Malacans prendroient l'allarme ſur la prodigieuſe quantité de vaiſſeaux qui étoient preſts à entrer dans leur port, & que les marchands de Java, qui ſous prétexte du trafic étoient venus à Malaca, porteroient les peuples à favoriſer les Maures, & à chaſſer les Portugais. Dans cette eſpérance, ils vinrent moüiller vis-à-vis de Malaca. La nuit étant ſurvenuë, on la paſſa dans de continuelles eſcarmouches. Cependant Britto aſſembla les Officiers, & tint Conſeil de guerre, pour ſe déterminer, ou au combat en pleine mer, ou à la défenſe de Malaca & de la Citadelle. On y réſolut que le Gouverneur retourneroit dans la ville, pour la défendre ſuivant les ordres d'Albuquerque, & que l'Amiral ſe mettroit en état d'aller combattre les Barbares en pleine mer, afin que par là ils euſſent un combat à eſſuyer, & un ſiége à faire, avant qu'ils puſſent eſperer d'entrer dans Malaca.

La réſolution du Conſeil de guerre.

Cette réſolution étoit trop prudente pour ne la pas exe-

Ans de J. Christ. 1513.

cuter. Britto retourna dans la Citadelle, & Andrada demeura sur mer. Comme les ennemis n'avoient pas fait durant cette nuit tout ce qu'ils auroient pû entreprendre, les Portugais se persuaderent qu'il y avoit quelque changement dans leurs desseins, & de fait, il en étoit arrivé un assez considérable. Quelques Maures de Java, qui se trouverent alors à Malaca, en sortirent, & allerent dire à Pateonoux, que s'il se liguoit avec le Roy de Bantam, dont les Etats sont situez en Asie dans l'Isle de Java, & s'il en pouvoit tirer des troupes pour aller former le siége de Malaca, tandis que ce Géneral Maure combattroit la flotte des Portugais, ils l'asseuroient que ni la ville, ni la flotte, ne luy résisteroient pas long-tems.

Cet avis parût si bon à Pateonoux, que pour le suivre il sortit du port, ne doutant pas qu'il n'y pust rentrer aisément quand il le voudroit. Andrada surpris de ce mouvement impréveu, fit mettre promptement à la voile, il donna vigoureusement sur l'arriéregarde de la flotte des ennemis, & fit un si grand feu sur le reste de leurs vaisseaux, que Pateonoux ne pouvant comprendre, comment un si petit nombre de bâtimens osast donner la chasse à un armement aussi formidable que le sien, négligea d'abord de se défendre, & sacrifia quelques-uns de ses navires, pour attirer ceux des Portugais en pleine mer.

Les Portugais donnent sur l'arriéregarde de la flotte ennemie.

Les Capitaines de Pateonoux qui ne pénetroient point dans sa politique, crurent que cette espéce de retraite étoit une fuite & non pas une feinte, & prirent véritablement l'allarme. Les Portugais qui de leur part jugerent de la consternation des Maures par leur peu de résistance, continuérent à les canonner, jetterent des pots à feu qui embrasérent les bâtimens qu'ils ne purent joindre, & les coulerent à fond.

Ils mettent le feu dans quelques vaisseaux des Maures.

Le desordre où étoit la flotte de Pateonoux, l'obligea de rassembler ce qu'il pût de vaisseaux autour du sien, & d'y faire entrer encore des soldats & des Matelots. Il ordonna en même tems que les autres navires ne formassent plus qu'une ligne, à dessein d'enfermer les Portugais s'ils en trou-

voient l'occasion, ou de le secourir s'il étoit trop pressé. L'Amiral jugea par cette manœuvre, que les Maures cherchoient à se dédommager par un combat décisif des pertes qu'ils avoient faites; mais les ennemis avoient pris ce parti un peu trop tard. Andrada, qui n'avoit pas encore perdu un seul homme, & qui voyoit la disposition de leurs vaisseaux sur une mesme ligne, l'ouvrit à coups de canon, & fit faire un si prodigieux feu sur le bâtiment de Pateonoux, & sur ceux qui l'environnoient, que chaque coup emportoit un grand nombre de gens, & cela par la faute du Géneral Maure, qui avoit trop fait passer de soldats sur son bord, & en avoit trop dégarni les autres navires.

Ans de J. Christ. 1513.

Ils combattent leur flotte & la mettent en désarroy.

Au reste, il n'y eut aucun Officier Portugais, qui ne se signalast dans cette occasion. Martin Guédo, & Jean Lopez d'Albim, furent les premiers qui accrocherent deux bâtimens Maures, & qui y mirent le feu. Andrada, qui ambitionnoit de combattre l'Amiral ennemi fit tout ce qu'il pût pour le joindre; mais il ne put éxecuter son dessein, parce que Pateonoux avoit l'avantage du vent; de sorte qu'il s'attacha au vaisseau de Temungan, l'un des plus considérables Capitaines de la flotte ennemie. La résistance que l'on y fit, obligea François Mello d'aller seconder Andrada, qui seul ne suffisoit point pour prendre ce vaisseau. Comme Mello le battit en prouë, l'équipage se partagea, & accourut du costé de la nouvelle attaque. Cette diversion fut heureuse pour Andrada, qui sauta dans ce vaisseau en mesme-tems que Mello y entra du costé qu'il l'avoit attaqué. Temungan, se voyant assailli dans son bord, étoit sur le point de se rendre, quand son neveu, qui commandoit aussi un vaisseau, passa de son bord dans celuy d'Andrada, où il espéroit d'user de représailles; mais comme Temungan étoit fort pressé, son neveu aima mieux l'aller secourir que de gagner l'Amiral Portugais, & de fait, ce jeune Capitaine repassa dans le navire de son oncle. Alors les soldats reprirent courage, & se défendirent mieux qu'ils n'avoient fait. Si ce renouvellement d'efforts retarda la prise de ce vaisseau, ce ne fut que pour un tems, puis qu'enfin Andrada s'en rendit maî-

Andrada cherche à combattre Pateonoux.

Belle action d'un jeune Capitaine Maure.

DDd iij

Ans de J. Christ. 1513.

tre. Cependant George Botel s'empara du bâtiment de ce jeune Maure, qui s'étoit si glorieusement distingué en défendant le bâtiment de Temungan.

La nuit sépara les combattans, & le vent dispersa les vaisseaux ennemis, qui relâcherent en differens ports. Cette tempeste survint fort heureusement pour les Barbares, puisque le vaisseau du Géneral Maure fut porté dans l'Isle de Java, où il n'y avoit pas d'apparence de l'aller attaquer, & ainsi Andrada s'en retourna aprés avoir pris ou coulé à fond cinquante-neuf gros vaisseaux ennemis, sans compter les flutes ni les brigantins, & aprés avoir tué ou fait prisonniers prés de huit mille hommes. A l'égard des Portugais, ils n'y perdirent que trente de leurs gens, mais ils eurent un grand nombre de blessez.

Cette action, qui n'avoit point encore eu d'éxemple dans les Indes, répandit de l'épouvante parmi ces peuples, & mit la ville de Malaca à couvert de l'insulte des Maures. Les Malacans, qui depuis ce tems-là regardoient Andrada comme leur libérateur, luy décernerent les derniers honneurs. Enfin le bon état des affaires & l'affection des peuples le déterminerent à faire voile en l'Indoustan, païs connu sous le nom de l'Empire du Grand Mogol, qui comprend la plus grande partie de la terre-ferme de l'Inde.

Infidelité d'un Sarrazin.

Le départ de l'Amiral pensa causer plus de desordre qu'on ne l'avoit préveu, par la perfidie d'un Sarrazin nommé Maxéliz, qui sous prétexte de quelques affaires particuliéres étoit venu demeurer à Malaca. Cet homme s'étoit proposé de se prévaloir de l'occasion que luy donnoit l'absence d'Andrada, pour livrer la Citadelle de Malaca à Mahomet, Roy de Bantam, avec qui il avoit entretenu des intelligences secrettes; mais comme il étoit difficile de venir à bout de cette entreprise, tant que Pierre Personne, Facteur du Roy de Portugal seroit à Malaca, Maxéliz conspira contre la vie de ce Facteur, & sous prétexte de luy communiquer quelques affaires, car ils étoient sur le pied d'intimes amis, il l'assassina. Le coup que luy porta ce traître ne fut pas mortel, Pierre eut encore assez de connoissance & de

force pour se défendre, pour fermer la porte de la chambre, de crainte que les autres complices n'y entrassent, & pour crier au secours. Les soldats qui étoient en sentinelle auprés du lieu où cette action se passa, accoururent au bruit qu'ils entendirent, ils chargerent les Sarrazins & les Bantamois, qu'ils trouverent à la porte de la chambre du Facteur ; ils l'enfoncerent & tuerent Maxéliz. Cette derniére action acheva d'écarter les ennemis & les mécontens, & réduisit Mahomet à demander la paix, que l'on fit à des conditions trés-avantageuses pour les Portugais, & dont ils joüirent pendant plusieurs années.

Ans de J. Christ. 1513.

Mort de ce Sarrazin.

Paix faite avec le Roy de Bantam.

Cependant, Albuquerque qui avoit toûjours séjourné à Goa depuis son départ de Malaca, fit équiper une flotte composée de vingt gros vaisseaux & de prés de trois mille hommes d'équipage, tant Indiens que Portugais, pour aller conquérir Aden, l'une des plus belles villes de l'Arabie heureuse. Cette ville est située au pied d'une montagne, & sur une langue de terre qui s'avance dans la mer, & qui forme une peninsule. Elle n'est pas seulement recommandable par le nombre & par la beauté de ses édifices, mais aussi par ses fortifications, & sur tout par la commodité de son port qui y attire des marchands Indiens, Africains, & Persans. Les habitans d'Aden, avec qui tant de différentes nations sont en commerce, ont un air de politesse assez rare dans des païs aussi reculez qu'est le leur. Il y a de certains Nobles parmi eux qui ne font profession que des armes, ce sont eux que le Roy de ce païs employe quand il faut aller à quelque expédition, ou faire quelque coup de main. Comme un si grand dessein pouvoit avoir de grandes suites, Albuquerque donna le gouvernement de Goa à Pierre Mascaregnas, & nomma Rodrigue Pereira pour aller commander dans la Citadelle de Benastarim. Jean Machado qui étoit Amiral, eut la commission de ranger ces costes, & de les garder pour éviter toutes sortes de surprises.

Aden & sa situation.

Maffée, Hist. des Indes, l. 5. Marmol, l. 10. chap. 18. Samson. Duval.

Mascaregnas est fait Gouverneur de Goa.

Quand le Vice-Roy eut pourveu à ce qui luy paroissoit de plus essentiel & de plus nécessaire, il se mit à la mer. Le grand calme qu'il eut dans le commencement de sa navi-

Ans de J. Christ. 1513.

gation, l'obligea de relâcher dans le port de Socotora où il fit eau, de-là il fit voile vers Aden, & vint moüiller dans le port de cette ville. Elle étoit gouvernée par un Capitaine Abiſſin nommé Amirijan, que les Sarrazins contraignirent dés ſa jeuneſſe de renoncer au Chriſtianiſme pour ſe faire Mahometan. Ce Gouverneur voyant les Adenois, & les Capitaines des navires qui étoient dans le port, allarmez de l'arrivée de la flotte des Portugais, envoya demander au Vice-Roy, à quel deſſein il y étoit entré. Albuquerque luy fit ſçavoir qu'il n'y avoit abordé que pour ſe remettre bientoſt à la voile, & pour marcher à la rencontre du Sultan, qui avoit armé dans la mer d'Arabie à deſſein de déclarer la guerre aux Portugais; qu'il vouloit le prévenir, & s'emparer du Golfe, qui n'eſt éloigné d'Aden que d'environ ſoixante lieuës, & qu'il avoit formé la réſolution de l'aller forcer dans le havre de Suez, où il faiſoit conſtruire des vaiſſeaux & travailler à ſon armement. A l'égard de la ville d'Aden, il aſſeura le Gouverneur, que bien loin d'avoir de mauvaiſes intentions, il vouloit luy propoſer une alliance, à condition néanmoins, que les Adenois reconnoiſtroient le Roy de Portugal pour le leur.

Arrivée du Vice-Roy devant Aden.

Il propoſe une alliance au Gouverneur d'Aden, qu'il accepte.

Amirijan, qui préferoit la domination des Portugais à celle de ſon propre Prince, conſentit à cette propoſition, & leur envoya des vivres & des rafraîchiſſemens en attendant la concluſion de leur traité. Auſſitoſt qu'Albuquerque euſt receu cette réponſe, il fit ſçavoir aux Capitaines des navires, qui les avoient abandonnez pour ſe ſauver dans Aden, qu'ils pouvoient revenir ſur leurs bords, & qu'il engageoit ſa parole qu'on ne leur feroit aucune violence en leurs perſonne, ni aucun tort en leurs effets. Ces Officiers, loin de revenir ſur de telles aſſeurances, publierent, mais fauſſement, que les Portugais, ſous prétexte d'une alliance, avoient déja pillé leurs vaiſſeaux, & que les ſoldats & les matelots avoient été obligez de ſe retirer dans la ville, pour ne ſe point expoſer à l'inhumanité de ces nouveaux venus.

Le Gouverneur, à qui les Adenois avoient adreſſé leur remontrance & leurs plaintes, changea auſſitoſt de ſentiment

&

& de langage ; il écrivit à Albuquerque, luy reprocha sa dissimulation & son manque de foy, & le traita de perfide, puisque sous les apparences de la paix, il ne méditoit que les moyens de faire la guerre, & d'abuser de la crédulité des nations chez qui il abordoit.

ANS DE J. CHRIST. 1513.

Ce Gouverneur change de sentiment.

Le Vice-Roy connut bien par là qu'Amirijan avoit été prévenu, & que les Adenois ne s'accommodoient pas des Portugais, aux conditions qui avoient été arrestées. Albuquerque n'ayant donc point d'autre parti à prendre, que celuy d'assiéger & de canonner Aden, il le fit, mais avec trop de courage & trop d'ardeur. Les Portugais, qui à son éxemple cherchoient à se signaler, se disputoient la gloire de monter à l'assaut, & de paroître des premiers sur la bréche ; mais les échelles s'étant rompuës sous eux, ils tomberent les uns sur les autres. Alors les assiégez firent un si grand feu, que la plûpart de ceux qui s'étoient le plus avancez vers la bréche furent tuez ou blessez. Ce contretems obligea le Vice-Roy de retirer ses troupes, qu'il luy étoit important de conserver pour combattre le Sultan ; de maniere qu'il leva le siége & l'ancre de devant Aden, & aprés avoir brûlé trente vaisseaux Mahometans, qui étoient dans le port, il fit voile vers l'Isle de Camara située à l'embouchure de la mer rouge. Les rochers qu'on y trouve en grand nombre, & contre lesquels la plûpart de ses vaisseaux toucherent, luy firent courir de grands risques ; toutefois la flotte entra dans le port de Camara. Les Insulaires qui crurent devoir prévenir par la fuite, la honte d'estre chassez ou pris, passerent dans le Continent ; mais Albuquerque avoit de plus grandes veuës que celles d'intimider des peuples peu aguerris, & d'ailleurs indifferens à estre subjuguez, & loin de faire attention à leur retraite, il fit eau, remit à la voile & continua sa route. La tempeste dont il fut surpris aux environs de la ville de Jude, située sur les frontiéres d'Arabie, l'obligea de relâcher dans le port de Camara, où il passa le reste de l'hiver. Les Insulaires qui y étoient revenus aussitost que le Vice-Roy en étoit parti, ne se pouvant plus sauver comme ils avoient déja fait, se croyoient

Le Vice-Roy fait canonner Aden.

Levée du siége d'Aden.

Arrivée de la flotte devant Camara.

Ans de J. Christ. 1513.

perdus; mais la nouvelle aſſeurance qu'il leur fit donner, qu'il n'en vouloit ni à leur liberté, ni à leurs vies, leur rendit un peu de tranquilité, & ces peuples qui s'étoient accoûtumez aux Portugais, les aimerent autant dans la ſuite, qu'ils les avoient craint dans les commencemens.

Quoique le ſéjour de l'Iſle de Camara ſoit aſſez agréable, & qu'elle abonde en vivres, en pâturages, & en bonnes eaux; cependant pluſieurs Portugais y moururent, ou devinrent ſi languiſſans, qu'Albuquerque ſe réſoluſt de remettre à la voile. Il paſſa dans l'Iſle de Meli, voiſine de Camara, & y jetta les fondemens d'un petit Fort, qu'il ſe propoſoit de faire bâtir en peu de tems; mais comme les ouvriers & les materiaux luy manquerent, il en differa le deſſein, & ſe contenta de faire arborer une Croix ſur le lieu le plus éminent de l'Iſle, que depuis on a nommée l'Iſle de Sainte Croix.

L'Iſle de ſainte Croix & ſa ſituation.

Albuquerque, impatient de ſortir de cette rade, où il ne faiſoit que ſe morfondre ſans voir aucune apparence de ſe dédommager de la peine & des frais de ſon voyage, ſe remit à la mer pour retourner aux Indes. La tempeſte dont il fut battu dans ſa route, le rejetta dans le port de la ville d'Aden, ſur laquelle il fit une ſeconde tentative, mais qui ne fut pas plus heureuſe que la premiére. Il la trouva ſi bien munie & ſi bien défenduë, qu'il en abandonna entiérement le deſſein; de ſorte qu'il reprit ſa route vers l'Orient, & vint moüiller dans le havre de Diu. Jaz, qui en étoit Gouverneur luy envoya des rafraîchiſſemens, quoique dans le fonds il ſoupçonnaſt toûjours Albuquerque, d'avoir quelque deſſein de s'emparer de cette place. La flotte y demeura néanmoins l'eſpace de ſix mois, ſans que Jaz ni aucun habitant euſſent lieu de ſe plaindre des Portugais.

Le Vice-Roy arrive devant Diu.

Ce Gouverneur déſabuſé par cette conduite, des mauvaiſes impreſſions qu'on luy avoit données du Vice-Roy, ſe lia d'amitié avec luy, & conſentit qu'il établiſt un Conſul à Diu, avant qu'il partiſt pour Chaül, où il alloit lever les tributs qui étoient deûs au Roy. De-là, Albuquerque

Le Gouverneur de cette place ſe défie du Vice-Roy, & dans la ſuite il ſe lie avec luy.

fit voile vers Goa, il prit dans ſa route ſix vaiſſeaux Mahometans, qu'il fit conduire dans le port de cette ville. Comme de ces ſix bâtimens, il y en avoit deux qui appartenoient au Roy de Calécut, le Vice-Roy les luy renvoya, bien que la Citadelle que l'on devoit bâtir, ſuivant les clauſes du dernier traité ne fuſt pas encore commencée, & cela par le peu d'éxactitude du Calécutain, à éxecuter ce qu'il promettoit. Il eſt vray que quelques Portugais, furent cauſe en partie de ce retardement, puiſque l'on ſceut dans la ſuite, qu'ils avoient parlé mal à propos des deſſeins d'Albuquerque, & qu'ils l'avoient fait paſſer pour un entreprenant, qui ruinoit leur nation, par le grand nombre de Citadelles qu'il faiſoit conſtruire dans les lieux où la flotte faiſoit deſcente.

Ans de J. Christ. 1513.

Sur ces entrefaites, Ferdinand Andrada, à ſon retour de Malaca, vint à Goa pour rendre compte au Vice-Roy de ce qui s'étoit paſſé dans la guerre contre Pateonoux. Jean de Souſa de Limice, arriva quelque-tems aprés dans le port de cette ville, où il n'amena que deux vaiſſeaux, de trois que le Roy luy avoit donnez à ſon départ de Liſbonne, l'un de ces bâtimens ayant fait naufrage dans ſa route. Criſnara, Roy de Narſingue, qui ſceut que le Vice-Roy étoit de retour à Goa, envoya un Ambaſſadeur pour luy demander que tous les chevaux qu'on y ameneroit pour eſtre vendus, luy fuſſent délivrez préferablement à tout autre, & ſur tout à Zamorin. Comme cette clauſe n'étoit point compriſe dans le traité faite avec le Narſingois, & que d'ailleurs, ç'auroit été violer la nouvelle alliance faite avec le Calécutain, Albuquerque témoigna à l'Ambaſſadeur de Criſnara, à qui il expoſa ces deux raiſons, qu'il ne pouvoit faire ce que ce Prince éxigeoit de luy.

Retour d'Andrada & de Souſa, à Goa.

Injuſte demande du Roy de Narſingue.

Ce fut dans ce tems que le Vice-Roy apprit la mort de Zamorin, & la proclamation de Naubeadarin, qui en qualité de ſon héritier étoit monté ſur le trône de Calécut. L'amitié que ce Prince avoit toûjours euë pour les Portugais, ſe fortifia par la confirmation du traité de paix fait avec ſon prédeceſſeur, & auſſitoſt aprés, ce nouveau Roy envoya

Mort de Zamorin.

Naubeadarin luy ſuccéde.

Ans de J. Christ. 1513.

un Ambaſſadeur à Emanuel, pour luy faire part de ſon avenement à la Couronne, & pour luy témoigner, qu'il ne pouvoit mieux commencer ſon régne, qu'en faiſant réprendre les travaux de la Citadelle, dont on n'avoit encore jetté que les fondemens. On travailla depuis ce tems-là avec tant de diligence à cet ouvrage, qu'il fuſt bientoſt achevé, & l'on y mit une garniſon pour réprimer l'inſolence & les mauvaiſes intentions des Sarrazins de Calécut.

Jalouſie des Rois de Cochin & de Cananor, bien fondée.

Mais ſi la grande intelligence de Naubeadarin avec les Portugais, accommodoit ſes affaires, elle ruinoit celles des Rois de Cochin, & de Cananor. Ces deux Princes, qui regardoient cette alliance avec jalouſie, ſe plaignirent à Albuquerque, du tort qu'elle leur feroit & à leurs ſujets, ſi elle étoit ſuivie d'une ouverture génerale pour le trafic à Calécut. Cette remontrance parut trop juſte au Vice-Roy pour n'y avoir pas égard; c'eſt pourquoy, à ſon paſſage par ces deux Royaumes, il donna les ordres néceſſaires pour la ſatisfaction de ces Princes, qu'il raſſeura auſſibien que les peuples, ſur la crainte où ils étoient de l'interruption du commerce.

Intrigue de Pereira, pour abandonner Goa aux Maures.

Tandis qu'Albuquerque ſe ſignaloit par des actions éclatantes de courage & d'équité, que par là il s'attiroit la bienveillance, & l'admiration d'un grand nombre de nations étrangeres, Gaſpard Pereira ſon Secretaire, agiſſoit de concert avec les ennemis ſecrets du Vice-Roy, & tâchoit de ruiner ſa réputation. Ce perfide oſa meſme en écrire au Roy, & ſous prétexte de luy donner un avis utile pour ſes intereſts & pour ſa gloire, il luy inſinua de ne point garder la ville de Goa, pour la conſervation de laquelle il falloit mettre une ſi groſſe garniſon, qu'il étoit à craindre que cela n'intereſſaſt ſes autres conqueſtes dans les Indes; il ajouta, que la meilleure partie de ſes troupes étoit ordinairement employée à la défenſe de cette place contre les Barbares, & qu'il commençoit à devenir moins redoutable ſur les mers, que les autres nations croiſoient déja avec avantage. Le tour que Pereira avoit donné aux choſes contenuës dans ſes Mémoires, occupa beaucoup le

Roy, & partagea la Cour & le Conseil sur la résolution que l'on devoit prendre. Comme les fréquentes délibera- tions consommoient beaucoup de tems, le Roy envoya un ordre à Albuquerque d'assembler ses Officiers, d'en prendre les avis, & de luy en envoyer le résultat, afin qu'il le confirmast par ses derniers ordres.

Effets d'une trop aveugle confiance.

Pereira, à qui Albuquerque avoit permis d'ouvrir les lettres qui luy venoient de la Cour, tant à cause de son caractére de Secretaire, qu'à cause de l'aveugle confiance qu'il avoit en luy, ouvrit & lut les lettres du Roy. Le crédit que ce traître s'étoit acquis parmi les Officiers, & l'estime qu'en faisoit le Vice-Roy, luy firent espérer qu'il réüssiroit dans ses desseins, & dés lors il se flatta, que quand il auroit prévenu les Capitaines sur ce qu'Albuquerque avoit à leur proposer, il n'y en auroit pas un seul qui ne déferast à son opinion, ou qui osast luy refuser son suffrage. Cependant il en arriva tout autrement, le Mémoire que Pereira avoit adressé au Roy, & que le Roy renvoyoit à Albuquerque, ayant été lû & éxaminé, il n'y eut personne dans le Conseil qui ne regardast l'abandon de Goa, comme injurieux aux Portugais, & qui sans vouloir parler, ni de tant de sang qu'on avoit répandu, ni des grandes dépenses que l'on avoit faites pour s'en rendre maître, ne s'opposast formellement à ce dessein; de sorte que malgré les brigues de Pereira, il fut conclu d'une commune voix, que le Roy conserveroit Goa le plus long-tems qu'il pourroit; ce qui depuis a tourné si heureusement pour les Portugais, que cette ville est devenuë une des plus riches des Indes, & où il y a le plus de Chrétiens.

Le Roy envoye une flotte en Afrique.

L'application que le Roy avoit à augmenter ses conquestes dans les Indes, ne l'empêchoit pas d'ordonner qu'on disposast toutes choses pour aller mettre à la raison Zéjam, Souverain de Méquinez en Afrique. L'infidelité que ce Prince luy avoit faite en 1508. au sujet de la conqueste d'Azamor, détermina le Roy à envoyer en Afrique une flotte composée de quatre cens vaisseaux de différentes grandeurs, sur lesquels il y avoit deux mille sept cens chevaux, & prés de vingt mille hommes d'équipage. Emanuel en

Ans de J. Christ. 1513.

Le Duc de Bragance est Général de cette flotte.

donna le commandement à Jacques, Duc de Bragance, personnage d'une valeur & d'une prudence reconnuë, & nomma Jean de Menezés pour son Lieutenant géneral. Cette armée, quoique nombreuse déja par elle-mesme, fut encore renforcée de trois mille fantassins & de cinq cens chevaux, que ce Duc leva à ses dépens. La plûpart des grands Seigneurs de la Cour s'empresserent à faire cette campagne, le Roy leur en ayant accordé la permission, ils partirent avec des équipages magnifiques. Jean Gonsalve de Gamare, Gouverneur de l'Isle de Madére, à qui Emanuel permit aussi d'aller joindre le Duc, luy mena encore vingt navires, avec deux cens chevaux & six cens fantassins.

Emulation de plusieurs grãds Seigneurs pour cette campagne.

Cette flotte, la plus grande & la plus brillante qu'on eust jamais veû dans le port de Lisbonne, mit à la voile le dix-sept d'Aoust de cette année. Les premiers jours de la navigation furent trés-heureux ; mais le tems changea si considérablement à l'approche du Cap de S. Vincent, que le Duc ne le pûst doubler. Cette nécessité l'obligea de ranger la coste d'Algarve, & de relâcher dans le port de Scombraria prés de Cartagene en Castille, pour y rassembler ses vaisseaux, que le vent avoit dispersez. Enfin le tems paroissant plus favorable au Duc, il se remit à la mer, & arriva vers la fin du mesme mois sur les costes d'Azamor ; mais il ne pût entrer dans le canal du fleuve qui traverse la ville, parce que le vent luy fut entiérement contraire. Ce nouveau contre-tems luy fit prendre le parti de relâcher dans le port de Mazangan, distant d'Azamor d'environ une lieuë, il y débarqua ses troupes, & fit tous les préparatifs nécessaires pour aller bientost assiéger Azamor.

La flotte est battuë d'une tempeste.

Le Duc relâche dans le port de Mazangan.

Les ennemis, qui n'ignoroient pas les desseins des Portugais, se disposerent à bien défendre leur ville. Ils se prévaloient toûjours de leur superiorité, & envoyoient continuellement des partis pour fatiguer les Portugais, & pour les rebuter s'il étoit possible, de l'entreprise qu'ils avoient formée d'assiéger Azamor. L'avantage que les Maures avoient remporté jusque-là sur les Portugais, dans ces différentes occasions, avoit déterminé ces Infidelles à donner

bataille avant que les Chrétiens eussent entiérement formé leur camp; mais le bon ordre qu'ils reconnurent parmi eux leur fit changer de dessein. Quoique les Maures eussent détaché cinq mille chevaux & sept mille fantassins pour faire une sortie, ils se contenterent de paroître, & se retirerent ensuite dans Azamor, d'où l'on fit sortir les bouches inutiles, & où l'on ne garda que ceux qui étoient en âge, & en état de porter les armes.

Ans de J. Christ. 1513.

Les Maures au lieu de se dispo-ser à une bataille, se tiennent sur la défensive.

Mais avant que d'entrer dans le détail d'un siége aussi fameux que fut celuy-cy, je croy devoir donner une idée de la situation & de l'importance d'Azamor. Cette ville est située sur le bord du fleuve *Omirabith* ou *Asama*, & dans une province d'Afrique, que l'on nomme Duécala. Il y avoit en ce tems-là plus de cinq mille maisons dans l'enceinte de cette ville, qui étoit partagée en quatre quartiers; chaque quartier avoit un Gouverneur établi pour y entretenir la police, & la discipline parmi les peuples. Ces Gouverneurs rendoient compte de tems en tems de leur administration, au Souverain qui les avoit établis. L'air aisé & mesme magnifique, qu'on remarquoit dans le genre de vie que menoient les Azamoriens, les faisoit passer pour des gens fort riches; mais si ceux de la ville vivoient dans l'oisiveté & dans la mollesse, les Arabes qui habitoient les campagnes des environs, étoient élevez dans une grande frugalité & dans l'exercice de la chasse & des armes. Ces Arabes portent de différens noms, quoi-qu'ils soient de mesme nation, & ne respirent que la guerre & les occasions de répandre le sang. Ils choisissent les plus determinez pour en composer leurs troupes, ainsi qu'il arriva en cette occasion, puisque celles qu'on introduisit dans Azamor, avoient été levées parmi ces peuples. On les distingue encore aujourd'huy par les noms de Maures de Xerquie, de Dabide, & de Garabie, qui sont les trois cantons du Duécala.

Azamor & sa situation.

Ptolomée. *Strabon.* *Duval.* *Samson.* *Baudrand.*

Différence des Maures dans le Duécala.

Le Duc, que la barbarie, ni la prétenduë valeur de ces Arabes n'étonnerent pas, forma le siége d'Azamor, & l'attaqua par terre & par mer. Pierre Alfonse Aquilaire, pour lors Amiral, entra dans le Canal du fleuve, avec des galé-

Le Duc assiége Azamor par terre & par mer.

Ans de J. Christ. 1513.

res & d'autres bâtimens legers. Les Maures, qui de leur costé vouloient brûler les vaisseaux Portugais, avant qu'ils pussent approcher d'Azamor, avoient fait conduire de grandes piéces de bois sur le bord de la riviére. Ils les avoient frottées d'un artifice gras & subtil, qui brûloit mesme dans l'eau, & les avoient jettées dans le fleuve, à dessein de mettre le feu aux bâtimens Portugais, pour peu que ces machines flottantes en pussent approcher.

Feux d'artifice de l'invention des Maures.

Les ennemis ne pouvant cacher aux Portugais leurs préparatifs pour cette éxecution, le Duc les découvrit aisément, & afin d'empêcher que les Maures n'en tirassent tout l'avantage qu'ils s'étoient promis, il ordonna à Garsie Mello, & à Aquilaire d'aller forcer ceux qui gardoient ces machines. Pendant que ces deux Capitaines facilitoient aux Portugais, les moyens de faire descente, Menezés, & François Pedrosa, qui marchoient à la teste de l'infanterie, furent chargez par les Barbares. Cette affaire auroit eu une funeste suite, si le Duc, le Comte de Borbe, & Gaspard Vasquio, ne fussent survenus avec de la Cavalerie, & s'ils n'eussent soutenu l'infanterie qui étoit sur le point de plier sous la multitude des ennemis. Les Maures qui se virent arrétez par ce secours, rédoublerent leurs efforts pour rompre les premiers rangs des Portugais, comme ces efforts étoient extrémes de la part des Barbares, il fallut que les Portugais en fissent presque d'incroyables pour les repousser, & pour leur tuer un aussi grand nombre de gens qu'il en resta sur le champ de bataille. Cidaco, l'un de leurs Géneraux y perdit la vie. La mort de cet homme, en qui les Azamoriens avoient le plus de confiance, causa un si grand découragement parmi eux, que les Portugais s'en apperceurent bientost. Ce fut à cette occasion qu'ils pousserent leurs travaux jusqu'au pied des murailles d'Azamor.

Ils chargent l'infanterie des Portugais.

Mort d'un Géneral Maure.

Mais pour profiter de cet avantage, il falloit faire descendre de nouvelles troupes, qui soutinssent celles qui avoient frayé un si beau chemin, & c'est à quoy le Duc travailla durant la nuit. Les frégates s'approcherent du lieu où étoit l'infanterie, on débarqua du canon, & l'on dressa une

batterie

batterie pour ruiner les murailles de la ville, & pour monter brusquement à l'assaut. Ce dessein fut executé avec une vigueur inconcevable. L'artillerie n'avoit jamais été mieux servie, & les troupes qui combattoient sous les ordres de Loüis de Menezés, de George Baretto, & de Jean de Sylvés, se signalerent à l'envi, & avec un grand succés; de maniére que les assiégeans chasserent les ennemis de leurs postes, & se rendirent maîtres des déhors d'Azamor.

Ans de J. Christ. 1513.

On dresse une batterie.

Cide Manzor, Gouverneur de cette ville, loin de s'allarmer du péril imminent où il voyoit les choses, usa de sa prudence & de sa fermeté. Il rassembla les troupes que la crainte avoit dispersées dans Azamor, se retrancha dans les quartiers où il espéroit de se mieux défendre, anima ses gens par ses discours & par son exemple, & fit en cette occasion tout ce qu'on pouvoit attendre d'un grand Capitaine. Comme il étoit presque impossible que Cide Manzor pust sauver cette ville, & qu'il ne succombast à la fin au milieu des dangers où il s'exposoit si indifféremment, ce Gouverneur fut tué d'un coup de mousquet. Aussitost que les Maures s'en furent apperceus, ils jetterent leurs armes pour se sauver avec moins d'embarras, & ne témoignerent pas moins d'empressement pour sortir de la ville, qu'ils avoient montré de courage pour en défendre l'entrée aux Portugais. Le Duc y entra triomphant, le mesme jour qu'il l'avoit assiégée, & trouva une grande quantité de munitions de guerre & de bouche, mais beaucoup moins d'argent & de richesses, qu'il ne se l'étoit persuadé.

Vigoureuse résistance du Gouverneur d'Azamor.

Mort de ce Gouverneur.

La réduction d'Azamor fut suivie de la prise de Tita & d'Almedine, deux petites villes peu éloignées d'Azamor. Le Duc donna le gouvernement d'Almedine à Jabentafuf, Ferdinand Ataïde y mena des troupes en garnison, il fit publier, que les habitans qui avoient mieux aimé abandonner l'une & l'autre ville, que de s'exposer à estre assiégez ou chassez, y pouvoient revenir, & qu'on ne leur feroit aucune violence, pourveû qu'ils se soumissent au Roy de Portugal, & qu'ils luy payassent tribut, à quoy ils consentirent.

Prise de Tite & d'Almedine.

Ans de J. Christ. 1513.

Réjoüissances de la prise d'Azamor.

Le Roy, à qui le Duc avoit écrit, touchant la prospérité de ses armes en Afrique, en ressentit une joye si vive, qu'il ordonna qu'en actions de graces, on en fist des priéres publiques dans tout son Royaume. Comme la Religion avoit beaucoup de part à cette nouvelle conqueste, il la fit sçavoir au Pape Leon X. Ce Pontife en voulut rendre de particuliéres graces au Ciel, par une Messe solemnelle qu'il célebra dans l'Eglise de S. Pierre de Rome, & par un discours éloquent qu'il fit prononcer le mesme jour à l'honneur d'Emanuel, comme étant le seul Prince, qui signaloit sa piété & son zéle contre les ennemis du nom de Dieu, & de la Religion Chrétienne, tandis que la plûpart des Rois de l'Europe se faisoient une cruelle guerre.

On propose au Duc la conqueste du Royaume de Maroc.

Quand les Azamoriens se virent réduits sous la domination d'un nouveau Maître, ils députerent les principaux d'entre-eux pour proposer au Duc la conqueste du Royaume de Maroc. Ces sortes d'entreprises ne se pouvant faire sans avoir une entiére connoissance des lieux où l'on doit aller, & des gens à qui l'on doit avoir affaire, les députez prévinrent le Duc là-dessus, & luy représenterent, que le Roy de Maroc n'avoit point de places assez fortes pour soutenir un siége, ni de troupes assez bien disciplinées pour les défendre, ou pour les secourir. De plus, ils l'asseurerent que personne ne luy disputeroit l'entrée de cet Etat; que les Rois des environs n'étoient point assez unis pour s'entre-secourir, ni assez riches pour entretenir une armée; qu'il n'y avoit ni ligue à craindre, ni ennemis à redouter; que si le Duc vouloit sacrifier quelque argent, & promettre une paye reglée aux Maures, qui ne consultent que leur interest & leur profit, de quelque façon qu'ils le puissent faire, il pouvoit s'asseurer que ces peuples seconderoient ses intentions, & qu'ils le serviroient mesme contre leur propre Souverain. Ces Députez ajoûterent, que tout concouroit au succés de cette entreprise; que la beauté de la saison; que les fruits qui étoient sur la terre; que les fourrages, les grains, & les bestiaux qu'il trouveroit dans les habitations, & qu'enfin tout sembloit l'inviter également à faire cette

campagne. Comme si ces ouvertures n'eussent pas suffi pour y déterminer le Duc, le Pere Jean de Chiave Cordelier, qui depuis fut Evesque de Viséo, & qui en ce tems-là preschoit dans l'Eglise d'Azamor, l'en sollicita vivement. Le Duc, qui ne vouloit point excéder les ordres que le Roy luy avoit donnez à son départ de Lisbonne, d'aller assiéger la ville d'Azamor & de la prendre, se contenta de les avoir executez, & au lieu de marcher à de nouvelles conquestes, en compromettant peut-estre mal à propos, & la gloire du Roy & les troupes qu'il luy avoit confiées, il se déchargea du commandement de l'armée sur François de Portugal, laissa dans Azamor, Jean de Menezés & Rodrigue Baretto, l'un pour garder la ville, & l'autre pour tenir en respect les peuples des environs, & se disposa à retourner en Portugal. Ce Seigneur qui apprit à son arrivée dans la ville d'Albufeira en Algarve, que la Cour étoit à Almérin, s'y rendit en diligence, le Roy le receut comme un homme en qui le mérite personel soutenoit bien l'éclat de sa naissance & celuy de son rang.

Ans de J. Christ, 1513.

Le Duc ne veut pas écouter cette proposition.

Retour de ce Duc en Portugal.

Dés le mesme jour que le Duc fut parti d'Azamor, Ataïde, aprés avoir mandé à Menezés, que les Maures de Xerquie s'étoient attroupez, & qu'ils battoient la campagne, sortit avec douze cens chevaux, & mille fantassins pour empêcher les dégasts que ces Barbares faisoient dans les lieux par où ils passoient. Il alla forcer les retranchemens qu'ils avoient faits aux environs d'un village appellé Bencafiz; il y entra l'épée à la main, tua une partie des habitans, en fit précipiter un grand nombre dans la riviére qui passe dans Azamor, pilla & brûla Bencafiz. Il descendit ensuite dans le bourg de Tafuf, où n'ayant trouvé personne, il suivit un chemin plus battu que les autres, par où il ne douta pas que les Maures ne fussent passez, & de fait il les atteignit, & les attaqua dans le tems qu'ils se disposoient à traverser une riviére au bord de laquelle une partie de leurs troupes faisoit alte. Les autres Maures, qui avoient déja fait ce trajet, n'oserent revenir pour défendre leurs compatriotes, ils se contenterent d'estre témoins de leur défaite, &

Exploits d'Ataïde.

Ans de J. Christ. 1514.

s'estimerent fort heureux de n'avoir point eu de part à ce desavantage. Quand les Portugais se virent maîtres de ces deux villages, ils en tirerent les bestiaux & les provisions, & les menerent dans Azamor.

Ataïde, à son retour à Safi, trouva la garnison en bon état, & se disposa à marcher vers la ville de Tednest, située dans le plus bel endroit de Héa, qui est une des provinces de Barbarie. Les belles maisons, les grands jardins, & le nombre des fontaines, sont les principaux agrémens de Tednest. C'étoit en ce lieu plein de délices, que le Xérif venoit goûter tranquillement & à loisir, les douceurs du repos & de la paix, les peuples y accouroient en foule, & venoient en pélerinage dans une Mosquée qui étoit en grande véneration parmi eux. Ataïde que l'on avoit informé de tout ce que les Maures faisoient dans un séjour si charmant, projetta d'y surprendre le Xérif. Comme ce concours de peuples pouvoit augmenter les troupes du Xérif, en cas qu'il en eust besoin, Ataïde écrivit à Menezés de luy envoyer du secours pour une expédition importante qu'il prémeditoit, & pour laquelle il ne pouvoit prendre des mesures trop justes; mais la grande distance qu'il y a d'Azamor à Safi, ne permettant pas à Ataïde d'attendre, que le secours qu'il avoit demandé à Menezés fust arrivé, il se mit en campagne avec quatre cens chevaux seulement. Jabentafuf l'accompagna, & luy mena deux mille chevaux & sept cens fantassins, dont Ataïde renforça son armée, & en cet état il continua sa marche sans que les Maures l'eussent découvert, ni qu'ils se fussent mis en devoir de s'opposer à son passage. Le Xérif, qui n'en fut informé que quand Ataïde fut arrivé proche de Tednest, sortit de cette ville à la teste de quatre mille chevaux, résolu d'en venir à un combat pour peu que l'occasion luy parust favorable; mais Jabentafuf, que l'on avoit mis à l'avantgarde des Portugais, ne luy donna pas le tems de mettre ses troupes en bataille, & quoi-qu'il fust inférieur en nombre, il ne laissa pas de les charger brusquement. Ce Capitaine donna teste baissée dans leurs premiers rangs, tua tout ce qui s'opposa à luy,

Ataïde va surprendre le Xérif.

Défaite des troupes du Xérif.

pourſuivit ceux qui plierent, diſſipa le reſte des ennemis, & les tailla en piéces. Ataïde entra pour lors dans Tedneſt, il y trouva plus de vingt mille bœufs ou moutons, ſans compter trois mille chameaux, & une grande quantité de chevaux, les magazins étoient remplis de fourrages à proportion. Enfin les Portugais convinrent, que depuis le commencement de la guerre contre les Maures, ils n'avoient pas fait un butin ſi conſidérable.

Sur ces entrefaites, Menezés partit d'Azamor, avec un ſecours de douze cens chevaux & de mille hommes de pied. A ſon arrivée à Safi, il y apprit qu'Ataïde s'étoit rendu maître de Tedneſt, ce qui le détermina à marcher vers la ville de Chiquier, à deſſein de s'en emparer, & de paſſer de là dans le Royaume de Maroc, qui n'en eſt éloigné que d'environ vingt lieuës. Pour réüſſir dans une entrepriſe de cette importance, il falloit raſſembler toutes les troupes des Portugais, que l'on avoit cantonnées, & miſes en garniſon dans la plûpart des villes de la province de Héa. Dans cette veuë, il en écrivit à Ataïde, & le ſollicita de ſe joindre à luy pour cette expédition; mais Ataïde, qui ne pouvoit faire ce que Menezés luy demandoit, à cauſe de quelques traitez d'alliance qu'il vouloit conclurre avec des Seigneurs Maures, avant que de ſortir de Tedneſt, témoigna à Menezés par la réponſe qu'il luy fit, qu'il étoit à propos de différer leur voyage de Maroc, & de ſe diſpoſer plus à loiſir d'en faire la conqueſte, pour laquelle il étoit néceſſaire d'avoir ſur pied de plus nombreuſes forces, que celles qu'ils avoient amenées avec eux. Sur la réponſe d'Ataïde, Menezés partit de Chiquier dont il s'étoit rendu maître, & s'en alla à Tedneſt, où Alfonſe Norogna, gendre d'Ataïde, arriva bientoſt aprés avec une troupe de huit cens chevaux Maures. Ce petit renfort donna lieu à Menezés, de parler une ſeconde fois de l'entrepriſe de Maroc; mais Ataïde s'y oppoſa toûjours, & luy éxagera encore plus en détail, le riſque où ils expoſeroient, & la gloire du Roy, & les troupes qu'il leur avoit confiées en les menant à la conqueſte d'un Royaume ſi éloigné, & pour la défenſe duquel les

Menezés ſe propoſe de paſſer dans le Royaume de Maroc.

Il veut y engager Ataïde, qui s'y oppoſe.

Ans de J. Christ. 1514.

peuples n'épargneroient rien pour repousser ceux qui viendroient les insulter. Ce furent là les prétextes les plus spécieux, dont Ataïde se servit pour ne pas seconder les intentions de Menezés. On raisonna de différentes maniéres sur ce refus. La plûpart des Officiers se persuaderent qu'Ataïde, plus jaloux de la gloire que Menezés auroit acquise dans cet exploit, que zelé pour la conservation des troupes, ne voulut pas consentir aux propositions de Menezés.

Motifs du refus d'Ataïde.

Les partisans de Menezés, luy apprirent le partage où les Officiers étoient, touchant la guerre qu'il projettoit d'aller porter dans le Royaume de Maroc. Ce partage d'opinions luy donna une nouvelle émulation, & tout occupé de son dessein, & de la gloire qu'il en espéroit de recueillir, il partit de Tednest, & tourna ses pas du costé de Maroc. Ce fut alors que Menezés connut par luy-mesme, qu'Ataïde s'étoit opposé avec justice à l'éxecution d'une entreprise aussi vague qu'étoit la sienne; mais ce que Menezés manqua du costé de Maroc, il se mit en état de le réparer, en s'opposant au dessein que Mahomet Roy de Fez, & Nazor Roy de Méquinez, avoient formé d'aller mettre le siége devant Azamor. Comme il craignoit de n'avoir pas assez de monde pour résister à ces deux Princes, il envoya demander des troupes à Ataïde & à Jabentafuf. Ces précautions furent néanmoins inutiles, puisque Menezés ne trouva personne qui luy disputa le passage, ni qui l'empêcha de retourner à Azamor. Pour lors il sceut plus particuliérement, que Nazor avoit seulement envoyé deux de ses Colonels, pour mettre leurs regimens en garnison dans les principales villes de la province de Duécala; que Mahomet se devoit bientost joindre à Nazor, & qu'aussitost que ces Princes auroient réüni leurs troupes pour n'en faire plus qu'un corps d'armée, ils viendroient assiéger Azamor.

Menezés ne réüssit pas dans son dessein

Cet avis étant plus vraisemblable que n'étoit celuy qu'on avoit donné à Menezés, ce Capitaine se détermina à prévenir les ennemis avant la jonction de leurs troupes, & manda à Ataïde le projet qu'il avoit fait d'aller insulter la ville de Balbe, où ces deux Colonels Maures avoient mené leurs

regimens. Ataïde, pressé par Menezés de le venir trouver, partit de Tedneſt incontinent aprés avoir conſommé les traitez d'alliance qui l'y retenoient. Il étoit accompagné de Jabentafuf, & menoit quinze cens chevaux, qui joints à ceux que Menezés avoit ſur pied, composerent un petit corps de trois mille cinq cens hommes.

Ans de J. Christ, 1514.

Jonction d'Ataïde & de Menezés, pour attaquer la ville de Balbe.

Ces trois Officiers déliberérent ſur la maniére d'attaquer Balbe, & ſur la diſpoſition qu'ils feroient de leurs troupes. Ils partagerent leur cavalerie en cinq eſcadrons, & leur infanterie en autant de bataillons. Menezés devoit eſtre à la teſte du premier eſcadron, & Jean Rodrigue à la teſte du ſecond, Jean Gonſalve de Camare, qui avoit le commandement du troiſiéme, étoit accompagné d'Alvarez Carvail, & de Jean Sylvés, pour le ſoutenir en cas de beſoin, Ataïde & Alfonſe Norogna, menoient le quatriéme, & Jabentafuf le dernier. Pierre Moral & Jean Rodrigue, commandoient l'infanterie ſuivie des bagages, & de quelques piéces de campagne. Telle étoit la diſpoſition des Portugais, quand ils arriverent aux environs de Balbe; Menezés obſerva le terrein, & forma ſon camp dans le lieu le plus avantageux de la plaine.

Diſpoſition des troupes Portugaiſes,

Les ennemis au contraire, s'étoient poſtez au pied d'une montagne, & avoient mis derriére eux le torrent qui ſépare la plaine d'avec cette montagne; de crainte qu'on ne s'en emparaſt, parce qu'elle commandoit entiérement leur camp. L'armée des Maures étoit composée de quatre cens chevaux & d'une nombreuſe infanterie, qu'ils avoient partagée en quatre corps; les arbaleſtiers & les arquebuſiers formoient le premier corps, & comme les Maures eſpéroient que cette troupe ſuffiroit pour renverſer l'eſcadron de Menezés, inférieur & oppoſé, ils y avoient mis leurs meilleurs ſoldats. Les armées étant en préſence, & preſtes à en venir aux mains, Menezés fit ſonner la charge, & donna avec tant de valeur & d'impétuoſité dans les premiers rangs des ennemis, que d'abord il renverſa les arbaleſtiers; il chargea enſuite la cavalerie qui les ſoutenoit, & la pouſſa juſqu'au torrent. Ataïde, qui au commencement de l'action devoit

Et celle des Maures.

Ans de J. Christ. 1514.

Défaite des ennemis.

avoir un escadron ennemi à combattre, n'ayant plus qu'un bataillon de Maures à vaincre, parce que cet escadron avoit été envoyé au secours des arbalestiers, tomba sur cette infanterie, & en fit un horrible carnage. Les Maures battus de toutes parts prirent la fuite, & se jetterent dans le torrent, leur infanterie le traversa aisément; mais leur cavalerie ne pouvant y entrer à cause de l'élevation escarpée du rivage, fut taillée en piéces.

Génereuse, mais témeraire action des Portugais.

Cet obstacle n'en fut pas un néanmoins pour les Portugais, ils franchirent les pas les plus difficiles, & poursuivirent les fuyars avec tant d'ardeur, que Garsie de Menezés, commandé par Menezés son parent pour les faire revenir, fut contraint de rester avec eux. La mesme ardeur emporta un jeune Seigneur Portugais nommé Arias Tello, qui n'écoutant en cette occasion que son courage, poussa les Maures jusque dans la ville de Fez. Garsie, qui se fit un devoir de ne pas abandonner des gens qu'une valeur, quoy qu'indiscrette, faisoit aller plus loin qu'il ne falloit, détacha quelque infanterie pour les soutenir, en cas qu'ils donnassent dans quelque embuscade, ou que les Maures vinssent à se rallier. Ataïde, au lieu d'avoir les mesmes considérations, se contenta de ménager ses gens pour opposer aux Maures, & les attendit de pied ferme sur le bord du torrent où Jabentafuf le vint joindre, parce que la plus grande partie de son monde l'avoit abandonné pour aller piller le camp ennemi.

Lorsque les Maures ne se virent poursuivis que par une poignée de jeunes gens, ils firent volteface, & les chargerent si rudement qu'Arias Tello y demeura avec la plûpart de ceux qui l'avoient voulu suivre. Garsie à qui les ennemis tuerent cinquante hommes, & en blesserent plus de cent, fut contraint de repasser le torrent. Bien que cette derniére action eust coûté presque autant de monde aux Portugais, que le combat géneral, toutefois ils perdirent infiniment moins de gens que les Maures, à qui l'on tua deux mille six cens hommes, sans compter un grand nombre d'Officiers, parmi lesquels on trouva un des Lieutenans

géneraux

géneraux de Mahomet. Le nombre de leurs bleſſez monta à prés de quatre mille, & celuy des priſonniers à deux cens quatre-vingts.

ANS DE J. CHRIST. 1514.

Mahomet, Roy de Fez, & Nazor, Roy de Méquinez, étoient en marche chacun de leur coſté pour joindre leurs armées, & pour eſtre preſens au ſiége d'Azamor, quand ils apprirent la défaite de leurs troupes. A cette nouvelle ils tournerent leurs pas vers Almedine, & firent de grands dégaſts dans les environs de cette ville. Jabentafuf, qui en étoit Gouverneur, prévoyant qu'il n'auroit pas aſſez de monde pour réſiſter aux ennemis, fit jetter dans les puits des charognes pour en corrompre l'eau, les fit combler, & ſe retira dans Safi, avec ceux qui voulurent le ſuivre. Cependant les Maures entrerent dans Almedine, & paſſerent au fil de l'épée tout ce qu'ils y trouverent de gens.

Les Rois de Fez & de Méquinez en veulent à Almedine.

Ils y entrent & font des hoſtilitez.

Nazor, chagrin d'avoir trouvé les puits ruinez, & dans un état irréparable, ſe mit en campagne, pourſuivit Jabentafuf, & l'attira dans un combat, cette affaire fut vive & ſanglante. Les Maures, plus animez par leur fureur naturelle que par leur courage, donnerent ſi vigoureuſement ſur les troupes de Jabentafuf, qu'à peine put-il ſoutenir leur premiére impetuoſité. Comme ce Capitaine avoit toûjours remarqué que les premiers coups ne décident pas d'une action, il eſſuya le premier feu des Maures ; mais quand il s'apperceut, que l'ardeur des ennemis commençoit à ſe rallentir, il ſe mit en devoir de les charger à ſon tour. La réflexion qu'il fit ſur le peu de gens qui luy reſtoient pour recommencer le combat, le détermina à ſe battre ſeulement en retraite, & meſme à abandonner les mille chameaux qu'il avoit gagnez dans ſon dernier butin.

Nazor, & Jabentafuf en viennent à une action.

Prudente retraite de Jabentafuf.

Cependant on manquoit d'eau dans l'armée de Nazor, & l'on ne pouvoit remédier à cette diſette qu'en faiſant de nouveaux puits, ce qui demandoit beaucoup de tems & de dépenſe, ce n'étoit pas là néanmoins le plus grand embarras où ſe trouvoit le Roy de Méquinez. Les Maures de Xerquie s'étoient ſoulevez contre luy, & attribuoient à ſon peu de courage le peu de ſuccés de ſes armes. Ils diſoient

Murmure des Maures, contre le Roy de Méquinez.

Ans de J. Christ. 1514.

hautement, puisqu'il n'y avoit aucune apparence de rentrer dans Safi, & dans Azamor, qu'il falloit abandonner son parti, & se ranger du costé d'Emanuel. Comme ces peuples avoient déja abusé par leur perfidie de la bonne foy des Portugais, & qu'ils craignoient dans cette conjoncture de n'en estre point écoutez, à moins qu'ils ne leur rendissent quelque service trés-considérable, ils se determinerent à faire la guerre à Nazor, sans la luy avoir déclarée. Ils firent main basse sur une partie de ses troupes, obligerent l'autre d'abandonner le camp prés de Taxarote ville d'Afrique, réduisirent ce Prince à se retirer dans les montagnes, & delà dans son Royaume, luy prirent huit cens chevaux, & emmenerent plus de mille de ses soldats qu'ils firent esclaves.

Ils font main basse sur les troupes de ce Prince.

Durant cette guerre parmi les Maures de Xerquie, Jean de Menezés, Gouverneur d'Azamor, mourut dans cette ville, il fut beaucoup regretté d'Emanuel, des Officiers, des soldats & des Azamoriens. Pierre de Sousa fut pourvû de ce gouvernement, & Rodrigue Baretto retourna en Portugal.

Mort de Jean de Menezés.

Pierre de Sousa est fait Gouverneur d'Azamor.

Mais si Emanuel avoit perdu un grand Capitaine en la personne de Jean de Menezés, il en recouvra un autre du mesme nom & de la mesme valeur, en Pierre de Menezés Seigneur d'Alcoutin. Les marques que ce Seigneur en avoit données en plusieurs rencontres, luy avoient déja merité les bonnes graces du Roy, & ce qu'il fit contre les troupes du Roy de Fez, augmenta encore la réputation qu'il s'étoit acquise. Menezés ayant donc sceu, que ce Prince avoit mis deux armées sur pied, l'une sur terre, & l'autre sur mer; qu'il en avoit donné le commandement à ses deux freres, & qu'ils devoient venir assiéger Ceuta, se proposa de les traverser dans cette entreprise, quoi-qu'il leur fust inférieur. Comme ces Princes Maures, se défioient de leurs forces, ils mirent plusieurs de leurs gens en embuscade dans un bois, & en détacherent d'autres pour y attirer les Portugais, ce qui leur réüssit, parce que Menezés envoya charger ces Coureurs. Ceux qui en eurent la commission les pousserent si prés du bois, que les Maures en étant sortis, tomberent

ſur les Portugais, & les pourſuivirent juſqu'aux portes de Ceuta.

Ans de J. Christ. 1514.

Menezés, qui obſervoit cette action de deſſus les murailles de la ville, ſortit auſſitoſt à la teſte d'une troupe plus conſidérable que celle qu'il avoit détachée, & chargea ſi à propos les ennemis qu'ils demeurerent preſque tous ſur la place. Il falloit agir avec cette vivacité, parce que ſi le ſecond détachement, que les Princes Maures avoient fait de deſſus leurs vaiſſeaux, fuſt arrivé avant la fin du combat, ce ſecours auroit ſans doute rendu cette affaire plus douteuſe.

Génereuſe & prudente action de Menezés.

De ſi frequens deſavantages rebuterent enfin les Maures de Xerquie, de la guerre contre les Portugais, & ces Barbares ne furent plus occupez que de conclure une nouvelle alliance avec Emanuel. Pleins de cette réſolution, ils luy envoyerent des Députez, & le firent ſuplier de ſéparer la province de Xerquie, d'avec celle de Garabie, & de Dabide, qui toutes trois ſont ſituées dans le Duécala. Comme Jabentafuf en avoit eu le gouvernement, ces Députez demanderent par grace à Emanuel, qu'Abdaramen l'un des éleves de Jabentafuf fuſt Gouverneur de Xerquie.

Les Maures de Xerquie recherchent l'amitié d'Emanuel.

Le Roy leur accorda ce qu'ils demandoient. Il conſentit à la ſeparation de la Xerquie, d'avec les deux autres provinces, & à l'élection d'Abdaramen, à condition que ce Gouverneur n'entreprendroit rien ſans le communiquer à Jabentafuf, & qu'il en viendroit recevoir les ordres, quand il s'agiroit d'unir les habitans de ces trois Provinces, pour ſoutenir leurs intereſts communs, où la gloire des Portugais.

Séparation de la Xerquie d'avec les autres provinces adjacentes.

Jabentafuf, loin de murmurer du démembrement que l'on faiſoit de ſon gouvernement, en reſſentit beaucoup de joye, & ſur tout quand il apprit qu'Emanuel avoit envoyé des ordres à Ataïde, & à Pierre de Souſa, Gouverneur d'Azamor, de le ſeconder, dans les choſes qui regarderoient le ſervice de ſon Etat, & l'utilité de ſes ſujets.

Quoy qu'on euſt tâché de prévoir les inconveniens qui pouvoient arriver, il en penſa ſurvenir un entre les Maures de Xerquie, & un parti Portugais, qu'on avoit fait

Ans de J. Christ. 1514.

sortir d'Azamor; mais cette affaire n'eut aucune suite par la prudence d'un Portugais nommé Jacques Lopez, avec qui ces Barbares se joignirent pour aller faire des courses jusque dans les villages circonvoisins de Maroc, où ils leverent de grandes contributions.

Sur la nouvelle qu'on en donna à Mahomet, & qu'une poignée de gens étoient venus crier jusque dans sa capitale, *vive Emanuel, Roy de Portugal*, son ennemi le plus declaré. Ce Prince Maure, en conceut tant de chagrin, qu'il monta à cheval avec une garde fort nombreuse. Il poursuivit ces Coureurs & les atteignit dans leur route; mais ce ressentiment luy coûta une nouvelle honte, puisqu'il ne put empêcher que les Maures n'emmenassent leur butin, & que Lopez ne conduisist dans Safi, les prisonniers qu'il avoit faits dans cette derniére rencontre.

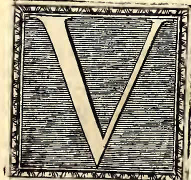




HISTOIRE GENERALE DE PORTUGAL.

LIVRE HUITIÉME.

EMANUEL I. ROY XIV.



VERS la fin de cette année, le Roy nomma Tristan d'Acugna, pour aller à Rome en qualité d'Ambassadeur. Jacques Pachéco, & Jean de Far, tous deux célebres Orateurs & fameux Jurisconsultes, accompagnerent ce Ministre, dont le train étoit proportionné à sa naissance & à son caractére. 1514.

Le Roy envoye un Ambassadeur à Rome.

Ans de J. Christ. 1514.

Peu de tems aprés que d'Acugna fut arrivé à Rome, il fit son entrée. Le bon ordre qu'on observa dans la marche n'en fut pas une des moindres circonstances. L'Ecuyer de cet Ambassadeur étoit à la teste d'une nombreuse & belle livrée, parmi les chevaux de main que des palefreniers conduisoient, il y avoit un cheval de Perse, qui portoit sur la croupe une Panthére dressée pour la chasse. Un Elefant paroissoit ensuite chargé d'une tour d'or, posée sur son harnois relevé en broderie.

Magnificence de l'équipage de ce Ministre.

Plusieurs Gentils-hommes magnifiquement vestus précedoient les trois fils de l'Ambassadeur, ils étoient accompagnez de jeunes Seigneurs Portugais. Le Héraut de Portugal révestu de sa cotte d'armes, marchoit devant le carosse où étoit l'Ambassadeur, ce carosse étoit suivi de plusieurs autres, qui formoient un long & nombreux cortége.

Le Pape, qui de sa part faisoit une singuliere estime des rares qualitez d'Emanuel, & particulierement de son zele pour la propagation de la Foy, ordonna que sa garde fust sous les armes lors que l'Ambassadeur approcheroit des portes de Rome. Les Cardinaux l'envoyerent complimenter, & le Gouverneur de Rome le harangua à son entrée dans la ville en présence d'un grand nombre de Prelats qui s'y trouverent. Le bruit du canon du Château S. Ange, le son des tambours & des trompettes, & l'applaudissement des peuples augmenterent la magnificence de cette entrée.

D'Acugna eut son audiance dés le lendemain de son arrivée, & présenta ses lettres de créance au saint Pere. Pacheco fit un discours fort éloquent, ce Pontife y répondit en langue latine. Il s'étendit sur la pieté, & sur le zéle d'Emanuel, & parla des grandes choses que ce Monarque entreprenoit pour la gloire de Dieu.

Dans la seconde audiance que le Pape accorda à d'Acugna, ce Ministre luy fit les présens dont le Roy son Maître l'avoit chargé. Ils consistoient en plusieurs ornemens d'Autel travaillez en or & en soye, & relevez par des pierreries & par des perles de grand prix. Il y avoit aussi quelques ornemens Pontificaux faits tout exprés pour la personne du Pape, ainsi

qu'on avoit pris ſoin de l'exprimer par des figures & par des deviſes ſimboliques aux éminentes qualitez de Léon, & à ſes armoiries. Ans de J. Christ. 1514.

L'Ambaſſadeur expoſa enſuite au Pape, les motifs qui avoient obligé le Roy de l'envoyer à Rome. Comme ils regardoient la gloire de Dieu, celle du ſaint Siége, & le repos du Royaume, il ſupplia le Pape, au nom du Roy ſon maître, de vouloir aſſembler un Concile, pour réformer les abus qui s'étoient gliſſez parmi les Eccléſiaſtiques. Il repréſenta, que des gens qui s'étoient dévoüez au culte des Autels, vivoient dans le relâchement, & qu'ils menoient une vie ſi ſcandaleuſe, que la Religion en étoit déshonorée; il parla de la diviſion où étoient les Princes Chrétiens, qui ſe faiſoient la guerre, au lieu d'unir leurs armes contre l'ennemi commun du Chriſtianiſme; il demanda que le tiers & que le dixiéme des revenus aſſignez pour l'entretien des Eccléſiaſtiques & du Service divin, fuſſent employez pour aider à fournir aux frais de la guerre contre les Maures; il renouvella ſes inſtances pour obtenir, que l'on fiſt un démembrement des revenus des Abbayes, des Communautez Eccléſiaſtiques, & meſme Religieuſes, pour employer les ſommes qui en proviendroient à la paye des ſoldats, & à la ſubſiſtance des troupes qu'on leveroit pour marcher contre ces Infidéles. Enfin il pria le Pape, qu'il luy pluſt d'accorder des Indulgences, à ceux qui par libéralité & par zéle, ſe cotiſeroient pour une ſi importante expédition, afin qu'ils puſſent eſtre dédommagez par des biens ſpirituels, du ſacrifice qu'ils feroient de leurs biens temporels pour ſeconder les pieuſes intentions d'Emanuel.

Motifs de cette Ambaſſade.

Aprés pluſieurs déliberations faites dans le Conſiſtoire, ſur les propoſitions de l'Ambaſſadeur, concernant la correction des mœurs des gens d'Egliſe, & la guerre qui étoit allumée entre les Princes de l'Europe. On y réſolut qu'une telle reforme ne ſe pouvoit faire qu'avec le tems, & que la conjoncture des affaires ne permettoit point au Pape, de s'intriguer pour la réünion des Princes, ſans avoir imploré le ſecours du Ciel pour toucher les cœurs, & pour diſpoſer les

Réponſe du Pape, aux remontrâces de l'Ambaſſadeur.

Ans de J. Christ. 1514.

esprits à une paix génerale, ce qu'il tâcheroit d'obtenir par des priéres publiques. Si le Pape refusa de faire agir son autorité & sa médiation, dans les deux premiéres propositions que luy fit l'Ambassadeur, il accorda sans peine la Bulle, pour faire lever sur les biens Ecclésiastiques, les sommes qu'il luy avoit demandées, & cela en faveur de la destination que le Roy en devoit faire pour l'honneur de l'Eglise, & pour le maintien de la Religion. D'Acugna aprés avoir conduit sa négociation, avec toute l'habileté qu'on en pouvoit attendre, eut son audience de congé, & revint en Portugal, où l'on avoit sceu ce qui s'étoit passé à Rome.

Concession du Pape en faveur du Roy.

Bien que les Papes eussent fait de semblables concessions à quelques Princes, en de pareilles rencontres, celle-ci ne fut pas également approuvée en Portugal. Les éxemples d'Alfonse IX. d'Alfonse XI. de Ferdinand V. & d'Isabelle, Rois de Castille, qui avoient obtenus de telles graces, trouverent plus de censeurs que de partisans, encore que personne n'ignorast, que le Pape n'avoit eu intention que d'aider ces Princes à chasser les Maures d'Espagne, & à faire la guerre à ceux de Grenade.

Exemple de cette concession.

Si les Rois de Castille ont obtenu ces concessions, je crois devoir remarquer ici, que les Rois de Portugal ont gardé de tous tems une conduite bien différente. On sçait qu'Alfonse I. du nom, s'étoit trouvé dans le mesme cas, & que néanmoins, ce Prince avoit fait scrupule de toucher aux biens de l'Eglise, quoique ce fust pour les employer à la guerre contre les Infidelles; que Sanche son fils, avoit gardé la mesme conduite dans la guerre qu'il eut avec les Maures d'Andalousie, qu'il défit sur les bords du Guadalquivir; que Jean I. qui s'étoit rendu maître de Ceuta; qu'Alfonse V. qui avoit conquis Tanger, Arzile, & Alcacerquibir; que Jean II. qui s'étoit signalé dans ses longues guerres en Afrique, & qu'enfin tous ces Rois avoient fait ces grandes conquestes, & avoient envoyé plusieurs flottes sans faire aucunes levées sur les biens de l'Eglise, ni sur ceux des Ministres des Autels.

Loüable scrupule des Rois de Portugal, sur ce sujet.

Ce qui s'étoit passé sur ce fait dans les premiérs Regnes,

servit

ſervit de prétexte au peuple, pour former des raiſonnemens divers ſur les intentions du Roy, encore qu'il n'en euſt eu que de fort droites, quand il fit faire cette propoſition au Pape. On murmura bien davantage, lors qu'on ſceut dans le monde, qu'à la ſollicitation de l'Ambaſſadeur, on avoit gliſſé une clauſe dans la Bulle, par laquelle le Roy pouvoit de ſon chef, faire telle diſtribution qu'il luy plairoit de l'argent qui proviendroit de cette conceſſion, & qu'au lieu de la deſtiner uniquement au payement de ſes troupes, aprés la publication de la Croiſade, il en avoit une ſi pleine diſpoſition, qu'il dépendoit de luy d'en faire part à ceux qui avoient rendu des ſervices à l'Etat, de quelque nature qu'ils euſſent été. On en murmura hautement; on oſa meſme dire, qu'il y avoit eu trop de facilité de la part du S. Pere, & de la ſurpriſe du coſté de l'Ambaſſadeur & de ſes Secretaires; on les accuſa d'avoir agi en cette occaſion, comme des gens intereſſez, & qui eſpéroient par-là d'eſtre recompenſez du ſuccés de leur négociation. Quoiqu'il en ſoit, cela fut ſuivi d'une éſpece de fatalité ſur les affaires du Roy en Afrique. La Nobleſſe qui s'étoit épuiſée dans le ſervice, & qui ne pouvoit plus en ſoutenir la dépenſe, ſe plaignit de n'avoir point de part aux ſommes qu'on avoit levées pour la mettre en état de le continuer. Parmi ceux qui avoient lieu d'attendre des gratifications, ou meſme des récompenſes, on n'en trouvoit aucun qui paruſt content; on diſoit publiquement que les favoris étoient préferez aux gens de guerre, & que la brigue arrachoit au mérite, ce qui luy étoit uniquement deû.

Murmure public ſur une des clauſes de la Bulle.

Ces plaintes furent ſi génerales, & parurent ſi juſtes à Emanuel, que ce Prince, à qui les éxemples des Rois ſes prédeceſſeurs, avoient deſſillé les yeux, fit une pleine remiſe au Clergé, & aux Communautez Religieuſes, du tiers & du dixiéme des revenus Eccléſiaſtiques, que le Pape avoit accordez ſur la demande qu'on luy en avoit faite. Les uns & les autres, touchez de reconnoiſſance ſe cotiſerent pour un don gratuit de cent cinquante mille ducats, payables en trois payemens égaux.

Le Roy fait une remiſe en faveur des gens d'Egliſe.

Ans de J. Christ. 1514.

Abus odieux que l'on fit des Indulgences.

On n'en usa pas ainsi dans la suite des Indulgences qui venoient de Rome. L'abus en fut si grand, lors que la distribution en fut faite, que la plûpart de ceux qui en purent obtenir en firent commerce, & les vendirent. Il est vray, que quand le Roy l'eut appris, il en fit faire des éxemples publics, puisqu'on condamna ces infames Marchands à des peines pécuniaires & corporelles, & à la restitution de ce qu'ils avoient enlevé au zéle des véritables Fidelles.

Injuste appréciation des revenus Ecclésiastiques.

A l'égard des sommes qui devoient se lever sur les revenus de quelques Abbayes, & qui aprés l'évaluation qu'on en fit, montoient à une grosse somme, le Roy les modéra encore considérablement. Il nomma des Commissaires pour regler la taxe qui devoit estre imposée, à proportion des revenus de chaque Abbaye, dont le Roy voulut éxempter quelques-unes. Si cet ordre eust été éxecuté selon les intentions de ce Prince, personne ne se seroit plaint, & chacun auroit donné avec un sincére empressement, ce que l'on éxigeoit; mais ceux qui eurent la commission de priser les fruits de ces Benefices, & de prendre sur les sommes qui proviendroient de la vente, l'argent que l'on devoit donner à chaque *soldat de Jesus-Christ;* c'est ainsi qu'on les appelloit. Ces appréciateurs mirent à si bas prix les denrées, qu'à peine retira-t-on assez d'argent pour fournir à la paye des soldats; de sorte que les possesseurs des Benefices se virent obligez d'en abandonner le titre, pour n'estre point tenus de fournir sur leurs autres biens, les sommes ausquelles on les avoit taxez.

Arrivée de l'Ambassadeur Abissin, à Lisbonne.

Pendant que le Roy envoyoit des Ambassadeurs dans les Cours étrangeres, Mathieu, qui étoit celuy de l'Empereur des Abissins, arriva à Lisbonne. Il étoit escorté par des Officiers Portugais qu'Albuquerque luy avoit donnez pour l'y conduire quand il partit de Goa, où ce Vice-Roy luy avoit fait rendre de grands honneurs, pour luy faire oublier les outrages qu'il avoit receus à Dabul. Mais soit que durant leur route, ce Ministre, qui étoit Armenien, & qui faisoit profession du Christianisme, n'eust pas soutenu son caractére, ou que les Officiers Portugais fussent sortis du leur, ils

luy avoient fait de nouvelles indignitez, & l'avoient traité avec tant de mépris, qu'ils n'en avoient pas fait plus de cas, que ſi c'euſt été un inconnu, ſans caractére & ſans nom.

Ans de J. Christ. 1514.

Cet Ambaſſadeur, qui dans cette occaſion, n'avoit point d'autre parti à prendre, que de ſouffrir & de ſe taire, s'arma d'une grande patience, juſqu'à ce qu'il fuſt arrivé à Liſbonne. Mais auſſi quand il eut ſalué le Roy, il s'en plaignit d'une telle maniére, qu'il fit remonter juſqu'à l'Empereur ſon maître, les mauvais traitemens qu'il avoit receus des Officiers Portugais pendant ſa navigation, & ſupplia le Roy de luy en faire juſtice.

Plainte de cet Ambaſſadeur.

Emanuel entra dans le reſſentiment de ce Miniſtre, & fit arreſter ces Officiers pour en faire un éxemple, & pour ne pas donner lieu aux Princes étrangers, de dire qu'on avoit violé le droit des gens, en la perſonne d'un de leurs Ambaſſadeurs. Mathieu, qui connut que cette affaire pouvoit avoir de fâcheuſes ſuites pour ceux de qui il avoit de ſi grands ſujets de ſe plaindre, tourna ſon juſte reſſentiment en génerosité, & ſollicita le Roy à leur rendre la liberté, & à leur faire grace, ce qu'Emanuel ne put refuſer aux vives ſollicitations de cet Ambaſſadeur.

Le Roy luy en fait raiſon.

Ce Miniſtre s'en contente, & ſollicite le pardon de ces Officiers.

Mais avant que d'entrer dans le ſujet de cette Ambaſſade, je ne crois pas hors de propos de parler ici de l'erreur où ſont tombez les Auteurs touchant le Preſtre Jean, & l'Empereur des Abiſſins; de la ſituation de cet Etat; des mœurs des peuples; du caractére de leurs Rois, & de leur Religion.

Les Hiſtoriens en ont écrit différemment. Nous liſons dans un Auteur contemporain, que le Preſtre Jean régnoit chez les Tartares, & que ſon Empire étoit d'une vaſte étenduë. L'Auteur qui en parle dans ces termes, dit l'avoir appris d'un Eveſque Arménien, que ceux de ſa nation, députerent environ l'année 1145. au Souverain Pontife.

Otto Friſingenſis Chronic. l. 7. cap. 33. de Preſbitero Joanne.

Ce meſme Auteur aſſeure, que peu d'années auparavant un certain Prince, appellé Jean, Chrétien de nom, & Neſtorien de profeſſion étoit réveſtu du caractére de Preſtre, &

Ans de J.Christ. 1514.

Paul Jove, lib.14. Hist.

de Roy, & que ses Etats étoient situez vers l'extrémité de l'Orient. Il ajoûte encore, qu'il entreprit la guerre contre deux des Rois de Médie & de Perse, qu'il avoit pris Tauris, alors capitale de cet Etat; que ces Princes en étoient venus aux mains avec luy; que le combat avoit duré trois jours; qu'ils avoient mieux aimé perdre la vie, que de prendre une honteuse fuite à la veuë de leur ennemi. Il est vray que cette victoire cousta bien cher au Prestre Jean, puisque les Tartares se liguerent contre-luy, & que du débris de son Empire, ils en fonderent le leur.

Damien Goez. Loüis Cadamusti. Alvarez Genebrad. Scaliger, &c.

Paul. Venetus, in Hist. lib. 1. cap. 42. & 43. Aitonius de Tartaris, cap. 16.

C'est de ce mesme Prestre Jean, qu'un célebre Auteur Portugais, a confondu l'Empire avec celuy des Abissins, ce que plusieurs autres Historiens ont fait à son exemple. Toutefois, Paul de Venise n'a pas donné dans cette opinion, il a parlé séparément de l'Empire des Abissins, & de celuy du Prestre Jean. Il dit, que la race n'en étoit pas encore éteinte, puis qu'il rapporte, que du tems qu'il écrivoit, les Chams de Tartarie, marioient leurs filles avec les descendans des Princes qu'ils avoient dépossedez.

Situation de l'Abissinie.

Jean Leon, & Marmol. descript. d'Afriq. & Nicola. Coudinho de Reb. Abyss. Voyage de Vincent le Blanc, & de Hebert. Isac Vossius, de Origine Nili Samson. Duval. Baudrand.

Au reste, l'étenduë de l'Empire d'Abissinie étoit autrefois beaucoup plus grande, qu'elle ne l'est depuis environ soixante années. Les Arabes, les Turcs, & les Gales peuples d'Afrique en Etiopie, s'étant mis en possession d'une partie des Etats contenus sous le nom d'Abissinie. Ce Royaume étoit borné par l'Egipte vers le Septentrion, par les montagnes de la Lune du costé du Midy, & s'étendoit du costé de l'Orient, jusqu'au sein Persique, & de là jusqu'au port de Suez.

Les montagnes y sont fréquentes, & presque inaccessibles. La plûpart des chemins sont si étroits, qu'à peine un homme peut y passer sans estre en danger de se perdre; mais en recompense, les plaines qu'on trouve sur leurs cimes sont aussi belles, que les abords ont paru difficiles & rudes. Il y a des fontaines d'eau douce, & des prairies couvertes de bétail, & particuliérement de chevaux dont on fait estime. Les valées, en quelques endroits, forment encore des campagnes plus étenduës & plus fécondes, & si l'on en croit

quelques rélations particuliéres, on y fait tous les ans une triple moisson, parce que l'on ensémence les terres, aussitost aprés que les recoltes sont faites. Il est vray, qu'on ne fait point de vin des excellens raisins que le terroir produit, & cela peut-estre à cause de la grande fermentation de la chaleur de l'esté qui le corromproit trop aisément ; de sorte que les Abissins ne se servent que d'hydromel, dont la boisson est saine & agréable. Si ces peuples, qui naturellement sont paresseux, cultivoient les terres, ce seroit un païs aussi abondant en fruits & en grains, qu'il l'est en mines d'or, d'argent, de cuivre, de fer, de plomb, & de soufre. On dit néanmoins, que les Abissins sont sortis de leur indolence naturelle, depuis que le commerce est établi entre-eux & les Portugais, & qu'à l'éxemple des peuples de l'Europe, ils sont devenus industrieux à tirer quelque profit de ce que leur climat produit. Cela est si constant, qu'ils passent à present dans les païs étrangers, & qu'ils y portent leurs effets pour les vendre, ou pour les échanger contre d'autres denrées.

Ans de J. Christ. 1514.

Caractére de ses peuples.

Le trafic, qui est un fruit de la bonne intelligence ou de la paix, étant quelquefois suivi de guerres ou de querelles, les Abissins voulurent se mettre en état de se défendre, en cas qu'on les traversast dans leurs entreprises & dans leurs voyages. Comme ils n'avoient point d'armes, ils en forgerent de fer, qu'ils fabriquerent à leur mode, & le plus artistement qu'il leur fut possible ; mais quand ils virent les armes à feu des Portugais, ils en firent de pareilles, & s'en servirent bientost aprés dans leurs guerres contre les Gales. Enfin, les Abissins ne sont pas moins respectueux à l'égard de leurs Prestres, que fidelles à l'égard de leurs Rois.

Industrie des Abissins, pour se faire des armes.

L'ancienne & longue origine qu'ils donnent à ces Monarques, est embarrassée de tant de fables, qu'on ne peut en parler sans tomber dans de pareils inconveniens. Ainsi je me contenteray seulement de dire, que l'Empereur des Abissins est appellé par quelques-uns *Bel*, ou *Belulgian*, c'est-à-dire, *Puissant Prince*. On luy donne encore le nom de *Grand Neguz*, ou d'Empereur. Une Croix d'or luy sert

Différence des noms de cet Empereur.

Ans de J. Christ. 1514.

de sceptre, & sa Couronne est faite de mesme matiére.

Aprés la mort de Nahu, l'un des derniers Empereurs Abissins, David son fils, monta sur le trône en 1507. L'éducation qu'on avoit donnée à ce jeune Prince, luy avoit formé un caractére de sagesse & de valeur, qui luy mérita l'amour de ses peuples, l'estime du souverain Pontife & celle d'Emanuel, ausquels David envoya des Ambassadeurs.

Il habite ordinairement sous des tentes.

Ces Monarques Abissins, au lieu d'avoir des Palais dans les villes, n'habitent que dessous des tentes, que l'on dresse en pleine campagne. On diroit, en voyant le grand ordre qui est observé dans leur camp, que ce sont des citez ambulantes. Les ruës y sont fort larges, la police y est rigoureuse, & le culte de la Religion y est aussi éxactement observé que dans les Temples des plus belles villes de l'Empire.

Ancien usage de ces premiers Empereurs; mais aboli par David.

Ces Souverains ne se laissoient point voir à leurs sujets, & quand ils étoient obligez de se faire entendre des peuples, ou de donner leurs ordres aux Officiers, ils se servoient d'un Trucheman, qui derriére un rideau, & par forme d'Oracle, déclaroit les intentions de l'Empereur; mais pour témoigner que ce Prince étoit present, & qu'il n'ignoroit pas ce qui se faisoit en son nom, il montroit ou un pied, ou un bras, & cela suffisoit aux peuples. Cet usage subsista jusqu'à ce que les Portugais leur eussent appris que les Rois de l'Europe se montroient à leurs sujets, & qu'ils se communiquoient à eux. Pour lors, cet Empereur en usa de mesme maniére, & se régla sur leurs éxemples.

Religion des Abissins.

Jean de Barros. Marianus Victor, Hist. d'Etiopie. Nicol. Codinho de Reb. Abiss. Dam. de Goez de morib. Etiop. Ludolf. Hist. de l'Abissinie ch. 2.

Quant à la Religion, les Abissins professoient autrefois la Judaïque, dans laquelle ils disoient, que leurs prédecesseurs avoient été élevez par deux de leurs Reines. *Macqueda*, qui étoit le nom de la premiére, & qui fut connuë sous le nom de la Reine de *Saba*, les a instruits de la loy Judaïque. La seconde Reine, qui avoit nom *Candace*, leur annonça la loy de Jesus-Christ, par le ministere de l'Eunuque baptisé par saint Philipe. Enfin les Abissins tirent de si loin l'origine de leur Religion qu'ils avancent que la Reine

de Saba, étant allée voir Salomon, en avoit eu un fils, nommé *David Melich* ou *Menilehech*; qu'elle l'avoit fait instruire dans la Religion des Juifs, de laquelle ce Prince voulut qu'on suivist les loix dans l'Abissinie, quand il eut atteint l'âge de régner.

Ans de J. Christ. 1514.

Au reste, les Prestres Abissins ont pris un si grand ascendant sur les peuples, & mesme sur leurs Rois, que la vie de ces Princes, semble ne dépendre que de leur caprice. Ces Prestres, à qui le mariage est permis, les abusent par l'austerité des régles qu'ils se sont imposées, & qu'ils observent avec beaucoup d'éxactitude, & de fidelité. Ils n'ont aucun commerce avec leurs femmes, lors qu'ils se disposent à quelque acte de Religion, & font de la pureté du corps, une des principales préparations aux fonctions de leur ministere. S'ils survivent à leurs femmes, il leur est défendu d'en prendre une seconde. Ils sont obligez de garder une grande continence pendant leur viduité, & s'ils sont convaincus d'avoir quelque intrigue avec une femme, on les en punit par une honteuse dégradation.

Autorité des Prestres Abissins, & leur fidelité à leur état.

Les Moines Abissins, dont le genre de vie est trés-rude en toutes ses circonstances, observent l'ordre & l'institut de saint Antoine, hermite d'Egipte. Leur Géneral s'élit à la pluralité des voix, toutefois cette élection seroit nulle sans la confirmation du Patriarche d'Alexandrie. Voilà quels sont les engagemens de ceux qui se sont voüez au service des Autels.

Moines Abissins & leur institut.

A l'égard des céremonies de la Religion, ces peuples en ont un grand nombre qui leur sont particuliéres. Ils font circoncire leurs enfans masles, huît jours aprés celuy de leur naissance, & les baptisent quarante jours aprés leur circoncision; ils soumettent mesme le sexe feminin à une espéce de circoncision, que l'on fait soixante jours avant la céremonie du baptesme. On n'y présente les enfans que le Samedy & le Dimanche, parce que ce sont les seuls jours qu'on célebre la Messe, & que l'on administre l'Eucharistie aux petits enfans. Ils redoublent leur culte pour honorer par des solemnitez extraordinaires le jour du baptesme de

Baptesme & circoncision des Abissins.

Ans de J. Christ. 1514.

Jesus-Christ; ils demandent avec une sincere ferveur le renouvellement du leur, & croyent que le premier baptesme opére le bonheur de l'ame, & que les baptesmes annuels, contribuent à la pureté du corps.

Ils imposent beaucoup par le respect, dont ils paroissent pénetrez à la veuë de leurs Autels; ils n'entrent jamais dans leurs Temples que pieds nuds; le silence y est géneral, & chacun n'est occupé que du sacrifice qu'on y célebre, ou des mystéres de la Religion. L'austerité des jeusnes ne céde en rien à leur modestie dans les Temples, ils la portent mesme si loin, qu'ils ne mangent point durant tout le jour, encore faut-il que ce soit aprés le coucher du Soleil. Enfin, ils ont une particuliére & profonde véneration pour les actions & pour la mémoire des Saints, qu'ils invoquent par devotion dans leurs nécessitez.

Leur modestie dans les Temples, & la rigueur de leurs jeusnes.

Ils invoquent les Saints.

Toutes ces dispositions paroissoient trop heureuses, pour ne pas espérer, que ces peuples augmenteroient un jour le nombre des Fidelles, & des véritables Ortodoxes, ainsi qu'il est arrivé, & c'est ce que l'on doit aux soins & au zéle des Missionnaires, que les Rois de Portugal y ont envoyez depuis la fin du quinziéme siécle.

Mais pour réprendre le fil de l'Histoire, & pour examiner, ce qui avoit donné lieu à l'Ambassade de l'Empereur d'Abissinie, il est nécessaire de remonter jusqu'à l'année 1486. que le Roy Jean II. envoya Jean Petrejo en Etiopie, parce que personne jusqu'alors, n'avoit pu encore remarquer l'éloignement qu'il y a de ce païs aux Indes Occidentales. Quoy que la curiosité de ce Monarque eust beaucoup contribué à faire chercher cet Empereur dont le pouvoir, les richesses, & les forces le distinguoient parmi les Potentats de l'Etiopie, ce ne fut pas néanmoins sur cette réputation de grandeur & de puissance, que le Roy Jean se régla pour découvrir les Etats du Prince qu'il faisoit chercher. La seule qualité de Prince Chrétien l'y détermina, comme on le verra dans la suite. Petrejo ayant donc sceu que l'Empereur des Abissins, étoit le seul Roy qui professoit le Christianisme, alla au Mont Sina; de-là il retour-

Navigations de Petrejo.

na

na à Aden, & enſuite il deſcendit en Abiſſinie. David, qui avoit ſuccedé à Alexandre, auſſibien qu'à Nahu, fils de ce dernier, ne conceut pas moins d'amitié pour Petrejo, que les Rois ſes predeceſſeurs.

Ans de J. Christ. 1514.

Petrejo, qui par ſon établiſſement en Abiſſinie, étoit comme naturaliſé Etiopien, eut pluſieurs conferences avec David ſur la puiſſance d'Emanuel, & ſur les conqueſtes que Vaſco Gama, & les autres Capitaines Portugais, avoient faites dans pluſieurs régions d'Orient. Il luy en laiſſa une ſi haute idée, que ce jeune Prince ſe ſentit un grand deſir de s'allier avec le Roy de Portugal; mais comme David ne pouvoit rien faire ſans l'avis d'Helene ſon ayeule & Régente du Royaume, il luy communiqua ce deſſein. Helene l'approuva, & voilà ce qui donna lieu à l'Ambaſſade dont il s'agiſſoit en la perſonne de Mathieu, qui en rempliſſoit les fonctions.

Motifs de l'Ambaſſade du Prince Abiſſin.

Trois jours aprés l'arrivée à Liſbonne de l'Ambaſſadeur Abiſſin. Pierre Vazez, & le Comte de Villa-Nova, allerent le prendre dans la maiſon qu'on luy avoit préparée, & le conduiſirent dans les appartemens du Palais où le Roy devoit luy donner audiance. Dés qu'Emanuel apperceut cet Ambaſſadeur, il ſe leva de ſon fauteüil, alla au-devant de luy, & l'embraſſa avec de grandes marques d'amitié. Ce Miniſtre receut cet honneur avec beaucoup de reſpect, & luy préſenta les lettres de David & d'Helene, écrites en langue Arabique & Perſanne. Ces lettres étoient cachetées de cinq ſceaux d'or, où l'on avoit gravé en caractéres Abiſſins pluſieurs ſymboles, imaginez en faveur de l'alliance qu'ils projettoient de faire avec Emanuel. L'Ambaſſadeur luy donna enſuite une boëte d'or, dans laquelle il y avoit une Croix faite du propre bois de celle de Jeſus-Chriſt, que les anciens Rois Abiſſins avoient envoyé chercher à Jéruſalem.

Audiance donnée à cet Ambaſſadeur.

Bien que les lettres de David & d'Helene, fuſſent écrites en caractéres Perſans, le langage en étoit moral & fort Chrétien. Ils ſouhaitoient mille benedictions à Emanuel, au nom de la ſainte Trinité, dont David & Helene parloient

Ce Miniſtre préſente ſes lettres de créance au Roy.

Ans de J. Christ. 1514.

avec beaucoup de reverence. Ils luy proposoient une ligue offensive & défensive, pour faire la guerre aux Mahometans, & pour tâcher de conquerir sur eux, le saint Sepulcre qu'ils avoient enlevé aux Chrétiens. L'empressement qu'ils témoignoient d'unir leurs maisons, aussibien que leur puissance, n'étoit pas moins grand, que leur zéle pour la Religion. Ils parloient de marier leurs enfans, les uns avec les autres, & offroient de les doter si richement, que cela auroit suffi pour enrichir un Royaume. Emanuel y répondit avec tant d'estime & de reconnoissance, qu'il ordonna que l'Ambassadeur seroit défrayé avec tout son cortége, durant son séjour à Lisbonne.

Manœuvre des ennemis d'Albuquerque.

Les ennemis secrets d'Albuquerque, voyant que cette Ambassade augmentoit sa réputation, par les soins qu'il avoit pris de réparer l'outrage qu'on avoit fait à Mathieu, & de le faire conduire en Portugal, voulurent luy en oster le mérite. Pour en venir plus facilement à bout, ils firent courir le bruit que cette Ambassade étoit supposée; que l'Ambassadeur Abissin étoit une créature d'Albuquerque, & que de son autorité, il luy avoit donné ce caractére pour surprendre le Roy, & pour luy persuader par-là, qu'il n'étoit occupé que de sa gloire. Comme ce mauvais office n'eut pas tout le succés, que ceux qui l'avoient imaginé s'étoient promis, la suite n'en fut pas désavantageuse au Vice-Roy.

George Albuquerque, a le gouvernement de Malaca.

Pendant que l'on préparoit à Lisbonne, des honneurs au Ministre de David, Albuquerque donnoit des ordres à Cochin pour les Indes. Il y envoya George Albuquerque son parent, pour commander dans Malaca, au lieu de Rodrigue Britto qui avoit fait son tems. George, ayant appris, dans sa route, que le Roy de Bantam se disposoit à inquiéter Abdala Seigneur de Compar, parce qu'il s'étoit déclaré pour ami des Portugais, crut que cet aveu méritoit qu'on le secourust contre les ennemis qu'il s'étoit attirez, & de fait les Portugais délivrerent bientost aprés Abdala de ce nombre d'ennemis, ausquels, il n'étoit point en état de résister. Aussitost que George Albuquerque fut arrivé à Mala-

ca, il receut ordre du Vice-Roy de dépoſer Ninachet de ſa charge de Juge, & d'en reveſtir Abdala, ce que ce Seigneur accepta volontiers pour s'attirer la protection des Portugais. Quoique la conduite de Ninachet fuſt trés reprochable, à cauſe de ſes malverſations & de ſes violences, cependant le Vice-Roy ne l'en dépoſſedoit qu'avec peine. Il n'avoit pas oublié les anciens ſervices que cet homme avoit rendus aux Portugais; mais d'un autre coſté, il devoit cette ſatisfaction au peuple, qui en beaucoup d'occaſions avoit ſervi de victime au reſſentiment ou à l'autorité de ce Juge. D'ailleurs, il avoit à reconnoiſtre la fidelité d'Abdala. Cette maxime de politique, d'obliger les nouveaux alliez, aux dépens meſme des anciens amis, fut une raiſon preſque auſſi puiſſante que la premiére, & qui porta le Vice-Roy à garder cette conduite, qui dans le fonds étoit juſte, mais dont les motifs n'étoient connus que dans Malaca.

Ans de J. Christ. 1514.

Dépoſition de Ninachet pour reveſtir Abdala de la charge de Juge.

Les partiſans de Ninachet s'intereſſerent dans ſon malheur, parce que leur fortune tomboit avec la ſienne. Ils chercherent à le juſtifier, & vanterent ſa probité; mais ni leur zéle, ni leur intereſt qui les faiſoit agir, ſous prétexte du bien public, n'ébranlerent point le Vice-Roy. Ninachet fut dépoüillé honteuſement du caractére de Juge, & privé de ſa charge. Cet affront fit une ſi vive impreſſion ſur ſon eſprit, que ne pouvant ſurvivre plus long-tems à ſa honte, ni porter ſon reſſentiment juſque ſur la perſonne de ſon Concurrent, il ſe précipita dans les flâmes d'un bucher, qu'il avoit fait dreſſer pour y terminer ſa vie. Ninachet, qui vouloit diſculper ſa mémoire du tort que la poſterité luy pourroit donner, proteſta, avant que de ſe procurer la mort, que ſa conduite étoit irréprochable. Il vanta ſa droiture, éxagera ſa fidelité dans les différens emplois dont il avoit été pourvû depuis qu'il avoit pris le parti des Portugais, & finit ſon apologie par un long détail des ſervices importans qu'ils leur avoit rendus.

La protection des Portugais attira encore un nouvel ennemi à Abdala, en la perſonne du Roy de Lingua, gendre de celuy de Bantam. Comme Abdala n'avoit dans Com-

Ans de J. Christ. 1514.

par qu'un trés petit nombre de gens pour opposer à ceux, qui l'avoient investi par terre & par mer. George Botel, qui l'alloit prendre à Compar pour le mener à Malaca, ayant appris l'état où il se trouvoit, il le fit sçavoir à George Albuquerque, & luy demanda du secours. Ce Gouverneur fit aussitost mettre à la mer quatre de ses plus grands navires, il en renforça l'équipage de cent Portugais, & de sept cens Malacans, & les envoya à Botel. Dés que ce Capitaine eut receu ce secours, il s'alla poster à l'embouchure de la riviére qui traverse tout ce païs. Quand Botel se vit maître de cette embouchure, il détacha quelques vaisseaux pour aller canonner les ennemis qui s'étoient emparez des hauteurs, afin de les attirer à un combat, ou de les contraindre à la levée du siége qu'ils avoient formé devant Compar.

Abdala est investi dans Compar.

Le Gouverneur de Malaca le secourt.

Le Roy de Lingua, qui commandoit son armée en personne, se disposa à la bataille que les Portugais luy présentoient. Comme ce Prince se reposoit sur le nombre de ses bâtimens, & sur celuy de ses soldats, il laissa quelques troupes pour garder & pour défendre les travaux qu'il avoit commencez devant Compar. Il se mit à la mer avec une flotte de quatre-vingts vaisseaux, que ces peuples nomment *Lanciaires*, sur lesquels il y avoit plus de six mille hommes d'équipage; il profita de l'occasion du flux & du vent, qui le poussoient sur les Portugais, & fit voile à leur rencontre.

Puissant armement du Roy de Lingua.

A l'approche d'un si puissant armement, Botel fit un petit discours à ses gens. Il leur représenta, que le grand nombre d'ennemis n'ayant jamais étonné les Portugais, quoique souvent inférieurs, & leur dit, qu'il esperoit de trouver en eux la mesme fermeté & le mesme courage. A ces mots, les soldats l'interrompirent, & le presserent de les mener aux ennemis. Ils y allerent avec tant d'ardeur, qu'ils attaquerent un grand vaisseau qui étoit à la teste de la flotte du Roy de Lingua, & le canonnerent. La plus grande partie de l'équipage de ce bâtiment, fut emportée par les premiéres vollées de canon, la crainte s'empara du reste, les matelots & le patron abandonnerent la manœuvre, & se retirerent à fond de calle. Le vaisseau étant sans pilote, na-

vigea par le travers, toucha de la prouë & de la poupe les deux bords de la riviére, servit de barriére aux Portugais, & ferma le passage aux autres bâtimens de la flotte ennemie.

Ans de J. Christ. 1514.

Les soldats, & particuliérement les gardes du Roy de Lingua, qui étoit sur ce bord, se voyant prests à estre investis par les Portugais, parurent sur les ponts, & firent une grande résistance, pendant que ce Prince passa sur une autre bâtiment. Les autres navires ennemis en userent de mesme; de sorte que ce grand vaisseau demeura aux vainqueurs. Les troupes qui gardoient les travaux & les lignes qu'on avoit faits devant Compar, les abandonnerent & leverent le siége. Quand Abdala se vit en liberté, il prit la route de Malaca, où Botel receut les applaudissemens dûs à sa valeur.

Déroute des vaisseaux ennemis, & levée du siége de Compar.

Tandis que cela se passoit à Malaca, le Vice-Roy, envoya de Goa un de ses Capitaines nommé Begie, à Mamud Roy de Cambaja, pour obtenir la permission de bâtir une Citadelle dans l'Isle de Diu. Cette Isle est située dans les Etats de Mamud, & séparée du Continent par un petit détroit de mer. Mamud y consentit dans l'espérance de faire un profit considérable; mais Jaz Gouverneur de Diu, & qui avoit beaucoup de crédit sur l'esprit de ce Prince, allégua tant de raisons pour luy faire comprendre de quelle importance il luy étoit de révoquer sa parole, & d'empêcher la construction de ce Fort, qu'enfin Mamud, désabusé par les soins de Jaz, ne voulut plus qu'on executast ce qu'il avoit promis. Comme ce changement pouvoit le brouiller avec le Vice-Roy, s'il ne le dédommageoit d'ailleurs, il fit dire à Begie, qu'Albuquerque pouvoit choisir ou de Surate, ou de Bombain, villes marititimes de son Royaume, pour y faire construire une Citadelle, au lieu de celle qu'il projettoit de bâtir à Diu. Begie, qui sur ce pied, ne pouvoit consommer les affaires dont il étoit chargé, revint à Goa pour rendre compte au Vice-Roy, du changement que l'avis de Jaz avoit apporté dans les affaires.

Diu, & sa situation.

Osorius, liv. 9. Maffée, liv. 11. & 15. Goez tom. 2. Rer. Hisp.

Le Roy de Cambaja revoque la permission qu'il avoit donnée de bâtir une Citadelle.

Lorsque l'armement que le Vice-Roy faisoit faire dans

Ans de J. Christ. 1514.

le port de Goa, fut prest à mettre à la voile, on fit courir le bruit qu'on devoit l'envoyer en Arabie, pour ne point découvrir les desseins qu'on avoit sur Ormus. La commission, que dans cette veuë, le Vice-Roy donna à Pierre Albuquerque son neveu, d'aller avec quatre vaisseaux vers le Cap de Guardafu, fit deux effets également avantageux. L'un servit à couvrir la destination de cet armement, & l'autre contribua à tenir les Arabes en allarme. Pierre fit voile vers ce Cap, il y demeura à l'ancre une bonne partie de l'été, & n'en sortit que pour donner la chasse à dix vaisseaux Arabes qu'il prit. Il alla ensuite à Ormus, pour lever le tribut que le Roy Tor, qui avoit succedé à Zeifadin, devoit payer à Emanuel. Tor ne se trouvant pas en état d'y satisfaire entiérement, donna dix mille écus, sur la somme à laquelle montoit son tribut. Il convint avec Pierre, du tems qu'il donneroit le reste, & ratifia l'alliance faite entre Emanuel & Zeifadin, son prédecesseur; mais il ne voulut pas consentir à la construction d'une Citadelle.

Le Roy d'Ormus paye une partie du tribut, & refuse la permission de bâtir une Citadelle.

Pierre, au lieu d'insister plus long-tems sur ce dernier article, se remit à la mer, & dressa sa route vers l'Isle de Baharen, située dans la mer Persique, & distante de plus de cent lieuës du sein Persique, où l'Eufrate & le Tigre vont se perdre. Ce Capitaine arriva fort heureusement dans les environs de cette Isle, quoique le Roy d'Ormus l'eust averti du grand nombre d'écueils qu'il trouveroit dans sa route.

Navigation de Pierre Albuquerque, à Baharen.

Dans le tems qu'il se disposoit à y entrer, un vent qui se leva, l'éloigna du port, & le poussa dans le havre d'une ville de Perse, appellée Raxel. Il y trouva Mirbuzaca, l'un des Capitaines d'Ismaël Sophi, qui étoit à l'ancre avec vingt vaisseaux qu'il avoit pris sur le Roy d'Ormus. Pierre indigné de voir qu'un Prince tributaire d'Emanuel, receust un outrage de cette nature, fit dire à Mirbuzaca, qu'il luy renvoyast les bâtimens dont il s'étoit emparé, puisqu'ils appartenoient au Roy d'Ormus, sinon qu'il iroit les reclamer par les voyes de fait. Comme Albuquerque ne doutoit pas que ce procedé ne surprist beaucoup Mirbuzaca,

Ce Capitaine reclame des vaisseaux qui appartenoient au Roy d'Ormus.

l'Officier qui luy porta cette parole avoit ordre de luy dire, que les Portugais en usoient de cette maniére, quand on insultoit quelques-uns de leurs alliez, en la personne de leurs Capitaines, ce qu'ils ne souffroient jamais sans se mettre en état de les vanger, & d'en tirer raison.

Ans de J. Christ. 1514.

Le Capitaine Persan, intimidé par un tel compliment, aima mieux se faire honneur de cette nécessité, que de s'y voir contraint, & manda à Pierre, qu'à la considération d'Emanuel, il luy renvoyoit les vaisseaux Ormussiens, quoiqu'il les eust pris de bonne guerre. Pierre glorieux d'avoir rendu ce service au Roy Tor, qui d'ailleurs n'avoit pas sujet de s'y attendre, remena ces bâtimens à Ormus. Il en repartit incontinent aprés pour retourner à Goa, où le Vice-Roy faisoit travailler sans discontinuation à l'armement qu'il destinoit pour faire descente à Ormus. Mais avant que de se mettre à la mer, il envoya Antoine de Sousa vers Crisnara, Roy de Narsingue, pour luy demander la ville de Batticala. Il chargea Gonsalve de Blancastel, de passer dans les Etats d'Idalcan, afin d'en obtenir quelques places en terre-ferme, que le Vice-Roy luy désignoit, à condition qu'on luy délivreroit à prix raisonnable tous les chevaux dont il auroit besoin. Ces deux Envoyez n'ayant pas réüssi dans leurs négociations, revinrent à Goa. On y vit arriver dans ce mesme tems cinq vaisseaux qui venoient de Lisbonne, & peu de jours aprés, un bâtiment Ormussien, qui portoit l'Ambassadeur que le Roy Tor envoyoit à Emanuel.

Il les remene à Ormus, & part pour Goa.

1515.

Aussitost que l'Ambassadeur d'Ormus eust remis à la voile pour aller à Lisbonne, le Vice-Roy fit la route de Cochin, à dessein d'accélerer le départ des vaisseaux, qui devoient retourner en Portugal. Il asseura la paix dans les Indes, pourveut à tout ce qui pouvoit en entrenir la durée, & se mit sur la flotte qu'il avoit destinée pour l'expédition d'Ormus. Cette flotte consistoit en vingt-sept grands vaisseaux, sans compter les autres petits bâtimens, sur lesquels il n'y avoit que des Indiens, commandez par des Officiers Portugais. Il alla moüiller dans le port de Mascaté, où il fit aiguade, & continua sa route vers Ormus. La nouvelle

Le Roy d'Ormus envoye un Ambassadeur à Emanuel.

Le Vice-Roy va à Ormus, avec une grande flotte.

Ans de J. Christ. 1515.

qu'on en donna au Roy de ce païs, le ſurprit, parce qu'il ne s'attendoit pas à eſtre inſulté de la part des Portugais, dont il étoit allié, d'autant plus, que depuis peu de jours, Pierre Albuquerque luy avoit fait rendre, & meſme remené les vaiſſeaux que Mirbuzaca, Capitaine Perſan, avoit pris ſur luy & ſur ſes ſujets. Comme il ne reſtoit aucun ſcrupule à ce Prince, que celuy de n'avoir pas conſenti à la conſtruction de la Citadelle, il ne héſita point à prévenir le Vice-Roy, à qui il fit réïterer une offre génerale de tout ce qui pouvoit dépendre de luy pour le ſervice d'Emanuel. Albuquerque accepta l'offre du Roy d'Ormus, & luy manda qu'il ſe ſouvinſt de la parole qu'on luy portoit de ſa part, pour ne le point obliger d'en demander l'éxecution par les voyes de fait.

Nouvelles offres du Roy d'Ormus.

Encore que cette réponſe fuſt aſſez préciſe, le Vice-Roy, qui connoiſſoit le caractere & la mauvaiſe foy de l'Ormuſſien & de ſes ſujets en géneral, fit croiſer la mer par des brigantins & par des vaiſſeaux legers, à deſſein d'empêcher qu'on ne jettaſt auncun ſecours dans Ormus. Pendant que le Vice-Roy s'étoit emparé des avenuës de cette ville, & qu'il la tenoit bloquée de toutes parts, ſans crainte qu'elle fuſt ſecouruë, l'Ambaſſadeur Ormuſſien arriva à Liſbonne. Il n'y fut pas long-tems ſans avoir ſon audiance, car les choſes étoient trop preſſantes pour conſommer le tems en céremonies & en diſcours. Ce Miniſtre repréſenta à Emanuel, que le Roy ſon Maître étoit dans l'impoſſibilité de luy payer le tribut ordinaire, parce que la crainte que les Portugais cauſoient aux Marchands étrangers, avoit entiérement interrompu le commerce. Il ajoûta que ces meſmes Marchands conduiſoient leurs denrées dans les Etats de ſes voiſins; que par là ſes doüannes étoient abſolument ruinées, & qu'ainſi, perdant les droits qu'il levoit ſur les entrées & ſur le debit des marchandiſes, en quoy conſiſtoit le plus liquide de ſes revenus, il ſe voyoit contraint à luy demander une remiſe des tributs qu'on luy avoit impoſez. L'Ambaſſadeur ſupplia auſſi le Roy d'interpoſer ſon autorité, pour empêcher que ſes Capitaines ne traverſaſſent plus les Marchands,

Réponſe du Vice-Roy.

Arrivée de l'Ambaſſadeur Ormuſſien, à Liſbonne.

Motifs de la remontrance de ce Miniſtre.

chands, ce qui seul pouvoit rétablir le trafic, & d'ordonner au Vice-Roy, qu'il n'envoyast plus de vaisseaux à Ormus, & qu'il permist que les bâtimens Ormussiens, eussent la liberté d'aller aux Indes, & ceux des Indes de venir à Ormus. Tor, non content de ces propositions, en ajoûtoit encore deux autres. Par l'une, il demandoit le payement des vaisseaux que les Portugais avoient pris sur luy & sur ses sujets, avec la restitution des effets qu'ils s'étoient appropriez par forme de confiscation. Par l'autre, il éxigeoit qu'on renvoyast sans rançon, les soldats & les matelots qui avoient été faits prisonniers.

Ans de J. Christ. 1515.

Le Roy, aprés avoir éxaminé les différens chefs, que contenoient les Mémoires de cet Ambassadeur, répondit au premier article, que si le Roy d'Ormus étoit aussi fidelle à sa parole qu'il l'avoit promis, & s'il consentoit à la construction de la Citadelle, dont on avoit déja jetté les fondemens à Ormus, il luy feroit une remise de la moitié du tribut qu'il s'étoit obligé de luy payer par leur dernier traité ; qu'en second lieu, il permettroit la navigation d'Ormus aux Indes, & des Indes à Ormus, & dans tels autres païs que Tor voudroit, pourvû qu'il ne receust sur ses vaisseaux que des Marchands des païs & des nations, avec qui les Portugais sont, ou seroient en guerre, & qu'il ne fist commerce d'aucunes marchandises de contrebande, & défenduës par leurs Ordonnances. Quant à la proposition que le Roy d'Ormus faisoit faire, de ne plus envoyer des vaisseaux sur la route de ses Etats, elle fut entiérement rejettée, pour ne point engager Emanuel, à renoncer aux droits souverains qu'il avoit sur la ville d'Ormus, & sur le Roy du païs, qui dans le fond étoit son tributaire. On n'écouta pas plus favorablement la restitution, & le dédommagement que ce Prince prétendoit des vaisseaux & des effets, qui avoient été pris sur luy & sur ses sujets, pendant qu'il faisoit la guerre contre le Roy de Portugal. A l'égard des prisonniers, le Roy ordonna qu'on les mist en liberté, sans éxiger ni échange, ni rançon.

Réponse du Roy à la remontrance de cet Ambassadeur.

Tandis que le Roy déliberoit dans son Conseil, sur ce

Ans de J. Christ. 1515.

qu'il devoit accorder ou refuser au Roy d'Ormus, l'Ambassadeur de ce Prince se fit baptiser, durant son séjour à Lisbonne, & fut nommé Nicolas Ferreira. Ce changement de Religion s'étant fait sans la participation du Roy son maître, ce Ministre avoit lieu de craindre qu'une telle conduite ne luy attirast de grandes affaires. Emanuel, qui en vouloit prévenir tous les inconveniens, envoya des ordres précis & particuliers à Albuquerque, pour faire comprendre au Roy Tor, qu'il ne devoit pas trouver étrange, si son Ministre, qui étoit né en Sicile, & qui dés sa plus tendre jeunesse, avoit été pris par des Corsaires, & élevé dans le Mahométisme, avoit desiré de rentrer dans la Religion de ses peres. Comme cette raison ne suffisoit pas pour le disculper, le Roy chargeoit encore Albuquerque, de représenter à ce Prince, qu'en considération de ce changement de Religion, il avoit accordé à Ferreira de sa propre autorité, beaucoup de choses qu'on avoit rejettées dans le Conseil.

L'Ambassadeur Ormussien se fait baptiser.

Emanuel envoye des ordres à Albuquerque pour disculper ce Ministre.

Les choses ainsi concertées, l'Ambassadeur mit à la voile pour retourner à Ormus. Comme le Roy n'ignoroit pas qu'Albuquerque en occupoit toutes les avenuës, il luy écrivit tout ce qui s'étoit passé au sujet de cette Ambassade. Le Vice-Roy voulant de sa part contribuer à la seureté de la vie de l'Ambassadeur, s'avisa d'envoyer demander au Roy d'Ormus, le neveu de Raix Noradin, Gouverneur de la ville, & l'un des plus grands Seigneurs du Royaume. La situation où étoient les affaires de cet Etat, & l'aveugle déference que Tor avoit pour tout ce que le Vice-Roy éxigeoit de luy, détermina ce Prince, à luy envoyer le Gentilhomme qu'il demandoit, sans éxaminer les motifs d'Albuquerque pour en user ainsi.

Auſſitost qu'on eust conduit le neveu du Gouverneur sur le bord du Vice-Roy, l'Ambassadeur descendit à Ormus. Ce Ministre alla du mesme pas chez le Roy son maître, à qui il présenta les lettres d'Emanuel. L'Ormussien, loin de contrevenir à ce que le Vice-Roy avoit éxigé de luy au nom d'Emanuel, ne se plaignit, ni du peu de succés de cette négociation, ni de l'infidelité de ce Ministre envers ses Dieux,

Retour de l'Ambassadeur d'Ormus.

ni du mépris qu'il avoit fait de luy en changeant de Religion, ſans en avoir eu ſon agrément. Mais pour l'en punir, il ne voulut plus le voir, ni avoir de communication avec luy ; de ſorte que ce n'étoit plus que par le canal d'un tiers, à qui le Roy d'Ormus en donnoit la commiſſion, que Ferreira luy faiſoit ſçavoir ce qu'il deſiroit d'apprendre.

Ans de J. Christ. 1515.

Le Roy Tor ne veut plus le voir.

Cependant, le Vice-Roy qui commençoit à s'impatienter d'eſtre ſi long-tems aux environs d'Ormus, ſans avoir rien conclu touchant la conſtruction de la Citadelle, fit propoſer au Roy Tor, ou d'en permettre la conſtruction, ou de ſe reſoudre à la guerre. Ce Prince ne pouvant plus différer de répondre à cette alternative, envoya Noradin avec des pouvoirs fort autentiques pour faire un nouveau traité de paix, qui ratifiaſt les précedens, & qui permiſt aux Portugais, de continuer les travaux de la Forteresse dont il étoit queſtion. Aprés que ce traité euſt été ſigné, le Vice-Roy chargea Noradin, de donner au Roy d'Ormus, un collier d'or qu'il luy envoyoit au nom du Roy ſon maître, comme une marque viſible de ſa dépendance volontaire, & un étendard aux armes de Portugal, comme un témoignage public de ſon alliance avec Emanuel. Noradin à ſon retour à Ormus, donna l'un & l'autre au Roy. Ce Prince garda le collier, & fit arborer l'étendard ſur ſon Palais.

Nouveau traité entre le Roy d'Ormus & le Vice-Roy.

Singularité des preſens faits à ce Prince.

Sur ces entrefaites, l'Ambaſſadeur d'Iſmaël, Sophi de Perſe, arriva à Ormus, où le Vice-Roy étoit allé incontinent aprés le départ de Noradin. La conjoncture de cette derniére Ambaſſade fut heureuſe pour le ſuccés des deſſeins d'Albuquerque, & le Roy Tor ne regardoit plus qu'avec une eſpéce de jalouſie & de crainte, la recherche qu'Iſmaël faiſoit de l'amitié & de l'alliance du Roy de Portugal. Ce fut auſſi dans cette veuë, que le Vice-Roy voulut recevoir en public l'Ambaſſadeur du Sophi, & qu'il choiſit pour cet effet, la place qui eſt devant le Palais du Roy. Il y fit élever un théatre, & ſur ce théatre un haut daiz, avec deux fauteüils, l'un pour l'Ambaſſadeur & l'autre pour luy. Le Vice-Roy parut environné des principaux Officiers de ſa flotte, & de la Nobleſſe Portugaiſe, qui l'avoit ſuivie dans

Arrivée de l'Ambaſſadeur du Sophi de Perſe à Ormus.

Le Vice-Roy luy donne audience, & de quelle maniére.

Ans de J. Christ. 1515.

toutes ses campagnes. On augmenta sa garde ordinaire, & l'on mit les soldats en haye dans les ruës par où l'Ambassadeur devoit arriver.

Le train de l'Ambassadeur Persan étoit magnifique, on n'en avoit jamais vû un pareil à Ormus. Deux Ecuyers à cheval portoient en croupe des panthéres dressées pour la chasse. Six beaux chevaux & d'une taille extraordinaire, marchoient ensuite, ils étoient armez de toutes piéces, & menez en main par des esclaves, & précedoient un grand nombre de gens à cheval, plus distinguez par leur bonne mine, que par la richesse de leurs vestes, & par l'éclat de leurs bonnets. Les plus considérables d'entre ces cavaliers, portoient dans de grands bassins d'argent, les présens que le Sophi faisoit à Emanuel. Ils consistoient en plusieurs piéces d'étoffes fort riches, & sur tout en une veste singuliére par sa couleur; mais admirable par son ouvrage, sur laquelle on avoit tracé avec des perles, plusieurs hiéroglifes Persans, qui composoient un dessein d'un goust surprenant & nouveau.

Présens du Sophi.

L'Ambassadeur parut accompagné du reste de son train, & arriva au bruit des fanfares. Le Vice-Roy se leva pour aller au-devant de luy, & ils se mirent tous deux sur des chaises qu'on avoit préparées sous le dais. Ce Ministre prit la parole, & s'expliqua en sa langue, mais d'un air éloquent & grave. Il s'étendit sur la valeur & sur la puissance d'Emanuel, & ajoûta que comme ses royales qualitez étoient connuës & admirées de la plus grande partie des Potentats de l'Univers, l'Empereur Ismaël son maître, l'avoit envoyé pour ménager une alliance entre ces deux Monarques.

Harangue de l'Ambassadeur Persan.

Albuquerque, de qui l'âge, la bonne mine, & la grande réputation imposoient du respect, répondit avec beaucoup de justesse & de déférence aux empressemens du Sophi. Il asseura cet Ambassadeur, que le Roy de Portugal son maître regarderoit son alliance avec l'Empereur Ismaël, comme un des plus grands avantages, que luy pouvoient attirer ses conquestes dans les Indes. Cette céremonie se passa à la veuë & en présence du peuple d'Ormus, elle fut sui-

Le Vice-Roy y répond, & envoye Lemos en Perse.

vie d'un grand régal, & la ville retentit durant tout le jour, du bruit des tambours & des trompettes. Le Vice-Roy, qui avoit receu cet Ambassadeur, avec tous les égards qui sont deûs à un aussi puissant Prince qu'Ismaël, envoya en Perse Ferdinand Gomez & de Lémos, avec des lettres de créance pour le Sophi. Cet Empereur, à qui apparemment son Ambassadeur avoit mandé la réception qu'Albuquerque luy avoit faite, en fit une trés bonne à Lémos. Il voulut par distinction & par préference, qu'il eut le pas sur les Ambassadeurs des autres Princes étrangers, qui étoient pour lors à sa Cour.

ANS DE J. CHRIST. 1515.

L'Ambassadeur du Sophi, aprés avoir rempli les fonctions de son employ, retourna en Perse. Pour lors le Vice-Roy s'appliqua uniquement à faire achever la Citadelle dans Ormus, & à prévenir par sa vigilance les mauvaises intentions de ses ennemis secrets. Quoique le nombre en fust grand, toutefois ils n'osoient se faire connoistre pour tels, parce qu'ils n'avoient point de Chef depuis la mort de Zeifadin, & depuis celle d'Atar, Regent & Ministre du Royaume. D'ailleurs, Albuquerque se défioit beaucoup de Raix Noradin, successeur d'Atar dans le Ministere, & le regardoit comme un ennemi dangereux & secret. Il sçavoit que cet homme avoit fait tuer Zeifadin par des esclaves Abissins; que de son autorité il avoit exclus du trône d'Ormus, les enfans de ce dernier Prince, dont ils devoient estre les successeurs, pour y faire monter le Prince Tor, frere de Zeifadin, & qu'enfin il s'étoit fait pourvoir des emplois d'Atar.

Départ de l'Ambassadeur du Sophi.

Le Vice-Roy se défie de Raix Noradin.

Maffée, Hist. des Indes, liv. 5. chap. 7.

Mais le grand âge de Raix Noradin, ne luy laissant pas assez de santé pour joüir du fruit de ses crimes, il fut contraint de se choisir un successeur pour l'administration du Royaume. Raix Hamed son neveu, fut celuy sur qui il jetta les yeux pour remplir ce délicat & laborieux employ. A peine Raix Hamed, qui étoit d'un caractére ingénieux, mais entreprenant, eut-il pris connoissance des affaires qu'il s'en rendit maître. Il poussa si loin son crédit, quoique naissant, que la plûpart des courtisans ramperent devant luy, & devinrent ses créatures. Le Roy mesme le redoutoit, & il n'y

Ce Ministre cede son employ à Raix Hamed.

Ans de J.Christ. 1515.

avoit aucun de ses Officiers, parmi ceux qui approchoient sa personne, qui ne rendist compte à Hamed, des actions & des paroles de ce Prince. Comme le Roy d'Ormus n'étoit environné que de gens en qui il n'osoit se confier, il s'ouvrit à Albuquerque, de l'état violent où il étoit au milieu de son propre Royaume.

Autorité du nouveau Ministre.

Le Vice-Roy n'ignoroit pas d'ailleurs, que Hamed pressoit le Roy d'Ormus, de violer le traité de paix fait avec Emanuel, pour avoir un légitime prétexte d'empêcher l'achévement de la Citadelle. De plus, il sçavoit que ce nouveau Ministre regardoit la vie du Vice-Roy, comme un obstacle à son repos & à sa fortune; mais il s'agissoit en cette occasion d'user avec prudence de la confidence du Roy d'Ormus, & d'asseurer les conquestes d'Emanuel, & la vie des Portugais. Comme il étoit difficile, dans une si délicate conjoncture, de prévenir en mesme-tems tous les malheurs qui interessoient la gloire d'Emanuel, le repos du Roy d'Ormus, & la propre vie d'Albuquerque, ce Vice-Roy se détermina à prévenir Raix Hamed, en luy faisant porter le coup de la mort, avant qu'il fust en état d'entreprendre quelque chose de semblable sur luy.

Prudence du Vice-Roy.

C'étoit-là le moyen le plus asseuré, pour ruiner toutes les mauvaises intentions de Hamed; mais il falloit en trouver l'occasion, où la faire naître, en assemblant dans un mesme lieu le Roy d'Ormus, & son Ministre. Entre tous les prétextes qu'Albuquerque imagina pour une si hardie & si dangereuse execution, il n'en trouva point de meilleur, que de feindre qu'il avoit receu de nouveaux ordres de la Cour, qu'Emanuel luy commandoit de communiquer au Roy d'Ormus, & à son Conseil; que cette affaire ne se pouvant consommer dans son Palais, il supplioit ce Prince de choisir un lieu où il luy donneroit audiance, afin de traiter à loisir & en secret, l'affaire dont il étoit question, & d'ordonner à Hamed, & à tels autres de son Conseil, de s'y rendre pour y conferer sur ce qu'il avoit à luy proposer.

Il fait des propositions au Roy d'Ormus.

Le Ministre Hamed, avec qui Albuquerque vivoit en apparence d'un air d'amitié & de franchise, ne croyant pas

que le Vice-Roy ſceuſt ſes intentions, porta le Roy d'Ormus, à choiſir une grande maiſon ſituée prés de la Citadelle que l'on bâtiſſoit, pour y éxaminer les Mémoires en queſtion. Il ſupplia auſſi le Roy d'éxiger d'Albuquerque, que les Officiers Portugais qui l'accompagneroient, y vinſſent ſans armes, & de l'aſſeurer, que les Gentilshommes Ormuſſiens qu'il nommeroit pour le ſuivre, n'en auroient pas non plus que les Portugais, à l'exception néanmoins de ſon Ecuyer, & de celuy d'Albuquerque, qui entreroient avec leurs épées.

Ans de J. Christ. 1515.

Ce Prince les accepte.

Les choſes ainſi arreſtées, Albuquerque aſſembla ſes Officiers, & leur fit part de la conſpiration que Hamed tramoit contre leurs vies. Il leur témoigna, qu'il ne voyoit point d'autre moyen pour ſe tirer de ce danger, que de prévenir le Miniſtre Ormuſſien, ce qui ne ſe pouvoit faire que par un coup de main. Il leur dit, qu'il étoit convenu avec le Roy d'Ormus, que ceux qui le ſuivroient au lieu où ſe devoit faire cette conférence, n'auroient point d'épées, mais il leur donna des poignards & des piſtolets de poche. Comme Albuquerque trouva ſes Officiers entiérement diſpoſez à le ſeconder dans ce qu'il avoit projetté, il parut le lendemain ſur le rivage de la mer, & poſta ſes gens vis-à-vis des gardes du Roy Tor, leſquels s'étoient déja emparez des avenuës de la maiſon où l'Aſſemblée ſe devoit faire.

Le Vice-Roy prend de bonnes meſures pour ſe défaire de Raix Hamed.

Peu de tems aprés le Roy d'Ormus arriva. Hamed qui le précedoit, entra le premier, ce Prince paſſa enſuite conduit par Noradin. Le Vice-Roy qui s'y étoit déja rendu le ſalua, chacun étoit ſur le point de prendre ſa place, quand Hamed ſe tourna bruſquement vers le Roy, & luy cria de ſe ſauver, comme ſi les Portugais euſſent voulu attenter à ſa vie. Tor, qui ne leur voyoit aucunes armes, attribua à la ſeule crainte de Hamed, l'avis qu'il luy donnoit de ſe retirer, & luy témoigna combien il ſeroit honteux de redouter un péril, qui dans cette occaſion n'étoit pas aſſez évident pour en eſtre ſi fortement allarmé.

Arrivée du Roy d'Ormus.

La crainte s'empare de l'eſprit de Hamed.

Pendant cette eſpéce de conteſtation entre le Roy d'Ormus & ſon Miniſtre, Albuquerque s'apperceut, que Ha-

Ans de J. Christ. 1515.

med s'étoit pourvû d'armes offensives. Il luy reprocha sa contravention aux ordres du Roy, & demanda qu'il les déposast. Hamed, qui comptoit sur ceux dont il devoit estre soutenu, loin d'asseurer qu'il n'avoit aucunes armes, tira un poignard, & se mit en devoir d'en frapper le Vice-Roy; mais Albuquerque para le coup avec le bras. Alors les Portugais qui l'avoient accompagné se saisirent de Hamed, & le jetterent par les fenestres qui donnoient sur la mer. Le Roy d'Ormus, qui s'attendoit à une pareille destinée, regardoit sa mort comme inévitable, quand Albuquerque, l'aborda d'un air respectueux, & luy fit de grandes excuses, sur ce qui venoit de se passer en sa présence. Il l'asseura, qu'il n'avoit médité la mort de Raix Hamed, que pour le faire régner par luy-mesme, & pour le délivrer d'un favori insolent, qui abusoit ouvertement de son autorité & de son Ministere, & qui par ses malversations commençoit à rendre son regne odieux à ses plus fidelles sujets.

Il veut poignarder le Vice-Roy; mais on le jette par les fenestres.

Albuquerque se justifie de cette action auprés du Roy d'Ormus.

Pendant que cette scene se passoit dans cette maison, les Ormussiens l'investirent, croyant que les Portugais avoient fait un pareil traitement à leur Roy, & les menacerent d'y mettre le feu s'ils ne le répresentoient. Ce murmure obligea Albuquerque, de supplier ce Prince de se montrer par une fenestre, & de leur dire, que les Portugais avoient sacrifié Raix Hamed, par son ordre, & pour la conservation du repos public, qui ne demandoit pas moins qu'une victime de cette nature.

Ce Prince paroist pour appaiser le peuple.

La présence du Roy, & le discours qu'il tint aux Ormussiens, rendit le calme à toute la ville. Le seul Mudofar, frere de Hamed, voulant tirer vengeance de la mort de Raix Hamed, se retira dans le Palais de Tor, d'où il prétendoit se défendre, & se mit à la teste d'une troupe de gens, que Hamed avoit introduits dans Ormus, pour luy servir de main forte. Mais le Roy luy ayant fait ordonner, sous peine de la vie d'en ouvrir les portes, & de mettre les armes bas, Mudofar en sortit, on s'asseura de sa personne, & quelque tems aprés, on l'éxila; de sorte que le reste de sa faction, qui se vit sans chef, se dissipa. On ne parla plus dans

Mudofar veut vanger la mort de son frere Hamed.

On s'asseure de sa personne.

dans Ormus, que de la vigueur avec laquelle Albuquerque avoit conduit cette action, & de l'obligation que le Roy Tor devoit luy en avoir, & de fait, ce Prince déclara dés le mesme jour, qu'il mettoit son Royaume, & sa Personne, sous la protection d'Emanuel Roy de Portugal, & qu'il le reconnoissoit pour son libérateur & son Souverain.

Le Roy d'Ormus se met sous la protection d'Emanuel.

Durant tous ces mouvemens dans les Indes, les Portugais faisoient des courses en Afrique. Jabentafuf, qui battoit ordinairement la campagne, découvrit quelques troupes que les Barbares avoient postées dans les environs de Maroc, il en fit donner avis à Ataïde, & luy demanda du secours. Ataïde luy envoya aussitost cent chevaux, sous la conduite de Lopez Barigue. Les ennemis décamperent sur le bruit de la marche des Portugais, & se retirerent dans une petite ville proche du Mont-Atlas; mais comme ils s'y étoient retranchez, & que Barigue, quoique joint à Jabentafuf, n'avoit pas assez de monde pour les aller forcer dans ce poste, il demanda encore du renfort, ce qui obligea Ataïde de détacher Alfonse Norogna, avec d'autres troupes. Quoique les ennemis fussent toûjours superieurs aux Portugais, tant en cavalerie qu'en infanterie, ils évitoient néanmoins les occasions de les rencontrer; soit qu'ils ne voulussent pas en venir aux mains avec eux, ou qu'ils espérassent de les rebuter par de longues marches, en cas qu'ils voulussent les poursuivre. De maniére qu'ils abandonnerent encore la ville où ils s'étoient retranchez, & prirent leur route par des défilez presque inaccessibles.

Affaires d'Afrique.

Ces différens mouvemens, dont véritablement les Portugais étoient fatiguez, ne garantirent pas les Maures, du risque de tomber entre leurs mains. Barigue, qui commandoit l'avantgarde, fit tant de diligence qu'il les atteignit, il chargea leur arriéregarde, & obligea ceux qui s'y trouverent de rejoindre le corps de leur armée. Comme les ennemis ne pouvoient plus se dispenser d'en venir aux mains, ils firent volte face, & tinrent bonne contenance. L'action commença avec beaucoup de vigueur, & les deux partis firent bien leur devoir. Cette affaire s'étant passée sans au-

Les Portugais & les Maures en viennent aux mains.

cun avantage de part ni d'autre, il y eût un second combat, qui se termina par une défaite génerale de l'armée ennemie, par un grand nombre de prisonniers, & par un butin de bestail, dont il n'y avoit point encore eü d'exemple. Ce butin monta, dit-on, à plus de vingt mille bœufs, moutons, ou chameaux. Barigue & Jabentafuf, y perdirent quelques cavaliers, & eurent beaucoup de blessez, particuliérement parmi les Maures confédérez, dont Jabentafuf étoit Capitaine.

Defaite de l'armée ennemie.

Jean Coutigno, fils de Vasco, Comte de Borbe, qui commandoit dans Arzile, fit dans le mesme-tems une sortie sur les troupes de Baraxa, lesquelles faisoient le dégast dans les environs de cette ville. Il les poursuivit si vivement qu'il les réduisist à la fuite, & par ce moyen il chassa les Maures, qui y faisoient des éxactions, & des violences inoüies & continuelles.

D'un autre costé le Xerif, Géneral des Arabes, avoit fait une irruption dans la province de Xiatime, & inquiétoit les Maures de cette province depuis qu'ils s'étoient rendus tributaires d'Emanuel. Il étoit de l'honneur des Portugais de ne les point abandonner, & de leur envoyer des troupes. Cette nouvelle affaire fut un surcroist d'embarras pour Ataïde. La nécessité où il étoit de se défendre en mesme-tems en plusieurs endroits, & de faire de différens détachemens pour soutenir les Alliez, avoit tellement affoibli son armée, qu'il ne se voyoit plus en état d'envoyer du secours à ceux qui luy en demandoient. Cependant, comme il ne pouvoit en refuser à ces Maures, il envoya Barigue, qui leur mena quelque infanterie pour joindre aux milices du païs, & dont on fit un petit corps d'armée.

Ataïde envoye du secours aux Xiatimiens.

Le Xerif, qui étoit en campagne avant que Barigue s'y fust mis, avoit déja fait de grands dégasts dans le païs, quand ce Capitaine Portugais y arriva. Comme il sceut que ce Géneral Arabe se retiroit avec un grand butin, il fit une si promte marche qu'il l'atteignit; il donna sur son arriéregarde & la tailla en piéces.

Défaite de l'arriéregarde du Xerif.

Ans de J. Christ. 1515.

George Menezés, qu'Ataïde fit partir incontinent aprés Barigue avec de la cavalerie, ne l'eut pas plûtoſt joint, qu'ils chercherent l'occaſion de combattre. Pour lors les Barbares, qui ſe ſentoient les plus forts, ſe mirent en bataille. Adebelquibir, couſin du Xerif, commandoit l'aîle droite de leur armée, & le Géneral étoit à la teſte de l'aîle gauche. Barigue & Menezés donnerent leurs ordres pour le combat, & partagerent leurs troupes en deux petits corps; mais les ennemis ſupérieurs en nombre aux Portugais, étendirent les aîles de leur armée, & les enfermerent. Quand les Portugais ſe virent attaquez de tous coſtez & avec une égale vigueur, ils redoublerent leurs efforts pour ſe tirer de ce mauvais pas, Barigue s'attacha à combattre Adebelquibir, & le tua d'un coup de lance. La mort de cet Officier fut cauſe que toute ſa troupe ſe débanda. Bentagogin, l'un des Lieutenans géneraux de l'armée ennemie, voyant cette déroute, ſe mit en devoir de ſoutenir le choc, ce qu'il fit avec beaucoup de courage, & ce que peut-eſtre il auroit fait avec ſuccés, s'il n'euſt été tué dans la mêlée. Le fils de Bentagogin voulut venger la mort de ſon pere, qui venoit d'eſtre tué à ſes yeux, & fit des actions ſi déterminées & ſi ſurprenantes, que ſans le coup qui l'abbatit, il auroit ſans doute relevé le courage aux Maures, & contrebalancé la victoire, qui demeura enfin aux Portugais.

On ſe diſpoſe de part & d'autre à un combat.

Mort de quelques Officiers géneraux ennemis, cauſe de la victoire des Portugais.

Quand le Xerif vit ſon armée en déroute, il ſe retira dans le Château d'Amagor bâti ſur une montagne, dont le pied eſt arroſé par le confluent de deux petites riviéres, qui en rendent l'accés trés-difficile. Barigue, à qui rien ne paroiſſoit impoſſible, lors qu'il s'agiſſoit d'acquérir de la gloire, forma le deſſein d'y aller forcer le Xerif. Pour cet effet, il demanda du ſecours à Ataïde, qui luy envoya deux cens chevaux & cinquante hommes, ſous la conduite d'un Officier nommé Cervaire. Auſſitoſt que Barigue eut receu ce renfort, il marcha pendant toute la nuit, & vint ſe poſter aſſez prés d'Amagor. Le Xerif, qui du lieu où il étoit, pouvoit obſerver le peu de gens qu'il avoit à combattre, fit faire une ſortie ſur les Portugais. Ils eſſuyerent le premier feu

Retraite du Xerif.

LLl ij

Ans de J. Christ. 1515.

Il se retire de Château en Château, pour éviter les Portugais.

des ennemis, passerent la riviére, & les repousserent l'épée à la main jusque dans les défilez de la montagne, dont ils se rendirent maîtres. Comme ce Géneral Arabe ne doutoit pas aprés cette action, que les Portugais ne le vinssent assiéger dans ce Château, il en sortit durant la nuit, il y laissa un de ses oncles avec une partie de la garnison, & se retira dans une autre place nommée Algel. Barigue, que l'on avertit de l'évasion du Xerif fit assiéger le Château d'Amagor dans les formes. Les ennemis se défendirent avec une vigueur inconcevable pendant les premiers jours du siége; mais quand ils virent que les Portugais gagnoient tous les jours du terrein, & que bientost ils seroient à couvert des flêches & du feu, que l'on feroit du Château, ils aimerent mieux, à l'éxemple du Xerif, asseurer leurs vies par la fuite, que de se voir exposez à la fureur de leurs ennemis. Ils sortirent de ce Château en si grande confusion, que les uns se laisserent rouler du haut de la montagne, pour traverser ensuite la riviére à la nage, & les autres furent passez au fil de l'épée. On fit un grand nombre de prisonniers, & le butin qu'on abandonna aux soldats fut si considérable, qu'ils employerent trois jours à le transporter du Château dans leur camp.

Aprés la réduction d'Amagor, Barigue & Jabentafuf allerent attaquer le Château d'Algabal, & le prirent. De-là ils donnerent avis à Ataïde, que le Xerif étoit toûjours à Algel, & que s'il se mettoit en campagne, avant que ce Géneral Arabe en eust rétabli les principales fortifications, il entreroit aisément dans cette place, & qu'immanquablement il feroit le Xerif prisonnier. Sur cet avis Ataïde monta à cheval avec de nouvelles troupes, & marcha vers Algel; mais ayant changé brusquement de dessein & de route, sans qu'on en ait sceu la raison, le Xerif profita de la contremarche des Portugais, & de la liberté des chemins, pour sortir d'Algel, où il ne retourna que quand Ataïde en fut fort éloigné.

Pendant qu'Ataïde faisoit ces mouvemens, il ordonna à Barigue d'aller forcer les Maures, qui s'étoient canton-

nez dans des cavernes où l'on ne pouvoit aborder qu'aprés avoir fait une longue & pénible marche dans un païs tout couvert de rochers. Quoique cette commission fust périlleuse, Barigue l'accepta avec le mesme empressement, que s'il eust été asseuré d'en revenir couvert de gloire; mais il y perdit tant de monde, & courut tant de fois risque d'y perdre luy-mesme la vie, qu'enfin il fut contraint d'abandonner cette entreprise. Il n'en usa pas de mesme lors qu'il alla assiéger le Château d'Algel, il y trouva néanmoins de plus grandes difficultez qu'il ne l'avoit cru. Les Arabes s'étoient emparez de toutes les avenuës, & l'on n'en pouvoit aborder, qu'aprés avoir essuyé un feu continuel qu'ils faisoient des lieux où ils étoient retranchez. Barigue en connut les hazards par luy-mesme, puis qu'il y fut blessé & fait prisonnier; mais ses gens dont il étoit fort aimé le dégagerent. Le sang qu'il avoit perdu, & la fatigue qu'il s'étoit donnée dans cette occasion, l'ayant mis hors d'état de retourner à la charge, l'obligerent de revenir dans son camp, il y demeura tranquille pendant quelques jours, & jusqu'à ce que ses blessures luy permissent de remonter à cheval. Dés qu'il eut recouvré sa santé & ses forces, il se mit en campagne; il reprit sa route vers Algel, ravagea toutes les habitations par où il passa, & alla dresser son camp à la veuë de cette place. Alors le Xerif fit faire une sortie, dans l'espérance de le forcer dans ses lignes; mais on n'en put venir à bout. Barigue repoussa les ennemis, & leur tua beaucoup de monde.

Ans de J. Christ. 1515.

Barigue est blessé, & fait prisonnier.

Tout autre que Barigue auroit voulu profiter de la déroute des Arabes; mais ce Capitaine prudent & brave se contenta de les avoir mis en fuite, il négligea de les poursuivre, de crainte de donner dans quelque embuscade, & attendit l'occasion de s'approcher du Château, ou celle de combattre, en cas qu'ils voulussent s'y opposer. Quelques jours aprés, les armées en vinrent aux mains, l'action fut trés-sanglante sans estre décisive. Barigue, qui vouloit sçavoir à quoy s'en tenir, se mit à la teste de l'armée des Maures confédérez, & avança celle de son camp

Il se remet en campagne, & bat les ennemis.

Ans de J. Christ. 1515.

Ses troupes l'abandonnent lâchement.

le plus prés qu'il put du corps de la place. Ses troupes le ſeconderent avec leur valeur ordinaire, & il étoit ſur le point d'en tirer un grand avantage, quand il ſe vit tout à coup abandonné par ceux qui l'avoient excité à cette guerre, & qui l'avoient ſuivi dans des occaſions plus périlleuſes. Cet abandon fut cauſé par la rencontre que ſes gens firent d'un Prince des environs, qui marchoit à la teſte d'un grand renfort de troupes qu'il alloit jetter dans Algel. Quoique Barigue n'euſt plus aſſez de monde pour s'oppoſer à ce deſſein, il marcha néanmoins à leur rencontre, & ſe rendit maître du défilé, par où il falloit indiſpenſablement que ce ſecours paſſaſt, à moins qu'il ne retournaſt ſur ſes pas.

La nuit ayant obligé Barigue de demeurer dans ce poſte, il fit réflexion, que ſon obſtination luy coûteroit trop cher, s'il vouloit empêcher, avec le peu de monde qu'il avoit, que les troupes des ennemis ne paſſaſſent. Comme il en prévit tous les inconveniens, il reprit la route de Safi, & trouva ſur les chemins ceux qui l'avoient ſi lâchement abandonné, & qui étoient morts de fatigue & de froid.

Ces différentes expéditions, quoique trés-périlleuſes, ne contribuant qu'à faire connoiſtre la valeur des Portugais & le courage des Maures, ſans procurer aucun avantage, ni à l'un ni à l'autre parti, Ataïde jugea à propos d'aller former le ſiége de la ville de Maroc, ſuivant le projet qu'il en avoit fait depuis long-tems. Les obſtacles que les Maures y avoient apportez, tantoſt par des rebellions, & tantoſt par des entrepriſes, avoient obligé Ataïde d'en différer le voyage juſqu'à ce qu'il euſt réduit ces Barbares. Ainſi dés qu'il n'eut plus de difficultez à ſurmonter, ni d'ennemis à vaincre, il raſſembla ce qu'il put de troupes, & en fit un petit corps d'armée. Pierre de Souſa, Gouverneur d'Azamor luy amena deux cens chevaux ; le Commandant de Dabide vint avec ſix cens ; celuy de Garabie avec mille, & celuy de Xerquie avec huit cens. Ataïde joignit toute cette cavalerie à la ſienne, & ſe vit prés de trois mille chevaux ſur pied, ſans compter ſon infanterie & les troupes

des Maures confëderez. En cet état il marcha fiérement à la conqueste de Maroc.

Il sembloit que le seul dessein de prendre cette ville, dust suffire aux Portugais pour en venir à bout, puis qu'ils ne s'étoient pourvûs, ni de munitions, ni d'artillerie, ni de toutes les autres machines dont on se servoit alors pour attaquer & pour battre les places. Sans doute qu'ils comptoient, que leur seule arrivée devant Maroc, dont la garnison étoit néanmoins fort considérable, porteroit une assez grande épouvante dans cette ville, pour déterminer les habitans à ne pas souffrir un siége.

Ataïde va à Maroc, & l'investit.

Quand ceux de Maroc se virent investis par l'armée des Portugais, qu'ils croyoient n'estre que l'avantgarde d'une plus puissante, ils se retirerent dans la ville, & abandonnerent les dehors. Les assiégeans s'en emparerent, & avancerent leurs travaux jusqu'aux portes de Maroc.

Les assiégez, qui se virent pressez songerent à se défendre, & firent une sortie, où les assiégeans perdirent beaucoup de monde, sans compter la plûpart de leurs principaux Officiers, qui furent dangereusement blessez. Cet avantage releva le courage aux ennemis, & obligea les Portugais d'abandonner à leur tour les postes qu'ils occupoient, & d'aller camper sur le bord de la riviére qui passe dans Maroc. Les ennemis les chargerent dans ce poste à deux différentes reprises, & voulurent les en chasser; mais les Portugais, qui s'étoient emparez d'un défilé, que forme cette riviére, se mirent à couvert des assiégez, & soutinrent leurs efforts avec leur intrépidité ordinaire. Ceux de Maroc, honteux de leur peu de fermeté, se mirent en devoir de réparer par quelque belle action, la faute qu'ils avoient faite, & passerent la riviére pour aller forcer les Portugais, qui s'étoient retranchez dans le défilé qu'ils venoient de gagner. Mais les Portugais, loing de fuir à leur approche, les attendirent de pied ferme, ils borderent le rivage d'infanterie, & firent un grand feu sur ceux qui hazarderent de passer les premiers. Le peu de gens qui se sauverent arresterent les autres, & les déterminerent à retourner à Maroc

Les assiégez font une sortie.

ANS DE J. CHRIST. 1515.

Levée du ſiége de Maroc.

Quoique cet avantage duſt laiſſer aux Portugais, une grande eſpérance de réüſſir dans ce ſiége, ils le leverent néanmoins, & regarderent la priſe de cette ville comme impoſſible alors, parce que dés le commencement, on n'avoit pas pris de bonnes meſures.

Courſes de Coutigno & de Menezés.

Jean Coutigno, & Edoüard de Menezés Gouverneur de Tanger réüſſirent mieux dans les courſes qu'ils firent aux environs du Mont Farobe, éloigné de dix lieuës d'Arzile. Ces deux Capitaines forcerent le village d'Aljubile, dont les habitans venoient fourrager les campagnes d'autour d'Arzile,& lever des contributions dans les hameaux qui en dependent. Ils les pourſuivirent juſque dans leurs défilez, & dans leurs montagnes, & les y enfermerent ſans qu'ils oſaſſent en ſortir, tandis qu'ils allerent piller leurs habitations, & qu'ils mirent le feu dans leurs bourgs & dans leurs villages.

Emanuel projette d'entrer dans le Royaume de Fez.

Mesures qu'il prend pour cet effet.

Pendant que tout cela ſe paſſoit en Afrique, Emanuel, en qui le déſir de faire connoiſtre ſa puiſſance, ne faiſoit qu'augmenter de jour en jour, ſe fit informer par ceux qui avoient voyagé en Barbarie, des moyens dont il devoit uſer pour entrer dans le Royaume de Fez. Comme il falloit s'aſſeurer des coſtes, avant que de ſonger ſérieuſement à cette conqueſte, ceux que le Roy conſulta ſur ce ſujet, furent d'avis que l'on commençaſt par faire bâtir des Citadelles, ſur le rivage de la mer. Il n'étoit donc plus queſtion que de choiſir les lieux les plus avantageux pour la conſtruction des petits Forts que l'on projettoit de faire. On prit pour cet effet, une hauteur à l'embouchure de la riviére de Mamora, dont le canal large & profond, pouvoit ſervir de bonne rade aux vaiſſeaux de guerre, qui viendroient y jetter l'ancre.

Le Roy, à qui cette affaire paroiſſoit de trop grande conſéquence, pour l'entreprendre ſur de ſimples Mémoires, jugea à propos d'envoyer en Barbarie, des gens habiles pour examiner les lieux meſmes, pour ſonder le lit du canal, & pour voir quels avantages on pouvoit tirer de la ſituation de cette montagne, ſur laquelle on projettoit de bâtir la principale Fortereſſe.

Les

Ans de J. Christ. 1515.

Les choſes furent trouvées telles qu'on les avoit expoſées au Roy. Ceux qui étoient allez en Barbarie, aſſeurerent Emanuel à leur retour, que les avis qu'on luy avoit donnez étoient bons & fidelles, & ſur le plan qu'ils luy préſenterent de l'état des lieux, & de la Citadelle que l'on vouloit conſtruire, ce Prince fit mettre à la mer une flotte compoſée de deux cens voiles, & de huit mille hommes d'équipage, ſans compter un grand nombre de volontaires, qui luy demanderent permiſſion d'aller ſervir ſur ſes vaiſſeaux.

Equipement d'une nombreuſe flotte.

Antoine Norogna fut crée Géneral de cette flotte, Nugno Maſcaregnas fut nommé ſon Lieutenant géneral, en cas que Norogna tombaſt malade, ou qu'il mouruſt durant cette navigation. La flotte eut le vent favorable, & arriva dans l'embouchure de la riviére de Mamora, dix jours aprés ſon départ de Liſbonne; mais au lieu de jetter les fondemens de cette Citadelle, à l'endroit où l'on avoit réſolu, Norogna & Maſcaregnas en choiſirent un autre plus avantageux pour le tranſport des proviſions, pour la navigation, & pour la ſeureté des vaiſſeaux qui viendroient y faire aiguade, ou jetter l'ancre.

Les Rois de Fez & de Mequinez prennent l'allarme.

La diligence avec laquelle les Portugais faiſoient travailler aux Fortifications de ce havre, allarma les Rois de Fez, & de Mequinez. Ces Princes craignoient que les Portugais ne ſe rendiſſent maîtres de la riviére, & que dans la ſuite ils ne formaſſent quelque deſſein ſur la ville de Fez, qui n'en eſt pas éloignée. Pour les en empêcher ils joignirent ce qu'ils avoient de troupes ſur pied, afin de les chaſſer du poſte qu'ils occupoient, avant que leurs Fortifications fuſſent achevées. Les grands détachemens que ces deux Rois faiſoient depuis leur union, interrompoient de tems en tems les travaux des Portugais, que Norogna & Maſcaregnas ne laiſſoient pas de défendre avec une valeur inconcevable. Comme les vivres leur manquoient, & que leurs troupes diminuoient à veuë d'œil, ils commencerent à déſeſperer du ſuccés de leur entrepriſe, & firent ſçavoir au Roy la fâcheuſe ſituation de ſon armée. Auſſitoſt qu'Emanuel eut receu cette nouvelle, il envoya un ordre à Noro-

Ans de J. Christ. 1515.

gna d'abandonner la Citadelle commencée, & de sauver sa flotte avec le plus d'honneur qu'il pourroit pour la nation. Il ne s'agissoit plus que de trouver les moyens de se retirer assez secrettement, pour empêcher que les ennemis ne le découvrissent, & c'est ce qui étoit tres-difficile. Enfin, les Barbares découvrirent le dessein du Géneral, ils se mirent en campagne, & s'opposerent à son passage.

Retraite des Portugais.

Les différens combats qu'il fallut rendre pour passer, luy coûterent beaucoup de gens, & pour comble de disgrace, le désespoir se mit parmi les soldats, & mesme il fut si grand que la plûpart aimerent mieux se précipiter du haut des rochers dans les plaines ou dans la riviére, que de tomber entre les mains des Maures. La consternation ne fut pas moindre sur les vaisseaux, que parmi les troupes, les matelots ne sçavoient plus où ils en étoient, & ne faisoient la manœuvre qu'avec une confusion, qui fut cause que plusieurs bâtimens se perdirent faute d'avoir été bien gouvernez. Cet échec causa un véritable chagrin à Emanuel, il y parut d'autant plus sensible, que de son regne il n'avoit remporté que des victoires, & n'avoit receu que les applaudissemens deûs à un vainqueur, sans avoir jamais éprouvé les désagrémens d'estre vaincu.

Tel fut le désavantage que les troupes d'Emanuel eurent dans cette occasion. Cependant les ennemis qu'Albuquerque avoit à la Cour, & que son mérite luy attiroit, commencerent à agir pour le ruiner dans l'esprit de ce Prince, & pour établir leur fortune sur les débris de la sienne. Les premiers soupçons qu'ils voulurent donner de la conduite de ce Vice-Roy, rouloient sur les biens immenses qu'il avoit amassez dans les Indes, & sur le trop grand crédit qu'il s'étoit acquis dans ce païs. Ils le faisoient passer pour un entreprenant, & pour un témeraire; ils publioient, que sous prétexte de travailler pour la gloire du Roy, il brusquoit les Princes jusque sur leur trône, & qu'il tirannisoit leurs sujets. Enfin, ils prévinrent si fortement Emanuel, que ce Prince, tout éclairé qu'il étoit, crut que le seul Albuquerque recevoit l'honneur & le profit de tant de victoires, &

Les ennemis d'Albuquerque tâchent de le détruire.

que s'il n'y mettoit promptement ordre, ce Vice-Roy s'érigeroit bientost en Souverain.

L'air de sincerité & de vraisemblance, qui paroissoit dans toutes les circonstances de ces avis, persuada au Roy, que la calomnie n'y avoit point de part, & que la seule fidelité animoit ceux qui luy tenoient ce langage. Il blâma en géneral la conduite d'Albuquerque, & loin de se souvenir des risques qu'il avoit courus en traversant les mers pour passer en des païs inconnus, & chez des peuples Barbares, il oublia que ce grand homme avoit affronté tous ces dangers pour établir la puissance des Portugais dans toute la coste de la mer des Indes, c'est-à-dire, depuis le fleuve Indus, jusqu'au Promontoire de Cori; qu'il avoit conquis les Royaumes de Malaca & d'Ormus; qu'il en avoit rendu les Rois tributaires, sans compter plusieurs autres Princes Indiens, & enfin il ne se souvint plus qu'il avoit été obligé jusqu'alors, de luy donner les mesmes applaudissemens que ses peuples, & de le regarder comme un des plus grands Capitaines, que le Portugal eust produit.

Depuis que les ennemis d'Albuquerque eurent été écoûtez, les amis qu'il pouvoit avoir à la Cour, ne prirent point d'autre parti que celuy du silence. Personne ne se mit en peine de défendre l'absent, ni de justifier sa conduite, parce que le Roy paroissoit trop fortement prévenu à son désavantage. On craignoit qu'il ne voulust point déferer à ce qu'on auroit pu luy dire en faveur du Vice-Roy. Enfin, soit que personne n'osast, ou ne crust le devoir entreprendre, le Roy regarda cette indifférence & ce silence, comme une espéce de confirmation des avis qu'il avoit receus. Il se détermina donc à y mettre ordre; il rappella Albuquerque en Portugal, & donna à Lopo Söarez la Vice-Royauté des Indes.

La brigue l'emporte sur les amis du Vice-Roy.

Rappel d'Albuquerque en Portugal.

Aussitost que ce nouveau Vice-Roy fut nommé, on travailla à l'équipement de treize bâtimens neufs, que Söarez devoit mener aux Indes. L'Ambassadeur Mathieu, & Edoüard Galvan s'embarquerent avec luy. Mathieu s'en retournoit en Etiopie, & Galvan y alloit par ordre du Roy,

Nomination d'un nouveau Vice-Roy des Indes.

Ans de J. Christ. 1515.

avec caractére d'Ambassadeur, pour ratifier les traitez d'alliance & de paix, qui avoient été faits entre Emanuel, & David.

Cette flotte fut prés de cinq mois à faire ce voyage, sans qu'il luy arrivast rien de contraire. Elle alla moüiller dans le havre de Goa, d'où Söarez partit. Il fit la route de Cochin, afin de disposer les vaisseaux, qui n'attendoient que ses ordres pour reprendre le chemin de Portugal.

Si la disgrace d'Albuquerque, & l'injustice qu'on luy avoit faite, porterent les Goans au murmure, l'injuste soupçon que l'on conceut de la fidelité d'Abdala, qui avoit été revestu de la charge de Ninachet, ne causa pas moins de pitié aux Malacans. Mahomet, Roy de Bantam, résolu de perdre Abdala son gendre, luy imputa le dessein d'avoir voulu livrer Malaca à Alodin, & pour donner quelque vraisemblance à cette calomnie avant que de la publier, il ordonna à quelques Capitaines Bantamois, qui croisoient la mer, de donner la chasse aux vaisseaux qu'ils rencontreroient, de les prendre, & de les amener dans le port de sa ville. Comme les bâtimens qu'on avoit pris appartenoient aux Malacans, ce Prince blâma ses Capitaines, d'en avoir usé ainsi à leur égard. Il ordonna qu'on rendist la liberté aux prisonniers, & qu'on les renvoyast avec tous leurs effets à Malaca, ne voulant pas, dit-il, que ses sujets, bien qu'infidelles, fussent traitez en ennemis, puis qu'ils étoient sur le point de rentrer sous son obéïssance par la médiation d'Abdala, qui s'étoit engagé d'en donner les moyens à Alodin.

Perfidie du Roy de Bantam.

Ses Capitaines font quelques prisonniers.

Lors que les Malacans sceurent la prise de ces vaisseaux par les Capitaines Bantamois, ils ne douterent pas que Mahomet ne fist mourir cruellement les Officiers & les soldats Malacans, qu'il traitoit de rebelles. Chacun les plaignit, parce qu'il y avoit peu de gens dans la ville qui n'y prissent interest, soit à cause de leurs parens, soit à cause de leurs amis.

Ils sont mis en liberté, & pourquoy.

On en étoit dans ces termes, quand on vit revenir ces prisonniers avec toutes leurs marchandises, & comblez des

liberalitez que le Roy de Bantam leur avoit faites. La reconnoissance qu'ils marquoient en avoir, & la nouvelle qu'ils répandirent du complot qui avoit été formé entre Abdala & Alodin, parvint bientost jusqu'à George Albuquerque, qui commandoit dans Malaca. Ce Gouverneur voulant empêcher que le peuple ne se prévinst en faveur d'Alodin, qui avoit sceu conserver des créatures dans cette ville, en redoubla la garde, afin de mieux observer tout ce qui s'y passeroit.

Ans de J. Christ. 1515.

Comme il ne suffisoit pas de rémedier au mal qui pouvoit arriver, si l'on n'en coupoit la source, Albuquerque résolut de s'asseurer de la personne d'Abdala. D'ailleurs, la confirmation que Barthelemy Perestrel, Trésorier des guerres, luy donna de ce prétendu projet, dont il imagina les conditions & les circonstances, y détermina encore davantage ce Gouverneur; de sorte que sans faire réflexion que Perestrel étoit intime des enfans de Ninachet, de qui Abdala remplissoit la place, & que ce Trésorier agissoit peut-estre de concert avec eux & le Bantamois, pour ruiner Abdala, dont ils étoient les plus grands ennemis, Albuquerque le fit arrester. Il luy donna des Commissaires pour instruire le procés de ce Souverain, que l'on jugea comme criminel de haute trahison, quoique son caractére demandast une plus éxacte recherche des crimes qu'on luy imposoit.

Albuquerque fait arrester Abdala.

On le condamne à la mort.

En vain Abdala, aussi malheureux qu'il avoit toûjours été fidelle, fit-il représenter son innocence au Gouverneur; en vain s'offrit-il à la justifier & à confondre ses propres accusateurs; en vain allégua-t-il les services qu'il avoit rendus aux Portugais, pour qui il avoit exposé sa vie, & sacrifié tout ce qu'il possédoit. Toutes ces remontrances, bien que trés justes, furent inutiles, & n'ébranlerent point Albuquerque, ni les Juges. Abdala fut condamné à estre décapité sur un échaffaut, que l'on dressa dans la grande place de la ville.

Mort d'Abdala.

Depuis cette éxecution, les Marchands étrangers sortirent de Malaca. Ils attribuerent au manque de parole des

Ans de J. Christ. 1515.

Portugais, le désespoir de Ninachet, qui pour ne pas survivre à l'affront de se voir déposé de sa charge, s'étoit procuré la mort, & rejetterent sur leur inconstance, le sacrifice qu'ils venoient de faire d'Abdala. Ces deux aventures également tragiques irriterent si fort les peuples d'Orient, que non contens de blâmer l'autorité avec laquelle les Portugais élevoient les uns, & abaissoient les autres, ils détournerent les Marchands de continuer leur commerce à Malaca. Changement, qui pensa ruiner la ville, & qui diminua considérablement les droits du Roy.

Suites fâcheuses de la mort d'Abdala.

Le Gouverneur reconnut sa faute, & ne trouva point d'autre expédient pour la réparer, que d'envoyer Botel dans toutes les Cours des Princes, où son mérite personnel étoit connu. Cet Officier avoit ordre d'en ménager l'amitié, & de porter les peuples à ne se pas séparer des Portugais, dont il tâcha de justifier la conduite, sur ce qui venoit de se passer à Malaca. La maniére insinuante & populaire avec laquelle Botel leur exposa les raisons, que les Portugais avoient euës d'en user ainsi, les ramena à leur premiére affection pour eux, & le commerce fut rétabli sur le mesme pied qu'auparavant.

Albuquerque tâche d'y remédier.

Le Roy de Bantam, qui par le sçavoirfaire de Botel, voyoit échoüer toute son intrigue, écrivit à Syacan tributaire d'Alodin, de s'asseurer de Botel, & luy promit, s'il luy envoyoit sa teste, qu'en reconnoissance, il luy donneroit sa fille en mariage. Cette offre toucha Syacan, qui déja avoit conceu de l'amour pour cette Princesse. Le désir de la posséder le détermina à sacrifier Botel à son amour; mais comme il étoit trés difficile de se saisir de Botel, à moins que Syacan ne se mist en état de faire ce coup avec avantage, il prit toutes sortes de mesures pour réüssir dans ce dessein. Botel découvrit ce complot, il en écrivit à Albuquerque, & luy demanda du secours. Le Bantamois ne voulant pas se reposer uniquement sur ce que pourroit faire Syacan, fit équiper douze grands vaisseaux de guerre, pour aller croiser la mer sur la route de Malaca, & pour prendre Botel, en cas qu'il échapast aux piéges de Syacan. Albuquerque, qui de sa

On conspire contre Botel.

Il le découvre & demande du secours à Albuquerque.

part n'oublioit rien pour ſecourir Botel, envoya neuf de ſes meilleurs bâtimens, ſous la conduite de François Mello, afin de luy faciliter le paſſage. Le Bantamois le ſceut, il renforça ſa premiére flotte de trente-ſix autres navires, & ordonna aux Officiers qui les commandoient, d'attaquer les Portugais, en quelque ſituation qu'ils les trouvaſſent. Albuquerque ayant donné un ordre pareil à Mello, les flottes ne furent pas long-tems ſans ſe rencontrer, & ſans en venir aux mains. Le combat fut plus ſanglant qu'opiniâtré, de la part des ennemis, & ſi leur ſuperiorité n'euſt reparé en eux le manque de courage, ils n'auroient pas tenu ſi long-tems contre les Portugais. Enfin, l'épouvante s'étant miſe parmi ces Barbares, Botel revint victorieux à Malaca, où quelques jours aprés George Britto, qui venoit de Liſbonne, arriva pour commander en la place de George Albuquerque.

Ans de J. Christ. 1515.

Combat des deux flottes.

Les ennemis ſont battus.

Sur ces entrefaites, il courut un bruit que le Sultan armoit pour venir attaquer Ormus. Cette nouvelle fut un heureux prétexte dont Albuquerque ſe ſervit, pour prier le Roy Tor d'ordonner qu'on portaſt dans la Citadelle toutes les armes qui ſe trouveroient dans la ville, en cas que le Sultan y euſt pratiqué quelque intelligence.

Albuquerque fait porter les armes des Ormuſſiens dans la Citadelle.

Aprés s'eſtre aſſeuré contre la mutinerie des Ormuſſiens, qui ſouvent étoient agitez par des guerres civiles, que la pluralité des Princes y cauſoit, Albuquerque demanda au Roy d'Ormus, qu'on envoyaſt aux Indes trente Princes du ſang Royal, auſquels les Miniſtres & les Gouverneurs avoient fait créver les yeux, pour leur oſter la connoiſſance de la mauvaiſe adminiſtration, que ces Miniſtres faiſoient des deniers de l'épargne, & des affaires de l'Etat. Quoique ces Princes ne fuſſent plus en état, ni d'avancer leurs créatures, ni de récompenſer leurs partiſans, cependant chaque Prince avoit les ſiens, & c'eſt ce qui trés ſouvent donnoit lieu aux guerres civiles dans le Royaume d'Ormus.

Dureté des Miniſtres d'Ormus envers les Princes du ſang.

Emanuel, prévenu contre la véxation, & contre l'injuſtice des Gouverneurs envers les légitimes héritiers du trône, fut ravi de trouver tant d'équité dans cette propoſi-

Ans de J. Christ. 1515.

tion, & consentit que ces Princes fussent menez à Goa, avec leurs familles & leurs gens. Ils furent défrayez aux dépens du Roy, qui voulut qu'on les traitast d'une maniére convenable à leur qualité & à leur rang.

On mene ces Princes à Goa.

Cet avis étoit digne de la génerosité d'Albuquerque, qui en avoit fait l'ouverture ; mais ce grand homme s'étoit proposé deux autres desseins, dont la seule idée pouvoit immortaliser sa mémoire & son nom. Il avoit projetté de couper un certain espace de terrein, pour faire couler les eaux du Nil dans un nouveau canal, & de faire une jonction de ce fleuve à la mer Arabique, & par ce moyen, il espéroit de rendre toute l'Egipte stérile, & de priver les Turcs de tous les avantages qu'ils en retirent.

Grands desseins d'Albuquerque.

Dans cette veuë ce Vice-Roy avoit imaginé une maniére de barques d'une invention ingénieuse & nouvelle, pour transporter jusque sur le bord intérieur de la mer d'Arabie, trois cens chevaux & des troupes avec lesquelles il comptoit que l'on pourroit faire descente ; surprendre les peuples ; forcer la Mecque ; enlever le corps de Mahomet conservé avec tant de soins, & réveré avec tant de superstition ; en faire un sacrifice au vrai Dieu, & le brûler à la porte des Eglises des Chrétiens.

De si grands projets ne pouvoient estre imaginez & éxecutez que par un grand homme. Cela est si vray, que les hommes du commun regarderent cette entreprise comme impossible, & qu'ils la traiterent de chimere & de vision, parce qu'elle étoit au dessus de leur connoissance & de leur portée. Cette contrarieté de sentimens, n'auroit point apporté de changement dans les desseins du Vice-Roy, si la maladie dont il fut attaqué ne l'eust obligé d'aller à Goa, où il espéroit de rétablir sa santé, plus ruinée par les travaux de la guerre, & par les fatigues des voyages, que par le nombre de ses années, puis qu'il n'avoit alors que soixante ans. Comme il sentoit que son mal augmentoit tous les jours, & que les remedes qu'on luy faisoit, devenoient inutiles, il crut avant que de sortir d'Ormus, devoir demander une audience au Roy, à qui il avoit résolu de com-

Sa maladie.

muniquer

muniquer ses derniéres intentions. L'état où se trouvoit Albuquerque, ne luy permettant presque plus de se faire porter dans le Palais de Tor, ce Prince vint le voir sur son vaisseau. Ce fut dans cette derniére entreveuë, que le Vice-Roy luy persuada par de vives raisons, le grand interest qu'il avoit de conserver l'amitié du Roy de Portugal, d'entretenir son alliance, & d'estre fidelle à l'execution de leurs traitez; & qu'il l'asseura qu'Emanuel y répondroit avec les sentimens d'un frere & d'un allié. Enfin il le supplia d'accorder toûjours sa protection Royale à Pierre Albuquerque, Capitaine de la Citadelle, puisque comme luy, il avoit les mesmes intentions, & qu'il portoit le mesme nom.

Ans de J. Christ. 1515.

Le Roy d'Ormus, le vient voir, & en reçoit de différens conseils.

Le Roy d'Ormus, qui avoit une estime singuliére pour Albuquerque, en aggréa tous les conseils, & luy promit d'accomplir ce qu'il éxigeoit de luy; aprés quoy ce Vice-Roy partit pour Goa. Pendant qu'il étoit en chemin, il receut quelques lettres qu'on luy écrivoit de Diu, par lesquelles on luy donnoit avis, qu'Emanuel avoit nommé Lopez Soarez à la Vice-Royauté des Indes, & qu'aussitost aprés sa promotion, ce nouveau Vice-Roy étoit parti de Portugal pour en venir remplir les fonctions.

Lopez Soarez, est nommé Vice-Roy des Indes.

Une nouvelle de cette nature auroit étonné un autre homme qu'Albuquerque; mais ce héros, aussi grand dans les malheurs que dans les prospéritez, soutint ce dernier contretems avec sa constance ordinaire. Il en écrivit au Roy en des termes dignes de luy, & loin de se plaindre d'une révocation, qui bien plus que sa maladie, étoit capable d'avancer le moment de sa mort; il aima mieux attribuer ce choix à la prévoyance & à la sagesse du Roy, qu'à la prévention, qui ne pouvoit procéder que des pernicieuses intentions de ses ennemis, il se contenta de luy demander sa protection en faveur de Blaise Albuquerque son fils naturel, & le supplia d'estre persuadé, qu'il mouroit aussi fidelle sujet, qu'il avoit toûjours vécu.

Constãce d'Albuquerque, en apprenant cette nouvelle.

Albuquerque, ayant réglé toutes ses affaires publiques & particulieres, ne s'occupa plus que de celles de son salut. Plein de la résolution d'y travailler avec plus de tranquil-

Ans de J. Christ. 1515.

lité, il alla à Goa. Son départ d'Ormus, & le peu d'espérance qu'on avoit de l'y revoir, répandit une tristesse generale dans cette ville. Le Roy de ce païs ne s'y trouva pas moins sensible que ses peuples.

Il part d'Ormus.

Le Roy de Perse, offre retraite à Albuquerque.

Aussitost que le Roy de Perse, & Cide Hali, Géneral Mahométan, eurent appris la nomination du nouveau Vice-Roy, ils envoyerent offrir à Albuquerque tous les secours qui dépendoient d'eux pour le maintenir dans un employ qu'il avoit toûjours soûtenu avec tant d'honneur & tant d'applaudissement, & le solliciterent de passer dans leurs païs. Bien qu'Albuquerque n'eust aucune disposition à accepter de semblables offres, il ne laissa pas d'en témoigner sa reconnoissance, cependant il continua sa route vers Goa, & mourut en rangeant la coste. La nouvelle de sa mort fut bientost répanduë dans tout le païs, & particuliérement dans Goa. Les Portugais le pleurerent, les Sarazins en furent touchez. Enfin, on peut dire que ce grand homme, cet Albuquerque le Grand, aussi heureux & redoutable pendant la guerre, que craint & reveré pendant la paix, fut regreté de plusieurs Princes, qui avoient connu sa valeur, & de toutes les nations qui avoient éprouvé sa clemence.

Mort de ce Vice-Roy.

La céremonie de ses obséques, fut des plus solemnelles & des plus magnifiques, qu'on eust encore veuës dans les Indes. Les soldats y parurent armes trainantes, les tambours étoient couverts d'un crespe, & les trompettes sonnoient en sourdine. Les Officiers en deüil, & les larmes du peuple qui y étoit accouru en foule, firent mieux l'éloge d'Albuquerque, que les plus beaux discours des Orateurs. Il fut enterré dans une Chapelle qu'il avoit fait bâtir à Goa, & dédier à la sainte Vierge.

Le Roy le regrette, & prend soin d'Alfonse, fils naturel d'Albuquerque.

Le Roy d'Ormus fut si sensible à cette perte, qu'il en prit le deüil. Emanuel en fut si vivement touché, que la douleur qu'il en témoigna fit encore bien des jaloux, & pour commencer à reconnoistre les services de ce grand Capitaine, il prit sous sa protection Blaise Albuquerque, son fils naturel, luy fit prendre le nom d'Alfonse, comme il étoit porté par son testament, le combla de graces & de

biens, & enfin, le maria avec une des plus riches Dames du Royaume.

Ans de J. Christ, 1516.

Le commencement de cette année, fut fatal auſſi à la Caſtille, à cauſe de la perte qu'on y fit du Roy Ferdinand V. l'un des plus grands Princes qu'elle euſt jamais eu. Quand Emanuel en eut appris la nouvelle, il ordonna à Menezés, ſon Ambaſſadeur en cette Cour, d'en faire ſes complimens de condoléance à la Reine; il chargea en meſme-tems Rodrigue Ferdinand Almada, ſon Réſident à Anvers, de l'informer trés éxactement de tout ce qui ſe paſſeroit en Allemagne, & dans les Païs Bas, de crainte que les mouvemens qu'on y feroit, ou les changemens qui pourroient y arriver n'intereſſaſſent les affaires de Portugal. Enfin, il envoya Pierre Corréa, homme d'une expérience conſommée pour les négociations, à l'Empereur Maximilien I, ayeul de l'Archiduc Charles, fils aiſné de Philipe I, Archiduc d'Autriche, & héritier du Royaume de Caſtille. Le ſujet de cette Ambaſſade rouloit ſur la propoſition de deux mariages; l'un de l'Archiduc Charles, avec l'Infante Iſabelle, fille d'Emanuel, & l'autre de Leonore, ſœur de l'Archiduc, avec Jean, Prince de Portugal. L'Empereur écoûta agréablement ces deux propoſitions; mais la conjoncture des tems ne luy paroiſſant pas favorable pour la concluſion de ces deux mariages, il jugea à propos de les différer; de ſorte que Corréa prit congé de l'Empereur, & revint en Portugal.

Mort de Ferdinand V. Roy de Caſtille.

Ambaſſade à la Cour de l'Empereur.

Cependant le nouveau Vice-Roy des Indes prit poſſeſſion de ſa charge, & envoya un de ſes Officiers à la Reine de Coulan, qui étoit toûjours Régente, pour luy demander qu'elle fiſt réparer l'Egliſe de S. Thomas, que les Sarazins avoient ruinée lors qu'ils tuerent Antoine de Sala, Facteur de Portugal, en 1506; qu'elle reſtituaſt les revenus de cette Egliſe, & que pour faire une compenſation des effets qui avoient été pris aux Portugais, elle ordonnaſt qu'on luy délivraſt quatre-vingt milliers de poivre. Enſuite Soarez fit partir la flotte qui devoit retourner en Portugal, il ratifia le traité de paix qu'Albuquerque avoit fait avec le Roy de Calécut; il calma les troubles ſurvenus en Cananor, & s'em-

Demande du nouveau Vice-Roy, à la Reine de Coulan.

Ans de J. Christ. 1516.

barqua pour aller à Goa. Le vent contraire, l'ayant obligé de relâcher dans le havre d'Anchedive, il détacha Alexis de Menezés, à qui il donna le commandement de huit vaisseaux, pour ranger la coste d'Arabie, & pour passer dans le Royaume d'Ormus.

Il part pour Goa.

Lors que la mer fut plus praticable, Soarez continua sa route pour Goa, où peu de jours aprés son arrivée, on délibera une seconde fois sur la conservation de cette ville, suivant les derniers ordres que le Vice-Roy en avoit receus de la Cour. Comme Emanuel étoit partagé dans son Conseil, entre un grand nombre d'avis entiérement opposez les uns aux autres, il crut ne devoir rien déterminer sur ce fait, sans en avoir les sentimens de ceux qui étoient sur les lieux, & qui pouvoient en juger plus sainement, que ceux qui ne connoissoient le païs & les peuples, que par rélation.

On délibere tout de nouveau sur la conservation de Goa.

Cette affaire, quoique déja décidée du tems d'Albuquerque, fut encore agitée avec beaucoup d'application & d'éxactitude, par les Officiers qui composoient le Conseil de Soarez. Sur l'exposé que ce Vice-Roy fit des ordres d'Emanuel, pour sçavoir s'il luy étoit plus avantageux de ruiner Goa & de l'abandonner aux ennemis, que de la garder, en continuant les grandes dépenses qu'il falloit faire pour en entretenir les fortifications & la garnison, il n'y eut personne dans le Conseil, qui ne s'opposast formellement au lâche dessein, c'est ainsi qu'on en parla, de remettre les Barbares en possession de cette place, toute démantelée qu'elle pust estre. Le Vice-Roy donna dans cette opinion; on en dressa un procés verbal qu'on envoya au Roy, & que ce Prince renvoya à Soarez avec ordre de faire réparer les fortifications, & mesme de renforcer la garnison, ce que le Vice-Roy fit éxecuter avant que de retourner à Cochin.

On résout de garder cette place.

Soarez, qui avoit beaucoup d'action & de vivacité, ne se donna pas de moindres mouvemens à Cochin, qu'il avoit fait à Goa. Il prit connoissance des affaires; il renouvella l'alliance faite par Albuquerque, avec tous les Rois des envi-

Voyage du Vice-Roy à Cochin.

rons; il fit mettre plusieurs bâtimens à la voile pour entrer dans la mer d'Arabie, & envoya Ferdinand Andrada avec trois vaisseaux dans la Chine. Ce Capitaine prit la route de Ceïlan, & alla moüiller dans le port de Pacem. Aussitost que Geinal, qui y régnoit, eut appris l'arrivée des vaisseaux Portugais, il envoya des rafraîchissemens à Andrada, & par le traité d'alliance qu'ils conclurent quelques jours aprés, ce Prince luy permit de faire construire une Citadelle à Pacem.

Ans de J. Christ. 1516.

Il passe dans le Royaume de Pacem, & fait un traité de paix, avec le Roy de ce païs.

Andrada n'y séjourna pas plus long-tems, & se remit à la mer; mais la tempeste qu'il essuya le lendemain de son embarquement l'obligea de relâcher à Malaca, où il trouva Raphaël Perestrel qui revenoit de la Chine. Ils eurent ensemble des conférences particuliéres, touchant les coûtumes & les mœurs des Chinois. Enfin, la mer étant devenuë plus favorable à la navigation, Andrada continua sa route, & George Britto, Gouverneur de Malaca, où l'on commençoit à manquer de vivres, envoya Henry de Lemos dans un Royaume d'Asie, nommé Pégu, situé par de là le Gange en tirant vers l'Occident, pour en apporter des munitions de bouche. Cet Officier aborda dans un havre appellé *Martaban*, où il chargea son vaisseau de tout ce qu'il put rassembler pour la subsistance des Malacans, & pour celle de la garnison. Dans le tems qu'il étoit prest à mettre à la voile pour revenir à Malaca, les Sarazins de ce païs, ausquels un Capitaine étranger & inconnu avoit pris un bâtiment, en accuserent Lemos, le traiterent de Corsaire, & le voulurent obliger de rendre l'équipage de ce vaisseau qu'il avoit pillé, disoient-ils, aprés l'avoir fait échoüer.

Voyage de Lemos dans le Royaume de Pégu.

Les Sarazins luy suscitent une affaire.

Lemos, piqué de ce soupçon, & du procedé violent de ces Sarazins, songea sérieusement à se défendre, puis qu'il ne pouvoit se justifier; mais le nombre de ses ennemis, ausquels le Roy de Pégu s'étoit joint, l'ayant investi & accablé, il succomba, aprés s'estre défendu durant trois jours. Il perdit son vaisseau avec une partie de l'équipage, & se sauva sur un esquif dans le Royaume de Pédir, situé vers le Détroit de Malaca.

Il succombe & se retire à Pédir.

Ans de J. Christ. 1516.

Tandis que Lemos étoit aux prises avec les Sarazins, Alexis de Menezés, que Soarez avoit envoyé vers les costes d'Arabie pour les ranger, fut aussi battu de la tempeste, & courut de grands dangers. Ce changement de tems le détermina à descendre dans les Etats du Roy d'Ormus, jusqu'à ce qu'il pust remettre à la voile.

On sollicite le le Roy d'entrer dans une ligue.

Vers la fin de cette année, François I, Roy de France, envoya un Ambassadeur en Portugal pour solliciter Emanuel d'entrer dans une ligue qui se brassoit pour lors en Europe. Comme cette guerre ne s'allumoit qu'entre les Princes Chrétiens, & que chacun d'eux tâchoit de fortifier son parti par le secours de ses amis ou de ses alliez, Emanuel, quoiqu'ami de François, refusa d'entrer dans cette ligue, & ne voulut prendre aucun parti ; de sorte que l'Ambassadeur du Roy trés-Chrétien revint en France, sans avoir rien pû ménager du costé de Portugal.

Il reçoit des nouvelles de Congo, y envoye des Missionnaires, & des troupes.

Sur ces entrefaites, le Roy apprit par les lettres qu'il receut de Congo, qu'on y professoit ouvertement le Christianisme, & qu'Alfonse, Roy de ce païs, s'appliquoit beaucoup à la lecture des saintes Ecritures. De si belles dispositions déterminerent Emanuel, à y envoyer encore des Missionnaires avec des ornemens & des livres de piété. D'ailleurs, l'interest qu'il prenoit à la défense de ce Prince, joint aux autres guerres qu'il avoit entreprises dans les Indes, soit pour l'honneur de la Religion, ou pour sa propre gloire, le porterent à y faire passer de nouvelles troupes.

Un zéle si déclaré pour l'abolition du Paganisme, & pour la propagation de la Foy, donnoit tous les jours un nouveau relief à la réputation d'Emanuel dans les Cours étrangeres. Comme Sigismond I, Roy de Pologne, avoit les mesmes intentions que luy, il faisoit élever la jeune Noblesse de son Royaume dans l'éxercice des armes, pour la faire marcher un jour à de si glorieuses expéditions.

Arrivée de quelques Seigneurs Polonois en Portugal.

Trois de ces jeunes Polonois, qui désiroient avec passion de voir le Roy, & de faire, pour cela le voyage de Portugal, y vinrent, & connurent par eux-mesmes, ce qu'ils n'avoient appris que par la voix publique. Emanuel les

honora de l'ordre de Chevalerie, qu'il leur conféra de sa propre main, & les combla de presens proportionnez à leur âge. Ans de J. Christ. 1516.

Cependant, Mahomet Roy de Fez, en vouloit toûjours à Arzile, & envoyoit de tems en tems faire le dégast dans les environs de cette ville. Les peuples qui se voyoient exposez aux courses de ces Barbares, implorerent le secours de Jean Coutigno, & l'avertirent du lieu où ils s'étoient retranchez. Dés que ce Capitaine fut informé de la situation des ennemis, il partit accompagné de deux cens cinquante chevaux, & les ayant surpris à l'heure qu'ils s'y attendoient le moins, il tomba sur eux avec tant de vigueur, qu'il en tua quelques-uns, & fit prés de cinq cens prisonniers. Le plus grand nombre prit la fuite, & ils abandonnerent aux vainqueurs plus de mille bœufs, & une quantité considérable de jeunes chevaux.

Coutigno va insulter les ennemis.

Comme cette action se passa sous le canon d'Alcacer, le Gouverneur de cette place sortit avec trois cens chevaux, à dessein d'atteindre Coutigno, & de le combattre. Ce Capitaine n'auroit pû s'éxempter d'en venir aux mains, sans une grande pluye qui inonda les routes, & qui donna assez de tems aux Portugais pour se retirer dans Arzile, avec le butin qu'ils avoient fait.

Mahomet, qui pour cette fois avoit manqué son coup sur Arzile, se détermina enfin à marcher à la conqueste de cette place, avec une armée de sept mille hommes, & de trois mille chevaux. Quand Coutigno sceut que les ennemis en approchoient, il envoya demander des munitions de guerre & de bouche, à Nugno Ribeiro, Résident de Portugal, qui étoit à Malaga, ville d'Espagne, située dans le Royaume de Grenade. Il écrivit en mesme-tems au Roy; il luy exposa sa situation dans Arzile, & en attendant qu'il eust receu des vivres & du secours, il fit travailler aux réparations de cette place. Il passa ses troupes en reveuë, les distribua en différens quartiers, & les exhorta à ne se point étonner ni du nombre des ennemis, ni de leurs premiers efforts.

Le Roy de Fez vient assiéger Arzile.

Ans de J. Christ. 1516.

Pendant que Coutigno remplissoit avec tant d'activité ses devoirs, il receut une partie des secours qu'il attendoit. Jean Mascaregnas, Colonel de cavalerie, arriva avec deux navires dont l'équipage consistoit en quatre cens hommes & six vingts chevaux. Ribeiro envoya deux cens hommes sur un autre bâtiment. Toutes ces troupes entrerent dans Arzile, avant que les ennemis eussent pû l'investir.

Il ouvre la tranchée.

Le Roy de Fez, arriva peu de jours aprés, dressa ses batteries, & fit ouvrir la tranchée. Le canon des assiégeans fut si bien servi, & leur feu si continuel, qu'à peine les assiégez oserent-ils paroistre sur les murailles. On étoit dans cette situation à Arzile, lorsque Rodrigue Baretto amena sur douze caravelles, un renfort considérable de troupes choisies, dont Garsie Mello, commandoit la meilleure partie.

Evasion d'un Maure, heureuse pour les Portugais.

Ce fut dans cet intervalle de tems qu'un Maure que l'on détenoit prisonnier dans Arzile, trouva l'occasion de se sauver, & de se couler dans le camp de Mahomet. Il apprit à ce Prince que les assiégez ne songeoient point à se rendre, quoique les murailles de leur ville fussent endommagées; qu'ils avoient fait de nouveaux retranchemens; qu'ils avoient beaucoup d'artillerie; que la garnison étoit fort nombreuse, & qu'enfin, la résolution où ils paroissoient estre, de se bien défendre jusqu'au dernier soupir, étoit encore plus à craindre que leur nombre.

Cet avis, qu'on ne pouvoit soupçonner de fausseté, puis qu'il venoit d'un Maure qui avoit été fait prisonnier dans la derniére action, fit tant d'impression sur l'esprit de Mahomet, que dés ce moment il auroit levé le siége, si le Roy de Mequinez, son frere, ne s'y fust opposé. Et de fait, ce Prince sceut relever si à propos le courage des assiégeans, qu'ils redoublerent leur vigueur & leurs efforts pour avancer de plus en plus leurs travaux, & pour ébranler la fermeté des assiégez par de continuelles attaques. Comme les Maures trouvoient toûjours une égale résistance dans les Portugais, & que d'ailleurs on donna avis à Mahomet, que Jacques de Sequeria amenoit de Portugal une nouvelle

flotte,

flotte, composée de trente vaisseaux de guerre, & qu'il approchoit d'Arzile, où il entreroit sans qu'il pust l'en empêcher. Alors ce Prince voulut lever le siége à l'insceu des assiégez ; mais quelques justes mesures qu'il eut prises pour en venir à bout, Coutigno le découvrit assez à tems, & chargea l'arriéregarde des ennemis qu'il défit en partie.

Ans de J. Christ. 1516.

Mahomet leve le siége, & Coutigno défait l'arriéregarde de ce Prince.

Dans le tems que les Maures se retiroient de devant Arzile, Jean Gonsalve de Camara, Gouverneur de l'Isle de Madere, projettoit d'abandonner cette Isle, où il étoit pour lors, & de passer dans les païs étrangers. Ce Gouverneur se plaignoit depuis long-tems, de la grande diminution qu'on luy avoit faite des revenus & des droits qu'il avoit dans cette Isle, dont la proprieté, disoit-il, avoit toûjours appartenu à ses prédecesseurs. Sur ce fondement il demandoit à rentrer dans les droits de ses peres ; mais comme la Cour ne luy paroissoit pas favorable, il s'étoit embarqué, & s'en alloit dans un climat étranger. Quelques jours aprés qu'il eut mis à la voile, une tempeste le surprit, & le porta en Algarve ; ce fut là qu'il apprit le siége d'Arzile. A cette nouvelle, il forma un autre dessein, & au lieu de continuer sa navigation, il fit une levée de sept cens hommes, pour aller secourir les Portugais, & prit le chemin d'Arzile ; mais il n'y put arriver qu'aprés la retraite des Maures, & dans le tems que les Arziliens achevoient de combler les travaux de ces Barbares.

L'état où ce siége avoit réduit Arzile & les troupes qui l'avoient défenduë, fit craindre à ceux qui y commandoient que les Maures ne revinssent à la charge. La Noblesse qui s'y étoit habituée, se disposoit à en sortir, pour retourner en Portugal ; les autres Portugais, qui n'étoient pas engagez dans le service, en vouloient user de mesme. Cette crainte dans les uns, & ces précautions dans les autres, embarasserent tellement Coutigno, qu'il se vit obligé d'accorder des passeports à ceux qui demandoient à sortir la ville.

La Noblesse demande à sortir d'Arzile.

Mais les affaires changerent de face, depuis que Gonsalve eust rassеuré les Arziliens, par l'offre qu'il fit à Couti-

Ans de J. Christ. 1516.

gno, & de ſa troupe & de ſon ſervice, juſqu'à ce que les murailles d'Arzile fuſſent entiérement rétablies, & que les ennemis ſe fuſſent retirez. Ce nouveau ſecours releva le courage de ceux qui ſembloient en manquer. Perſonne ne voulut plus ſortir de la ville, & chacun ſongea à ſe défendre. Coutigno fit valoir ce ſervice auprés du Roy, & attira de la Cour, une lettre ſi obligeante à Gonſalve, que ce Gouverneur prit le parti de retourner à Madere, ſur l'eſpérance qu'on le remettroit en poſſeſſion des droits dont on l'avoit dépoüillé.

Mort d'Ataïde.

La mort d'Ataïde, laquelle arriva dans cette meſme année, fut un contretems bien fâcheux pour les intereſts du Roy en Affrique, puis qu'elle donna lieu à un ſoulévement en Xerquie. Pluſieurs Gentilshommes Maures de cette province, non contens de s'eſtre affranchis du tribut qu'ils payoient à Emanuel, venoient encore inquiéter les Maures qu'il avoit pris ſous ſa protection. On ne pouvoit remédier à ces deſordres, quoique trés preſſans, à moins qu'on ne donnaſt promptement à quelque Capitaine de diſtinction, le commandement qu'avoit Ataïde. Le Roy, à qui on le fit ſçavoir, nomma Alvarés Ataïde, parent du Géneral, & fort eſtimé parmi les Portugais.

Alvarés Ataïde a le commandement des troupes.

Auſſitoſt que cette nouvelle fut arrivée, Ataïde envoya des eſpions afin de découvrir le lieu où ſe retiroient les Xerquiens; mais en attendant qu'on luy en donnaſt des nouvelles certaines, il partit de Safi avec quatre cens trente chevaux, & quelques fantaſſins. Les Maures de Dabide & de Garabie, alliez des Portugais, ſe mirent en campagne, ſe joignirent à Ataïde, & par cette jonction ce nouveau Commandant ſe vit en état de marcher contre Rah Benxamut, Chef des autres Arabes, qui avoient refuſé de s'allier avec les Portugais. Ataïde ayant appris que les ennemis étoient campez au pied d'une montagne nommée *Montes Claros*, marcha de ce coſté là; il les ſurprit dans leur camp, & les chargea avec beaucoup de vigueur. Les Arabes, qui ne s'attendoient pas à cette irruption, furent mis en déroute, & preſque tous défaits.

Exploits de ce nouveau Commandant.

Comme Ataïde, aprés une si heureuse & si prompte expédition, avoit lieu de craindre le ralliement des ennemis dans un païs si éloigné du sien, il se mit en devoir de retourner à Safi, pour mettre en seureté le butin & les prisonniers qu'il avoit faits dans cette déroute, parmi lesquels on trouva une trés belle personne nommée *Hoté*, l'une des femmes des plus aimées de Benxamut.

ANS DE J. CHRIST. 1516.

Les ennemis se rallient, & reviennent au combat.

Ce Géneral Arabe, qui avoit rassemblé ses troupes fugitives & dispersées, & qui se flattoit, par la grande disproportion de l'armée des Portugais à la sienne, de rentrer dans les villes de Safi & d'Azamor, marcha à cette guerre, comme à une conqueste que les Portugais ne luy pouvoient plus disputer. L'ardeur que cette espérance fit naître parmi ses soldats, augmenta encore en Benxamut, le desir de délivrer *Hoté* d'entre les mains des Portugais, & luy inspira la résolution de vaincre ou de mourir, pour ne pas survivre à sa défaite, ni à la douleur de perdre pour toûjours, ce qu'il aimoit si fortement. Ainsi Benxamut, poussé par la gloire & par l'amour, se mit à la teste de son armée, & combattit avec tant de valeur, que Lopez Barigue, qui commandoit l'avantgarde de l'armée des Portugais, auroit plié, si Alfonse Norogna, qui étoit à l'arriére-garde, n'eust quitté son poste pour le secourir.

La mort d'Alvarés Ataïde, cause la déroute de l'armée.

Cependant Ataïde, que son activité portoit presque en mesme-tems en tous lieux, animoit ses soldats par l'action & par la voix, & terrassoit tout ce qu'il trouvoit d'ennemis; mais la boucle qui attachoit son casque à sa cuirasse, s'étant rompuë par les grands mouvemens qu'il se donna, il fut blessé d'un coup de fléche à la gorge, dont il mourut sur le champ. Il fut impossible de cacher sa mort; la nouvelle s'en répandit par toute l'armée, & y causa une consternation génerale. Les ennemis s'apperceurent de ce desordre & en profiterent, ils enfoncerent les premiers rangs des Portugais, & les renverserent les uns sur les autres. Les Maures alliez des Portugais témoins de ce désavantage, se rangerent aussitost du parti de leurs compatriotes, parce qu'ils étoient les plus forts, & par cette infidelité ils avancerent

Ans de J. Christ. 1516.

beaucoup la déroute de l'armée. La division qui se mit parmi les Officiers Portugais, sur l'honneur du commandement qu'ils se disputoient les uns aux autres, n'y contribua pas moins que la perfidie des Maures. Lorsque les soldats se virent sans Chef, & qu'ils ne sceurent plus à qui obéïr, la confusion se mit parmi eux, & la plûpart périrent. Ceux qui échaperent aux coups, ne purent éviter la prison ou l'esclavage. Alfonse Norogna, & presque tous les Officiers furent tuez. Enfin les autres Maures tributaires d'Emanuel, abandonnerent ses interests, & par cette victoire, Benxamut rétablit entiérement les affaires des Barbares.

Jalousie entre les Officiers Portugais, pour le commandement.

Les Maures, tributaires d'Emanuel, quittent son parti.

Jabentafuf étoit à Lisbonne, quand le Roy apprit la défaite de son armée en Afrique. Le chagrin que cette perte causa à ce Prince, fut si vif, qu'on crut à la Cour, qu'il se rebuteroit de cette guerre, qui avoit coûté & qui coûtoit encore tant d'argent & tant de sang au Portugal. Il est vray, que de tems en tems on y faisoit quelques conquestes; mais on perdoit en une seule occasion, ce qu'on avoit eu beaucoup de peine à conquérir en plusieurs campagnes. Comme ces désavantages n'arrivoient ordinairement que par la perfidie des Maures, avec qui on étoit néanmoins obligé de s'allier, Emanuel vouloit s'en tenir à sa propre expérience, & ne plus s'exposer à la continuation d'une guerre qui ruinoit son épargne, diminuoit ses troupes, & ne luy procuroit, pour le dédommager de ces pertes, qu'une gloire, qui dépendoit plus du caprice de ses alliez, que du bonheur de ses armes, & de la valeur de ses Capitaines.

Le Roy se dégoûte de la guerre en Afrique.

Ces motifs étoient si justes & si forts, que chacun y applaudissoit. Le seul Jabentafuf fit de vives remontrances au Roy, sur la maniére dont les choses s'étoient passées dans le dernier combat en Afrique, & aprés en avoir attribué la principale faute à la division des Officiers Portugais touchant le commandement de l'armée, il justifia les Maures dans lesprit d'Emanuel, & luy persuada d'y envoyer de nouvelles troupes. Nugno Mascaregnas fut celuy que le Roy choisit pour en estre le Géneral, Jabentafuf eut la com-

Une remontrance de Jabentafuf, fait changer de résolution à ce Prince.

mission de ramener les Maures au service d'Emanuel, & ce Prince leur ayant accordé une amnistie, les reprit sous sa protection. Cet expédient étoit le plus asseuré pour les gagner, parce que ces rebelles étoient en si grand nombre, qu'on ne pouvoit en entreprendre la punition, sans exciter une nouvelle revolte.

Ans de J. Christ. 1516.

Un changement si subit, & si opposé à la résolution que le Roy sembloit avoir formée, surprit tout le Royaume; mais on ne fut pas long-tems occupé de cette affaire. Le danger que la Reine courut, en mettant au monde un Infant, que l'on nomma Antoine, pensa causer une affliction génerale. Cet accident n'eut toutefois aucune suite fâcheuse pour cette Princesse, on ne regretta que l'Infant, qui mourut peu de jours aprés sa naissance.

Naissance, & mort de l'Infant Antoine.

Tandis que toutes ces choses se passoient aux Indes, en Afrique, & en Portugal, Ferdinand Gomeze de Lémos, qui vers le commencement de cette année, étoit allé en Perse, avec caractére d'Envoyé, fit sçavoir à Emanuel les magnifiques receptions qu'on luy avoit faites dans les villes dépendantes du Sophi; que les Gouverneurs des Provinces l'avoient receu avec beaucoup d'appareil, & qu'ils l'avoient conduit jusque sur les limites de leurs gouvernemens; qu'ils luy avoient fait voir les Mosquées & les Forteresses qui se trouvoient sur la route, & qu'à mesure qu'il approchoit des grandes villes, les Officiers de la Couronne étoient chargez d'en faire les honneurs.

Lémos rend compte au Roy des honneurs qu'il avoit receus en Perse.

Lémos ajoûtoit que Mirbuzaca, Connétable de l'Empire, qui avoit vû autrefois Albuquerque à Goa, étoit venu au-devant de luy, & l'avoit conduit dans la ville de Caixam l'une des plus considérables de Perse, & de là dans le camp du Sophi, car ce Prince séjournoit le moins qu'il pouvoit dans les villes; que ce camp étoit d'une si prodigieuse étenduë, qu'on y comptoit plus de cent mille hommes, & prés de trente-cinq mille pavillons; que le Grand Maître de la Maison du Sophi, qui se devoit charger de la personne de l'Ambassadeur, avoit fait dresser des tentes pour luy dans le quartier du Sophi; qu'il luy avoit don-

Il est conduit dans le camp du Sophi.

Ans de J. Christ. 1516.

né à son arrivée dans le camp, un grand & magnifique repas; qu'il y avoit convié les Ministres étrangers & les Seigneurs Persans, qui n'avoient pas suivi l'Empereur à la chasse, où ce Prince étoit allé ce jour-là; que la bonne chere avoit été accompagnée d'une simphonie; que cette feste s'étoit terminée par des présens de vestes tissuës d'or & de soye, dont le Grand Maître avoit régalé toute l'assemblée; que le bruit des trompettes ayant annoncé le retour d'Ismaël, tout le monde étoit sorti des tentes pour le saluer, & pour le voir passer, & qu'il en avoit usé de mesme, mais *incognito*, parce qu'il n'avoit pas encore eu son audience, ce qui se fit dés le lendemain.

Le Sophi donne audiance à Lémos.

Le jour de cette audience ayant été assigné, le Grand Maître introduisit l'Envoyé Portugais dans les pavillons du Sophi, où ce Prince parut sur son trône. Il étoit vestu d'une robe à fleurs d'or; noüée avec des agraffes de diamans. Les Princes ses alliez, & les Grands de l'Empire étoient au tour de sa personne, auprés de laquelle on avoit préparé une chaise pour ce Ministre, qui s'y assit aprés avoir salué le Sophi, & présenté ses lettres de créance.

Cette conférence se passa en différentes demandes qu'Ismaël fit à Lémos sur la santé du Pape, sur la haute réputation du Roy, sur l'estime particuliére qu'il faisoit de son amitié & de sa personne, sur le nombre des enfans d'Emanuel, sur les mœurs & sur les loix du Portugal, & enfin sur la prudence & sur la valeur d'Albuquerque, de qui il avoit entendu parler, comme de l'un des plus sages & des plus grands Capitaines du siécle.

Présens de cet Envoyé.

Ce Ministre satisfit à toutes ses demandes, avec beaucoup de respect & de justesse, & fit à Ismaël les présens dont il étoit chargé. Ces présens consistoient en deux paires d'armes, dont les casques & les corcelets étoient à l'épreuve; quatre brasselets d'or, & plusieurs fruits des Indes, différens dans leur goust & dans leurs espéces. Quoique ces armes & ces fruits plussent beaucoup au Sophi, cependant il fut plus occupé de quelques arbalestes à la Portugaise, & de plusieurs petites piéces de canon, que de tout le reste. Com-

me ce Prince n'avoit aucune connoiſſance de l'uſage qu'il en falloit faire, Albuquerque avoit eu la prévoyance de luy envoyer les ouvriers qui les avoient fonduës, pour en apprendre le ſecret aux Perſans, & pour leur montrer à s'en ſervir contre leurs ennemis. ANS DE J. CHRIST. 1516.

Lemos expoſa enſuite les motifs de ſon Ambaſſade, leſquels conſiſtoient en trois chefs différens. Il propoſoit par le premier, une ligue offenſive & défenſive entre les deux couronnes de Perſe, & de Portugal, & le Roy s'offroit en faveur de cette ligue, à fournir du ſecours au Sophi dans les guerres qu'il auroit contre le Turc, & contre le Sultan d'Egipte. Emanuel demandoit par le ſecond chef, qu'Iſmaël envoyaſt un Ambaſſadeur en Portugal, pour marquer l'alliance faite entre-eux, & pour empêcher par ce moyen, que les peuples d'Aſie ne continuaſſent d'inquiéter les Portugais, comme ils le faiſoient en toutes les occaſions qui ſe préſentoient. Et enfin par le dernier chef, le Roy ſollicitoit cet Empereur, d'ordonner que les Perſes qui ſervoient dans l'armée d'Idalcan, & qui portoient les armes contre les Portugais, les quitaſſent, & qu'ils revinſſent dans ſes Etats.

Motifs pour leſquels on avoit envoyé Lémos en Perſe.

Avant qu'Iſmaël répondiſt aux propoſitions que Lemos venoit de luy faire, il ſe plaignit de la conduite qu'Emanuel avoit tenuë à ſon égard en s'emparant de la ville d'Ormus, dont il ne pouvoit ignorer qu'il ne fuſt Souverain, & de ce que par cette uſurpation, il l'avoit privé du tribut que les Ormuſſiens luy payoient tous les ans. Plein de ce reſſentiment, il parut peu diſpoſé à entrer dans aucune ligue avec le Roy. Quant à l'Ambaſſadeur qu'Emanuel luy propoſoit d'envoyer en Portugal, le Sophi, loin d'en agréer la propoſition, allégua pour raiſon, la grande diſtance de leurs Etats, & les périls de la navigation. A l'égard de la guerre qu'il étoit ſur le point d'avoir avec le Turc, & le Sultan d'Egipte, il dit qu'il eſpéroit que la campagne prochaine décideroit du démeſlé qu'il avoit avec le Turc, & qu'aprés avoir vaincu Sélim, il entreroit à main armée en Arabie, ſans que pour cela il euſt beſoin, ni de ſe donner de nouveaux amis,

Réponſes du Sophi.

ANS DE J. CHRIST. 1516.

ni de se servir des troupes de ses anciens alliez ; mais il ne refusa pas le secours des Portugais, quand il iroit assiéger les villes d'El-Catif & de Baharen, situées dans le Golfe Persique, lesquelles s'étoient soustraites de son obéïssance. Enfin, Ismaël fit connoistre à Lémos, qu'il ne pouvoit pas disposer des Perses, qui servoient dans les païs étrangers, puis qu'aussitost qu'ils étoient sortis de ses Etats, ils ne luy devoient plus la mesme obéïssance qu'ils seroient obligez de luy rendre s'ils y demeuroient encore ; & que son interest particulier l'engageoit à ne pas rompre avec Idalcan, à qui toutefois il promettoit d'écrire fortement en faveur des Portugais.

Osorius, liv. 10. Maffée, Hist. des Indes, liv. 5. chap. 7.

Cette audience s'étant terminée d'une maniére bien différente de ce qu'en attendoit Lémos, ce Ministre se disposa à s'en retourner ; mais Ismaël qui voulut luy donner le régale de la chasse & de la pesche, avant son départ, changea de camp pour cela, & choisit une plaine où les bestes fauves & les bestes féroces étoient en plus grand nombre que par tout ailleurs. Au reste, la maniére obligeante & familiére, avec laquelle le Sophi agissoit dans ces sortes de plaisirs, luy concilioit aisément les cœurs de ceux qui les partageoient avec luy, aussi passoit-il pour le Prince le plus humain qui eust régné en Perse, & qui se fust le plus communiqué à ses courtisans. Comme cette familiarité ne charmoit pas le chagrin que Lémos avoit conceu du foible succés de sa négociation, & qu'il croyoit ne devoir pas demeurer plus long-tems dans un païs où il étoit inutile qu'il résidast davantage pour les interests du Roy son maître, il demanda son audience de congé. Ismaël, le voyant prest à partir, luy proposa de l'aller attendre dans la ville de Tauris, d'où il partiroit avec Soleiman, l'un de ses Ministres, qu'il avoit résolu d'envoyer en ambassade à Albuquerque, ce que Lémos ne put refuser ; mais cet Ambassadeur étant tombé malade, Lémos prit les devants. Comme il ne marchoit qu'à petites journées, & que les honneurs qu'on luy rendoit dans les lieux où il arrivoit, l'obligeoient quelquefois d'y séjourner, Soleiman de qui la santé étoit rétablie, atteignit Lémos dans la ville de Ziraz. Ils partirent ensemble pour aller à

Le Sophi veut donner à Lémos, le plaisir de la chasse.

Ambassade du Sophi vers Albuquerque.

Lara,

Lara, & là ils s'embarquerent pour Ormus. Ismaël, qui ne vint point à Tauris, comme il l'avoit fait espérer à Lemos, se contenta seulement d'écrire à Emanuel, à qui il fit présent de plusieurs vases d'or & d'argent, & de cinq chevaux Persans richement enharnachez, que Soleiman remit entre les mains de Soarez, successeur d'Albuquerque à la Vice-Royauté, pour les envoyer au Roy son maître.

Ans de J. Christ, 1516.

Présens du Sophi au Roy.

Cependant, le Sultan d'Egipte mit à la mer une flotte composée de vingt-sept grands vaisseaux, les uns à voile, & les autres à rames. L'équipage de ces bâtimens consistoit en trois mille hommes, tant Mamelus, qu'Arabes & Renégats, sans compter un grand nombre d'ouvriers Italiens pour la fonte des piéces d'artillerie. Soliman de Mytiléne, célebre Pirate, eut le commandement de cette flotte, & Hocen fut son Lieutenant géneral.

Le Sultan d'Egipte met une flotte à la mer.

Lorsque Soliman fut arrivé prés des embouchures de la mer d'Arabie, il tâcha de s'en emparer. Ce dessein étoit d'une extréme importance pour la gloire & pour l'interest de ceux qui en viendroient les premiers à bout, puis que par-là on se rendoit maître de la mer, du commerce, & ensuite de la ville d'Aden. Comme il ne suffisoit pas d'avoir beaucoup de troupes pour y réüssir, & qu'il falloit aussi employer l'artifice, avant que d'en venir aux voyes de fait, Soliman n'oublia rien de tout ce que son adresse ou sa valeur pouvoient luy inspirer; mais le succés ne répondit ni à son adresse, ni à son courage.

Il veut se rendre maître d'Aden.

Les Adenois, qui étoient dans une bonne ville bien munie, trés-bien fortifiée, & défenduë par une nombreuse garnison, receurent avec une si grande indifférence les offres d'une alliance que Soliman leur fit faire, qu'il se détermina à canonner cette ville. Ce dessein fut éxecuté avec beaucoup de vigueur, de sorte que les bréches se trouverent assez grandes pour hazarder de faire descente, & pour monter à l'assaut. Amirijan, Gouverneur d'Aden, repoussa si vivement Soliman, que ce Géneral jugea par l'évenement de cet assaut, qu'il falloit une armée plus considérable que la sienne pour mettre les Adenois à la raison. Ainsi il aban-

Il offre de faire alliance avec le le Roy.

Sur le refus de cette alliance, il fait canonner Aden.

Ans de J. Christ. 1516.

donna ce deſſein, & alla à Camaran, où il laiſſa un de ſes Officiers nommé Hocen, pour y faire achever la Citadell, dont il venoit de jetter les fondemens.

Les Chevaliers de Rhodes, avertiſſent Emanuel, de l'armement du Sultan.

Le bruit du grand armement du Sultan d'Egipte s'étant répandu à Rhodes, les Chevaliers en avertirent les Officiers generaux d'Emanuel, afin qu'ils donnaſſent promptement ordre aux entrepriſes que cette redoutable flotte pourroit faire. Auſſitoſt qu'ils eurent receu cet avis, ils en firent part à Soarez qui partit de devant Goa avec une flotte compoſée de quarante-trois vaiſſeaux de guerre, & de trois mille hommes d'équipage, pour empeſcher la jonction des Indiens & des Egiptiens, & pour aller combattre le Sultan juſque dans le port d'Aden, où il eſpéroit de le trouver encore.

1517.

Le Vice-Roy fait battre Aden.

La diligence que fit Soarez, ayant été inutile, puis que le Sultan s'étoit retiré incontinent aprés la levée du ſiége de cette ville, ce Vice-Roy profita de cette occaſion pour en former l'attaque, & la fit canonner. Comme Amirijan n'étoit pas en état de reſiſter aux Portugais, & que d'ailleurs, il ſe perſuada qu'ils étoient venus pour l'aſſiéger une troiſiéme fois, ce Gouverneur tint Conſeil de guerre ſur le parti qu'il avoit à prendre. Celuy de ſe rendre, paroiſſant le meilleur à ſuivre, il envoya au Vice-Roy les clefs d'Aden, par trois des principaux Officiers de la ville, pour luy offrir de ſe ſoumettre à l'obéiſſance d'Emanuel.

Reddition de cette ville.

Si le Vice-Roy euſt ſceu profiter de cette députation & de la crainte de ces peuples, il ſeroit entré en poſſeſſion d'Aden, & il y auroit mis une bonne garniſon, juſqu'à ce qu'il euſt executé les ordres du Roy, qui à la verité, l'avoit chargé, ſur toutes choſes, de combattre le Sultan. Il étoit donc de la prudence du Vice-Roy, de s'aſſeurer de cette ville, dont juſque-là on avoit tenté ſi inutilement la réduction, & non pas de courir à une gloire qui dépendoit uniquement des hazards d'une navigation, ou de ceux d'un combat.

Mais le Vice-Roy, loin de faire ces réflexions, ſe perſuada que les Adenois étoient trop heureux de ce qu'il leur promettoit la protection du Roy, pourveû qu'ils fuſſent fi-

delles. Dans cette pensée il se contenta de prendre de nouvelles munitions, & de leur demander des Pilotes qui connussent la mer d'Arabie, pour aller chercher & combattre la flotte du Sultan. Ans de J. Christ. 1517.

Faute irréparable du Vice-Roy.

Les Adenois, contens d'en estre quittes pour des rafraîchissemens & pour des Pilotes, accorderent à Soarez tout ce qu'il leur avoit demandé. Quand ce Vice-Roy se fut pourveû de tout ce qui luy étoit le plus nécessaire, il détacha Alvarez de Castro, & Jacques Pereira, pour aller découvrir le lieu où la flotte ennemie étoit allée moüiller. Ces Officiers Portugais ne furent pas long-tems sans le sçavoir. Ils prirent d'abord trois barques, dont les matelots leur dirent que Soliman étoit à l'ancre dans le havre de Géoda; que ce Géneral Egiptien n'avoit pas entiérement perdu l'espérance de prendre Aden; qu'il faisoit travailler au radoub de ses vaisseaux, & qu'enfin, il se promettoit incontinent aprés la réduction de cette ville, d'aller à Camaran pour faire achever la Citadelle, de retourner ensuite aux Indes, & de décider par une bataille génerale, du sort des Portugais ou du sien.

Il se propose de prévenir les ennemis.

Le Vice-Roy informé des desseins de son ennemi, résolut de les traverser, & de l'aller surprendre dans son poste, & partit à cette intention; mais Soarez à son entrée dans le Golfe d'Arabie, fut battu d'un si terrible coup de mer, que sa flotte pensa périr. Le vaisseau d'Alvarez, sur qui on avoit mis le butin & les prisonniers des trois barques qu'on avoit prises, fit naufrage & coula à fond.

Sur ces entrefaites, quelques Rendus de Géoda passérent sur la flotte du Vice-Roy. Ils l'asseurerent que l'armée de Soliman n'étoit pas si forte qu'on se le persuadoit; que Géoda étoit mal muni; que la garnison étoit composée de gens sans expérience, & que si Soarez pouvoit entrer dans le port, & forcer les ennemis dans les retranchemens qu'ils avoient fait sur le rivage, il viendroit facilement à bout de la ville.

A peine le Vice-Roy eut-il receu cet avis, qu'il mit à la voile & tourna vers Géoda; mais un vent contraire l'em-

Ans de J. Christ. 1517.

pêcha d'en approcher, & le repouſſa avec perte d'un de ſes meilleurs bâtimens. Il ne ſe rebuta pas néanmoins de ſon entrepriſe, il parvint juſqu'à l'embouchure du havre, & détacha Alfonſe de Menezés & Ferdinand Mello, pour en ſonder la profondeur. Le peu d'eau qu'ils y trouverent aprés que la mer s'en fut retirée, empêcha le Vice-Roy d'y entrer pour ne point expoſer ſes plus grands navires au canon de la ville, & à celuy des retranchemens des ennemis.

Il s'avance vers Géoda.

Importance de cette ville.

Au reſte, Géoda étoit d'une trop grande conſéquence, pour négliger plus long-tems d'en faire la conqueſte. Sa proximité de la Mecque, où eſt le tombeau de Mahomet, la rendoit recommandable à ſes ſectateurs; mais la grande quantité d'épiceries qu'on apportoit des Indes, & qui abordoient dans cette ville, pour eſtre transferées de là en Egipte, faiſoit deſirer aux Portugais de s'en rendre maîtres.

Le Vice-Roy fait attaquer pluſieurs petits Forts, & n'en prend aucun.

Dans cette veuë, le Vice-Roy attaqua les Fortins bâtis ſur le rivage; mais n'en ayant pû prendre aucun, il eut recours au ſtratagéme. Il fit remplir de poudre & d'artifice, deux bâtimens qui appartenoient à Hocen, & ordonna qu'on y miſt le feu. Il eſpéroit que par cet incendie, il engageroit les ennemis à quitter leurs Fortins & leurs navires pour venir l'éteindre, de crainte que la flâme ne ſe communiquaſt aux autres vaiſſeaux qui étoient à l'ancre, & qu'alors il pourroit faire deſcente, & s'emparer des bâtimens, & des retranchemens que les Géodans auroient abandonnez. Cet expédient ne répondit pas à l'eſpérance que Soarez en avoit conceuë, & comme ſa flotte étoit continuellement expoſée au feu des batteries dreſſées ſur le rivage, il prit la route de l'Iſle de Camaran, dans l'eſpérance d'y ravitailler ſes vaiſſeaux. Auſſitoſt que la flotte des Portugais commença à paroiſtre, les Inſulaires abandonnerent leurs habitations, emmenerent leur bétail, & emporterent la meilleure partie de leurs effets; de ſorte que Soarez n'y ayant plus trouvé de munitions de bouche, dont il manquoit ſur ſes vaiſſeaux, fut obligé d'envoyer François Gaz & Laurent Coſmio en Etiopie, pour en apporter des rafraîchiſſe-

Il va à Camaran pour ravitailler ſes vaiſſeaux.

Il envoye deux de ſes Capitaines en Etiopie.

mens & des vivres. Ce voyage fut encore plus désavantageux aux Portugais, que n'avoit été leur descente dans l'Isle de Camaran, puis que ces deux Capitaines revinrent avec moins de gens, & qu'ils n'apporterent aucunes provisions.

Ans de J. Christ. 1517.

Cependant, la disette s'augmentoit de jour à autre sur les vaisseaux Portugais. Une si grande exrémité détermina brusquement le Vice-Roy, à aller insulter la ville de Zeila, située vers le Golfe de la mer Arabique en la Coste d'Etiopie. A l'approche de la flotte, les principaux habitans, qui étoient presque tous Marchands, & de différentes nations, en sortirent, & n'emporterent que leurs plus prétieux effets; de maniere que la seule garnison resta avec quelques Zeilanois, qui n'avoient point de biens à perdre. Comme cette ville n'avoit ni fortifications, ni murailles qui pussent la mettre en état de se défendre, le peu de troupes & d'habitans qui y étoient demeurez, firent une sortie pour empêcher les Portugais d'en approcher.

Il passe du costé de Zeila.

Le Vice-Roy, qui de son costé avoit fait débarquer une partie de ses troupes, les envoya sous les ordres de Garsie Coutigno, & de Jean de Silveira, pour combattre les Zeilanois, & pour s'emparer de leur ville. Ces peuples s'y opposerent d'abord avec assez de courage; mais les Portugais les chargerent si vigoureusement, qu'ils les mirent en déroute. La plûpart ne sçachant où se sauver, rentrerent dans la ville pour s'y cacher dans les endroits les plus dérobez & les plus obscurs, les Portugais les y poursuivirent, & s'en rendirent maîtres. Simon Andrada y entra des premiers, & en envoya donner la nouvelle au Vice-Roy, qui étoit resté sur les vaisseaux.

Les Portugais entrent dans Zeila.

Quoique Soarez parust apprendre la réduction de Zeila avec une sensible joye, il se persuada qu'Andrada vouloit luy reprocher qu'il ne s'y étoit point trouvé en personne; toutefois cette délicatesse n'eût aucune suite; on s'occupa à piller les maisons, & à charger les vaisseaux d'une partie des vivres qu'on trouva dans cette ville, que les Portugais réduisirent en cendres.

Ils en prennent les provisions, la pillent, & la brûlent.

Aprés cette expédition le Vice-Roy reprit la route d'A-

Ans de J. Christ. 1517.

den, où il se flattoit qu'on le recevroit avec de nouveaux égards; mais il trouva un grand changement dans les offres qu'Amirijan luy avoit faites de luy rendre cette ville, lors qu'il en partit pour aller combattre le Sultan.

Le Vice-Roy retourne à Aden, & y est mal receu.

Le peu de précaution que le Vice-Roy avoit euë en se remettant à la mer, pour s'asseurer d'Aden, qui s'étoit renduë sans se défendre, luy attira avec justice, tous les reproches qu'on luy fit, puis qu'à son retour il la trouva bien munie, & la garnison renforcée. D'ailleurs, la honteuse levée du siége de Géoda, la diminution de sa flotte, & enfin son manque de prévoyance à ne se pas entiérement pourvoir de toutes les munitions qui étoient dans Zeila, & qu'il avoit laissé consumer avec cette ville; toutes ces raisons jointes au changement des Adenois, persuaderent le Vice-Roy de la faute qu'il avoit faite. Ainsi, aprés avoir fait eau dans le havre d'Aden, ce qu'on ne luy accorda qu'aprés de grandes instances, il remit à la voile, aborda devant Barbora, ville d'Etiopie, & de-là fit la route d'Ormus.

Il revient à Ormus, & trouve les peuples fort mécontens.

Les Ormussiens, qui n'ignoroient pas ce qui s'étoit passé dans cette derniére navigation, revirent Soarez avec beaucoup d'indifférence, & luy attribuerent le peu de succés de ce voyage, & la perte de plusieurs vaisseaux, dont les uns avoient été poussez dans le havre de Melinde, & les autres s'étoient sauvez à Mozambique. Ces contretems porterent ces peuples au murmure, touchant la notable diminution des troupes, & le pitoyable état où ils voyoient ceux qui étoient échapez à la disette, & aux dangers de la mer, sans que le Vice-Roy eust combattu l'armée du Sultan, ni mesme, sans qu'il eust mis en lieu de seureté, l'Ambassadeur d'Egipte. Telle fut la destinée des grands desseins de ce Vice-Roy, qui bien loin de remplir les grandes espérances qu'on avoit conceuës de luy, n'attira aux Portugais que de la honte, & de nouveaux malheurs.

La situation où Soarez voyoit que les cœurs & les esprits pouvoient estre, ne luy paroissant pas avantageuse, il crut devoir prévenir le Roy sur la levée du siége de Géoda, & sur l'infidelité des Adenois qui luy avoient manqué de pa-

role. Le tour qu'il donna à ces mauvais ſuccés, par le journal qu'il envoya à Emanuel, le pouvoit diſculper pleinement des fautes qu'il avoit faites, à moins que quelqu'un n'informaſt ce Prince par des Mémoires plus ſincéres.

Ans de J. Christ. 1517.

Il tâche de ſe diſculper auprés du Roy.

Aprés que Soarez eut travaillé par un Manifeſte, à réparer ſa réputation, & qu'il eut fait équiper les vaiſſeaux qui devoient retourner en Portugal, il fit voile en Indouſtan, où il trouva Antoine Saldagne, qui y étoit venu moüiller avec cinq navires qu'il avoit amenez de Liſbonne, pour ranger la coſte, & pour croiſer la mer d'Arabie.

Il fait la route d'Indouſtan.

Comme le Vice-Roy ne pouvoit rétablir ſa réputation, que par quelque action, ou utile, ou glorieuſe aux Portugais, il envoya un de ſes Officiers, nommé Hector Rodriguez, vers la Reine de Coulan, & le chargea de commencer à faire bâtir un magazin à Coulan, ſur la permiſſion que cette Princeſſe luy en avoit donnée, dans lequel on puſt mettre les Portugais à l'abri d'une inſulte, pareille à celle qu'on avoit faite à Antoine de Sala Facteur de Portugal.

Les Portugais font bâtir une Citadelle à Coulan.

Le lieu qu'on choiſit étoit avantageux par ſon aſſiéte; il commandoit toute la ville, ce qui déplut au peuple; mais quand les Sarazins de Coulan s'apperceurent qu'au lieu de faire un magazin, on vouloit conſtruire une Citadelle, ils en firent des remontrances à la Reine. Ils luy repréſenterent, que les Portugais en uſeroient de la meſme maniére à ſon égard, qu'à celuy des autres Princes, qui leur avoient accordé la meſme permiſſion; ils ajoûterent, que ſi elle n'en prévenoit les ſuites en révoquant cette conceſſion, ou ſi elle n'empêchoit que cette Forteresſe ne s'achevaſt, & que les Portugais n'y établiſſent une garniſon, elle couroit riſque de compromettre ſon autorité dans ſa ville, & ſur ſes propres ſujets. Cette Princeſſe, partagée entre les remontrances de ſes peuples, & les éxemples qu'elle avoit encore préſens, de ce qui étoit arrivé aux Rois de Calécut, & de Cochin, écouta tout ce qu'on luy repréſenta, & n'y répondit qu'en termes géneraux. La refléxion qu'elle fit, que l'un de ces Rois avoit ruiné ſon Etat, pour avoir manqué de parole aux Portugais, & que l'autre au contraire,

Les Sarazins font des remontrances à la Reine, ſur ce ſujet.

Prudente conduite de cette Princeſſe.

Ans de J. Christ. 1517.

avoit augmenté les ſiens, & triomfé de ſes ennemis, pour leur avoir été fidelle, la détermina à ne point contrevenir aux conditions du traité fait avec les Portugais, & elle crût par-là éviter tous les malheurs dont elle étoit menacée.

Les Sarazins, peu contens du ſilence de la Reine, parce qu'il leur paroiſſoit toûjours trop douteux, n'épargnerent rien pour la faire revenir de cette religieuſe obſervation de ſa parole, qui à la fin, diſoient-ils, luy coûteroit, & ſon autorité, & ſon repos. Il étoit difficile que la Princeſſe puſt ſe délivrer de leurs importunitez, qu'en faiſant un voyage avec le Roy ſon fils, vers les frontieres de ſes Etats, pour donner des ordres touchant la guerre que les Coulanois étoient ſur le point de déclarer au Roy de Travanzor, voiſin de celuy de Coulan.

Elle évite les importunitez des Sarazins.

Pendant l'abſence de la Cour, les Sarazins n'oublierent rien pour inquiéter les Portugais, & pour animer le peuple contre-eux, & particuliérement pour dégoûter les ouvriers qui travailloient à la Citadelle. Hector Rodrigue ſoûtint ces outrages avec tant de patience, que les Miniſtres & le Gouverneur de Coulan admirerent ſa ſageſſe, devinrent ſes amis, & commanderent que l'on continuaſt à luy délivrer tous les materiaux dont il auroit beſoin. Sur ces entrefaites, la Cour revint à Coulan, & la Reine, qui avoit terminé heureuſement les différens qui l'avoient engagée à ſon voyage, arreſta par ſa préſence les mauvaiſes intentions des Sarazins contre les Portugais.

Ces peuples traverſent les Portugais.

Le retour de la Reine calme les Sarazins.

Telle étoit la ſituation des affaires en Arabie, quand Gautier de Monroy, Gouverneur de Goa, envoya Ferdinand ſon frere, & le Capitaine de Blanc-Caſtel, dans les Iſles Maldives, pour donner la chaſſe aux vaiſſeaux qui reviendroient d'Arabie. Tandis que Jean de Monroy, troiſiéme frere de ce Gouverneur, devoit ranger la coſte de Chaül, ſituée vers le Golfe de Cambaja, avec cinq bons vaiſſeaux de guerre, pour s'emparer de l'embouchure de la riviére du *Maim*, qui n'en eſt pas beaucoup éloignée.

Monroy Gouverneur de Goa envoye deux de ſes freres aux Iſles Maldives.

Ferdinand, & Jean de Monroy réüſſirent dans leur navigation ; l'un prit deux grands vaiſſeaux, & l'autre un petit

tit navire, qui tous trois étoient richement chargez. Quand le Gouverneur d'une Citadelle bâtie à l'entrée de cette riviére, ſceut la priſe de ces bâtimens, il ſe mit à la mer avec dix frégates pour les reclamer les armes à la main, ou pour combattre les Portugais, s'ils refuſoient de les luy rendre.

Ans de J. Christ, 1517.

Ils prennent quelques navires.

Comme ces Capitaines Portugais ſe retiroient avec leurs priſes, & qu'ils n'étoient occupez qu'à mettre en ſeureté ce qu'ils venoient de gagner, les ennemis ſe perſuadant qu'ils avoient peur, puiſque contre leur coûtume, ils ne les attendoient pas de pied ferme, les pourſuivirent & les chargerent. Pour lors, Ferdinand & Jean obligez de ſe défendre, leur lâcherent pluſieurs bordées, mais avec tant de promptitude & de vigueur, que les ennemis ſe retirerent pour ne point expoſer le reſte de leurs gens au feu des Portugais, dont le canon avoit emporté une partie, & coulé à fond quelques-unes de leurs meilleures frégates. La retraite de ces bâtimens, faite avec tant de deſordre, donna lieu à Jean Monroy, de faire voile du coſté de Chaül, d'où il projettoit d'aller chercher les lieux où il pourroit moüiller plus commodément.

Les Barbares les pourſuivent, & ſont repouſſez.

Il étoit encore aux environs de Chaül, lorſqu'un Portugais, nommé Alfonſe Madureira demanda à luy parler. Celuy à qui cet homme s'adreſſa, luy ayant procuré une audience, Madureira expoſa à Monroy que le malheur qu'il avoit eu de ſe battre à Goa, & de tuer ſon ennemi l'avoit obligé de ſe ſauver chez les Sarazins pour ſe dérober à la pourſuite des parens du mort.

Humanité de Monroy envers un Portugais, nommé Madureira.

Monroy, touché de l'état où il vit Madureira, luy accorda ſa protection auprés du Roy, & luy fit une liberalité de deux cens ducats, pour dédommager les parens du mort & pour s'accommoder avec eux. Cependant, les vaiſſeaux Portugais leverent l'ancre, & allerent moüiller à l'embouchure de la riviére de Chaül. La rencontre que Monroy fit de quinze fregates de Jaz, Gouverneur de Diu, luy parut trop favorable pour ne les pas attaquer. On s'y défendit avec tant de valeur & d'obſtination, que Monroy

Monroy attaque quelques bâtimens du Gouverneur de Diu.

Ans de J. Christ. 1517.

n'en put gagner qu'une, mais il réduisit les autres à la fuite.

Tandis que les Portugais étoient aux mains avec leurs anciens ennemis, le perfide Madureira travailloit à leur en susciter de nouveaux. Il donna avis à Mirhal, l'un des Capitaines d'Idalcan, autrefois Prince de Goa, du peu de vaisseaux & de troupes que les Portugais avoient sur pied, & l'asseura, que s'il se mettoit à la mer avec de bonnes frégates, ils ne seroient point en état de luy résister. Sur cet avis, Mirhal partit avec sept frégates, & vint pour insulter Monroy; mais la difficulté que ce Capitaine ennemi trouvoit à le surprendre, l'ayant arresté, il aima mieux se retirer, que de s'exposer à un combat dont il appréhendoit les suites.

Perfidie de Madureira.

La tranquillité dont on joüissoit à Goa, depuis que Monroy en avoit le Gouvernement, fut traversée dans ce temslà par un évenement qui en pensa causer la perte. Un Portugais, nommé Caldeira, qui avoit épousé une femme de Goa, fut injustement soupçonné d'infester les mers, & dénoncé au Roy pour un Pirate. Sur les informations qu'on envoya à la Cour, le Roy ordonna qu'on l'arrestast, & qu'on le transferast à Lisbonne.

Troubles à Goa.

Caldeira, qui avoit toûjours passé pour homme de probité & de courage, & qui n'étoit point coupable du crime qu'on luy imposoit, se laissa conduire en Portugal sans murmurer de l'injustice qu'on luy faisoit, ni sans se plaindre du tort qu'un tel affront causoit à son honneur & à sa réputation. Sur ce silence profond qu'on regardoit comme une conviction, on le condamnoit d'une commune voix; mais lors qu'il fut arrivé à Lisbonne, & qu'il demanda à parler au Roy, il se justifia si bien dans l'esprit d'Emanuel, que ce Prince le renvoya aux Indes avec de solides marques de sa liberalité, & de l'estime qu'il faisoit de sa personne.

On accuse Caldeira d'infester les mers.

Maffée, Hist. des Indes, l. 7. chap. 3.

Quoy qu'un traitement si avantageux dust faire oublier à Caldeira l'injustice qu'on luy avoit faite; toutefois il projetta de se vanger de Monroy, qu'il regardoit comme l'auteur du mauvais office qu'on avoit tâché de luy rendre à la Cour. Plein de ce ressentiment, il chercha l'occasion de

s'en expliquer avec ce Gouverneur, & il le fit d'une maniére si peu respectueuse, que Monroy résolut de le perdre. Il ne suivit pas néanmoins ce premier mouvement. L'amour qu'il avoit conceu pour la femme de Caldeira, l'emporta sur la haine que ce Gouverneur avoit pour luy, & la crainte de perdre ce qu'il aimoit, en éloignant Caldeira, qui étoit en droit d'emmener sa femme luy fit changer de résolution.

Ans de J. Christ. 1517.

Monroy devient amoureux de la femme de Caldeira.

Si cette intrigue eust toûjours été secrete, les choses auroient pris un autre tour; mais depuis que Caldeira eut soupçonné sa femme d'infidelité, il l'observa de si prés qu'il surprit quelques lettres, que le Gouverneur luy faisoit tenir par la médiation d'un confident appellé *Taur.* Comme ce nouveau chagrin n'étoit pas moins sensible à Caldeira, que celuy qu'on luy avoit voulu donner du costé de la Cour, & qu'il ne pouvoit faire remonter sa vengeance jusqu'au Gouverneur, il l'éxerça sur la personne de son confident à qui il fit couper une jambe, & balafrer le visage. Bien que ce procedé ne fust pas tout-à-fait condamnable, quelque violent qu'il fust en effet, Caldeira ne voulut pas s'exposer au ressentiment de Monroy, il sortit de Goa, & passa dans une Bourgade nommée *Ponda,* distante de Goa d'environ quatre lieuës, où Idalcan entretenoit une garnison commandée par Ancostan l'un de ses Capitaines.

Caldeira découvre cette intrigue, & se vange.

Il se retire à Ponda.

Monroy en écrivit à Ancostan, & le pria de luy renvoyer Caldeira qu'il donnoit pour un scélerat & pour un insolent, puis qu'il avoit perdu le respect deu à son caractére de Gouverneur. Ces motifs, qui auroient persuadé Ancostan dans une autre occasion, ne le toucherent pas, & loin de livrer Caldeira à Monroy, puis qu'il n'étoit pas accusé d'un crime d'Etat au premier chef, & qu'il s'étoit refugié dans Ponda comme dans un lieu de seureté pour luy; il le consideracomme un homme de mérite, de qui le courage & la droiture ne luy étoient pas inconnus. Ainsi, Ancostan refusa au Gouverneur le service qu'il éxigeoit de luy, ce qu'il estimoit ne pouvoir faire sans compromettre sa réputation.

Monroy le fait demander à Ancostan.

Monroy, piqué de cette réponse, ne s'occupa que des

Ans de J. Christ. 1517.

moyens de se vanger, & de n'estre plus traversé dans ses amours avec la femme de Caldeira, laquelle étoit restée à Goa, & tous deux concerterent sa mort. Le Gouverneur, plein de cette résolution, proposa à Jean Gomeze, qu'il avoit employé dans la Recette des droits de la Doüanne, d'aller à Ponda, & d'assassiner Caldeira qui s'y étoit refugié; mais pour l'y résoudre, il luy fit espérer un meilleur poste que le sien. Gomeze ébranlé par les agrémens d'un nouvel employ accepta cette commission, & sous prétexte d'estre mécontent du Gouverneur de Goa, il se présenta aux portes de Ponda, demanda à parler à Ancostan, & le pria de le recevoir au nombre de ses habitans. Ancostan, qui accordoit facilement l'hospitalité à ceux qui la luy demandoient, receut Gomeze & le logea dans le voisinage de Caldeira.

Le refus d'Ancostan, source de la mort de Caldeira.

Voyage de Gomeze, à Ponda.

Les sujets que ces deux hommes paroissoient avoir de haïr Monroy, fortifierent leur amitié par la conformité apparente de leurs malheurs, quoi-qu'ils eussent des caractéres bien différens, & des intentions fort opposées. Caldeira étoit homme droit & plein de probité; Gomeze au contraire, étoit un scélerat & ne cherchoit que l'occasion d'éxecuter son dessein, mais dans un lieu d'où il pût se sauver aprés avoir tué Caldeira. Quelques jours aprés son arrivée, il en trouva l'occasion dans une partie de promenade que fit Ancostan, & dont il mit Caldeira & Gomeze, comme deux amis qu'il croyoit inséparables. Le jour que le Gouverneur avoit pris pour ce voyage de plaisir, étant venu, ils montererent à cheval & aprés un grand repas que leur donna Ancostan, ils allerent à la chasse. Gomeze, qui ne s'éloignoit pas de Caldeira, se trouvant seul avec luy dans un endroit fort écarté, luy porta le coup de la mort, & le renversa à ses pieds. Cette action se passa sans exciter aucun bruit, & si l'on n'eust apperceu Gomeze qui se sauvoit par un chemin détourné, il auroit eu assez de tems pour sortir de dessus les terres de Ponda.

Il assassine Caldeira.

Ancostan, qui ne sçavoit à quoy attribuer cette fuite, envoya une partie de ceux qui l'accompagnoient pour en apprendre le sujet. Comme ils ne pouvoient passer que par

l'endroit où cette action s'étoit commiſe, ils trouverent Caldeira qui expiroit du coup qu'on luy avoit donné. Les circonſtances de ce crime, & l'amitié que l'on avoit conceuë pour Caldeira, toucherent ſi ſenſiblement ceux qu'Ancoſtan avoit envoyez, qu'ils pourſuivirent Gomeze, & l'emmenerent à Ancoſtan, qui le tua de ſa propre main.

Ans de J. Christ. 1517.

Ancoſtan tuë Gomeze.

La mort de Gomeze fut un ſurcroit de chagrin pour Monroy, & quoique celle de Caldeira duſt luy faire oublier le ſacrifice qu'Ancoſtan avoit fait de Gomeze, il ſe ſentoit piqué de l'emportement d'Ancoſtan, & croyoit devoir en tirer vangeance. Pour cet effet, il inſinua aux Officiers de ſa flotte, que Ponda n'étant éloigné que de quatre ou cinq lieuës de Goa, cette place étoit un obſtacle à l'autorité du Roy & aux conqueſtes que l'on pourroit faire de ce coſté-là, leſquelles il n'y avoit pas d'apparence d'entreprendre, à moins qu'on ne s'emparaſt de ce poſte, & qu'on n'en chaſſaſt Ancoſtan avec toute ſa garniſon.

Monroy projette de vanger la mort de Gomeze.

Ce prétexte paſſa parmi les Officiers pour une ſolide raiſon, & les détermina à éxecuter ce que Monroy leur voudroit ordonner. Dés ce moment il fut réſolu qu'on marcheroit vers Ponda; que Ferdinand, frere de Monroy commanderoit un détachement de cent ſoixante chevaux, & que Jean Machado auroit la conduite de quatre cens fantaſſins. Ces troupes, qui avoient ordre de ſe tenir preſtes au premier coup de tambour, paſſerent le Détroit dans de petites nacelles; les cavaliers conduiſoient leurs chevaux par les reſnes, & leur firent traverſer le Détroit à la nage.

Il envoye des troupes vers Ponda.

Auſſitoſt que les Portugais furent arrivez dans les environs de Ponda, on les cantonna en différens lieux, pour ne point faire connoiſtre aux ennemis le deſſein qu'on avoit formé ſur cette place. Comme il s'agiſſoit de les ſurprendre, ſans quoy on ne pouvoit réüſſir avec ſi peu de monde, Monroy s'aviſa de faire faire une eſpéce de tournoy dans une plaine proche de Ponda, afin que les peuples ne cherchaſſent pas la raiſon pour laquelle on avoit aſſemblé tant de gens de guerre, & qu'ils cruſſent qu'on les deſtinoit

Ans de J. Christ. 1517.

pour la garde du camp où ſe devoit paſſer cette feſte qui devoit durer juſqu'à la nuit.

Tout ce qui avoit été projetté juſque-là, s'éxecuta avec la derniére éxactitude ; mais le différent qui ſurvint entre Ferdinand & Machado, qui ſe diſputoient l'honneur d'aſſaſſiner Ancoſtan, excita du bruit, & ce bruit joint au henniſſement des chevaux, éveilla les ſentinelles de Ponda. On courut aux armes, la garniſon ſortit, & chargea ſi vigoureuſement les troupes des Portugais, qu'elle les tailla en piéces, ou les réduiſit à la fuite. Machado donna dans cette occaſion de nouvelles preuves de ſa valeur.

Défaite des troupes Portugaiſes.

La perte que les Portugais firent dans ce combat, penſa cauſer celle de Goa. Ancoſtan ayant fait ſçavoir à Idalcan l'atteinte que Monroy avoit donnée au traité d'alliance, & la défaite des Portugais, ce Prince qui croyoit eſtre en droit de faire ſur Goa, une entrepriſe pareille à celle que Monroy avoit commandé qu'on fiſt ſur Ponda, raſſembla tout ce qu'il put de troupes, en compoſa un corps d'armée de vingt-ſix mille hommes & de quatre mille chevaux, en donna la conduite à Zufolar, & le commandement géneral à Ancoſtan.

Idalcan arme pour venir à Goa.

Monroy, qui ne pouvoit parer ce coup que par un bonheur extraordinaire, ou par un dernier effort, fit prendre les armes à ceux qui étoient en âge de les porter, parce qu'il n'avoit pas aſſez de troupes pour défendre ſa place. Il les poſta dans des corps de garde, où il ſuffiſoit de ſçavoir tirer un coup de mouſquet pour faire le plus eſſentiel du devoir militaire ; il fortifia Benaſtarin, & y jetta de nouvelles troupes. Comme le nœud de cette affaire conſiſtoit à empêcher que l'on ne fiſt deſcente, Monroy poſa pluſieurs corps de garde ſur le bord de la mer, fit dreſſer des batteries, ordonna que tous les païſans des environs ſe rendiſſent à Goa, pour travailler au rétabliſſement de quelques fortifications, & ſous ce prétexte, il ſe mit à couvert du meſme riſque qu'on y avoit autrefois couru, lorſque les ennemis engagerent les habitans à leur faciliter les paſſages pour approcher de la ville. Enfin, ce Gouverneur fit

Monroy ſe diſpoſe à ſe défendre.

mettre à la mer tout ce qu'il avoit de grands & de petits bâtimens, & les diſpoſa de maniére, qu'on pouvoit empêcher de tous coſtez que les ennemis ne puſſent entrer dans l'Iſle.

Ans de J. Christ. 1517.

Pendant qu'on préparoit ainſi toutes choſes pour la ſeureté de Goa, Zufolar arriva, & vint moüiller ſur la coſte. Il tâcha d'abord d'approcher de cette Iſle; mais n'en ayant pû venir à bout, il ſe contenta de la bloquer, pour empêcher qu'on n'y jettaſt ni munitions ni vivres. C'étoit-là le moyen de réüſſir, puiſque le Gouverneur, loin d'avoir aſſez de vivres pour la ſubſiſtance des nouvelles troupes qu'il avoit introduites dans cette Iſle, en auroit manqué pour ſa garniſon, ſans l'arrivée de pluſieurs bâtimens qui y entrerent nonobſtant les obſtacles que les ennemis voulurent y former.

Blocus de Goa.

Arrivée de pluſieurs vaiſſeaux devant cette ville.

Comme cet aſſemblage de bâtimens compoſoit aux yeux des ennemis une eſpéce de flotte, Zufolar ne jugea pas à propos de demeurer en préſence, il leva le blocus, & ainſi Goa fut délivré pour la troiſiéme fois, du danger de retomber entre les mains des ennemis. Idalcan, qui ne voyoit plus aucune eſpérance de rentrer dans cette Iſle, fit un nouveau traité de paix avec les Portugais, que le Gouverneur ratifia dans la ſuite. Entre les principaux articles de ce traité, on convint que l'on rendroit de part & d'autre les priſonniers qui avoient été faits depuis le commencement de la campagne, juſqu'au jour de la concluſion de cette derniére paix.

Levée du blocus.

Nouveau traité de paix.

On auroit mieux goûté à la Cour la nouvelle de la levée du blocus de Goa, & la retraite des ennemis, ſi dans le tems qu'on l'apprit, on n'euſt pas perdu la Reine Marie. Cette Princeſſe mourut au commencement de cette année, & fut géneralement regrettée en Portugal. Les peuples perdirent en elle, une Souveraine & une mere. Le Roy en reſſentit une ſi vive douleur, que pendant quelque tems il fut hors d'état de s'appliquer aux affaires du Royaume; mais, comme celles qui concernoient l'honneur de la Religion, paroiſſoient preſſantes à cauſe d'une grande

Mort de la Reine.

Ans de J. Christ. 1517.

victoire que Sélim, Empereur des Turcs, avoit remportée sur Campson Gauri, Sultan d'Egipte, le Roy envoya ses ordres à Michel de Silvés, son Ambassadeur à Rome, pour exciter la Pape à se rendre le Médiateur des différens qui divisoient les Princes Chrétiens, afin qu'ils pussent s'unir contre l'ennemi commun du Christianisme.

Cependant, Tonumbay, que les Mamelucs avoient choisi pour le successeur de Campson, se mit à la teste de l'armée pour sauver la Syrie & l'Egipte; mais les troupes de Sélim, étant supérieures à celles de Tonumbay, ce nouveau Sultan ne put en soûtenir les efforts. Sélim entra dans ses Etats, il emporta le Caire, & poursuivit si vivement Tonumbay, qu'on le fit prisonnier, & mourir ignominieusement.

Bulle pour la Croisade.

Sélim, tout enflé du bonheur de ses armes & de la terreur qu'on avoit de sa puissance, eut l'audace de se vanter, qu'en qualité de successeur de Constantin, il feroit la conqueste de toute l'Europe. A cette menace le Pape Leon X. résolut la tenuë du Concile de Latran, & envoya des Légats dans toutes les Cours des Princes Chrétiens, pour s'opposer aux progrés des Infidelles, & pour prescher la Croisade. Le Roy qui se sentoit un zéle particulier pour aller se signaler dans ces sortes de guerres, vouloit y marcher en personne, & à la teste de son armée; mais la plûpart des autres testes couronnées préfererent leurs interests particuliers à cette querelle génerale, & ne montrerent que de la tiédeur pour cette guerre; de sorte que les mesures que le Pape avoit prises, loin d'estre utiles à la Religion, luy furent trés-dommageables, puisque ce fut à l'occasion des Indulgences que ce Pontife avoit accordées à ceux qui contribueroient à cette Croisade, que l'héresiarque Martin Luther infecta toute l'Allemagne de sa doctrine.

Commencement de l'hérésie de Luther.

Quand Emanuel vit, que les grands projets qu'on avoit faits contre Sélim, étoient avortez, il fit mettre à la mer une flotte composée de soixante voiles, & l'envoya en Mauritanie sous la conduite de Jacques Lopez de Sequeria, pour assiéger la ville de Targa distante de celle de Ceuta d'environ vingt lieuës. La conqueste de Targa étoit impor-

tante

tante au Roy, & mesme nécessaire pour y faire des magazins, & pour y mettre des troupes qu'on tireroit delà, lors qu'il s'agiroit de marcher contre le Roy de Fez. Comme Sequeria n'avoit pas assez de monde pour former un siége, le Roy envoya ordre à Menezés, Gouverneur de Tanger, de se joindre à Sequeria, & de luy mener le plus de gens qu'il pourroit pour renforcer son armée. Quoique Menezés ne fust pas trop content, d'avoir un supérieur dans le commandement, qui recueilleroit toute la gloire d'une action, s'il falloit en venir aux mains, toutefois, il obéït aux ordres qu'il avoit receus, il monta à cheval, & joignit Sequeria. Soit que ces deux Capitaines n'eussent pas jugé à propos d'entreprendre le siége de Targa, ou qu'ils ne se fussent point accordez sur le fait du commandement, il est certain que les troupes revinrent à Ceuta, d'où elles étoient parties, sans avoir rien entrepris, & Menezés reprit le chemin de Tanger avec le détachement qu'il avoit amené.

Ans de J. Christ. 1517.

Inutile projet du siége de Targa.

Différens exploits des Portugais.

Sequeria, qui ne vouloit pas retourner en Portugal sans avoir fait quelque chose, demanda de la cavalerie à Jean Coutigno, Gouverneur d'Arzile, & luy proposa de monter sur ses vaisseaux pour faire descente dans le païs ennemi, ce qui fut éxecuté sans courir aucun danger; car dés que les Maures virent quelques-uns de leurs villages en feu, au lieu de songer à défendre ce qui leur restoit d'habitations & de bétail, ils s'enfuirent, & aimerent mieux tout abandonner, que de s'opposer à l'irruption que l'on faisoit sur leurs terres. Sequeria ne trouvant pas d'autres occasions de se signaler remit à la voile, & revint à Lisbonne.

Depuis le départ de Sequeria, les Gouverneurs de Tanger & d'Arzile firent des courses sur les Maures, s'emparerent de quelques-unes de leurs places, prirent leur bétail, & emmenerent beaucoup de prisonniers. Ces sortes d'éxecutions étoient nécessaires pour imprimer de la crainte aux peuples, & pour les entretenir dans l'obéïssance.

Menezés & Coutigno passerent ensuite dans les environs d'Alcacer. Les dégasts qu'ils y firent, obligerent le Gouverneur de cette place d'en sortir avec la plus grande par-

Ans de J. Christ. 1517.

tie de sa garnison, à dessein de charger les Portugais; mais quand il vit qu'ils se retiroient avec le butin & les prisonniers qu'ils avoient faits, il ne se mit pas en devoir de les reclamer.

Sur ces entrefaites Nugno Mascaregnas, Gouverneur de Safi, ayant appris que quelques Communes du païs s'étoient revoltées, & que les Maures de Dabide commençoient à se soulever, envoya Pierre Mascaregnas son frere, avec trois cens chevaux & autant de fantassins, pour ranger ces Communes à leur devoir, tandis qu'il marcheroit contre ces Maures pour les punir de leur rebellion. Ces deux entreprises qui avoient été résoluës en mesme-tems, & pour le mesme sujet, s'étant éxecutées avec tout le succés qu'on en pouvoit esperer, Mascaregnas revint à Safi.

Mais ce que les Maures n'avoient osé faire, Mahomet, Roy de Fez, le voulut tenter, & fit un puissant armement pour venir assiéger Safi. Les avis qu'on en donna de tous costez au Gouverneur, l'obligerent d'en écrire au Roy & de luy demander du secours. Emanuel ordonna aussitost à Gonsalve Mendez de Zacota, de partir avec un renfort de troupes, & d'aller à Safi. Il y a grande apparence, que l'arrivée de ce secours dans cette ville, renversa tous les projets de Mahomet, puis qu'il ne fit aucun mouvement.

Le Roy de Fez en veut à Safi.

Tandis que ces choses se passoient en Barbarie & en Portugal, la ville de Malaca se trouva partagée entre les amis de Nugno Pereira, & ceux d'Antoine Pachéco, qui tous deux étoient sur le point de se disputer les armes à la main, le Gouvernement de cette ville. Pereira disoit qu'il en étoit pourvû du vivant & par le choix de Britto qui s'étoit démis du Gouvernement en sa faveur. Pachéco alléguoit qu'Alfonse Albuquerque avoit rendu une Ordonnance, qui portoit en termes formels, que l'Amiral succéderoit au Gouverneur de la ville, quand ce dernier Officier viendroit à mourir. Il est vray que Ferdinand Andrada étoit Amiral, lors que l'Ordonnance fut publiée, & comme elle n'expliquoit point si le Gouvernement de la ville étoit indépendant de l'Amirauté, ou si l'Amiral de-

Troubles à Malaca, & à quel sujet.

voit eſtre Gouverneur, Pachéco prétendoit, qu'ayant ſuccédé à Andrada dans l'Amirauté, & la poſſedant quand Britto mourut, il devoit entrer dans les droits d'Andrada, & qu'ainſi Britto n'en avoit pu diſpoſer à ſon préjudice. Ans de J. Christ. 1517.

La vivacité avec laquelle ces deux Concurrens diſputoient ce poſte, détermina Andrada, qui étoit pour lors à Malaca, de s'intriguer pour accommoder ce différent; mais n'y ayant pu réüſſir, il mit à la voile & reprit ſa route vers la Chine. Ce Capitaine partit de Malaca, vers la fin du mois de Juin avec neuf bons vaiſſeaux, & alla moüiller deux mois aprés dans l'Iſle de Tamalambua, ſéparée de la Terre Ferme, par un bras de mer, large de ſix lieuës. Le Roy de la Chine, qui vouloit aſſeurer la navigation de ſes ſujets, avoit mis en ce tems-là une flotte en mer pour combattre certains Corſaires qui la croiſoient. Andrada que l'on prit pour tel, eſſuya le canon des vaiſſeaux Chinois, ſans vouloir ſe défendre, de crainte d'irriter ces peuples par une trop grande réſiſtance, & relâcha dans l'Iſle de Tama, où il jetta l'ancre.

Andrada va à la Chine.

Le Géneral Chinois, ſurpris de ce que les vaiſſeaux Portugais, qui paroiſſoient bien équipez, avoient ſouffert ſi tranquillement l'inſulte que l'on venoit de leur faire, s'en approcha pour les reconnoiſtre. Il jugea par la figure & par la manœuvre de ces bâtimens, que c'étoient des peuples éloignez & inconnus, que la tempeſte avoit apparemment pouſſez ſur les coſtes, & envoya demander par un Trucheman, au Commandant de la flotte, qui il étoit, & pourquoy il navigeoit dans cette mer.

Andrada luy fit dire par le meſme homme que le Géneral Chinois luy avoit envoyé, qu'il étoit ſujet & ſoldat d'Emanuel Roy de Portugal, qui régnoit ſeul dans un païs ſitué à l'extrémité de l'Occident. Il ajoûta, qu'encore que le Roy ſon maître fuſt un Prince trés-puiſſant par l'étenduë de ſes Etats, & par les alliances qu'il avoit contractées avec tous les Potentats de l'Europe, & avec la plus grande partie des autres Princes de la terre, il avoit néanmoins déſiré d'y joindre l'alliance du Roy de la Chine, dont il

Ans de J. Christ. 1517.

avoit entendu parler comme d'un Monarque de haute réputation ; mais Andrada ne voulant pas s'exposer à la mer sans une escorte, ni sans des Pilotes qui le conduisissent jusque dans le havre de Quangtung, il fit prier le Géneral Chinois de luy en envoyer, & ajoûta, qu'il attendroit sa réponse pour faire partir l'Ambassadeur du Roy son maître, & pour présenter au Roy de la Chine, les lettres de croyance dont il étoit chargé.

Andrada va à Nanhiung.

Trigaut, & Semedo, dans la Rélation de la Chine.

Jarric. Mendoça.

Le long-tems qui se passa sans qu'Andrada entendist parler de ce Géneral, luy fit hazarder d'aller dans le port de la ville de Nanhiung, éloignée d'environ trente lieuës de Quangtung. Tutam, Gouverneur de cette place, le receut avec de grandes démonstrations d'honnesteté, & le convia à un régale qui se faisoit dans l'Isle. Andrada s'en excusa sous pretexte de quelque indisposition ; mais il pria Tutam de loger Thomas Pereira, Ambassadeur du Roy de Portugal, jusqu'à ce que le Géneral luy eust fait sçavoir le tems & le lieu, où le Roy de la Chine devoit luy donner audience. Andrada, à qui Tutam accorda de fort bonne grace ce qu'il luy demandoit, remit à la voile, & s'en retourna dans l'Isle de Tama, où il avoit laissé le reste de sa flotte.

Il passe à Tama.

Pendant son séjour dans ce havre, où abordoit un grand nombre de Marchands de différentes nations, pour y faire commerce de marchandises rares & prétieuses, Andrada, à qui le Roy avoit ordonné de connoistre le génie & les mœurs des Chinois & des autres peuples du païs, envoya George Mascaregnas, pour découvrir les costes de ce vaste Empire, tandis que de son costé, il s'appliqueroit à se faire instruire dans les conférences qu'il auroit avec ces différens peuples, des maximes de leur Religion, de leur politique, & de leurs loix.

Mascaregnas part pour découvrir les costes de la Chine.

Aprés que Mascaregnas eut éxecuté sa commission, il vint réjoindre la flotte dans le port de Tama. Comme le tems de la navigation approchoit, Andrada rassembla tous ses vaisseaux, & fit publier à son de trompe dans cette Isle, que devant bientost remettre à la voile, il avoit voulu en

Ans de J. Christ. 1517.

avertir le public, afin que ceux qui avoient presté de l'argent ou des marchandises aux Portugais, ou qui avoient lieu de se plaindre d'eux, s'adressassent à luy pour leur en faire raison avant qu'il sortist du port de Tama. Les Chinois charmez de ce procedé publioient par tout la probité des Portugais, de laquelle ils disoient n'avoir point encore trouvé d'exemple. Si ceux d'entre les Portugais, qui depuis ce tems-là sont passez à la Chine, en eussent usé avec la mesme politique, la domination d'Emanuel se feroit plus considérablement étendue du costé de l'Orient.

Prudente conduite d'Andrada.

Mais avant que de reprendre le fil de l'Histoire, il me paroist nécessaire de parler ici de la situation de la Chine, de la Religion, & des maximes des peuples, pour en donner une idée qui convienne à mon sujet.

Chimgque, qui selon la langue du païs signifie le Royaume du Milieu, a été le premier nom que les peuples ont donné à la Chine. Ils prétendent qu'il est situé au milieu du globe de la terre, contraires en cela à tous les Géografes, qui la placent à l'extremité de nostre Continent. Les Chinois ne sont pas les seuls qui ont vécu dans cette opinion. Les Juifs ont dit la mesme chose de la situation de Jérusalem. Les Grecs ont été dans le mesme sentiment touchant celle de Delphes, ainsi que les Maures au sujet de Grenade.

Opinion des Chinois, touchant la situation de leur païs.

A l'égard de la situation de cet Empire & du doute où il semble qu'on soit aujourd'huy, de sçavoir si la province de Leautung qui en dépend, est effectivement située au-deça, ou au-delà de la grande muraille qui sépare la Chine de la Tartarie, & si cet Empire est plus ou moins éloigné de l'Europe, ce sont des systémes étrangers à mon sujet. Ainsi je me contenteray de dire, que tout ce vaste païs est couronné de montagnes du costé de la Tartarie; que leur contiguité fait une espéce de closture; que les Chinois ont supplée aux endroits qui étoient ouverts dans les vallées, par cette fameuse muraille qu'ils firent bâtir pour se mettre à l'abri des irruptions des Tartares; que cette muraille est fortifiée de distance en distance par de petites Tours; qu'-

Ans de J. Christ. 1516.

elle eſt ouverte par pluſieurs arcades pour le cours des riviéres, & par un grand nombre de portes pour le paſſage des troupes, & pour la facilité du commerce, & qu'enfin, on s'étonne encore aujourd'huy, comment cet ouvrage ſubſiſte preſque tout entier dans ſon étenduë, puiſque ſelon les Annales des Chinois, il fut commencé deux cens quinze ans avant la naiſſance de Jeſus-Chriſt, & achevé dans l'eſpace de cinq années, ſous l'Empire de l'un de leurs Rois, nommé *Ching*.

Grande muraille, quand commencée, & par qui bâtie.

Les Auteurs qui ont écrit des volumes entiers, ſur les noms divers qu'on a donnez à l'Empire de la Chine, ſont tous de différentes opinions. Les uns diſent, que Ptolomée en a parlé ſous le nom de *Sinarum Regio;* que les Japonois le nomment *Tan,* & les Tartares *Han.* Les autres attribuent ce nom de la Chine au mot *Sin,* qui eſt un terme de la langue du païs, & enfin les autres eſtiment, que la Couronne paſſant d'une famille à l'autre, le Prince régnant donne un nouveau nom à ſes Etats. Quoi-qu'il en ſoit, les Portugais, depuis leur établiſſement dans les Indes, ne l'ont fait connoiſtre en Europe, que ſous le nom de la Chine.

Différence des noms de la Chine.

Cet Empire eſt diviſé en quinze grands Gouvernemens, dont il y en a ſix qui s'étendent le long de la mer Orientale, depuis le Midy juſques au Nord. Les neuf autres ſont renfermez dans le Continent. Pequin, eſt le nom de la ville capitale de la Chine & le ſéjour ordinaire de l'Empereur. Ce nom luy fut donné pour marquer que c'étoit la Cour du Septentrion, & pour la diſtinguer de Nanquin, qui eſt la Cour du Midy, ainſi nommée autrefois, à cauſe de la réſidence que l'Empereur y faiſoit.

Le P. le Comte en ſes Mémoires ſur l'Etat préſent de la Chine, Tom. I. Lettre 2.

Diviſion de cet Empire.

Pequin eſt ſituée dans une plaine abondante, & diſtante ſeulement de trente lieuës de la grande muraille. La proximité des Tartares, qui faiſoient de fréquentes irruptions dans ce païs, obligea l'Empereur d'aller demeurer dans les Provinces du Nord. Cette ville eſt environnée de bonnes murailles, & gardée par une garniſon compoſée de cent ſoixante mille hommes. Le Palais Impérial en fait la principale beauté. Il eſt grand & magnifique; l'or, le marbre, la

Pequin & ſa ſituation.

porcelaine & la peinture y brillent de toutes parts. Ce Palais est d'une si grande étenduë, qu'outre le bâtiment & les Jardins, on y voit une petite ville environnée de murailles & destinée uniquement à loger les Officiers & les Ouvriers suivans la Cour. En un mot, il est par tout également somptueux, l'architecture en est belle, mais peu réguliere, & les appartemens sont mal tournez.

Ans de J. Christ. 1517.

Nombre des Princesses, actuellement Reines de cet Empire.

De toutes les femmes qu'à l'Empereur de la Chine, il n'y en a que trois qui ayent le caractére de Reines, & qui soient traitées comme telles, soit par la somptuosité de leurs meubles, soit par le nombre des Dames qui les servent, ou qui les environnent. Les femmes les plus favorisées de cet Empereur ne l'occupent jamais assez pour les introduire dans son Conseil. Elles en sont absolument excluës, & les Chinois en général estiment qu'elles n'ont de sçavoir-faire que pour l'éducation des enfans, & pour les autres vertus ménagéres. Ils plaisantent mesme les Européens sur ce que quelques-uns de leurs Estats tombent en quenoüille, & ils disent que l'Europe est le Royaume des femmes.

Nanquin & sa situation.

Nanquin est dans une situation plus heureuse & plus belle, soit par la fertilité de son terroir ou par le nombre des canaux dont elle est arrosée. Cette ville passe non-seulement pour la plus grande de la Chine & de l'Asie, mais aussi de tout l'Univers. Le commerce y attire un nombre infini d'Etrangers, lequel, joint à celuy de ses habitans, la rendent une des villes des plus peuplées qui soient au monde. Cependant il y a beaucoup moins de gens, que quand les Empereurs y faisoient leur résidence; mais depuis que ces Princes ont esté obligez de préferer le séjour de Péquin à celuy de Nanquin, & que la défense de leur Etat les a contraint d'aller arrester, par leur présence, les entreprises de leurs voisins & de leurs ennemis, Nanquin est devenu la retraitte des Gens de Lettres, des Docteurs, & des Mandarins qui ne sont plus dans les fonctions des charges. On y trouve un grand nombre de Bibliotéques fournies de livres choisis, & les habitans s'expriment mieux & plus noblement, que ceux des autres villes. Enfin, il y a

Ans de J. Christ. 1517.

un Golfe, auquel la ville communique son nom, c'est celuy que les Portugais appellent, *Enséada de Nanquin.*

Tour de Porcelaine.

On voit prés de cette ville la fameuse Tour de porcelaine, qui passe pour une des plus grandes merveilles de cet Empire. On dit que les Tartares l'ont bastie il y a plus de sept cens ans, qu'elle est haute de quatre-vingt-dix coudées, qu'il y a neuf étages voûtez, & qu'on y monte par cent quatre-vingt-quatre dégrez. La température du climat n'est pas égale dans cet Empire. Ceux qui habitent la partie la plus Septentrionale y essuyent un rude & rigoureux froid, causé par les neiges, dont les montagnes sont couvertes. Cependant l'air y est tres-bon & fort sérain, on en juge par la longue vie de ces peuples; mais les tremblemens de terre y sont frequens, & mesme si terribles qu'ils renversent quelquefois des villes entiéres. La terre produit deux ou trois fois l'année une grande abondance de fruits, on n'y recüeille pas néanmoins d'olives n'y d'amandes, ce qui oblige les Chinois de tirer leur huile du *Sésame,* que les Portugais nomment *Gerselin.* On y trouve des mines d'or, de sucre, & de sel; & la quantité d'épiceries qui viennent de la Chine ne contribuë pas moins à la richesse de ses habitans, que les pâturages & les riviéres à la beauté de ce païs.

Religion des Chinois.

Quant à la Religion des Chinois, j'avouë de bonne foy que je n'en suis pas assez instruit pour toucher cette matiére. La plûpart des Auteurs Modernes écrivent si differemment des Anciens, & mesme ces premiers s'accordent si peu entr'eux sur ce fait, que ce qu'on lit aujourd'huy, est entierement opposé à ce qu'on a leu autrefois. Comme il ne m'appartient pas de déterminer le Lecteur sur le parti qu'il doit prendre, je diray seulement que Maffée, en parlant du trajet de S. Thomas dans la Chine, raconte qu'il y a apparence que cet Apostre y a porté la Religion Chrétienne & les lumiéres de l'Evangile. Que n'auroit-on point dû attendre du zéle & de la ferveur de S. François Xavier, s'il ne fust mort dans le tems qu'il étoit sur le point d'entrer dans ce païs, pour instruire les peuples par ses Missions Evangeliques.

Histoire des Indes. Livre 6. chapitre 5.

Saint François Xavier, devoit passer dans la Chine quand il mourut.

geliques. Les ſucceſſeurs & les diſciples de ce nouvel Apoſtre, ont ſi heureuſement ſecondé ſes intentions par leurs prédications, & par leurs travaux, que ſuivant les derniéres rélations, on compte à préſent plus de cent mille Chrétiens dans la Chine. Elles nous apprennent qu'on a rétabli la Religion Chrétienne dans ce grand Empire, où la ſuperſtition l'avoit renverſée, & que l'Empereur de la Chine a approuvé par ſon nouvel Edit du 20. de Mars 1692. la loy du Chriſtianiſme.

Ans de J. Christ. 1517.

Mémoires de la Chine, tom. 2. lettre 13. Hiſtoire de l'Edit de l'Empereur de la Chine.

A l'égard du Gouvernement, il eſt Monarchique, & l'on ne reconnoiſt qu'un Roy, que les Chinois ſurnomment Fils du Ciel, & Seigneur de l'Univers. Parmi les Princes qui régnent dans le monde, il n'y en a point à qui l'on rende de ſi grands honneurs qu'à ce Monarque. Ce Prince diſpoſe des charges de l'Empire, & en gratifie ceux en qui il reconnoiſt plus de probité & plus de mérite. S'il arrive que ſon choix ne réponde pas à l'eſtime qu'il en aura faite, il les dépoſe avec autant de honte, que leur promotion aux charges, auroit dû leur faire d'honneur & de plaiſir.

Au reſte, on a connu à la Chine, l'art & le ſecret de l'Imprimerie, avant qu'il fuſt paſſé en Europe; mais ſi les Chinois en ont eu l'uſage avant nous, il eſt conſtant qu'on a tellement perfectionné cet Art en Europe, ſoit par l'invention & par la beauté des caractéres détachez les uns des autres, ſoit par la facilité d'imprimer, que les Européens l'emportent ſur ces Aſiatiques.

Les Sciences n'y ſont pas moins bien profeſſées que les Arts. Les Chinois ſont aſſez habiles Médecins; on dit meſme, qu'un de leurs Empereurs nommé *Hoamti*, compoſa il y a plus de quatre mille ans, un traité de la connoiſſance du pouls. Ils ne ſont pas ſi bons Géometres qu'ils penſent, & ils s'en piquent mal à propos, mais en recompenſe, ils peuvent paſſer pour grands Aſtronomes. Enfin, la morale de Confucius, qu'ils regardent comme leur Socrate, eſt en grande eſtime parmi eux; ſes maximes ſont comme une eſpéce de degrez néceſſaires à ceux qui peuvent aſpirer au Gouvernement.

Mémoires de la Chine, tom. 1. lettre 8.

Confucius eſtimé pour ſa morale.

ANS DE J. CHRIST. 1517.

Prudente conduite de Ferdinand Andrada, en ce païs.

Bien que les Chinois soient pleins de politesse & d'humanité, sur tout envers ceux avec lesquels ils prévoyent qu'il y a quelque commerce à faire, néanmoins, ils éxercerent en plusieurs occasions la patience d'Andrada; mais ce Capitaine plus entendu qu'eux dans les maniéres du monde, les gagna par sa complaisance & par ses honnestetez, & les mit entiérement dans les interests de sa Nation.

Il vient rendre compte de son voyage à Emanuel.

Lors qu'Andrada se fut pleinement instruit des maximes de la Religion, & de la politique des Chinois, il retourna en Portugal, pour en informer le Roy, suivant les ordres qu'il en avoit receus à son départ de Lisbonne. Simon Andrada, qui alla dans ce païs aprés le retour de Ferdinand son frere, loin de le seconder dans toutes les avances d'amitié qu'il avoit faites à ces peuples, demanda quelques places au Roy de la Chine, pour servir d'azile aux Portugais. Il voulut les faire fortifier; il se donna un air de Souverain, au lieu d'en prendre un d'ami & d'allié; il entreprit de faire par force, ce qu'il ne pouvoit éxecuter que par amitié; il leur parla d'un ton absolu & fier, croyant leur inspirer de la crainte; il insulta les femmes & les filles, qui luy plaisoient davantage; il ajoûta le brigandage à la débauche; il prit & s'appropria ce qui luy convenoit le mieux.

Mauvaise conduite de Simon Andrada.

Il court risque de la vie.

Les Chinois ne purent s'accommoder long-tems de ces maniéres outrageantes & hautaines, ils s'attrouperent & tomberent en si grand nombre sur les Portugais, qu'ils en tuerent la plus grande partie. Ils prirent les autres & les mirent aux fers, & si Andrada ne se fust sauvé, il n'auroit pas eu une destinée plus heureuse que la plûpart de ses soldats.

Le Roy de la Chine éloigne l'Ambassadeur d'Emanuel.

Le Roy de la Chine, que l'on avertit de tous ces desordres, ordonna aussitost, que Thomas Pereira, qui étoit à la Cour, avec caractére d'Ambassadeur d'Emanuel, se retirast dans la ville de Quangtung. Les habitans de cette ville, informez du nouveau procedé des Portugais à l'égard de leurs compatriotes, se vangerent sur la personne de cet Ambassadeur, des violences que le Géneral Portugais avoit au-

torifées. Ils regarderent Pereira comme un eſpion, & le jetterent dans une baſſe-foſſe, où il finit miſérablement ſes jours. Enfin, il eſt certain, que l'imprudence d'Andrada coûta beaucoup aux Portugais, tant par le nombre des gens qu'ils perdirent, que par la dépenſe de cette navigation, & que cette conduite ruina entiérement l'eſpérance qu'on avoit euë de s'unir avec les Chinois, par un traité, & de faire commerce dans leur païs.

Ans de J. Christ. 1517.

Ce Miniſtre meurt en priſon.

Les affaires du Roy dans les Indes n'auroient pas tourné plus heureuſement que celles d'Aſie, ſi le Vice-Roy n'euſt promptement envoyé Jean Silveira, vers le Roy des Iſles Maldives ſituées dans la mer des Indes en Aſie, & vers celuy de Bengala, pour négocier un nouvel accommodement avec ces Princes, que depuis la mort d'Albuquerque, les mauvaiſes manieres de quelques Capitaines avoient entiérement détachez des intereſts d'Emanuel. Silveira ayant réüſſi dans cette négociation avec le Maldivan retourna à Cochin, d'où apres s'eſtre radoubé & rafraîchi, il paſſa dans le Royaume de Bengala, que le Gange arroſe, & traverſe avant que de ſe perdre dans la mer des Indes, par deux embouchures diſtantes l'une de l'autre d'environ cent cinquante lieuës.

Le Vice-Roy envoye Silveira en différens Royaumes des Indes.

Le ſuccés de la négociation de Silveira à Bengala, ne fut pas ſi agréable que celuy des Maldives, puis que ce Capitaine fut obligé, aprés avoir été expoſé à la colére de ce Prince, & aux trahiſons de ſes Officiers, de ſe retirer dans l'Iſle de Ceilan, avec le peu de gens qui luy reſtoient, & qui étoient échapez au reſſentiment des Bengalans. Pour comble de diſgraces, un de ſes Officiers déſerta, & luy débaucha pluſieurs ſoldats.

Déſertion d'un Officier de Silveira.

Vers le meſme tems, Antoine Saldagna, qui croiſoit la mer d'Arabie, revint aux Indes ſans avoir fait d'autres exploits mémorables, que d'amener quelque butin qui n'étoit pas aſſez conſidérable pour le dédommager des frais de ſa navigation. Emanuel Lacerda réüſſit mieux dans ſon voyage à Diu, par le renouvellement de l'alliance qu'il fit avec Jaz, Gouverneur de cette ville.

Retour de Saldagna.

Ans de J. Christ. 1517.

Alexis de Menezés, qui étoit toûjours à Malaca, receut dans ce tems-là des ordres de la Cour, de disposer du gouvernement de la Citadelle en faveur de Lopez de Costa, de donner l'Amirauté à Edoüard Mello, & de rendre la liberté à Antoine Pachéco, qui avoit été mis en arrest par les brigues de Pereira.

Haine secrette du Roy de Bantam envers les Portugais.

Cependant, Mahomet, Roy de Bantam, qui nourrissoit toûjours dans son cœur une haine implacable contre les Portugais, renforça la garnison d'un Fort bâti sur le bord de la riviére de Muar. Il y envoya de l'artillerie pour les incommoder lors qu'ils voudroient faire défiler des troupes par terre, ou que leurs vaisseaux feroient quelque trajet de mer. Menezés pour le prévenir, détacha six cens hommes tant Portugais que Malacans, & un grand nombre de Volontaires commandez par le Capitaine Alfonse pour aller attaquer ce Fort & pour le détruire. Comme cette expédition ne se pouvoit faire qu'à la faveur de la marée, sans laquelle il étoit impossible de naviger dans le canal de la riviére, Alfonse canonna toûjours les ennemis en attendant le reflux. Mahomet, jugeant du dessein des Portugais par la conduite qu'il leur vit garder, ne voulut pas s'exposer à estre attaqué dans son Fort, & fit proposer un accommodement à Menezés. Ce Capitaine, à qui les munitions de bouche commençoient à manquer, écouta la proposition que Mahomet luy avoit envoyé faire, & consentit à la paix.

Perfidie du Bantamois.

Cette paix, qui ne fut qu'une paix plâtrée, servit d'occasion à Mahomet pour conduire avec plus de facilité le dessein qu'il avoit toûjours eu d'insulter la Citadelle de Malaca, mais pour le couvrir davantage, ce Prince faisoit presens sur presens à Menezés. Il se montroit pour le plus fidelle allié des Portugais, & par ces fausses démonstrations d'amitié, il ne cherchoit qu'à les amuser jusqu'à ce que sa flotte & ses troupes, qui défiloient du costé de la terre, fussent arrivées dans une Isle peu éloignée de Malaca. Les ennemis y étant entrez pendant la nuit, se rendirent maîtres de quelques vaisseaux Portugais qui étoient à la rade. Ils en tuerent tout l'équipage, & mirent le feu aux navires,

dans lesquels ils ne purent entrer. Menezés éveillé par le bruit des armes, & par les cris des soldats, courut au lieu où le feu paroissoit le plus grand, & aprés un combat fort opiniâtré de part & d'autre, il dissipa les ennemis & les contraignit à se retirer.

Tandis que Menezés étoit aux prises sur mer, les troupes de Mahomet, grossies par quelques Malacans qu'il avoit engagez dans sa trahison, attaquerent Malaca du costé de la terre. Ce fut un combat plus chaud que le précedent, parce qu'il étoit plus important de sauver cette ville, que de garentir la Citadelle. Quoy que Mahomet eust envoyé du renfort & des élefans, ceux qu'il vouloit soûtenir, étant affoiblis & fatiguez par la durée de cette action, ne se trouverent plus en état de combattre, & se retirerent.

Les troupes attaquent Malaca.

Toutefois, ce Prince ne se rebuta point du dessein qu'il avoit formé, d'emporter Malaca. Le grand nombre de gens qui luy restoit encore, & les intelligences secretes qu'il se flattoit d'avoir dans la Ville & dans la Citadelle, contribuoient beaucoup à l'entretenir dans cette espérance. D'ailleurs, il sçavoit qu'il n'y avoit pas assez de vivres pour fournir à la subsistance de la garnison, & des troupes qu'on y avoit jettées, il renouvella ses attaques, & les continua pendant sept jours. Il est vray que ce défaut de munitions de bouche embarrassoit davantage Menezés, que les ennemis qu'il avoit en teste ; mais il n'y pouvoit remédier qu'en obligeant les assiégeans à faire une diversion, à la faveur de laquelle, les assiégez pussent faire entrer quelque convoy dans la ville.

On y manque de munitions.

Ce que Menezés projettoit de faire par la voye des armes, le hazard en fit naître l'occasion en la personne d'un Gentilhomme de l'Isle de Java, qui alloit à Malaca avec sa femme pour y faire leur résidence. Les Bantamois, qui avoient pris la barque où étoit ce Javan, le menerent à Mahomet. Ce Prince le trouva fort à son gré, & luy promit de le mettre en liberté s'il vouloit rester dans ses Etats ; mais pour l'y engager encore plus fortement, il luy donna

Ans de J. Christ. 1517.

un employ dans ſon armée navale. Ce Gentilhomme trouva ce parti ſi avantageux qu'il l'accepta, & aprés avoir établi ſa femme dans la ville de Bantam, il prit poſſeſſion du commandement que Mahomet luy donna ſur ſes vaiſſeaux.

Les Portugais, qui connoiſſoient le courage & le mérite de ce nouvel Officier, furent bien fâchez de le ſçavoir au nombre de leurs ennemis; mais ce chagrin ne fut pas de longue durée. Ce Gentilhomme Javan, s'étant apperceu que Mahomet étoit devenu amoureux de ſa femme, ne ſoutint cette infidelité qu'avec une grande inquiétude. Plein de ſon reſſentiment, qu'il n'oſoit porter juſqu'à une teſte couronnée, il quitta le ſervice du Bantamois, abandonna ſa femme, ſe rangea du coſté des Portugais, & paſſa à Malaca. Menezés le receut avec une joye extréme dans la Citadelle de cette ville, & comme ce Javan ſçavoit le fort & le foible des poſtes de l'armée de Mahomet, & que d'ailleurs, on y ignoroit qu'il fuſt paſſé dans celle des Portugais, Menezés luy propoſa de faire une ſortie, & de le mettre à la teſte d'un détachement conſidérable de Portugais & de Malacans, pour aller ſurprendre les Bantamois.

Aveugle confiance de Menezés à un Inconnu.

Les Officiers Portugais, étonnez de la confiance aveugle que Menezés avoit en ce nouveau venu, luy répréſenterent le riſque où il expoſoit les troupes qui compoſoient ce détachement, s'il les abandonnoit à la conduite d'un Inconnu, qui pouvoit ſous pretexte d'eſtre mécontent de Mahomet, les ſacrifier à leurs ennemis. Menezés goûta cette judicieuſe & prudente remontrance, & réduiſit le détachement en queſtion à ſix vingts hommes, dont les uns allerent par terre & les autres par mer, juſqu'à leur rendez-vous. Il eſt vray que Menezés fit filer d'autres troupes à l'inſceu de ce Javan, pour obſerver ſa conduite ſur ce qu'il feroit entreprendre aux gens dont on luy avoit confié le commandement, & pour le ſeconder, en cas qu'il ne puſt réüſſir dans une ſi témeraire entrepriſe; mais cette prévoyance fut inutile. Le Javan qui ſçavoit le mot de tous les corps de garde des ennemis, & de qui la perſonne & la voix leur étoient connuës, fit ce qu'il avoit promis. Il ſe

Cet Inconnu tient ſa parole, & chaſſe les Bantamois.

rendit maître des postes les plus avancez; il fit égorger les sentinelles, & entra dans leurs retranchemens.

Ans de J. Christ. 1517.

Les Assiégeans surpris & trompez coururent aux armes, se mirent en défense, & le firent avec une extréme vigueur; mais trop tard pour espérer que ce fust avec succés. Les Portugais s'étoient déja emparez de tous leurs postes, & la résistance que faisoient les ennemis ne pouvoit contribuer tout au plus qu'à faciliter la retraite de leurs troupes. Quand les assiégez se virent maîtres du camp des assiégeans, ils emmenerent dans leur ville beaucoup de prisonniers & de bagage, & y conduisirent soixante & dix piéces de canon. Cet avantage ne pouvoit guere estre plus considérable; mais la joye qu'on en eut, fut traversée par la mort de ce Gentilhomme Javan, qui fut tué d'un coup de canon.

Mort de cet Inconnu.

Aprés la retraite des ennemis, il y eut une espéce de cessation d'armes, pendant laquelle le Gouverneur de Malaca se disposa à faire voile en l'Indoustan. Il ordonna en mesmetems à Tristan de Menezés son cousin d'aller reconnoistre les Isles Moluques. A peine les ennemis eurent-ils appris le départ de ce Gouverneur, qu'ils se rallierent, & qu'ils vinrent assiéger la Citadelle de Malaca. Ils la battirent sans discontinuation l'espace de dix-sept jours, & mirent le feu à quelques vaisseaux qui étoient à l'ancre, pour engager les assiégez, à le venir éteindre, & par-là affoiblir la garnison qui défendoit cette place.

Voyage du Gouverneur de Malaca, en Indoustan.

Il est vray que la chose succéda en partie, comme les assiégeans se l'étoient promis. Les assiégez furent obligez de faire un détachement pour rémedier à cet incendie; mais quelque diligence qu'ils y apportassent, ils ne purent empêcher que deux galéres ne coulassent à fond, ni que le vaisseau de Gabriel Gagua, ne se perdist entiérement avec tout son équipage. Enfin, le feu ayant été éteint par le prompt secours qu'on y apporta, une partie de la garnison de la Citadelle, & la plûpart des soldats Malacans, commandez par leur Xabandare, ou Grand Prevost, firent une sortie sur les assiégeans; ils les chargerent & les for-

Les ennemis mettent le feu aux vaisseaux Portugais.

Ans de J. Christ. 1517.

Ils levent le siége de la Citadelle de Malaca.

cerent d'abandonner leurs travaux, & de lever le siége. Le nombre des morts & celuy des prisonniers fut grand de la part des Bantamois. On trouva parmi les derniers, le fils d'un Seigneur Siamois, qui pour sa rançon envoya un vaisseau chargé de rafaîchissemens & de vivres.

1518.

Lopez de Sequeria, succéde à Soarez, dans la Vice-Royauté des Indes.

Comme la Vice-Royauté des Indes est triennale, le Roy nomma au commencement de cette année, Jacques Lopez de Sequeria, pour succéder à Soarez dans cet employ. Ce nouveau Vice-Roy partit de Lisbonne avec neuf bons vaisseaux de guerre pour renforcer la flotte de Soarez, laquelle avoit besoin de ce secours, car elle avoit essuyé de grandes tempestes & livré plusieurs combats.

Un vaisseau de la flotte, court risque de périr.

Le bâtiment que commandoit Jean Lima, l'un des Capitaines de Sequeria, courut risque de périr par une avanture fort singuliére, en doublant le Cap de Bonne-Espérance. Un monstrueux poisson, que les Africains nomment *Acus*, dont le mufle est dur & pointu, donna contre le flanc de ce navire, l'ouvrit & pensa le faire couler à fond. Le Pilote crut d'abord avoir trouvé le roc; mais quand il sentit les secousses que ce poisson donnoit à son bâtiment pour se dégager, & qu'il faisoit eau, il relâcha d'abord à Cochin, pour y visiter & pour radouber son vaisseau, dans le flanc duquel on trouva le museau de ce poisson, qui y étoit demeuré. Sequeria l'envoya en Portugal, comme une chose extraordinaire, & fort rare.

Le Vice-Roy aborde à Ceilan.

Lors que Sequeria arriva dans le port de Goa, Soarez faisoit construire une Citadelle dans l'Isle de Ceilan, sur la permission qu'Arvan, Roy de ce païs, luy en avoit d'abord accordée; mais les Sarazins de Ceilan, ennemis capitaux des Portugais, avoient prévenu ce Prince & l'avoient porté à leur déclarer la guerre. La suite en fut néanmoins plus heureuse pour les Portugais, que pour leurs ennemis, puis qu'ils les battirent dans toutes les occasions qui se présenterent, & qu'ils réduisirent ce Roy Insulaire à leur demander la paix, & à se reconnoistre pour tributaire d'Emanuel. La paix étant concluë à cette condition, & que le Roy le prendroit sous sa protection, on continua de bâtir

Le Roy de Ceilan devient tributaire d'Emanuel.

la

la Citadelle. Quand elle fut achevée, le Vice-Roy en donna le Gouvernement à Jean Silveira, & gratifia en mesme-tems Antoine Miranda, du commandement des vaisseaux. ANS DE J. CHRIST. 1518.

Retour de Soarez en Portugal.

Soarez, aprés avoir terminé ces nouveaux différens par un renouvellement de paix, alla à Cochin. Il y trouva Sequeria, entre les mains de qui il déposa l'autorité que luy donnoit le caractére de Vice-Roy; il l'instruisit des affaires les plus pressantes pour la gloire & pour les interests d'Emanuel, & s'en retourna en Portugal.

Lors que Sequeria eut pris possession de sa Charge, il envoya Cristofle de Souza, à Dabul, pour dissiper les restes d'une revolte qui s'y étoit faite contre le service du Roy, & pour punir les séditieux. Alfonse de Menezés eut ordre de passer dans le Royaume de Batticala, pour mettre à la raison le Roy de ce païs, qui refusoit de satisfaire à ses obligations, & de payer à Emanuel, le tribut auquel il s'étoit soumis, & enfin, Jean Gomeze, qui alloit dans les Isles Maldives pour faire bâtir une Citadelle, fut tué par les Sarrazins de Cambaja.

Le nouveau Vice-Roy donne ses ordres à de différens Capitaines.

Il va à Goa.

Le Vice-Roy, en retournant à Goa, visita les Citadelles de Calécut & de Cananor, pour s'asseurer par luy-mesme de l'état des garnisons, & des places. Incontinent aprés son arrivée à Goa, il ordonna à Antoine Saldagna, qui avoit des vaisseaux de reserve, d'aller ranger les costes d'Arabie & d'Etiopie, & de donner la chasse à tous les bâtimens Sarrazins ou Mahometans, qui feroient sa route. Antoine Corréa partit vers le mesme tems, avec caractére d'Ambassadeur auprés du Roy de Pégu, pour négotier un traité d'alliance & de paix avec ce Prince. Garsie de Sala, eut ordre d'aller relever Alfonse Lopez de Costa, qui commandoit dans la Citadelle de Malaca, & qui depuis long-tems souhaitoit de venir à Goa, où il espéroit de rétablir sa santé; mais la fatigue du voyage augmenta son mal, & il n'eut pas assez de forces pour arriver à Goa. Ainsi il fut contraint de séjourner à Cochin, où il mourut.

Corréa est nommé Ambassadeur vers le Roy de Pégu.

Mort de Costa.

Affaires d'Afrique.

Si les affaires du Roy eurent un heureux succés dans les Indes, elles souffrirent de grandes traverses en Barbarie, à

ANS DE J. CHRIST. 1518.

cause des prétendus mauvais traitemens qu'on asseuroit, que les Portugais faisoient aux habitans de Farobe, & de Benamare, & aux autres peuples des environs d'Arzile. Abrahem, fils d'un Capitaine Maure, nommé Barraxa, qui par génerosité voulut entreprendre de les vanger, fit sourdement quelques levées de gens de guerre, & les cantonna dans les villages circonvoisins de Tanger, & d'Arzile.

Aroaz, fameux partisan ennemi.

Aroaz, l'un des principaux Officiers d'Abrahem, eut ordre de battre la campagne, & d'observer la contenance des Portugais. Jean Coutigno, qui connoissoit Aroaz pour un habile Partisan, n'envoyoit jamais ses gens sans une bonne escorte, & pour ne les point exposer mal à propos, il avoit ordonné qu'on les mist en embuscade. La grande facilité qu'Aroaz trouva dans les passages, luy fit soupçonner que les ennemis s'étoient postez dans quelques défilez, ce qui l'obligea d'en donner avis, & de faire faire alte à ses troupes.

Comme les Portugais voyoient de leur poste, ce qui se passoit dans le parti ennemi, ils se persuaderent que les Maures déliberoient s'ils avanceroient, ou non, & détacherent Ferdinand de Callaix pour les aller charger. Les Maures essuyerent ce premier feu, & reculerent, mais sans rompre leurs rangs, pour attirer insensiblement les Portugais dans l'endroit où le gros de leurs troupes étoit posté. Pour lors les Portugais s'abandonnerent à leur courage, & au désir de se signaler, ils ne garderent plus aucunes mesures & avancerent sur les ennemis, à mesure qu'ils les faisoient reculer. Quand les Maures furent prés du lieu où ils avoient dressé l'embuscade, leurs gens en sortirent brusquement, & l'on peut dire, que sans un effort que firent les Portugais, les ennemis les auroient envelopez, & que la victoire des Maures auroit été beaucoup plus complette.

Alvarez Norogna, a le Gouvernement d'Azamor.

Vers le mesme tems que cette affaire arriva, Pierre de Sousa, Gouverneur d'Azamor, receut ordre de se disposer à retourner en Portugal, & de ceder ce poste à Alvarez Norogna, que le Roy avoit nommé à ce Gouvernement. A peine ce nouveau Commandant en eut-il pris possession,

qu'il confirma les traitez de paix & d'alliance que l'on avoit faits avec plusieurs Seigneurs des environs; il fit punir éxemplairement ceux qui s'étoient revoltez; il alla fourrager le païs de Benemez, passa au fil de l'épée ceux qui refuserent d'obéïr, fit deux cens cinquante prisonniers, & emmena beaucoup de butin.

Ans de J. Christ. 1518.

Comme Emanuel étoit persuadé qu'il ne pouvoit rien ajoûter aux conquestes qu'il avoit faites, & à la gloire qu'il s'étoit acquise depuis vint-trois années qu'il étoit sur le trône, il projetta de ceder sa Couronne au Prince Jean son fils, & de se retirer en Algarve. Dans cette veuë, le Roy ne se reservoit seulement que de certains revenus, pour fournir aux frais de la guerre, qu'il avoit dessein de continuer en Afrique, pour l'interest & pour l'honneur de la Religion.

Emanuel médite une abdication.

Quoy que le Roy n'eust point dit son secret à personne, toutefois, ceux qui l'approchoient le plus familiérement avoient souvent remarqué en luy, que la peine de commander, & la nécessité d'obliger ses sujets à obéïr, luy donnoient du dégoust pour la Royauté. Comme on le connoissoit pour un Prince capable de la résolution de secoüer le poids de sa Couronne, avant que la mort l'eust fait tomber de dessus sa teste, les principaux de la Cour s'attendoient de jour à autre, à quelque évenement extraordinaire sur ce fait. Ils en étoient dans ces termes, quand ce Monarque s'en ouvrit à ceux en qui il se confioit le plus, & sur la sagesse desquels il sembloit compter davantage. Quelques-uns de ses Confidens, allarmez par la seule veuë de l'éloignement du Roy, luy firent des remontrances, qui rouloient en partie, sur la jeunesse du Prince son successeur, & sur l'affliction dans laquelle il jetteroit tout le Royaume, en prévenant par une abdication volontaire, le malheur de ne l'avoir plus pour Maître.

On en soupçonne ce Prince.

Remontrance de ceux à qui il en parle.

Emanuel, que ce peu de mots commença à rasseurer, leur répondit, qu'il refléchiroit sur ce qu'ils luy représentoient, & leur recommanda qu'ils en fissent de mesme sur le dessein qu'il leur avoit communiqué. Cependant on sceut à la Cour, ce qui ne s'étoit passé que dans le cabinet, sans

Ans de J. Christ. 1518.

qu'on puſt ſoupçonner aucun des Conſeillers, d'avoir revelé ce ſecret, à moins que leur trop grande circonſpection n'euſt donné lieu de le deviner. Il eſt vrai, que les Portugais qui ſont ſujets à raiſonner, & meſme à raiſonner juſte ſur les évenemens extraordinares & nouveaux, chercherent la cauſe de celuy qui partageoit les eſprits. Comme ils s'apperceurent que la Cour de D. Jean ſe groſſiſſoit tous les jours, ils conclurent que ce ne pouvoit eſtre qu'en veuë de plaire à l'héritier préſomptif de la Couronne. D'ailleurs, ce que le Roy avoit laiſſé échaper quelquefois ſur les chagrins du Gouvernement, avoit été remarqué par quelques-uns de ſes Courtiſans, & dés-lors il courut un bruit ſourd, mais géneral, que le jeune Prince pourroit bien monter ſur le trône du vivant, & du conſentement d'Emanuël.

Quelques Courtiſans donnent des conſeils au jeune Prince.

Sur ces conjectures, ou qu'Emanuel ne vivroit plus guére, ou qu'il ne régneroit pas long-tems, chacun tourna inſenſiblement ſes ſoins du coſté de D. Jean. Ceux qui en étoient les mieux receus & les plus écoutez, commencerent à luy inſinuer des maximes toutes différentes de celles du Roy ſon pere. La plûpart des grands Seigneurs, qui de tout tems avoient été jaloux de la familiarité avec laquelle Emanuel vivoit avec ſes peuples, le blâmoient de ſe communiquer trop aiſément. Ils diſoient que pour entretenir les ſujets dans une aveugle & reſpectueuſe dépendance, il falloit qu'un Roy fuſt plus réſervé avec eux ; qu'il ne ſe laiſſaſt voir que rarement, & qu'il ne leur parlaſt que dans des occaſions importantes. Ils condamnoient encore les libéralitez du Roy ; ils traitoient de profuſion les récompenſes qu'il avoit faites à ceux dont il étoit content ; ils ajoûtoient, que la maniére de donner étoit plus loüable dans un Prince, que le prix meſme de la choſe qu'il donnoit. Enfin, il ſembloit que les Courtiſans ſe rendoient ingénieux à ſe faire un Roy à leur mode, par les différens avis qu'ils tâchoient de couler inſenſiblement dans l'eſprit, & dans le cœur de D. Jean.

La jeuneſſe de ce Prince le rendoit plus ſuſceptible des bonnes ou des mauvaiſes impreſſions qu'on pouvoit luy don-

ner, que s'il euſt eu une plus longue expérience, ou qu'il euſt été dans un âge plus avancé. Il paroiſſoit ſi penetré & ſi plein des avis qu'il avoit receus, qu'il refuſoit ſes applaudiſſemens à ce que le Roy faiſoit dans les occaſions les plus indifférentes, & meſme il condamnoit ſa conduite dans les affaires de conſequence. Il ſe propoſoit déja d'en avoir une toute différente quand il ſeroit ſur le trône ; il ne vouloit point, diſoit-il, eſtre l'eſclave de ſa dignité ; il projettoit de régner avec cet air de magnificence ſi inſéparable du caractére de Souverain, & avec tous les agrémens que la Royauté offre, & qu'elle procure à tous momens à un jeune Prince.

Ans de J. Christ. 1518.

Projet de D. Jean.

Emanuel, qui de ſon coſté s'apperceut que les grands Seigneurs cherchoient à plaire à D. Jean, connut bientoſt que la flatterie & les mauvais conſeils avoient alteré ſes bonnes inclinations. Un ſi grand changement dans la conduite du Prince, en apporta un conſidérable dans la réſolution que le Roy avoit priſe. Loin d'abdiquer la Couronne, il s'occupa plus que jamais du deſir de régner, & des moyens de régner long-tems. Il ſongea à prendre une nouvelle alliance avec Charles V. Roy de Caſtille, & fit demander la Princeſſe Léonore ſa ſœur, pour luy, quoi-qu'il euſt envoyé en Allemagne, Pierre de Govea avec caractére d'Ambaſſadeur Extraordinaire auprés de l'Empereur Maximilien, pour négocier l'alliance de la meſme Princeſſe, avec le Prince D. Jean, ſon fils.

Le Roy change de réſolution.

Il prend pour luy, la femme qu'il avoit deſtinée à ſon fils.

Charles, ſurpris de cette nouvelle propoſition, & du changement qu'il vit dans la conduite d'Emanuel, auroit mieux aimé donner ſa ſœur au Prince D. Jean, qui étoit l'héritier de la Couronne, & d'un âge plus ſortable à celuy de Léonore, que de la marier avec le Roy de Portugal, qui étoit beaucoup plus vieux qu'elle, & de qui elle ne pouvoit avoir que des cadets, au lieu que ſi elle épouſoit D. Jean, les enfans qu'elle en auroit, ſeroient les héritiers préſomptifs de la Couronne.

Mais Charles, toûjours occupé de ſa politique, & d'ailleurs, prévoyant que le Roy de Portugal luy ſeroit d'un

Ans de J. Christ. 1518.

L'Empereur y consent, mais par politique.

Le Roy luy prette de l'argent.

grand secours dans le dessein qu'il avoit formé de briguer l'Empire, passa par dessus les bienséances ordinaires, & obligea sa sœur de consentir à ce mariage. Aussitost que cette affaire fut concluë, Charles emprunta d'Emanuel, une somme de deux cens mille écus, qu'il répandit entre les Electeurs, & par ce moyen, il les mit entiérement dans ses interests, & s'asseura de leurs suffrages.

Cependant, on parla à la Cour de cent différentes maniéres, du mariage du Roy avec Léonore. Ceux qui entroient dans le chagrin qu'en devoit avoir D. Jean, à qui leur fortune, & peut-estre leur inclination, commençoit à les attacher, blâmerent ouvertement la conduite d'Emanuel, & regarderent ce procedé, comme indigne d'un pere à l'égard d'un fils, & comme une véritable violence à l'égard de cette Princesse. Les uns plus zélez pour le bien géneral de l'Etat, le plaignoient, tant par l'extréme dépense où ce mariage alloit engager le Roy, que par le nombre des enfans masles qu'il avoit, & par ceux qu'il pouvoit encore avoir. Les autres enfin, ne doutoient pas, que l'amour qu'Emanùel avoit conceu pour Léonore, qui étoit trop accomplie pour n'en pas donner, ne luy fist négliger ses conquestes des Indes, & le soin de sa réputation.

Si ceux qui s'épuisoient en raisonnemens sur cette alliance, eussent pénetré les sujets qui portoient le Roy à la pratiquer, ils en auroient parlé en des termes plus convenables à la situation des affaires. Loin d'estre occupez de leurs propres interests, ou de vouloir prévenir des malheurs incertains & éloignez; ils auroient refléchi plus serieusement sur ceux dont le Royaume étoit menacé. Enfin ils auroient approuvé la conduite du Roy, qui dans le fonds ne s'étoit déterminé à ce nouveau mariage que pour maintenir son autorité presque chancellante, pour couper cours aux brigues de la plufpart de ses Courtisans qui s'étoient déja rendus maistres de l'esprit du jeune Prince, & que pour le mettre hors d'état de suivre des conseils pernicieux, qui tost ou tard causeroient la ruine du Royaume. Ainsi Emanuel fit si peu d'attention à tous ces dis-

cours, qu'il envoya Alvarés de Costa, son grand Chambellan, en qualité d'Ambassadeur auprés de Charles, pour le complimenter à son retour de Flandres en Espagne, & pour passer le traité de mariage avec la Princesse, selon les pouvoirs que le Roy luy en avoit donnez.

Ans de J. Christ. 1518.

La Cour d'Espagne étoit alors à Saragosse, quand l'Ambassadeur du Roy arriva. Dés que ce Ministre eut communiqué ses pouvoirs, on dépescha un courier en Cour de Rome, pour avoir dispense du Pape, à cause de l'alliance entre Emanuel & Léonore.

En attendant cette dispense, le Roy jugea à propos d'assembler son Conseil, & d'y faire venir le Prince son fils, & tous les Grands du Royaume. Il leur communiqua les justes raisons qui l'avoient déterminé à un troisiéme mariage, & à donner une Reine au Portugal, & répondit aux Manifestes qu'on avoit faits à ce sujet. Chacun parut content, du moins en apparence, des motifs que le Roy avoit pour se remarier, & dés-lors, on se disposa à recevoir la nouvelle Reine, & à luy rendre des hommages.

Il assembla son Conseil, & déclare son dessein.

La dispense étant arrivée, on fit la céremonie des fiançailles dans la ville de Saragosse. Comme la Princesse en devoit partir bientost aprés, pour se rendre en Portugal, Charles nomma les Seigneurs qui devoient l'accompagner. Le Duc d'Albe, le Prince de Ville-Franche, le grand Commandeur de Castille, le Comte de Montaigu, l'Evesque de Cordouë, & le Gouverneur de Tréjo, place située dans la vieille Castille, sans compter plusieurs autres Seigneurs, conduisirent la Reine jusque sur les terres de Portugal.

Charles nomme les Seigneurs qui doivent accompagner la Reine.

Emanuel nomma de sa part l'Archevesque de Lisbonne, l'Evesque de Porto, le Comte de Villeneuve de Portimane en Algarve, & le Comte de Tentugal, pour aller au devant de cette Princesse. Le Roy, que la plus brillante noblesse du Royaume suivit dans ce voyage, se rendit dans la ville de Crato, qui appartenoit alors aux Chevaliers de Rhodes, & y attendit la Reine.

Emanuel en nomme aussi pour aller au devant de cette Princesse.

Osorius, liv. 11.

Le Roy va à Crato.

Tandis qu'on disposoit toutes choses pour la célebration de ce mariage, la ville de Lisbonne fut frappée de la peste,

Ans de J. Christ. 1518.

& devint déserte par le grand nombre d'habitans qui en sortirent, ou qui y moururent. La Cour, qui étoit allée à Almerin, en partit aussitost qu'on sceut que la Reine approchoit des frontieres du Royaume, & s'avança jusque sur les bords d'une petite riviére que l'on nomme Sever, dont le canal sépare le Portugal d'avec la Castille. Ceux que le Roy avoit choisis pour aller au devant de la Reine, passérent cette riviére. Ils furent les premiers qui luy baiserent la main, & qui luy rendirent leurs hommages sur les terres de Castille.

La contagion est à Lisbonne.

Aprés ces premiéres formalitez, la Reine traversa cette mesme riviére, sur les bords de laquelle le Duc de Bragance l'attendoit à la teste de deux mille Gentilshommes, tous à cheval, & magnifiquement équipez. A l'approche de la barque où étoit la Reine, ce Duc mit pied à terre, & l'alla complimenter au nom du Roy, à quoy cette Princesse répondit avec beaucoup d'agrément. Pour lors le Duc d'Albe prit la parole, & demanda au Duc de Bragance, s'il avoit un ordre & un pouvoir en bonne forme du Roy de Portugal, de se charger de l'auguste personne de la Reine. Il le pria de le lire à haute voix, & de le remettre entre ses mains, afin qu'en le présentant au Roy son maître, il pust luy témoigner qu'il avoit executé ses ordres, & qu'il s'étoit fidellement acquité de la commission dont il l'avoit honoré. Le Duc de Bragance montra & lut son pouvoir, & le donna ensuite au Duc d'Albe. Ce Duc fit une profonde réverence à la Reine, & la supplia de luy permettre qu'il prist le bout d'une chaisne d'or qu'elle portoit au bras droit. Il le donna au Duc de Bragance, qui le prit sans en demander la permission à la Reine, parce qu'il le faisoit au nom du Roy son époux, & dés ce moment, il fut chargé de conduire la Reine jusqu'au lieu où le Roy se devoit trouver.

Le Duc de Bragance complimente la Reine.

Le Duc d'Albe demande à celuy de Bragance, les pouvoirs que le Roy luy a donnez.

Le Duc de Bragance est chargé de la personne de la Reine.

Ces céremonies étant achevées, le Duc d'Albe, dont le pouvoir étoit consommé, repassa la riviére, & s'en retourna en Castille, avec tous les Seigneurs qui l'avoient accompagné, à l'exception néanmoins de l'Evesque de Cordouë,

Cordouë, & du Gouverneur de Trégen, qui à cause de leur caractére d'Ambassadeurs, devoient suivre la Reine, jusqu'au lieu destiné pour la consommation du mariage.

ANS DE J. CHRIST. 1518.

Le Duc de Bragance, & tous les autres Seigneurs Portugais, suivis d'une grande quantité de jeune Noblesse, conduisirent la Reine dans la ville de Crato. Le Roy qui l'y attendoit, la receut avec les empressemens d'un homme qui aime, mais soûtenus du caractére de Héros & de Roy, qu'il ne quitta point, que quand il dût se laisser voir pour amant & pour époux.

Premiére entreveuë du Roy & de la Reine.

Aprés cette premiére entreveuë, le Roy présenta D. Jean à la Reine. Ce Prince luy fit la reverence, & se mit en devoir de luy baiser la main; mais la Reine ne le voulut pas souffrir, par la distinction qu'elle faisoit de l'héritier présomptif du Royaume, d'avec les autres Princes & Seigneurs à qui elle accorda cette grace, ainsi qu'à D. George fils naturel du Roy Jean.

Le Roy présente le Prince D. Jean, à la Reine.

L'heure étant venuë d'aller à la Chapelle, l'Archevesque de Lisbonne fit la bénediction nuptiale. Le jour du mariage du Roy fut célébré par une joye publique & par mille divertissemens particuliers dans toutes les villes du Royaume. La Cour partit de Crato dés le lendemain du mariage, & prit la route d'Almerin. Les autres enfans du Roy, qu'on nomme Infans, monterent à cheval & vinrent au devant de la Reine. Ils mirent pied à terre en l'abordant, & voulurent aussi luy baiser la main, à quoy la Reine s'opposa encore, en leur donnant de plus familieres & de plus tendres marques de son amitié.

L'Archevêque de Lisbonne, fait la bénediction nuptiale.

Les Infans vont au devant de la Reine.

Les Infantes Isabelle, & Béatrix filles du Roy, lesquelles s'étoient renduës à Almerin avant que la Reine y arrivast, sortirent de leurs appartemens dans le tems qu'elle entroit dans le Palais. Elles descendirent le degré à mesure que la Reine le montoit, & voulurent se jetter à ses genoux; mais la Reine s'y opposa, & les embrassa avec beaucoup de tendresse. Cette Princesse receût trés-agréablement les respects des Dames qui accompagnoient les Infantes, & leur donna sa main à baiser. Ce jour se passa encore en festes

Les Infantes la saluent.

Ans de J. Christ. 1518.

& en divertiſſemens, que le Roy donna à toute la Cour.

Le Roy prend le Collier de la Toiſon, que Charles luy envoye.

Le lendemain, les Ambaſſadeurs de Charles luy préſenterent au nom du Roy leur maître, le collier de l'Ordre de la Toiſon d'or, inſtitué en 1429. par Philippe le Bon, Duc de Bourgogne, lors qu'il épouſa Iſabelle de Portugal, fille du Roy Jean I. & le prierent de la part de Charles, de le porter comme une marque de leur alliance, & de leur éternelle amitié. Le Roy le receut avec une ſincére reconnoiſſance, & le prit avec tout l'appareil dû à une ſi auguſte céremonie. La Cour paſſa le reſte de l'hiver dans les jeux, & dans les plaiſirs qui ſuivent ordinairement les premiers jours d'un mariage. Elle partit d'Almerin vers le commencement du printems, & vint à Evora.

Il envoye une nouvelle flotte aux Indes.

1519.

Les préparatifs d'une flotte de ſeize vaiſſeaux, que le Roy envoyoit aux Indes, ſous les ordres de George Albuquerque, ſuccéderent aux divertiſſemens qui avoient occupé la Cour pendant tout l'hiver. Ces bâtimens ne firent pas longtems la meſme route, à cauſe d'une rude tempeſte qui les ſépara, & les porta en différens lieux. Jacques Lima relâcha à Liſbonne. Loüis de Guzman ſe ſervit de ce pretexte pour faire une infidelité au Roy & quitta ſon ſervice; action indigne d'un homme qui portoit un ſi beau nom; ſa maniere d'agir ne fut pas moins odieuſe dans la ſuite, puiſque cet Officier infeſta les mers, & fit des choſes que l'Hiſtoire fait ſcrupule de réveler. Emanuel de Souſa rangea la coſte d'Etiopie, & alla moüiller dans un port qu'on nomme *Multan*, prés du fleuve de l'Inde en Aſie, à deſſein de s'y rafraîchir, & de ravitailler ſon vaiſſeau. La néceſſité où il ſe vit de faire une deſcente, avec quarante Portugais ſeulement, luy fut trés fatale, puis qu'il y perdit la vie, auſſibien que ceux qui l'avoient accompagné. Tandis que cela ſe paſſoit à l'entrée du port de *Multan*, un tourbillon emporta le vaiſſeau de Souſa & le pouſſa dans l'Iſle de Quitra, qui n'en eſt pas beaucoup éloignée; il y échoüa. Ainſi, de ſeize vaiſſeaux que George Albuquerque devoit mener aux Indes, il n'y en eut que quatre qui ſe trouverent en état d'y paſſer.

Indelité d'un Officier Portugais.

La flotte d'Albuquerque eſt réduite à quatre vaiſſeaux.

Cependant, le nouveau Vice-Roy se préparoit à porter la guerre dans l'Arabie ; mais comme il n'avoit pas assez de troupes & de vaisseaux pour l'entreprendre, il envoya Gonsalve de Loulée, à Albuquerque, pour luy dire de mettre à la voile, & de prendre la route du Golfe Arabique, où ils se joindroient pour aller former le siége de la ville de Géoda. Cristofle de Sala rangea la coste de Cambaja, pour tenir en respect Jaz, Gouverneur de Diu, & enfin, Antoine Saldagna fit voile vers le Cap de Guardafu, d'où il revint pour se joindre aussi à l'escadre du Vice-Roy.

Ans de J. Christ. 1519.

Mais si Emanuel faisoit avec tant d'éclat & de dépense, des conquestes par de-là les mers, & s'il mettoit de tems en tems des flottes & des armées sur pied, pour y faire redouter sa puissance, on peut dire ici, que ce grand Roy, si grand en tout, ménageoit trop son épargne, quand il falloit recompenser les gens de guerre. Ferdinand Magellan fut un des mécontens, parce qu'on luy refusa dans le Conseil d'augmenter ses appointemens. Cette politique de ne pas accorder à quelques-uns, ce qu'on vouloit refuser à tous, ne fut pas du goust de ceux qui croyoient devoir estre préferez. Magellan étoit de ce nombre, & plein de son sçavoir faire, il présenta un placet au Roy ; mais ce placet fut rejetté. Cet Officier piqué de ce refus, qu'il appelloit injustice, aprés avoir reproché les services qu'il avoit rendus au Roy dans les Indes durant la Vice-royauté d'Albuquerque, passa en Castille, & alla s'offrir à Charles V. qui en étoit Roy depuis quelques années. Ruy Falléro, ami de Magellan, & fort habile Mathématicien, l'accompagna dans ce voyage. Le Cardinal Ximenés, de qui le nom & le génie sont si connus dans l'Histoire, étoit alors Ministre en Castille. Comme ce Cardinal ne laissoit rien échaper de tout ce qui se présentoit à luy, pour l'interest de sa patrie & pour la gloire de son Roy, il fit beaucoup d'accueil à Magellan & à Falléro, sur tout quand il sceut, que l'un entendoit bien la marine, & que l'autre étoit un des plus célebres Astronômes du tems, & il les aboucha avec des Géografes Castillans.

Magellan se dégoute, & passe en Castille.

Osorius, liv. 11.

Maffée, liv. 1. chap. 1.

Le Cardinal Ximenés, reçoit Magellan & Falléro, & les ménage.

ANS DE J. CHRIST. 1519.

Renouvellemẽt des prétentions de Charles V. sur les Indes.

Dés leurs premiéres conférences, ces deux Portugais réveillerent les anciennes prétentions des Castillans, sur les Indes Orientales & Occidentales. Quoique cette affaire eust été terminée en 1492. par la médiation du Pape Alexandre VI. Charles ne s'en tint pas là, & n'en voulut plus croire qu'à Magellan & à Falléro, qui tous deux luy persuaderent que les Isles Moluques luy appartenoient, & qu'Emanuel les avoit usurpées sur luy, sans avoir d'autre titre pour en joüir, que son injuste possession. Ils fortifierent encore ces avis par quelques démonstrations géografiques, dressées en forme de Mémoires; ils firent voir que ces Isles étoient peu éloignées de la Chersonése d'or, & que si l'on vouloit leur fournir les choses nécessaires, ils entreprendroient cette navigation, nonobstant les périls qu'il falloit essuyer pour réüssir dans ce trajet.

Magellan & Falléro présentent leurs Mémoires.

Le Cardinal, à qui l'on rendit compte de ce qui s'étoit passé dans les conférences qu'on avoit cuës avec Magellan & Falléro, en parla à Jean Rodriguez de Fonséca, Président au Conseil des Indes. On assembla ce Conseil, où ces deux hommes furent appellez. Ce fut là qu'ils commencerent à approfondir les choses qu'ils n'avoient que simplement exposées, & qu'ils dirent qu'ils avoient trouvé une nouvelle route pour aller aux Isles Moluques, plus courte & plus asseurée que celle de Calécut & de la Chine; qu'à cet effet, il falloit ranger la coste du Brésil, & passer par le fleuve de la Plata, ou d'Argent, au lieu de doubler le Cap de Bonne-Espérance, ce qui se pouvoit faire sans donner atteinte au traité fait entre les Rois de Castille & de Portugal.

Ils sont appellez dans le Conseil.

Joannes Barosius dec. 3. liv. 5. cap. 8. 9. & 10.

Vincent Blasc. tom. 2. liv. 2. c. 10.

Ce furent là les premiéres espérances que Magellan & Falléro laisserent au Conseil de Castille; mais comme il ne paroissoit jusque-là qu'une grande dépense à faire, des troupes à lever, & des vaisseaux à risquer, ils parlerent ensuite des profits qu'Emanuel, Roy de Portugal, tiroit de ces Isles par le moyen du commerce des épiceries. Ils éxagererent, ainsi que font la plûpart des voyageurs de par delà les mers, les richesses des contrées de Panama, & du Golfe de S. Michel, également fécondes en or & en pier-

Ils parlent contre les interests d'Emanuel.

res précieuſes. Enfin ils ajoûterent, que s'il y avoit lieu de deſcendre dans les terres, juſque-là inconnuës, & qui ſont ſous la Ligne, on en reviendroit avec une grande quantité de marchandiſes de fort grand prix.

Ans de J. Christ. 1519.

Tout ce bel expoſé fut ruiné dans la ſuite, par la ſolide démonſtration qu'en fit Pierre Nugno, l'un des plus célebres Mathématiciens de ce tems-là. Il fit voir qu'il y avoit quatre-vingts-dix dégrez, depuis l'embouchure du fleuve Indus juſqu'à Liſbonne, & que depuis le meſme fleuve juſqu'aux derniers confins des Moluques vers l'Orient, il ſe trouvoit quarante-deux degrez, leſquels joints aux trente-ſix dégrez d'étenduë depuis Liſbonne juſqu'à l'Occident, faiſoient en tout cent ſoixante-huit dégrez. Comme le globe de la terre & de la mer a trois cens ſoixante dégrez de tour, & que pour parvenir au Méridien poſé pour limite aux Rois de Portugal & de Caſtille, il y a encore douze dégrez à découvrir pour compoſer la valeur de cent quatre-vingt dégrez, qui ſont juſtement la moitié des trois cens ſoixante dégrez en queſtion, Nugno conclut ſur ce calcul, que les Portugais étoient en droit de découvrir ſous ces douze dégrez, les terres qui étoient habitables, & que ſans faire tort à Charles, ni à aucun autre Prince Chrétien, ils pouvoient à juſte titre ſe dire les poſſeſſeurs & les maîtres des païs qu'ils auroient découverts. Quoique cette ſupputation duſt ſuffire pour juſtifier le droit d'Emanuel, Alvarez de Coſta, Ambaſſadeur de Portugal, ayant ſceu les propoſitions que Magellan avoit faites au Conſeil de Caſtille, ne laiſſa pas d'en avertir le Roy ſon maître, & cependant, il tâcha de déſabuſer Charles, des vagues eſpérances que ce perfide Portugais avoit voulu luy donner, ce qu'il n'avoit fait, continua l'Ambaſſadeur, que pour porter atteinte à la bonne intelligence, établie entre les Couronnes de Caſtille & de Portugal. Enfin, il le ſupplia de ne point déferer aux avis d'un traître, qui ne cherchoit qu'à rendre de mauvais offices à ſa patrie, parce qu'il n'avoit jamais été capable de luy en rendre de bons.

Nugno, célebre Mathématicien détruit leurs raiſonnemens.

De Coſta Ambaſſadeur, donne avis au Roy de ce qui ſe paſſe au ſujet des Indes.

Charles, perſuadé de l'équité de cette remontrance,

Ans de J. Christ. 1519.

commençoit à négliger les avis de Magellan, quand les principaux de son Conseil luy en parlerent comme d'une chose qu'il falloit hazarder. Ce Prince ne put résister à ce qu'on luy représenta sur ce fait, & il donna quelques navires à Magellan, pour faire cette tentative, puis qu'il y avoit lieu d'en tirer de grands profits, & d'en attendre de nouveaux honneurs.

L'Empereur défere d'abord aux remôtrances de ce Ministre.

La chose ainsi arrestée, on travailla à l'armement de cinq navires, sur lesquels il devoit y avoir deux cens cinquante hommes, sans compter les matelots & les plus expérimentez Pilotes d'entre ceux qui avoient servi dans les voyages de long cours. Pendant qu'on préparoit l'équipage de ces vaisseaux, Ruy Falléro perdit l'esprit, & Magellan se maria à Seville. Ce dernier, qui avoit fait l'ouverture de ce trajet, ne laissa pas d'entreprendre le voyage, bien qu'il fust seul. Il dressa sa route vers les Isles Canaries; il doubla le Cap Verd; il vogua entre le Midy & le Ponant, jusqu'à ce qu'il eust touché à une terre, située plus de vingt dégrez par de-là la Ligne équinoxiale, & nomma ce païs *Terre des Géans,* à cause de l'énorme grandeur de ses habitans.

On donne cinq vaisseaux à Magellan & à Falléro.

L'un se marie & part, l'autre devient fou, & demeure en Castille.

Magellan touche à une contrée nommée *Terre des Géans.*

Aprés une année de navigation, Magellan toucha à un nouveau Cap, qu'il nomma le Cap des onze mille Vierges, parce qu'il l'avoit doublé le jour de la feste de sainte Ursule, & vers le mois de Septembre de l'année suivante, il découvrit ce célebre Détroit jusqu'alors inconnu, & qui depuis a été nommé le Détroit Magellanique. Ce Détroit n'a que deux lieuës de large, quoi-qu'il soit long de plus de six vingts. Les soldats & les matelots y essuyerent un froid si pénetrant & si rude, que la plûpart y périrent. Une si grande mortalité obligea Magellan de reprendre sa route vers l'Equateur, pour respirer un air plus doux & plus temperé, & pour réparer par de bonnes nourritures, les desordres que les mauvais alimens avoient causez en partie parmi ses troupes.

Il arrive au Cap des onze mille Vierges.

Détroit de Magellan.

Fernandez de Oviedo del Estrecho de Magell.

Ces grandes & longues fatigues rebuterent ceux qui l'avoient suivi, & comme ils craignoient que Magellan ne les

exposast à de nouveaux dangers, la plûpart des Officiers, de concert avec les soldats, conspirerent contre luy. Magellan averti de cet attentat, fit mourir les chefs de la conjuration, il punit séverement ceux qui n'en étoient que les complices, & par ce moyen, il rétablit le bon ordre & la discipline parmi ses gens. Ce rétablissement ne fut pas de longue durée, parce que les soldats s'apperceurent bientost aprés, que les vivres leur manquoient; & comme il n'y avoit aucune espérance de se pouvoir ravitailler, le risque où ils se virent de périr par la faim, les porta aux derniéres extrémitez, & peu s'en fallut qu'ils ne tombassent dans une seconde rebellion.

Ans de J. Christ. 1519.

Ses gens conspirent contre luy.

Il fait mourir les auteurs de ce complot, & châtie les complices.

Magellan, qui ne pouvoit ignorer ce qui se disoit sur ses vaisseaux, loin de faire agir son autorité, s'occupa à calmer les esprits, & détacha un de ses navires pour aller reconnoistre le païs, & pour chercher les moyens d'en tirer des vivres. Le Capitaine qui commandoit ce bâtiment, receut cet ordre avec une joye inexplicable; mais cet Officier, au lieu de faire descente pour le bien commun de la flotte, ne songea qu'à se sauver. Il prit la route de Castille, & y arriva huit mois aprés qu'il eut quitté la flotte. Magellan l'ayant attendu fort long-tems sans en avoir aucune nouvelle, crut qu'il avoit fait naufrage, & dans cette pensée, il se remit à la mer pour aller vers les Isles Moluques, qu'il sçavoit estre situées sous l'Equateur. Il fit plus de quinze cens lieuës en haute mer sans trouver terre; il donna contre quelques Isles; il vogua vers le Nord, & aborda dans l'Isle de Subut, située dans la mer des Indes. La fécondité de cette Isle, qui est fort peuplée, rendit le courage aux soldats, & laissa une grande espérance à Magellan de voir bientost la fin de ses peines.

Il envoye un de ses Officiers chercher des vivres.

Désertion de cet Officier.

Magellan vient moüiller dans l'Isle de Subut.

Aussitost que les vaisseaux eurent moüillé dans le havre de Subut, Hannabar qui y régnoit, envoya sçavoir de quelle nation étoient ceux qui avoient pris port, de crainte que ce ne fussent les troupes de Calpulapo, Roy de l'Isle de Matan, l'une des Philipines, contre lequel il faisoit la guerre. Magellan, à qui cette occasion sembloit trop favorable pour

Ans de J. Christ. 1519.

n'en pas profiter, luy fit dire qu'il étoit Portugais, & que le hazard & son bonheur, l'ayant poussé dans son port, il luy offroit ses vaisseaux & ses troupes pour luy aider à soutenir la guerre qu'on luy avoit déclarée.

Il offre ses services au Roy de cette Isle.

Hannabar, touché de cette génerosité, voulut voir Magellan, & sçavoir le dessein de son voyage. Le Capitaine Portugais, qui n'avoit aucune teinture de la langue du païs, ne put s'expliquer que par des signes. Hannabar parut si content des maniéres de Magellan, qu'il ordonna qu'on luy fournist autant de provisions qu'il voudroit pour le ravitaillement de ses vaisseaux.

Ce Prince fait donner des provisions à Magellan.

Cependant, Magellan qui commençoit à entendre la langue de Subut, eut plusieurs conférences avec Hannabar; mais comme il falloit user d'adresse pour exciter la curiosité de ce Prince, il le mit insensiblement sur le fait de la guerre, sur la maniére de la faire, & sur l'usage des armes à feu qui étoient sur ses vaisseaux, & que ses soldats portoient quand ils marchoient contre leurs ennemis. Hannabar, charmé de tout ce qu'il avoit entendu, se persuada qu'avec de pareilles armes, il ne trouveroit plus d'ennemis qui osassent luy résister, & qu'il seroit le seul rédoutable parmi ses voisins.

Il confére avec luy sur différens sujets.

Magellan, qui ne se contentoit pas d'avoir inspiré un air guerrier à ce Roy Insulaire, ajoûta, que la prosperité de ses armes dépendoit moins de sa valeur & du nombre de ses troupes, que de la bénediction qu'il devoit attendre du Ciel, & luy dit qu'il ne la pouvoit mériter, s'il n'embrassoit le Christianisme. Ce Prince pénetré, du moins en apparence, de cette verité, demanda à estre instruit de la Religion Chrétienne, ce que fit l'Aumosnier de Magellan. Peu de tems aprés il receut le baptesme, & pour marque de l'estime qu'il avoit pour Magellan, il voulut qu'on luy donnast le nom de Ferdinand. La Reine de l'Isle, & tout ce qu'elle avoit d'enfans, suivirent l'éxemple du Roy, & prés de huit cens habitans quitterent l'Idolâtrie.

Il se fait instruire & baptiser à la sollicitation de Magellan.

La Reine sa femme, & ses enfans se font Chrétiens.

Le Roy de Subut, qui croyoit que le seul nom de Chrétien suffisoit pour le faire triompher de ceux qui ne l'étoient pas,

pas, se mit en campagne, & marcha à ses ennemis avec une asseurance qu'il devoit plus à sa nouvelle Religion qu'à son courage. Magellan l'accompagna & rélevoit de tems en tems l'espérance de ce Prince par la confiance qu'il luy inspiroit d'avoir en la protection du Ciel. Enfin, l'occasion étant venuë d'en éprouver les effets dans deux combats differens contre les troupes de Calpulapo, Roy de Matan, le parti de ce dernier demeura vainqueur, quoique Magellan s'y fust distingué d'une maniére bien glorieuse pour luy & pour sa nation.

Ans de J. Christ. 1519.

Ce Prince se met en campagne, & mene Magellan avec luy.

Si Magellan eust bien fait, il en seroit demeuré là; mais voulant pousser encore plus loin sa réputation, il tomba dans une embuscade. Ce fut dans cette occasion que ce Capitaine & ceux qui le suivoient, donnerent de nouvelles marques de leur intrepidité & de leur courage; mais le nombre d'ennemis qu'ils avoient en teste, étoit trop grand pour esperer d'en venir à bout. Ainsi, ces génereux Européens ne disputerent leur vie que pour la faire acheter le plus cher qu'ils pourroient à ces Barbares. Magellan y périt, avec une partie de ceux qui l'avoient accompagné dans sa navigation. Ce Portugais auroit mérité les mesmes loüanges qui sont deuës aux plus grands hommes, & aux plus distinguez par leur valeur, & par leurs propres lumiéres, s'il eust moins écouté son interest particulier, & s'il n'eust pas trop facilement sacrifié les interests de son Roy, à ceux d'un Prince étranger.

Herrera. Texera. Samson.

Mort de Magellan.

La mort de Magellan, & la défaite de ses troupes apporterent un grand changement dans les affaires de Hannabar. Ce Prince quitta la nouvelle Religion qu'il venoit d'embrasser, & s'engagea à livrer au Roy de Matan, une partie des Espagnols, qui étoient échapez du dernier combat. Pour en venir plus facilement à bout, Hannabar donna un régale, où il invita les principaux Officiers Castillans, qu'il sacrifia à la vengeance que le Roy de Matan avoit projetté d'en tirer. Comme le reste des Castillans n'étoient pas en état de se venger, ni du Roy de Subut, ni de celuy de Matan, ils mirent aussitost à la voile pour n'estre pas ex-

Hannabar retourne à sa premiére Religion.

Il livre quelques Castillans au Roy de Matan.

Ans de J. Christ. 1519.

posez plus long-tems à la cruauté de ces Barbares ; ils vinrent prendre port devant l'Isle de Tidore, & passerent ensuite dans le havre de l'Isle de Ternate, qui est la principale des Moluques.

Le reste se sauve dans les Moluques.

Les Castillans, ayant appris à leur arrivée dans cette derniére Isle, qu'il y avoit un Commandant Portugais, nommé Antoine Britto, envoyerent un esquif pour luy demander quelques rafraîchissemens, puis qu'ils étoient de même croyance, & à peu prés de mesme nation. Britto ne se contenta pas de leur accorder ce qu'ils demanderent, mais il donna ordre à Garsie Henriquez, son Lieutenant, de leur mener de petits bâtimens chargez de vivres. Les Castillans firent passer leurs principaux équipages sur ces bâtimens, prirent la route des Indes, & ensuite celle d'Espagne. Tel fut le succés de la flotte du célebre Magellan, & la destinée de cet intrépide voyageur, & fameux Capitaine.

Tandis que des troupes Espagnoles conduites en Asie par des Portugais infidelles à leur Roy, tâchoient d'enlever à Emanuel, ce qui n'étoit deu qu'au courage & à la hardiesse de ses Capitaines, Alvarez Norogna, Gouverneur d'Azamor en Afrique, sortit de cette ville à la teste de deux cens trente chevaux & de cent fantassins, & marcha contre les Maures d'Enxovie qu'il tailla en piéces, ensuite il passa sur les terres de Nacerbendume, l'un des plus grands Seigneurs de cette Province, dans l'espérance de s'en rendre maître, & d'en tirer des contributions ; mais Nacerbendume s'étant sauvé, Norogna ne put emmener que les deux fils de ce Maure, avec plusieurs Dames qui passoient pour les plus belles du païs.

Le Gouverneur d'Azamor charge les Maures d'Enxovie.

Antoine Leitan, Officier Portugais, à qui Norogna avoit donné la conduite de ces prisonniers, afin de les escorter jusque dans Azamor, abusa si indignement de la confiance que ce Gouverneur avoit en luy, qu'il taillada les bras & les jambes de la femme du fils de Nacerbendume, pour luy oster des brasselets & des cercles d'argent qu'elle y portoit, pour marque de sa dignité. Cette action parut si basse & si cruelle à Norogna, qu'aprés avoir fait rendre honteu-

Indigne & cruelle action d'un Officier Portugais.

ſement à Leitan, ce qu'il avoit ſi lâchement pris, il le fit emprisſonnner, en attendant l'occaſion de le punir plus ſevérement; mais le tems & le changement de lieu adoucirent le chagrin que Norogna avoit conceu contre Leïtan. Il ſe contenta de le dégrader des armes, & de le renvoyer en Portugal.

Ans de J. Christ. 1519.

Norogna le dégrade & le renvoye en Portugal.

Norogna, qui continuoit ſes courſes par des chemins pierreux, pour empêcher que les Maures d'Enxovie ne connuſſent par la trace des chevaux la route qu'il avoit tenuë, arriva dans une plaine où il fit alte, & où il partagea ſes troupes en trois eſcadrons. Antoine Lopez de Sequeria commanda le premier, Jacques Mello le ſecond, & Norogna ſe mit à la teſte du troiſiéme eſcadron. Sa marche fut ſi ſecrette, que les Maures ſurpris lâcherent le pied, & abandonnerent leurs bagages.

Il monte à cheval, & va ſurprendre les Maures.

Les ennemis, que l'épouvante avoit diſperſez en différens lieux, allarmerent ſi fort par leur fuite toute la province d'Enxovie, que les peuples réſolus de défendre leur liberté & leur vie, prirent les armes, s'attrouperent, ſe joignirent aux Maures d'Afrique, & firent par ce ralliement un corps d'armée trés-conſidérable. Les Portugais, qui leur étoient de beaucoup inférieurs en nombre, prirent le parti de ſe retirer, & ils le firent en ſi bon ordre, qu'ils rendirent inutiles toutes les meſures que les ennemis prénoient pour charger leur arriéregarde. Ils arriverent ſur le bord d'une petite riviére, & la paſſerent à gué pour ſe mettre en bataille, en cas que les Maures, qui occupoient l'autre bord, vouluſſent la traverſer pour en venir à quelque action. Les armées reſterent quelques jours en préſence ſans rien entreprendre de part ni d'autre, & enfin défilerent. Cependant, Norogna, avec une petite troupe faiſoit des courſes, attaquoit les partis qu'il rencontroit, pilloit & ravageoit le païs. Enfin, aprés avoir diſtribué à ſes ſoldats le butin qu'il avoit fait, il retourna à Azamor, où il mena les priſonniers qu'il avoit pris dans ſes différentes courſes.

Les Maures ſe rallient, & les Portugais ſe retirent.

Norogna retourne à Azamor.

Quand les ennemis ſceurent que Norogna étoit rentré dans Azamor, ils cantonnerent leurs gens dans les villages

Ans de J. Christ. 1519.

des environs, & envoyerent des Coureurs en campagne pour les avertir des mouvemens que feroient les Portugais. Par cette prévoyance, les Barbares couperent les chemins par où Norogna espéroit de passer, pour aller assiéger la ville de Siner, située en Armenie prés de l'Euphrate.

Il détacha un de ses Officiers, & quelque cavalerie.

Aussitost que Norogna en eut avis, il détacha Lansarote Freitas, l'un de ses Officiers, avec soixante chevaux seulement, pour aller reconnoistre la situation des lieux & la contenance des ennemis, & pour engager le combat. Comme Lansarote fit sçavoir à Norogna, qu'il n'avoit pas assez de monde pour se tirer honorablement de cette affaire, ce Gouverneur partit aussitost d'Azamor, avec de plus nombreuses troupes, & alla le soutenir. Les ennemis, qui s'apperceurent de ce renfort, pliérent peu de tems aprés que l'action fut commencée, & prirent la fuite. Le nombre des morts n'égala point celuy des prisonniers que l'on fit, parmi lesquels on trouva un de leurs Capitaines âgé de plus de cent ans, & qui en avoit prés de quatre-vingt de service. L'air vénerable de ce vieux Officier, & son mérite personnel, car il s'étoit distingué dans ce dernier combat, luy attirerent la considération de Norogna; il le mena au siége qu'il alla former devant la ville de Siner. Cet ancien Capitaine, surpris de la maniére que l'on battoit cette place, eust souhaité d'estre au nombre des assiégeans; mais si son honneur & son devoir l'empêcherent de se joindre aux Portugais, il ne pût refuser les applaudissemens deus à leur valeur, sur tout quand il vit que malgré la vigoureuse résistance des assiegez, les assiégeans prirent cette ville d'assaut aprés quelques jours de tranchée ouverte.

Les Maures prennent la fuite.

Vasco Ferdinand Cesar, Colonel de cavalerie, que Norogna avoit envoyé aux environs de Siner, alla insulter les ennemis jusque dans leurs retranchemens, les attira en campagne, les défit, & fourragea tout ce canton. Il pénetra ensuite dans le païs, & rencontra les Maures qui s'étoient assemblez à dessein d'enfermer Ferdinand. Aussitost que les ennemis eurent découvert que les Portugais venoient à eux, ils se débanderent, & la cavalerie prit la fuite. Comme

l'infanterie n'avoit pu faire une pareille diligence, ce Colonel la fit charger si rudement, qu'elle fut contrainte de se retirer dans une Mosquée, où elle se retrancha le plus avantageusement qu'il luy fut possible, & s'y défendit avec beaucoup de valeur & d'opiniâtreté. Enfin, les Portugais forcerent la Mosquée, y entrerent & se confondirent avec les Maures; mais comme ils ne purent se servir les uns & les autres que de leurs poignards, à cause du peu d'étenduë qu'il y avoit pour se reconnoître & pour combattre, ils ne se porterent que des coups mortels. Cette affaire se passa avec tant de furie, qu'encore que les Barbares se vissent affoiblis, par le nombre de leurs gens qui avoient été tuez, ou qui étoient hors de combat, ils aimerent mieux périr les armes à la main que de tomber sous la puissance des Portugais.

Ans de J. Christ. 1519.

Combat sanglant des Portugais, contre les Maures.

Aprés cette expédition, Ferdinand, à qui le Roy avoit donné le commandement des vaisseaux destinez pour la garde du Détroit de Gibraltar, eut ordre de s'y rendre. L'absence de ce Commandant n'empêcha pas le progrés des armes du Roy en Afrique. Norogna se remit en campagne, recommença ses courses sur les Maures, assiégea une de leurs villes, éloignée d'Azamor d'environ quatorze lieuës, & l'emporta d'assaut. Comme il ne s'étoit attaché à la réduction de cette ville, que pour allarmer les Maures, qui s'étoient retranchez dans leurs plus fortes places, il la fit réduire en cendres.

Norogna assiége une ville des Maures, & la brûle.

Pendant que Norogna faisoit ce dernier siége, Allimaimon, un des principaux Officiers des Maures, se retira pour éviter la rencontre des Portugais, à qui il ne vouloit point avoir affaire. Si les uns échapoient à la vigilance des Capitaines, & à la valeur des soldats, les autres qui étoient obligez d'en venir aux mains, se défendoient si mal en toutes rencontres qu'ils étoient presque toûjours battus, ou défaits. Ils ne trouvoient pas mesme d'endroits dans leur propre païs où ils pussent estre à l'abri. La distance des lieux, la difficulté d'y aborder, & l'inégalité des forces, n'étoient pas d'assez puissans obstacles pour arrester les

Il les poursuit, & ruine leur païs.

Ans de J. Christ. 1519.

Portugais, ni pour les empêcher d'aller relancer ces Barbares.

La prompte retraite d'Allimaimon empêcha Norogna de le poursuivre, pour ne point exposer ses gens à un ralliement que les Barbares pouvoient faire. Cette prévoyance ne fut pas inutile, puis qu'en effet, les Maures n'avoient pris la fuite qu'à dessein de se rallier, & de couper chemin aux Portugais, dont la plus grande partie étoit déja défilée, ce que les ennemis firent nonobstant les soins de Norogna. Comme la situation où il se trouvoit, ne luy laissoit point d'autre parti à prendre que de ménager insensiblement une rettaite, & de faire volteface à mesure qu'il se sentiroit pressé, ce Capitaine s'y détermina brusquement. Dans cette veuë, il donna à Jean Freitas le commandement de l'avantgarde, & il demeura à l'arriéregarde pour faire teste aux Maures, qui l'accabloient de fléches & de pierres.

Blessure de Norogna.

Norogna ayant été blessé, le Capitaine Martin commanda en sa place, & donna dans cette occasion des marques de son courage. Quand Norogna fut revenu de l'étourdissement que le coup de pierre qu'il venoit de recevoir luy avoit causé, il remonta à cheval, & retourna à son poste.

Sur ces entrefaites, Vasco arriva avec les troupes qu'il avoit sur les vaisseaux, & arresta les Maures. Cependant, les Portugais avancerent vers Azamor, ils y conduisirent leur butin, & ne perdirent que peu de gens en comparaison des Barbares, qui y laisserent plus de deux cens des leurs. Bien que ce combat n'eust été qu'une rencontre de partis, on conceut une si haute idée de la valeur des Portugais, qui avec si peu de monde avoient soutenu les efforts des ennemis, que plusieurs Seigneurs Maures demanderent la paix, & se mirent sous la protection d'Emanuel.

Pendant ces mouvemens, Mahomet, Roy de Fez, parut aux environs d'Arzile, avec un corps de trois mille chevaux. Ce Prince cherchoit l'occasion de surprendre quelque parti Portugais, ou d'enlever des Maures leurs alliez, par qui il pust apprendre ce qui se disoit parmi ses ennemis; mais il ne se passa rien de considérable dans cette course, que la mort d'Aroaz, l'un des premiers Capitaines d'entre les

Maures, & qui plus que tout autre, avoit occupé les Portugais en plusieurs rencontres. Mahomet retira ses troupes, & retourna dans ses Etats.

Ans de J. Christ. 1519.

A l'égard des Maures de Garabie, avec lesquels on avoit fait la paix depuis peu de tems, Nugno de Mascaregnas, Gouverneur de Safi, fut sur le point de la rompre au sujet d'une perfidie qu'ils avoient faite aux Portugais ; mais ces peuples députerent deux de leurs principaux Officiers, pour disculper leur nation du violement fait au traité de paix, & de la rebellion qui l'avoit suivie ; ils en rejetterent la faute sur un vieux Capitaine du Roy de Fez, qui en avoit été le chef, & pousserent si loin leur prétenduë justification, qu'ils tuerent cet Officier pour en mieux persuader les Portugais.

On est sur le point de se broüiller avec les Maures de Garabie.

Cette satisfaction suspendit le ressentiment de Mascaregnas ; de sorte que ce Gouverneur, toûjours politique, aima mieux imprimer de la crainte dans les cœurs, que d'irriter les esprits par la punition ou par la vengeance. Les Maures, qui n'entroient pas dans cette considération, se persuaderent, que la facilité des Portugais à pardonner des choses qui étoient au dessus du pardon, procédoit de l'appréhension qu'ils avoient de leur puissance. Pleins de cette pensée, ils eurent la hardiesse de demander à Mascaregnas, la recompense du meurtre qu'ils venoient de faire du Chef de ses principaux ennemis, & prétendirent par là luy faire acheter le renouvellement d'une paix, qu'ils disoient luy estre plus avantageuse qu'à eux. Mascaregnas jugeant par cette remontrance, de l'abus que les Maures faisoient de sa trop grande clémence, leur répondit, qu'ils devoient se contenter de la liberté qu'il leur laissoit de cultiver leur terres, & de vivre tranquilles, à moins qu'ils ne voulussent renouveller la guerre, & cela, sans espérance pour eux de la voir jamais finir par aucun traité de paix.

Les Maures abusent de la bonté des Portugais.

Ces peuples piquez de cette réponse, se mirent sous la protection d'un Seigneur Maure, appellé Oleimdembran. Ils se liguerent avec luy, & s'allerent poster dans les environs d'un lieu nommé *les Salines*, d'où ils inquiétoient sans cesse les Maures de Dabide, alliez des Portugais.

Ans de J. Christ. 1519.

Ce nouveau procedé impatienta Maſcaregnas, & le fit réſoudre à faire un détachement de ſoixante & dix chevaux, pour aller ſoûtenir quelque infanterie, cantonnée dans les villages de la province de Dabide. Il ordonna en meſme-tems que ces troupes fuſſent renforcées par la milice du païs, en cas qu'il falluſt en venir à quelque action. Les ennemis, qui n'ignoroient pas les meſures que Maſcaregnas avoit priſes, ſe perſuaderent qu'il commandoit ces troupes, & ſe retirerent ſur le ſeul bruit de cette marche.

Maſcaregnas les pourſuit & les met en déroute.

Quand les Maures de Dabide virent la retraite de leurs ennemis, ils donnerent ſur leur arriéregarde. Ces eſcarmouches durerent juſqu'à ce que Maſcaregnas parut, car il n'avoit pas encore joint le gros de l'armée. Auſſitoſt que les Maures de Garabie s'en furent apperceus, ils lâcherent entiérement le pied, & on les pourſuivit juſque dans les lignes du camp d'Oleimdembram, où ils ſe retirerent. Le nombre des gens qu'on leur tua, & les priſonniers qu'on fit, obligerent une partie de ceux qui étoient échapez à ces dangers de demander la paix, & de rentrer dans leur devoir, en payant le tribut accoûtumé. Le reſte des Rebelles s'alla ranger ſous la protection du Xerif, qui demeuroit dans un lieu nommé *Mixquelle,* diſtant de vingt-deux lieuës de Safi. Maſcaregnas, qui avoit deſſein de finir cette guerre, ſe réſolut de les attaquer, pour ne point laiſſer fomenter des ſujets de revolte entre les Maures, qui par eux-meſmes, ne reſpiroient que le trouble & la confuſion; mais pour cacher ſon deſſein aux autres Maures, quoy qu'alliez des Portugais, il leur donna un grand régale, & ſous pretexte d'une affaire qui luy étoit ſurvenuë, il ſortit avant que ce régale fuſt fini, fit fermer la maiſon où l'on s'étoit aſſemblé, ſe mit à la teſte de deux cens chevaux, & de quelque infanterie, & marcha pendant toute la nuit, quoique dans un païs fort rude pour ſe rendre dans une Moſquée, ou Maſcaregnas avoit donné à ſes gens, le rendez-vous géneral.

Peu de tems aprés que Maſcaregnas fut arrivé dans cette Moſquée, il aprit par ſes Coureurs, que le camp des Barbares

Ans de J. Christ. 1519.

bares étoit environ à dix lieuës de là. A cete nouvelle il se remit en marche, & fit partir Blaise de Silvés, à la teste d'une compagnie de cavalerie, chaque cavalier portant un fantassin en croupe. Mascaregnas le suivit avec le reste de son monde, & comme il n'avoit pu faire une aussi grande diligence que Silvés, ce Capitaine luy manda par un exprés, qu'il étoit aux mains avec les Maures, & qu'il les avoit trouvez dans les défilez de la montagne.

Il se remet en campagne, & va chercher les Maures.

Cette derniére nouvelle fit hâter la marche de Mascaregnas; mais les Maures avoient fait occuper les chemins par où l'on pouvoit secourir Silvés, & empêchoient Mascaregnas de parvenir jusqu'à luy. Comme il n'y avoit point d'autre parti à prendre dans cette occasion, que de s'ouvrir par un combat, le passage qu'on luy disputoit, il le proposa à ses gens. Les Portugais, qui en voyoient la conséquence, s'y comporterent avec tant de courage, que malgré la résistance qu'ils rencontrerent dans leurs ennemis, ils les enfoncerent, & les obligerent de se retirer dans d'autres défilez, où il étoit impossible de les aller forcer. Le feu continuel qu'ils faisoient de dedans ces nouveaux postes, auroit arresté d'autres gens que les Portugais; mais ils l'essuyerent avec leur intrépidité ordinaire, & trouverent Silvés, qui tout blessé qu'il étoit, de trois coups qu'il avoit receus au commencement de cette action, combattoit toûjours avec la mesme valeur. Garcias Decio, quoique blessé du mesme coup qui avoit tué son cheval, se joignit à quelques autres Officiers Portugais, & paya beaucoup de sa personne. Jean de Magellan fils de Ferdinand, & François Nugno receurent des coups mortels, & furent contraints de se retirer du champ de bataille.

Il trouve les chemins occupez par ces Barbares.

Il les force dans leurs retranchemens, & s'ouvre le passage.

Plusieurs Officiers Portugais sont blessez dans cette action.

Ce spectacle de blessez, de mourans, & de morts, anima tellement Mascaregnas qu'il fit des choses incroyables. Ses gens à son éxemple se signalerent, & entre-autres son Ecuyer, qui s'étoit attaché à combattre un Capitaine Maure. Enfin, les deux armées affoiblies par la perte des soldats & par la durée du combat, se retirerent pour faire enlever les blessez & les morts. Dés le lendemain de cette action on

Ans de J. Christ. 1519.

entra en pourparler de paix, & peu de jours aprés elle fut concluë, sans que les Portugais fussent obligez de rendre le butin qu'ils avoient mené à Safi.

Paix concluë entre les Portugais & les Maures.

1520.

Le Vice-Roy envoye une flotte dans la mer des Indes.

Telle étoit la situation des affaires en Afrique, quand au commencement de cette année, Lopez de Sequeria, Vice-Roy des Indes, fit équiper une flotte composée de vingt-six vaisseaux de guerre pour entrer dans la mer d'Arabie, sur lesquels on comptoit plus de dix-huit cens Portugais, & prés de douze mille soldats Malabarois. Peu de jours avant que la flotte eust mis à la voile, Sequeria envoya Antoine Saldagna, pour découvrir s'il n'y avoit point de vaisseaux étrangers qui croisassent la mer, & en cas qu'il en trouvast, il luy ordonna de l'aller attendre à Guardafu, Promontoire d'Afrique pour luy en donner avis. Quant à Alexis de Menezés, Gouverneur de l'Inde basse, il demeura à Goa, d'où le Vice-Roy étant parti avec sa flotte, il vint moüiller à Guardafu; Saldagna, qui l'y attendoit, luy apprit qu'il y avoit six galéres Turques dans le havre de Geoda; qu'il y venoit tous les jours de nouvelles troupes, & qu'on les destinoit pour s'aller emparer des avenuës d'Aden. Comme l'armement que les Barbares vouloient mettre sur pied à cet effet, n'étoit point encore en état d'estre mis à la mer, le Vice-Roy profita de cette conjoncture, & fit appareiller pour aller ranger la coste d'Etiopie, à dessein de se rendre maître des avenuës d'Aden, & d'attaquer les vaisseaux qu'il trouveroit dans le havre de Geoda.

Arrivée du Vice-Roy à Guardafu.

Il en part, & va ranger la coste.

Naufrage du vaisseau Amiral.

Hist. des Indes liv. 7. chap. 8.

Roc de S. Antoine, & pourquoi ainsi nommé.

Sequeria étant passé en Arabie, s'approcha d'Aden; mais dans le tems qu'on vouloit jetter l'ancre dans le port d'Aran, qui n'en est pas fort éloigné, le vaisseau Amiral donna contre le roc, se brisa & fit naufrage; on en sauva néanmoins l'équipage & une partie du canon. Comme ce bâtiment portoit le nom de Saint Antoine; ce mesme nom est demeuré à ce roc, sous lequel il est présentement connu.

Ce malheur obligea le Vice-Roy de s'approcher de Geoda, où il espéroit d'estre plus heureux; mais son attente ne fut pas remplie, puis qu'aprés avoir essuyé les écueils

de la mer, il se vit encore exposé aux vents & aux tempestes, qui durerent si long-tems, qu'il fust contraint d'aller moüiller dans l'Isle de *Mazuan*, ou de *Macaria*, située en Afrique, dans le sein Arabique. Cette Isle dépendoit autrefois de l'Empereur des Abissins; mais depuis plus de quarante ans, elle appartient au Turc. Ainsi, la saison s'étant passée d'executer son entreprise, il convertit le dessein qu'il avoit formé d'aller faire la guerre contre les Turcs, en celuy de conclure une alliance avec David, Roy des Abissins, qui avoit envoyé un Ambassadeur en Portugal.

Ans de J. Christ. 1520.

Le Vice-Roy va moüiller dans l'Isle de Mazuan.

Cependant, les Mazuans s'étant retirez dans la ville d'Arquico, située sur le bord de la mer, & separée de l'Abissinie par un petit détroit, firent donner avis au Gouverneur, que les Portugais avoient débarqué dans leur port. Aussitost que ce Commandant eut appris leur arrivée, il écrivit au Vice-Roy, luy envoya deux Officiers avec des presens & des rafraîchissemens, & luy témoigna par sa lettre la joye qu'il ressentoit de son arrivée, prédite, à ce qu'il disoit, depuis plusieurs années par certains personnages que l'austerité de leur vie, & leur dénuëment volontaire, faisoit passer pour des Prophetes parmi ces peuples.

Sequeria receut avec de grandes marques de reconnoissance, celles que le Gouverneur d'Arquico luy donna de son amitié, & luy envoya un étendart de damas rouge, au milieu duquel il y avoit une croix brodée en argent. Les Mazuans, qui attendoient le retour de leurs Officiers avec une véritable impatience, furent trés-satisfaits quand ils les revirent; mais lors qu'on déploya à leurs yeux ce symbole de nostre Religion, ces peuples fléchirent les genoux, se prosternerent, & firent retentir le rivage du nom de Christ.

Grande Religion des Mazuans.

Le Vice-Roy qui partit quelque tems aprés, pour remener l'Ambassadeur Mathieu en Abissinie, pour y conduire Rodrigue Lima, & pour s'aboucher avec le Gouverneur d'Arquico, fut receu dans cette place avec un applaudissement géneral. Tout concouroit en cette occasion à la joye commune. Le retour de l'Ambassadeur Abissin, aprés une

ANS DE J. CHRIST. 1520.

absence de dix années, & l'arrivée des Portugais, de qui la réputation & la valeur étoient connuës dans ce païs, augmenterent encore beaucoup la haute opinon qu'on en avoit conceuë.

Tandis qu'on étoit occupé de part & d'autre du plaisir de se voir, Pierre Gomeze de Texeira, President au Conseil des Indes, qui avoit été de ce voyage, s'avança en terre ferme, & découvrit une espéce de Monastére, dans lequel on luy dit, que certains Religieux s'étoient assemblez pour y vivre en communauté, d'une maniére trés-austere. Texeira eut la curiosiré de les voir; il s'adressa au chef de ces Solitaires, & s'informa de leur état de vie, de leur Religion, & des motifs de leur retraite; il luy demanda, pourquoy ils ne se soumettoient pas à l'Eglise Romaine, dont la doctrine étant plus pure, convenoit mieux à leur renoncement, & à toutes les mortifications qu'ils s'imposoient eux-mesmes. Cet Anacorete se voyant prévenu par les demandes de Texeira, luy declara que tous ses Freres & luy n'avoient qu'une legere teinture des Mysteres de la croyance Romaine; mais qu'ils désiroient ardemment d'augmenter par leurs soumissions le nombre des Fidelles. Il luy exposa ensuite, avec des sentimens pleins de respect pour la personne du Pape, leur empressement pour voir ce Chef visible de l'Eglise Chrétienne, duquel ils ne connoissoient que fort imparfaitement l'autorité & les fonctions; il ajoûta, que les Turcs & les Sarrazins, sous la puissance desquels ils se voyoient contraints de vivre, ne leur avoient jamais voulu donner la permission d'aller à Rome, quoi qu'ils l'eussent souvent demandée avec beaucoup d'instance, & qu'enfin, ils s'étoient veus obligez de s'en tenir à leurs Régles & à leurs bonnes intentions.

Genre de vie fort édifiant de quelques Anacoretes.

Texeira, touché de ce qu'il venoit d'entendre de cet Anacorete, sans y pouvoir apporter d'autre reméde, que celuy de le flatter de quelque espérance de voir un jour ses desirs remplis, le quitta, & rejoignit le Vice-Roy avant qu'il fust retourné dans l'Isle de Mazua.

Sequeria, ayant donc été si favorablement receu dans

Arquico forma le deſſein de s'établir dans l'Iſle de Mazua, qui étoit inculte & abandonnée, & projetta d'y faire conſtruire un Fort & des Citernes pour y conſerver de l'eau douce; mais la ſterilité de ce climat étoit ſi grande, qu'il perdit l'eſpérance de rendre cette terre ſuſceptible de la moindre fecondité, quelque ſoin qu'on priſt de la cultiver, ce qui l'obligea de ſortir de ce port, dont la rade luy avoit paru une des plus avantageuſes & des plus aſſeurées qu'il euſt trouvées dans le païs.

Ans de J. Christ. 1520.

Le Vice-Roy part de devânt Mazua.

Auſſitoſt que Sequeria fut parti de Mazua, le Gouverneur d'Arquico, avec qui il avoit eu une longue conference, en donna avis à un Prince nommé Bernagaz, qui commande en ce païs en qualité de Lieutenant du Roy d'Etiopie. Sur cette nouvelle, Bernagaz envoya ordre au Gouverneur, de faire ſçavoir au Vice-Roy, qu'il ſouhaitoit de le voir, & qu'à cet effet, il partoit pour Arquico. Sequeria l'attendit; mais comme il ſceut que ce Prince venoit accompagné de deux cens chevaux, & de deux mille fantaſſins, il fit débarquer ſes troupes, & les poſta ſur le rivage en attendant l'arrivée de Bernagaz.

Entreveuë du Vice-Roy & du Lieutenant du Roy d'Etiopie.

Cette premiére entreveuë ſe fit en preſence des deux armées. Sequeria & Bernagaz ſe retirerent enſuite pour conferer ſur les moyens d'établir une ſolide & longue alliance entre les Rois de Portugal & d'Etiopie. Ce projet qui étoit du gouſt du Vice-Roy & du Prince, ne dépendoit plus que du tems & du lieu où cette affaire ſe devoit conſommer. Bernagaz demandoit que ce fuſt dans Arquico, comme étant un lieu plus propre à cette céremonie, & où l'on ſeroit entiérement à couvert des inſultes des Sarrazins. Le Vice-Roy, au contraire, ſouhaitoit que cela ſe paſſaſt en pleine campagne; quoique ce différent ne fuſt pas aſſez conſidérable pour empêcher la concluſion de cette alliance, néanmoins il la pouvoit différer. Comme le retardement en ces ſortes d'occaſions eſt preſque toûjours ſuivi de quelques nouveaux inconveniens, Antoine Saldagna eut ordre d'en aller parler à Bernagaz, & de luy propoſer pour lever toutes ſortes de difficultez, que chacun de ſa part s'enga-

Ils ne conviennent pas du lieu où ſe devoit contracter leur alliance.

Ans de J. Christ. 1520.

geroit par un serment solemnel fait sur la Croix, à l'execution des clauses de leur traité.

A cette proposition, Bernagaz s'écria sur le trop facile abus que les Portugais luy sembloient faire du plus vénerable Symbole de la Religion, & dit qu'il aimoit mieux compromettre son droit, que de consentir à cette profanation. La difficulté étant levée par un scrupule aussi délicat que celuy de Bernagaz, le Vice-Roy & luy se rendirent dans une plaine, entre la ville d'Arquico & la mer. Bernagaz y vint avec sa troupe, & Sequeria ne prit que six cens hommes pour le suivre. Alors un Prestre Portugais parut en surplis & en étolle, tenant d'une main les lettres de croyance d'Emanuel, & de l'autre le pouvoir de David. Il les lut à haute voix, & receut les sermens que Sequeria & Bernagaz firent au nom des Rois leurs maîtres.

Conclusion de cette alliance.

Hist. des Indes, liv. 7. ch. 8.

Les réjoüissances publiques, qui suivent ordinairement ces sortes d'actions solemnelles, continuerent durant trois jours. Elles furent terminées par des présens que le Vice-Roy & Bernagaz s'envoyerent. Le Gouverneur de la ville d'Arquico, où Rodrigue Lima, Ambassadeur de Portugal en Etiopie, avoit séjourné pendant la négociation de cette alliance, receut ordre de Bernagaz d'accompagner ce Ministre jusqu'à la Cour du grand Neguz. L'Ambassadeur Mathieu fut de ce voyage; mais étant tombé malade en chemin, il mourut dans une retraite d'Anacoretes appellée *Bisam*, ainsi que nous l'apprenons par l'Histoire de ce païs, que François Alvarés, Prestre Portugais, a écrite en sa langue naturelle.

Mort de l'Ambassadeur Mathieu.

Alvarés en son Hist. de la Chine.

Le Pape Leon X. à qui le Roy fit sçavoir la nouvelle de son alliance avec l'Empereur Abissin, ordonna qu'on en rendist des graces solemnelles à Rome. Ce fut une des dernieres céremonies qui s'y passa sous le Pontificat de Leon.

Le Roy fait sçavoir au Pape, son alliance avec l'Empereur Abissin.

Aprés la séparation de Bernagaz & de Sequeria, ce Vice-Roy fit voile vers Ormus, où George Albuquerque l'alla joindre. Au reste, les grands préparatifs qu'on avoit faits pour équiper cette derniére flotte, ne produisirent point d'autre gloire, ni d'autre profit aux Portugais, que d'avoir

remené l'Ambaſſadeur Abiſſin en Etiopie, & d'y avoir conduit celuy de Portugal, Sequeria n'ayant ni conquis la ville de Diu, ni aſſiégé Geoda, quoi-qu'il l'euſt pu faire aiſément s'il l'euſt entrepris dés le tems qu'il arriva. Il y a lieu de croire qu'il n'eſtimoit pas que la réduction de cette derniére place fuſt aſſez importante pour occuper ſes troupes, pendant le reſte de la campagne, ce qui perſuada les Officiers & les ſoldats, qu'il en vouloit uniquement à Diu, puis qu'il prenoit la route des Indes. La priſe qu'il fit en chemin de deux bâtimens Arabes, ſembloit encore plus favoriſer ce deſſein; mais de ſi grandes eſperances s'évanoüirent en approchant du port de cette ville. Le Vice-Roy qui ſceut que les Barbares avoient renforcé la garniſon de Diu, & qu'on y avoit conduit une nombreuſe artillerie, ſe contenta d'écrire & d'envoyer des preſens à Saca, qui y commandoit en l'abſence de Jaz ſon pere, & d'en recevoir de ce Commandant, aprés quoy il remit à la voile, & fit la route de Cochin, où George Britto étoit venu moüiller avec les neuf vaiſſeaux qu'il avoit amenez de Liſbonne.

Ans de J. Christ. 1520.

Etrange conduite du Vice-Roy.

Il va à Cochin, & trouve Britto.

Sequeria ne fut pas ſi heureux à ſon retour d'Etiopie, que l'avoit été Britto en venant de Portugal. Ce Vice-Roy perdit deux de ſes principaux bâtimens, avec tout leur équipage, à l'exception néanmoins de Jerôme de Souſa, & de onze ſoldats qui ſe ſauverent à la nage, & qui firent vingt lieuës à pied pour gagner une petite ville, dont le Gouverneur leur donna de l'argent pour aller à Calajate, l'une des principales villes du Royaume d'Ormus, ſituée à l'embouchure du Golfe. Mais ſi une flotte puiſſante & bien équipée, n'avoit rien fait d'aſſez conſidérable pour en faire mention, je ne dois point paſſer ſous ſilence l'action d'André, & de Michel Vaſconcellos, enfans de Gomeze de Vaſconcellos, Gouverneur de Ceuta. Ce Commandant, à qui l'on vint dire, que des Corſaires qui demeuroient à Tetuam, ville d'Afrique, au Royaume de Fez, infeſtoient la mer du coſté du Détroit de Gibraltar, & tout le long de la coſte vers le Midy, envoya ſes deux enfans ſur des brigantins, avec ordre d'aller inſulter ces Pirates. Michel,

Il perd deux de ſes bâtimens dans ce voyage.

Le Gouverneur de Ceuta envoye inſulter des Corſaires.

ANS DE J. CHRIST. 1520.

qui avoit trouvé l'occasion de commencer le combat, les avoit attaquez avec une extréme valeur. La grande inégalité qu'il y avoit entre-eux & luy, auroit été fatale à Michel, si son frere ne fust survenu dans le tems qu'il étoit sur le point de se rendre, & s'il ne l'eust tiré du risque qu'il couroit d'estre pris ou accroché par les ennemis. Comme ces Corsaires se persuaderent alors qu'on n'avoit envoyé ces deux brigantins que pour les attirer en pleine mer, ils ne voulurent point hazarder un second combat, & se retirerent.

Cette retraite donna lieu au Gouverneur de faire sçavoir au Roy, la facilité qu'il y avoit de faire bâtir une Citadelle à l'embouchure du Fleuve qui passe dans la ville de Tetuam, & l'utilité qu'on en tireroit, puis que par ce moyen on asseureroit la navigation sur l'Ocean & sur la Méditerranée. Emanuel gousta cet avis, & en fit part à Charles-Quint Roy d'Espagne.

Quelque tems aprés, Pierre de Mascaregnas eut ordre d'aller sonder la profondeur du havre, & d'éxaminer l'avantage de ce poste. Les vaisseaux & les troupes qu'on luy donna pour reconnoistre ce païs, acheverent d'allarmer les Corsaires, & les autres écumeurs de mer qui s'en étoient rendus maîtres; mais craignant qu'on ne les vinst bientost attaquer dans la ville de Tetuam, ils aimerent mieux l'abandonner que de la défendre. Les Corsaires qui fuyoient avec plus de diligence que les Portugais ne les poursuivoient, laisserent une partie de leur bagage & de leurs effets, que les Portugais conduisirent à Ceuta.

Les Corsaires abandonnent Tetuam.

Pendant que ces choses se passoient en Afrique, le Roy de Bantam, qui ne pouvoit empêcher qu'Antoine Corréa ne jettast dans Malaca, un renfort de nouvelles troupes qu'il avoit amenées par ordre de Sequeria, leva le siége qu'il avoit mis devant cette ville, & se retira. Quoique par cette retraite les Malacans n'eussent plus d'ennemis à redouter ni à combatre, Corréa trouva à propos, avant que de faire voile vers Pégu, de renforcer la garnison de Malaca, de faire travailler aux fortifications, & de pourvoir aux

Le Bantamois leve le siége de devant Malaca.

aux munitions de guerre & de bouche, en cas qu'il y arrivaſt quelque choſe durant ſon abſence.

Ans de J. Christ. 1520.

Ces ordres étant donnez, Corréa ſe mit à la mer & partit pour le Pégu. Il eut le vent ſi favorable, & ſa navigation fut ſi heureuſe, qu'il vint moüiller dans le havre de Martaban, ſitué dans la preſque Iſle de l'Inde, au-de-là du Gange. Le Pégu étoit autrefois tres-conſidérable par ſon étenduë, & contenoit deux Empires, & vingt-ſix Royaumes; mais les grandes guerres qui s'y ſont faites ſous les régnes d'Aracan, de Brame, de Tangu, & de Siam, ont tellement contribué à la ruine de ce vaſte païs, que de tous ces Etats, il n'en reſte plus qu'un ſeul. Les Tartares ont achevé de les déſoler par les nombreuſes conqueſtes qu'ils ont faites dans la Chine, & qu'ils ont pouſſées, dit-on, juſque dans le Pégu, qui dépend aujourd'huy du Roy d'Ava.

Navigation de Corréa dans le Pégu.

Barboſa. Linſchot. Davity. Maffée, liv. 7. chap. 6.

Comme ſi cette irruption n'euſt pas ſuffi pour abiſmer le Royaume de Pégu, la guerre civile ſuccéda à l'étrangere par la perfidie d'un des principaux Officiers du païs. Cet homme, qui avoit du crédit & de l'argent, leva des troupes, s'empara des Etats de Broa, de Melitam, de Calam, de Bacham, de Miranda, & d'Ava. Il chaſſa les Brachmanes qui en étoient les maîtres, & uſurpa le Royaume. Au reſte le Pégu & ſa ville capitale doivent leurs noms à celuy de la riviére qui y paſſe. Coſmin eſt la ville la plus marchande.

Avant que le Pégu euſt été déchiré par les guerres & uſurpé par l'un de ſes Gouverneurs, le Roy de ce païs paſſoit pour le plus redoutable, & pour le plus puiſſant Prince qui fuſt dans les Indes, à cauſe du prodigieux nombre de gens qu'il pouvoit mettre ſur pied, & qu'on a veu quelquefois monter juſqu'à prés d'un million d'hommes. Cela n'eſt pas ſurprenant, ſi l'on conſidére, que les Pégutiens peuvent avoir pluſieurs femmes en meſme-tems. Cette multitude infinie d'habitans contribuë beaucoup à entretenir la fécondité du païs, & comme ils s'attachent preſque tous à la culture de la terre, ils recueillent du froment, du ris, de l'huile, du muſc, & du benjoin, & en font commerce

Prodigieux nõbre d'hommes que le Roy de Pégu peut mettre ſur pied.

ANS DE J. CHRIST. 1520.

avec les autres nations. Les marchands Européens, qui trafiquent en pierreries, y abordent de tous costez. Ceux d'entre les Pégutiens, qui par paresse ou par libertinage vivent dans l'oisiveté, s'abandonnent à la débauche, & sont incapables de recevoir aucune impression ni de politesse, ni de societé civile.

Caractére des Pégutiens.

Peu de jours aprés que Corréa fut entré dans le port de Martaban, il ordonna à Antoine Pesagna, d'aller complimenter le Roy de Pégu, qui séjournoit alors à Pégu, ville capitale de ses Etats. Ce Prince receut fort agréablement l'Envoyé & les présens de Corréa, & chargea deux de ses principaux Officiers d'en aller remercier Corréa. Le plus considérable de ces Envoyez se nommoit *Raulin*; il étoit Pontife ou grand Prestre de la Loy. L'autre s'appelloit *Samibelgan*; il étoit Satrape ou Gouverneur de Province. Ces deux Ministres avoient ordre du Roy leur maître, de communiquer à Corréa, les pouvoirs qu'ils en avoient pour faire un traité d'alliance avec les Portugais, sous des conditions également avantageuses & honorables à l'une & à l'autre nation. Ils convinrent du jour qu'ils s'assembleroient dans le plus beau Temple de la ville. Corréa, accompagné de ses Officiers, s'y rendit en mesme-tems que les Envoyez de Pégu y arriverent, ils y vinrent suivis des plus grands Seigneurs du Royaume, & d'un grand concours de peuple. Quand chacun eut pris sa place, on lut à haute voix les lettres de croyance d'Emanuel, les pouvoirs du Roy de Pégu, & ensuite les articles du traité, qu'on avoit écrits sur une lame d'or, & composez en langue Portugaise & Pégutienne, pour les rendre intelligibles aux deux nations. *Raulin*, qui devoit recevoir le serment, prit les mains de *Samibelgan*, & les mit sur les cendres de plusieurs herbes odoriférantes, qu'on avoit fait brûler sur un bucher. Il prononça quelques paroles qu'il lut dans leur Céremonial, & luy dit de jurer au nom du Roy de Pégu, qu'il observeroit tout ce qui étoit contenu dans ce traité.

Corréa envoye complimenter le Roy de Pégu.

Ce Prince luy envoye deux de ses Officiers.

Céremonies de l'alliance contractée avec le Roy de Pégu.

Corréa, qui avoit amené l'Aumônier de son vaisseau, s'engagea devant ce Prestre comme Ministre des Autels,

du vray Dieu, à garder inviolablement & au nom du Roy son maître, les clauses du mesme traité. Dés que cette ceremonie fut achevée, on publia le commerce entre les deux Couronnes, & aussitost aprés, les Portugais firent charger sur leurs vaisseaux une grande quantité de marchandises, & particuliérement des provisions de bouche que l'on conduisit à Malaca.

Ans de J. Christ. 1520.

Corréa fait charger ses vaisseaux de différentes munitions.

Quoique l'alliance des Portugais avec le Roy de Pégu, leur fust trés-avantageuse, toutefois, les Maures des environs de Malaca, conservoient toûjours l'esperance que les Portugais seroient à la fin obligez de changer de séjour, & de renoncer à leurs conquestes. Il est vray que la mort du Roy de Pacem, que l'usurpateur Geinal avoit fait assassiner pour se frayer le chemin au trône, & le massacre qu'il avoit fait faire de vingt-cinq marchands Portugais pour piller leurs effets, furent deux actions qui ébranlerent les Pacemois les plus fidelles, & qui leur firent redouter le nouveau Gouvernement. Mais si ces peuples furent si fortement prévenus par la crainte que leur inspira cet usurpateur, les Portugais ne s'en étonnerent pas, & loin de se rendre à une violence aussi ouverte qu'étoit celle de Geinal, quoi-qu'il tinst tout le païs en allarme, Garsie de Sala, Gouverneur de Malaca, qui avoit interest, qu'on ne jettast aucuns vivres dans Pacem, mit à la mer un de ses meilleurs vaisseaux. Il en laissa la conduite à Emanuel Pachéco, & luy ordonna d'empêcher, autant qu'il le pourroit, que les Pacemois, qui n'avoient point d'autre subsistance que celle du poisson, ne fissent aucune pesche, ce qui réduisit cette ville à la famine.

L'assassinat du Roy de Pacem, allarme les peuples.

Les Portugais ne s'en étonnẽt point, & bloquent Pacem.

Tandis que les Portugais avoient comme bloqué Pacem, ils se trouverent eux-mesmes dans une grande disette d'eau douce, & furent contraints de mettre un esquif à la mer pour aller faire aiguade. Les Barbares, qui étoient toûjours en grand nombre sur le bord, s'apperceurent du départ de l'esquif, & l'accablerent de tant de fléches & de pierres, que ceux qui étoient dedans ne purent éviter le péril, qu'en se sauvant à force de rames.

Ils courent de grands risques en allant faire eau.

Ans de J. Christ. 1520.

A peine ces Portugais furent-ils sortis de ce danger, qu'ils en coururent un autre bien plus considérable, puis qu'ils furent poursuivis par trois fustes que les ennemis détacherent. L'inégalité qui se trouvoit entre-eux & les Maures, étoit si grande, qu'il ne leur restoit aucune espérance que de vendre bien cher leur vie, en se défendant jusqu'au dernier soupir.

Dans cette extrémité, ils ne hésiterent pas à prendre leur parti, & quoi-qu'ils ne fussent que cinq, ils tinrent si bonne contenance, & témoignerent tant d'intrépidité que les ennemis en furent étonnez. Ils combattirent ensuite avec autant de bonheur que de courage, & non seulement ils échaperent des mains des Barbares, mais encore ils les mirent en fuite. Cette action qui étoit des plus extraordinaires & des plus déterminées, réduisit Geinal à proposer la paix aux Portugais, avec qui il ne voulut plus avoir rien à démesler.

Corréa fait la guerre au Roy de Bantam.

La guerre ayant été ainsi terminée avec Geinal, Corréa la déclara à Mahomet, Roy de Bantam, à dessein de se rendre maître de la ville de Pade dépendante de ce Prince, & d'un Fort bâti sur le bord du fleuve de Müar, où il entretenoit une bonne garnison; mais comme Corréa ne vouloit rien entreprendre, que de concert avec Garsie de Sala, ils joignirent leurs vaisseaux & leurs troupes, & en firent une petite flotte, sur laquelle il y avoit cent cinquante Portugais, & quatre cens Malacans. Ils navigerent heureusement & sans estre découverts, jusqu'à l'embouchure du fleuve du costé de la mer, & approcherent le plus prés qu'ils purent, d'un autre Fort que le Roy de Bantam avoit fait construire pour couvrir la ville de Pade, & pour y demeurer. Toutes les précautions que ce Prince avoit prises afin d'empêcher que les Portugais n'insultassent ni Pade, ni le Fort, n'apporterent aucun changement dans la résolution que Corréa avoit formée de tenter toutes sortes de moyens pour emporter l'une & l'autre place, & pour mettre le Bantamois à la raison. Dans cette pensée, il détacha George Mesurado, l'un de ses Officiers, pour aller reconnoistre

Il joint ses vaisseaux à ceux de Sala.

la Ville & la Citadelle, & pour obſerver la contenance des ennemis. Cet Officier remarqua qu'ils avoient poſé plusieurs corps de garde, & qu'on y avoit conduit quelques petites piéces de campagne.

Ans de J. Christ. 1520.

Si les Maures euſſent été auſſi fermes, que circonſpects dans les meſures qu'ils avoient priſes pour ſe défendre, il euſt été trés-difficile de les forcer dans leurs retranchemens; mais s'ils faiſoient voir quelque réſolution, elle finiſſoit avec le premier feu du combat, au lieu que les Portugais, toûjours animez par une égale valeur, ſembloient en prendre une nouvelle, quand ils trouvoient de la reſiſtance dans leurs ennemis. Ils ne s'étonnerent ni du nombre de gens qu'ils avoient en teſte, ni de leurs retranchemens, ils attaquerent indifféremment tout ce qui leur diſputoit le paſſage. En vain les troupes de Mahomet voulurent-elles s'y oppoſer, le feu continuel que les Maures firent de derriére leurs murailles ſur les Portugais, ne les arreſta pas, & ſi quelqu'un d'eux tomba ſous les coups dont ils furent accablez, ceux qui échaperent à ces dangers, vengerent leurs compatriotes, forcerent les premiers corps de garde des ennemis, & paſſerent au fil de l'épée, ce qu'ils y trouverent de ſoldats.

Vigoureuſe réſiſtance des Maures; mais de peu de durée.

Cette action répandit une telle épouvante parmi les Maures, qu'ils abandonnerent leurs redoutes, avant que les Portugais fuſſent parvenus juſqu'à eux. Corréa, qui s'en apperceut, s'avança auſſitoſt vers le Fort & y entra l'épée à la main. Les ennemis ſe voyant preſſez ſe défendirent; mais enfin, Corréa les chaſſa de ce poſte, il chargea Edoüard Mello, de demeurer à l'embouchure du fleuve avec quelques bâtimens, en cas que les Maures vinſſent à ſe rallier, & il alla ſe préſenter devant Pade.

Les Portugais les chaſſent de leurs poſtes.

Quoique Corréa euſt préveû les ſuites que pouvoit avoir le ralliement des ennemis, & qu'il euſt pris toute ſorte de meſures pour le prévenir, toutefois, il ne trouvoit pas d'expedient plus aſſeuré pour les réduire, que de faire deſcente. Pour cet effet, il falloit attaquer les retranchemens qui couvroient la ville de Pade, eſſuyer un nouveau feu, &

Ans de J. Christ. 1520.

combattre le Bantamois, qui en étoit sorti à la teste d'un grand détachement, pour s'opposer à la descente qu'il voyoit bien que les Portugais avoient dessein de faire. Cette prévoyance dans les Maures, donna lieu à une action, où les deux partis montrerent beaucoup de chaleur & de courage. Une si longue résistance surprit les Portugais, & comme ils ne pouvoient l'attribuer qu'à la presence de Mahomet, ils redoublerent leurs attaques, mirent pied à terre, & chargerent les ennemis avec tant de vigueur qu'ils les mirent en fuite. Cette défaite jetta le dernier trouble dans la ville, & bien loin que les troupes qui y étoient restées, songeassent à faire quelque sortie, pour empêcher que les Portugais n'y entrassent, elles l'abandonnerent, & ne s'occuperent que des moyens de se sauver. Corréa y entra le fer dans une main & le feu dans l'autre, il la fit piller & réduire en cendres, aussi bien que tous les bâtimens qu'il trouva dans le port, & revint à Malaca où il fit amener beaucoup d'artillerie qu'il avoit prise, & un grand nombre de prisonniers qu'il avoit faits dans cette conqueste, aprés laquelle il fit voile dans l'Inde basse.

Ils se rendent maîtres de Pade.

Les Portugais ne vivoient pas dans une plus grande assurance à Coulan, par la contravention que la Reine de ce païs avoit faite au traité de paix, auquel elle avoit consenti comme Régente, lors qu'Antoine de Sala fut tué. Cette Princesse, que les Sarrazins de Coulan avoient prévenuë, refusa d'abord de faire délivrer aux Portugais une certaine quantité de poivre, suivant les clauses du traité, & comme elle ne doutoit pas qu'ils ne se chagrinassent de ce refus, elle donna des ordres secrets de s'emparer de la Citadelle, & de faire main basse sur eux. Ce dessein qu'on avoit eu soin de ne communiquer qu'à des gens d'execution, & d'une fidelité reconnuë, n'eut pas néanmoins tout le succés que la Reine & ses Ministres s'étoient promis; mais ce que cette Princesse manqua du costé de la perfidie & de la ruse, elle se résolut de l'entreprendre par la force ouverte. Pleine de ces mauvaises intentions, elle se ligua avec une autre Reine, de qui les Etats ne sont separez

La Reine de Coulan, viole le traité de paix fait avec les Portugais.

Elle se dispose à la guerre.

des ſiens, que par le Promontoire de Cori vers le Sud.

ANS DE J. CHRIST. 1520.

Le Commandement des troupes, que ces deux Princeſſes avoient levées, fut partagé entre trois Seigneurs Coulanois, qui étoient freres, & fort eſtimez parmi les Naïres. La guerre fut déclarée dans le mois de Juin, bien que ce tems en ce païs-là, ſoit le plus froid & le plus rigoureux de toute l'année. Les ennemis commencerent d'abord cette guerre par l'empoiſonnement des puits & des citernes, par le maſſacre des Chrétiens qui étoient à Coulan, & des Indiens nouvellement baptiſez, & enfin, par la mort de tout ce qu'il y avoit de gens qu'on ſoupçonnoit de la moindre intelligence avec les Portugais. Ils inveſtirent enſuite la Citadelle, & la firent attaquer de tous coſtez. Hector Rodrigue, qui en étoit Gouverneur, la défendit avec une vigueur incroyable; mais comme il n'avoit pas aſſez de monde pour tenir long-tems, & que ſa place étoit inveſtie de tous coſtez, il tenta toute ſorte de moyens pour donner avis de ſon extrémité à Alexis de Menezés, qui étoit à Cochin. Ne pouvant le faire à moins qu'il ne trouvaſt quelqu'un aſſez intrépide pour affronter un péril, tel que celuy de ſortir de la Citadelle, & de traverſer l'armée des ennemis, un ſoldat Portugais vint s'offrir de ſon propre mouvement, & en demanda la commiſſion au Gouverneur. Rodrigue la luy ayant donnée, ce Portugais, de qui le bonheur égala la hardieſſe, paſſa au milieu du camp des Barbares ſans eſtre remarqué, & alla à Cochin.

Cruels commencemens de guerre.

Les ennemis inveſtiſſent la Citadelle de Coulan.

Courageuſe réſolution d'un Portugais.

Auſſitoſt que Menezés eut appris de ce ſoldat, le deſſein des ennemis ſur la Citadelle, & l'état où ſe trouvoit le Gouverneur de cette place, il fit un grand détachement de ſa garniſon pour eſcorter un convoy de munitions de guerre & de bouche; il en donna la conduite à Alfonſe de Menezés ſon neveu, & le chargea de forcer les ennemis dans leurs lignes, & de parvenir juſqu'à la Citadelle. Alfonſe éxecuta cet ordre avec tant d'éxactitude, que nonobſtant les efforts que firent les Barbares, pour s'oppoſer à ſon paſſage, il entra dans la place avec le convoy & le renfort de troupes, dont il avoit le commandement.

Menezés introduit du ſecours & des vivres dans cette place.

Ans de J. Christ. 1520.

Ces Reines ſe retirent, & celle de Coulan éxecute le traité de paix.

Les Reines confédérées, dont l'armée juſque-là, n'avoit pu avancer ſes travaux, jugeant par cette action de ce que les Portugais ſeroient capables de faire, & ſur tout depuis qu'ils avoient été ſecourus, ne balancerent point à lever le ſiége. Elles ſe ſoumirent à éxecuter l'ancien traité de paix que la Reine de Coulan ratifia, comme y ayant un plus grand intereſt.

Retour de Quadros à Liſbonne.

Le Roy receut la nouvelle de la levée de ce ſiége, & de la ratification de la paix dans le meſme tems que George Quadros arriva dans le port de Liſbonne. Comme ce Capitaine étoit de la flotte d'Edoüard de Lemos, que la tempeſte avoit ſurpris en doublant le Cap de Guardafu, & qu'il avoit été un de ceux que le vent avoit pouſſez en de plus différens païs, où il avoit relâché, quand il en avoit trouvé l'occaſion favorable, Emanuel, porté d'une curioſité naturelle pour ces ſortes d'avantures, ordonna à Quadros de luy rendre compte de tout ce qu'il avoit remarqué dans les lieux où il étoit débarqué. Ce Capitaine, ravi de trouver l'occaſion de faire ſa cour, entra dans un grand détail de tout ce qui luy étoit arrivé. Pour cet effet, il dit au Roy, que le vent l'ayant pouſſé dans les Etats du Roy d'Aden, il y fut fait eſclave; il ajoûta, qu'ayant appris pendant ſa détention la langue Arabeſque, & que la parlant auſſi bien que les gens du païs, il avoit paſſé pour un Sarrazin, & qu'il avoit affecté depuis ce tems-là, un grand zéle pour la ſecte de Mahomet; qu'il avoit mené un genre de vie fort auſtére; que ſa conduite dans ſon nouvel état, luy avoit mérité l'admiration des peuples & les bonnes graces du Roy d'Aden; que ce Prince l'avoit voulu retenir auprés de ſa perſonne; qu'il l'avoit nommé pour l'accompagner dans ſon pélerinage à la Mecque, où il devoit aller viſiter le corps de Mahomet.

Il rend compte au Roy de ſon voyage.

Quadros luy dit encore que ce fut durant le ſéjour que la Cour fit en ce païs, qu'il avoit témoigné à l'Adenois, un grand déſir d'aller en Perſe, pour viſiter les tombeaux des neveux de Mahomet; que ce Roy luy en avoit accordé la permiſſion, & fait délivrer une ſomme pour les frais de

ſon

ſon voyage ; mais qu'étant arrivé dans un païs inhabité, & inconnu, il avoit abordé quelques Arabes qui paſſoient ; qu'à la veuë de ſon extérieur monachal, ils l'avoient emmené avec eux, & qu'ils luy avoient donné tout ce qui leur reſtoit de meilleur pour leur ſubſiſtance ; que les ayant quittez pour ſe mettre avec des marchands de leur meſme nation, leſquels devoient bientoſt faire voile en Ormus, ils l'avoient receu ſur leur bord, & qu'il y étoit arrivé reveſtu toûjours de ſon habit de Moine ; que Garſie Coutigno, à qui il s'étoit fait connoiſtre, l'avoit bien voulu recevoir, & que pour lors, il avoit quitté ſon habit d'Anacorete, plein de la réſolution de faire une ſincere pénitence, d'avoir dégeneré de la profeſſion de Chrétien, & d'avoir ſuivi, du moins en apparence, une Religion entiérement oppoſée à l'Evangile, & à la croyance de ſes peres.

Mais comme le Roy deſiroit ſçavoir quelque choſe de plus important, que les avantures perſonnelles de Quadros, il voulut qu'il luy fiſt une deſcription des païs qu'il avoit parcourus, & qu'il l'informaſt des coûtumes des peuples qui les habitoient ; du genre de vie qu'ils menoient durant la guerre, ou pendant la paix ; de leurs maximes concernant la politique & la Religion, & de la maniére que l'on traitoit les Chrétiens qui y étoient tolerez.

Le Roy, qui depuis long-tems avoit formé le deſſein d'envoyer des flottes en Arabie & en Etiopie, n'avoit pas voulu le déclarer juſqu'à ce qu'il euſt trouvé quelqu'un qui luy en parlaſt auſſi poſitivement qu'avoit fait le Capitaine Quadros. Pour lors ce Prince, content de ce qu'il en venoit d'apprendre, luy ordonna de réduire en Mémoire, & par forme de Rélation, ce qu'il luy avoit expoſé dans ſon diſcours, à quoy il travailla avec d'autant plus d'application & de ſoin, qu'il ſçavoit que ſon ouvrage devoit ſervir de régle à ceux que le Roy chargeroit de cette commiſſion.

Quadros écrit la Rélation de ſa navigation, & la donne au Roy.

Les choſes tournerent encore plus heureuſement pour Quadros, qu'il n'avoit oſé ſe le promettre, puis qu'Emanuel luy donna la conduite de la flotte qu'il fit équiper, & qu'il le chargea de lettres pour Alfonſe, Roy de Congo,

Le Roy luy donne la conduite de la flotte qu'il envoye en Etiopie.

Ans de J. Christ. 1520.

& cela, dans l'espérance que ce Capitaine donna au Roy, en partant de Lisbonne, qu'il trouveroit une route pour parvenir jusqu'aux lacs de Zaïre & de Zaflan, & qu'il passeroit ensuite dans les Etats du grand Négus.

Il arrive devant Congo, où les Portugais tâchent de luy nuire.

Cette navigation se fit avec tout le succés que l'on pouvoit desirer. Quadros vint moüiller dans le havre de Congo, sans avoir essuyé les risques de la mer, ni rendu de combat contre les nations qui la croisoient. Il ne trouva d'ennemis que dans ses propres compatriotes, qui s'étoient établis à Congo, puis qu'ils employerent le crédit & les amis qu'ils avoient à la Cour d'Alfonse, pour le détourner d'accorder des passeports à Quadros, sans lesquels il ne pouvoit pousser plus loin son voyage. Ils insinuerent à ce Prince, que les lettres que ce Capitaine Portugais luy présentoit au nom d'Emanuel, étoient supposées ou surprises; que pour en sçavoir la verité, il falloit en écrire à ce Prince, & que sur sa réponse, on délivreroit à Quadros les passeports qu'il sollicitoit avec tant d'empressement. Le Roy de Congo déféra à cet avis, pour ne rien faire qu'avec certitude. Enfin, ces Portugais, qui n'agissoient que par un esprit de jalousie contre Quadros, sans qu'il leur en eust donné d'autre sujet, que de vouloir entreprendre ce qu'ils se promettoient de faire eux-mesmes, le traverserent en tant de rencontres, qu'ils l'obligerent de retourner en Portugal.

Il est obligé de retourner en Portugal.

Mort de l'Empereur Maximilien I.

Ce que le Roy avoit projetté de faire en Etiopie, fut oublié dans les mouvemens que la mort de l'Empereur Maximilien, premier du nom, causa en France & en Castille. Comme Emanuel se vit obligé d'entrer dans les suites de cette célebre contestation entre le Roy Trés-Chrétien, & le Roy Catholique, il est nécessaire de remonter jusqu'à la source de ce différent, qui fit armer les deux plus grands Princes de l'Europe, au sujet de l'élection d'un nouvel Empereur.

Les Rois de France & de Castille, briguēt l'Empire.

François I. Roy de France, & Charles V. Roy de Castille, furent les deux fameux Concurrens à l'Empire, vacant par la mort de Maximilien. François n'oublia rien pour se

rendre les Electeurs favorables ; mais comme ils avoient été prévenus au tems de la Diéte d'Ausbourg, pour revestir Charles du titre de Roy des Romains, avant que la mort de Maximilien fust arrivée, les mesures que Charles avoit prises pour cette élection, nuisirent aux prétentions de François. L'Empereur étant mort immédiatement aprés, les choses changerent entiérement de face. Charles songea uniquement à l'Empire, & François de son costé ne s'occupa que des moyens dont il se serviroit pour y parvenir. Il brigua à cet effet, l'appuy & le secours des Princes étrangers, qu'il croyoit estre le plus dans ses interests. Le Pape Leon X. paroissant estre un de ceux qui s'y portoient avec le plus d'affection & de vivacité, fit donner avis au Roy Trés-Chrétien, de gagner l'Electeur de Brandebourg, pour rompre les mesures du Roy Catholique, en faveur de qui les autres Electeurs sembloient promettre leurs suffrages. Sur cet avis, François envoya Bonnivet à Francfort, avec ordre d'offrir quatre cens mille écus, à ceux d'entre les Electeurs, qu'il trouveroit les plus disposez à le servir en cette rencontre, & à seconder ses prétentions.

Ans de J. Christ. 1520.

Mais à parler sincerement, l'avis & le zéle affecté du Pape étoient plûtost l'effet d'une fine politique, que des marques d'une véritable amitié. Ce Pontife n'étoit dans les interests du Roy qu'en apparence, & tous les mouvemens qu'il se donnoit, n'aboutissoient qu'à en retarder les desseins, & qu'à traverser aussi ceux du Roy Catholique. Il vouloit par ce moyen, donner le tems à quelque Prince Alleman de profiter de l'occasion, pour briguer les voix des Electeurs en sa faveur, & d'exclurre ainsi ces deux Concurrens, dont la trop grande puissance paroissoit déja assez redoutable à ce Pape, sans la fortifier encore par l'union de l'Empire à leurs Couronnes.

Le Pape amuse ces Princes.

Les Suisses, que François avoit voulu ménager, en userent avec plus de bonnefoy que le Pape, puis qu'aussitost que ce Prince leur eut fait l'ouverture de ses prétentions, ils luy refuserent sans façon leur secours & leur médiation; de sorte que le seul argent comptant devint le meilleur

Les Suisses en usent plus franchement.

Ans de J. Christ. 1520.

moyen pour bien faire réussir cette affaire; & de fait, le Palatin, Tréves, & Brandebourg, en furent ébranlez.

Les Electeurs se partagent.

Mezeray, en son Abregé de l'Hist. de Fr. tom. 2.

Le dernier de ces Electeurs, qui de son chef paroissoit trés-bien intentionné pour François, donna encore de grandes espérances d'engager son frere l'Archevesque de Mayence à entrer dans les mesmes sentimens; mais quand il fut question de donner sa voix, Mayence ne voulut plus se souvenir de ce qu'il avoit promis, ni de ce qu'il avoit receu, & il opina en faveur de Charles. Brandebourg suivit son éxemple; de maniere que le seul Electeur de Tréves fut fidelle à sa parole.

Charles fait filer des troupes en Allemagne.

Comme le Roy Catholique ne ménageoit rien pour soûtenir ses desseins, il fit marcher des troupes vers Francfort, sous prétexte d'empêcher que ses Compétiteurs à l'Empire, ne voulussent appuyer leurs prétentions par la force, ou surprendre les Electeurs pour se les rendre favorables.

Cette conduite jointe aux négociations secrettes, & à l'argent qui avoit été répandu, rasseura les Electeurs, qui naturellement étoient portez pour le Roy Catholique, & ramena insensiblement à son parti, ceux qui penchoient pour le Roy Trés-Chrétien, dont le secours & l'alliance étoient néanmoins plus à ménager, que celle de Charles. Les grandes victoires que François avoit remportées en Italie, son caractére d'esprit, son bonheur dans ses projets, & particuliérement sa valeur dans l'execution de ses entreprises; toutes ces grandes qualitez sembloient mieux convenir aux Allemans, dans la conjoncture de la guerre dont le Turc menaçoit leur païs. Mais si d'un costé les faits héroïques de François couvroient le mérite naissant de Charles, qui n'avoit encore rien fait, & qui en ce tems-là ne promettoit pas beaucoup, d'un autre costé, les Allemans alléguoient, que le Roy Trés-Chrétien, n'étant pas de leur nation, ils avoient lieu de craindre qu'il ne traitast un jour les Princes d'Allemagne, avec trop de hauteur. Comme ils n'apréhendoient pas un pareil traitement de la part du Roy Catholique, qui avoit été élevé parmi eux, & qu'ils connoissoient dés sa plus tendre enfance, ils suivirent leur incli-

Différence des caractéres de François & de Charles.

nation, & se déclarerent pour ce Prince, parce qu'il étoit plus jeune, & moins entreprenant que François. Ans de J. Christ. 1520.

Toutes ces considérations déterminerent les Electeurs à préferer Charles à François, & à le proclamer Empereur à Francfort, le 20. de Juin 1519. La nouvelle luy en fut aussitost portée en Castille, où il étoit passé depuis prés de deux ans. Il fut couronné à Aix la Chapelle, le 22. d'Octobre de la mesme année, & enfin, le Pape Clement VII. luy donna la Couronne Impériale, le 24. de Février 1530. jour mémorable en Castille, par la naissance de cet Empereur, par la prise du Roy François à Pavie, & par cette auguste céremonie du Couronnement de Charles, qui se fit dans l'Eglise de Bologne, avec la mesme solemnité, & le mesme appareil, que si elle se fust faite dans l'Eglise de S. Pierre à Rome.

Proclamation de Charles, à l'Empire.

L'Empereur, qui devoit partir dans peu de Castille, pour aller en Allemagne, convoqua les Etats du Royaume sur l'avis que luy en donna Chiévres son Gouverneur. Parmi les choses qui y furent agitées, on proposa une nouvelle levée d'argent; mais cette levée ayant paru excessive aux Castillans, dont les meilleures bourses étoient épuisées par les derniéres sommes qu'on en avoit tirées, elle porta ces peuples au murmure, & ce fut un prétexte pour faire éclater le mécontentement où ils étoient, de voir que les Flamans devenoient les maîtres; qu'ils remplissoient les plus grandes charges, & qu'ils faisoient conférer les meilleurs Bénefices à leurs parens & à leurs créatures. Les Grands du païs seconderent les mouvemens des peuples, & pendant l'absence de Charles, qu'ils donnoient pour un Prince d'un médiocre mérite; ils firent une Ligue, dans laquelle Toléde, & les autres villes les plus considérables de Castille entrerent, & mirent leurs troupes sous la conduite de Jean de Padilla, & de l'Evesque de Zamora.

Il convoque les Etats géneraux.

Mouvemens séditieux en Castille.

Il ne fut pas si facile qu'on se l'étoit persuadé dans le Conseil de Castille, de réduire les peuples à cette obéïssance aveugle qu'on en attendoit. Les nouvelles impositions qu'on vouloit faire, & le départ de l'Empereur, pour

Ans de J. Christ. 1520.

qui ils ne se sentoient pas beaucoup de penchant, ne les firent pas balancer plus long-tems sur le parti qu'ils avoient à prendre; & de fait, ils en prirent un entiérement opposé à leur devoir, à l'égard de leur légitime Souverain.

Les mécontens appuyez par la revolte des meilleures villes, inspirerent aux peuples de sécoüer le joug Monarchique, & de se cantonner comme les Suisses; mais pour abbattre les Grands, qui par interest ou par jalousie s'y pouvoient opposer, ils exciterent une émotion génerale, & pillerent les maisons de ceux qui passoient pour riches & pour accommodez. Les plus fidelles sujets, & les partisans les plus déclarez de l'Empereur, n'oserent paroistre pour tels durant ce désordre; de crainte de s'exposer inconsidérément à la brutale fureur d'une populace soulevée. Ils avoient la douleur de voir, que la Castille étoit sur le point d'estre déchirée par une guerre civile, & que cette guerre avoit déja causé de fréquens pillages, un grand nombre de meurtres & d'embrazemens.

Le nouvel Empereur, averti de tout ce qui se passoit en Castille, assembla son Conseil, où l'on délibera sur les rémedes qu'il falloit apporter pour calmer les esprits irritez, & pour appaiser tous ces troubles intestins. On y résolut d'employer la force, afin de réprimer la rebellion des villes, de punir les Chefs des rebelles avec la derniére rigueur, & de ramener les complices à leur devoir.

On y résout de punir les séditieux.

L'Alcaïde Ronquillo, que l'on chargea de cette commission, marcha du costé de Ségovie, où il voulut entrer; mais sur le refus qu'on fit de luy en ouvrir les portes, il éxerça toutes sortes d'hostilitez dans les environs de cette ville. Ceux de Tolédе, de Burgos, de Vailladolid, & de plusieurs autres villes, qui appréhendoient une pareille destinée, se liguerent, formerent un petit corps d'armée, attirerent Ronquillo en campagne, & taillerent ses troupes en piéces.

Plusieurs villes de Castille se soulevent.

Dans cette délicate conjoncture, les rebelles voulant avoir un Chef, jetterent les yeux sur la Reine Jeanne, surnommée la Folle, mere de l'Empereur. Ils la tirerent de

Les rebelles se mettent sous la protection de la Reine Jeanne.

Tordéſillas, où elle avoit été conduite, ils la reconnurent pour Souveraine, & publierent qu'il falloit la marier avec Ferdinand, fils de Fréderic, Roy de Naples, afin qu'à la faveur de ce mariage, Ferdinand rentraſt en poſſeſſion du Royaume d'Arragon.

Ans de J. Christ. 1520.

Cette Reine, à qui la propoſition d'un ſecond mariage ne déplût pas, fut plus enteſtée que jamais des honneurs qu'on luy rendoit en qualité de Souveraine, & ſembloit, ſur le ſimple bruit de cette nouvelle, avoir recouvré le bon ſens. Mais comme ce mariage ne rouloit que ſur une propoſition faite par un peuple tumultueux, il n'eut aucune ſuite, & dés ce moment, le nouveau Gouvernement commença à s'affoiblir. Les troupes qui s'ennuyoient de n'eſtre point payées, ſe ſeroient portées infailliblement à quelque fâcheuſe extrémité, ſi les Chefs de la Ligue n'euſſent trouvé le moyen de faire de l'argent, en s'emparant des Châſſes des Saints, que l'on fondit, & dont ils firent battre de la monnoye. L'Eveſque de Zamora, qu'on donna à la Reine pour ſon Miniſtre, entretint ces déſordres par ſes pernicieux conſeils. On n'aura pas lieu d'en douter, quand on ſçaura que ce Prélat étoit d'un eſprit & d'un temperament peu convenable au caractére Epiſcopal, & qu'il paſſoit pour l'homme le plus violent, & le plus débauché de ſon tems.

On prend les Châſſes des Saints pour en faire de la monnoye.

L'Empereur, qui voyoit la Caſtille ſur le penchant de ſa ruine, s'il n'y apportoit un prompt rémede, prit le parti de la douceur, puiſque celuy de la vive force avoit été inutile. Il s'accommoda à la néceſſité préſente ; il accorda aux peuples une partie des choſes qu'ils luy avoient demandées, & s'engagea à ne donner aucunes charges aux étrangers, quand elles viendroient à vacquer, à condition qu'on ne troubleroit point ceux qui en étoient déja pourveûs.

Politique de l'Empereur.

Cette nouvelle propoſition, loin d'appaiſer les peuples, les irrita tellement qu'ils demanderent avec inſolence, qu'on chaſſaſt les étrangers du Royaume, ſinon qu'ils iroient forcer Medina de Rio Seco, ville d'Eſpagne Taragonoiſe, où étoit actuellement l'armée, dont Charles avoit laiſſé le

Ans de J. Christ. 1520.

commandement aux Gouverneurs qu'il avoit établis en partant de Castille. Ces factieux en seroient venus là : ou auroient fait quelque chose de pire, si l'on ne se fust emparé de Tordésillas, où la Reine étoit retournée. Quoique la détention de cette Princesse, fust un coup de partie, toutefois ce coup n'étoit pas décisif, il s'agissoit d'avoir des troupes fraîches & en bon nombre, pour ruiner l'armée de la Ligue. Cette nécessité détermina les Gouverneurs, à députer vers Emauuel, pour luy demander du secours, sans quoy il étoit impossible de réduire les Rebelles.

Les Gouverneurs de Castille demandent du secours à Emanuel.

Tandis que les véritables serviteurs de Charles travailloient à mettre le Roy de Portugal dans les interests de cet Empereur, les séditieux offroient à Emanuel, de luy livrer les places les plus fortes, & les meilleures villes de Castille, & disoient qu'ils le reconnoistroient pour leur Roy, s'il vouloit les défendre & les protéger. Emanuel écouta toutes leurs propositions sans en accepter aucune, il leur représenta avec douceur le tort qu'ils avoient de se déclarer contre leur Roy, & bien loin de les irriter par de sevéres remontrances, ou de les intimider par le refus du secours qu'ils luy demandoient, il leur promit sa médiation auprés de l'Empereur pourveû qu'ils se rendissent dignes de sa clémence. Enfin il montra un si grand éloignement pour les recevoir au nombre de ses sujets, qu'ils conceurent aisément, que ce Prince étoit peu touché des conquestes trop faciles.

Les Rebelles s'offrent de le reconnoistre pour leur Roy.

Belle réponse de ce Prince.

Les factieux, qui pouvoient pousser plus loin leur rebellion, n'avoient point d'autre parti à prendre que celuy de la paix dont Emanuel les amusoit, & ils s'en tenoient à cette esperance, quand le départ des Députez des Gouverneurs, & des villes fidelles, les y confirma. Ainsi les choses demeurerent dans une espéce de suspension jusqu'à l'arrivée des troupes de Portugal, & de celles qui gardoient la Navarre, dont on fit un corps d'armée fort considérable, pour marcher contre les mécontens.

Jean de Padilla, Géneral de leur armée, voulut gagner

la

la ville de Toro; mais les Imperiaux luy couperent chemin, & l'engagerent à donner bataille. Le parti de Charles demeura vainqueur, l'armée des Rebelles fut taillée en piéces. Padilla, Pierre Pimentel, François Maldonat, & plusieurs autres Officiers generaux, que la Ligue avoit choisis pour leurs Chefs, furent faits prisonniers, & condamnez à expier par leur mort, les desordres qu'ils avoient fomentez dans le Royaume.

Ans de J. Christ. 1520.

L'armée des Rebelles est battuë.

Comme l'Evesque de Zamora ne s'étoit pas trouvé dans le combat, il se déguisa & se retira dans les montagnes de Castille, en attendant l'occasion de passer en Portugal; mais on l'arresta dans une cabane où il s'étoit caché, & on le conduisit dans le Château de Simancas, jusqu'à ce que le Bref du Pape fust arrivé pour instruire son procés. Quant au reste des mécontens, on les comprit dans l'amnistie generale, que l'Empereur voulut bien leur accorder.

On s'asseure de l'Evesque de Zamora.

Ce n'étoit pas seulement en Castille, que la rebellion & la Ligue partagerent les esprits, la haine que Nugno de Mascaregnas avoit conceuë contre Jabentafuf, pensa causer un grand trouble en Afrique. Les Maures de Dabide & de Garabie, qui s'étoient soulevez contre luy, à la sollicitation de ses ennemis secrets, porterent Mascaregnas à écrire à la Cour, au désavantage de Jabentafuf, & à faire sçavoir au Roy, que sous prétexte de quelques services que cet homme avoit autrefois rendus aux Portugais, il ne respiroit plus à present que les occasions de les trahir, & de les sacrifier.

Division de Mascaregnas, & de Jabentafuf.

Jabentafuf, averti de ce qui se tramoit contre luy en Portugal, écrivit au Roy, & luy rendit compte de sa conduite. Emanuel demeura si fortement persuadé de l'innocence de ce Capitaine, bien que ce ne fust que sur la simple lecture d'une lettre, que Mascaregnas receut ordre de la Cour, de garder des mesures plus honnestes avec Jabentafuf, & de ne plus écoûter, comme il sembloit qu'il eust fait, ni sa passion, ni les dangereux conseils qu'on luy avoit donnez. Le Roy alla encore plus loin, il luy enjoignit de prester main forte à Jabentafuf, pour luy aider à

Le Roy en est informé, & rend justice à Jabentafuf.

Ans de J. Christ. 1520.

repousser l'outrage de ses ennemis, & mesme d'entrer dans sa querelle.

Vasco Ferdinand va se poster vers le Détroit de Gibraltar.

Pendant que cela se passoit contre les Maures de Dabide & de Garabie, Vasco Ferdinand s'alla poster avec un bon vaisseau, dans les environs du Détroit de Gibraltar, à dessein d'insulter tous les bâtimens qui tenteroient ce passage. Ces Maures en prirent de l'inquiétude, & détacherent deux de leurs meilleures frégates, pour obliger Vasco d'abandonner ce poste, ou pour l'attirer à un combat, & de fait on en vint bientost aprés aux mains. L'action se passa d'abord avec beaucoup de vivacité; mais l'une des frégates des Maures ayant été mise hors de combat, le Capitaine qui la commandoit ménagea une retraite & se sauva. L'autre frégate ne se trouvant point assez forte pour tenir contre le vaisseau Portugais, voulut en faire autant; mais Vasco la poursuivit & la canonna si vivement, que le Capitaine ne pouvant éviter d'estre pris, ou de se rendre, débarqua les troupes qui étoient dessus. Les uns gagnerent les bois, & les autres prirent le chemin des montagnes.

Il en vient aux mains avec les Maures.

Le Gouverneur d'Alcacer leur coupe chemin, & les fait prisonniers.

Alvarez Capral, Gouverneur d'Alcacer, sortit de sa ville au bruit du canon qu'il avoit entendu, coupa chemin aux fuyars, & les fit presque tous prisonniers. Cependant, les Maures occupez de la prise d'une de leurs frégates, équiperent six de leurs meilleures fustes pour venir forcer Vasco dans son poste, & pour reprendre sur luy ce qu'il avoit gagné sur eux.

Il les bat & les met en fuite.

Ce dernier effort ne succéda pas mieux que le premier. Vasco tint une bonne contenance à leur premiére attaque, & essuya tout leur feu; mais comme la maneuvre du vaisseau Portugais étoit plus prompte que celle des Maures, & leur canon mieux servi, les ennemis prirent l'allarme & se sauverent. La crainte en dissipa beaucoup plus qu'il n'en tomba sous le feu des Portugais, & si sur la fin du combat la chute & le défaut du vent n'eust pas empêché le vaisseau Portugais de poursuivre les fustes des Maures, elles ne se seroient pas tirées de ce danger. Ce fut ce changement de vent qui obligea Vasco d'aller moüiller dans le port de Ma-

laca, pour se radouber, & pour y renouveller son équipage. ANS DE J. CHRIST. 1520.

Si les Portugais n'eussent eu que des ennemis déclarez à combattre, ils auroient moins couru de risque dans leurs conquestes & dans leurs victoires; mais comme ils trouvoient souvent dans leurs propres alliez des ennemis secrets & des traîtres, ils se voyoient exposez aux plus grands dangers, dans le tems qu'ils sembloient devoir joüir du plus profond repos, ainsi qu'ils l'éprouverent en la personne d'un Seigneur Maure, nommé Benaduxera, riche & fort accredité, avec lequel ils avoient fait alliance. Ce Maure dont la valeur n'imposoit pas moins que la puissance, avoit toûjours des troupes sur pied, qu'il cantonnoit dans les terres de son obéïssance, & qu'il entretenoit pour faire la guerre contre Mahomet, Roy de Fez, dont il ne vouloit point se reconnoistre vassal. Mahomet, qui de sa part ne souffroit qu'avec inquiétude, qu'un Seigneur particulier luy résistast si long-tems, se détermina à perdre Benaduxera, & à entrer sur ses terres, s'il ne pouvoit l'attirer dans un combat, lors qu'il paroistroit à la teste de sa petite armée. Enfin, les deux partis en vinrent aux mains, & le Maure succomba. L'état où il se vit, aprés la défaite de la plus grande partie de ses troupes, luy fit prendre le parti d'écrire à Norogna, & de luy demander s'il vouloit le recevoir dans Azamor, où il s'offroit de mener le reste de ses gens.

Un Seigneur Maure se retire dans Azamor.

Norogna, qui suivoit en cela la politique des Gouverneurs ses prédecesseurs, receut Benaduxera dans Azamor, & au nombre des alliez des Portugais. Comme ce Maure passoit pour grand Capitaine, Norogna proposa aux Officiers de sa garnison, de luy donner le commandement des Maures de Xerquie, dans l'espérance de l'attacher aux interests d'Emanuel.

Benaduxera, touché de cette distinction, envoya en Portugal, son frere, appellé Ferez, pour ratifier son serment de fidelité entre les mains du Roy, & pour le remercier de la justice que Norogna luy avoit renduë, malgré la prévention de ses ennemis. Emanuel receut Ferez, le combla de presens, & ordonna à Jacques Mello, Capitaine Por-

Il envoye son frere en Portugal.

Ans de J. Christ. 1520.

tugais, de secourir ces deux freres, dans les occasions où l'on voudroit les inquiéter. Si-tost que cet ordre fut arrivé en Afrique, & dénoncé à Mello, ce Capitaine fut sollicité par Benaduxera & par Ferez, qui étoit revenu, de se joindre à eux pour aller insulter trente-deux compagnies ennemies, cantonnées dans les environs de la source d'une riviére nommée *Diuce*, éloignée de soixante lieuës d'Azamor. Cette affaire se passa si avantageusement pour les Portugais, & pour les Maures alliez, qu'ils revinrent à Azamor avec prés de cinq cens prisonniers, & un butin fort considérable. Un si heureux succés devoit serrer encore plus fortement, le nœud de la nouvelle alliance de Benaduxera avec les Portugais; mais ce Maure tenté de rentrer dans les bonnes graces de Mahomet, luy fit offrir par ses amis de luy livrer tous les Chrétiens qu'il commandoit depuis qu'il s'étoit rangé du costé des Portugais.

Il tâche de surprendre le Gouverneur d'Azamor.

Bien que ce dessein fust fort secret, & que Benaduxera ne l'eust encore communiqué à personne, Norogna, néanmoins, ne se confioit plus si aveuglément à ce nouvel allié, sur tout depuis les fréquentes & pressantes instances qu'il faisoit, de luy donner des troupes pour les mener en parti. Benaduxera, surpris des différens pretextes, dont Norogna se servoit, pour luy refuser ce qu'il demandoit avec tant d'empressement, attribuoit ces refus à une espéce de jalousie, & ne pouvoit se persuader qu'il pust le soupçonner d'aucun mauvais dessein, de sorte qu'il n'insista pas davantage. Mais ce que Benaduxera manqua du costé de ce Gouverneur, il l'obtint aisément d'Antoine de Leïté, Gouverneur de Mazagan, ville & Forteresse située en Afrique sur les costes du Royaume de Maroc. Elle appartenoit à Emanuel, & il y alla à l'insceu de Norogna. Leïté luy accorda d'autant plus volontiers quelques troupes, qu'il avoit receu de mesme que les autres Gouverneurs, des ordres de la Cour, de seconder ce Maure dans les entreprises qu'il voudroit faire. Ainsi, il fit un petit détachement de cavalerie & d'infanterie, dont il luy donna la conduite.

Il va à Mazagan, & obtient des troupes du Commandant.

Benaduxera, desirant faire réussir son projet, crût s'en

devoir ouvrir à Ferez son frere. Il luy éxagera l'interest qu'ils avoient l'un & l'autre, à ne pas estre plus long-tems au nombre des ennemis de Mahomet, puis que tous leurs biens étoient situez dans ses Etats, & comme il leur convenoit mieux de dépendre d'un Prince de mesme Religion, que d'obéïr à un Roy, qui en professoit une toute opposée à celle de leurs peres, il le pressa de ne pas différer l'éxecution de son dessein.

Il projette de retourner à Fez.

Ferez, à qui les suites d'une mauvaise action qui étoit faite, paroissoient moins redoutables, que la honte d'en commettre une seconde, représenta à Benaduxera, son ingratitude à l'égard d'Emanuel, qui avoit bien voulu qu'on luy confiast des troupes. Il luy remontra en mesme tems, que si Mahomet sembloit oublier son infidelité, ce n'étoit qu'en considération du sacrifice qu'il luy feroit des Portugais, & qu'encore que ce service dust luy valoir le pardon de son crime, il avoit sujet d'appréhender, que ce mesme service ne détruisit pas assez fortement les soupçons que Mahomet conserveroit toûjours contre luy, & qu'enfin, il ne crust que l'ayant une fois trahi, il seroit capable de le trahir une seconde, pour peu qu'il eust lieu de se plaindre de la Cour.

Ferez tâche de l'en désabuser.

Comme ces refléxions, quoique judicieuses & prudentes, ne convenoient point au dessein que Benaduxera avoit formé, Ferez se vit obligé d'entrer dans les sentimens de son frere, & ne résista plus à la résolution qu'il avoit prise de se raccommoder avec Mahomet, pourveû qu'il ne luy en coutast pas des crimes. Dans cette veuë, il luy conseilla de renvoyer à Emanuel, l'étendart qu'il luy avoit donné, comme une marque de son alliance, & de rendre la liberté aux Portugais, contre la vie desquels il vouloit conspirer, pour ne point laisser à la posterité des marques si odieuses de sa cruauté, & de sa perfidie.

Benaduxera résout son frere à le suivre.

Génereuse remontrance de Ferez.

Benaduxera, irrité de cette remontrance, s'emporta d'abord contre son frere. Il usa de l'autorité que luy donnoit le droit d'ainesse, & le traita d'une maniére fort indigne. Ferez essuya tranquillement la désobligeante fureur de Be-

Ans de J. Christ. 1520.

naduxera ; mais ces ſortes de mouvemens dans les gens les plus vifs, n'étant pas ordinairement de longue durée, Benaduxera revenu de ſon emportement, goûta les raiſons de Ferez, prit le parti de ſuivre ſes conſeils, & renvoya à Mazangan les troupes que Leité luy avoit confiées.

Benaduxera ſe rend aux conſeils de Ferez.

Ces deux Maures, réſolus de s'aller jetter aux pieds de Mahomet, & d'implorer ſa clémence, reprirent la route de Fez. Ce Prince, loin d'eſtre touché de leur repentir, ne voulut ni les entendre, ni leur pardonner. Il ordonna, ſous prétexte que Benaduxera avoit licentié les Portugais qu'il auroit pû luy livrer, & parce que Ferez luy en avoit donné le conſeil, qu'on s'aſſeuraſt de leurs perſonnes, & qu'on leur coupaſt la teſte.

Ils vont à Fez, où Mahomet les fait mourir.

Tandis que ces choſes ſe paſſoient en Afrique, Sequeria partit d'Ormus avec une flotte compoſée de quatre-vingt voiles, & de prés de quatre cens hommes d'équipage. Il rangea la coſte de Cambaja, & tourna vers Diu, à deſſein de s'en rendre maître. Comme Jaz, qui y commandoit pour Mamud, Roy de Cambaja, ne pouvoit réſiſter à un ſi puiſſant armement, s'il n'étoit ſecouru, & qu'il ne le pouvoit eſtre que de Mamud, ce Gouverneur trouva le ſecret d'amuſer le Vice-Roy, à qui de tems en tems il envoyoit des rafraîchiſſemens, pendant qu'il donnoit avis à ce Prince, de l'état de la place, & de celuy de l'armée de ſes ennemis.

Voyage de Sequeria à Diu.

La flotte Portugaiſe arriva dans le havre de Diu, vers le commencement du mois de Février de cette année. La garniſon & les habitans ſaiſis d'épouvante à la veuë de cette armée navale, furent preſts de ſe ſoulever. Jaz, de qui la préſence ne ſuffiſoit pas pour les raſſeurer, partit pour Cambaja, & laiſſa ſon fils nommé Saca, dans la ville, pour y commander en attendant ſon retour de Cambaja, où il étoit allé pour rendre compte luy meſme à Mamud, de l'extrémité où il ſe trouvoit dans Diu.

1521.

Le Gouverneur de cette ville va demander luy meſme du ſecours à Mamud.

Mamud, à qui Jaz expoſa le riſque qu'il couroit de perdre cette ville, s'il ne la ſecouroit promptement, luy accorda le ſecours qu'il luy étoit venu demander, & luy or-

donna de retourner en diligence à Diu, de crainte que les Portugais ne découvrissent son voyage à Cambaja, & qu'ils ne fissent quelque entreprise pendant son absence. Ce fut un coup de prudence qui eut tout le succés que Jaz pouvoit desirer. Le Vice-Roy ne fit aucun mouvement, & dés que ce Gouverneur fut de retour, il changea de conduite à l'égard des Portugais, & fit mettre en arrest Martin Evangelo, & ses associez, tous Portugais qui trafiquoient à Diu.

Ans de J. Christ. 1521.

Jaz retourne à Diu, & fait arrester quelques Portugais.

Le Vice-Roy outré de ce procedé, qui répondoit si peu à tout ce qui avoit été fait jusque-là, feignit de l'ignorer. Il écrivit à Jaz, de faire expédier des passeports à Evangelo & à ses associez, afin qu'ils eussent la liberté de le venir joindre avant qu'il allast à Ormus, où ces Portugais, disoit-il, étoient nécessaires pour le service d'Emanuel. Jaz jugeant par les termes de cette lettre honneste, quoique pressante, que le Vice-Roy ne sçavoit pas la détention d'Evangelo, luy fit réponse, qu'il ne devoit point estre en peine des Portugais qu'il vouloit rappeller, & qu'on ne pouvoit sans leur faire un trés-grand tort, & à ceux avec qui ils étoient en commerce, interrompre le cours de leur trafic, dans lequel ils avançoient beaucoup leurs affaires.

Le Vice-Roy le sçait, mais il le veut ignorer.

Comme le tems se passoit en lettres & en paroles inutiles, Sequeria, impatient de voir une fin à cette négociation, fit sçavoir à ce Gouverneur de choisir un lieu où ils pussent s'aboucher touchant leurs interests communs, ce qui seroit plus décisif pour l'un & pour l'autre parti. Jaz y consentit, mais au lieu de venir luy-mesme à l'endroit qu'il avoit choisi pour faire leur entreveuë, il y envoya Saca son fils, avec trois des principaux habitans de Diu, & luy donna pouvoir d'entrer en conférence avec le Vice-Roy.

Il écrit à Jaz, & luy demande une entreveuë.

Jaz n'y vient point, & envoye son fils.

Quoique Sequeria connust par cette conduite, que la commission que Jaz avoit donnée à Saca, ne tendoit qu'à prolonger le tems, il en usa néanmoins avec le fils, comme il auroit fait avec le pere. Il luy dit qu'Emanuel luy avoit ordonné de visiter les villes confederées, avant que de reprendre la route d'Ormus; que dans cette veuë, il

Le Vice-Roy ne laisse pas de luy déclarer les intentions d'Emanuel.

étoit venu moüiller sur la coste de Diu, pour demander permission à Mamud, Roy de Cambaja, de faire bâtir un petit Fort, où les Portugais pussent se retirer & déposer leurs effets.

Réponse plâtrée de Saca.

Saca se servit alors de l'occasion que luy fournissoit l'absence de Jaz son pere, & répondit au Vice-Roy, qu'il ne pouvoit rien décider sur ce chef, & que mesme il s'étonnoit, depuis le tems que sa flotte étoit à l'ancre, qu'il n'en eust pas fait faire la proposition à Mamud. Cette raison auroit été plus recevable, si le Vice-Roy n'eust pas été convaincu, que le seul Jaz s'étoit opposé aux bonnes intentions de Mamud; mais il étoit inutile dans cette conjoncture, d'obliger Saca de se souvenir d'une chose qu'il ne pouvoit pas avoir oubliée. Comme Sequeria vit, par la réponse de Saca, que la permission de bâtir une Citadelle, excédoit le pouvoir que Jaz luy avoit donné, il demanda la liberté & le retour des Portugais qu'on détenoit à Diu, contre toute sorte de raisons. Saca, préparé à répondre à toutes les demandes du Vice-Roy, luy dît, que cette proposition étoit entiérement opposée aux loix du Royaume; qu'on y tenoit pour maxime de ne renvoyer jamais les étrangers, lors que par la confiance qu'on avoit prise en eux, on les avoit interessez dans le trafic; que cette action étoit regardée parmi eux, comme une espéce de lâcheté & de manque de bonne foy, & quainsi, il n'y avoit pas d'apparence d'en parler au Roy, sans s'exposer au risque de s'attirer une affaire, ni de la communiquer à son pere, sans se broüiller avec luy & avec toute la nation.

Le Vice-Roy revient à la flotte & tient conseil.

Le Vice-Roy revint si mécontent de cette conférence, qu'il jugea à propos de tenir Conseil de guerre sur le parti qu'il avoit à prendre, les Officiers furent de différens sentimens. Les uns dirent, qu'il ne falloit pas différer plus longtems à tirer vengeance du mauvais procedé de Mamud, & particuliérement de la conduite de Jaz, sur qui rouloit le destin des affaires du Royaume, & qu'enfin, on devoit battre & canonner la ville, jusqu'à ce que la bréche fust assez grande pour venir à l'assaut. Les autres au contraire, soutinrent

que

que ce feroit violer le droit des gens, d'en venir aux voyes de fait avec un Prince, & avec des peuples, qui paroiffoient amis des Portugais ; que fi cette intelligence n'étoit pas auffi fincére qu'elle fembloit l'eftre, il falloit du moins s'en éclaircir, avant que de rien entreprendre, & qu'en ce cas on feroit bien fondé à punir des gens, qui fous couleur d'alliance & de bonne foy, cachoient des fentimens de duplicité & de perfidie. Enfin, les autres qui dirent leurs avis, ne raifonnant que fur ce qu'ils voyoient, éxagererent le danger qu'il y avoit de s'attacher à la réduction de la ville de Diu, fur tout, depuis qu'on en avoit réparé les murailles & les dehors, & qu'on y avoit jetté des munitions & des troupes. Sur ce fondement, ils eftimerent qu'il étoit plus honnefte & plus feur de prendre la voye des négociations, que d'effaroucher des peuples par un grand appareil de guerre, que l'on oppoferoit en vain, aux forces redoutables de Mamud.

Ans de J. Christ. 1521.

Les opinions font partagées.

Cet avis paroiffoit le meilleur à fuivre, & de fait on l'auroit préferé aux autres, s'il euft été du gouft des troupes ; mais elles s'y oppoferent fi formellement, foit par leur ardeur pour le combat, ou par leur avidité pour le pillage, qu'elles traiterent hautement de lâches, tous ceux qui étoient entrez dans ce Confeil. Ainfi, les Officiers obligez de fe juftifier envers leurs inférieurs, rejetterent tout le blâme fur le Vice-Roy. Il fembloit mefme, que tout concouruft à confirmer les foldats, dans le foupçon défavantageux qu'ils avoient pris de la conduite de Sequeria, & fur tout depuis que Jaz avoit permis à Evangelo, & à fes affociez, de venir voir les Portugais fur leur bord ; mais quand les foldats s'apperceurent, que ces Marchands apportoient furtivement leurs plus prétieux effets dans le bâtiment du Vice-Roy, ils ne douterent point que ce ne fuffent des prefens que Jaz & la ville de Diu luy envoyoient, pour l'engager à ne rien éxecuter de ce que les troupes defiroient qu'on fift, ni mefme de ce qui avoit été arrefté dans le Confeil ; ils crurent que ce Vice-Roy, occupé de fon intereft particulier, facrifioit la gloire du Roy & celle des Portugais. Enfin, ils eu-

Les troupes refufent de déferer aux déliberations du Confeil.

Injufte foupçon d'une partie de l'armée.

Ans de J. Christ. 1521.

rent la hardiesse de dire, que les Orientaux ne redouteroient plus leur valeur, puis que les Géneraux se laissoient corrompre par des presens.

On délibere une seconde fois dans le Conseil, sur ce qui se disoit dans l'armée.

Le Vice-Roy, sur qui cet outrage tomboit, comme Géneral de la flotte, & Chef du Conseil de guerre, rassembla les Officiers, pour déliberer tout de nouveau, sur les mesures qu'il y avoit à prendre dans cette occasion, & pour se justifier en mesme-tems des bruits qui attaquoient sa réputation, & qui couroient dans toute l'armée. Ainsi on ne fit attention dans le Conseil, qu'à l'honneur & à l'interest de la Nation, & sans s'arrester aux différens murmures qui regardoient la conduite du Vice-Roy, & celle des autres Officiers en particulier, il fut arresté par un Acte, signé de tous ceux qui entrerent dans ce Conseil, que l'on confirmeroit les traitez de paix, faits par les premiers Gouverneurs des Indes, à condition qu'on laisseroit à Diu, Rodrigue Fernand, Didac Pacés, & Béjan, Officiers Portugais; que Fernand iroit faire ratifier ce nouveau traité par Mamud, & que Pacés & Béjan, à qui on donneroit des ouvriers & des vaisseaux, auroient la commission de faire travailler à un Fort, qui pust estre utile à l'un & à l'autre parti.

Le Vice-Roy retourne à Ormus.

Il envoye des Officiers en différens endroits.

Les choses s'étant ainsi passées, Sequeria reprit la route d'Ormus, & envoya quelques-uns de ses Officiers dans les endroits où les interests du Roy demandoient du Conseil, & du secours. Alexis de Menezés eut ordre d'aller à Cochin, Albuquerque à Malaca, George Britto aux Moluques, & Raphaël Perestrel partit pour la Chine.

Le départ de la flotte de devant Diu, pensa estre suivi d'un plus grand malheur que celuy de cette retraite. Comme Sequeria avoit tiré des troupes de plusieurs villes, & particuliérement de Goa, à dessein de renforcer l'équipage des vaisseaux, il avoit si considérablement affoibli la garnison de cette place, qu'Idalcan s'étoit servi de cette occasion pour la venir insulter à la teste d'une nombreuse armée. Ce dessein, qui jusque-là avoit été assez bien mené, fut traversé par Crisnara, Roy de Narsingue, qui avoit

Idalcan vient insulter Goa.

un grand intereſt d'empêcher qu'Idalcan ne rentraſt dans cette Iſle. D'ailleurs, il étoit trop attaché à tout ce qui regardoit Emanuel, pour ne pas s'oppoſer aux entrepriſes de ſes ennemis, & ainſi, il ne balança pas à ſe mettre en campagne pour couper chemin aux troupes d'Idalcan.

Ces deux Princes, qui commandoient leurs armées en perſonne, & qui de tout tems avoient été ennemis, ne furent pas long-tems ſans en venir aux mains. Le combat fut également opiniâtré; l'inimitié qui animoit les deux partis, ſuffiſoit pour rendre cette action fort ſanglante. En un mot, Criſnara demeura vainqueur, il ſoumit à ſon obéïſſance la province de Balagate, dont Idalcan tiroit un tribut conſidérable, & par cette victoire, il aſſeura le commerce des chevaux de Perſe & d'Arabie qu'on amenoit de Goa à Narſingue, dont il retiroit des droits conſidérables.

Ils en viennent à une action ou Idalcan eſt battu.

Ce n'étoit pas là néanmoins ce qui avoit le plus animé les Narſingois à entreprendre cette guerre. Ce Prince, d'ailleurs riche & puiſſant, étoit moins occupé de l'ambition d'étendre ſes Etats, & du deſir d'augmenter ſes revenus, que de la liberté d'avoir autant de chevaux qu'il voudroit, parce qu'il n'y en avoit point dans ſon Royaume. La conduite qu'il tint dans cette occaſion, fut une aſſez forte preuve de ſon déſintereſſement, puis qu'il ceda à Rodrigue Mello, Gouverneur de Goa, la province de Balagate qu'il venoit de conquérir ſur Idalcan. Mello receut avec une double joye cette nouvelle marque de ſon amitié, car, outre que les revenus du Roy augmentoient par cette ceſſion, ce Gouverneur fut délivré d'une armée ennemie, dont l'approche, dans la ſituation où il étoit pour lors à Goa, luy avoit paru trés-embarraſſante.

Le Narſingois céde ſa nouvelle conqueſte aux Portugais.

Si-toſt que Mello ſe vit en droit de prendre poſſeſſion de cette Province, il fit ſçavoir au Roy ce que Criſnara venoit de faire à ſon avantage, & partit avec deux cens chevaux & ſept cens fantaſſins, pour inſtaller Juſarte Mello, ſon neveu, dans le Gouvernement de cette Province, pour mettre des garniſons dans les ports, & dans les principales places, pour y établir des Bureaux où l'on feroit la recette

Mello le fait ſçavoir à Emanuel.

Il part pour établir Juſarte dans le Gouvernement de Balagate.

Ans de J. Christ. 1521.

des péages au nom d'Emanuel, & pour arborer les armes du Roy sur les maisons des Commandans, & au milieu des places publiques.

Idalcan tâche de faire soulever le peuple de Balagate.

Pendant que Mello donnoit toute son attention à asseurer ce Gouvernement, Idalcan avoit rallié son armée, renforcée par de nouvelles recruës, & en avoit donné la conduite à deux de ses Officiers géneraux, afin de porter les peuples de Balagate à quelque soulevement. A peine les troupes d'Idalcan eurent-elles paru dans les environs des places où Jusarte commandoit, qu'il manda à Mello de se joindre à luy. Ces deux Capitaines rassemblerent tout ce qu'ils purent de leurs gens, & marcherent aux ennemis, ils les combattirent & les taillerent en piéces. Quand Mello se vit en état de s'asseurer de ceux, qui par leur intelligence avec ses ennemis, avoient voulu favoriser leur derniére entreprise, il fit prendre cent trente des principaux habitans, il les amena à Goa, & les y retint comme des ostages de la fidelité à laquelle il vouloit engager ces peuples.

Mello les met à la raison.

Si les Portugais s'étoient justement opposez aux troubles qu'on avoit suscitez à Goa, ils inquiéterent à contretems ceux de Ceilan, & sur tout depuis que Lopez Britto avoit rétabli la Citadelle, que Soarez avoit fait construire sur le port de Colombo. Il sembloit que les Portugais devoient se contenter de s'estre asseuré une retraite, sans vouloir traiter les Ceilanois comme des Rebelles, en joignant l'injustice au pillage. La dureté de ces traitemens réveilla le ressentiment de ces peuples, qui résolurent de se défaire des Portugais qui étoient dans leur Isle. Pour cet effet, ils bloquerent la Citadelle, & firent mainbasse sur tout ce qu'ils trouverent de gens de cette nation dans l'Isle.

Les Portugais inquiétent mal à propos les Ceilanois.

Ces peuples bloquent la Citadelle.

Les Portugais, peu accoûtumez à de pareilles insultes, sollicitoient Britto à faire des sorties. Le murmure avec lequel les troupes accompagnoient l'ardeur qu'elles faisoient voir pour en venir aux mains, détermina enfin Britto, à faire ce qu'elles éxigeoient de luy. Une si grande complaisance luy attira, à la verité, l'affection des soldats; mais ceux

qui jugeoient plus ſainement des ſuites, eſtimerent que ce qu'il alloit entreprendre convenoit mieux à un ſimple Officier, qui cherchoit à ſe diſtinguer par quelque action d'éclat, qu'à un Gouverneur, qui devoit eſtre moins occupé de ſon intereſt particulier, que de l'honneur de ſa nation. Plein de cette réſolution, Britto choiſit cent cinquante Portugais, ſe mit à leur teſte, & entra à main armée dans un bourg appellé Colomban, dont il trouva les habitans endormis & accablez du travail du jour, & de l'ardeur du Soleil. L'avantage qui ſuivit cette irruption, ne fut accompagné d'aucune autre gloire que d'avoir tué des gens endormis & fatiguez.

Ans de J. Christ. 1521.

Britto ſe compromet trop dans cette action.

Lors que les ſoldats ſe virent maîtres de ce Bourg, ils y éxercerent pluſieurs actes d'hoſtilité. Il eſt vray que Britto y étant ſurvenu contint les troupes, & que la plus grande partie de ce deſordre ſe termina à faire attacher les femmes & les enfans aux portes des principales maiſons, & à mettre le feu dans celles qui étoient les plus proches de la Citadelle, à deſſein d'arreſter les ennemis, en cas qu'ils vinſſent à ſe rallier, & qu'ils vouluſſent l'inſulter de ce coſté-là. Cet expédient n'eut pas tout le ſuccés que les Portugais s'étoient promis, puiſque les ennemis ſe rallierent, & revinrent en plus grand nombre qu'auparavant. Ils ſe mirent en devoir de forcer les Portugais dans leur Citadelle, & leur tuerent quelques ſoldats.

Les Portugais font des hoſtilitez dans Colomban.

Les ennemis ſe rallient, & veulent forcer la Citadelle.

Le carnage euſt été plus grand, ſi les ennemis ne ſe fuſſent point amuſez à éteindre l'embraſement de leurs maiſons, & à délier leurs femmes, qui par leurs cris rempliſſoient l'air de plaintes & d'imprécations. A ce ſpectacle, plus ignominieux que cruel, ces peuples redoublerent leur fureur, & ſans refléchir ſur les égards que Britto avoit eus pour empêcher le pillage de leurs maiſons, & l'inſulte qu'on pouvoit faire à leurs femmes, ils vinrent au nombre de vingt mille hommes, & inveſtirent la Citadelle.

Ils inveſtiſſent cette place.

Comme les fréquentes ſorties des aſſiégez diminuoient tous les jours le nombre des aſſiégeans, les plus déterminez d'entre-eux en furent ébranlez, & rien ne les pouvoit

Ans de J. Christ. 1521.

raſſeurer, que l'eſperance de réduire les aſſiégez à la famine. Dans cette veuë, ils élevoient des cavaliers, dreſſoient des batteries d'arbaleſtes, montées ſur leurs fourchettes, & par des traits enflâmez ils mettoient le feu par tout, tandis que leur canon, qu'ils avoient couvert de peaux de ſanglier, préparées pour réſiſter au feu des aſſiégez, augmentoit la déſolation dans la place.

Les aſſiégez manquent d'eau.

Quoique ces vigoureuſes attaques, & les ſuites du blocus duſſent allarmer les Portugais, ils en étoient toutefois moins occupez, que du riſque où ils ſe voyoient de manquer d'eau, la proviſion qu'ils en avoient faite n'étant pas aſſez conſidérable pour durer encore long-tems. L'impoſſibilité où l'on étoit de la pouvoir renouveller, détermina Britto à faire un détachement pour aller aux puits qui étoient hors de l'enceinte du Fort, parce que les ennemis s'étoient emparez des avenuës, & avoient poſé des corps de garde, qu'il falloit forcer avant que de paſſer outre. D'ailleurs, le terrein étoit ſi dur & ſi mauvais depuis la Citadelle juſqu'aux puits, qu'on n'avoit pu pratiquer un chemin à la ſappe, comme on avoit fait à Cananor. Enfin, la mer étoit impraticable, à cauſe de l'approche de l'hiver, & ne laiſſoit qu'une foible eſpérance aux Portugais, de recevoir quelque ſecours d'Alexis de Menezés, Gouverneur de Cochin, à qui Britto en avoit encore demandé, & cela, en attendant le retour du Vice-Roy, qui avoit mis ſur la flotte les détachemens qu'on avoit tirez de toutes les garniſons.

Les aſſiégeans, qui de leur part augmentoient tous les jours leurs travaux, avoient élevé deux nouveaux cavaliers, afin que les aſſiégez ne paruſſent point ſur leurs murailles, & qu'ils n'inquiétaſſent pas ceux qui devoient porter des faſcines pour remplir le foſſé. La place étant plus preſſée que jamais, Britto ne pouvoit tenir long-tems ſans quelque bonheur, ou ſans quelque effort extraordinaire. Dans cette extrémité, il ſe réſolut à faire une ſortie, ſur le ſuccés de laquelle rouloit le deſtin de cette place. Lemos, Capitaine Portugais, devoit commencer l'attaque du coſté de la mer, en meſme-tems que l'on canonneroit les deux tours que

Britto fait une ſortie.

les assiégez avoient élevées en forme de cavaliers, & Britto devoit faire descente pour aller forcer les ennemis dans leurs nouveaux retranchemens. Ces deux actions se passerent avec tant de courage de la part des assiégez, que les assiégeans, bien que superieurs en nombre en furent d'abord ébranlez, ils se défendirent fort mal, & les Portugais les ayant chassez de leurs postes, s'emparerent des deux cavaliers qui commandoient la Citadelle.

Ils chassent les assiégeans de leurs postes.

Les assiégeans honteux de voir que les assiégez pussent faire de si grandes choses avec si peu de monde, se ralliérent encore une fois. Ils formerent un petit corps d'armée, & mirent à la teste tout ce qui leur restoit de cavalerie; ils y joignirent vingt-cinq élefans armez de faux attachées à leurs trompes.

Les ennemis se rallient.

Les Portugais, à qui ce genre d'ennemis n'étoit ni nouveau, ni inconnu, attaquerent d'abord ces élefans, dont ils tuerent une partie, & blesserent l'autre. Quand ces animaux se sentirent blessez ils entrerent en fureur, & reculerent si précipitamment sur les rangs qui les soutenoient, qu'ils causerent un grand desordre dans toute l'armée, à la teste de laquelle on les avoit mis. Les Portugais profiterent de cette confusion, chargerent les ennemis, & les obligerent de se retirer dans un bois qui étoit proche.

Britto voyant l'ardeur de ses gens à poursuivre les Barbares, craignit qu'ils ne s'engageassent trop avant dans le bois, dont ils ne connoissoient les défilez ni les routes; il fit sonner la retraite, & revint dans la Citadelle. A peine y fut-il arrivé, que les Barbares envoyerent des Députez pour luy faire des propositions de paix, il les receut favorablement, & le traité fut conclu bientost aprés. Lors que les Portugais se virent en paisible possession de l'Isle, ils en userent plus sagement qu'ils n'avoient fait auparavant avec ces peuples.

Cette guerre se termine par la paix avec les Maures.

Pendant les troubles de Ceilan, Sequeria alla à Ormus pour y lever les tributs dont le Roy de ce païs étoit redevable à Emanuel, & entra en conference avec l'Ormussien, sur les difficultez qu'on luy fit de sa part, de satisfaire cette année à ses engagemens.

Sequeria va à Ormus pour lever les tributs.

Ans de J. Christ. 1521.

Ce refus étoit fondé, sur ce que depuis le tems que le Royaume d'Ormus étoit sous la protection du Roy de Portugal, on avoit changé les Receveurs du Domaine & des autres deniers Royaux, à cause de leurs malversations dans ces emplois ; que ces anciens Officiers, chagrins de voir qu'on leur avoit préferé des Portugais dans la recette des revenus & des droits du Roy d'Ormus, s'étoient persuadé qu'on les traiteroit bientost en péculataires, & qu'enfin, ils ne pourroient recouvrer leurs emplois, ou se voir à l'abri des recherches, à moins qu'ils ne détruisissent les Portugais dans l'esprit de ce Prince.

Isle de Baharen & sa situation.

Osorius, liv. 12. Ptolomée. Pline.

Cette discussion entre le Roy Tor & les Portugais, au sujet du tribut, donna lieu à un Arabe nommé Mochrin, gendre du Prestre de la Mecque, de se revolter contre ce Prince, & de se retrancher dans l'Isle de Baharen, située dans le sein Persique, & separée de l'Arabie par un petit bras de mer. C'est la mesme Isle dont les anciens ont parlé sous le nom d'*Ichara*. Au reste, la fertilité de Baharen est telle, qu'elle est une des plus peuplées de l'Asie, & des plus fréquentées par le concours des Marchands étrangers, que le trafic des perles qu'on y pesche, y attire de toutes parts.

Mochrin, à qui l'Ormussien avoit donné la joüissance de Baharen pendant sa vie seulement, à condition qu'il luy payeroit un certain tribut, avoit imposé des droits considérables sur cette prétieuse marchandise, & profitoit tout seul des grandes sommes qu'il en retiroit. Comme les Portugais étoient d'un caractére plus pénetrant que le Roy d'Ormus & ses Ministres, & que d'ailleurs, ils étoient redoutables par leur valeur, Mochrin s'occupa moins de s'affranchir du tribut qu'il payoit à ce Prince, que des moyens d'éloigner les Portugais, qui avoient sceu captiver ses bonnes graces. Dans cette pensée, il se servit de toute l'autorité qu'il avoit sur ces Insulaires, & attira dans son parti le Prestre de la Mecque, dont il avoit épousé la fille. Ainsi, résolu de prévenir la révocation qu'il craignoit que le Roy Tor ne fist de la joüissance qu'il luy avoit accordée de Baharen,

haren, il refusa d'abord de luy payer le tribut accoûtumé, leva des troupes, publia un Manifeste, par lequel il traitoit de lâche le Roy d'Ormus & tous ses sujets, de s'estre si fortement enteſtez de la protection d'Emanuel, & si facilement soumis aux Portugais. Enfin il montra, que ces Européens n'étoient pas en assez grand nombre pour paroistre redoutables aux Ormussiens, à qui la Religion des Portugais ne devoit pas estre moins en horreur que leur domination & leurs personnes.

Ans de J. Christ. 1521.

Revolte d'Mochrin dans l'Isle de Baharen.

Comme Mochrin étoit maître de la campagne, il passa des paroles aux effets; il interrompit toute sorte de trafic, qui se faisoit à Ormus; il ruina les environs de cette ville, & mit le Roy Tor, dans un état à ne pouvoir fournir aux frais de la guerre, non pas mesme à ceux de sa subsistance. Ce Prince accablé de toutes parts, implora le secours des Portugais pour se délivrer d'un sujet ingrat & rebelle, qui par son crédit étoit sur le point de désoler son païs, si Emanuel, sous la puissance de qui il avoit mis son Etat, ne le défendoit comme le sien propre.

Il occupe la campagne, & ruine les environs d'Ormus.

Le Roy d'Ormus demande du secours au Vice-Roy.

Sequeria, touché de la situation où se trouvoit ce malheureux Prince qu'Emanuel étoit obligé de proteger pour la gloire de son nom & pour son propre interest, luy envoya sept vaisseaux de sa flotte, & plus de quatre cens hommes d'équipage, en qui le desir de se signaler redoubloit l'ardeur de le défendre. Ce secours partit sous la conduite du Capitaine Antoine Corréa, qui s'étoit acquis une si grande réputation dans la défaite du Roy de Bantam, auprés de Malaca. L'Ormussien, qui de sa part avoit rassemblé ce qu'il avoit pû d'hommes & de bâtimens, renforça la flotte des Portugais de deux cens brigantins, sur lesquels il y avoit trois mille soldats Arabes & Persans, commandez par Xaraf son favori, & l'un de ses meilleurs Officiers de mer.

Il luy envoye sept de ses meilleurs bâtimens.

Quoique cet armement fust de beaucoup inférieur à celuy de Mochrin, il ne laissa pas de répandre quelque sorte de crainte parmi ses troupes, ce qui l'obligea de lever encore de l'infanterie & de la cavalerie, qu'il vouloit reserver

Mochrin fait de nouvelles levées, & dispose ses troupes.

Ans de J. Christ. 1521.

pour les occasions les plus importantes. A l'égard de son armée composée d'une espéce de milice peu disciplinée, il la posta dans des corps de garde, posez sur le bord de la mer, entre lesquels on avoit dressé des batteries pour s'opposer aux descentes que les Portugais entreprendroient de faire. Enfin, il avoit pris soin d'augmenter les fortifications de Baharen, d'un nouveau retranchement muni d'artillerie, & défendu par des troupes choisies, en qui il avoit une grande confiance.

Un vent contraire retarde l'arrivée du secours que le Vice-Roy avoit envoyé.

Tant de préparatifs faits de part & d'autre, faisoient craindre une guerre opiniâtrée & fort cruelle. Les Portugais, que Sequeria avoit envoyez au secours du Roy d'Ormus, avoient mis à la voile, & ne respiroient qu'aprés le moment de leur arrivée, & celuy de se signaler; mais un vent contraire en retarda les desseins. Aussitost que Corréa fut venu moüiller devant Baharen, il se mit hors de la portée du canon de cette Isle, & se détermina à faire une descente, & à attaquer la ville par deux endroits differens. Les Portugais le devoient faire d'un costé, & les Ormussiens de l'autre.

Les Arabes & les Persans, secondent mal les Portugais.

Les premiers furent repoussez dans leur attaque, parce que ceux qui étoient chargez de faire l'autre n'avoient pas fait leur devoir, n'ayant eu à combattre que des amis & des alliez, qu'ils n'avoient pas voulu traiter en ennemis.

Ce désavantage ne rebuta pas néanmoins Corréa ni ses soldats; ils chercherent dans leur propre valeur, ce qu'ils avoient vainement attendu de ces Persans, & de ces Arabes. Ainsi, au lieu d'attaquer Baharen dans les formes, ils prirent le parti de marcher teste baissée aux ennemis, espérant que par cet air déterminé, ils leur inspireroient autant de crainte pour le péril, que les Portugais en témoignoient peu pour les plus grands dangers.

Déroute des ennemis.

Le succés répondit à l'espérance des derniers, puis que les Barbares, quoy que supérieurs, n'eurent pas le courage de se défendre, & que leur multitude ne servit qu'à les embarrasser dans la fuite qu'ils prirent. Ari, frere de Corréa, suivi de toute la jeune Noblesse Portugaise, qui avoit fait

cette campagne, les chargea, & en tua un grand nombre. Quelques-uns d'entre-eux se voyant pressez, & sur le point de périr, firent volteface, & tirerent quelques coups perdus. Ari fut blessé dans cette occasion, & mourut sur le champ. Cette perte ne causa pas seulement de la douleur à ceux auprés de qui Ari fut tué, mais elle les anima à s'en venger sur la personne mesme de Mochrin, s'il pouvoit tomber entre leurs mains.

Ans de J. Christ. 1521.

Mort d'Ari, frere de Corréa.

Mochrin, qui vit le desordre où étoit la plus grande partie de son armée, crut le réparer en s'opposant aux Portugais, avec les troupes qu'il avoit reservées, & qui n'avoient point encore combattu; mais la présence de ce Géneral ennemi, loin d'étonner les Portugais, renouvella en eux leur ressentiment & leur ardeur, & quoi-qu'ils dussent estre abbatus par la durée du combat, & par l'extréme ardeur du Soleil, ils marcherent droit à Mochrin, qui s'étoit mis à la teste de sa troupe. Ce Géneral eut deux chevaux tuez sous luy, & dans le tems qu'il en vouloit monter un troisiéme pour retourner au combat, il fut dangereusement blessé & tomba. Ses soldats le croyant mort, prirent l'épouvante, refuserent de combattre, & lâcherent le pied. Dans cette déroute génerale, en laquelle les principaux Officiers ne voyoient plus de parti à prendre que celuy de se sauver, ils emporterent Mochrin dans une de leurs places, où il mourut peu de tems aprés qu'il y fut arrivé.

Maffée, Hist. des Indes, liv. 8. chap. 8. Osorius, liv. 12.

Mort de Mochrin.

Xaraf accourut au bruit de la victoire de Corréa, & parut chagrin de n'estre pas venu assez à tems pour avoir part à cette action. Corréa, qui avoit connu la lâcheté, ou plûtost la perfidie de Xaraf dans la premiére attaque de la ville, fut sur le point de luy reprocher son peu de courage & sa duplicité; mais comme ce reproche n'auroit été d'aucune utilité aux Portugais, Corréa se contenta de luy dire, que s'il vouloit suivre la route que les ennemis avoient prise, il trouveroit peut-estre encore l'occasion de se signaler, soit qu'ils vinssent à se rallier, ou que ne se voyant plus poursuivis, ils prissent haleine, & par ce moyen, il se délivra de Xaraf, dont il n'estimoit point assez la va-

Xaraf Capitaine Ormussien survient, mais aprés le combat.

DDdd ij

Ans de J. Christ. 1521.

leur pour compter sur luy dans une autre occasion.

Corréa brûle les vaisseaux de Mochrin, & entre dans Baharen.

Cependant, Corréa alla brûler les vaisseaux de Mochrin, lesquels étoient au nombre de cent quarante; il s'empara de sa maison, l'abandonna au pillage, & prit possession de Baharen, au nom d'Emanuel. Sur ces entrefaites Xaraf revint de sa course, qui s'étoit terminée à poursuivre des gens qu'il craignoit de trouver, & encore plus de combattre. Quoique cet Officier n'eust contribué en rien à la conqueste de Baharen, néanmoins Corréa, par une génerosité apparente, ou plûtost par pure politique, luy donna le Gouvernement de cette Isle en considération de l'estime que le Roy d'Ormus faisoit de Xaraf, qui étoit son favori. Peu de tems aprés qu'il en eut pris possession, Sadradin, parent de ce Gouverneur, & Capitaine Ormussien, qui avoit battu la campagne avec sa troupe, y arriva, & apporta le corps de Mochrin qu'il avoit enlevé à ses parens & à ses domestiques, dans le tems qu'ils le portoient au tombeau de ses ancestres en Arabie.

Il en donne le Gouvernement à Xaraf.

On y apporte le corps de Mochrin.

Ce Gouverneur, plus brave contre Mochrin, depuis qu'il étoit mort, qu'il ne l'avoit paru lors qu'il l'avoit veu les armes à la main, luy coupa la teste & l'envoya au Roy Tor, comme une grande preuve de sa valeur. Ce Prince qui ignoroit ce qui s'étoit passé, la fit exposer sur un poteau dans la place publique d'Ormus, avec une inscription composée en langue Arabique & Portugaise, contenant les particularitez du combat, celles de la défaite, & de la mort de ce sujet rebelle.

On expose dans Ormus, la teste de ce Général ennemi.

Le Gouverneur d'El-Catif, se range du costé des Portugais.

Quand Hamet, neveu de Mochrin, & Gouverneur de la ville d'El-Catif ou Catifa, sceut la mort de son oncle, & la victoire des Portugais, il n'attendit pas qu'on le vinst forcer de se ranger sous la puissance d'Emanuel, il offrit de rendre à Corréa les clefs de cette ville, pourveu qu'il luy accordast des passeports pour les soldats & pour les Marchands qui voudroient passer en terre-ferme, & qu'il comprist dans l'amnistie, ceux qui avoient quelque part dans cette derniére rebellion.

Corréa accorda tout ce qu'on luy demanda. Les Cati-

sans revinrent dans leurs habitations, & rentrerent dans la pleine possession de leurs biens. On facilita à ceux qui voulurent passer en d'autres païs, les moyens de le faire en seureté. Corréa donna la Judicature de Catifa à un Arabe nommé Bucatez, homme d'une probité connuë, & d'ailleurs fort agréable au peuple. Enfin le bon ordre, & la police ayant été entiérement rétablis dans cette ville, les Portugais la remirent sous l'obéïssance du Roy d'Ormus, & bientost aprés, ce Prince la donna en proprieté à Bardad, parent de Xaraf, à condition, que pour marque de sa dépendance, il luy payeroit un tribut annuel.

Les Portugais remettent la ville de Catifa sous l'obéïssance du Roy d'Ormus.

La nouvelle victoire que les Portugais venoient de remporter, étoit trop grande pour estre indifférente à Emanuel. Ce Prince en auroit mieux goûté les circonstances & la gloire qui luy en revenoit, s'il n'eust appris en mesme-tems le malheureux évenement de la guerre que Jabentafuf avoit projetté de déclarer au Xerif, Géneral des Coureurs Arabes, & le mauvais succés du dessein qu'il avoit formé d'aller assiéger la ville de Maroc.

Les desseins de Jabentafuf ne réüssissent pas.

Sur le bruit de cette guerre, à laquelle la plûpart des Officiers Portugais s'étoient empressez de marcher, Nugno Mascaregnas avoit envoyé des troupes à Jabentafuf, sous la conduite de Rodrigue Norogna. Les Capitaines François Mello, Alfonse Gomeze, Jean Prete, & Ignace Nugno, tous gens d'une valeur & d'une expérience reconnuë, avoient levé de la cavalerie chacun dans son canton, & par la réünion de leurs Regimens, ils en avoient formé un escadron considérable, dont ils avoient renforcé l'armée de Jabentafuf.

Les Officiers qui étoient demeurez à Safi, piquez d'une si loüable émulation, se préparoient déja à faire cette campagne, lors que Mascaregnas rendit une Ordonnance par laquelle il défendit à tous les gens de guerre en général, soit Officiers ou soldats, de sortir de la ville sans son agrément, & enjoignit aux Capitaines des portes de Safi, de luy en apporter les clefs tous les soirs, & de redoubler la garde.

Noble émulation des Portugais à cette guerre.

Les Maures de Dabide & de Garabie, à qui Jabentafuf

Ans de J. Christ. 1521.

avoit mandé de le venir joindre, se mirent en campagne aussitost aprés l'ordre receu. Ceux de la Province de Ledeihambre ne sentirent pas d'abord la mesme ardeur; mais appréhendant de se broüiller avec Jabentafuf, qui n'auroit pas manqué de les faire repentir, de leur lâcheté ou de leur indifférence, ils tâcherent de surmonter la crainte du péril qui les avoit saisis lors qu'on avoit publié cette guerre.

Jabentafuf se confie trop aux Maures.

Si Jabentafuf eust réflechi sur le caractére de ces Maures, il n'auroit pas compté sur eux pour l'execution de son dessein, luy qui ne pouvoit pas ignorer, que leur penchant naturel les entraînoit plus volontiers à commettre une mauvaise action, qu'à faire une entreprise héroïque; mais dans la situation où se trouvoit Jabentafuf, il étoit moins question de raisonner que d'agir, & comme il ne doutoit pas que les autres troupes auxiliaires ne luy gardassent une grande fidelité dans le service, il se persuadoit aussi que les Maures de Ledeihambre, qui se verroient confondus avec ces troupes, n'entrependroient rien contre sa personne ni contre son service. Cependant, ils en formerent la résolution, & attendirent avec impatience l'occasion de l'éxecuter. Ils la trouverent enfin dans la céremonie de la pompe funebre d'un Capitaine Maure nommé Abrahem, qui avoit servi dans l'armée de Jabentafuf. Le repas que ces Arabes ont accoûtumé de donner aux amis & aux alliez qu'on invite à ces sortes de céremonies, servit de prétexte pour se défaire de Jabentafuf. Comme il étoit un de ceux qui devoient y remplir les premiéres places, il y alla, mais avec tant de confiance, qu'il ne voulut estre accompagné que de trois de ses Capitaines. Azume, frere d'Abrahem, le receut, & luy rendit tous les honneurs deûs à son mérite & à son rang; mais ces honneurs furent bientost aprés suivis de la plus noire des perfidies, puis qu'à l'heure qu'il y pensoit le moins, trois des principaux conjurez le poignarderent, & le renverserent mort à leurs pieds.

On conspire contre sa vie.

Mort de Jabentafuf & de trois de ses Capitaines.

Les Officiers que Jabentafuf avoit menez avec luy, mirent l'épée à la main, & voulurent venger dans le sang de

ces aſſaſſins celuy de leur Géneral. Les autres complices, qui juſque-là ne s'étoient pas montrez pour tels, ſe joignirent aux meurtriers de Jabentafuf, & tuerent les trois Capitaines qui avoient pris ſon parti.

ANS DE J. CHRIST. 1521.

Auſſitoſt qu'Oledeihabram, Seigneur Maure de cette Province, eut appris la mort de ce Géneral, il entra dans ſon camp pour n'y faire qu'un ſeul ſacrifice de tous les Chrétiens qu'il y trouveroit; mais on y avoit déja porté cette fatale nouvelle, & comme tout ce qu'il y avoit d'Officiers ne doutoient pas qu'on n'attentaſt à leur vie, ils s'étoient retirez avec leurs troupes, & avoient pris le chemin de Safi.

Les autres Officiers ſe retirent à Safi.

Les Maures de Garabie, ſur la fidelité de qui les Chrétiens comptoient davantage, que ſur celle des autres Maures, imiterent en cela leurs perfides compatriotes, & concerterent la perte des Portugais, à qui ils vouloient oſter la vie pour profiter de leurs équipages; mais les Officiers Portugais rompirent toutes les meſures de ces ennemis ſecrets, & les mirent hors d'état d'oſer rien entreprendre contre-eux.

Perfidie des Maures de Garabie.

Ce danger apparent fut ſuivi d'un malheur effectif dans la propoſition d'une conférence qu'Allebembeques, allié d'Oledeihabram, & ennemi de Jabentafuf, fit faire à Norogna, & dans laquelle on devoit, diſoit-il, décider pluſieurs chefs importans pour l'intereſt & pour la gloire du Roy, & traiter d'une paix ou d'une tréve entre les deux nations.

Encore que cette propoſition fuſt vague & ſans aucune apparence de réüſſir, Norogna ne voulut pas ſe reprocher d'avoir negligé aucun moyen de faire alliance avec des gens, qu'il étoit dangereux d'avoir pour ennemis, & ſur ce principe, il conſentit à cette entreveuë. Comme Allebembeques avoit de mauvais deſſeins qu'il vouloit executer avec avantage, il poſta des troupes dans les maiſons prés du lieu où Norogna & luy ſe devoient aſſembler, & leur ordonna de ne paroiſtre que quand on leur en donneroit le ſignal.

Ans de J. Christ. 1521.

Norogna, à la prudence de qui rien n'échapoit, prit aussi ses mesures, il se fit accompagner de gens dont il connoissoit la fermeté, & se rendit à l'endroit qu'Allebembeques luy avoit désigné. A peine se furent-ils abouchez qu'on fit main basse sur les Portugais, les troupes sortirent des maisons où elles étoient postées, tuerent la plus grande partie des gens de Norogna, traiterent les autres en esclaves, & le firent prisonnier.

Ils en font une plus réelle à Norogna, & le prennent prisonnier.

Parmi ceux qui échaperent à la fureur des Barbares, il n'y eut qu'un Maure nommé Bogime, qui revint à Safi, & qui y apporta cette triste nouvelle. Mascaregnas se mit aussitost en campagne à la teste de cent cinquante hommes, joignit les ennemis à l'heure qu'ils s'y attendoient le moins, les chargea vigoureusement, en tua un grand nombre, fit beaucoup de prisonniers, dégagea une partie des Portugais qu'on avoit déja mis à la chaîne, & revint à Safi, où François Mello arriva le mesme jour avec quelques fantassins qui s'étoient sauvez d'entre les mains des Maures.

Mascaregnas les poursuit, & vange la mort de Jabentafuf, & la prison de Norogna.

Tous ces mouvemens différens, soit en Afrique ou dans les Indes, se passerent pendant les trois années que Sequeria en fut Vice-Roy. Edoüard de Menezés, qu'Emanuel nomma pour luy succéder dans cet employ, partit de Lisbonne au commencement de cette année, avec cinq bons vaisseaux de guerre. Il vint moüiller dans le port de Batticala, où tandis qu'il prit possession de la Vice-Royauté, dont Sequeria se démit entre les mains de Menezés suivant les ordres qu'il en avoit receus de la Cour, & suivant les notifications que le nouveau Vice-Roy luy fit de ses provisions, George Albuquerque mit à la voile pour aller à Malaca. Ce Capitaine mena sur son bord le fils du Roy de Pacem, que Geinal, Seigneur Maure avoit fait tuer pour usurper la Couronne sur ce jeune Prince, à qui légitimement elle devoit appartenir.

Edoüard de Menezés est crée nouveau Vice-Roy des Indes.

Il arrive devant Batticala.

Quand les Pacemois apprirent le retour de leur véritable Souverain, ils se persuaderent que les Portugais avoient formé le dessein de le mettre en possession du trône occupé par un usurpateur, qui jusque-là n'avoit point voulu recon-

George Albuquerque mene à Malaca le fils du Roy de Pacem.

Ans de J. Christ. 1521.

reconnoiſtre la puiſſance d'Emanuel, ni s'avoüer pour ſon tributaire.

L'Uſurpateur de la Couronne de Pacem, ſe diſpoſe à ſe défendre.

Geinal réſolu de mourir ſur le trône, plûtoſt que d'en deſcendre, ſe mit en état de repouſſer les entrepriſes que les Portugais pourroient faire pour l'inquiéter. Il ſe retrancha dans Pacem; il y fit entrer des troupes & mener du canon, & en munit un nouveau baſtion & quelques autres fortifications qu'il avoit fait faire depuis qu'il régnoit.

Albuquerque le fait ſommer de reſtituer la Couronne au Prince de Pacem.

Albuquerque, qui de ſon coſté ne vouloit rien entreprendre qu'avec prudence, jugea à propos de faire ſommer Geinal, de reſtituer la Couronne au légitime ſucceſſeur du dernier Roy. Il luy fit porter parole, que s'il déferoit de bonne grace à la demande qu'il luy faiſoit, il joüiroit dans la ſuite d'une meilleure fortune, que de celle d'un ſimple Seigneur, & tel qu'il étoit avant que d'avoir uſurpé la Royauté. Enfin, il l'aſſeura qu'en faiſant une action ſi pleine de juſtice, il ſe rendroit digne de l'amitié & de la protection d'Emanuel.

Geinal répond, à la ſommation d'Albuquerque.

Geinal, piqué de cette propoſition, fit ſçavoir à Albuquerque qu'il acheteroit au prix de ſon ſang l'amitié du Roy de Portugal; mais qu'il ne pouvoit ſe reſoudre à le faire aux dépens de ſon intereſt & de ſon honneur; qu'il le prioit de ne le point traiter d'uſurpateur, puis qu'il s'étoit mis en poſſeſſion d'un Etat qui luy appartenoit uniquement, & que le dernier Roy avoit véritablement uſurpé ſur ſa maiſon & ſur luy; qu'au reſte, il étoit preſt à reconnoiſtre le Roy de Portugal pour ſon Souverain, à luy faire hommage comme ſon vaſſal, & à luy payer les ſommes qu'il luy devoit, comme ſon tributaire.

Albuquerque, eſtimant ne devoir plus s'expliquer avec Geinal que par la bouche du canon, tint Conſeil de guerre, on y réſolut d'une commune voix d'aſſiéger Pacem. Comme Albuquerque n'avoit pas aſſez de troupes pour former ce ſiége, il envoya demander du ſecours au Roy de Daru, parent du jeune Prince, en faveur de qui il entreprenoit la guerre contre Geinal. Ce Roy bien intentionné pour le rétabliſſement de celuy de Pacem, partit de ſes Etats

Le Roy de Daru ſecourt le Prince de Pacem.

Ans de J. Christ. 1521.

à la teste de trois mille hommes, & vint offrir son épée & tout ce qui dépendoit de luy pour le succés de ce siége, que l'on forma peu de jours aprés. Emanuel Gama, à son retour de Malaca, y vint avec un vaisseau de guerre, & ne voulut point quitter la flotte d'Albuquerque tant que dura ce siége. La ville de Pacem fut attaquée par trois endroits différens, à chacun desquels il y avoit un certain corps de troupes qui se devoit attacher. Sanche Henriquez, Capitaine de distinction, commandoit le premier corps, Alfonse de Menezés étoit à la teste du second, & Albuquerque se reserva la conduite du troisiéme, où étoient Gama, Antoine Miranda d'Azévedo, Garsie de Carvalho, Hector Valladarés, François Bocarro, & plusieurs autres Officiers, dont il connoissoit la fidelité & la valeur.

On attaque Pacem par trois endroits différens.

Comme Albuquerque se préparoit à cette action, qui devoit avoir de grandes suites, il eut la prévoyance, en cas que les assiégez fissent des sorties, d'ordonner à ses gens de mettre sur leur chapeau une petite branche de verdure, afin que dans le combat on pust les distinguer d'avec les troupes ennemies, au nombre desquelles il y en avoit quelques-unes vestuës & armées à la mode des Européens. Sanche n'eut pas plûtost commencé l'attaque du costé qu'étoit le Fort qu'il devoit insulter, que Menezés & Albuquerque en userent de mesme. Les assiégez n'épargnerent ni le fer, ni le feu pour la défense de leur place. La multitude infinie de fléches & de dards qu'ils tirerent pendant plus de deux heures, les pots à feu qu'ils jetterent au milieu des troupes des assigeans, loin de les intimider, sembloient augmenter leur opiniâtreté & leur courage. Bien que les Portugais eussent perdu beaucoup de leurs gens, & qu'on ne pust approcher du corps de la place, sans s'exposer à des périls évidens, néanmoins Denis Mello, Gama, Valladarés & Bocarro, marcherent du costé de la principale porte de Pacem, où de part & d'autre on avoit fait le plus grand feu, & aprés des actions d'une valeur extraordinaire ils s'en rendirent maîtres, aussibien que du Fort qui défendoit l'entrée de cette ville.

Précaution d'Albuquerque pour reconnoître ses troupes dans le combat.

Vigoureuse défense des Pacemois.

Ans de J. Christ. 1521.

Les aſſiégez chaſſez de ce premier poſte, redoublerent leurs efforts pour défendre le ſecond. Sans doute que la préſence de Geinal, qui y commandoit en perſonne, & le grand nombre de gens qu'il y avoit mis, furent cauſe en partie d'une ſi longue réſiſtance. Mais enfin, ils ſuccomberent & perdirent deux mille hommes de leurs meilleures troupes, & quatre cens domeſtiques de Geinal qui fut tué; ſes femmes & ſes enfans furent faits priſonniers.

Mort de Geinal, ſon armée eſt défaite, & le Prince de Pacem rétabli.

Albuquerque perdit peu de monde, & eut un grand nombre de bleſſez. Il entra ce meſme jour triomphant dans Pacem, s'empara des portes de la ville, & à la veuë des vainqueurs & des vaincus, il rétablit le jeune Prince ſur le trône de ſes Peres.

Auſſitoſt que ce nouveau Roy eut été proclamé, il ſe déclara tributaire du Roy de Portugal, & le reconnut pour ſon Protecteur & pour ſon Souverain, & dés-lors on choiſit le lieu le plus avantageux de la ville pour jetter les fondemens d'une Citadelle. Sanche Henriquez eut la conduite de cet ouvrage, & enſuite le Gouvernement de cette place. Ces ordres étant donnez, Albuquerque reprit le chemin de Malaca.

Le Roy de Pacem ſe reconnoiſt tributaire d'Emanuel, & conſent à la conſtruction d'une Citadelle.

George Britto, qui en étoit parti pour aller aux Iſles Moluques, en meſme-tems qu'Albuquerque avoit mis à la voile pour retourner à Malaca, vint moüiller avec ſix vaiſſeaux dans le port de la ville de Dacem, ſituée dans l'Iſle de Ceilan. Le Prince qui y régnoit ſe nommoit Abraham, & étoit le ſeul Souverain des environs, qui traverſaſt les Portugais en toutes ſortes de rencontres. Britto luy en fit faire des plaintes, & pour empêcher qu'elles n'euſſent aucunes ſuites, il luy propoſa une alliance, afin que par là les Portugais & les Dacemois, fuſſent unis, & que leurs intereſts fuſſent communs. Abraham parut y conſentir, & accepta ce parti; mais Britto, qui ne ſe repoſoit point aſſez ſur la parole de ce nouvel allié pour ne le point faire obſerver, découvrit qu'il le vouloit amuſer par de vaines promeſſes, afin d'avoir le tems de ſe fortifier, & de ſe mettre à l'abri des courſes des Portugais, qui dans ſon eſprit paſ-

Navigation de Britto, aux Moluques, & retour d'Albuquerque à Malaca.

Britto propoſe une alliance au Prince de Dacem.

Ans de J. Christ. 1521.

soient pour fort entreprenans. Britto, convaincu de la mauvaise foy d'Abraham, fit descente, & investit le Fort que ce Prince regardoit comme le rempart le plus asseuré de son Etat. A peine les Portugais eurent-ils ouvert la tranchée, & dressé quelques batteries, que la garnison du Fort, étonnée du premier feu, abandonna ce poste, & se retira dans l'armée du Prince. Britto s'empara de cette place, & voulut attendre de pied ferme, que les ennemis fissent quelques mouvemens. Abraham, honteux de la lâcheté de ses gens, voulut la réparer, & se mit à la teste de mille hommes d'élite, & de six élefans. Britto observoit tranquillement la contenance des ennemis, & attendoit qu'ils prissent un poste, avant que de sortir du sien. Sur ces entrefaites, Jean Serrand, un des principaux Officiers de l'armée des Portugais, emporté par l'ardeur de combattre, & par l'envie de se signaler, se détacha sans estre commandé, pour aller couper chemin aux Barbares, les chargea, & les tailla en piéces.

Britto se rend maître du Fort.

Britto, qui vit cet action de dedans le Fort, en sortit de crainte que Serrand ne poussast trop loin son avantage, & qu'il ne poursuivist les ennemis jusque dans la ville. Comme Britto ne le put retenir, & qu'il ne voulut pas le quitter, il s'engagea imprudemment dans cette affaire, de maniére qu'ils payerent tous deux de leur propre vie, leur trop grande témerité ; l'un pour n'avoir pas sceu commander, & l'autre pour n'avoir pas voulu obéïr.

Mort de Britto & de Serrand.

Les autres Capitaines que Britto avoit laissez dans le Fort, ayant appris sa mort, & celle de Serrand, rallierent leurs troupes fugitives, les joignirent à celles du Fort, & marcherent aux ennemis. Cette action ne fut pas plus heureuse que la précedente; la plûpart de ceux qui y eurent part, périrent, ou en revinrent blessez.

Les Portugais abandonnent ce Fort & vont à Pédir.

Les Portugais, à qui ce poste avoit été si fatal, l'abandonnerent, firent voile vers Pédir, & y trouverent Antoine Britto, le nouveau Lieutenant de Roy des Isles Moluques. Incontinent aprés qu'il en eut pris possession, il remplaça les Officiers qui avoient été tuez dans ce dernier com-

bat, & mit à la voile pour aller à Pacem, où étoit George Albuquerque avec qui il revint à Malaca.

Le voyage de Ferdinand Bégie aux Indes, ne fut guére plus heureux que celuy de Britto aux Moluques. C'est ce mesme Bégie qui avoit mis à la voile en mesme-tems que Corréa étoit parti pour Baharen, & qui avoit attaqué trois vaisseaux chargez de vivres. Comme cette action s'étoit passée sous le canon de Diu, Jaz fit mettre à la mer dix-huit frégates sous la conduite d'un Capitaine Maure nommé Aga, à dessein de secourir ces trois navires; mais Aga ne put arriver qu'aprés le combat, parce que Bégie se posta entre-eux & Aga, & qu'il eut le tems de s'en emparer; de maniere que le combat recommença avec plus d'ardeur qu'auparavant. Ce Capitaine Maure, qui étoit venu avec des troupes fraîches, se mit en devoir de regagner sur Bégie, les trois vaisseaux qu'il avoit pris. Dans cette espérance, il attaqua d'abord les bâtimens de Silvés, & de Gaspard Doutel, & les coula à fond avec leur équipage; il insulta ensuite les vaisseaux de Bégie, & de Nugno Macéda; mais un vent qui survint sépara les combattans. Bégie relâcha à Chaül, pour se radouber & pour faire eau. Sequeria y arriva incontinent aprés, ayant perdu l'espérance de faire bâtir une Citadelle à Diu, tant par les continuels obstacles que Jaz y avoit apportez, que par l'incendie d'un des vaisseaux Portugais, qu'on avoit lesté des materiaux destinez pour la construction de cette Forteresse. Enfin, pour comble de disgrace, Aga trouva le bâtiment de Pierre de Silvés, que Sequeria avoit laissé à Ormus, & le coula à fond. La plus grande partie de l'équipage périt, & ce qui s'en sauva fut pris par les ennemis, & mené à Diu.

Quelques Capitaines sont battus par un Officier Maure.

La naissance de l'Infante Marie, fille du Roy, & de Leonore d'Autriche, fit oublier tous ces sinistres évenemens, arrivez aux Indes; mais si elle répandit tant de joye en Portugal, la demande que l'Ambassadeur Extraordinaire de Charles Emanuel, Duc de Savoye, vint faire au Roy, de l'Infante Béatrix, sa fille du second lit fut un surcroist de plaisir dans le Royaume. Bien que cette alliance fust trés-

Naissance de l'Infante Marie.

Le Duc de Savoye envoye demander au Roy l'Infante Béatrix en mariage.

Ans de J. Christ. 1521.

agréable au Roy, néanmoins ce Prince, qui ne connoiſſoit ni le caractére de ce Duc, ni l'étenduë de ſes Etats, différa d'entrer dans aucun engagement avec luy, & ſous pretexte de la grande jeuneſſe de l'Infante, il prit tout le tems qu'il falloit pour eſtre inſtruit de ce qu'il deſiroit ſçavoir. Quoique cet ordre euſt été éxecuté avec toute ſorte de circonſpection, Charles étoit trop aimé de ſes alliez & de ſes peuples, pour n'eſtre pas averti de tout ce qui ſe paſſa à ce ſujet. Comme il y avoit déja long-tems, du moins pour un amant, que ce Prince avoit envoyé un Ambaſſadeur en Portugal, il en dépeſcha un autre & marqua par les lettres qu'il écrivit au Roy, ſon empreſſement pour entrer dans ſon alliance.

Le Roy temporiſe ſur ce mariage.

Emanuel content de tout ce qu'on luy avoit dit de la perſonne de Charles, des agrémens de ſa Cour, de la beauté de ſon païs, & de la véneration qu'il s'attiroit de ſes ſujets, goûta cette propoſition, & ſur les pouvoirs autentiques qu'en avoit l'Ambaſſadeur du Duc, les articles furent dreſſez & ſignez. Cette affaire intereſſoit trop le cœur de Charles & le repos de ſes peuples, pour ne pas faire toute ſorte de diligence, afin de luy apprendre une ſi charmante nouvelle.

Concluſion de ce mariage.

Cependant, le Roy fit équiper dix-huit vaiſſeaux, dont la grandeur & la magnificence ſurpaſſoient tous ceux qu'on euſt jamais veu en Portugal. Les galéres, les galéaſſes, & les frégates, qui compoſoient le reſte de cette flotte, étoient peintes & dorées, & la propreté des équipages répondoit à celle des bâtimens. Martin de Caſtel-Branco, Comte de Villanova, fut choiſi par le Roy pour en eſtre Géneral; Martin de Coſta Archeveſque de Liſbonne, eut ordre d'accompagner l'Infante juſqu'à Nice, & équipa un navire à ſes dépens. Pluſieurs Seigneurs furent nommez pour faire ce voyage, & ils firent tous une grande & noble dépenſe en ſuperbes habits, & en nombreuſes livrées. La feſte du mariage de cette Infante, fut célebrée par des carrouſels & par des jouſtes, la jeune nobleſſe s'y diſtingua par ſon adreſſe, & par l'éclat des quadrilles. Les réjoüiſſances pu-

Magnificence de la flotte que le Roy fit équiper à ce ſujet.

bliques ſeconderent celles de la Cour, & durerent juſqu'au départ de Béatrix. Elle partit de Liſbonne, au commencement du mois d'Aouſt, & arriva à Nice vers la fin de Septembre.

Ans de J. Christ. 1521.

Départ de l'Infante.

Le Duc, qui de ſa part n'avoit rien oublié pour joindre la magnificence à la galanterie, ſe rendit à Nice quelques jours avant que l'Infante y fuſt arrivée. L'attente de ce Prince fut agréablement remplie en abordant cette Infante, & ce qu'il avoit ſenti pour elle à la veuë des portraits qu'on luy avoit envoyez, ſe tourna en véritable paſſion dés qu'il l'eut entretenuë. La Cour ne ſéjourna pas long-tems à Nice, & alla à Turin où toutes choſes étoient diſpoſées pour faire une ſuperbe entrée à la nouvelle Ducheſſe. Les plaiſirs s'y renouvellerent avec beaucoup d'appareil & d'éclat.

Premiére entreveuë du Duc & de l'Infante.

Tandis qu'on ne parloit que de jeux & de feſtes à Liſbonne, les Portugais qui étoient aux Indes, ſe trouvoient tous les jours dans de nouveaux embarras, & comme la Citadelle qu'on bâtiſſoit à Chaül, n'étoit pas encore achevée, ils ſe voyoient continuellement expoſez aux traverſes d'Aga. Ce Capitaine ennemi pourſuivoit ſans relâche les galéres de François Mendoça, & de George de Menezés, leur tuoit beaucoup de gens, & faiſoit toûjours quelques priſes.

Aga, Capitaine Maure, inquiéte les Portugais aux Indes.

Sequeria ne pouvant rémedier aux inſultes qu'on faiſoit aux Portugais, crut ne devoir pas demeurer plus long-tems dans ce païs, où il ne faiſoit rien pour la gloire du Roy, ni pour la ſienne propre. Avant que d'en partir, il chargea Henry de Menezés, d'avancer le plus promptement qu'il pourroit la conſtruction de la Citadelle de Chaül; il donna l'Amirauté de la mer des Indes, à Jacques Ferdinand de Bégie; il luy laiſſa deux bons vaiſſeaux, trois galéres, une frégate, & une fuſte, & mit à la voile pour s'en retourner à Cochin, & de-là paſſer en Portugal. Un grand calme l'ayant ſurpris dans ſa route, il n'eut du vent que pour rejoindre la flotte de Bégie. Aga, qui croiſoit cette mer avec trente frégates, fit la meſme route que Sequeria

Départ de Sequeria pour le Portugal.

Ans de J. Christ. 1521.

Aga le poursuit & le canonne.

dans l'espérance de le trouver & de le combattre; mais quand il eut appris la jonction des vaisseaux Portugais, il se contenta de canonner leur flotte de tems en tems, & de se sauver à force de rames aprés avoir lâché ses bordées. Ce manége embarrassoit beaucoup Sequeria, qui se voyoit continuellement exposé au feu des ennemis sans pouvoir les incommoder par le sien, ni les poursuivre faute de vent.

Sequeria détache Sousa pour aller couvrir les travailleurs à Chaül.

D'un autre costé, Bégie qui craignoit qu'Aga ne profitast de ce calme pour aller canonner la Forteresse de Chaül, & ruiner les travaux qui étoient déja fort avancez, détacha André de Sousa, Capitaine de galére, pour s'aller poster à l'embouchure de la riviére qui passe dans Chaül, & pour empêcher que les ennemis n'y entrassent avec leurs frégates. Cette prévoyance ne pouvoit estre que trés-utile, si elle eust eu le succés que Bégie s'étoit promis; mais Aga qui en fut averti, quoique Sousa fust parti pendant la nuit, envoya tant de frégates à la poursuite de la galére Portugaise, que les ennemis la trouverent & la combattirent.

Aga le traverse & le bat.

Sousa se défendit le mieux, & le plus long-tems qu'il luy fut possible; mais comme une partie de ses gens avoient esté blessez ou tuez, qu'Alexis son frere étoit du nombre de ces derniers, & que d'ailleurs sa galére faisoit eau de tous costez, il étoit prest à se rendre, quand George de Menezés vint à son secours.

Bégie va secourir Sousa.

Enfin, le vent s'étant renforcé, Bégie partit dans son plus grand vaisseau avec François Mendoça, & fit mettre quatre fustes à la mer pour le suivre. Il dégagea en arrivant la galére de Sousa, qu'Aga étoit sur le point d'acrocher, & s'opposa avec le peu de bâtimens qu'il avoit, aux entreprises d'Aga. Comme les fustes ne pouvoient résister au feu des ennemis, elles se coulerent derriére la galére de Menezés, & de-là elles battoient en poupe les galéres d'Aga. Cette manœuvre ne laissoit pas d'avoir son effet dans cette action. Bégie, que son activité & sa valeur portoient en tous lieux, croyant que les Commandans de ces fustes, s'étoient postez dans cet endroit pour se mettre seulement à l'abri du canon, parut sur la poupe de sa galére,

lére, & les traita de lâches. A peine eut-il proferé cette parole, qu'il fut tué d'un coup de fauconneau; mais de crainte que la perte de ce Capitaine ne décourageast le reste de l'équipage, Menezés le fit emporter, & commanda en sa place. Enfin, les simples soldats se distinguerent d'une maniére si surprenante dans ce combat, que voyant leur canon mal servi, parce que les canonniers avoient presque tous été tuez, ils en firent les fonctions chacun à leur tour. Quand Aga vit que le feu des Portugais redoubloit, & que ses frégates & ses troupes diminuoient considérablement, il ne trouva pas à propos de risquer ce qui luy en restoit, & se retira.

Mort de Bégie.

Menezés commande en sa place, & se distingue en ce combat.

Retraite d'Aga.

Aussitost aprés la retraite des ennemis, Sequeria envoya un exprés à Edoüard de Menezés son successeur à la Vice-Royauté, pour luy faire sçavoir l'évenement de ce combat. Il laissa le commandement de la flotte à Antoine Corréa, jusqu'à ce que Loüis de Menezés, frere d'Edoüard, fust arrivé, & partit pour Cochin; il y trouva le nouveau Vice-Roy, entre les mains de qui il se démit de son pouvoir & de son autorité, & prit la route de Portugal.

Sequeria se décharge du soin de la Vice-Royauté entre les mains d'Edoüard de Menezés.

Lors qu'Aga eut appris le départ de Sequeria, il rassembla trente-six frégates, dont il renouvella les équipages; il revint dans le havre de Chaül, & se posta si avantageusement, que la flotte des Portugais ne pouvoit l'inquiéter en aucune maniére. Comme il vit que Corréa, qui en avoit la conduite, ne faisoit aucun mouvement & qu'il étoit presque à portée de son canon, il l'alla attaquer. Corréa essuya tranquillement le feu des ennemis, sans se mettre en état d'y répondre par le sien, parce qu'il n'avoit pas un assez grande provision de poudre pour hazarder de tirer à coups perdus. D'ailleurs, il attendoit que les ennemis s'approchassent un peu davantage de deux tours bâties, l'une sur le bord de la mer, & l'autre auprés de la ville.

Aga revient à la charge, & insulte Corréa.

Corréa essuye le feu des ennemis sans se défendre.

Le Géneral qui étoit d'un caractére entreprenant, crut alors qu'il étoit tems de faire descente du costé de la Tour bâtie sur le rivage, & dans laquelle il n'y avoit que trente Portugais. Dans cette pensée, il y envoya quinze de ses

Ans de J. Christ. 1521.

vaisseaux, sous le commandement d'un de ses Capitaines appellé Chyle, & prit ses mesures pour battre cette Tour, en mesme-tems par terre & par mer.

Aga fait descente, & bat la Tour, bâtie sur le bord de la mer.

Comme ce poste étoit de trés-grande importance, Corréa détacha Rodrigue Pereira avec soixante & dix hommes qu'il envoya sur deux brigantins pour engager les ennemis à la diversion; mais ils s'étoient déja emparez des environs de la Tour, & avoient ordre d'y demeurer jusqu'à ce que le feu des frégates eust fait une assez grande bréche pour monter à l'assaut. Les Portugais, qui à leur arrivée, les trouverent dans ce poste, les en chasserent, tuerent une partie des gens d'Aga, qui se retira, & poursuivirent l'autre jusque sur le bord de la mer. Cette nouvelle déroute renversa tous les desseins des ennemis. Ainsi, Corréa délivré d'un ennemi qui l'inquiétoit, entra dans cette Tour, la fit rétablir, en donna le commandement à Alvarez Britto, remit la conduite de l'armée navale à Loüis de Menezés, qui venoit d'arriver, & retourna à Cochin.

Corréa chasse les ennemis, & rentre dans la Tour.

Jaz, qui avoit veu avorter tous ses desseins, & qui n'ignoroit pas le mauvais succés de la course d'Aga sur les vaisseaux de Bégie, se servit de l'occasion que l'arrivée du nouveau Vice-Roy luy donnoit pour parler de paix, & rejetta sur Sequeria la cause de tous les différens qui avoient aigri les Portugais contre les Maures. Menezés accepta ce parti, mais il voulut disculper Sequeria du tort qu'on luy donnoit dans les guerres que ce Vice-Roy avoit entreprises.

Jaz songe à faire la paix, Menezés y consent.

Pendant tous ces mouvemens, George Albuquerque résolut d'aller assiéger l'Isle de Bantam, située vers le Détroit de Cincaput, & distante de Malaca d'environ soixante lieuës. La facilité avec laquelle on luy avoit persuadé qu'il se rendroit maître de cette Isle, luy ayant fait négliger de se pourvoir de tous les instrumens necessaires pour venir à l'assaut, & particuliérement d'apporter des échelles, il fut obligé de se retirer aprés avoir battu la place & perdu quelques-uns de ses gens, au nombre desquels se trouva George Mello, qui devoit aller aux Moluques avec Antoine Britto.

Albuquerque vient assiéger Bantam.

Il manque son coup faute de précaution, & leve le siége.

Les Bantamois s'étant apperceus de la levée du siége, firent une sortie & poursuivirent les Portugais jusque sur le bord de la mer. Le Gouverneur de Bantam, qui avoit mis à la voile, fit leur mesme route & prit un de leurs brigantins commandé par Gilles Simon, il tua cet Officier, & fit faire mainbasse sur tout son équipage. Pendant que les Bantamois s'occupoient à piller ce brigantin, le reste des vaisseaux Portugais eut le tems de se sauver, & Antoine Britto appareilla pour aller aux Moluques; mais le vent l'ayant poussé dans la grande Java, il alla moüiller dans le port d'Agacime, une des villes confederées des Portugais, laquelle n'en est pas éloignée; il y demeura durant tout l'hiver, & jusqu'à ce que le tems fust plus propre pour la navigation.

Ans de J. Christ. 1521.

Départ de Britto pour les Moluques.

Le désavantage que les Portugais avoient eu devant Bantam, fut suivi d'une perfidie que Xaraf, Gouverneur de Baharen, fit aux Portugais qui étoient dans Ormus. Cette perfidie leur auroit été plus funeste, si le Roy de ce païs, qui les aimoit véritablement, ne se fust opposé pendant un certain tems aux chagrins que Xaraf s'attachoit à leur donner. Comme ce Maure étoit accrédité chez le peuple & qu'il avoit un grand ascendant sur l'esprit de l'Ormussien, il le détacha insensiblement des Portugais. Quand Xaraf eut entiérement débauché ce Prince, il se servit de cette conjoncture pour concerter leur ruine; il fit investir leur Factorie durant la nuit, y entra à main armée, passa au fil de l'épée une partie de ceux qui en avoient le soin, & mit le feu aux maisons qui en dépendoient.

Xaraf indispose le Roy d'Ormus à l'égard des Portugais, & force leur Factorie.

Si Garsie Coutigno, Gouverneur de la Citadelle, eust secouru ceux qui étoient dans la Factorie, dans le tems qu'on l'avoit averti du dessein de Xaraf, la perte auroit été moins considérable; mais la nonchalance de ce Gouverneur fut si grande dans cette occasion, que si les Ormussiens eussent insulté la Citadelle, ils s'en seroient facilement rendus maîtres, & cela, faute de vivres dont Coutigno n'avoit pas mesme eu le soin de la pourvoir. Cependant la confusion qui augmentoit dans la ville le fit penser plus sérieusement

Négligence du Gouverneur à les secourir.

Ans de J. Christ. 1521.

à remédier à un mal qui fust venu bientost jusqu'à luy, s'il eust négligé plus long-tems de s'y opposer. L'incendie de la Factorie, la mort de plusieurs Portugais, & la fuite des autres, qui tâchoient de parvenir jusqu'à la Citadelle pour s'y retirer, comme dans le seul abri qui leur restoit, persuaderent enfin Coutigno, que cette affaire interessoit beaucoup les Portugais dans Ormus, & qu'il ne falloit pas balancer davantage à leur prester main forte. La grande apparence qu'il y avoit, que les Sarrazins d'Ormus étoient les auteurs de ce désordre & que les rebelles étoient en grand nombre, l'obligea de sortir de la Citadelle à la teste d'un grand détachement, & de marcher du costé de la Factorie pour secourir & pour dégager les Portugais, que ces Sarrazins tenoient de fort prés.

Coutigno sort de la Citadelle.

Tandis que Coutigno étoit aux mains dans la ville, le Lieutenant de la Citadelle en avoit fait barricader les principales avenuës, & avoit posté des troupes pour les défendre. Ces travaux n'ayant pu estre achevez en mesme-tems dans les différentes ruës qui aboutissoient à ce Fort, les Rebelles s'emparerent de quelques-unes, & arresterent les Portugais qui se retiroient dans cette place.

Son Lieutenant fait de nouveaux retranchemens.

Ce fut un second combat qu'il fallut rendre pour s'ouvrir le passage. Les Sarrazins, qui de leur costé voyoient la perte des Portugais inévitable, s'y opposerent le plus opiniâtrement qu'il leur fut possible; cette ardeur dans l'un & dans l'autre parti, rendit l'action fort sanglante. Enfin, les Portugais forcerent les ennemis & passerent. Il est vray qu'il leur en coûta bien cher, puisque plusieurs de leurs gens y demeurerent & que leurs soldats furent presque tous blessez. Cette perte avoit tellement affoibli la Citadelle, que le Gouverneur, qui craignoit de voir bientost recommencer le trouble, se vit obligé de demander du secours au Vice-Roy. Cependant il fit faire de nouveaux retranchemens; mais comme le bois luy manquoit pour les faire achever, & qu'il ne pouvoit en envoyer prendre dans les forests des environs, il ordonna qu'on depeçast un vaisseau qui étoit à l'ancre, & qu'on portast dans la Citadelle,

Combat sanglant des Portugais, contre les Sarrazins d'Ormus.

La perte que les Portugais y firent, oblige le Gouverneur à demander du secours.

tout le bois & le fer qu'on en tireroit pour les employer à cet ouvrage.

La ſurpriſe où l'on fut de la conduite du Roy d'Ormus à l'égard des Portugais, ne fit pas moins de bruit que la guerre qui ſuccéda à l'infidelité que ce Prince leur avoit faite. Emanuel de Souſa, & Triſtan de Véga, que la tourmente avoit pouſſez dans Maſcaté, en apprirent la nouvelle par le Gouverneur de cette Iſle. Cet Officier, qui comme les autres Commandans des places dépendantes de Tor, avoit receu ordre de s'aſſeurer des Portugais qui s'y rencontreroient, & de faire main baſſe ſur ceux qui feroient quelque réſiſtance, loin d'éxecuter cet ordre qu'il regardoit comme l'effet de la révolte, demeura toûjours dans les meſmes ſentimens d'eſtime qu'il avoit conceuë pour les Portugais. Il eſt vray que la probité de ce Gouverneur ne ſervit point d'éxemple au Commandant de Calajate, puis qu'il fit maſſacrer tous les Portugais qui ſe trouverent dans cette place.

Le Roy d'Ormus avoit ordonné aux Cõmandans des places de faire mainbaſſe ſur les Portugais.

Celuy de Maſcaté ne l'éxecute pas.

Sur ces entrefaites, de Souſa & Véga ſe broüillerent, & changerent la réſolution qu'ils avoient formée de ſe joindre pour entrer dans la Citadelle d'Ormus, ce qui d'ailleurs, étoit difficile à faire ſans un extréme bonheur, ou ſans s'expoſer à de trés-grands dangers. Véga plus entreprenant que Souſa, loin de refléchir ſur les riſques auſquels il s'alloit expoſer, remonta dans ſon brigantin avec un nouveau renfort de ſoldats, affronta les dangers de la mer, paſſa au milieu de la flotte ennemie malgré leur feu, & pénetra juſqu'à la Citadelle. Ce Capitaine fut bleſſé, mais légerement, d'un coup de fléche, & ne perdit que fort peu de ſes gens.

Belle action d'un Capitaine Portugais.

Cette action, qui avoit déja attiré à Véga l'applaudiſſement des Portugais, & meſme celuy des ennemis, fut ſuivie d'une autre, qui ne luy fut pas moins glorieuſe que la premiére. Souſa, à qui la valeur de Véga avoit donné de l'émulation, voulut paſſer comme luy, mais n'ayant pu parvenir que juſqu'à l'Iſle de Queixume, ſituée vis-à-vis la Citadelle d'Ormus, le Gouverneur propoſa à Véga d'aller rejoindre Souſa, quoi-qu'il n'ignoraſt pas leur différent,

Ans de J. Christ. 1521.

& pour l'y déterminer, il luy offrit le meilleur de ses navires avec tel équipage qu'il voudroit y mettre, afin de luy faciliter les moyens de passer de la Citadelle à Queixume, & de revenir de Queixume à la Citadelle. Véga n'accepta aucune des offres de Coutigno, & fit ce qu'il luy venoit de proposer. Il ne voulut pas mesme attendre, que sa blessure luy permist de se remettre à la mer, il partit quoique Coutigno pût faire, il essuya les mesmes dangers qu'il avoit déja couru, entra dans l'Isle de Queixume, & aprés avoir instruit Sousa de l'état où l'on étoit dans la Citadelle d'Ormus, ils se mirent à la mer. Le Roy Tor, outré qu'un bâtiment tel qu'un brigantin osast insulter une flotte aussi puissante que la sienne, monta l'un de ses meilleurs vaisseaux, & se fit accompagner par quatre-vingts barques dans l'espérance d'enlever le brigantin. Véga & Sousa soutinrent ce choc, & se défendirent avec leur valeur ordinaire. Le Commandant des barques d'Ormus, fut tué, & plusieurs de ses soldats furent blessez; les barques dont l'équipage étoit affoibli, se sauverent chacune de leur costé. Le Capitaine du vaisseau que montoit le Roy d'Ormus, ne trouvant pas à propos d'exposer la personne de ce Prince, contre des gens si déterminez, se retira de la meslée, & alors les deux Officiers Portugais, qui n'avoient plus à se défendre que contre les coups de mer, arriverent heureusement dans le port, & entrerent dans la Citadelle.

Le Roy d'Ormus en est jaloux & chagrin, & se met à la mer.

Deux Officiers Portugais résistent au Roy d'Ormus.

Ce nouvel évenement redoubla le chagrin du Roy Tor, qui voulut retourner à Ormus, pour reprocher à ses gens leur lâcheté, & pour les exciter à reprendre les armes sur l'espérance d'une bonne recompense qu'il promit à ceux qui entreprendroient de le venger. Quoique cet appas fut le meilleur moyen dont il se pouvoit servir, toutefois, il s'en trouva si peu qui voulussent retourner au combat, que ce Prince, piqué d'une si grande nonchalance, se vit obligé d'en venir aux menaces & aux coups, pour y contraindre ceux qui résistoient à ses ordres & à ses liberalitez.

Les Ormussiens refusent de marcher contre les Portugais.

Xaraf, Géneral Persan, eut le commandement de ces

troupes, en qui l'intereſt & la crainte des peines avoient ce ſemble reveillé ce qui leur reſtoit de valeur; mais comme la ſeule propoſition de remonter ſur les vaiſſeaux pouvoit les rebuter ſur ce qu'on vouloit leur faire entreprendre, on prit la réſolution d'attaquer la Citadelle du coſté de la terre. Le Roy d'Ormus fut de cet avis, & ſur tout depuis qu'un Turc, nommé Mirabdelic, fort verſé dans la défenſe des places, luy avoit conſeillé de faire élever deux cavaliers, l'un dans la cour de ſon Palais, & l'autre dans l'hôpital des Portugais, d'où les aſſiégez ſeroient également incommodez, à cauſe du peu de diſtance qu'il y avoit de là à la Citadelle. Il étoit impoſſible aux Portugais de ſe tirer de ce danger à moins qu'ils ne fiſſent un coup de main, & qu'ils n'allaſſent ruiner le cavalier de l'hôpital. La néceſſité de prendre ce parti eut moins de part à cette action, que la gloire de faire quelque choſe de mémorable. Coutigno détacha deux des principaux Officiers de ſa garniſon, nommez Manuel Velho, & Rodrigue Varella, il leur donna le choix des ſoldats qui devoient les ſuivre, & leur permit d'en prendre autant qu'ils voudroient pour cette expédition; mais avant que de les faire ſortir de la Citadelle, il fit redoubler les batteries du coſté de l'hôpital. Auſſitoſt que les Portugais virent que la bréche étoit aſſez grande pour monter à l'aſſaut, ils le firent avec beaucoup d'ardeur & de courage; ils entrerent dans l'hôpital, ruinerent le cavalier, & tous les retranchemens des ennemis, encloue-rent leur canon, & paſſerent au fil de l'épée tout ce qu'ils y trouverent de leurs gens.

Le Roy d'Ormus fait élever deux cavaliers.

Les Portugais vont les détruire.

Xaraf, qui s'étoit poſté dans le Palais de Tor, voyant la réduction de l'hôpital & le carnage affreux que les Portugais avoient fait, redoubla ſes efforts & le feu de ſon artillerie, pour ſe rendre maître de la Citadelle & pour uſer de repréſailles à leur égard. Il eut lieu de l'eſpérer, quand il s'apperceut que la porte de la Citadelle avoit été enfoncée; mais Coutigno apporta tant de diligence pour la faire reboucher de tout ce que l'on put raſſembler de bois & de pierres, que les ennemis n'en purent venir à bout.

Le Géneral ennemi, tâche de s'emparer de la Citadelle.

Ans de J. Christ. 1521.

Cependant, les assiégeans de qui le canon avoit presque été tout démonté, étoient sur le point de se retirer aprés cette tentative, quand plusieurs Rendus qui étoient sortis de la Citadelle pour se ranger parmi eux, les avertirent que les Portugais manqueroient bientost d'eau & de pain; que leur résistance ne devoit pas les rebuter, & qu'il falloit la regarder comme les derniers efforts d'une garnison, composée à la vérité de braves gens, mais qui ne pouvoit plus soutenir ni la disette, ni le siége.

Quelques Portugais passent dans l'armée ennemie, & découvrent la situation des assiégez.

Sur cet avis, Xaraf donna des ordres nouveaux pour en venir à l'assaut. Toutes choses étoient disposées à cet effet, & les ennemis témoignoient une extréme ardeur pour cette expédition, dont le succés leur paroissoit infaillible; mais un Sarrazin qui avoit déserté, s'étant coulé dans la Citadelle, apprit à Coutigno le dessein des Ormussiens, & l'endroit par où ils devoient faire leur principale attaque.

Coutigno apprend le dessein des ennemis par un deserteur.

La disposition où le Gouverneur vit les assiégeans de dessus les murailles, luy ayant confirmé ce que le Sarrazin luy avoit dit, il redoubla les sentinelles vers le lieu que les ennemis vouloient insulter, & y fit porter des pierres, de grosses piéces de bois, & des pots à feu pour jetter sur les assiégeans, lors qu'ils se présenteroient à l'escalade. Cependant, les assiégeans vinrent planter leurs échelles au pied des murailles, & leur ardeur fut telle en cette occasion, qu'ils sembloient se disputer la gloire d'y monter les premiers; mais quand ils se virent accablez de feux que l'on jettoit & de grosses piéces de bois que l'on poussoit de dessus les remparts, lesquelles en tombant rompoient les échelles & estropioient tout ce qui s'y rencontroit de gens, ils se rebuterent de cette escalade.

Il y remédie fort à propos.

Xaraf, qui ne s'attendoit pas à cette manœuvre, & qui s'étoit flatté de surprendre les Portugais, fit sonner la retraite. Il entra avec ses troupes dans le Palais du Roy, en employa une partie à faire dresser une nouvelle machine sur le cavalier qu'on avoit élevé dans la cour de ce Palais, d'où il espéroit de battre & de ruiner la Citadelle; mais les ennemis ne pouvant éxecuter ce qu'ils s'étoient proposé, eurent

Les ennemis en sont déconcertez.

eurent recours au ſtratagéme, & arborerent pluſieurs caſques & morions ſur une muraille qu'ils firent faire, comme s'ils euſſent eu plus de monde qu'il ne leur en falloit pour réduire les aſſiégez. Ans de J. Christ. 1521.

Tandis que de la Citadelle, on faiſoit un feu continuel ſur ces caſques qui paroiſſoient dans les créneaux de la muraille, Coutigno envoya Manuel Velho, & Rodrigue Varella pour y attacher le mineur. Ce deſſein eut tout le ſuccés qu'on en pouvoit attendre, la mine fit ſon effet, les aſſiégeans y perdirent beaucoup de monde, le Roy d'Ormus abandonna ſes travaux, & ſe retira dans l'Iſle de Queixume. De-là il écrivit à Coutigno & luy propoſa de faire un nouveau traité de paix; il rejetta ſur Xaraf toute la faute de cette derniére guerre, & allégua pour ſa juſtification, qu'il s'étoit veû obligé d'y entrer à cauſe de ſon alliance avec luy.

Le Roy d'Ormus en vient à un traité de paix.

On en étoit dans ces termes, quand Gonſalve, que le Vice-Roy envoyoit à Coutigno ſon frere avec un renfort de troupes, arriva à Ormus. Ce nouveau ſecours raſſeura encore davantage les Portugais, quoique depuis ce nouveau traité, ils y vaquaſſent à leurs affaires avec la meſme tranquillité que s'il n'y euſt point eu de guerre. Xaraf ne voyant plus d'apparence de la pouvoir continuer depuis l'arrivée de ce ſecours & la négociation de la paix, conſpira contre la vie de Tor & le fit étrangler. Sans doute que ce perfide voulut prévenir par la mort de ce Prince, la révelation qu'il appréhendoit qu'il ne fiſt de la cauſe ſecrette des derniers troubles.

Xaraf fait mourir ce Prince.

Les grands biens que poſſédoit Xaraf, & l'autorité qu'il avoit priſe depuis la mort du Roy d'Ormus, luy firent tout oſer dans le Royaume. Il corrompit les eſprits par la quantité d'argent qu'il répandit parmi les principaux de la Cour, & de la ville; il leur donna de belles eſpérances d'une plus grande fortune; il étonna par la crainte de la mort ou de la priſon, ceux qui avoient aſſez de probité pour ne point vendre leurs ſuffrages, ou pour les luy promettre, à l'élection d'un nouveau Roy; il conduiſit cette

Il ſe rend maître des Ormuſſiens.

Ans de J. Christ. 1521.

intrigue avec tant d'adresse & tant d'autorité, qu'il fit monter sur le trône, Mamud, fils de Xeifadin, quoi-qu'il n'eust que treize ans. Enfin, il se persuada, que pendant la jeunesse de ce Prince, il se rendroit maître du Ministére & du Gouvernement.

Et fait monter Mamud sur le trône.

Les Portugais, prévoyant leur ruine dans Ormus, s'ils ne traversoient Xaraf dans ses desseins, & ne pouvant souffrir que la mort du Roy Tor demeurast impunie, balancerent long-tems s'ils iroient enlever toutes les provisions de l'Isle de Queixume, où cette derniére action s'étoit passée. On croit mesme qu'ils furent sur le point de la bloquer, en intention de réduire Xaraf à se rendre; mais la réflexion qu'ils firent que ce Ministre pourroit passer en Perse quand il se verroit pressé, & la crainte qu'ils eurent qu'il n'y emportast les plus riches effets de la Couronne, lesquels étoient en sa possession, les détermina à proposer au jeune Mamud, la confirmation de la paix renouvellée avec le Roy Tor son prédecesseur. Cet expédient passa dans le Conseil du nouveau Roy malgré les brigues secretes de Xaraf, & il leur fut plus avantageux, que n'auroit été le plus heureux succés de la guerre. Ainsi, Xaraf eut le déplaisir de voir Mamud dans la mesme obligation où les Rois ses prédecesseurs avoient été, de continuer à payer tribut à Emanuel.

La paix faite avec le Roy Tor, est ratifiée par Mamud.

Jean Coutigno, Gouverneur d'Arzile, n'avançoit pas moins les affaires du Roy en Afrique. Ce Commandant ne laissoit échaper aucune occasion de combattre les Maures, ou de faire quelques conquestes. Sa derniére course dans les environs d'Alcacer, fut une suite de ses autres entreprises sur les ennemis. Il alla les forcer dans un bourg appellé Tintan; il tua la plûpart des habitans, fit les autres prisonniers, emmena un butin de deux mille bœufs, & les conduisit dans Arzile, sans que les Barbares, qui s'étoient ralliez pour les reclamer, osassent paroistre.

Le Gouverneur d'Arzile inquiéte les Maures.

Hamet Laros, à qui appartenoit la ville d'Alcacer, ne pouvant digérer l'insulte qu'un si petit nombre de gens étoit venu faire dans un bourg de sa dépendance, forma la résolu-

tion de s'en venger, car cet homme étoit plus outré du bétail que les Portugais avoient enlevé, à cause de la disette qui menaçoit la Barbarie & la Castille, que de la défaite de ses troupes. Comme il n'osoit se promettre d'en pouvoir tirer une pleine vengeance, qu'en surprenant les Portugais, il prit l'occasion d'un tems orageux, qui ne permettoit plus aux Coureurs de Coutigno de tenir la campagne; il se mit à la teste de quatre cens chevaux, & de quelques gens de pied, & s'approcha d'Arzile. Coutigno, que des païsans avertirent de la marche des ennemis, sortit de cette ville à la teste d'un grand détachement de sa garnison, & ordonna à Ferdinand de Mascaregnas, Capitaine de chevaux legers, & à Alvarez Nugno, fils du Grand Maître de la Garderobe d'Emanuel, d'aller observer la contenance des Barbares.

Le Commandant d'Alcacer projette de s'en venger.

Coutigno en est averti.

Nugno, à l'approche des Maures, proposa à Mascaregnas de les charger, mais ce Capitaine, qui ne vouloit point excéder les ordres qu'il avoit, & qui d'ailleurs, n'avoit pas assez de gens pour aller insulter les ennemis, s'opposa à ce dessein. Nugno animé du désir de se signaler, se détacha de son propre mouvement, entraîna avec luy vingt-cinq hommes de mesme caractére & de mesme âge que luy, & tomba si impétueusement sur les ennemis, qu'il les obligea de reculer.

Ses gens chargent les ennemis.

Laros s'apperceut du desordre de ses gens & envoya du renfort vers l'endroit où l'on étoit aux mains. Quand les Maures se virent secourus, ils reprirent courage; ils envelopperent Nugno, le tuerent avec la plus grande partie de sa troupe, & réduisirent l'autre à prendre la fuite. Si-tost que Coutigno & Mascaregnas, eurent appris la défaite de Nugno, par ceux qui s'étoient sauvez, ils se mirent en campagne, chargerent l'artiéregarde des ennemis, en tuerent quelques-uns, & firent beaucoup de prisonniers. Ce furent eux qui dirent au Gouverneur, que Laros ne respiroit qu'aprés l'occasion d'un combat avec Coutigno, & que si celle d'une bataille ne se présentoit pas avant que les troupes se retirassent, il se proposoit de joindre Coutigno, & de décider par un combat particulier, de la destinée des deux

Laros veut se battre personnellement contre Coutigno.

Ans de J. Christ. 1521.

armées. Le Gouverneur, qui n'étoit pas d'un caractére à refuſer un tel parti, publia ſi hautement le déſir qu'il avoit de ſe meſurer avec Laros, & rechercha ſi ardemment l'occaſion que cet Officier Barbare avoit paru ſouhaiter avec tant de fierté, qu'enfin, ce vaillant Maure ne ſe ſentant plus la meſme diſpoſition, reprit le chemin d'Alcacer.

Quelques Capitaines Anglois prennent un vaiſſeau Portugais.

Cependant, Vaſco Ferdinand Céſar, qui s'étoit poſté vers le Détroit de Gibraltar, eut avis par le Capitaine d'une frégate, que quatre vaiſſeaux Anglois avoient enlevé un bâtiment Portugais; qu'ils l'avoient attaché à la poupe de leur Amiral, & qu'ils l'emmenoient dans un de leurs ports. A cette nouvelle, Céſar mit à la voile, fit la meſme route que les navires Anglois, les atteignit vers le Mont Calpé, & attaqua l'Amiral, que la mer avoit ſéparé de trois autres vaiſſeaux qui luy ſervoient d'eſcorte. Les bordées qu'on ſe lâcha de part & d'autre avec aſſez de violence, donnerent lieu aux ſoldats du navire Portugais de couper le cable qui l'attachoit au vaiſſeau Anglois, ſans qu'on s'en apperceuſt, à cauſe de la fumée, & de la chaleur du combat. Par ce moyen, ils ſe dégagerent d'entre les mains des ennemis & ſe joignirent au bâtiment de Céſar. Comme la délivrance de ce vaiſſeau terminoit leur différent, l'Amiral que les autres vaiſſeaux n'avoient pû ſecourir, parce que le vent étoit contraire, relâcha au port de Cadiz, & Céſar alla moüiller dans celuy de Ceuta.

Les ſoldats de ce vaiſſeau le dégagent pendant le combat.

La priſe de ce vaiſſeau, & le grand nombre de Corſaires qui infeſtoient la mer du coſté du Détroit, déterminerent le Roy d'y envoyer une flotte ſous la conduite de Simon d'Acugna, fils de Triſtan. Ce Capitaine avoit ordre de donner la chaſſe à tous les vaiſſeaux qu'il trouveroit, à moins qu'ils n'appartinſſent aux nouveaux alliez d'Emanuel, ou à ſes anciens amis. Ce n'étoit pas ſeulement les Pirates, qui déſoloient la mer de Barbarie, & les Provinces ſituées ſur les coſtes, la diſette des grains, cauſée par une ſécheresse univerſelle, avoit réduit les meilleures villes à l'extrémité, & la famine y étoit ſi grande, que les Maures ne pouvoient tirer du bled de nulle part, quelques ſommes qu'ils

Le Roy envoye une flotte vers le Détroit.

en offriſſent, ni en faire entrer dans leur païs, parce que les Portugais en occupoient les principales avenuës. Ces Barbares allarmez par le riſque où ils ſe voyoient d'une famine, ſe réſolurent d'embraſſer le Chriſtianiſme, & de ſe rendre eſclaves des Portugais, ſous pretexte de ſe faire inſtruire & de profeſſer leur meſme Religion.

Ans de J. Christ. 1521.

La diſette oblige les Maures de ſur les côtes, à ſe faire Chrétiens.

L'avis qu'on donna au Roy d'un changement ſi ſubit parmi les Maures, luy cauſa une fort grande joye. Quoique ce Prince fuſt perſuadé, que la crainte de périr faute de pain, avoit plus de part à cet évenement, que le zéle de recevoir le baptême, toutefois, il étoit entiérement diſpoſé à accorder à ces peuples, ce qu'ils luy demandoient avec tant d'inſtance. L'affaire ayant été éxaminée dans le Conſeil, on réſolut contre le ſentiment du Roy, que bien loin de recevoir les Maures en Portugal, ſous quelque pretexte que ce puſt eſtre, il étoit plus à propos de leur envoyer des bleds, que de ſouffrir qu'ils vinſſent ſe confondre avec des peuples civiliſez & Chrétiens, & prendre connoiſſance des affaires du Royaume, où ils ne demeureroient que durant le tems de la diſette. Cet expédient, demeura néanmoins ſans éxecution, parce que les magazins de Portugal n'étoient pas aſſez abondamment remplis pour faire paſſer chez les ennemis, des grains qui à peine pouvoient ſuffire pour les néceſſitez publiques; de ſorte que la famine & les maladies firent périr la plus grande partie de ceux qui habitoient cette région d'Afrique.

On délibere dans le Conſeil, ſi l'on doit recevoir les Maures en Portugal.

Dans le tems qu'on déliberoit ſur cette affaire à Liſbonne, Antoine de Piſe, Ambaſſadeur Venitien, vint moüiller dans le port de cette ville avec cinq galéres qui l'avoient eſcorté pendant ſon voyage. Cet Ambaſſadeur avoit ordre d'enlever une certaine quantité des nouvelles épiceries venuës des Indes. La choſe ayant été propoſée au Conſeil d'Outre-mer, on n'y jugea pas à propos d'accorder à ce Miniſtre ce qu'il demandoit, de crainte d'en manquer en Portugal, à cauſe des difficultez qui ſe rencontroient dans le paſſage & dans le retour des flottes. Ainſi, cet Ambaſſadeur partit de Portugal, aprés avoir été comblé de riches

Arrivée d'un Ambaſſadeur de Veniſe.

On luy refuſe ce qu'il étoit venu demander.

Ans de J. Christ. 1521.

presens, que le Roy luy fit, & de grands honneurs, que ce Prince ordonna qu'on luy rendist à Lisbonne.

La maladie du Roy allarme tout le Royaume.

Sur ces entrefaites le Roy tomba malade & l'on ne fut plus occupé en Portugal, que du malheur qui menaçoit l'Etat. Comme chaque jour donnoit de nouvelles allarmes au peuple par le danger où se trouvoit Emanuel, les vœux & les priéres emportoient tous les soins de ceux sur qui rouloit le Ministére. Ce Prince, qui de son costé envisageoit les approches de la mort avec cette fermeté héroïque & Chrétienne qu'il avoit toûjours montrée jusque dans ses moindres actions; loin de s'étonner à la nouvelle qu'on luy porta du risque qu'il couroit, se sentoit une augmentation de forces d'esprit, à mesure que celles du corps diminuoient. Ses sentimens sur ce terrible passage, & plus terrible encore pour les Rois, que pour les autres hommes; sa constance dans ses maux, & sa piété lors qu'on luy administra les Sacremens, furent autant de preuves de sa soumission aux ordres de Dieu. Enfin, ce grand Roy dont la vie avoit été si éxemplaire, & dont la mort fut si édifiante, mourut le 13. de Decembre 1521. à la cinquante-deuxiéme année de sa vie, & à la vingt-sixiéme de son régne. Il fut enterré dans l'Eglise de Bélem, qu'il avoit fondée, & depuis ce tems-là, on en a fait le lieu de la sépulture des Rois, & des Princes ses successeurs.

Osorius, liv. 12. Maffée, liv. 8. chap. 11. Vasconcellos.

Mort du Roy.

Jean III. fils d'Emanuel, étant monté sur le trône, ordonna, si-tost qu'il eut pris possession des Etats du Roy son pere, qu'on fist sa pompe funébre avec tout l'éclat & tout l'appareil deu à la mémoire d'un si grand Monarque. On le regretta également dans toutes les quatre parties du monde, où il avoit contracté des alliances, & fait connoistre sa valeur.

Le zéle que ce Prince avoit toûjours eu pour la Religion, dont il avoit fait porter la connoissance dans les Royaumes les plus reculez; la découverte qu'on avoit faite sous son régne, de plusieurs païs inconnus, & enfin, ses conquestes, sont autant de témoignages de sa piété & de la grandeur de son ame. Il fut mesme sur le point d'y en aller

donner des marques en propre perſonne, & ſi à l'éxemple de beaucoup de Princes, il n'euſt conſulté que ſes mouvemens, il ſeroit paſſé en Aſie & en Afrique, au lieu d'y envoyer des Géneraux & des Vice-Rois; mais ſa bonté à ne vouloir rien entreprendre ſans le communiquer à ſon Conſeil, l'emporta ſur l'autorité qu'il avoit de tout faire ſans l'avis de ſes ſujets, & ſur le droit qu'il avoit de les forcer à conſentir à ſes volontez. Il ne ſuivit en cela que leurs ſentimens, & ſe tint à ce qu'ils réſolurent, au lieu d'éxecuter ce qu'il avoit projetté.

Auguſtes & rares qualitez de ce Monarque.

Ce ſeul caractére ſuffiroit pour faire l'éloge de ce grand Roy, ſi l'on ne trouvoit en chacune de ſes actions, autant de ſujets d'admiration & de loüanges. Il fit faire des Ponts à Olivença & à Coimbre; il établit des Arſenaux dans la pluſpart des Villes, & ordonna qu'on reparaſt les fortifications dans quelques-unes, & qu'on les augmentaſt dans quelques autres. Sa pieté envers les Egliſes & les Pauvres, ne ceda point à ſa prévoyance & à ſon amour envers ſes Peuples; il fit bâtir le Temple de Belem qui paſſe pour un des plus ſuperbes qui ſoit en Europe; il fonda la Maiſon de la Miſericorde & pluſieurs Hôpitaux; il dotta quelques autres Maiſons Religieuſes, que le malheur des tems, ou que la conjoncture des guerres avoient ruinées; il aſſigna ſur un fond de cent mille livres, la penſion de cent Chevaliers; il deſtina une ſomme de ſoixante mille livres pour la ſubſiſtance des Pauvres & des Orfelins, & enfin il combla de biens ceux qui ſe les étoient attirez par leur mérite & par leurs ſervices.

Emanuel fut le premier Roy qui porta une Sphére pour cimier.

C'eſt en la perſonne de ce Monarque, que les Rois de Portugal ont commencé à porter une Sphére pour cimier, au-deſſus de l'Ecuſſon de leurs armes. L'Hiſtoire nous apprend, que le Roy Jean II. luy donna cette deviſe, & comme Emanuel ſe tint fort honoré de l'avoir receuë d'un ſi grand Monarque, à qui il avoit ſuccedé, il mit une Sphére au-deſſus de tous les ornemens de ſon Ecuſſon royal. Il ſembloit meſme que ce fuſt un heureux préſage des grandes découvertes qu'on devoit faire ſous ſon régne. Nous liſons

Ans de J. Christ. 1521.

que l'Eveque de Guarda, qui passoit pour célebre Mathématicien, avoit tiré la figure de ce Prince, dans le moment de sa naissance, & qu'il avoit prédit une partie des choses qui sont arrivées pendant son régne. Ce n'est donc pas sans raison, qu'on a ajoûté ces mots pour ame à ce Globe terrestre environné de la mer, PRIMUS CIRCUMDEDISTI ME, puis que par ces paroles, on comprend aisément, que le Roy Emanuel a été le premier qui ait entrepris de faire faire à ses flottes, le tour du monde habitable.

Devise d'Emanuel.



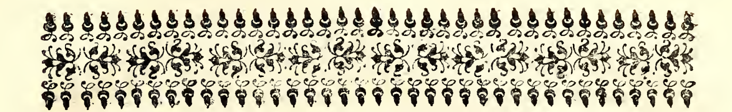


TABLE
DES PRINCIPALES MATIERES
contenuës dans ce Volume.

B

D

N

O

P

Fautes à corriger.

Pages	*Lignes*	*Fautes*	*Corrections*
2.	1.	xiéme	ſixiéme
19.	1.	tres xact	tres éxact
39.	16.	beucoaup	beaucoup
75.	8.	le feu d'une Cométe	d'un meteore
194.	27.	inſtruiſit	il inſtruiſit
220.	5.	à faire jetter	*oſſez* à faire
226.	16.	en	ne
238.	36.	à la Cour du Preſte Jean	*ajoûtez ces mots*, Prince appellé vulgairement
291.	32.	exodſa	expoſa
347.	16.	pourroit plus leur eſtre caché	*effacez ces mots*
496.	7.	Tonumbay	Tomunbey
605.	27.	de Piſe	Piſani



I + II - 2 vol

